This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

YBX

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLÉMENS
DE LA
PHILOSOPHIE
DE
L'ESPRIT HUMAIN.

PAR DUGALD STEWART,

Professeur de phil. mor. à l'université d'Edimbourg, de la Soc. R. de la même ville; membre de l'Acad. Imp. de Pétersbourg; membre de la Société phil. américaine de Philadelphie,

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR PIERRE PREVOST,

Pr. de Ph. à Genève, C. de l'I. N., de l'Acad. R. de Berlin, des Soc. R. de Londres et d'Édimbourg, etc.

TOME PREMIER.

R LIBRARY
W-YORK.

A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire.

1808.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSIEUR

J. M. DEGERANDO,

Membre de l'Institut National, des Acad. de Turin, de Lyon, de la Soc. des Arts de Genève, etc. etc.

Monsieur,

Vous aimez Mr. Dugald Stewart et sa philosophie; vous écrivez, comme les sieurs, ou avancé les progrès d'une science utile et maintenant presque abandonnée. Permettez que je profite de l'amitié que vous

Digitized by Google

m'accordez, pour vous offrir la traduction d'un ouvrage que vous estimez, et qui présente la philosophie sous un jour aussi intéressant que respectable.

P. Prevost.

Digitized by Google

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LORSQUE Coste traduisit, il y a environ un siècle, l'Essai sur l'entendement humain, il fut secondé par Locke, dont les remarques durent lui être fort utiles (1). Il ne me semble pas que dès lors on ait imprimé des traductions d'ouvrages philosophiques anglois, munies de l'approbation de l'auteur. Celle que j'offre au public n'a pas été revue par Mr. Dugald Stewart. Mais l'avantage dont je jouis, d'avoir avec lui des relations de correspondance et d'amitié, m'a mis à portée de le consulter sur l'objet de cette entreprise.

Il m'a encouragé à publier cette traduction; et j'étois impatient de le faire, non-seulement parce que j'estime l'auteur

(1) Locke revit sa traduction. Voyez l'avertissement de Coste, p. x.

Digitized by Google

et l'ouvrage, mais encore parce que celui-ci m'a servi de guide dans une partie de mes cours (1). On y trouve un si grand nombre d'observations utiles, qu'il est difficile de traiter les mêmes matières sans venir puiser à cette source. J'en ai usé ainsi, et j'ai à cœur qu'on connoisse l'ensemble d'un ouvrage dont j'ai employé de la sorte quelques parties détachées (2).

Je n'entends pas toutefois souscrire implicitement à toutes les opinions de l'auteur. Je me suis prescrit dans cette traduction de rendre fidellement ses pensées, et je n'ai pas cru devoir toujours lui opposer les miennes, dans les cas rares où je ne me trouvois pas d'accord avec lui. J'en donnerai un seul exemple. L'auteur envisage comme contraire aux principes d'une saine philosophie la recherche de la cause ou du mécanisme de

(1) Voyez mes *Essais de philosophie, à Genève, chez J. J. Paschoud, 1804. T. I. Préface. p. xxvi.*

(2) J'ai joint à la suite quelques fragmens d'un autre ouvrage de M. Dug. Stewart, destiné à faire connoître l'ensemble d'un cours dont il a publié l'esquisse.

Digitized by Google

la gravitation. Ceux qui ont connoissance des travaux entrepris et exécutés par G. L. Le Sage (1) sur cette matière savent qu'une telle recherche est compatible avec la méthode philosophique la plus rigoureuse. Je suis pleinement d'accord avec Mr. Dug. Stewart, quant à la règle générale à laquelle cette maxime particulière se rapporte. Il y a une limite, que le philosophe doit reconnoître, et au-delà de laquelle il ne doit pas pousser ses recherches. Mais je diffère sur la place où cette limite doit être posée; en convenant toutefois, que la recherche du mécanisme de la gravitation a été l'occasion d'une multitude d'erreurs, et que c'est un véritable écueil qui doit être soigneusement évité par ceux qui débutent dans la carrière des sciences philosophiques. Quoique cette question soit très-intéressante en physique, elle l'est moins en métaphysique, ou plutôt en logique;

(1) Voyez la *Notice de sa vie et de ses écrits, à Genève, chez J. J. Paschoud. 1805.*

Digitized by Google

puisque dans cette dernière science ce n'est qu'un exemple d'une règle qui a beaucoup d'applications. Par cette raison, je m'abstiendrai d'entrer ici dans la discussion de ce point contesté (1).

Il y a aussi des sujets qui, dans l'état progressif de la science, présentent sans cesse de nouvelles faces. Tels sont la plupart de ceux qu'embrasse l'économie politique. Ces sujets se trouvent compris dans le plan général du cours de philosophie morale dont Mr. Dug. Stewart a publié l'esquisse (2); et se présentent d'ailleurs, sous forme d'exemples, dans les parties de ce cours que l'auteur a développées. Les principes de l'économie politique ont été fort discutés et quelques-uns ont été établis d'une manière fort

(1) J'ai tâché ailleurs de bien distinguer la loi de la cause, et de faire voir l'utilité de s'appliquer à la recherche de celle-ci. C'est l'objet principal de deux chapitres de ma Logique. Voyez *Essais de phil. T. II. p. 168. 173.*

(2) Voyez l'extrait que j'en ai donné à la fin du second volume.

Digitized by Google

satisfaisante. Il est à désirer cependant que l'on reprenne sous œuvre la théorie de la population et tous les sujets qui en dépendent. Car depuis qu'un ouvrage récent (1) a donné sur les effets de la population des idées précises ; depuis qu'il a montré la limite d'accroissement dont elle est susceptible, et indiqué les moyens d'approcher sans danger de cette limite, en substituant l'action conservatrice de la vertu à l'action destructive du vice et des souffrances ; il convient de combiner ces principes, nouvellement discutés, avec ceux qui ont été précédemment établis, et d'examiner avec tout le soin qu'exige une matière aussi importante, les modifications qui peuvent résulter du concours de plusieurs principes reconnus vrais, lorsqu'ils viennent à se compliquer. Ainsi les opinions des anciens économistes de France, d'Adam Smith et de ses successeurs, doivent être

(1) L'ouvrage de Mr. Malthus sur le principe de population que j'ai traduit, et qui paroîtra dans peu chez le même libraire qui publie celui-ci.

Digitized by Google

l'objet d'une nouvelle étude. Et il est à souhaiter qu'elle soit entreprise par un homme qui réunisse aux lumières et au génie le zèle du bien public, et ce véritable esprit de liberté qui s'élève au-dessus des considérations personnelles, sans dégénérer jamais en licence ou en inquiétude. Tant qu'un tel travail reste à faire, il faut traiter avec réserve les questions qui touchent à de tels sujets. C'est bien ainsi qu'en use Mr. Dug. Stewart; et cependant ce n'étoit pas sans une sorte de crainte que je suivois, en le traduisant, des discussions liées à la théorie économique. Ce genre d'application des principes de la philosophie est le plus attrayant peut-être, et sans doute un de ceux qui ont le plus d'importance. Mais il est aussi l'un des plus difficiles, non-seulement parce qu'il est compliqué, mais parce qu'on s'est souvent plu à l'obscurcir.

Le point de vue même sous lequel l'auteur envisage le système des économistes, quoiqu'il soit juste et beau tout à la fois, est une raison de plus de se

Digitized by Google

tenir en garde contre toute espèce de séduction. Les économistes envisageoient leur sujet à peu près comme les anciens stoïciens traitoient les principes de la morale. Ils se faisoient un modèle idéal de la perfection en ce genre, et se flattoient d'en approcher par degrés insensibles. Une telle méthode, jusqu'à ce qu'elle soit pleinement assurée, a l'inconvénient peut-être de mettre en jeu l'imagination et d'exciter des sentimens passionnés, qui, quelque noble qu'en soit l'objet, peuvent influer sur nos jugemens d'une manière inattendue.

Quoiqu'il en soit, cette méthode ne peut pas être entièrement négligée. Et dans les sciences morales et politiques, on feroit très-peu de progrès, si l'on n'aspiroit à la perfection. C'est ce que nous enseigne la raison, et c'est aussi la marche que trace le christianisme. Je suis donc fort loin d'exclure une méthode si universellement admise; mais j'observe seulement que, comme elle tend à faire naître l'enthousiasme, il faut que le philosophe

Digitized by Google

soit en défiance de lui-même toutes les fois qu'il l'emploie. Ce mot rappelle à mon esprit une remarque liée à la précédente. On voit fréquemment dans l'ouvrage de Mr. Dug. Stewart, le philosophe opposé au vulgaire, et représenté comme jouissant de tous les avantages que donne une raison exercée jointe à une grande étendue de connoissances. Si quelqu'un trouvoit dans ces expressions une sorte d'exagération, je le prierois de remarquer qu'on peut toujours les appliquer à un modèle idéal de perfection, et que jamais du moins on n'y peut soupçonner l'intention de relever le mérite personnel de celui qui parle. Dans l'exercice de nos facultés de pur raisonnement, surtout lorsqu'il est question de les employer à l'étude des sciences qui ne sont pas immédiatement liées à des objets d'ambition et d'intérêt, la contemplation d'un modèle idéal de perfection n'a pas les inconvéniens qu'elle peut avoir en d'autres genres d'études, et elle a divers avantages. Il faut ajouter à cette réflexion, qu'il n'en est pas

Digitized by Google

de l'exercice de la raison comme de la pratique des vertus. Le christianisme enseigne que les vertus humaines sont toujours fort imparfaites. Il en est bien de même sans doute de la raison humaine envisagée sous un aspect général ; mais il ne me semble pas qu'il en soit ainsi de l'emploi du raisonnement en plusieurs cas particuliers. Il y a telle proposition, telle découverte, telle lumière acquise, qui me paroît avoir réellement obtenu la perfection que le genre comporte. On peut donc avoir dans l'esprit ces grands pas faits par l'esprit humain, lorsqu'on parle du philosophe d'une manière abstraite; et en l'élevant ainsi au-dessus du commun des hommes, on peut se passer d'une conception purement idéale. Je crois ces réponses satisfaisantes et propres à prévenir un premier sentiment de surprise chez ceux qui, estimant les études philosophiques, n'aiment pas qu'on exagère leurs avantages. Faut-il après cela répondre à ceux qui sont déterminés à faire du nom de philosophe une injure ?

Digitized by Google

Je ne puis que répéter en mon propre nom ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet (1); et je ne crois pas que Mr. Dug. Stewart me désavoue, si je hasarde de le dire aussi en son nom. « Personne ne peut empêcher qu'un signe ne change d'objet, qu'un son ne réveille une idée, qu'un mot enfin ne prenne un certain cours. Mais pour moi je déclare que je n'entends celui de *philosophie* que dans le sens que je lui ai donné dès ma jeunesse, et dont il me sera impossible de jamais me départir; que j'y attache l'idée d'une science très-respectable, fort utile, qui n'a en vue que la vérité et le bonheur des hommes; et qu'en laissant chacun maître de parler comme il veut, j'espère aussi qu'on me permettra d'user de la même liberté, et d'employer les mots tels que je les ai trouvés dans ma langue à l'époque où j'ai appris à penser. » Auroit-il donc fallu éviter ce mot dans son emploi naturel, pour épargner une critique à ceux dont

(1) *Essais de philosophie, préface, p. xxv.*

Digitized by Google

il blesse l'oreille? Et ma traduction n'auroit-elle pas été infidelle si j'en avois usé ainsi? A l'époque où l'auteur a publié cet ouvrage, on avoit beaucoup abusé sans doute du mot de philosophie. Et quoiqu'on en ait beaucoup abusé depuis, il n'a pas cru devoir le supprimer dans l'édition bien plus récente qui m'a servi de texte (1). J'ai dû imiter sa confiance, et j'espère avoir en cela l'approbation de ceux qui voudront bien y réfléchir.

Mais il y a quelques autres mots sur lesquels je suis moins tranquille et qu'il m'a été presqu'impossible d'éviter. C'est surtout en traitant les matières philosophiques, qu'on éprouve la difficulté de rendre dans sa langue toutes les nuances qu'on trouve exprimées dans une autre. Chaque peuple a ses habitudes intellectuelles auxquelles le langage se conforme; et malgré le grand rapprochement de

(1) La première édition des *Elements of the philosophy of the human mind* parut en 1792. La seconde, que j'ai suivie, a été publiée à Edimbourg en 1802.

Digitized by Google

mœurs et d'opinions qui a lieu entre les diverses nations de l'Europe, on ne peut nier que les facultés et les qualités du cœur et de l'esprit ne se présentent à chacune d'elles sous des aspects un peu différens. Il arrive outre cela que chaque écrivain, voulant donner de la précision à ses idées, détourne un peu le sens des mots de leur acception commune. On est obligé en traduisant de substituer des équivalens, ou d'employer des périphrases. Celles-ci deviennent incommodes et quelquefois les équivalens manquent tout-à-fait. J'ai rarement été placé dans cette situation difficile; mais je ne puis pas dire que je ne m'y sois jamais trouvé. J'ai donc été forcé, non d'introduire de nouveaux mots, mais de répéter souvent quelques termes peu usités en notre langue et même de donner à l'un d'eux, à l'imitation de mon auteur, un sens un peu particulier. Et afin qu'on ne s'inquiète pas trop de cet abus, je mettrai ici en vue les mots auxquels je fais allusion, quoique j'aie eu soin de les expliquer en note, toutes

Digitized by Google

les fois que cela m'a paru pouvoir être utile. *Perception*, avec tous ses dérivés, est un mot très-familier en anglois; et dans la langue philosophique, il est parfaitement déterminé. On peut le définir la connoissance qui résulte immédiatement de la sensation. Ce mot n'est pas étranger à notre langue, mais il y est plus rare, même dans la langue philosophique. Je l'ai employé souvent, et il étoit d'autant plus inévitable, qu'il est le titre d'un chapitre considérable de ce traité. On ne pouvoit le changer, sans altérer le texte même. *Conception* : ce mot, anglois et françois tout à la fois, mais plus usité dans la première de ces langues pour signifier une faculté de l'ame, est pris par l'auteur dans un sens restraint, qu'il définit avec beaucoup de soin. Il étoit donc impossible de le changer. *Consciousness* est un mot anglois, auquel j'avoue que je ne trouve point d'équivalent dans notre langue. C'est la faculté de connoître ce qui se passe dans notre esprit. Je l'ai remplacé tantôt par le mot

Digitized by Google

sentiment ou sentiment intime, tantôt par le mot conscience ou conscience psychologique, selon les déterminations accessoires qui pouvoient servir à prévenir toute équivoque. Je crois que c'est à ces quatre mots que se réduisent mes néologismes, ou les substitutions impropres que j'ai pu commettre volontairement (1). Il est évident que je n'ai rien à dire de celles qui peuvent m'être échappées contre mon intention. Je dois pour celles-ci me borner à solliciter l'indulgence.

On l'accordera peut-être à un travail dont l'objet est de transporter dans notre langue un des ouvrages de philosophie les plus estimés; que citent fréquemment les écrivains qui s'occupent de sujets analogues, et qui a obtenu le suffrage des meilleurs juges.

---

(1) Je n'y joins pas l'expression de *mémoire imaginative* substitué au mot anglois *fancy*, parce que ce sont deux mots usités, qui expriment, à ce qu'il me semble, correctement le mot qu'ils remplacent, sans introduire aucune locution nouvelle.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

On trouvera, en plusieurs endroits de cet ouvrage, des traits qui se rapportent à mes recherches subséquentes. C'est un travail qui n'est point achevé et que j'ai dessein de reprendre quelque jour. Mais en voyant combien la matière est vaste et combien de circonstances peuvent m'empêcher de réaliser mon projet, je ne puis me résoudre à l'annoncer au titre de cet écrit et à prendre ainsi l'engagement d'en publier la suite.

Il y manque quelques chapitres, pour rendre complète l'analyse de nos facultés intellectuelles. Lorsqu'ils seront achevés, le cours naturel de mes recherches doit me conduire à traiter, en second lieu, de l'homme considéré comme un être actif et moral; et en troisième lieu, de l'homme considéré comme membre de la société politique

Du collége d'Edimbourg,
le 13 mars, 1792.

Digitized by Google

NOTA. *Toutes les notes qui ne portent aucune désignation particulière sont de l'auteur anglois. Celles du traducteur sont désignées par les trois lettres P. P. p.*

Digitized by Google

ÉLÉMENS
DE LA PHILOSOPHIE
DE L'ESPRIT HUMAIN.

INTRODUCTION.

PARTIE I.

De la nature et de l'objet de la philosophie de l'esprit humain.

Le préjugé qui règne contre les recherches métaphysiques, doit, si je ne me trompe, être attribué à deux causes principales. La première est la pensée que ces recherches ont pour objet des choses au-dessus de notre portée. La seconde, l'opinion où l'on est que de tels sujets n'ont aucun rapport avec les affaires de la vie.

Les discussions vaines et absurdes qu'on trouve répandues dans les écrits de la plupart des métaphysiciens, ne fournissent que trop d'argumens en faveur de ces deux jugemens.

Digitized by Google

Et si, dans ce genre d'étude, de telles discussions devoient nous donner la mesure des forces de l'esprit humain, le mépris où cette science est tombée seroit une preuve des progrès que la saine philosophie a faits dans ces derniers tems. Il y a cependant quelques sujets, parmi ceux que l'on comprend sous le nom vague de métaphysique, qui se distinguent des autres par l'évidence des principes et par les rapports qui les unissent aux sciences et aux arts. Mais ces objets d'étude se trouvent malheureusement enveloppés dans l'espèce de proscription, qui a été justement prononcée contre d'autres branches de la métaphysique. C'est probablement à cette circonstance, qu'il faut attribuer la lenteur des progrès de la PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN. Cette science est par elle-même si intéressante, et a tant d'importance par les diverses applications qu'on en peut faire, que, dans un siècle éclairé et disposé aux recherches de tous genres, elle auroit sans doute excité l'attention générale, si l'opinion publique, par une fâcheuse méprise, ne l'avoit confondue avec les inutiles spéculations dont s'occupoient les scolastiques.

Pour prévenir toute équivoque à cet égard,

Digitized by Google

et pour présenter dans son vrai jour le sujet de cette ouvrage, il m'a paru nécessaire de le faire précéder d'une introduction destinée, premièrement, à exposer la nature des vérités dont j'ai entrepris la recherche; secondement, quelques-unes des applications les plus importantes que ces vérités peuvent offrir. Quelques lecteurs peut-être trouveront que j'insiste trop sur ces observations préliminaires; elles leur paroîtront souvent minutieuses, et leur feront éprouver de l'ennui. Mais ce tort sera aisément excusé par ceux qui, ayant étudié avec soin les principes de la science dont je vais traiter, désirent de voir disparoître les préjugés qui tendent à l'exclure de l'éducation moderne. Dans la suite de cet ouvrage, j'ose espérer que j'aurai rarement besoin de m'excuser, auprès du lecteur, de m'être livré à d'inutiles développemens.

Les idées que nous attachons à ces mots, *matière* et *esprit*, sont, comme l'observe très-bien le Dr. Reid (1), purement relatives. Si l'on me demande, ce que j'entends par

(1) *Essays on the active Powers of man* (c. d. Essais sur les facultés actives de l'homme), p. 8. 9.

Digitized by Google

matière; je ne puis expliquer ma pensée à ce sujet, qu'en disant, que c'est ce qui est étendu, figuré, coloré, mobile, dur ou doux, rude ou poli, chaud ou froid; c'est-à-dire que je ne puis définir la matière qu'en énumérant ses qualités sensibles. Ce n'est pas la matière, ou le corps, dont j'ai la perception par les sens; c'est uniquement l'étendue, la figure, la couleur, et quelques autres qualités, que ma constitution naturelle me conduit à rapporter à quelque chose qui est étendu, figuré et coloré. Il en est précisément de même de l'esprit. Nous n'avons point immédiatement la conscience de son existence; mais nous avons la conscience de nos sensations, de nos pensées, des actes de notre volonté. Ces opérations supposent l'existence de quelque chose qui sent, qui pense et qui veut. Tout homme d'ailleurs est irrésistiblement convaincu que ces sensations, ces pensées, ces actes de volonté appartiennent à un seul et même être, à cet être qu'il nomme *lui-même;* à cet être que, par une suite des lois de sa nature, il est conduit à considérer comme distinct de son corps, et qui n'éprouve aucune dégradation par la perte ou la mutilation des organes dont celui-ci est pourvu.

Digitized by Google

Il paroît de là que nous avons les mêmes raisons de croire à l'existence de l'ame, qu'à celle du corps. Et même s'il y avoit à cet égard quelque différence, c'est en faveur de la première de ces substances, que la balance pencheroit; car les preuves de l'existence de l'ame sont tirées de la conscience que nous avons de ce qui se passe au-dedans de nous; celles qui établissent l'existence des corps ne nous sont fournies que par les objets de nos perceptions (1). Et il ne faut pas douter que tout le monde n'en jugeât de la sorte, si, dès nos plus tendres années, notre attention n'étoit sans cesse occupée des qualités et des lois de la matière, avec lesquelles il est indispensable d'être familiarisé pour veiller à sa conservation. De là vient, que les phénomènes de ce genre sont plus constamment présens à notre pensée que ceux qui dépendent de l'ame; de là cette tendance perpétuelle à expliquer ces derniers phénomènes par les premiers, et à les rapporter aux mêmes lois générales; de là enfin cette habitude, acquise dès long-tems, de ne point faire attention aux choses qui se

(1) C'est-à-dire, par ce qui est hors de nous et que nous connoissons immédiatement comme tel, en conséquence d'une impression faite sur nos sens. *P. P. p.*

Digitized by Google

passent en nous-mêmes et que la conscience de nous-mêmes nous atteste; habitude si forte et si enracinée, qu'il nous est dans la suite impossible de la vaincre, sans un travail pénible et persévérant.

Si les remarques précédentes sont justes, elles établissent la distinction entre l'esprit et la matière, sans qu'il soit besoin de la prouver par une longue suite de raisonnemens métaphysiques (1). En effet, si l'idée que nous nous faisons de l'un et de l'autre est purement relative; si l'une ne nous est connue que par ses qualités sensibles, telles que l'étendue, la figure, la solidité; et l'autre par ses opérations, telles que la sensation, la pensée, les actes de la volonté; nous sommes certainement fondés à dire, que l'esprit et la matière, considérés comme étant pour nous des objets d'étude, sont essentiellement différens. La science qui s'occupe de la matière n'a d'autre appui, en dernier résultat, que les phénomènes offerts à nos sens; la science qui traite de l'esprit a, pour unique et dernière base, les phénomènes que la conscience de nous-mêmes nous atteste. Ainsi au lieu de reprocher au

(1) Voyez la note A, à la fin de ce volume.

Digitized by Google

matérialisme la fausseté de ses conclusions, il seroit plus exact de dire, que le but auquel tend ce système est désavoué par la saine philosophie. Le poursuivre, c'est méconnoître le véritable objet de la science. La difficulté que ce système fait profession d'écarter est manifestement telle que nos facultés ne peuvent y atteindre. Lorsque nous tentons d'expliquer la nature du principe qui sent, qui pense et qui veut, en disant que c'est une substance matérielle, ou le résultat de l'organisation de la matière ; certainement nous nous en imposons à nous-mêmes par un vain assemblage de mots; et nous oublions que la matière, tout comme l'esprit, ne nous est connue que par ses qualités et ses attributs, et que nous sommes dans une ignorance absolue sur ce qui constitue l'essence de l'une et de l'autre (1).

(1) Quelques métaphysiciens, qui paroissent sentir la force du raisonnement que nous venons de faire, se sont bornés à soutenir que, dans l'état actuel de nos connoissances, on doit admettre comme possible l'identité de ces deux substances inconnues ; dont l'une est douée d'étendue, de figure, de couleur; et l'autre, de sensation, de pensée, de volonté. Mais, outre que c'est une pure hypothèse, qui n'établit

Digitized by Google

Comme tout ce que nous connoissons du monde matériel nous a été enseigné par le ministère des sens ; c'est avec raison que les physiciens modernes ont abandonné aux métaphysiciens toutes les questions relatives à la nature de la substance dont ce monde est composé ; à la possibilité ou à l'impossibilité de la création de cette substance ; à la nature des causes qui produisent dans le monde les changemens qu'on y observe ; et même à la réalité de son existence, considérée comme indépendante de celle des êtres à qui leurs perceptions la font connoître. C'est avec raison que ces philosophes se sont réduits modestement à observer les phénomènes que ce monde matériel présente, et à en bien déterminer les lois générales. En suivant ce plan avec constance, ils sont parvenus, dans le cours des deux siècles qui viennent de s'écouler, à former un corps de doctrine, qui non-seulement honore l'esprit humain, mais qui a eu la plus utile influence sur la pratique des arts les plus nécessaires au soutien

qu'une simple possibilité ; lors même qu'on l'admettroit, il ne seroit pas plus convenable de dire que l'esprit est matière, que de dire que la matière est esprit.

Digitized by Google

de la vie. Il n'est point à craindre aujourd'hui que personne confonde cette philosophie expérimentale, avec les questions métaphysiques dont je viens de faire mention. En envisageant celle-ci comme une branche d'étude à part, il peut se faire que quelques personnes lui attribuent une importance que d'autres lui refusent; mais elles sont évidemment d'une autre nature que les recherches des physiciens: et il est de la plus grande conséquence pour la physique, que ses principes restent distincts, et ne soient point mêlés ou confondus avec ceux de la métaphysique.

Il y a une distinction toute pareille à faire entre les questions de divers genres que l'on peut proposer relativement à l'étude de l'esprit humain. L'esprit est-il étendu ou sans étendue? A-t-il quelque rapport avec le lieu? S'il en a, son siége est-il dans le cerveau, ou répandu dans tout le corps? Ces questions sont parfaitement analogues à celles que les métaphysiciens ont élevées au sujet de la matière. Pour le moment, il est inutile de chercher si elles sont, ou non, susceptibles d'être résolues. Il suffit à mon but de remarquer ici, qu'elles ne sont pas moins différentes

Digitized by Google

de l'objet que j'ai eu en vue en traitant de l'esprit humain, que les rêveries de Berkeley, sur la non-existence de l'univers matériel, peuvent l'être de la physique de Newton et de ses disciples. Il est d'ailleurs évident, que les opinions métaphysiques sur la nature du corps, ou sur celle de l'ame, ainsi que sur les causes des phénomènes par lesquels ces substances se manifestent à nous, n'ont aucune liaison nécessaire avec la recherche des lois dont ces phénomènes dépendent. Cette question, par exemple : La gravitation doit-elle être attribuée à une cause matérielle ou à une cause immatérielle ? est telle, que deux physiciens de l'école de Newton peuvent très-bien y faire deux réponses opposées, sans cesser d'être parfaitement d'accord dans leurs opinions relatives à la physique (1). Il

(1) Ici et ailleurs, l'auteur exclut de la physique la recherche de la cause de la pesanteur. On peut différer de son opinion en ce point, sans cesser d'adopter ses principes. Ce n'est qu'un exemple, auquel on en peut substituer d'autres. L'objet essentiel est qu'en physique et en métaphysique on distingue avec soin deux genres de questions, dont les unes sont accessibles à nos efforts et font partie de la science, les autres doivent en être séparées. Si je voulois indiquer.

Digitized by Google

suffit pour cela qu'ils admettent tous deux ce fait général, que les corps tendent à s'approcher les uns des autres, avec une force, qui varie selon une certaine loi, lorsque leur distance mutuelle change. De même, dans l'étude de l'esprit humain, les résultats, auxquels on arrive en examinant attentivement les phénomènes qu'il offre à l'observation, n'ont aucune liaison nécessaire avec les opinions, que nous pouvons avoir formées, relativement à sa nature et à son essence. Par exemple, si deux objets se sont souvent présentés à notre pensée à la fois, et liés par quelque rapport; l'un rappelle l'autre, ou a du moins une tendance à en suggérer l'idée.

---

les raisons pour lesquelles je ne pense pas que la recherche de la cause mécanique de la pesanteur soit hors de la physique et doive être réputée inaccessible à nos efforts; je passerois de beaucoup les bornes d'une note. Je me contenterai donc de renvoyer le lecteur à ma *Notice de la Vie et des Écrits de* G. L. Le Sage, *publiée à Genève chez Paschoud, en* 1804. On y verra que ce philosophe a fait sur ce sujet des travaux fort intéressans. Mais je répète que cette différence d'opinion sur l'exemple n'en indique aucune sur les principes. J'adopte en entier la sage distinction tracée par l'auteur, et je la crois de la plus haute importance. *P. P. p.*

Digitized by Google

Ce fait est bien connu, et n'est pas moins certain qu'aucun de ceux que nos sens peuvent attester. Or il est évident, que ce fait est entièrement indépendant de toute espèce d'hypothèse sur la nature de l'ame; et que le matérialiste et le disciple de Berkeley seroient également disposés à l'admettre comme vrai.

Quelles que soient la réalité et l'importance de la distinction que je viens d'établir, les philosophes, qui se sont occupés de l'esprit humain, n'y ont pas fait assez attention. Le Dr. Reid est peut-être le seul qui l'ait nettement aperçue, ou du moins qui l'ait constamment eue en vue dans le cours de ses recherches. Dans les écrits de plusieurs autres métaphysiciens modernes, on trouve sans doute un grand nombre de faits importans, dont la vérité est solidement établie; mais en général ces faits se trouvent mêlés avec des discussions, dont l'objet passe la portée de notre intelligence. C'est cet alliage de faits et d'hypothèses, qui a jeté de la défaveur sur la philosophie de l'esprit humain. Et le prix de cette étude ne sera généralement senti et reconnu, que lorsque ceux qui s'y livrent auront bien compris la distinction sur laquelle

Digitized by Google

j'insiste; lorsqu'ils y auront égard; et que, dans le cours de leurs méditations, ils ne la perdront jamais de vue. Nous savons à quelles découvertes est parvenue la physique, en se bornant à observer les qualités sensibles des corps, et les phénomènes sensibles qui en dérivent. Si jamais les métaphysiciens peuvent espérer des succès aussi éclatans, ce ne sera qu'en dirigeant leurs réflexions, avec beaucoup d'attention et de patience, sur les phénomènes que nous fait connoître le sentiment intime, ou la conscience que nous avons de ce qui se passe au-dedans de nous.

Je ne puis m'empêcher de saisir cette occasion de faire remarquer d'autre part, que les physiciens doivent éviter de reprendre les questions relatives à la nature de la matière, comme quelques disciples de Boscowich n'y semblent que trop enclins. Car s'ils se livroient à de telles recherches, au lieu de s'occuper à reconnoître les qualités sensibles et les lois générales; ils se trouveroient bientôt enfoncés dans un labyrinthe inextricable; et les premiers principes de la physique deviendroient aussi mystérieux et aussi chimériques que la pneumatologie des scolastiques.

Ceux qui ont étudié avec attention l'his-

Digitized by Google

toire des sciences naturelles ne peuvent être surpris que la philosophie de l'esprit humain ait jusqu'ici fait si peu de progrès. Ce n'est que depuis le tems du chancelier Bacon, que l'étude de la nature a été cultivée avec quelque succès; c'est seulement depuis cette époque, que la méthode qu'on y doit suivre a été généralement comprise. Et même, en voyant les questions irréfléchies que l'on propose et que l'on traite, dans des ouvrages de médecine et de chimie, qui se publient journellement, on peut légitimement douter que la méthode dont je parle soit aussi bien comprise qu'on le suppose communément; on peut douter que les règles à suivre dans la philosophie, telles que les ont données Bacon et ses disciples, soient pleinement suffisantes, et que les physiciens mêmes n'eussent pas besoin de recevoir là-dessus de nouvelles leçons, ou des explications plus développées.

Lorsqu'on vient à réfléchir de la sorte sur le peu de tems qui s'est écoulé depuis que la physique a été cultivée avec succès; et lorsque l'on considère combien les lois qui gouvernent la pensée sont plus difficiles à découvrir que celles qui gouvernent l'univers matériel, on cesse de s'étonner que la phi-

Digitized by Google

losophie de l'esprit humain soit encore dans l'enfance, et l'on ne désespère plus de ses progrès. Les beaux modèles de recherches, que nous offrent en ce genre les écrits du Dr. Reid, nous autorisent à croire que le tems n'est pas éloigné, où cette science occupera, parmi les connoissances humaines, le rang auquel elle a droit de prétendre.

Un moyen de hâter les progrès de la philosophie de l'esprit humain seroit probablement de faire une exposition nette et distincte de sa nature et de son objet; en y joignant quelques principes ou règles générales, relatives à la meilleure méthode à suivre dans l'étude de cette science. Ce travail fourniroit seul la matière d'un ouvrage, et je ne puis par conséquent le traiter avec l'étendue convenable. Je me bornerai donc à quelques éclaircissemens, relatifs à un petit nombre de principes fondamentaux, qu'il sera important et même essentiel de ne point perdre de vue dans la suite de nos recherches.

Lorsqu'on ne donne qu'une attention légère aux opérations de l'esprit humain, elles semblent si compliquées et si prodigieusement diversifiées, qu'il paroît impossible de les réduire à un petit nombre de lois géné-

Digitized by Google

rales. Mais une observation plus exacte fait disparoître cette confusion apparente; et les phénomènes qui s'offroient à nous, au premier moment, comme trop variés pour que notre intelligence pût en saisir les caractères, se classent sous un petit nombre de facultés ou de principes d'actions simples dont ils dérivent. Ces facultés, ces principes, sont les lois générales de notre constitution mentale. Ils occupent, dans la philosophie de l'esprit humain, le même rang qu'occupent dans la physique les lois générales des corps, que cette science recueille avec tant de soin. Dans l'une et l'autre étude, la connoissance de ces lois fournit l'explication d'une multitude infinie de phénomènes.

Dans l'étude des lois physiques, on sait assez que nos recherches doivent aboutir à quelque fait général, où elles se terminent; à quelque fait dont on ne peut plus donner de raison, si ce n'est que telle est la constitution de cette partie de la nature. Ainsi lorsque l'on a établi, par les phénomènes astronomiques, l'universalité de la loi de la gravitation; on peut demander ultérieurement, si cette loi suppose l'action constante d'une cause immatérielle; et, dans la supposition d'une

Digitized by Google

d'une telle cause, s'il est probable que la Divinité agisse d'une manière immédiate, ou par quelqu'instrument ou cause subordonnée. Mais ces questions, quelque curieuses qu'elles puissent paroître, ne sont pas du ressort du physicien. Il suffit à son but qu'on admette l'universalité du fait.

Il en est précisément de même de la philosophie de l'esprit humain. Quand on a bien reconnu un fait général, et que la vérité en est solidement établie; par exemple, les lois de l'association des idées, la dépendance où est la mémoire de l'espèce d'effort que l'on nomme attention; nous avons fait tout ce que l'on peut exiger de nous, tout ce à quoi l'on peut prétendre, dans cette branche de la science. Si nous n'allons jamais au-delà des faits prouvés et attestés par la conscience de ce qui se passe au-dedans de nous; les résultats que nous obtiendrons ne seront pas moins certains que ceux qu'ont obtenus les physiciens. Mais si notre curiosité va au-delà, et si l'on tente d'expliquer l'association des idées par certaines vibrations supposées, ou par d'autres changemens également supposés dans l'état du cerveau; ou encore, si l'on prétend expliquer la mémoire en suppo-

Digitized by Google

sant des impressions ou des traces dans le sensorium ou siége corporel de la sensibilité; on mêle manifestement un recueil de faits ou de vérités importantes et bien constatées, avec des principes qui reposent en entier sur de simples conjectures (1).

---

(1) Il y a, entre l'esprit et la matière, un rapport dont les règles de la philosophie n'interdisent point la recherche. Cette science peut légitimement s'occuper à déterminer les lois qui président à l'anion de ces deux substances.

Bacon est, je crois, le premier qui ait exposé d'une manière distincte l'objet de cette recherche, dans laquelle il ne me semble pas qu'on ait fait beaucoup de progrès. Dans son traité de *l'Avancement des Sciences* (*De Augmentis Scientiarum*), on trouve indiqués plusieurs sujets qui s'y rapportent. La plupart sont à la fois curieux et importans. Je vais citer les principaux, et j'y ajouterai ceux que le Dr. Gregory recommandoit à l'attention des médecins et des philosophes, dans ses leçons sur les devoirs et les qualités d'un médecin.

1. La doctrine de la conservation et du perfectionnement de nos différens sens.

2. L'histoire du pouvoir et de l'influence de l'imagination.

3. L'histoire des diverses sortes d'enthousiasmes.

4. L'histoire des diverses circonstances relatives aux parens, qui ont quelque influence sur la con-

Digitized by Google

Les observations que je viens de faire sur les bornes qu'il faut assigner à la curiosité philosophique, ont trop souvent échappé à

---

ception, sur la constitution et sur le caractère des enfans.

5. L'histoire des songes.

6. L'histoire des lois de la coutume ou de l'habitude.

7. L'histoire des effets de la musique, et d'autres choses analogues qui opèrent sur l'ame et sur le corps, en conséquence des impressions faites sur les sens.

8. L'histoire des signes naturels et du langage naturel, comprenant la doctrine de la physionomie et du geste.

9. L'histoire du pouvoir et des lois du principe d'imitation.

On pourroit ajouter à cette énumération plusieurs autres sujets, en particulier, l'histoire des lois de la mémoire, en tant qu'elle paroît dépendre de l'état du corps, et l'histoire des différentes espèces de folie.

Cette manière d'envisager la liaison de l'esprit et de la matière n'entre pas directement dans le plan de cet ouvrage. L'objet principal que je m'y propose est de bien reconnoître les principes de notre nature, autant qu'on peut le faire en tournant son attention sur les sujets qui dépendent de la conscience que nous avons de ce qui se passe au-dedans de nous; mon dessein est en même tems de faire l'application de ces principes, en les employant à expliquer les phénomènes qui en dépendent. Cependant je ferai, dans

Digitized by Google

l'attention des philosophes spéculatifs, dans les sciences de toute espèce. Mais dans aucune cette inattention n'a produit tant d'erreurs et d'absurdités, que dans celle qui a l'esprit pour objet. C'est un sujet auquel il semble que, jusqu'à ces derniers tems, on n'avoit pas même soupçonné que les règles de la saine philosophie fussent applicables. L'étrange alliage de faits et d'hypothèses, que présentent la plupart des ouvrages de métaphysique, a répandu l'opinion que la raison humaine ne peut obtenir que des clartés foibles et incertaines dans ces matières, et que toutes ces intéressantes spéculations sont couvertes à jamais d'une impénétrable obscurité.

Indépendamment de cet oubli des principes relatifs aux limites des recherches philosophiques, il y a d'autres causes d'erreurs qui ont agi pour retarder les progrès de la philosophie de l'esprit humain, et qui n'ont point pu avoir d'influence pour arrêter ceux de la physique. La plus efficace est cette

---

le cours de cette recherche, diverses remarques incidentes, qui tendront à jeter du jour sur quelques-uns des sujets dont je viens de faire l'énumération.

Digitized by Google

disposition qu'ont naturellement tous les hommes à expliquer les phénomènes intellectuels et moraux par quelque analogie tirée du monde matériel ; disposition presqu'irrésistible chez ceux qui commencent à se livrer à l'étude de la philosophie.

J'ai déjà fait remarquer cette habitude d'inattention, qui nous fait négliger les phénomènes dépendans de la conscience de nous-mêmes. Cette habitude s'est formée à l'époque de notre vie où nous étions nécessairement tout occupés à acquérir la connoissance des propriétés de la matière et des lois qui s'y rapportent. Familiarisés ainsi de bonne heure avec les phénomènes du monde matériel, nous les jugeons moins mystérieux que ceux de l'esprit : et en conséquence, il nous semble que c'est faire quelque progrès dans l'explication de ceux-ci, que de saisir entr'eux et les précédens une sorte d'analogie. C'est pour cela que nous n'avons presqu'aucun langage propre pour exprimer ce qui a rapport à l'esprit, et que les termes consacrés à ses diverses opérations sont presque tous empruntés des objets des sens. Cependant il ne faut qu'un peu de réflexion pour comprendre que, comme l'esprit et la

Digitized by Google

matière sont des sujets essentiellement distincts, et que chacun d'eux est soumis à des lois qui lui sont propres ; les analogies, qu'il nous plaît d'imaginer entre eux, ne peuvent être d'aucun usage pour éclairer ou l'un ou l'autre : en sorte qu'il n'est pas moins contraire aux règles de la saine philosophie de tenter l'explication de la perception, ou de l'association des idées, par certains principes mécaniques, qu'il ne le seroit d'expliquer les phénomènes de la gravitation, en supposant, comme faisoient quelques philosophes de l'antiquité, que les particules de la matière sont animées d'un certain principe de mouvement ; ou encore d'expliquer les phénomènes chimiques des affinités, en supposant que les substances, chez lesquelles ces phénomènes se manifestent, sont douées de pensée et de volonté. L'analogie des phénomènes matériels ne peut donc être d'aucun usage dans les recherches que j'entreprends et qui feront le sujet de cet ouvrage. Au contraire, nous devons nous tenir soigneusement en garde contre la séduction des analogies de ce genre, puisque c'est l'une des principales sources d'erreurs dont nous ayons à redouter la pernicieuse influence.

Digitized by Google

Dans le nombre des philosophes qui se sont occupés de l'esprit humain, il y en a très-peu qui se soient constamment tenus en garde contre les théories analogiques. Il faut avouer néanmoins que, depuis la publication des écrits de Descartes, cette branche de la science a fait des progrès graduels et en général a reçu un accroissement remarquable. Une preuve frappante de cette vérité est le contraste qu'offrent les spéculations métaphysiques des philosophes les plus éminens de l'Angleterre à la fin du dix-septième siècle, comparées à celles des philosophes actuels, quelqu'imparfaits que soient leurs systèmes. Y a-t-il aujourd'hui un écrivain qui se permît de présenter au public, sur l'esprit humain, des assertions pareilles aux deux suivantes, dont l'une est de Locke et l'autre de Newton? « Les habitudes » dit Locke « paroissent n'être qu'une suite de mouvemens » dans les esprits animaux, qui, une fois » agités, continuent de parcourir leurs traces » accoutumées; traces, qu'un passage fré- » quent a rendu plus douces et plus aisées. » Newton lui-même propose cette question sur la manière dont l'esprit a la perception des objets extérieurs. « Le sensorium des ani-

Digitized by Google

» maux n'est-il pas le lieu où la substance » sentante est présente, et où les espèces » sensibles des choses sont portées, à travers » les nerfs et le cerveau, afin qu'elles soient » perçues par l'esprit présent en ce lieu ? » Dans le cours des essais suivans, j'aurai occasion de citer plusieurs autres passages d'écrivains plus récens, dans lesquels on tente d'expliquer, par des principes analogues, d'autres phénomènes de l'esprit humain.

On ne peut s'empêcher de regretter que, depuis l'époque où les philosophes ont adopté un plan de recherche, plus raisonnable sur ces matières, ils aient été obligés d'employer beaucoup de tems à débarrasser le sol de la science des décombres dont leurs prédécesseurs l'avoient couverte. C'étoit sans doute un premier travail inévitable ; l'état où la science étoit réduite, et les résultats auxquels on étoit parvenu, en suivant une si mauvaise route, rendoient cette opération nécessaire. En effet, quels que soient les avantages positifs que l'on peut se promettre de l'étude de cette science et de ses progrès futurs, ils ne sont point aussi essentiels au perfectionnement et au bonheur de l'homme, qu'une solide réfutation de cette philosophie scep-

Digitized by Google

tique, qui s'attache à toute espèce de connoissance et de croyance, en l'attaquant par la racine. C'est cette réfutation qui paroît avoir été l'objet constant que le docteur Reid s'est proposé, dans toutes ses recherches métaphysiques. Ses travaux ont été dirigés vers ce but avec tant d'intelligence, de candeur et de persévérance, que si les sceptiques ne changent pas leur système d'attaque, il n'est pas probable que ce genre de controverse se renouvelle jamais. Les décombres sont enlevées, les fondemens ont été jetés, il est tems d'élever l'édifice. J'ai sans doute avancé bien peu ce grand et important travail; mais je me flatte que ce que j'ai fait suffira pour montrer l'importance de ce genre d'étude, et pour engager d'autres philosophes à s'y livrer avec ardeur.

Après les remarques que je viens de faire, le lecteur ne sera pas surpris de voir que j'ai évité à dessein de traiter les questions qui ont été débattues dans le cours du dix-huitième siècle, et qui sont devenues un sujet de controverse entre les philosophes sceptiques et leurs adversaires. Au vrai, ces questions n'ont aucune liaison nécessaire avec les recherches que j'entreprends. J'avoue qu'un

Digitized by Google

examen attentif des principes de notre nature, est le seul moyen de donner la solution de ces questions, ou d'en terminer la discussion d'une manière satisfaisante; mais en supposant même qu'elles restassent indécises, nos doutes sceptiques, sur la certitude des connoissances humaines, n'affecteroient pas plus la philosophie de l'esprit humain, que les diverses branches de la physique. Et ceux même que l'on pourroit élever sur l'existence de l'esprit ne troubleroient pas plus les recherches relatives à la science qui s'en occupe, que les doutes d'un disciple de Berkeley sur l'existence des corps n'influent sur ses opinions relatives à la philosophie naturelle.

Quels avantages peut-on retirer de la philosophie de l'esprit humain, envisagée sous l'aspect que je viens de déterminer? C'est ce que je me propose d'examiner maintenant, et d'exposer avec quelqu'étendue dans la section suivante.

Digitized by Google

PARTIE II.

SECTION I.

De l'utilité de la philosophie de l'esprit humain.

On a souvent remarqué qu'il y a entre les différens arts et les différentes sciences une liaison mutuelle, et qu'en conséquence les progrès que fait une des branches de nos connoissances jettent souvent sur d'autres une vive clarté, quoique celles-ci semblent n'avoir avec elle que des rapports fort éloignés. Les découvertes modernes que l'on a faites dans l'astronomie, et dans les mathématiques pures, ont contribué à porter l'art de la navigation à un point de perfection inconnu jusqu'à cette époque. Les rapides progrès qu'ont faits récemment l'astronomie, l'anatomie et la botanique, sont dus principalement aux secours que ces sciences ont reçus des travaux de l'opticien.

Mais, quoique les différentes classes de sciences et d'arts se réfléchissent mutuellement quelque lumière, il n'est pas toujours

Digitized by Google

nécessaire que l'artiste ou le philosophe aspire à une sorte d'universalité dans l'acquisition des connoissances. L'un et l'autre peuvent en toute sûreté prendre pour certains plusieurs principes, dont ils ne seroient pas en état de démontrer la vérité. Un marin, sans savoir les mathématiques, peut employer, avec justesse et intelligence, les règles prescrites pour la détermination des longitudes. Un astronome, ou un botaniste, peut être ignorant en optique, et se servir très-utilement ou du télescope, ou du microscope.

Tous les jours on peut voir, dans les travaux des artistes, des exemples de même genre, propres à confirmer la remarque précédente. Il est rare qu'un ouvrier ait le tems, ou le désir d'étudier la théorie et les principes de son art. D'un autre côté, il est rare qu'un homme d'étude se borne rigoureusement à une seule branche de la science. La curiosité, qu'il s'est accoutumé à satisfaire dans un genre de recherches, s'étend naturellement à tous ceux qui s'offrent à son observation, et qui ont un peu d'importance. Il en résulte pour lui un regret, un mécontentement perpétuel, qui ne cesse que lorsqu'il est parvenu à expliquer les phéno-

Digitized by Google

mènes variés qui, dans le cours de ses habitudes, se renouvellent sous les yeux et sont presque constamment présens à sa pensée.

De même donc que chaque science particulière est liée, par les circonstances que je viens d'indiquer, avec toutes les autres sciences; ainsi toutes les recherches qui peuvent s'offrir dans le cours de la vie humaine, soit qu'elles se rapportent à la spéculation ou à la pratique, sont liées à la science générale qui a pour objet l'esprit humain. Les facultés intellectuelles sont des instrumens que tous les hommes emploient. La curiosité doit être bien peu active chez un homme disposé à passer sa vie entière, sans acquérir aucune connoissance de ces facultés, qu'il ne peut se dispenser d'exercer habituellement pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, et par lesquelles il est honorablement distingué du reste des animaux. Les principes d'action, ou facultés actives de l'ame, par leurs modifications et combinaisons variées, donnent naissance à toutes les différences que l'on observe entre les hommes relativement à la conduite morale. Ces facultés ont droit en conséquence à nous intéresser plus encore, s'il

Digitized by Google

est possible, que celles qui n'ont rapport qu'à l'entendement. C'est ce que doivent sentir tous ceux qui sont disposés à réfléchir sur leur propre caractère, ou à observer avec soin le caractère des autres hommes. Les phénomènes, qui dépendent de ces facultés intellectuelles et de ces principes d'action, sollicitent à chaque instant l'attention de l'observateur. Ils ouvrent devant lui un champ de découvertes, non moins inépuisable, que les phénomènes du monde matériel, et où la sagesse divine se manifeste d'une manière non moins évidente.

Ainsi toutes les sciences, toutes les occupations de la vie, nous ramènent à la philosophie de l'esprit humain. Mais cette science n'emprunte ses principes d'aucune autre. Cette circonstance donne à ce genre d'étude beaucoup d'attrait, pour ceux dont l'esprit est naturellement disposé à la réflexion et aux recherches. Les résultats auxquels on parvient dans cette science sont tels en même tems, que l'ame s'y arrête avec complaisance et éprouve une satisfaction véritable. Jusqu'à ce que nos opinions sur ce sujet se soient à peu près fixées; c'est avec une sorte de regrêt et de lutte intérieure,

Digitized by Google

que nous nous livrons à d'autres études. D'un autre côté, l'examen des principes de cette science, une connoissance générale de ceux de ces principes qui sont les plus propres à piquer notre curiosité, non-seulement nous préparent pour d'autres recherches, en étendant nos vues et nous élevant à des idées plus libérales; mais nous laissent la liberté de les suivre avec une attention plus pleine et moins partagée.

Ce n'est pas uniquement comme un sujet de spéculation curieuse, que les facultés de l'esprit humain méritent d'être l'objet d'un examen attentif. Les avantages que l'on a droit d'attendre d'une analyse bien faite en ce genre sont de diverse espèce. Il en est, dans le nombre, de si importans, qu'on a lieu de s'étonner, que, dans un tems où des sciences subordonnées ont été cultivées avec beaucoup de succès, celle-ci, qui comprend dans son enceinte les principes desquels toutes les autres dépendent, soit jusqu'à ce jour restée dans l'enfance.

Je vais exposer quelques-uns de ces avantages; et je commencerai par celui qui me paroît le plus important de tous. Cet avantage principal est le jour que doit nécessairement

Digitized by Google

répandre, sur tous les objets liés à l'éducation morale et intellectuelle, l'analyse philosophique des facultés de l'esprit humain.

Les objets les plus essentiels que l'éducation doit se proposer se réduisent aux deux suivans. Premièrement, cultiver toutes les facultés variées dont nous sommes doués, tant celles qui se rapportent à la spéculation que celles qui tendent à la pratique ; et faire en sorte qu'elles acquièrent le plus haut degré de perfection, dont elles sont susceptibles. Secondement, veiller sur les impressions que l'ame reçoit dans les premières années de la vie et sur les associations qu'elle forme à cette époque ; afin de la mettre à l'abri des erreurs auxquelles elle est le plus exposée, et de l'accoutumer, autant qu'il est possible, à juger sainement des objets dont elle est frappée. Ce n'est qu'à l'aide d'une analyse philosophique des facultés de l'esprit humain, que l'on parviendra à former un plan systématique, propre à remplir ce double objet.

Il y a peu d'hommes dont l'éducation ait été dirigée à tous égards avec attention et avec un solide jugement. Il n'y en a presque aucun, parmi ceux qui sont capables de réfléchir

Digitized by Google

réfléchir, qui, parvenu à l'âge de maturité, ne reconnoisse dans les facultés de son esprit bien des imperfections et des défauts ; qui ne sente en lui-même bien des habitudes nuisibles ; qu'il auroit été possible de prévenir ou de corriger dans l'enfance ou dans la jeunesse. Ce sentiment, cet aveu fait à soi-même, est le premier pas vers l'amélioration de l'esprit ou du caractère. Tout homme qui en éprouve le besoin, s'il a du courage et de la constance, n'hésitera pas à recommencer lui-même son éducation, même dans un âge assez avancé. La force de réflexion et l'esprit d'observation, requis pour cela, ne peuvent guères se rencontrer dans la jeunesse. Ces facultés sont les plus lentes à se développer. Mais il n'est jamais trop tard, pour tenter de perfectionner son ame. On peut faire beaucoup de progrès dans l'art d'appliquer ses facultés à leur objet, ou de parer aux inconvéniens qui résultent de leurs défauts, non-seulement dans l'âge viril, mais encore dans la vieillesse.

Ce n'est pas toutefois à nos premiers instituteurs, qu'il faut attribuer tous nos défauts intellectuels. Chaque profession, chaque occupation, dans le cours de la vie, en-

Digitized by Google

traîne certaines habitudes qui lui sont propres, et qui laissent quelques facultés sans emploi, tandis qu'elles en exercent et perfectionnent d'autres. Si donc nous avons à cœur de donner à notre esprit toute la culture dont il est capable, il ne faut pas nous contenter du degré de développement que nos facultés peuvent recevoir des fonctions de notre état ou de la profession que nous avons embrassée. Les mouvemens et les attitudes gênées, qu'imposent les arts mécaniques, fortifient souvent à l'excès les muscles qu'ils mettent en activité, et ne peuvent donner aux formes et aux facultés du corps un haut degré de perfection. De même ceux dont l'esprit se borne à un seul genre d'objets, théoriques ou pratiques, ne peuvent se flatter d'atteindre au plus haut degré de développement et de culture dont l'esprit humain soit susceptible. Il faut au corps une variété d'exercices, pour maintenir sa vigueur et lui conserver sa beauté. Et pour perfectionner l'entendement, il faut une suite d'occupations variées, telles que les lettres et les sciences peuvent en fournir; il faut de plus le commerce des hommes, l'usage du monde et de la société, l'habitude de la conversation et des affaires. Je

Digitized by Google

conviens qu'il y a quelques professions, au nombre même de celles que l'on nomme libérales, dans lesquelles on peut exceller avec très-peu de moyens et de connoissances acquises, et où peut-être on réussira d'autant mieux, qu'on aura plus concentré toute la force de la pensée sur un seul et unique objet. Mais, quel que soit le succès que l'on peut obtenir en se bornant à un seul genre d'occupation, un homme élevé de la sorte ne sera jamais qu'un artisan littéraire; et ne parviendra point au degré de perfection et de bonheur que comporte sa nature. « La » seule éducation que l'on puisse considérer » comme complète et généreuse » pour employer le langage de Milton, « est celle » qui met un homme en état de s'acquitter » avec justice, avec habileté et avec une » vraie grandeur d'ame, de tous les offices » privés ou publics, soit de la guerre, soit » de la paix (1). »

On n'imaginera pas, j'espère, que je veuille faire entendre, par ces observations, qu'il est convenable de s'appliquer indistinctement à tous les objets de spéculation et de

(1) *Traetate of education* (Traité d'éducation).

Digitized by Google

pratique. Rien de plus évident, que la nécessité de circonscrire le champ de nos études, si nous voulons que la société retire quelque fruit de notre travail. Mais on peut très-bien concilier l'application la plus forte à l'objet particulier que nous prescrit le goût ou le devoir, avec le commerce des lettres et du monde, au point nécessaire pour donner quelque étendue à nos idées et pour prévenir en nous ce tour d'esprit particulier, ou cette espèce de pédanterie, qui résulte d'une occupation à laquelle on se livre d'une manière exclusive. Dans bien des cas, comme j'ai déjà eu occasion de le faire remarquer, les sciences se réfléchissent de l'une à l'autre quelque lumière. Il pourra donc arriver que les connoissances générales, que nous aurons acquises en des genres étrangers à notre vocation, nous soient utiles dans celui auquel nous sommes plus particulièrement voués. Mais dans les cas même où l'on n'éprouvera rien de semblable, et où, pour obtenir les connoissances que suppose une éducation libérale, il aura fallu faire quelque sacrifice relativement à nos progrès dans nos études de vocation; l'acquisition de ces connoissances générales compensera amplement

Digitized by Google

la perte que nous aurons faite relativement à cet objet particulier. Personne ne doit envisager comme son but principal de devenir métaphysicien, ou mathématicien, ou poëte; mais bien d'être heureux, en tant qu'il s'envisage seul; et, en tant qu'il appartient à la société, d'en devenir un membre utile, digne d'amour et de respect. Lorsqu'un homme vient à perdre la vue, le toucher acquiert chez lui plus de sensibilité. Mais qui voudroit, pour jouir de cet avantage, renoncer aux plaisirs que les yeux lui procurent?

Il est presque superflu de remarquer ici combien la culture de l'esprit seroit facilitée, pour celui qui voudroit l'acquérir, lorsqu'il auroit commencé par s'étudier lui-même, lorsqu'il auroit des idées justes et étendues sur la nature de l'esprit humain, de ses facultés et des véritables sources de ses jouissances, lorsqu'il auroit appris enfin quelle est l'influence de telle ou de telle situation sur ces facultés ou sur leur emploi. Ce n'est qu'en acquérant ainsi la connoissance de notre propre capacité, que nous apprenons à bien juger de nos progrès; c'est ainsi que nous pouvons parvenir à

Digitized by Google

corriger les défauts que nous apercevons dans notre esprit, et à rectifier ses habitudes. Si l'on ne possède pas, du moins jusqu'à certain degré, cette espèce de connoissance, on est en danger de contracter des habitudes nuisibles, avant d'avoir pu se mettre en garde contre elles; ou de laisser quelques facultés se dégrader, faute d'exercice.

Si l'on avoit, sur la première éducation, des lumières plus sûres, et si ces lumières étoient plus généralement répandues; on éprouveroit moins souvent, à l'âge d'homme, le besoin de refaire son éducation et de se tracer un plan tout nouveau pour son propre perfectionnement. Mais jamais on ne parviendra à diriger systématiquement l'éducation vers son véritable objet, tant qu'on n'aura point fait une analyse exacte des principes ou facultés de notre esprit; qu'on n'aura pas déterminé les lois les plus importantes qui en règlent les opérations; et en outre qu'on n'aura pas expliqué les modifications et combinaisons variées, dont ces facultés sont susceptibles, et desquelles résulte la diversité de talens, de génie et de caractère, que l'on observe parmi les hommes. Instruire la jeunesse dans les langues

Digitized by Google

et dans les sciences, c'est lui faire un don de peu de valeur ; si l'on néglige de veiller sur ses habitudes ; si nous ne donnons pas à toutes les facultés de l'esprit et à tous les principes d'action dont il est doué, le degré d'exercice convenable. Sans parler de la culture des facultés morales, combien grande et difficile est la tâche de développer les facultés intellectuelles des jeunes esprits confiés à nos soins ! Veiller sur les associations d'idées qu'ils forment dès l'âge le plus tendre ; leur donner de bonne heure des habitudes d'activité dans le travail de la pensée ; exciter leur curiosité et lui offrir un objet utile, exercer leur invention et leur sagacité ; cultiver en eux l'usage de la méditation, et tenir en même tems leur attention fixée sur les objets qui les entourent ; éveiller leur sensibilité aux beautés de la nature, et leur inspirer le goût des plaisirs intellectuels ; ce n'est encore là qu'une partie des devoirs qu'impose l'éducation : et cependant pour les remplir jusqu'à ce point, il faut avoir fait, des facultés de l'esprit humain, une étude, dont se dispensent presque toujours ceux qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse. Ajoutons que la connoissance théorique de

Digitized by Google

l'esprit humain telle que je viens de la requérir, n'est point toujours suffisante dans la pratique. Il faut souvent une rare sagacité, pour faire emploi des règles générales et les appliquer aux caractères et aux tours d'esprit particuliers. Comme que nous expliquions le phénomène, soit que nous voulions l'attribuer à l'organisation primitive, ou à l'influence de quelques causes morales, qui agissent dès la plus tendre enfance; c'est un fait certain et tout-à-fait incontestable qu'il y a entre les enfans, des différences d'esprit et de caractère, très-importantes, qui se font apercevoir avant l'époque où commence en général leur éducation intellectuelle. Il y a aussi un caractère héréditaire qui se manifeste d'une manière frappante dans certaines familles, soit par une suite de quelque rapport dans la constitution physique de ceux qui la composent, soit par l'effet de l'imitation, ou par l'influence d'une situation commune. On voit quelquefois, pendant une suite de générations, des hommes, issus d'une même souche, avoir un génie marqué pour les sciences abstraites; et manquer d'imagination, de goût, de vivacité. Dans une autre famille on se transmet,

Digitized by Google

comme par héritage, l'esprit, l'imagination, la gaieté; mais aussi une sorte d'incapacité pour ce qui demande des recherches profondes, pour ce qui requiert une attention patiente et soutenue. Le système d'éducation convenable en chaque cas particulier doit sans contredit avoir quelque rapport à ces circonstances; et tendre à fortifier les facultés intellectuelles ou actives, qui peuvent être naturellement défectueuses. Montesquieu, et d'autres écrivains politiques, ont insisté sur le rapport de l'éducation et des lois au climat. Je ne prétends point déterminer ici jusqu'à quel point leurs principes à cet égard sont justes et applicables. Mais je pense que le bon sens et la philosophie s'accordent à prescrire d'adapter la première éducation au tour d'esprit et au caractère, que doivent naturellement faire supposer les penchans héréditaires, et la situation morale, de ceux qu'il s'agit d'élever.

Il y a peu de sujets plus rebattus que celui de l'éducation; et il n'y en a point sur lequel les opinions soient plus partagées. On ne doit pas s'en étonner. La plupart de ceux qui l'ont traité ont borné leur attention à des questions incidentes, telles que la com-

Digitized by Google

paraison des avantages de l'éducation publique et de ceux de l'éducation particulière, ou l'utilité de l'étude de certaines langues, ou de certaines sciences. Ils n'ont pas commencé par un examen attentif des facultés et des principes d'action de l'esprit humain, dont le perfectionnement doit être le grand objet de toute espèce d'éducation. On trouve sans doute, dans les auteurs anciens et modernes, beaucoup d'excellentes observations détachées sur nos facultés intellectuelles et morales. Mais je n'ai connoissance d'aucune tentative, faite en aucune langue, pour analyser et mettre en évidence les facultés de l'esprit humain, dans le but d'établir, pour leur culture, une base et des principes véritablement philosophiques (1).

J'ai même entendu des hommes doués de beaucoup d'esprit et de lumières, contester

(1) Sans doute rien de parfait en ce genre n'a été exécuté en aucune langue; et même, avant l'ouvrage de Mr. Dug. Stewart, on n'avoit pas eu assez constamment en vue l'objet ou le but principal de cette analyse. Mais plusieurs auteurs s'en étoient occupés, tels que Wolf, Condillac et Bonnet. C'est donc sous cette restriction seulement, que l'assertion de l'auteur semble pouvoir être reçue avec confiance. *P. P. p.*

Digitized by Google

l'avantage d'un plan d'instruction aussi systématique que celui dont je viens de donner l'idée. On a souvent remarqué que les plus grands succès, dans les arts et dans les sciences, avoient été obtenus par des hommes dont le génie avoit pris l'essor sans guide et sans culture ; et qu'au contraire ceux qu'on élève avec le plus de soin restent presque toujours au rang des esprits médiocres. Je ne me propose pas ici de discuter la vérité du fait. Mais en la supposant bien reconnue, je prie qu'on se souvienne que l'originalité est une qualité du génie qui ne se trouve pas toujours jointe à la force, à l'étendue, aux idées libérales ; et qui n'est désirable que lorsqu'elle n'exclut point ces avantages supérieurs et plus estimables. J'ai remarqué ci-dessus, qu'il y a certains travaux, qui ne supposent qu'un petit nombre de facultés en activité, et où celui que la nature invite à les exercer peut, en se livrant à son penchant sans réserve, obtenir de plus grands succès, que si son attention étoit distraite par une suite d'études libérales. Toutes les fois que la nature produit des hommes doués d'une telle disposition, on doit, sous le point de vue le plus favorable, les envisager comme

Digitized by Google

faisant, à l'amusement ou à l'instruction d'autrui, le sacrifice de leur propre perfection et de leur bonheur. C'est dans les tems de tenèbres et de barbarie, que l'on trouve les plus fréquens exemples de ce qu'on nomme l'originalité du génie. Le but d'une philosophie éclairée et bienveillante n'est pas sans doute de produire un petit nombre de prodiges, répandus au milieu d'une multitude ignorante et bornée à une stupide admiration. Elle cherche à étendre les progrès autant qu'il est possible, et à mettre la masse du peuple en état d'atteindre au degré de perfection intellectuelle et morale, que l'on peut raisonnablement espérer. Voltaire a remarqué quelque part que, chez une nation dont le goût est cultivé, le génie original devient rare. Le nombre des hommes instruits empêche qu'aucun d'eux s'élève à une hauteur remarquable, comme les arbres d'une forêt atteignent à peu près le même niveau. Là où le commerce est dans un petit nombre de mains, on voit un petit nombre de très-grandes fortunes au milieu de la pauvreté commune. Plus il s'étend; plus l'opulence devient générale et les grandes fortunes rares. C'est précisément, ajoute cet écrivain,

Digitized by Google

parce qu'en France il y a beaucoup de lumières et de culture, qu'on s'y plaint de la rareté du génie.

Mais à quoi bon, dira-t-on, tout ce travail? L'importance de chaque chose, relativement à l'homme, ne doit-elle pas s'estimer par l'influence qu'elle a sur son bonheur? Et l'expérience de chaque jour ne suffit-elle pas pour nous convaincre, que le bonheur ne croît nullement en proportion de la culture de l'esprit? N'a-t-on pas même d'assez bonnes raisons de croire que les classes inférieures du peuple sont, à tout prendre plus heureuses que les supérieures; quoique celles-ci soient plus éclairées et jouissent du prétendu avantage d'une culture plus parfaite?

La vérité est, si je ne me trompe, que le bonheur, en tant qu'il dépend de l'ame, est toujours proportionné au degré de perfection de ses facultés. Mais je pense que la culture, qui a pour but de développer nos facultés sous le plus important rapport, doit être dirigée de manière à conserver entr'elles cette espèce d'équilibre, ou cet état de force relative, que la nature elle-même a établi et qu'elle nous prescrit de maintenir. Une attention exclusive à la culture d'une seule

Digitized by Google

faculté, telle que l'imagination, le goût, le raisonnement, ou quelqu'un des principes d'action qui sont en nous, peut bien avoir l'effet de diminuer nos plaisirs ou d'accroître nos peines; mais les suites fâcheuses d'une telle culture ne doivent pas être attribuées à l'éducation; elles n'appartiennent qu'à un vice d'éducation, qui consiste à en restreindre l'influence d'une manière peu judicieuse. Il arrivera peut-être, dans les cas de cette nature, que le poëte, ou le métaphysicien, ou l'homme de goût, comparé à l'homme sans culture, paroîtra moins favorisé. En effet, les classes inférieures de la société, par un bienfait de la Providence, jouissent à cet égard d'un précieux avantage. Aucune des facultés intellectuelles ou morales, chez un homme sans culture, n'est peut-être développée autant que le comporte sa nature. Mais toutes conservent entr'elles ce juste équilibre, qui est à la fois si favorable à la tranquillité de l'ame, et si propre à donner à toute la conduite un caractère de prudence, de constance et de fermeté. Ces heureux effets se manifestent ainsi plus sûrement chez un homme du peuple, dans la sphère limitée où il se trouve placé, que chez

Digitized by Google

des hommes d'un rang supérieur, dont l'éducation a été dirigée d'après un système imparfait ou erronné. Mais loin que cette observation contredise celles qui précèdent, elle sert à les confirmer, en faisant voir combien on doit peu se flatter de former un plan raisonnable pour le perfectionnement de l'esprit humain, avant d'avoir acquis une connoissance aussi exacte qu'étendue des facultés dont il est doué.

Les remarques que je viens de faire suffisent, pour montrer les fâcheuses suites d'une culture partielle et peu judicieuse de l'esprit humain. Elles montrent en même tems l'utilité de la philosophie, qui nous met en état de maintenir l'équilibre entre nos diverses facultés, de jouir par ce moyen plus pleinement des avantages qui en dépendent. Il y auroit encore plusieurs observations à faire, sur les règles que l'étude de nos facultés peut nous fournir pour les rendre plus parfaites, et pour les appliquer mieux à leur objet. Mais je ne dois pas m'occuper ici de ce sujet, qui est un de ceux sur lesquels, dans la suite de cet ouvrage, j'ai le plus à cœur de répandre du jour. Se flatter que la mémoire, l'imagination, ou la faculté de raisonner se trou-

Digitized by Google

veront tout-à-coup fortifiées, par une suite de nos spéculations sur leur nature, seroit sans doute une idée fort absurde. Mais il n'est sûrement pas déraisonnable d'espérer, qu'en connoissant mieux les lois qui gouvernent ces facultés, on parviendra à établir quelques règles utiles, pour opérer leur culture graduelle; pour remédier à leurs défauts; et même pour leur donner une étendue supérieure à celle qu'au premier coup-d'œil on seroit porté à leur assigner.

Il n'est pas facile de déterminer le degré de perfection auquel la nature intellectuelle et morale de l'homme peut atteindre. Les effets d'une éducation donnée dès les premières années de la vie, long-tems continuée, et systématique, se font sentir chez les enfans qu'on dresse, en vue du gain, à des exercices de force ou d'agilité. Et ces exemples justifient peut-être les espérances du philosophe relativement à l'amélioration de l'espèce (1).

Je dois montrer maintenant jusqu'à quel point la philosophie de l'esprit humain peut

(1) L'auteur limite ci-dessous cette idée. Voyez la continuation de la note M, à la fin de ce volume. *P. P.*

être

Digitized by Google

être utile pour remplir le second objet de l'éducation ; ou comment elle peut nous aider à diriger les premières impressions que reçoit l'enfance, et les premières associations d'idées qu'elle forme.

La plupart des opinions qui servent de règle à nos actions, ne sont pas le résultat de nos propres recherches. Nous les avons reçues et adoptées sans examen dans l'enfance ou dans la jeunesse, sur l'autorité d'autrui. Les principes même de la morale, gravés, il est vrai, dans tous les cœurs, ont d'ordinaire été fortifiés par nos instituteurs. Tout cela est sans doute parfaitement conforme aux intentions de la nature. Si cet ordre venoit à être troublé, la société ne pourroit pas subsister ; car il est manifeste que la plupart des hommes, condamnés à des travaux incompatibles avec l'étude, sont hors d'état d'avoir par eux-mêmes une opinion discutée sur les sujets les plus importans. Mais comme il n'y a point de système d'éducation qu'on puisse nommer parfait, il en résulte que nous devons recevoir des erreurs mêlées aux vérités qui nous sont enseignées ; qu'elles doivent, sous forme de préjugés, s'emparer de notre esprit, et avoir

Digitized by Google

sur nos jugemens la même influence que les vérités les plus indubitables. Lorsqu'un enfant a entendu soutenir constamment une erreur spéculative, ou un faux principe d'action, et qu'on lui a recommandé de l'adopter, du même ton dont on inculque dans son esprit les vérités de la morale et de la religion, les plus conformes à ses dispositions naturelles; doit-on s'étonner, que, dans la suite de sa vie, il ait beaucoup de peine à déraciner des préjugés, unis si intimement à tous les sentimens les plus chers à l'esprit humain et qui constituent son essence? Mais si les lois naturelles prescrivent à ceux dont le tems est absorbé par les travaux du corps de se conduire d'après l'opinion d'autrui; elles imposent doublement, à ceux dont l'éducation est libérale, le devoir d'examiner les opinions liées à la morale et au bonheur de l'homme. S'il faut que le plus grand nombre soit dirigé, il faut sans doute qu'il le soit par ceux qui ont plus de lumières; par des hommes capables de discerner l'erreur et la vérité; de tracer la ligne qui sépare les préjugés innocens ou salutaires (s'il en existe de tels), des préjugés nuisibles au bonheur et à la vertu.

Digitized by Google

Dans l'état actuel de la société, les préjugés moraux, politiques et religieux, dont nous sommes imbus dès l'enfance, sont à la fois nombreux et affermis par leur alliance à des vérités importantes et sacrées. Il en résulte qu'un philosophe doit employer une grande partie de sa vie, non à acquérir de nouvelles connoissances, mais à désapprendre les erreurs qu'on lui a enseignées, et qu'il a reçues sans examen, avant l'époque où il a commencé à réfléchir et à faire usage de sa raison. S'il ne se soumet pas à ce travail, s'il ne discute pas ses opinions sous ce point de vue; tous ses talens et tout son savoir, au lieu de servir à répandre de nouvelles lumières, ne feront qu'accréditer d'anciennes erreurs. Tous les philosophes font profession de combattre les erreurs, qui se sont emparées de notre esprit dès l'enfance, et qui portent le nom de préjugés. Mais combien peu ont la force nécessaire pour remplir cette tâche! Combien peu savent éviter, en se délivrant de certaines erreurs, de leur en substituer d'autres non moins nuisibles! Un succès complet à cet égard semble avoir été envisagé par Bacon, comme au-dessus de la foiblesse humaine. Le passage

Digitized by Google

où il exprime cette pensée est très-remarquable : « Jamais encore, dit-il, il ne s'est » trouvé un homme assez ferme, pour s'im- » poser la loi d'effacer de son esprit les théo- » ries et les notions communément reçues, » et d'appliquer à neuf son intelligence, » libre et non prévenue, à l'examen des cas » particuliers. En conséquence la raison hu- » maine, telle que nous la possédons, est » un mélange et un amas informe de ce que » nous avons reçu sur la foi d'autrui, de ce » que le hasard nous a enseigné, et des idées » puériles qui ont précédé pour nous toutes » les autres. Si quelqu'un, parvenu à l'âge » de maturité, avec toutes ses facultés, et » avec une intelligence purifiée, s'appliquoit » tout à neuf à l'étude de l'expérience et des » cas particuliers, on pourroit espérer qu'il » auroit plus de succès. (1) »

(1) *Nemo adhuc tanta mentis constantia inventus est, ut decreverit, et sibi imposuerit, theorias et notiones communes penitus abolere ; et intellectum abrasum et æquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana, quam habemus, ex multa fide, et multo etiam casu, necnon ex puerilibus quas primo hausimus notionibus, farrago quædam est et congeries. Quod si quis, ætate matura et sensibus integris, et*

Digitized by Google

Ce n'est pas uniquement pour garantir l'esprit de l'influence de l'erreur, qu'il peut être utile d'examiner le fondement des opinions établies. Dans un siècle où l'esprit de recherche est devenu dominant, comme il l'est dans le nôtre, ce n'est que par un examen de ce genre que le philosophe peut échapper au danger d'un scepticisme illimité. C'est vers cet extrême que l'esprit du tems peut le faire pencher, bien plus que vers celui d'une aveugle crédulité. Dans les siècles précédens, où l'ignorance et la superstition étoient générales, le système d'éducation qui avoit prévalu tendoit à opérer, entre l'erreur et la vérité, une association indissoluble. Cette circonstance donnoit à la première un empire sur l'esprit humain, qu'elle n'auroit jamais acquis, si l'alliance eût été moins forte et moins intime. Les choses ont bien changé dans le cours des années qui viennent de s'écouler. Le goût des recherches et des études libérales s'est répandu. Le bon sens, éclairé par cette nouvelle lumière, s'est révolté contre quelques opi-

---

mente repurgata, se ad experientiam et ad particularia de integro applicet, de eo melius sperandum.

Digitized by Google

nions absurdes qui tenoient la raison humaine assujettie à leur empire. Il étoit peut-être difficile que, dans le premier moment de son affranchissement, elle n'en abusât pas, et que les philosophes s'arrêtassent court sur la limite précise de l'erreur; comme une réflexion calme et des vues modérées leur auroient prescrit de faire. Le fait est qu'ils ont beaucoup outre-passé la limite, et que dans le zèle qui les animoit contre les préjugés, ils ont tenté de miner les principes les plus essentiels de notre nature, ceux qui sont le fondement de notre bonheur. Frappés de l'influence de l'éducation, ils en ont conclu que l'homme est en entier un être factice. Ils ont oublié, que l'influence même de l'éducation atteste, dans celui qui en est susceptible, la présence de certaines facultés primitives, communes à toute l'espèce dont il fait partie; que si l'erreur s'empare d'un esprit naturellement droit, et y règne d'une manière permanente, ce n'est qu'en s'unissant intimement à des vérités, que cet esprit ne peut ou ne veut point ébranler; que par conséquent l'attachement que l'on observe quelquefois à des opinions fausses ou même absurdes, loin de fournir un argument au scepticisme universel, est

Digitized by Google

au contraire l'un des plus décisifs contre cette doctrine ; puisqu'il en résulte qu'il y a des vérités, tellement unies et identifiées avec notre nature, qu'elles nous font adopter des erreurs absurdes et contradictoires, lorsque nous les envisageons comme inséparables de ces vérités. Les sceptiques modernes, par exemple, ont souvent livré au ridicule des superstitions puériles, attachées aux dogmes reçus chez les nations les plus éclairées, et respectées par les hommes les plus éminens. Mais ces exemples de la foiblesse humaine sont un témoignage éclatant en faveur des principes fondamentaux de la morale, et de l'empire qu'ils exercent sur l'esprit humain. En effet, ces principes suffisent pour sanctifier, aux yeux des hommes, les opinions les plus extravagantes, les cérémonies les plus frivoles ; lorsque, dès la plus tendre enfance, on a contracté l'habitude de les associer à ces opinions ou à ces cérémonies.

Tout le monde convient aisément qu'une aveugle crédulité est la marque d'un esprit foible. Peut-être n'accordera-t-on pas aussi généralement qu'il en est de même du scepticisme universel. Au contraire, on est quelquefois disposé à envisager ce système comme

Digitized by Google

le fruit d'une grande force d'ame. Ce préjugé devoit naturellement s'établir en Europe, à l'époque où on commença à y secouer le joug de l'autorité. Car alors il falloit réellement quelque supériorité d'esprit, et même du courage, pour résister à la contagion des superstitions dominantes. Mais aujourd'hui que les opinions à la mode sont précisément celles qui sont le plus opposées aux opinions reçues; la profession de foi philosophique, ou le scepticisme de la plupart de ceux qui se vantent d'être affranchis des erreurs populaires, procède de la même foiblesse qui produit la crédulité du peuple. Et ce n'est pas aller trop loin que de dire avec Rousseau, que celui qui, à la fin du dix-huitième siècle, a pu renoncer à tous ses principes, auroit probablement été un dévot fanatique au tems de la ligue.

Au milieu de ces chocs contraires des préjugés populaires et des préjugés introduits par la mode, un esprit, qui a de la force et une vraie supériorité, se fait connoître par le soin avec lequel il démêle la vérité, au milieu des erreurs qui la déguisent; par la fermeté avec laquelle il oppose les résultats, que lui a fournis sa raison, aux vaines cla-

Digitized by Google

meurs de la superstition et de la fausse philosophie. Tels sont les hommes désignés par la nature pour être les lumières de l'univers; pour fixer les opinions flottantes de la multitude, et pour imprimer leur caractère au siècle qui les a vu naître.

Pour résister à cette espèce de foiblesse, dont je viens d'indiquer les effets, pour suivre avec constance la route qui nous est tracée entre l'aveugle crédulité et le scepticisme illimité, la qualité la plus nécessaire est l'amour de la vérité. Cet amour vif et sincère est presque toujours accompagné d'une ferme confiance aux résultats de la raison. Et cette confiance, jointe au courage personnel, constitue ce que les écrivains françois nomment la force du caractère. C'est, il faut l'avouer, une vertu fort rare; mais aussi c'est celle qui est le plus essentiellement requise dans un philosophe, pour son propre bonheur, et pour celui des hommes qu'il éclaire de ses lumières.

Il y a, si je ne me trompe, de bonnes raisons d'espérer, que la tendance au scepticisme, qui paroît le caractère du siècle, ne sera qu'un mal passager. Tant qu'il dure, il est vrai, c'est un mal très-alarmant. Et

Digitized by Google

comme il s'étend non-seulement à la religion et à la morale, mais aussi, jusqu'à un certain point, à la politique, et à toute la conduite de la vie; il est également fatal au bonheur individuel, et aux progrès de la société. Sous sa forme même la moins redoutable, lorsqu'il se trouve uni à des dispositions paisibles et bienveillantes, il ne laisse pas de comprimer tous les mouvemens généreux, toute espèce d'activité, tous les élans du patriotisme. Convaincus que la vérité est placée hors de notre portée, n'osant décider à quel point des préjugés, qui nous paroissent méprisables, peuvent être utiles; nous nous déterminons à abandonner en entier toute espèce de recherche spéculative; nous nous laissons aller sans résistance au courant des opinions populaires et des mœurs que l'usage autorise; nous cherchons enfin, dans les affaires et dans les plaisirs, un moyen de traverser doucement le court passage de la vie, qui n'est pour nous qu'une scène d'illusions vaines et fugitives. L'homme au contraire qui espère mieux des facultés dont notre ame est douée, qui croit que la raison nous a été donnée pour nous enseigner nos devoirs et nous montrer la route du bonheur,

Digitized by Google

méprise les conseils d'une philosophie timide; il sait que la vérité, qui est le but de ses recherches, ne peut manquer de lui être utile et de concourir au bien général. Quel sera au premier moment l'effet particulier de cette masse de lumières, que l'art de l'imprimerie doit répandre tôt ou tard; et de cet esprit de réforme, qui doit nécessairement en être la suite? C'est ce que toute la sagacité humaine ne peut se flatter de prévoir. Mais à moins de se livrer au découragement du scepticisme, il est impossible de croire que les progrès de la raison humaine soient une source de désordres et de malheurs permanens. Et sans doute ceux-là seuls doivent en redouter les dernières suites, qui, par l'imperfection de nos institutions actuelles, sont intéressés à perpétuer les préjugés et les folies des hommes.

On voit, par ce qui précède, que, pour garantir à la fois l'esprit de l'influence des préjugés et du scepticisme illimité, il faut le mettre en état de distinguer les principes universels et primitifs, ou les vraies lois de notre nature, des effets fortuits, produits par une situation locale et accidentelle. Cette connoissance peut fournir à un homme, dont

Digitized by Google

l'éducation a été imparfaite ou mal dirigée, des moyens de rectifier ses habitudes et de dissiper les erreurs qui l'offusquent; mais elle est bien plus propre encore à le diriger dans les soins qu'il donne à ceux qu'il élève dès leur bas âge. Tel est l'effet des premières impressions, telle est la permanence de leur influence sur le caractère, qu'il en reste toujours quelques traces. Après que le philosophe a réussi, à force de persévérance, à débarrasser sa raison des préjugés qui l'offusquoient, ils ont encore quelque prise sur son imagination et sur ses affections. Quoique son entendement soit fort éclairé et que, dans ses méditations, la vérité échappe rarement à ses poursuites, il arrivera fréquemment que ses opinions philosophiques perdront leur influence sur sa conduite, au moment où cette influence lui seroit le plus nécessaire; par exemple, lorsqu'il est aigri ou abattu par l'adversité; lorsqu'il se livre à des occupations ou à des goûts qui l'exposent à la contagion des erreurs populaires. Ses opinions ne sont fondées que sur des argumens spéculatifs. Loin d'être secondées par les principes d'action qui lui sont naturels, elles sont souvent en opposition avec eux. Combien

Digitized by Google

seroit différente la situation d'un homme dont l'éducation auroit été dirigée dès la première enfance avec l'attention et le jugement convenables ! Si l'on prenoit autant de peine pour imprimer la vérité dans les jeunes têtes que l'on en prend souvent pour leur inculquer l'erreur ; non-seulement nos principes de conduite auroient plus de justesse, mais le cœur et l'imagination leur serviroient d'appui ; ils assureroient notre bonheur, et auroient sur nos actions une influence plus habituelle et plus puissante. Il n'y a sans doute rien dans l'erreur qui ait plus d'affinité avec notre nature que n'en a la vérité. Au contraire, lorsqu'elle nous est présentée seule et isolée, elle choque notre raison et produit en nous le sentiment du ridicule. Ce n'est, comme je l'ai dit, qu'à la faveur d'une étroite alliance avec des vérités qui nous sont chères, que l'erreur obtient notre assentiment et même notre respect. Combien donc ne retireroit-on pas d'avantages du soin que l'on prendroit d'employer les premières impressions que nous recevons et les premières associations que nous formons, à fortifier les principes qui sont le fondement de notre bonheur ! La longue durée du règne de l'erreur dans

Digitized by Google

le monde, l'empire qu'elle conserve encore, dans un siècle ardent à se livrer aux recherches et aux études libérales, ne prouvent nullement que la raison humaine soit destinée à être à jamais le jouet des préjugés et des opinions vaines. On en peut conclure au contraire que les opinions établies, et les institutions de tout genre sont naturellement permanentes; et qu'en conséquence les principes d'une vraie philosophie seroient inébranlables, lorsqu'une fois ils auroient pris l'ascendant, et lorsqu'ils seroient soutenus par un système d'éducation plus parfait.

Transportons-nous au tems où doit se réaliser cette espérance; supposons que toutes les opinions qu'on inculque à l'enfance et à la jeunesse tendent à étayer les vérités qui servent de fondement à la morale. Avec quelle ardeur l'entendement, parvenu à sa maturité, ne se porteroit-il pas à la recherche de la vérité! Au lieu d'avoir à soutenir à chaque pas une lutte contre les préjugés contractés dans l'enfance; son travail consisteroit à ajouter la force de la conviction raisonnée, à des impressions chères à l'imagination et au cœur. A mesure que nos connoissances s'étendroient, nous sentirions se

Digitized by Google

fortifier les premières opinions que nous aurions formées ; et réciproquement celles-ci donneroient de l'appui aux résultats du raisonnement ; elles les protégeroient contre les attaques du scepticisme, auxquelles cède mollement un esprit découragé et abattu.

L'expérience journalière nous apprend combien dans le premier âge de la vie les impressions sont profondes. Les associations formées dans l'enfance d'une manière accidentelle entre nos diverses idées, nos sentimens, nos affections habituelles, ont des effets importans et durables. Le but de l'éducation n'est pas de contrarier notre constitution naturelle, mais de lui donner une direction utile. Les suites funestes d'une direction fausse prouvent seules quel parti on auroit pu tirer de cet instrument pour perfectionner nos facultés. Puisqu'on peut parvenir à intéresser le cœur et l'imagination en faveur de l'erreur, il est au moins également possible de les intéresser en faveur de la vérité. Puisqu'il est possible d'étouffer les sentimens héroïques et généreux auxquels la nature nous dispose, en nous apprenant à en associer l'idée à celle du crime et de l'impiété ; il est sans doute également possible de nour-

Digitized by Google

rir et de fortifier ces mêmes sentimens, en établissant l'association et l'alliance naturelle entre notre devoir et notre bonheur. Puisque la mode influe sur nos jugemens au point de masquer la difformité naturelle du vice, et de donner à des goûts bas et criminels l'apparence de la grâce et de l'élégance; y a-t-il lieu de douter qu'on ne pût associer, dans de jeunes esprits, ces mêmes qualités avec des goûts honorables et vertueux? Il est rare de rencontrer des hommes, parmi ceux qui ont reçu une éducation libérale, auxquels Rome et la Grèce soient devenues indifférentes, et qui ne conservent pas, pendant toute leur vie, un sentiment d'admiration pour ces tems et ces actions héroïques, dont les auteurs classiques leur ont offert le tableau. C'est certainement une prévention heureuse, et dont, tout considéré, je serois fâché de diminuer l'influence. Mais n'y auroit-il pas d'autres associations d'idées et de sentimens, également propres à influer avantageusement sur la morale et le bonheur, si l'on savoit les faire naître à la même époque de la vie? Si, par exemple, les premières idées qu'un enfant se forme de la divinité, ou si ses premières notions de morale, étoient associées

Digitized by Google

associées aux impressions que font sur le cœur les beautés de la nature, ou celles d'une description poétique; les pensées sérieuses, auxquelles on a recours dans l'adversité, et qui par cette raison portent une teinte sombre, s'offriroient d'elles-mêmes dans les momens les plus heureux de la vie, et se mêleroient insensiblement à nos plus pures jouissances.

Dans plusieurs pays de l'Europe, où les opinions dominantes sont mêlées de beaucoup d'erreurs, des hommes éclairés et respectables paroissent croire qu'il est prudent de diriger l'instruction religieuse de la jeunesse conformément au plan qu'indique le système reçu à cet égard par la nation dont on fait partie, afin que l'élève instruit de la sorte puisse, selon sa force ou sa foiblesse, secouer dans la suite les préjugés populaires ou les conserver jusqu'à la mort. Ce principe, je l'avoue, me paroît faux et dangereux. Si, comme on ne peut le nier, les opinions religieuses ont une grande influence sur le bonheur et sur la conduite des hommes; l'humanité ne nous prescrit-elle pas d'arracher à la superstition ses victimes? de les dérober à la cruelle alternative d'être accablées sous le poids de l'erreur, ou déchirées par le

Digitized by Google

combat perpétuel des lumières de la raison et des sentimens du cœur? Une éducation éclairée est, dans plusieurs pays de l'Europe, le seul moyen de mettre un jeune philosophe à l'abri du découragement et de l'anxiété. Ce sont des tourmens auxquels n'échappe point un homme sensible, nourri d'erreurs dans son enfance, lorsqu'il vient à sonder les fondemens sur lesquels elles reposent. Bien plus, cette éducation est le seul moyen de garantir un tel homme, pendant le cours entier de sa vie, de cette espèce de scepticisme, qui est la suite inévitable de l'absence de tout système ou d'un système flottant, qui change selon l'état de notre santé, et quelquefois selon l'état de l'atmosphère.

Je finirai par une remarque de quelque importance. Dans tous les systèmes moraux et religieux, il y a beaucoup de vérités grandes et utiles. C'est au moyen de ces vérités que les erreurs qui y sont attachées s'emparent de notre croyance. Toutefois on observe que plus une religion est compliquée et chargée de cérémonies, plus ceux qui la professent ont de peine à en séparer les fausses opinions. et lorsqu'ils y parviennent ils sont plus exposés que d'autres au danger de sacrifier à la

Digitized by Google

fois leurs anciennes erreurs et les vérités auxquelles ils avoient appris à les associer*. Peut-être aurai-je occasion, en traitant de l'association des idées, d'expliquer ce phénomène.

J'ai rassemblé ici tout ce qu'il m'a semblé utile de faire observer quant à présent, relativement à l'application de la philosophie à l'éducation. Je crains que quelques lecteurs ne trouvent, dans ce que j'ai dit à ce sujet, une teinte d'enthousiasme. Je ne prétends point les occuper ici de ma justification à cet égard. Je n'ignore pas le penchant qu'ont les hommes, moins occupés de pratique que de spéculation, à s'exagérer les effets de l'éducation; et à concevoir de trop hautes espérances des progrès de l'espèce humaine. Je sais qu'il y a des hommes doués d'assez de force pour vaincre leurs habitudes et en prévenir les pernicieux effets. Mais je sais aussi que ces hommes sont rares; et que le très-grand nombre suit, pendant tout le cours de la vie, la route tracée par les circonstances, par la situation où chacun se trouve placé, par l'instruction qu'on a reçue, par les exemples qu'on a eus sous les yeux.

* L'auteur en donne un exemple que je supprime. Il est tiré de la comparaison de deux sectes chrétiennes. *P. P. p.*

Digitized by Google

PARTIE II.

SECTION II.

Continuation du même sujet.

Les remarques que nous avons faites jusqu'ici, sur l'utilité de la philosophie de l'esprit humain, sont d'une nature fort générale, et s'appliquent également à toutes sortes de personnes. Mais indépendamment de ces avantages qui s'offrent les premiers à notre contemplation, cette étude en a d'autres, qui bien que moins frappans, ne laissent pas d'être d'une grande importance pour tous les individus de certaines classes. C'est un sujet que je ne me propose pas de traiter à fond : je me bornerai, dans cette section, à quelques observations détachées.

J'ai déjà fait mention, en termes généraux, des rapports qui unissent les différentes branches de la science à la philosophie de l'esprit humain. En conséquence de cette liaison, non-seulement la philosophie de l'esprit humain doit exciter la curiosité des hommes studieux, mais lorsque cette science

Digitized by Google

fera des progrès, elle ne peut manquer de réfléchir de la lumière sur les autres, en apprenant à ceux qui les cultivent à bien diriger leurs recherches, quelle que soit la nature du sujet dont ils s'occupent.

Pour sentir la vérité de cette remarque, il suffit de se rappeler que c'est à la philosophie de l'esprit humain que se rapportent toutes les recherches relatives à la division et à la classification des objets de nos connoissances, ainsi que les diverses règles sur la recherche et la communication de la vérité. Ces points de vue généraux de la science, et toutes ces règles de méthode, sont le véritable objet d'une logique raisonnable et utile. Ce sujet est incontestablement d'une grande importance; et on y a fait jusqu'ici moins de progrès qu'on ne le croit communément.

Je tâcherai de faire voir en peu de mots quelques-uns des avantages qui pourroient résulter d'un système de logique, entrepris et exécuté sur ce plan.

I. Et d'abord, on voit aisément qu'il seroit fort utile à toutes les sciences (aux unes plus, aux autres moins), de donner une idée nette, fixe et précise des objets qu'elles offrent à notre recherche. Quelle fut la cause qui

Digitized by Google

contribua le plus à égarer les anciens dans leurs recherches en physique? N'étoit-ce pas l'incertitude, la fluctuation et la confusion de leurs idées sur l'espèce de vérités que le physicien doit s'efforcer de découvrir? C'est par l'influence de cette cause qu'ils négligèrent d'étudier les phénomènes les plus apparens et les lois les plus immuables du mouvement des corps, qu'ils se livrèrent à des conjectures téméraires sur la cause efficiente du mouvement, et sur la nature des esprits, par lesquels ils supposoient que les particules de la matière étoient animées; qu'ils mêlèrent en un mot si souvent l'histoire des faits avec les spéculations métaphysiques. Dans l'état actuel de la science, nous ne sommes pas exposés à commettre en physique de pareilles méprises. Mais il seroit difficile de nommer aucune autre branche des connoissances humaines, qui en soit entièrement exempte. En métaphysique, on pourroit presque dire qu'elles se retrouvent constamment dans les questions sur lesquelles roulent nos controverses. Par exemple, dans cette question, qui a fait l'objet de longues et célèbres disputes, où il s'agissoit de l'explication des phénomènes de la perception par

Digitized by Google

la théorie des idées ; toute la difficulté provenoit de ce que les philosophes n'avoient aucune notion précise de l'objet qu'ils avoient en vue de déterminer. Et maintenant que cette controverse a pris fin (car je pense que tous les hommes de bonne foi conviennent que le docteur Reid l'a terminée), on verra, si l'on y prend garde, que la doctrine qui a opéré cet effet ne répand aucun jour sur l'objet, que l'on envisageoit auparavant comme celui de la dispute et que cette dispute paroissoit devoir éclaircir ; je veux dire sur le mode de communication entre l'esprit et le monde matériel. La doctrine de Reid n'est au vrai que l'énoncé du fait, présenté d'une manière précise, dépouillé de toute hypothèse, et exposé de manière à laisser voir nettement la limite, à jamais insurmontable, que la nature oppose à notre curiosité. On peut appliquer la même remarque à d'autres raisonnemens de cet auteur profond et original, au sujet de certaines questions métaphysiques, relatives à la théorie de la vision ; en particulier à la cause qui fait voir simple avec deux yeux, et à celle qui fait voir les objets droits quoiqu'ils se peignent renversés sur la rétine.

Digitized by Google

Si nous entreprenions d'examiner, sous ce point de vue, l'état actuel de la morale, de la jurisprudence, de la politique et de la critique philosophique ; nous verrions, je crois, que la principale cause qui retarde leurs progrès est l'idée vague et confuse que ceux qui cultivent ces sciences se sont faite du véritable objet de leurs recherches. Si l'on parvenoit quelque jour à bien déterminer cet objet, et que l'on traçât en même tems la vraie route par laquelle on peut se flatter de l'atteindre, en l'éclairant par des exemples choisis parmi les modèles les plus sûrs ; les écrivains d'un génie inférieur auroient un moyen d'employer utilement leur activité, et de se préserver au moins du risque d'ajouter à la masse des décombres qui, par une suite de travaux mal dirigés, entravent notre marche, et arrêtent nos progrès dans la recherche de la vérité.

C'est ainsi qu'un bon système de logique nous aideroit dans nos entreprises scientifiques, en tenant constamment sous nos yeux les objets que la curiosité humaine peut atteindre. Mais de plus, en nous faisant apercevoir les rapports de ces objets entr'eux, et au grand objet commun de toutes nos

Digitized by Google

recherches, qui est le bonheur des hommes, ce système tendroit à ramener insensiblement les travaux du génie à l'utilité réelle et pratique. Il donneroit par là une sorte de dignité aux moindres découvertes subordonnées et à tous les travaux liés à un but général d'un si grand intérêt. Lorsque nos vues se bornent à une seule science particulière, que nous avons exclusivement cultivée, ou par goût ou par l'influence des circonstances; le cours de nos études ressemble à la marche d'un voyageur qui parcourt un pays inconnu, qui va et vient au hasard, selon que l'occasion et sa curiosité l'y engagent, et qui n'acquiert d'autre instruction que celle que peuvent lui fournir les objets qui s'offrent à lui sans qu'il les cherche. La philosophie de l'esprit humain peut seule nous donner la carte générale du champ entier des connoissances humaines; seule elle peut nous y guider, et nous faire suivre avec constance une direction avantageuse. En même tems qu'elle contente notre curiosité, et qu'elle anime nos efforts, en nous faisant reconnoître les divers gisemens des pays que nous avons à parcourir, elle nous conduit sur des éminences, d'où nous pouvons découvrir au loin

Digitized by Google

les vastes régions de la science, qui n'ont point encore été découvertes ou explorées. Bacon fut le premier qui embrassa d'un coup-d'œil toute l'étendue de la science et des diverses parties dont elle se compose. Le premier il indiqua, aux différentes classes de savans et d'hommes de lettres, le grand but vers lequel tous leurs travaux devoient tendre; savoir, la multiplication des sources de bonheur, et l'extension du domaine de l'homme ou de son empire sur la nature. Si ses successeurs avoient eu cet objet constamment en vue; leurs découvertes, déjà si nombreuses et si importantes, le seroient bien plus encore, et auroient eu une influence plus étendue sur la pratique et sur tous les arts qui sont le soutien et l'ornement de la vie humaine (1).

Un bon système de logique seroit aussi

(1) Omnium autem gravissimus error in deviatione ab ultimo doctrinarum fine consistit. Appetunt enim homines scientiam, alii ex insita curiositate et irrequieta; alii animi causa et delectationis; alii existimationis gratia: alii contentionis ergo, atque ut in disserendo superiores sint: plerique propter lucrum et victum: paucissimi, ut donum rationis, divinitus datum, in usus humani generis impendant. — Hoc enim illud est, quod revera doctrinam atque artes

Digitized by Google

d'un grand secours, pour réformer les plans d'éducation publique et académique actuellement établis. On ne peut songer sans regret à la manière dont cette éducation est dirigée dans presque tous, peut-être dans tous, les pays de l'Europe. Dans un siècle plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, et où les études libérales sont fort cultivées, on suit, pour former le cœur et l'esprit de la jeunesse, un plan tracé par des hommes, non-seulement étrangers au monde, mais intéressés à résister au progrès des lumières.

Pour opérer une réforme dans le plan des études académiques, d'après des principes sages et systématiques; il faut en premier lieu considérer les rapports qu'ont entr'elles les différentes branches de la littérature, des arts et des lettres, et ceux qu'elles ont avec les objets relatifs à la pratique ou au cours ordinaire de la vie. En second lieu, il faut considérer ces diverses études dans leur rapport avec l'esprit humain; afin de déterminer l'ordre le plus convenable à suivre, pour dé-

---

condecoraret et attolleret, si contemplatio et actio arctiore, quam adhuc, vinculo copularentur. *De augm. scient.* Lib. I.

Digitized by Google

velopper les facultés et les porter au terme de la maturité. On trouve dans les écrits de Bacon beaucoup de vues et de remarques utiles sous ce double aspect.

II. Une autre partie considérable d'un système raisonnable de logique devroit être, comme je l'ai déjà dit, d'exposer les règles qui peuvent diriger nos recherches, et qu'il est à propos de suivre en différentes sciences. Dans toutes, nos facultés intellectuelles sont les seuls instrumens dont nous pouvons faire emploi. Il est impossible, si on n'en a pas fait d'avance une étude, de s'en servir avec avantage. Dans tous les exercices de notre faculté de raisonner ou d'inventer, il y a des lois générales qui règlent la marche et les progrès de l'esprit. Quand ces lois ont été reconnues, elles nous mettent en état de méditer et d'inventer d'une manière plus systématique et avec un succès plus assuré. Dans les arts mécaniques, on sait assez combien on perd de tems, et combien on prodigue inutilement les efforts et le génie, lorsqu'on prétend acquérir seul et sans maître le talent de pratiquer tel ou tel métier, lorsqu'on veut suppléer, par ses propres tentatives, aux leçons et aux modèles. Ce qu'on nomme les

Digitized by Google

règles d'un art, n'est autre chose que la collection des observations générales, qu'une longue expérience a suggérées, et qui indiquent la voie la plus courte et la plus sûre de parvenir à exécuter tous les procédés de cet art. Au moyen de ces règles, l'habile ouvrier exécute avec assurance des opérations, dont le succès dépend du hasard pour celui qui n'a pas été bien enseigné. Il arrive aussi de là que les faux pas et les méprises, qui ont eu lieu dans le travail d'une génération, sont prévenues chez la génération qui la suit. De plus, l'adresse ou l'habileté dans la pratique de l'art s'accroît, par la constance avec laquelle les règles agissent et impriment à nos efforts une direction toujours la même. Entre ces procédés employés dans les arts mécaniques et ceux des arts purement intellectuels, il y a une parfaite analogie. Or la logique est chargée de diriger ces derniers, et peut leur prescrire des règles non moins utiles. Lorsque des individus isolés, sans autre guide que leur propre sagacité, se livrent à des recherches savantes, ils perdent inévitablement beaucoup de tems en vains efforts; mais à mesure qu'ils acquièrent de l'expérience et qu'ils font des observations

Digitized by Google

sur l'art d'appliquer leurs facultés inventives, ils obtiennent plus de succès, et le nombre de leurs fausses tentatives diminue. Le mal est que cet avantage, que retire l'entendement de l'expérience qu'il acquiert, est rarement perpétué par l'écriture; souvent même il n'est point exprimé en paroles; d'où il arrive que chaque philosophe, qui entreprend une recherche, se trouve obligé de commencer son travail avec le même désavantage que ceux qui l'ont précédé, et se trouve arrêté dans sa marche par tous les mêmes obstacles. Si les règles pratiques les plus essentielles, que suggère l'habitude des recherches philosophiques à chacun de ceux qui s'y livrent, étoient soigneusement recueillies; chaque génération profiteroit à cet égard des leçons de celles qui ont travaillé avant elle, et se trouveroit placée dans des circonstances plus favorables à l'invention. Ainsi les progrès faits dans les sciences, loin de paralyser le génie, l'aideroient et dirigeroient ses efforts. Lorsque la science et les lettres sont encore dans l'enfance, le génie s'exerce en liberté et parcourt un plus vaste champ. Ses découvertes accidentelles frappent plus et causent plus d'étonnement, que

Digitized by Google

dans un siècle de lumières. Mais ce n'est qu'au sein des lumières, que le génie inventif peut se diriger par des règles dictées par l'expérience de ses devanciers; qu'il peut à l'aide de ce secours faire des pas assurés, en donnant à la science une marche régulière et constamment progressive. Tant est vraie la remarque de Bacon: « Certo sciant homines, » artes inveniendi solidas et veras adolescere et incrementa sumere cum ipsis inventis (1). »

On pourroit pousser plus loin l'analogie entre les arts mécaniques et les opérations de l'invention appliquée aux sciences. On sait à quel point dans les arts les outils et les instrumens de tout genre ont secondé les facultés naturelles de l'homme. Ne seroit-il point possible de trouver aussi quelque aide pareille pour seconder nos facultés intellectuelles?

Ce qui peut faire penser que cette question n'est pas oiseuse et chimérique, c'est l'étonnant effet qu'a produit l'algèbre dans les tems modernes, pour faciliter les recher-

(1) « On doit tenir pour certain, que les méthodes » d'invention solides et véritables croissent et se » fortifient à mesure qu'on invente. »

Digitized by Google

ches des mathématiciens. Car l'algèbre est un instrument de la pensée, tel précisément que ceux dont je réclame ici l'emploi. Je ne prétends point décider s'il seroit, ou s'il ne seroit pas, possible de réaliser le projet, dont Leibnitz fait mention quelque part, d'introduire dans d'autres sciences une invention de même genre. Mais du moins ceux qui ont réfléchi sur la nature des termes généraux, si abondans dans toutes les langues cultivées, conviendront unanimement que l'idée d'un pareil projet n'offre rien d'absurde, qu'elle a même quelque chose de plausible. Car ces termes généraux sont déjà eux-mêmes une aide, une espèce d'instrument, offert à notre intelligence, et qui est le fruit de l'art. J'aurai occasion de faire voir, dans le cours de cet ouvrage, que, sans les termes généraux, nos raisonnemens seroient nécessairement bornés aux objets particuliers ou individuels. C'est donc à ces termes que le philosophe est redevable de toutes les spéculations qu'il fait sur des classes d'objets et de la facilité qu'il y trouve; facilité telle, qu'il ne lui en coûte pas plus de les embrasser d'un coup-d'œil dans ses raisonnemens qu'il n'en coûte au sauvage, ou au paysan borné, de raisonner

Digitized by Google

ner sur les individus dont ces classes sont composées. Les termes techniques, en chaque science particulière, font du langage philosophique, un instrument de la pensée encore plus commode, que les langues nées de l'usage commun et populaire : on observe même, qu'à mesure que ces termes techniques acquièrent plus de précision et plus d'étendue, nos progrès intellectuels en deviennent plus assurés et plus rapides. « C'est en m'occupant » de ce travail » dit Lavoisier à propos de la chimie (1) « que j'ai mieux senti que je ne » l'avois encore fait jusqu'alors, l'évidence » des principes qui ont été posés par l'abbé » de Condillac dans sa logique, et dans quel- » ques autres de ses ouvrages. Il y établit que » nous ne pensons qu'avec le secours des » mots; que les langues sont de véritables » méthodes analytiques ; que l'algèbre, de » toutes les manières de s'énoncer, la plus » simple, la plus exacte, et la mieux adap- » tée à son objet, est à la fois une langue et

(1) Il s'agit plus particulièrement de son mémoire sur la nécessité de réformer et de perfectionner la nomenclature de cette science. Voy. le discours préliminaire de son Traité élémentaire de chimie. *P. P. p.*

Digitized by Google

» une méthode analytique ; enfin que l'art » de raisonner se réduit à une langue bien » faite. » L'influence que ces vues philosophiques et lumineuses ont eue sur la chimie, ne peut être ignorée du plus grand nombre de mes lecteurs.

Ce que je viens de dire sur la possibilité d'aider le raisonnement et l'invention, par quelques secours analogues à des instrumens, paroîtra peut-être ne reposer que sur des idées de théorie. Mais on ne peut pas faire la même objection aux raisonnemens par lesquels j'ai tâché de faire sentir combien l'étude de la méthode a d'importance. La justesse de ces raisonnemens est attestée par l'histoire de la science ; surtout par l'histoire de la physique et de la géométrie pure. Ces exemples sont si propres à justifier nos principes et à éclairer ce sujet, qu'ils doivent frapper ceux même qui sont le plus enclins à douter que l'art puisse donner au génie d'utiles directions.

Quant à la physique, il suffit de rappeler combien les écrits de Bacon ont contribué à accélérer ses progrès. Les philosophes qui l'ont précédé n'étoient sans doute inférieurs à aucun égard à ceux qui ont fleuri après lui.

Digitized by Google

ils ne leur cédoient ni en activité ni en génie. Mais le plan qu'ils suivoient dans leurs recherches étoit vicieux, et en conséquence leurs travaux n'ont produit qu'un chaos de fictions et d'absurdités. Ce sont les éclaircissemens contenus dans les ouvrages de Bacon, sur la méthode d'induction, qui, quoiqu'exprimés en termes fort généraux, ont insensiblement tourné l'attention des modernes sur les règles de l'art de philosopher, et ont conduit à ces importantes et sublimes découvertes dont la physique s'est enrichie, et qui font tant d'honneur au siècle auquel elles appartiennent.

Toutefois les règles de l'art de philosopher, même en physique, n'ont point encore été exposées avec le degré de précision requis, ni avec assez de détail et de méthode. Elles n'ont pas été établies et éclaircies d'une manière assez évidente et assez populaire, pour les rendre pleinement intelligibles à la généralité des lecteurs. Le fait est peut-être, que la plupart des physiciens en ont plutôt acquis la connoissance par l'attention qu'ils ont donnée à l'excellent modèle offert par Newton, que par la lecture de Bacon et de ses commentateurs. Telle est même la difficulté

Digitized by Google

qu'éprouvent la plupart des hommes à suivre des raisonnemens abstraits, que je suis porté à croire qu'un exposé complet des règles à suivre dans nos recherches philosophiques, présenté sous la forme la plus régulière et la plus méthodique, seroit insuffisant. Pour faire comprendre ces règles au plus grand nombre des disciples, il faudroit que le maître les enseignât par des exemples, plutôt que par l'énonciation des principes généraux. Il ne suit pas de là que ce fût un travail vain d'entreprendre de poser ces règles d'une manière distincte et sous une forme méthodique. N'oublions pas que, si le génie original et inventif de Newton, a pu le mettre en état de faire un travail digne de nous servir de modèle, le génie même de Newton a été excité et dirigé par la lumière que la philosophie de Bacon avoit déjà répandue.

L'usage que les anciens géomètres grecs ont fait de leur *analyse* nous fournit un autre exemple de l'utilité de la méthode, pour diriger l'invention dans les objets relatifs aux sciences. Pour faciliter l'étude de la marche à suivre dans cette espèce de recherche, ils n'écrivirent pas moins de trente-trois livres préparatoires. Et ils envisageoient l'a—

Digitized by Google

dresse dans la pratique de cet art, ou ce que Marinus appelle *la puissance analytique*, comme une acquisition d'une bien plus grande valeur, qu'une connoissance étendue des propositions de détail (1). Et en effet, tous ceux qui ont quelque habitude des recherches géométriques savent fort bien que quoiqu'on puisse rencontrer accidentellement une solution ou une démonstration sans le secours de la méthode analytique, il est impossible sans ce secours d'avancer avec confiance, et de former un plan régulier d'invention et de découvertes. On sait aussi que cette méthode rend les géomètres moins inégaux entr'eux, qu'ils ne le seroient s'ils étoient privés d'un tel guide : non que les règles remplacent jamais le génie et le talent; mais parce que l'uniformité d'une marche méthodique en fait contracter l'habitude et donne, par la pratique même, la dextérité nécessaire pour l'employer. Et cet avantage est tel, qu'à la longue, avec une sagacité médiocre, on obtient ainsi plus de succès,

(1) Μεῖζον ἐστὶ τὸ δύναμιν ἀναλύτικην κτήσασθαι, τῶν πολλῶν ἀποδείξεις τῶν ἐπὶ μέρους ἔχειν.

Digitized by Google

que n'auroit pu faire un génie supérieur marchant sans règles (1).

Je pourrois, je crois, ajouter à la suite de ces observations, que, quoique les philosophes grecs aient beaucoup fait pour faciliter le travail de l'invention dans les mathématiques, il y auroit encore plusieurs autres règles utiles à indiquer, même dans ce qui concerne la géométrie pure. Il s'en offre un grand nombre au mathématicien exercé, dans

(1) « Mathematica multi sciunt, mathesin pauci. » Aliud est enim nosce propositiones aliquot, et non- » nullas ex iis obvias elicere, casu potius quam certa » aliqua discurrendi norma; aliud scientiæ ipsius » naturam et indolem perspectam habere, in ejus » se adyta penetrare, et ab universalibus instructum » esse præceptis, quibus theoremata ac problemata » innumera excogitandi, eademque demonstrandi » facilitas comparetur. Ut enim pictorum vulgus pro- » totypon sæpe sæpius exprimendo, quemdam pin- » gendi usum, nullam vero pictoriæ artis, quam » optica suggerit, scientiam adquirit; ita multi, lectis » Euclidis et aliorum geometrarum libris, eorum » imitatione fingere propositiones aliquas ac demons- » trare solent; ipsam tamen secretissimam difficilio- » rum theorematum ac problematum solvendi me- » thodum prorsus ignorant. » Joannis de la Faille, Theoremata de centro gravitatis, in præfat., Antverp., 1632.

Digitized by Google

le cours de ses recherches; quoiqu'il ne se donne pas la peine peut-être de les exprimer. Et si ces règles lui avoient été enseignées, d'une manière régulière et systématique, à l'entrée de la carrière qu'il parcourt, elles lui auroient épargné de la peine et du tems; probablement même elles auroient donné à ses travaux actuels un plus haut degré de perfection. Les recherches des modernes sont plus variées, plus profondes, plus générales que celles des anciens. Elles ont, par cette raison, bien plus besoin encore d'être dirigées par des principes philosophiques; non-seulement pour donner au travail de l'invention, dans chaque objet particulier, une marche propre à en assurer le succès; mais aussi pour déterminer la méthode, ou la forme de raisonnement, applicable et convenable à chaque cas. Le recueil de ces règles formeroit ce qu'on pourroit appeler la logique des mathématiques, et contribueroit efficacement à l'avancement de toutes les sciences auxquelles les mathématiques servent de base ou d'instrument.

Les observations que nous venons de faire sur l'importance de la méthode pour diriger les recherches physiques et mathématiques,

Digitized by Google

en particulier ces dernières, ne sont pas applicables à la rigueur aux recherches relatives à la métaphysique, à la morale, à la politique. Dans ces sciences, nos raisonnemens se composent d'un moindre nombre de propositions ou de chaînons intermédiaires. Et ce n'est pas, comme dans les mathématiques, la difficulté de trouver entre nos idées des moyens de comparaison, qui nous empêche d'y faire des progrès. Les obstacles qu'on y rencontre n'en sont pas pour cela moins réels ou moins difficiles à surmonter. Au contraire, il faut sans doute pour y réussir une réunion de talens encore plus rares; puisqu'il y a bien moins d'hommes qui aient des idées justes en métaphysique, en politique ou en morale, qu'on n'en rencontre de capables d'être dressés, par une pratique suffisante, à suivre les longues chaînes des raisonnemens mathématiques. Je ne m'occuperai pas en ce moment à faire un examen détaillé de tous les obstacles, qui s'opposent à nos efforts dans les sciences de cette nature. Quelques-uns des plus puissans dépendent de l'imperfection du langage; de la difficulté d'attacher aux mots des idées immuables et précises; en certains cas, de

Digitized by Google

la difficulté de bien concevoir les objets de nos propres raisonnemens ; en d'autres, de la difficulté de découvrir et d'avoir toujours présentes, les diverses circonstances qui y influent ; et par-dessus tout, des préjugés produits par les premières impressions et les premières associations d'idées : l'exposition de ces diverses sources d'erreur, dans les sciences qui sont soumises à leur influence, et l'indication des moyens de s'en préserver seroient, dans un système de logique philosophique, un autre objet de recherche fort intéressant.

La meilleure méthode à employer pour communiquer aux autres les principes des diverses sciences que l'on possède, n'a pas été moins négligée, par ceux qui ont écrit des traités de logique, que les règles à suivre dans les recherches et les moyens de faire des découvertes. Et cependant il n'y a point d'entreprise dans laquelle on ait plus besoin d'être dirigé. Les premiers principes de toutes les sciences sont intimement liés à la philosophie de l'esprit humain. C'est l'office du logicien de les établir de manière à donner une base solide à l'édifice que d'autres doivent construire. C'est aussi pourquoi ces

Digitized by Google

principes sont souvent assez mal exposés dans les ouvrages élémentaires. Par exemple, dans la plupart des systèmes de philosophie naturelle ou de physique générale, les chapitres d'introduction sont peu satisfaisans. Ce n'est pas que leurs auteurs manquent des connoissances nécessaires en physique ou en mathématiques. Ce défaut provient uniquement de ce qu'on ne donne pas assez d'attention aux lois de la pensée et aux règles du raisonnement. On peut étendre la même remarque à la forme de plusieurs écrits, où l'on expose les principes élémentaires de quelques autres sciences. Ce défaut d'ordre dans les premières idées, qu'on offre à l'esprit en chaque sujet, est, si je ne me trompe, plus nuisible qu'on ne pense aux progrès des lumières.

Je ferai encore une remarque relative à l'utilité de la philosophie de l'esprit humain. Il y a quelques arts qui, non-seulement emploient les facultés intellectuelles comme instrumens, mais dont le sujet est l'ame elle-même, et qui ont en vue d'opérer sur notre esprit d'une manière directe. Ceux qui professent ces arts, et qui veulent s'y distinguer, ont un motif de plus pour étudier le sujet sur

Digitized by Google

lequel ils se proposent d'agir. La poésie, la peinture, l'éloquence, tous les beaux-arts, ne peuvent avoir le succès auquel ils aspirent, qu'en adaptant les efforts du génie à la nature de nos facultés. Une analyse exacte et philosophique de ces facultés est le seul moyen sûr de donner à ces arts toute la perfection dont ils sont susceptibles. L'homme est aussi le sujet sur lequel travaille le moraliste et l'homme d'état. L'un veut fixer l'attention des hommes sur leurs plus chers intérêts; les engager à être vertueux et heureux, par tous les motifs qui peuvent agir sur l'esprit et sur le cœur. L'autre s'est imposé le devoir sublime de seconder les intentions bienveillantes de la Providence, dans l'administration des affaires qui intéressent la société; d'étendre ses avantages autant qu'il est possible à tous les membres qui la composent; de modifier l'ordre politique, d'après l'étude qu'il a faite de la nature de l'homme et des circonstances où il se trouve placé, afin de permettre à ses facultés morales et intellectuelles de se développer en liberté, et de faire les progrès auxquels elles sont appelées par leur nature.

Je n'ignore pas que, pour ces divers ob-

Digitized by Google

jets, des philosophes d'un grand nom ont révoqué en doute l'utilité des règles systématiques. Je sais qu'à l'appui de cette opinion, on peut alléguer des argumens plausibles, tirés du petit nombre d'artistes distingués formés par les règles, et du grand nombre de ceux qui ont dû tout à leur propre génie et à l'imitation des grands modèles. Je ne disconviens pas même, qu'en quelques cas, les règles n'aient été plus nuisibles qu'utiles; qu'elles n'aient égaré le génie, au lieu de le diriger. Mais dans tous ces cas, je ne crains point d'affirmer que, si les principes philosophiques ont manqué leur effet, ce n'est pas à ces principes qu'il faut s'en prendre, mais à la manière de les employer. Quelquefois il s'y glisse des erreurs qui, mêlées avec eux, les dénaturent. Quelquefois aussi ils n'ont pas été assez profondément inculqués; en ce cas ils n'ont sur le génie qu'une influence légère et partielle, et ne servent qu'à déranger ses habitudes; tandis que pour lui être utiles, il faut qu'ils dirigent toutes ses opérations d'une manière ferme, constante et systématique. Dans tous les arts de la vie, importans ou frivoles, on peut acquérir sans guide un certain degré

Digitized by Google

d'habileté par le talent naturel aidé de l'imitation des modèles. Cette espèce d'habileté, loin d'être perfectionnée par les règles, peut en recevoir une fâcheuse atteinte, lorsque ces règles ne sont apprises que d'une manière imparfaite et partielle, ou même lorsqu'étant complètement apprises, elles ne sont pas devenues familières à l'entendement, au point d'influer sur toutes ses opérations d'une manière uniforme et habituelle. Je crois, par exemple, qu'un musicien, qui n'exécute que d'après le sentiment de l'oreille, éprouvera toujours un premier effet défavorable de l'instruction systématique. Il en sera de même de celui qui, sachant lire agréablement par l'effet du simple bon sens et d'un goût naturel, commencera à étudier les règles de l'art de lire. Mais il ne s'ensuit pas de là que, dans ces deux arts, les règles soient désavantageuses ou inutiles. On doit en conclure seulement que, pour unir à la correction, l'aisance et la grâce; pour conserver au génie son originalité, en l'assujettissant à la gêne nécessaire pour le diriger; il faut que les pratiques, qui sont le fruit de l'éducation, nous soient familières; qu'une habitude contractée dès l'enfance et long-

Digitized by Google

tems soutenue en ait fait pour nous une seconde nature. La même observation, légèrement modifiée, s'applique aux arts d'une plus haute importance. Dans l'art de la législation, par exemple, il y a un certain degré d'habileté, qui s'acquiert par la routine des affaires. Un homme ainsi dressé à la politique par la pratique d'un bureau, sera moins éclairé que distrait par une étude partielle des principes généraux de l'art qu'il professe. Il y a toutefois une science de la législation. Et ni les détails d'un bureau, ni les intrigues des assemblées populaires, ne peuvent l'enseigner. Cette science a ses principes, fondés sur la nature de l'homme, et sur les lois générales qui déterminent le cours des affaires humaines. Si la raison faisoit de nouveaux progrès; si en conséquence la philosophie avoit sur l'ordre social une influence régulière, et non une simple influence accidentelle, perpétuellement troublée par les passions et les caprices de quelques individus, peut-être verroit-on la société revêtir une forme plus parfaite et plus heureuse, que celle dont l'histoire a conservé le souvenir.

J'ai tâché d'indiquer quelques-uns des avantages que l'on peut retirer de l'étude

Digitized by Google

de la philosophie de l'esprit humain. Le lecteur n'en inférera pas, j'espère, que j'aie formé l'entreprise de lui présenter un ouvrage systématique sur tous les sujets dont j'ai fait mention, ni même un ouvrage complet sur aucun de ces sujets, dont le moins étendu pourroit fournir la matière de plusieurs volumes. Mon dessein est, en premier lieu, de faire une analyse, aussi distincte et aussi exacte qu'il me sera possible, de nos facultés tant actives qu'intellectuelles; en second lieu, de faire remarquer à mesure que j'avancerai dans cette analyse, l'application des lois de notre constitution mentale, à diverses classes de phénomènes. Dans le choix de ces phénomènes, j'ai été dirigé quelquefois par un simple mouvement de curiosité, ou par le cours de mes études. Cependant j'ai toujours eu en vue de varier les sujets de mes recherches en ce genre, afin de faire voir à combien d'objets différens s'appliquent les principes de la philosophie. Je me flatte en conséquence qu'on ne me fera pas un reproche de cette espèce de violation de l'unité dans l'ouvrage qu'on va lire; et qu'on examinera auparavant, si cette violation n'étoit pas inévitable pour remplir mon

Digitized by Google

but principal. Le lecteur attentif y reconnoîtra, j'espère, l'unité qui consiste dans l'uniformité de pensée et de dessein. C'est cette unité « qu'on doit s'attendre à ren-» contrer, » comme l'observe Butler, « dans » les compositions d'un même auteur, lors-» qu'il écrit avec simplicité, et en ayant » sérieusement à cœur son sujet. »

Digitized by Google

ÉLÉMENS DE LA PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE PREMIER.

DES FACULTÉS PAR LESQUELLES NOUS AVONS LA PERCEPTION DES OBJETS EXTÉRIEURS.

SECTION I.

Des théories inventées par les philosophes, dans le but d'expliquer la manière dont l'esprit a la perception des objets extérieurs.

ENTRE les divers phénomènes que l'esprit humain offre à notre observation, il n'y en a point qui doive plus exciter notre étonnement et notre curiosité, que la communication établie entre un être sentant, pensant, doué d'activité, et les objets matériels dont nous sommes entourés. Quoique le plus

Digitized by Google

grand nombre des hommes soient peu disposés à se livrer à des recherches de cette nature; il n'y en a point peut-être qui n'ait dirigé quelquefois ses pensées sur cette mystérieuse influence que la volonté a sur le corps, et sur cette faculté de perception qui nous informe, comme par une sorte d'inspiration, des divers changemens qui arrivent dans le monde extérieur. Parmi les jeunes gens qui reçoivent une éducation libérale, il y en a peu qui passent l'enfance, sans éprouver un mouvement de curiosité sur cette espèce de communication ou de commerce incompréhensible qui existe entre le corps et l'ame. Pour moi du moins, il m'est impossible de me rappeler, en remontant dans ma vie, l'époque de mes premières réflexions sur ce sujet.

C'est aux phénomènes de la perception que je me borne dans ce chapitre. Et même mon dessein est seulement de faire quelques remarques générales sur les erreurs qui ont rapport à ces phénomènes, et qui sont si communes, qu'elles pourroient aisément nous séduire et nous égarer dans nos futures recherches. Ceux qui voudroient plus de détails, en trouveront dans les écrits du

Digitized by Google

Dr. Reid, qui ne leur laisseront rien à désirer.

On doit s'attendre naturellement, qu'en considérant les phénomènes de la perception, les philosophes s'attacheront d'abord au sens de la vue. Les instructions et les jouissances variées que nous recevons par ce sens; la rapidité avec laquelle nous les recevons; surtout le commerce que ce sens établit entre notre ame et les régions les plus éloignées de l'univers; ne peuvent manquer de lui donner, aux yeux même de l'observateur le moins attentif, une prééminence marquée par-dessus les autres facultés qui nous procurent la perception des objets extérieurs. De là vient, que les diverses théories, inventées pour expliquer l'opération des sens, se rapportent plus immédiatement à la vue. De là vient encore, que le langage métaphysique, en ce qui concerne la perception en général, indique évidemment, par l'étymologie, que c'est des phénomènes de la vision qu'il a été emprunté. Et même ce langage, appliqué à ce sens en particulier, peut tout au plus amuser l'imagination, sans rien ajouter à nos connoissances. Mais lorsqu'on prétend l'appliquer aux autres sens, il est tout-à-fait absurde et inintelligible.

Digitized by Google

Il seroit aussi inutile que fastidieux, de considérer à part les différentes hypothèses imaginées sur ce sujet. On peut, si je ne me trompe, appliquer à toutes les deux réflexions suivantes. Premièrement, lorsque leurs auteurs ont inventé ces hypothèses, ils se sont dirigés d'après certaines maximes générales, relatives à l'art de raisonner en philosophie, qu'ils ont empruntées de la physique. Secondement, ils ont lié leurs systèmes à la conviction qu'ils avoient acquise de l'immatérialité de l'ame; conviction qui n'étoit pas toujours exempte de quelque confusion, mais qui avoit jeté dans leur esprit des racines très-profondes. Leurs notions à cet égard n'étoient pas assez nettes et assez précises, pour qu'ils sentissent l'absurdité d'expliquer les opérations de l'esprit par quelque analogie tirée de la matière. Mais leur conviction étoit assez forte, pour les engager à masquer en quelque sorte l'absurdité de leurs théories, en tirant leurs exemples des phénomènes où les propriétés distinctives de la matière sont le moins apparentes. La première de ces deux remarques explique le principe général sur lequel reposent toutes les théories connues qui ont été proposées au sujet de la

Digitized by Google

perception des objets extérieurs. Ce principe est, que pour expliquer la communication qui existe entre l'ame et les objets placés à quelque distance de nous, il faut supposer l'existence de quelque chose d'intermédiaire qui produise la perception. La seconde remarque montre l'origine de plusieurs expressions métaphoriques, employées dans ce sujet, telles que *idées*, *espèces*, *formes*, *ombres*, *fantômes*, *images*. Ces expressions amusent l'imagination en lui offrant des analogies éloignées avec les objets des sens. Et cependant elles ne révoltent pas immédiatement la raison, parce qu'elles ne rappellent pas les qualités tangibles du corps, qui en sont les caractères les plus frappans.

« Aristote pensoit » dit le Dr. Reid « que » comme nos sens ne peuvent pas recevoir » les objets extérieurs eux-mêmes, ils en » reçoivent les *espèces* (1); c'est-à-dire, les » images ou les formes, sans la matière; de » même que la cire reçoit la forme du sceau, » sans aucune partie de sa matière. Ces

(1) *Species*, εἴδη. On auroit dû dans les langues modernes traduire *apparence*, et non *espèce*. Mais l'usage des écoles a consacré ce dernier mot. *P. P. p.*

Digitized by Google

» images ou formes, imprimées sur les sens,
» sont ce qu'on appeloit les *espèces sen-*
» *sibles*. Elles sont les objets de la partie
» sensitive de l'ame seulement. Au moyen
» de diverses facultés internes, elles sont
» conservées, épurées, spiritualisées, au
» point de devenir les objets de la mémoire
» et de l'imagination; et enfin ceux de l'en-
» tendement pur. Quand elles sont deve-
» nues les objets de la mémoire et de l'ima-
» gination, elles prennent le nom d'*images*
» (*phantasmata*). Quand en les épurant
» davantage, et en les dépouillant de ce
» qu'elles ont de particulier, on les a fait
» devenir les objets de la science, on les
» nomme *espèces intelligibles*. Ainsi l'objet
» immédiat des sens, de la mémoire, de
» l'imagination, du raisonnement, doit être
» quelque image (*phantasma*), ou quelque
» *espèce*, existant dans l'ame elle-même.

» Les successeurs d'Aristote, en particu-
» lier les scolastiques, firent de grandes ad-
» ditions à cette théorie; additions que son
» auteur avoit entrevues et mentionnées
» brièvement, même avec une sorte de ré-
» serve. Ils entrèrent dans de grandes dis-
» cussions sur les espèces sensibles, afin de

Digitized by Google

» déterminer, quelle est leur nature; com-
» ment elles émanent des objets, comment
» elles sont conservées et épurées par divers
» agens, appelés sens internes; et il s'éleva
» entr'eux beaucoup de disputes sur le
» nombre et l'office de ces agens (1). »

Les disciples de Platon rejetèrent la doctrine des péripatéticiens relative à ce grand principe, que les objets de l'entendement lui parviennent originairement par les sens. Ils prétendoient qu'il y a des *idées* éternelles et immuables, antérieures aux objets des sens, qui sont le véritable objet de la science. Mais ils paroissent avoir été d'accord avec les sectateurs d'Aristote quant à ce qui concerne la manière dont les objets extérieurs sont perçus. C'est ce que le Dr. Reid infère en partie du silence d'Aristote, qui ne relève aucune différence sur ce point entre son maître et lui; et en partie d'un passage du septième livre de la République de Platon. Ce passage est celui dans lequel il compare le procédé de l'esprit dans l'acte de la per-

(1) *Essays on the intellectual powers, p. 25.* (T. I. p. 20, de l'éd. in-8°. Dublin, 1786.) C'est-à-dire, Essai sur les facultés intellectuelles, par Th. Reid.

Digitized by Google

ception, à celui d'une personne placée dans une caverne, où il ne voit pas les objets extérieurs eux-mêmes, mais seulement leur ombre (1).

« Deux mille ans après Platon, » continue Reid, « Mr. Locke, qui a étudié l'esprit humain avec tant de soin et de succès, représente notre manière de percevoir les objets extérieurs, par une similitude fort analogue à celle de la caverne du philosophe grec. *A mon avis*, dit-il, *l'entendement ne ressemble pas mal à un cabinet fermé de manière à en exclure entièrement la lumière, mais où l'on auroit ménagé quelques petites ouvertures pour y donner entrée aux images* (2) *ou idées visibles des choses qui sont au dehors. Si les images* (3) *en pénétrant dans ce cabinet obscur pouvoient s'y fixer, et s'y placer avec tant d'ordre qu'on pût les y retrouver au besoin; il y auroit une grande ressemblance entre ce cabinet et l'entendement humain, par rapport à*

(1) *Ibid.* p. 99. (T. I. p. 133 de l'in-8°.)
(2) *Resemblances.*
(3) *Pictures.*

Digitized by Google

» *tous les objets de la vue, et aux idées* » *qu'ils excitent dans l'esprit* (1).

» La caverne souterraine de Platon, et » le cabinet obscur de Locke, peuvent aisé- » ment s'appliquer à tous les systèmes qui » ont été inventés jusqu'ici pour expliquer » les phénomènes de la perception. Tous » supposent que nous ne percevons point » les objets extérieurs immédiatement, et » que les objets immédiats de la perception » sont certaines ombres des choses placées » hors de nous. Ces ombres, ou images, » que nous percevons immédiatement, sont » ce que les anciens appeloient *espèces*, » *formes*, *fantômes*. Depuis Descartes, on » les a communément appelées *idées* (2). » Mr. Hume les nomme *impressions*. Mais » tous les philosophes, depuis Platon jusqu'à » Mr. Hume, s'accordent à dire, que nous » ne percevons pas immédiatement les objets » extérieurs; et que l'objet immédiat de » la perception doit être quelque image pré- » sente à l'esprit. » En tout, le Dr. Reid

(1) *Locke* sur l'entendement humain, liv. II. ch. XI. §. 17.

(2) Voy. la note B.

Digitized by Google

remarque, « que dans les opinions des philo-
» sophes relatives à la perception, il paroît
» régner une uniformité, que l'on observe
» rarement dans des sujets d'une nature aussi
» abstruse (1). »

Cet exposé rapide, et fort imparfait, des théories communes sur la perception suffit presque, sans aucun commentaire, pour établir la vérité des deux remarques générales que j'avois faites avant de l'entreprendre. En effet, toutes ces théories portent évidemment sur la supposition, empruntée des phénomènes de la physique, qu'il doit absolument y avoir quelque intermédiaire destiné à opérer la communication entre les objets de la perception et l'esprit qui doit les percevoir. Toutes en même tems montrent dans leurs auteurs une secrète conviction de la distinction essentielle qui sépare l'esprit de la matière. On voit que cette opinion n'a pas acquis par la réflexion le degré de précision nécessaire, pour rendre sensible l'absurdité d'expliquer la manière dont s'opère la communication entre les deux substances. Mais on remarque en même tems qu'elle a eu

(1) Reid, p. 116, 117.

Digitized by Google

assez d'influence sur ces philosophes, pour les engager à présenter leur prétendu intermédiaire, ou moyen de communication, sous une forme mystérieuse et ambiguë; afin qu'on pût douter à laquelle des deux substances, ou du corps ou de l'ame, cet intermédiaire appartenoit. En épurant les qualités grossières de la matière; en rappelant, par des allusions, les apparences légères et magiques qu'elle revêt quelquefois; ces philosophes s'efforcèrent de spiritualiser la nature de cette espèce de milieu. Et cependant tout leur langage suppose ce milieu corporel, autant qu'il est nécessaire pour avoir droit de lui appliquer la manière de raisonner qui est usitée en physique.

L'exposé historique que nous venons de faire confirme également une autre observation interjetée ci-dessus; savoir, que dans l'ordre de leurs recherches, les philosophes avoient commencé par fixer leur attention sur les phénomènes de la vision; que c'est d'après ces phénomènes, qu'ils avoient formé le langage qu'ils emploient en parlant de la perception en général; et qu'en conséquence, les expressions usitées dans ce sujet, tout au moins anti-philosophiques et imaginaires,

Digitized by Google

pour le sens de la vue, devenoient absolument inintelligibles et contradictoires, lorsqu'on les appliquoit aux autres sens. « Quant » aux objets de la vue, dit Reid, j'entends » ce qu'on veut dire lorsqu'on parle d'une » image de leur figure qui existe dans le cerveau. Mais comment concevoir l'image de » leur couleur, dans un lieu où règne la » plus parfaite obscurité? Quant aux autres » objets des sens, la figure et la couleur exceptées, je suis incapable de concevoir » ce qu'on entend par l'image de ces objets. » Qu'on me dise ce que c'est que l'image du » froid et du chaud, du rude et du poli; » ce que c'est que l'image d'un son, d'une » odeur, d'une saveur. Le mot *image*, appliqué à ces divers objets des sens, ne » signifie absolument rien. » L'imperfection manifeste de la théorie des idées dérive évidemment de l'ordre naturel dans lequel les phénomènes de la perception s'offrent à notre curiosité.

Les erreurs, si long-tems répandues dans tout ce qui a rapport à la perception me serviront d'excuse pour m'y arrêter encore, et pour développer en particulier la première des deux remarques générales que j'ai faites

Digitized by Google

tout-à-l'heure. Je me livre d'autant plus volontiers à ce sujet, qu'il me fournira une occasion de poser quelques principes sur l'objet et les limites de toute recherche philosophique; principes importans, et dont je ferai souvent usage dans la suite.

SECTION II.

De quelques préjugés naturels, qui paroissent avoir donné naissance aux théories communes sur la perception.

Il semble assez généralement avoué par les philosophes de nos jours, qu'il n'y a aucun cas où nous puissions apercevoir une liaison nécessaire entre deux événemens successifs; aucun cas où nous puissions comprendre comment un événement procède de l'autre, comment l'effet dépend de sa cause. L'expérience à la vérité nous enseigne, qu'il y a plusieurs événemens constamment unis, tellement que l'un ne manque jamais de suivre l'autre. Mais il se pourroit que cette liaison, quoique constante jusqu'au point qu'atteste notre observation, ne fût point une liaison nécessaire. Il se pourroit même qu'il n'y eût

Digitized by Google

aucune liaison nécessaire entre les phénomènes qui nous frappent de quelque nature qu'ils soient. Et s'il y a entr'eux une pareille liaison, nous pouvons nous tenir pour assurés que nous ne serons jamais capables de la découvrir (1).

Je ferai voir, dans une autre partie de cet ouvrage, que la doctrine que je viens d'énoncer ne conduit point au scepticisme sur l'existence de la cause première, comme un auteur de beaucoup d'esprit l'a prétendu. Quant à présent il me suffit d'observer que le mot *cause* est employé, par les philosophes et par le vulgaire, en deux sens extrêmement différens. Quand on dit que tout changement dans la nature indique l'action d'une cause, le mot *cause* exprime quelque chose qu'on suppose nécessairement lié à ce changement; et sans lequel il n'auroit point eu lieu. C'est ce qu'on peut appeler le sens *métaphysique* du mot; et les causes qu'il désigne peuvent être appelées *causes métaphysiques* ou *efficientes*. Mais dans la philosophie naturelle, quand on dit qu'une chose est la cause d'une autre, on veut dire

(1) Voy. la note C.

Digitized by Google

simplement que ces deux choses sont constamment unies; tellement qu'à l'instant où l'une est observée, l'autre est attendue. Ces sortes de liaison ne nous sont enseignées que par l'expérience; et si la connoissance nous en étoit enlevée, nous ne pourrions point accommoder notre conduite à l'ordre établi dans la nature, ou au cours naturel des choses. Les causes qui sont l'objet de nos recherches dans la philosophie naturelle, peuvent être appelées, pour les distinguer des précédentes, *causes physiques.*

Je conviens que cette manière d'envisager l'objet de la philosophie naturelle n'est pas entièrement d'accord avec les opinions ou les préjugés les plus répandus. Si l'on dit à un homme, étranger aux spéculations de ce genre, que la physique ne nous donne aucune lumière sur les causes efficientes des phénomènes dont elle s'occupe, il en sera surpris, confondu. On ne peut nier qu'un penchant naturel ne nous porte à concevoir les événemens physiques comme liés entr'eux de manière ou d'autre; et à envisager les substances matérielles, comme possédant certains pouvoirs, certaines vertus, qui les rendent propres à produire tels ou tels effets.

Digitized by Google

Mr. Hume et d'autres ont fort bien prouvé, que nous n'avons point de raison de croire que cela soit vrai. Et leur assertion à cet égard paroîtra même évidente à quiconque prendra la peine d'y réfléchir un seul instant. Quelle est donc l'origine du préjugé contraire ? c'est là sans doute une question assez curieuse.

En établissant les preuves de l'existence de Dieu, plusieurs philosophes modernes se sont appliqués à jeter du jour sur cette loi de notre nature, qui nous porte à rapporter tous les changemens que nous observons dans l'univers, à l'action d'une cause efficiente (1). Cet acte de notre intelligence n'est pas un résultat du raisonnement; il accompagne nécessairement la perception. Il nous est réellement impossible de voir un changement, sans être convaincus qu'il a été produit par l'action d'une cause : à peu près comme nous ne pouvons concevoir qu'il y ait une sensation sans un être sentant. De là vient, je pense, que lorsque deux événemens s'offrent à nous constamment unis, nous sommes

(1) Voyez en particulier les Essais de Reid sur nos facultés intellectuelles.

conduits

Digitized by Google

conduits à associer à celui qui précède l'idée de cause ou d'efficace, et de lui attribuer le pouvoir et l'énergie par laquelle le changement a été produit. C'est en conséquence de cette association, que nous venons à considérer la philosophie comme la science des causes efficientes; et que nous perdons de vue la part qu'a l'acte même de notre esprit, dans l'aspect que nous présentent les phénomènes de la nature. C'est par une association de même genre, que nous lions nos sensations de couleur avec les qualités primaires de la matière. Un instant de réflexion suffit pour nous faire voir que la sensation de couleur ne peut exister que dans notre esprit; et toutefois un penchant naturel nous porte à lier la couleur à l'étendue et à la figure, et à concevoir le *blanc*, le *bleu*, le *jaune*, comme quelque chose qui est réellement répandu sur la surface des corps. De même aussi nous sommes portés à associer à l'idée de la matière inanimée, les idées de *pouvoir*, de *force*, d'*énergie*, et de *cause*; qui sont tous des attributs de l'esprit, et qui ne peuvent exister que dans l'esprit seul.

Ce penchant naturel est fortifié par une association d'une autre espèce. Notre langage,

Digitized by Google

en tout ce qui est relatif aux causes et aux effets, est emprunté, par voie d'analogie, des objets matériels. Entre les objets matériels, il y en a qui s'offrent à nous comme épars autour de nous et sans aucune liaison entr'eux; tellement que l'un d'eux étant enlevé, les autres n'en seroient point dérangés. Cependant, à l'aide de certains *liens* matériels, nous parvenons à unir ensemble deux ou plusieurs objets; de telle manière que l'un étant déplacé, les autres le suivent. C'est ainsi que nous voyons certains événemens, tantôt se suivre et tantôt ne se suivre point; tandis que nous en voyons d'autres se succéder d'une manière constante et invariable. Ceux de la première espèce s'offrent à nous comme analogues aux objets épars et détachés, dont les rapports de situation sont purement accidentels. Les autres nous semblent analogues aux objets unis par un lien matériel. En conséquence nous transportons aux événemens de cette dernière classe le langage propre aux objets attachés les uns aux autres. Nous parlons de la liaison qui existe entre deux événemens, et d'une chaîne de causes et d'effets (1).

(1) Voy. la note D.

Digitized by Google

Que ce langage soit purement analogique, que dans les événemens physiques, rien ne nous soit connu, si ce n'est les lois de leur succession ; c'est, je pense, ce qui doit paroître évident à tout homme qui vient à y réfléchir. Toutefois il est certain que la plupart des philosophes s'y sont trompés. Et cette erreur a eu une influence remarquable sur leurs systèmes, même dans des branches de la science fort différentes de celle-ci.

Je ferai quelques remarques sur les faux résultats auxquels on a été conduit dans la philosophie naturelle par les notions vulgaires sur la liaison des événemens physiques. Ces remarques jetteront beaucoup de jour sur l'origine des théories communes relatives à la perception. Elles serviront aussi à montrer la suite d'idées qui a naturellement suggéré les observations précédentes.

La maxime qu'une chose ne peut agir que dans le lieu et dans le tems où elle existe, a toujours été admise en traitant des causes métaphysiques ou efficientes. « Tous les ob-» jets, dit Hume, qui sont considérés comme » causes et effets, sont contigus. Rien ne » peut agir dans un tems ou dans un lieu, » qui n'est pas celui où il existe, quelque

Digitized by Google

» petite que soit la distance qui l'en sépare. »
« Nous pouvons donc, » ajoute-t-il, « consi-
» dérer la relation de contéguité comme étant
» essentielle à celle de cause. » Mais quoique cette maxime doive être admise pour les causes efficientes, qui, comme telles, ont avec leurs effets une liaison nécessaire; il n'y a point de raison de l'appliquer aux causes physiques, dont nous ne savons rien, sinon qu'elles sont les avant-coureurs ou les signes de certains effets naturels. On peut dire en conséquence, que ces termes de *cause* et d'*effet*, employés dans la philosophie naturelle, n'y conservent pas leur sens propre. Mais aussi long-tems que l'on continuera de les y conserver et de parler le langage actuellement usité, l'application que l'on fera de ces mots-là, en tel ou tel cas particulier de physique, sera juste, non lorsque les deux événemens seront contigus, ou lorsqu'ils auront lieu dans le même tems et dans le même lieu, mais uniquement lorsque l'un des deux événemens sera constamment l'avant-coureur de l'autre; en sorte que la présence du premier soit un signe infaillible qui annonce la présence du second. Malgré l'évidence de ce résultat, les philosophes sont en général

Digitized by Google

partis d'une supposition contraire. Ils ont témoigné de la répugnance, même en physique, à appeler un événement la cause d'un autre, lorsque les deux événemens étoient séparés par le moindre intervalle ou d'espace ou de tems. Lorsqu'il s'agit d'impulsion, ils ne se font aucun scrupule de dire que le choc est la cause du mouvement. Mais ils se refusent à dire qu'un corps est la cause du mouvement d'un autre corps, placé à quelque distance de lui, à moins qu'il n'y ait entre ces deux corps une liaison établie à l'aide de quelque milieu.

Il n'est pas nécessaire, d'après tout ce qui a été dit, de produire ici des argumens pour prouver que la communication du mouvement par le choc, n'est pas moins inexplicable qu'aucun autre phénomène qui ait lieu dans la nature. Les philosophes qui se sont occupés de ce sujet, ceux même qui se sont montrés le moins disposés au scepticisme sur ce qui concerne la relation de cause et d'effet, et qui ont admis entre les événemens physiques une liaison nécessaire, ont été forcés de reconnoître, qu'ils ne voyoient aucune liaison nécessaire entre l'impulsion et le mouvement. Quelques-uns d'entr'eux en

Digitized by Google

conséquence en ont inféré que l'impulsion ne fait qu'éveiller l'activité du corps, et que le mouvement qui suit est l'effet de cette activité, qui se déploie continuellement. « Le mouvement », dit un auteur, « est une » action, et le mouvement continué sup- » pose une continuation d'action. — L'im- » pulsion n'est que la cause du commence- » ment du mouvement : la continuation doit » être l'effet de quelque autre cause qui con- » tinue d'agir aussi long-tems que le corps » continue de se mouvoir. » La tentative faite par un autre écrivain, d'un très-grand savoir, pour faire revivre l'ancienne théorie de l'esprit, a été occasionnée par une manière d'envisager ce sujet tout-à-fait semblable. Il n'apercevoit aucune liaison nécessaire entre l'impulsion et le mouvement. Il en a conclu que l'impulsion n'étoit que l'*occasion* du mouvement, dont le commencement et la continuation doivent être attribués à l'action d'un esprit qui anime le corps.

Il est donc manifeste, pour peu qu'on y réfléchisse, que nous ne sommes pas moins ignorans sur la liaison du choc et du mouvement, que sur la liaison du feu et de ses effets. Et cependant les philosophes de tous

Digitized by Google

les tems semblent avoir considéré la production du mouvement par le choc, comme étant à peu près le seul fait physique qui n'a pas besoin d'être expliqué. Quand nous voyons un corps qui en attire un autre à quelque distance, notre curiosité est excitée, et nous demandons comment la liaison est établie entre ces deux corps. Mais quand nous voyons un corps qui se met en mouvement en conséquence d'un choc qu'un autre corps lui a imprimé, nous ne faisons aucune question ultérieure : au contraire, il nous paroît que le fait est suffisamment expliqué, lorsque l'on peut faire voir qu'il n'est qu'un cas de l'impulsion. Cette distinction entre le mouvement produit par le choc, et les autres phénomènes de la nature, se fonde en grande partie sur la confusion des causes efficientes et physiques. Elle dépend de la fausse application que nous faisons à celles-ci des maximes relatives à celles-là. Il y a encore une circonstance qui a probablement ici beaucoup d'influence. C'est au moyen de l'impulsion seule, que nous avons nous-mêmes la faculté de mouvoir les objets extérieurs. C'est là un fait qui nous est familier dès l'enfance et bien plus que tout autre ; il nous frappe comme

Digitized by Google

un phénomène nécessaire. Il nous semble qu'il étoit impossible que la chose fût autrement. Quelques écrivains ont même été jusqu'à prétendre, que, quoiqu'on ne pût point en appeler à l'expérience, on pouvoit affirmer, que la communication du mouvement par le choc auroit pu être prévue ou annoncée par le simple raisonnement et, comme on dit, *a priori* (1).

Voici un passage d'une lettre de Newton à Bentley, qui fait voir que ce philosophe supposoit la communication du mouvement par le choc, beaucoup plus explicable que la liaison établie entre deux corps placés à quelque distance l'un de l'autre, sans l'entremise d'un milieu. « On ne sauroit conce-» voir, dit-il, que la matière brute et inani-» mée puisse, sans l'entremise de quelque » chose d'immatériel, agir sur une autre » matière ou l'affecter de quelque manière, » sans être en contact immédiat avec elle. » C'est cependant ce qu'il faudroit supposer » si l'on admettoit, avec Epicure et dans

(1) Voyez la réponse de J. Stewart, M. D. à l'*Essay on motion*, (Essai sur le mouvement) de Lord Kaimes.

Digitized by Google

» le sens qu'il l'entendoit, que la gravitation » est essentielle et inhérente à la matière. » C'étoit un des motifs que j'avois pour vous » prier de ne point m'attribuer l'opinion de » la gravité innée. Prétendre que la gravité » est innée, inhérente, essentielle à la ma- » tière ; qu'un corps puisse agir sur un autre » corps, à travers le vide, sans l'entremise » de quelque autre chose, par laquelle et à » travers laquelle l'action et la force de l'un » puisse passer jusqu'à l'autre ; est à mes » yeux une si grande absurdité, que je ne » puis me persuader qu'aucun homme doué » d'un jugement droit, et capable de l'ap- » pliquer aux objets de la philosophie, soit » en danger de commettre une telle méprise. »

J'admets l'assertion contenue dans ce passage, en ce sens, qu'il est impossible de concevoir comment un corps agit à travers le vide sur un autre corps placé à quelque distance. Mais je n'admets pas que la difficulté soit moindre, lorsque les corps sont en contact. Qu'un corps puisse être la cause efficiente du mouvement d'un autre corps éloigné de lui, c'est ce que je suis loin d'affirmer. Je dis seulement que nous avons autant de raison de croire cela possible, que

Digitized by Google

nous pouvons en avoir de croire, que tout autre événement naturel est la cause efficiente d'un autre, quel qu'il puisse être.

J'ai été entraîné dans cette longue discussion sur les causes physiques et efficientes, par le désir de faire remarquer l'origine des théories communément reçues sur la perception. Toutes me paroissent avoir pris naissance dans un même préjugé, qui, comme je l'ai fait voir, a eu l'influence la plus étendue sur les systèmes et les spéculations des physiciens et de tous ceux qui s'occupent de la philosophie naturelle.

Lorsqu'il s'agit de la perception des objets placés à quelque distance, nous sommes naturellement portés à soupçonner qu'il y a quelque chose qui est émis par l'objet et qui atteint l'organe du sens ; ou en général qu'entre l'organe et l'objet il y a quelque milieu, au moyen duquel celui-ci communique à celui-là une impulsion. C'est ce que prouvent les manières de s'exprimer sur ce sujet, les plus usitées, et qu'on retrouve dans toutes les langues. En anglois, par exemple, (1) on entend dire souvent, dans

(1) Et en françois. *P. P. p.*

Digitized by Google

le langage le plus ordinaire, que la lumière frappe les yeux. Et de telles expressions ne sont point le fruit des théories philosophiques, mais des conceptions communes et peu réfléchies que le commun des hommes se forment sur ce sujet. Parmi ceux qui se sont occupés de l'histoire de leurs propres pensées, il s'en trouve peut-être assez peu, qui ne puissent se rappeler que ces notions ont eu sur leurs jugemens quelqu'influence, avant l'époque où ils se sont appliqués à l'étude de la philosophie. Rien en effet n'est plus naturel, et l'origine de ces notions s'explique d'une manière fort simple. Quand un objet est placé dans une certaine situation par rapport à l'un des organes des sens, il en résulte dans l'esprit une perception. Lorsque l'objet est éloigné, la perception cesse (1). C'est ainsi que nous nous accoutumons à supposer quelque liaison entre l'objet et la

(1) *Tum porro varios rerum sentimus odores,*
Nec tamen ad nareis venientes, cernimus unquam:
Nec calidos æstus timur, nec frigora quimus
Usurpare oculis, nec voces cernere suemus,
Quæ tamen omnia corporea constare necesse 'st
Natura; quoniam sensus impellere possunt.
LUCRET. Lib. I. v. 299.

Digitized by Google

perception. Et comme nous avons dès long-tems contracté l'habitude de croire que c'est par voie d'impulsion que la matière produit tous les effets que nous observons ; nous en concluons qu'il doit y avoir quelque milieu matériel, placé entre l'objet et l'organe, par l'entremise duquel l'impulsion se communique de l'un à l'autre. Je ne prétends point dire, que ce n'est pas ainsi que la chose se passe. Mais je crois qu'il est assez évident que l'existence d'un tel milieu ne peut en aucune façon être présumée par le simple raisonnement, ou *a priori*. Et cependant tel est à cet égard le préjugé naturel à tous les hommes, que c'est une opinion universellement reçue que ce milieu existe, et que cette opinion a été adoptée par chacun de nous, long-tems avant que nous ayons eu de bonnes et solides raisons de la tenir pour vraie.

Ce n'est pas seulement pour expliquer la liaison entre l'objet et l'organe du sens qui en est affecté, que les philosophes ont eu recours à la théorie de l'impulsion. Ils ont imaginé que l'impression faite sur l'organe devoit être communiquée à l'ame d'une manière analogue. De même qu'un corps produit un changement dans un autre corps au

Digitized by Google

moyen de l'impulsion, ainsi l'on a supposé qu'un objet extérieur produit la perception (qui est un changement dans l'état de l'ame), premièrement, par quelque impression matérielle faite sur l'organe, et secondement, par quelque impression matérielle transmise de l'organe jusqu'à l'ame le long des nerfs et du cerveau. Il est vrai que, comme je l'ai dit ailleurs, dans les anciennes théories sur la perception, ces suppositions sont plutôt admises tacitement, que formellement exprimées. Mais les philosophes modernes les ont énoncées distinctement et en termes exprès. « Quant à la manière dont les corps produi-» sent en nous des idées », dit Locke, « c'est » manifestement par voie d'impulsion; car » c'est la seule par laquelle nous pouvons » concevoir qu'un corps puisse agir (1). »

Newton ne parle pas, à la vérité, d'une *impulsion* exercée sur l'esprit; mais il admet manifestement le principe que, comme la matière ne peut mouvoir la matière que par impulsion, ainsi il ne peut y avoir entre la matière et l'esprit aucune espèce de liaison,

(1) Essai sur l'entendement humain. L. II. Ch. VII. §. 11.

Digitized by Google

si l'esprit n'est *présent* (c'est ainsi qu'il s'exprime) à la place où est la matière par laquelle la dernière impression est communiquée. « Le sensorium des animaux, dit-il, » n'est-il pas le lieu où est présente la substance sentante; et où les espèces sensibles » des choses sont portées, à travers les nerfs » et le cerveau, afin qu'elles puissent y être » perçues par l'esprit qui est présent en ce » lieu-là ? » Le Dr. Clarke a exprimé la même pensée avec encore plus de confiance, dans le passage suivant tiré d'une de ses lettres à Leibnitz. « Si l'ame n'étoit » pas présente aux images (1) des choses

(1) Cette expression « l'ame *est présente* aux images des objets extérieurs » a été employée par plusieurs philosophes depuis Descartes, dans le but manifeste d'éviter l'absurdité de supposer que les images de l'étendue et de la figure puissent exister dans un esprit sans étendue. Descartes lui-même, en répondant aux objections d'un de ses antagonistes, s'exprime ainsi : *Quæris quomodo existimem, in me subjecto inextenso, recipi posse speciem ideamve corporis, quod extensum est. Respondeo nullam speciem corpoream in mente recipi, sed puram intellectionem, tam rei corporeæ quam incorporeæ, fieri, absque ulla specie corporea, ad imaginationem vero, quæ nonnisi de rebus corporeis esse potest, opus quidem esse*

Digitized by Google

» dont elle a la perception, il ne seroit pas » possible qu'elle les perçût. Une substance » douée de vie ne peut percevoir que dans » le lieu où elle est présente. Il est aussi » impossible qu'une chose éprouve une ac- » tion *là où* elle n'est pas présente, que » *quand* elle n'existe pas. » « Comment le » corps agit-il sur l'ame, ou comment l'ame » agit-elle sur le corps? » dit le Dr. Porter- field (1), « je l'ignore. Mais ce dont je suis » certain, c'est que rien ne peut agir ou » éprouver une action là où il n'est pas. En » conséquence l'esprit ne peut percevoir » que ses propres modifications, et les di- » vers états du sensorium où il est présent. » En sorte que ce n'est pas le soleil et la » lune du ciel extérieur, qui sont perçus » par l'esprit; mais leur image ou leur re- » présentation imprimée sur le sensorium.

---

specie, quæ sit verum corpus, et ad quam mens se applicet, *sed non quæ in mente recipiatur.* Il paroît donc que ce philosophe supposoit ses images ou idées dans le cerveau, et non dans l'esprit. Les expressions de Mr. Loche présentant tantôt l'une de ces suppositions et tantôt l'autre.

(1) Voyez son Treatise on the Eye (Traité de l'œil), vol. II. p. 356.

Digitized by Google

» Comment l'ame d'un homme qui voit, » voit-elle ses images ? ou comment reçoit-» elle ces idées par cette agitation du senso-» rium? je l'ignore. Mais ce que je sais, » c'est qu'elle ne peut jamais percevoir les » corps extérieurs eux-mêmes, n'y étant » pas présente (1). »

On vient de voir que plusieurs philosophes ont été conduits par leurs principes à supposer que nous n'avons la perception des objets extérieurs qu'à l'aide de certaines *espèces* émanées de l'objet qui arrive jusqu'à l'esprit, ou au moyen d'une impres-

(1) « La moindre teinture de philosophie, dit » Mr. Hume, suffit pour nous apprendre, que rien ne » peut être présent à l'esprit, si ce n'est une image, » ou une perception; et que les sens ne sont que les » conduits par lesquels passent ces images, sans pou-» voir établir d'ailleurs aucun commerce immédiat » entre l'esprit et l'objet. La table que nous voyons, » semble diminuer à mesure que nous nous en éloi-» gnons: mais la table réelle, qui existe indépendam-» ment de nous, ne souffre aucune altération : son » image étoit donc la seule chose qui fût présente à » notre esprit. Tels sont, » ajoute-t-il, « les résultats » évidens que nous fournit la raison. » *Essay on the academical or sceptical philosophy.* (Essai sur la philosophie académique ou sceptique.)

sion

Digitized by Google

sion matérielle faite sur l'esprit par le cerveau. La même suite d'idées qui a suggéré ces théories, en a fait naître une autre bien différente; savoir que l'esprit, toutes les fois qu'il a la perception d'un objet extérieur, quitte le corps auquel il est uni, et va se rendre présent à l'objet de la perception qu'il reçoit. Voici les propres expressions de l'auteur du traité intitulé Métaphysique ancienne (1) : « L'esprit n'est pas où est le » corps, lorsqu'il a la perception de ce qui » est éloigné de celui-ci, soit en tems soit » en lieu : car rien ne peut agir si ce n'est » *quand* il est et *où* il est. Or lorsque l'esprit » a une perception, il agit. Donc l'esprit » d'un être doué de mémoire et d'imagina- » tion agit, et par conséquent existe, en » un tems et en un lieu où le corps n'est » pas. Car cet esprit a la perception d'objets » éloignés du corps en tems et en lieu. » Et véritablement, si l'on tient pour constant, que, dans l'acte de la perception, l'esprit agit sur l'objet, ou l'objet sur l'esprit; et si en même tems on admet en principe, que « rien ne peut agir ailleurs que là où il est; »

(1) *Ancient métaphysics, vol. II. p. 306.*

Digitized by Google

on est nécessairement forcé de conclure, que les objets sont perçus d'une manière analogue à celle que la théorie des idées suppose, ou que, dans chaque acte de perception, l'ame quitte le corps, et se trouve présente à l'objet perçu. Aussi cette alternative est-elle expressément énoncée par Malebranche. Mais ce métaphysicien diffère dans son opinion de celui que je viens de citer, et choisit l'hypothèse opposée. Il en fonde la vérité sur l'invraisemblance de l'opinion qu'il exclut. « Je crois que tout le » monde tombe d'accord, que nous n'aper- » cevons point les objets, qui sont hors de » nous, par eux-mêmes. Nous voyons le » soleil, les étoiles, et une infinité d'objets » hors de nous; et il n'est pas vraisemblable » que l'ame sorte du corps, et qu'elle aille, » pour ainsi dire, se promener dans les » cieux, pour y contempler tous ces objets. » Elle ne les voit donc point par eux-mêmes, » et l'objet immédiat de notre esprit, lors- » qu'il voit le soleil, par exemple, n'est » pas le soleil, mais quelque chose qui est » intimement unie à notre ame; et c'est ce » que j'appelle *idée*. Ainsi par ce mot *idée*, » je n'entends ici autre chose, que ce qui

Digitized by Google

» est l'objet immédiat, ou le plus proche » de l'esprit, quand il aperçoit quelque objet. » — Il faut bien remarquer qu'afin que l'es- » prit aperçoive quelque objet, il est abso- » lument nécessaire que l'idée de cet objet » lui soit actuellement présente. Il n'est pas » possible d'en douter. — Toutes les choses » que l'ame aperçoit sont de deux sortes ; » ou elles sont dans l'ame, ou elles sont » hors de l'ame. Celles qui sont dans l'ame, » sont ses propres pensées, c'est-à-dire, » toutes ses différentes modifications. — Or » notre ame n'a pas besoin d'idées pour » apercevoir toutes ces choses de la manière » dont elle les aperçoit. — Mais pour les » choses qui sont hors de l'ame, nous ne » pouvons les apercevoir que par le moyen » des idées, supposé que ces choses ne » puissent pas lui être intimement unies (1). »

A ces citations j'en ajouterai une où l'on trouvera exposée l'opinion de Buffon sur ce sujet. Comme je ne la comprends pas plei-

(1) Cette dernière restriction a rapport aux choses spirituelles, que Malebranche concevoit pouvoir s'unir à l'ame sans l'intermédiaire des idées. Voy. Recherche de la vérité, liv III. part. II. chap. I. §. 1. *P. P. p.*

Digitized by Google

nement, je me contenterai de rapporter les propres expressions de l'auteur.

« L'ame s'unit intimement à tel objet » qu'il lui plaît, la distance, la grandeur, » la figure, rien ne peut nuire à cette union, » lorsque l'ame la veut : elle se fait, et se » fait en un instant. — La volonté n'est-elle » donc qu'un mouvement corporel, et la » contemplation un simple attouchement? » Comment cet attouchement pourroit-il se » faire sur un objet éloigné, sur un sujet » abstrait? Comment pourroit-il s'opérer » en un instant indivisible? A-t-on jamais » conçu du mouvement, sans qu'il y eût de » l'espace et du tems? La volonté, si c'est » un mouvement, n'est donc pas un mou- » vement matériel; et si l'union de l'ame à » son objet est un attouchement, un con- » tact, cet attouchement ne se fait-il pas » au loin? Ce contact n'est-il pas une pé- » nétration? »

Toutes ces théories me paroissent avoir pris naissance, premièrement, dans les fausses notions que l'on s'est faites du vrai but de la philosophie, et dans l'application vicieuse des mêmes maximes aux causes physiques et aux causes efficientes; secondement, dans

Digitized by Google

la fausse persuasion où ont été les philosophes, que la liaison entre le choc et le mouvement est plus intelligible pour nous, que tout autre fait physique. Les détails dans lesquels je suis entré font voir, combien s'est étendue l'influence de ce préjugé sur les recherches des physiciens et des métaphysiciens.

Dans les raisonnemens précédens, j'ai supposé que le mouvement pouvoit être produit par le choc. Et je me suis contenté d'affirmer que ce fait n'est pas plus explicable que d'autres, pas plus, par exemple, que les mouvemens attribués par les Newtoniens à la gravitation; ou que le commerce entre l'ame et les objets extérieurs dont elle a la perception. Le fait est néanmoins, que plusieurs philosophes, du nombre de ceux qui tiennent en Europe le premier rang, vont beaucoup au-delà. Non-seulement ils pensent qu'il n'y a aucune preuve, qu'en aucun cas, le mouvement soit produit par le contact de deux corps; mais encore qu'il y a de très-bonnes raisons de croire, que cela est absolument impossible. Ils en ont conclu que les effets, communément attribués à l'impulsion, sont produits par une force de

Digitized by Google

répulsion, qui s'étend à une distance très-petite et imperceptible, autour de chaque élément de matière. Si cette doctrine venoit à être confirmée par les recherches subséquentes des physiciens; ce seroit sans doute, dans l'histoire de la science, une circonstance assez curieuse, que les philosophes se soient si long-tems appliqués à rapporter tous les phénomènes de la matière, et même quelques phénomènes de l'esprit, à un fait général, qui, après un plus mûr examen, se seroit trouvé n'avoir aucune réalité. Ce n'est point pour déprécier les travaux de ces philosophes, que je fais cette observation. Car lors même que le système de Boscowich viendroit à être établi de la manière la plus solide, il ne diminueroit en rien la valeur des recherches faites en physique, par ceux qui admettoient l'hypothèse commune sur l'impulsion. Les lois, relatives à la communication du mouvement dans le cas du contact apparent, sont les faits les plus généraux que nous puissions observer dans les phénomènes terrestres. Et de tous les événemens physiques, ceux-là sont pour nous, dès notre plus tendre enfance, les plus connus et les plus familiers. Il étoit donc, non-

Digitized by Google

seulement naturel, mais très-convenable, que les premières recherches des philosophes tendissent à rapporter les apparences diverses et particulières, qu'ils avoient à cœur d'expliquer, à ces phénomènes ou à ces lois, les plus générales de la nature, du moins entre celles que nos sens peuvent atteindre et qui sont soumises à notre examen. Si jamais la théorie de Boscowich venoit à être complètement établie, elle n'auroit d'autre effet, que de résoudre ces mêmes lois en un principe encore plus général; et la solidité de la doctrine commune, jusqu'au point où elle est parvenue, n'en seroit nullement affectée.

SECTION III.

Des principes du Dr. Reid au sujet de la perception.

Les résultats sceptiques, que l'évêque Berkeley et Mr. Hume avoient déduits des anciennes théories relatives à la perception, furent l'occasion qui engagea le Dr. Reid à soumettre celles-ci à un examen rigoureux. Le résultat de cet examen, fut que non-seule-

Digitized by Google

ment ces théories sont hypothétiques, mais que les suppositions, sur lesquelles elles reposent, sont absurdes et impossibles. Et cet auteur a établi son opinion à cet égard sur des preuves, qui me paroissent claires et pleinement satisfaisantes: ses raisonnemens sur ce point et en général sur la faculté de percevoir les objets extérieurs, sont sans contredit la plus importante acquisition qu'ait faite la philosophie de l'esprit humain, depuis la publication de l'ouvrage de Mr. Locke.

Après avoir pris beaucoup de peine pour renverser l'ancien système des idées, Reid n'a point hasardé de le remplacer par une nouvelle hypothèse. Il connoissoit trop bien les limites assignées aux recherches philosophiques, pour se permettre un si vain travail. Le seul but de ses recherches, relatives aux facultés par lesquelles nous avons la perception des objets extérieurs, est d'établir le fait d'une manière précise, en s'abstenant de toute expression hypothétique. Il a cru que ce travail mettroit désormais les philosophes à l'abri du risque de se tromper eux-mêmes involontairement par l'emploi de certains mots vides de sens. Et il a espéré leur arracher enfin cet aveu, relativement à

Digitized by Google

la nature du procédé de l'esprit dans l'acte de la perception, que sur ce sujet les philosophes n'en savent pas plus que le commun des hommes.

Envisagés sous ce point de vue, les raisonnemens du Dr. Reid sur la perception paroîtront peut-être à quelques personnes n'avoir pas un objet fort intéressant. Mais le fait est, qu'un des plus importans services que la philosophie puisse nous rendre, est de nous rappeler les limites de nos facultés; et de réveiller en nous les sentimens naturels de surprise et d'admiration, que doit exciter le spectacle de l'univers, mais que l'habitude rend froids et languissans. Les découvertes les plus brillantes auxquelles nos recherches puissent atteindre nous conduisent à un humble aveu de notre ignorance. Car, si d'un côté elles flattent l'orgueil de l'homme, et accroissent le pouvoir qu'il possède sur la nature; de l'autre, en lui faisant connoître les lois, si simples et si belles, qui président aux événemens physiques, ces mêmes découvertes le forcent à remarquer les derniers faits généraux qui bornent le cercle de ses connoissances. Ces faits bien remarqués ne peuvent manquer de le convaincre, qu'il

Digitized by Google

existe des forces, sans cesse agissantes autour de lui, dont la nature lui sera à jamais inconnue. Et cette conviction sert à lui rappeler que ses facultés sont insuffisantes pour pénétrer les secrets de l'univers. De quelque côté que nous dirigions nos recherches, soit que nous étudions l'anatomie et la physiologie des animaux, les végétaux dans leur croissance, les attractions et répulsions chimiques, ou les mouvemens des corps célestes; partout nous apercevons les effets de quelques forces ou pouvoirs qui ne peuvent appartenir à la matière. Nous pouvons avancer jusqu'à une certaine limite; mais dans chaque recherche nous rencontrons enfin une ligne tracée, que ni le travail ni le génie ne peuvent franchir. Cette ligne est marquée d'une manière assez distincte. Et nul ne songe à la passer, parmi ceux qui se sont fait des idées justes de la nature et de l'objet de la philosophie. C'est la borne qui sépare le champ dans lequel s'exerce le physicien, des régions inconnues, dont il importoit que nous sussions l'existence, afin d'établir la théologie naturelle sur de solides bases, mais dont l'auteur de l'univers n'a pas voulu nous révéler les merveilles, dans l'état d'enfance

Digitized by Google

où nous sommes. C'est surtout en traçant cette limite, que Bacon a rendu à la science le plus important service.

Indépendamment de cet effet, qu'ont les recherches philosophiques, de nous rappeler sans cesse l'action mystérieuse de certaines causes inconnues, qui se manifestent par les lois générales; ces recherches diminuent le pouvoir qu'a l'habitude d'affoiblir la surprise et la curiosité, si naturellement excitées par les phénomènes de la nature. Pour donner l'éveil à ces sentimens, il faut fixer notre attention sur des faits qui nous frappent par leur nouveauté, ou nous présenter des apparences, qui nous sont familières, sous un jour nouveau pour nous. Tel est l'effet manifeste des recherches philosophiques. Tantôt elles portent nos vues sur des objets qui sont hors de la portée de l'observation commune; tantôt elles corrigent nos premiers aperçus, dans ce qui a rapport aux événemens les moins rares. La communication du mouvement par le choc est, comme je l'ai déjà dit, tout aussi inexplicable qu'aucun autre phénomène, qui soit parvenu à notre connoissance. Cependant la plupart des hommes sont disposés à

Digitized by Google

croire, que le commerce entre l'ame et la matière est beaucoup moins mystérieux, qu'il ne l'avoit cru jusque là ; il pensera que ces expressions, qui ne lui offrent aucun sens bien distinct, sont sans doute parfaitement comprises par les philosophes. Actuellement les physiologistes paroissent assez généralement reconnoître, que l'influence de la volonté sur le corps est un mystère, qui jusqu'ici ne nous a point été révélé. Mais, quoique cela puisse surprendre, le Dr. Reid est le premier, qui ait eu le courage de mettre entièrement de côté le langage hypothétique, en parlant de la perception; et d'exposer dans toute son étendue la difficulté que présente ce sujet, en établissant le fait d'une manière claire et distincte. Quel est donc, dira-t-on, le résultat de cette exposition du fait? Il se réduit à ceci. L'ame est d'une telle nature, que certaines impressions, faites sur les organes de nos sens par les objets extérieurs, sont suivies de sensations, qui leur correspondent. Ces sensations ne ressemblent pas plus aux qualités de la matière, que les mots ne ressemblent aux choses qu'ils désignent. Elles sont suivies de la perception que nous avons de l'existence et des

Digitized by Google

qualités des corps qui ont fait impression sur l'organe. Toutes les circonstances de ce phénomène sont incompréhensibles. Et, autant que nous pouvons en juger, la liaison établie entre la sensation et la perception, ainsi que celle qu'on observe entre l'impression faite sur l'organe et la sensation, peuvent bien être l'une et l'autre réputées arbitraires, ou l'effet de la libre volonté de celui qui les a ainsi établies. Il est donc possible, que nos sensations ne soient que les occasions, et non les causes, des perceptions qui leur correspondent. Il est possible que la considération de ces sensations, qui sont des attributs de l'ame, ne répande aucun jour sur la manière dont nous acquérons la connoissance de l'existence et des qualités des corps. Il suit de cette manière d'envisager le sujet, que c'est des objets extérieurs eux-mêmes, et non de leurs *espèces* ou images, que notre esprit a la perception. Et quoique par une loi de notre nature, certaines sensations précèdent toujours nos perceptions, on peut encore conclure de ce qui a été dit, qu'il n'est pas moins difficile d'expliquer comment nos perceptions sont ainsi produites, qu'il ne le seroit d'expliquer

Digitized by Google

leur production dans le cas où nous les recevrions par une sorte d'inspiration, sans qu'aucune sensation les précédât.

Ces remarques sont d'une nature fort générale, et s'appliquent à toutes nos diverses perceptions. On voit clairement qu'elles sappent par leur base toutes les théories communément reçues sur ce sujet. Mais les lois, auxquelles nos perceptions sont soumises, varient d'un de nos sens à l'autre. Et la recherche de ces variations est un objet intéressant. En particulier, les lois relatives aux perceptions acquises par le sens de la vue donnent lieu de faire bien des observations curieuses et utiles. Et ces lois n'ont point été encore, je crois, exposées d'une manière complète et pleinement satisfaisante. C'est un sujet qui n'entre pas dans le plan de cet ouvrage. Mais, en parlant de la conception mentale, j'aurai occasion de faire quelques remarques qui s'y rapportent.

Je sens qu'on pourra me dire, en opposition à ce que je viens d'affirmer, sur l'importance du travail de Reid relativement à la perception, que le résultat de ce travail n'est après tout qu'une découverte purement négative. Quelques personnes mêmes iront plus

Digitized by Google

plus loin peut-être, et penseront qu'il étoit inutile d'employer tant de travail et de sagacité, pour renverser une hypothèse, suffisamment réfutée par le simple exposé du fait. Je prie les personnes qui pourroient envisager la chose sous ce point de vue, de vouloir réfléchir que si aujourd'hui le système des idées paroît à beaucoup de lecteurs anti-philosophique et puérile, c'est l'effet des progrès faits assez récemment dans la science de l'esprit humain; que ces progrès sont dus surtout aux ouvrages de Reid; et qu'à l'époque où cet auteur commença d'écrire, on pensoit très-différemment. Je ne crains pas d'ajouter, qu'il y a peu de découvertes positives, dans toute l'histoire de la science, qui méritent plus d'éloges que cette suite de raisonnemens par lesquels Reid a dévoilé, d'une manière claire et sans réplique, la fausseté d'une hypothèse, transmise de génération en génération, depuis le premier âge de la philosophie jusqu'au siècle où nous sommes; et qui, dans les tems modernes, a non-seulement servi de base au scepticisme de Berkeley et de Hume, mais a été adoptée avec confiance, et comme une vérité indubitable, par Locke, Clarke et Newton.

Digitized by Google

SECTION IV.

De l'origine de nos connoissances.

Les philosophes, qui se sont efforcés d'expliquer les opérations de l'esprit humain par la théorie des idées; qui ont tenu pour certain qu'à chaque acte de la pensée, il y a dans l'esprit un objet, distinct de la substance qui pense; ont été conduits naturellement à rechercher, d'où ces idées tirent leur origine; si c'est du dehors, qu'elles arrivent à l'esprit, par le ministère des sens; ou si elles lui appartiennent dès l'origine.

Sur cette question, les anciens se sont partagés et ont eu des opinions assez variées. Mais comme ces opinions n'ont pas beaucoup d'influence sur celles qui prévalent de nos jours, il n'est pas nécessaire à mon but d'en faire un examen détaillé. Les modernes ne sont pas plus d'accord entr'eux sur ce point. Les uns pensent, avec Descartes, que l'esprit a un assortiment de certaines idées innées. D'autres, avec Locke, que toutes nos idées dérivent de la sensation et de la réflexion. Et plusieurs, surtout parmi

Digitized by Google

les métaphysiciens françois les plus récens, croient qu'on peut les rapporter toutes à la seule sensation.

De ces théories, c'est celle de Locke qui doit plus particulièrement nous occuper; parce qu'elle a servi de base à la plupart des systèmes de métaphysique, qui ont paru depuis l'époque où il l'a publiée; et aussi parce que la différence, entre cette théorie et celle qui dérive toutes nos idées de la sensation seule, est moins réelle qu'apparente.

Pour exposer nettement la doctrine de Locke sur l'origine de nos idées, il est nécessaire de placer ici une remarque relative au sens des mots qu'il emploie dans ce sujet. Cet auteur rapporte à la sensation toutes les idées que l'on suppose reçues par les sens externes; telles que nos idées de couleur, de son, de dureté, d'étendue, de mouvement; en un mot celles de toutes les qualités ou modes de la matière. Il rapporte à la réflexion les idées de nos propres opérations mentales; celles que nous tirons de la connoissance que nous avons de ce qui se passe en nous-mêmes; par exemple, nos idées de mémoire, d'imagination, de volition, de plaisir, de douleur. Ces deux sources nous

Digitized by Google

fournissent, selon lui, toutes nos idées simples. La seule puissance que l'esprit exerce sur elles consiste en certaines opérations, exécutées par voie de composition, d'abstraction, de généralisation, etc. avec les matériaux amassés par l'expérience. Le désir louable qu'avoit Locke d'introduire de la précision et de la clarté dans les spéculations métaphysiques, l'attention inquiète avec laquelle il cherchoit à préserver l'esprit de l'erreur, durent lui inspirer quelque prévention pour cette doctrine. Elle est certainement beaucoup plus simple et plus intelligible que celle de ses prédécesseurs. Elle fournit d'ailleurs une méthode, aisée et sûre en apparence, de résoudre nos connoissances en leurs principes élémentaires; et semble par là offrir un sûr préservatif contre les préjugés que favorisoit l'hypothèse des idées innées. Il y a déjà long-tems que ce principe fondamental du système de Locke a perdu son autorité en Angleterre; et les résultats sceptiques, auxquels ce système a servi de base, dans les ouvrages de quelques auteurs récens, ont fourni des argumens plausibles à ceux qui ont entrepris de l'attaquer. Le savant Harris en particulier fait

Digitized by Google

souvent mention de la doctrine de Locke, et toujours avec l'expression de la plus haute indignation. « Remarquez », dit-il dans un des passages où il le cite, « remarquez l'ordre » des choses en nous en rapportant aux mé- » taphysiciens modernes. Premièrement pa- » roît ce corps immense, qu'on nomme » le monde sensible. Ensuite cet univers et » tous ses attributs produisent les idées sen- » sibles. Puis de ces idées sensibles, en les » ébranchant et les émondant, on forme les » idées intelligibles, tant d'espèces que de » genres. Ainsi, lors même que ces philo- » sophes feroient l'esprit aussi ancien que le » corps, toutefois jusqu'à ce qu'il ait reçu » ses idées du corps, et que ses facultés dor- » mantes aient été ainsi éveillées, il n'étoit » au plus qu'une capacité inanimée. Car on » n'admet pas qu'il pût avoir aucune idée » innée. » Et ailleurs : « Pour moi, quand je » lis tout ce détail relatif à la sensation et » à la réflexion, et que l'on m'enseigne à » fond le procédé par lequel toutes mes » idées sont engendrées, je crois voir l'ame » sous la forme d'un creuset, où les vérités » sont produites par une sorte de chimie » logique. »

Digitized by Google

Si l'on admet les raisonnemens de Reid sur le système des idées, toutes ces spéculations relatives à leur origine tombent d'elles-mêmes. La question se trouve réduite à une simple question de fait. Il ne s'agit plus que de reconnoître les occasions où l'esprit commence à former ces notions simples dans lesquelles nos pensées peuvent se résoudre, et que l'on doit considérer comme les principes ou les élémens de la connoissance humaine. Relativement à plusieurs de ces notions, la recherche dont je parle n'offre aucune difficulté. Personne, par exemple, ne peut être embarrassé à dire, quelles sont les occasions où l'esprit commence à acquérir les notions des couleurs et des sons. Car ces notions n'existent que pour ceux qui ont certains sens particuliers; et on ne peut, par aucune combinaison de mots, les donner à celui qui est privé de ces sens. L'histoire de nos notions d'étendue et de figure, que peuvent suggérer la vue ou le toucher, n'est pas tout-à-fait si évidente. Aussi a-t-elle donné lieu à beaucoup de discussions. L'origine de ces notions, et celle des autres notions simples qui se rapportent aux qualités de la matière; en d'autres termes, l'indication des occa-

Digitized by Google

sions, où, par les lois de notre nature, ces notions nous sont suggérées, est un des objets principaux que Reid a eus en vue dans son analyse des sens externes. Il y a soigneusement évité toute espèce d'hypothèse, dans ce qui touche aux phénomènes inexplicables de la perception et de la pensée, et s'est scrupuleusement borné à décrire le fait avec exactitude. On pourroit proposer des questions semblables, sur les occasions où nous formons les notions de *tems*, de *mouvement*, de *nombre*, de *cause*, et d'une infinité d'autres objets. Ainsi, par exemple, plusieurs auteurs ont remarqué, que la perception d'un changement, quel qu'il soit, suggère à l'esprit la notion d'une *cause*, sans laquelle ce changement n'auroit point pu arriver. Le Dr. Reid observe que, sans le secours de la mémoire, nos facultés de perception n'auroient jamais pu nous conduire à former l'idée de *mouvement*. Je montrerai, dans la suite de cet ouvrage, que, sans cette même faculté de la mémoire, nous n'aurions jamais formé la notion de *tems*; et que, sans la faculté d'abstraire, nous n'aurions pu former la notion de *nombre*. Des recherches de cette nature, qui ont pour objet l'origine de nos connoissances, sont curieuses et

Digitized by Google

utiles. Lorsqu'elles sont faites d'une manière judicieuse, elles peuvent conduire à des résultats certains. Elles sont uniquement destinées à constater des faits. Et quoique ces faits soient cachés et qu'ils échappent à un observateur superficiel, ils peuvent être reconnus par celui qui les étudie avec une attention patiente.

Ce que je viens de dire sur les notions de tems, de mouvement, et de nombre, fait voir qu'il m'est impossible de commencer cet ouvrage par la recherche de l'origine de nos connoissances. Je serai appelé à m'en occuper plus d'une fois, en étudiant les facultés qui influent dans la formation de nos notions simples.

Quant à cette question : Toutes nos connoissances dérivent-elles en dernier ressort de la sensation ? je me contenterai d'observer ici, que l'opinion quelconque que l'on pourra préférer à cet égard, a beaucoup moins d'importance qu'on ne le croit communément. J'ai suffisamment prouvé, qu'il est absurde d'envisager l'esprit comme un magasin qui se remplit graduellement de matériaux, venus du dehors et introduits par le canal des sens; ou comme une table rase,

Digitized by Google

sur laquelle viennent s'imprimer des copies, qui ressemblent aux objets extérieurs. Ainsi, lors même que nous adopterions le principe, que, sans les organes des sens, l'esprit resteroit nécessairement privé de toute connoissance; il n'en résulteroit rien qui pût tendre le moins du monde à favoriser le matérialisme. En effet la seule conséquence qu'on en pourroit tirer, c'est que, par les lois de notre constitution intellectuelle, les impressions faites sur les sens par les objets extérieurs sont les occasions auxquelles l'esprit reçoit la perception des qualités du monde matériel et toutes les modifications de la pensée dont il est susceptible.

Mais, en nous en tenant même à cet aperçu rapide de la question proposée, on voit assez que l'on ne peut recevoir qu'avec beaucoup de restrictions, la doctrine qui rapporte aux occasions fournies par les sens l'origine de toutes nos connoissances. Tout le monde convient que les idées, appelées par Mr. Locke idées de réflexion, ne nous sont pas suggérées immédiatement par les sensations proprement dites. Ces idées de réflexions sont celles des objets que nous connoissons par le sentiment intime ou par

Digitized by Google

la conscience de ce qui se passe en nous. De telles idées, disons-nous, ne sont pas suggérées immédiatement par les sensations, qu'excitent les organes de nos perceptions. C'est ce qui est accordé par tous ceux qui se sont occupés de ce sujet. En conséquence, la doctrine dont nous parlons se réduit à ceci : les premières occasions, auxquelles nos diverses facultés intellectuelles s'exercent, nous sont fournies par les impressions faites sur les organes des sens. Par conséquent, sans ces impressions, il nous auroit été impossible de parvenir à connoître nos propres facultés. En interprétant ainsi cette doctrine, on peut la présenter sans doute comme un système plausible ; je suis en effet porté à croire que toutes les occasions auxquelles nos notions ont été formées, nous ont été fournies ou immédiatement, ou en dernière analyse, par les sens. Mais ou je suis bien trompé, ou ce n'est pas ainsi que l'entendent les partisans de cette doctrine et ses adversaires. Il est du moins certain qu'en l'expliquant comme je viens de faire, elle n'entraîne pas les conséquences, qui ont engagé un certain nombre de philosophes à l'attaquer, et d'autres à la défendre.

Digitized by Google

Il me reste à proposer une observation importante, qui est liée à ce sujet. En supposant même que, pour éveiller dans l'esprit la conscience de sa propre existence, et pour lui donner lieu d'exercer ses facultés, il soit indispensable que les organes des sens reçoivent certaines impressions; tout cela pourroit se faire, sans que nous eussions connoissance des qualités, ou de la simple existence du monde matériel. Pour aider à concevoir la vérité de cette proposition, qu'il me soit permis de supposer un être, semblable à l'homme à tous égards, mais n'ayant d'autres sens que l'ouïe et l'odorat. Je fais choix de ces deux sens, parce qu'ils sont tels, qu'en les employant seuls, nous ne pourrions évidemment parvenir jamais à la connoissance des qualités primaires de la matière, ni même à celle de l'existence des choses extérieures. Tout ce que nous pourrions inférer des sensations d'odeur et de son, qui nous affecteroient de tems en tems, seroit qu'il existe quelque cause inconnue, qui les produit.

Supposons donc que quelque sensation particulière est excitée dans l'esprit d'un tel être. A l'instant où elle l'affecte, il acquiert nécessairement à la fois la connoissance de

Digitized by Google

deux faits; l'existence *de la sensation*, et *sa propre existence*, en qualité d'être sentant. Après que la sensation aura pris fin, il pourra *se souvenir* qu'il l'a éprouvée; il pourra *imaginer* (1) qu'il l'éprouve encore. S'il a éprouvé une multitude de sensations diverses; il pourra les comparer, sous le rapport du plaisir ou de la douleur qu'il en a ressenti. Il arrivera naturellement qu'il *désirera* le retour des sensations agréables, et *craindra* celui des sensations douloureuses. Si les sensations de son et d'odeur sont excitées à la fois dans son esprit, il pourra faire *attention* à celle qu'il voudra, et détourner son attention de l'autre. Il pourra encore détourner son attention de toutes deux, pour la fixer sur le souvenir de quelqu'autre sensation qu'il a précédemment éprouvée. Il pourroit être conduit de la sorte, à exercer ses facultés les plus importantes, uniquement par des sensations qui existent dans son esprit, et qui ne lui donnent aucune information sur la matière ou

(1) Concevoir (*conceive*). Ce mot sera expliqué en détail dans un des chapitres suivans. Ici j'ai cru devoir lui substituer un mot plus usité. *P. P. p.*

Digitized by Google

les objets extérieurs. Au milieu de toutes ces modifications et opérations de son esprit, cet être sentiroit, et auroit la conviction la plus irrésistible, que toutes appartiennent à un seul et même être sentant et intelligent; en d'autres termes que toutes sont des modifications et des opérations de lui-même. Je ne parle point, quant à présent, des diverses notions simples (ou idées simples, comme on les appelle le plus souvent), qui seroient nées dans son esprit; telles que celles de *nombre*, de *durée*, de *cause* et d'*effet*, d'*identité personnelle*. Toutes ces idées, quoique sans aucune ressemblance avec ses sensations, ne pourroient pas manquer de lui être suggérées par elles. Un tel être pourroit donc savoir de l'esprit tout ce que nous en savons nous-mêmes. Et comme son langage seroit approprié exclusivement à l'esprit, comme il ne seroit pas emprunté des phénomènes matériels, par voie d'analogie; il auroit à certains égards beaucoup d'avantage sur nous dans l'étude de l'esprit humain.

Ces observations suffisent pour faire comprendre à quoi se réduit cette doctrine fort célébrée, qui rapporte aux seules sensations l'origine de toutes nos connoissances. On voit

Digitized by Google

que, même en l'envisageant comme vraie, ainsi que je suis disposé à faire dans le sens que j'ai expliqué; il ne s'ensuivroit nullement que nos notions des opérations de l'esprit soient *nécessairement postérieures* à la connoissance que nous avons des qualités ou de la simple existence de la matière. On ne pourroit pas même affirmer cela des notions qui d'ordinaire sont suggérées, *au premier instant*, par la perception des objets extérieurs.

Les remarques que je viens de faire sur cette doctrine ne paroîtront pas superflues à ceux qui voudront bien se rappeler, que, si à la vérité elle est contestée depuis bien des années en Angleterre, elle continue d'être reçue et adoptée implicitement en France par les philosophes les plus estimés; que quelques-uns d'entr'eux l'ont employée à la défense du matérialisme; et que d'autres s'en sont servis pour établir l'opinion, qu'entre l'homme et la brute les distinctions, relatives à l'intelligence, dépendent entièrement de la différence qui existe dans leur organisation corporelle et dans les facultés par lesquelles ils ont la perception des objets extérieurs.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De l'Attention.

Lorsque nous sommes engagés dans une conversation qui nous attache fortement, ou lorsque nous sommes occupés d'un sujet intéressant de recherche et de méditation; il arrive que les objets qui nous environnent ne produisent point en nous les perceptions qu'ils produisent à l'ordinaire, ou que ces perceptions sont oubliées à l'instant même. Une pendule, par exemple, sonnera l'heure dans la chambre où nous sommes, sans qu'au moment qui suit nous puissions dire si nous l'avons entendue ou non.

Dans ce cas, et dans d'autres de même nature, il me paroît qu'on croit généralement, et qu'on envisage comme une chose reçue, que l'objet extérieur ne fait pas impression sur nous, que nous n'en avons pas la perception. Certains faits analogues me font soupçonner que cette opinion n'est pas fondée. Si quelqu'un s'endort à l'église, et qu'il se réveille tout-à-coup, il ne se rappelle pas les derniers mots qu'a prononcés le

Digitized by Google

prédicateur, il lui seroit même impossible de dire s'il parloit ou non. Cependant il y a quelque raison de croire que le sommeil ne suspend pas entièrement la faculté de percevoir : car si le prédicateur s'arrête dans son discours, aussitôt tous ceux qui dorment, s'éveillent. Voilà donc un cas, où il y a perception et où celui qui l'a n'en conserve aucun souvenir à l'instant où elle cesse.

Il n'est pas difficile de produire plusieurs exemples du même phénomène. Quand nous lisons, surtout si le livre est écrit dans une langue qui ne nous soit pas tout-à-fait familière ; il faut que nous ayons la perception successive de toutes les lettres, que de ces lettres nous formions des syllabes, et de ces syllabes des mots, avant de pouvoir comprendre le sens d'une seule phrase. Tout ce procédé intellectuel s'exécute, sans que la mémoire en conserve aucune trace.

On a fait voir, en discutant les principes de l'optique, que dans la perception que nous avons de la distance visible des objets à l'œil, il y a un jugement de l'intelligence, qui précède cette perception. En certains cas ce jugement dépend d'une multitude de circonstances diverses que l'esprit compare

et

Digitized by Google

et combine; de la conformation de l'organe qui est requise pour la vue distincte, de l'inclinaison des axes optiques, de l'apparence plus ou moins distincte des petites parties visibles des objets intermédiaires et de leurs mutuelles distances, peut-être encore de quelques autres circonstances; et néanmoins telle est la facilité avec laquelle ces procédés s'exécutent, par l'habitude de les pratiquer sans cesse dès la première enfance, qu'il nous semble que la perception de la distance de l'objet visible est instantanée. Il faut même beaucoup de raisonnemens pour prouver qu'elle n'est pas telle, lorsqu'on s'adresse à des hommes étrangers à la philosophie.

Un exemple encore plus familier ne sera peut-être pas inutile pour rendre la même vérité plus sensible. On sait assez, que nos idées ne se succèdent pas au hasard, mais selon certaines lois d'association, que quelques philosophes modernes se sont appliqués à reconnoître. Cependant il arrive souvent, surtout lorsque l'esprit est animé par la conversation, que l'on passe rapidement d'un sujet à l'autre, sans qu'il soit possible, au premier abord, de voir le rapport qui les

Digitized by Google

lie : et il faut beaucoup de réflexion, à celui même qui a opéré ce passage, pour s'assurer des intermédiaires dont il a suivi la trace. Hobbes, dans son *Léviathan*, en donne un exemple assez singulier. « Au milieu » d'une conversation sur les guerres civiles, » qu'est-ce qui pouvoit paroître plus déplacé » que cette question : *Combien valoit le* » *denier romain ?* Mais avec un peu de ré- » flexion je trouvai bientôt ce qui l'avoit » fait naître. Le sujet de la conversation » amena naturellement l'histoire du Roi, et » de la trahison par laquelle il fut livré à » ses ennemis. Ce souvenir fit penser à la » trahison de Judas Iscariot et à la somme » qui en fut le prix. — Cette suite d'idées », dit Hobbes, « passa dans un clin d'œil par » l'esprit de celui qui parloit, parce que » rien n'est plus rapide que la pensée. » Il y a apparence que, si l'on avoit demandé à celui qui fit la question, comment il y avoit été conduit, il auroit été fort embarrassé au premier moment d'expliquer cela nettement.

Les exemples que nous venons d'alléguer prouvent en même tems qu'une perception, ou une idée, qui passe par l'esprit sans laisser

Digitized by Google

aucune trace dans la mémoire, peut servir néanmoins à introduire d'autres idées, qui sont liées avec elle par les lois de l'association. J'aurai occasion d'établir ce fait important sur d'autres preuves.

Lorsqu'une perception, ou une idée, passe dans notre esprit, sans que, le moment d'après, nous en ayons aucun souvenir; tout le monde, et même ceux qui n'y ont pas réfléchi, attribuent ce défaut de mémoire à défaut d'attention. Ainsi, dans l'exemple de la pendule qui sonne l'heure, en voyant l'aiguille des minutes qui a passé midi, celui qui, quoique présent, ne l'a pas entendu sonner, ne manquera pas de dire, qu'il n'y a pas fait attention. Il semble donc que, même à s'en rapporter à l'observation la plus commune, il y a un certain effort d'esprit dont la mémoire dépend, effort qu'on a coutume de désigner par le mot d'attention.

Plusieurs auteurs ont insisté sur ce rapport qui existe entre l'attention et la mémoire. Quintilien en parlant de cette dernière faculté, s'exprime ainsi : « On ne peut » s'empêcher de reconnoître ici l'influence » de l'attention, qui, comme les yeux du » corps, tient son objet fixé sans s'en dé-

Digitized by Google

» tourner jamais (1). » Locke a fait la même remarque (2), et elle a été répétée par la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'éducation.

Mais quoiqu'on ait souvent remarqué la liaison qui existe entre l'attention et la mémoire, je ne me rappelle pas que les auteurs qui ont écrit sur l'esprit humain aient compté l'attention parmi les facultés dont ils ont fait l'énumération (3), et aucun, à ma connois-

(1) *Nec dubium est quin plurimum, in hac parte, valeat mentis intentio, et velut acies luminum a prospectu rerum quas intuetur non aversa.*

(2) « La mémoire dépend beaucoup de l'attention » et de la répétition. » Locke, *Essai etc., liv. I. ch. 10.*

(3) On trouve quelques observations importantes sur l'attention dans les écrits de Reid, en particulier dans ses *Essais sur les facultés intellectuelles de l'homme, p. 62.*, et dans ses *Essais sur les facultés actives de l'homme, p. 78 et suiv.* — C'est cet auteur ingénieux qui remarque que l'attention aux choses extérieures constitue ce qu'on appelle proprement *observation*, et que l'attention aux choses qui se passent au-dedans de nous, est appelée *réflexion*. Il a aussi indiqué la cause de la difficulté qu'on éprouve à exercer cette dernière faculté, difficulté qui est le principal obstacle à l'étude de l'esprit humain. J'aurai occasion, dans une autre partie de cet ouvrage, de traiter de l'habitude de l'inattention d'une manière

Digitized by Google

sance, ne l'a considérée comme assez importante pour mériter un examen particulier (1). On trouve un chapitre dans Helvétius, inti-

---

plus générale, et de faire quelques remarques pratiques sur les moyens de fortifier la faculté d'observer et celle de réfléchir. Le point de vue sous lequel j'envisage ici l'attention est fort limité. Il tend à recueillir quelques principes généraux, nécessaires pour l'intelligence de tout ce qui doit suivre.

(1) Il faut remarquer que l'auteur a surtout en vue les écrivains de son pays. Wolf compte l'attention parmi les facultés de l'ame, Condillac et Bonnet ne l'ont pas oubliée. Le premier la met même en tête de toutes les opérations de l'ame, dans les *Leçons préliminaires* de son *Cours d'étude*. Le second, dans son *Essai analytique sur l'ame*, T. I. ch. 7, s'occupe beaucoup de l'attention, et en traite d'une manière distincte. Il consacre à cette faculté un chapitre entier dans l'*Essai de psychologie*. Et il en traite de nouveau d'une manière expresse dans le *Philalethe*. En sorte que, depuis son premier jusqu'à son dernier ouvrage, et à l'époque intermédiaire, on voit que ce philosophe a donné une place importante à la faculté, qui paroît avoir été en quelque sorte omise par les prédécesseurs de Mr. Dug. Stewart, dans l'école de philosophie, dont il est un des premiers soutiens. Je ne cite pas des écrits plus récens, où l'omission dont il est ici question a pu être réparée, puisqu'il est évident que je ne dois rappeler que ceux qu'a pu connoître l'auteur à l'époque où il écrivoit. *P. P.p.*

Digitized by Google

tulé, *De l'inégale capacité d'attention* (1). Mais il s'y occupe principalement de cette recherche patiente, ou, comme il s'exprime, de cette *attention suivie*, de laquelle dépend en grande partie le génie philosophique. Cet auteur remarque aussi, comme ceux que je viens de citer, que « c'est » l'attention, plus ou moins grande, qui » grave plus ou moins profondément les » objets dans la mémoire. » Mais il ne parle pas de cet effort, qui est nécessaire, pour qu'il y ait, même au degré le plus foible, quelqu'exercice de cette faculté. C'est cet effort que je me propose de considérer ici. Il ne s'agit pas en ce moment d'examiner cet exercice de l'attention plus ou moins considérable, qui grave plus ou moins profondément les choses dans notre souvenir; mais cet acte ou cet effort sans lequel nous n'avons aucun souvenir, aucune mémoire quelconque.

Quant à la nature de cet effort, il est peut-être impossible que jamais notre curiosité soit pleinement satisfaite. Souvent nous parlons de l'attention comme ayant ses degrés

(1) *De l'Esprit.* T. IV, Disc. III. Chap. I.

Digitized by Google

d'intensité. Dans ces façons de nous exprimer, nous semblons supposer que l'esprit exerce ses facultés avec différens degrés d'énergie. Je ne sais si cette manière de peindre ce qui se passe en nous a un sens bien clair et bien précis. Pour moi, sans prétendre donner mon opinion pour règle, je suis porté à croire que, pour qu'il y ait souvenir, il faut que la perception ou l'idée rappelée ait été présente à l'esprit pendant un certain tems, et qu'elle ait été considérée exclusivement à toute autre ; et il me paroît que l'attention consiste en partie (peut-être en totalité) dans l'effort que fait l'esprit pour tenir cette idée ou cette perception présente, et pour exclure les autres objets qui s'offrent en même tems à sa contemplation.

Mais quelle que soit la difficulté de bien constater en quoi consiste cet acte de notre esprit ; chacun sait, par la connoissance qu'il a de ce qui se passe en lui-même, que cet effort est bien réel, et qu'il a une liaison essentielle avec la faculté de retenir, ou avec la mémoire. J'ai donné plusieurs exemples d'idées qui passent par notre esprit, sans que l'instant d'après nous en ayons le moindre souvenir. Ces exemples étoient destinés à

Digitized by Google

faire comprendre le sens que j'attache au mot *attention :* je voulois aussi rappeler par quelques traits frappans, qu'il peut y avoir des cas où nous avons une suite de pensées, sans qu'elles excitent notre attention pendant qu'elles sont présentes, et sans qu'ensuite notre mémoire en conserve le souvenir; vérité reconnue par les philosophes. Je vais maintenant exposer d'autres phénomènes qui me paroissent du même genre, et susceptibles d'être expliqués de la même manière, quoiqu'on les ait le plus souvent rapportés à des principes différens.

Les effets étonnans de la pratique pour former les habitudes, ont été souvent remarqués, et c'est avec raison qu'on les envisage comme un des traits les plus curieux de la constitution de l'homme. Une opération mécanique, par exemple, que nous avions d'abord la plus grande peine à exécuter, nous devient avec le tems si familière, que nous sommes en état de nous en acquitter sans le moindre danger de nous tromper, même pendant que notre attention paroît engagée ailleurs. La vérité est que, par l'effet d'une association rapide, les différens mouvemens que cette opération exige, s'offrent succes-

Digitized by Google

sivement à la pensée, sans que nous en conservions le souvenir : la rapidité avec laquelle nous parcourons cette suite d'idées, est proportionnée à la longueur de notre expérience ; et c'est en vertu de cette facilité d'association que nous n'éprouvons ni embarras ni hésitation : elle nous donne à chaque instant une idée précise et assurée de l'effet qu'il faut produire (1).

Dans quelques actions qui nous sont très-familières, nous éprouvons que nous sommes incapables de faire attention aux actes de la volonté qui les ont précédées, et que nous n'en conservons aucun souvenir. En conséquence, quelques philosophes d'un grand mérite ont révoqué en doute l'existence de ces actes de la volonté ; et ont représenté nos

(1) Ceci ne tend pas à mettre en doute l'effet qu'a sur les muscles, la pratique des arts mécaniques. Cet effet n'est pas moins certain que celui qu'on observe sur l'esprit seul. Un homme accoutumé à écrire de la main droite, écrira mieux de la gauche que celui qui n'auroit jamais pratiqué cet art, mais il n'écrira pas aussi bien de la gauche que de la droite. — On peut en conclure à ce qu'il semble, que les effets de la pratique doivent être attribués en partie à l'esprit, et en partie au corps.

Digitized by Google

actions habituelles comme involontaires et mécaniques. Mais certainement on n'a pas droit de déclarer de tels actes impossibles, par cette seule raison que nous sommes incapables d'en conserver le souvenir : car nous aurions le même droit d'affirmer que la perception de la distance des objets à l'œil est instantanée, parce que nous ne pouvons point nous rappeler les procédés successifs par lesquels nous jugeons de cette distance. Ce seroit en vain qu'on prétendroit fortifier l'objection, en disant qu'il y a des cas où il est difficile, peut-être impossible, de combattre nos actions habituelles par une volonté contraire. Car il ne faut pas oublier, que cette volonté contraire ne reste pas en nous constante et fixe pendant tout le cours d'une action un peu compliquée : ce n'est qu'une intention vague, une résolution générale, qui disparoît à l'instant où l'occasion rappelle la suite d'idées et de volontés auxquelles elle est associée (1).

(1) La manière dont le Dr. Porterfield résout cette difficulté est assez singulière. « Tel est, dit-il, le » pouvoir de la coutume et de l'habitude, que plu» sieurs actions, qui sans aucun doute sont volon» taires et qui procèdent de notre esprit, deviennent

Digitized by Google

On peut dire à la vérité que ces observations prouvent simplement qu'il est possible que nos actions habituelles soient volontaires. Mais si une fois on accorde cela, on n'a que faire d'autres preuves. Si les phénomènes que nous discutons s'expliquent clairement par les lois de l'esprit humain qui constituent sa nature, et qui sont bien connues et avouées de tout le monde; il seroit contraire aux règles d'une saine philosophie d'inventer un nouveau principe pour en rendre compte. Ainsi la doctrine que j'ai exposée sur la nature de l'habitude, n'est point fondée sur une hypothèse, comme quelques personnes

---

» en certaines circonstances nécessaires, tellement » qu'elles paroissent entièrement mécaniques et in- » dépendantes des actes de notre volonté. Mais il ne » suit pas de là que notre esprit n'influe pas sur de » tels mouvemens, il faut seulement en conclure qu'il » s'est imposé à lui-même une loi, par laquelle il » règle et gouverne ces mouvemens à son plus grand » avantage. En tout cela, il n'y a rien qui tienne de » la nécessité intrinsèque, l'esprit est en pleine » liberté d'agir comme il lui plaît. Mais étant un » agent sage et intelligent, il ne peut que choisir de » se conformer à cette loi, à cause de l'utilité et de » l'avantage qui résulte de cette manière d'agir. » *Traité de l'œil*, vol. II. p. 17.

Digitized by Google

ont paru le croire. Au contraire, cette imputation retombe en entier sur ceux qui croient expliquer nos habitudes, en disant qu'elles sont *mécaniques* et *automatiques*. Car si cette manière de s'exprimer a quelque sens, elle suppose l'existence d'une loi de notre constitution mentale, qui a jusqu'ici échappé à l'observation, et qui n'a d'analogie avec aucune autre.

C'est surtout la doctrine de Hartley que j'ai en vue dans cette remarque; doctrine qui a été appuyée par une autorité beaucoup plus respectable, celle du Dr. Reid.

« L'habitude, » dit ce dernier et ingénieux écrivain, « diffère de l'instinct, non par sa » nature, mais par son origine : l'instinct » est naturel, l'habitude est acquise. Ces » deux principes opèrent sans volonté ou » intention, sans pensée; et peuvent en con- » séquence être appelés principes méca- » niques (1). » Et ailleurs il s'exprime ainsi : « Je conçois que c'est une partie de notre » constitution, que pour tout ce que nous » avons été accoutumés à faire nous acqué- » rons non-seulement de la facilité, mais un

(1) *Essays on the active Powers of man, p. 128.*

Digitized by Google

» penchant à le faire de nouveau, lorsque » la même occasion renaît : tellement que » pour nous en empêcher, il faut une vo- » lonté ou un effort particulier ; mais que » pour le faire, il ne faut très-souvent aucun » acte de volonté (1). »

Le Dr. Hartley expose la même doctrine d'une manière encore plus détaillée.

« Supposez, dit-il, qu'un homme, qui » fait mouvoir ses doigts au gré de sa vo- » lonté, commence à apprendre à jouer du » clavecin. Le premier pas dans cette étude » sera de remuer ses doigts en les passant » d'une touche à l'autre, avec un mouve- » ment très-lent, en regardant les notes, » et en exerçant, à chaque mouvement, un » acte de volonté exprès et distinct (2). Peu » à peu, les mouvemens se lient les uns aux » autres, ainsi qu'aux impressions que font » les notes : cela s'opère par cette faculté » d'association, dont nous avons si souvent » parlé ; et il en résulte que les actes de la » volonté deviennent, de momens en mo-

(1) Ibid. p. 130.

(2) Le texte dit seulement *exprès*, j'ai ajouté *distinct*, pour lever toute équivoque : dans les phrases suivantes, je n'userai pas de la même précaution. *P. P. p.*

Digitized by Google

» mens, moins exprès, jusqu'à ce qu'enfin » ils sont évanouissans et imperceptibles. » En effet un bon exécutant, formé par » une longue pratique, joue d'après les » notes, ou d'après les idées qu'il conserve » dans sa mémoire, et peut en même tems » s'occuper d'une suite de pensées toute » différente, ou même soutenir une conver- » sation avec une autre personne. D'où nous » pouvons conclure, qu'il n'y a, dans son » exécution musicale, aucune intervention » de cette espèce d'idée (1), ou de cet état » de l'esprit, qu'on nomme volonté (2). » Hartley appelle ces sortes de phénomènes des « transitions de l'action volontaire à » l'action automatique. »

Il m'est impossible de ne pas envisager comme plus philosophique le système qui admet, que les actions volontaires dans l'origine demeurent telles constamment ; et que cela est vrai, quoique, dans les actions compliquées qu'une longue pratique a rendues habituelles, nous ne soyons pas en état de nous

(1) *Idée.* Ce mot est pris ici dans un sens fort général, et lié à la doctrine de Hartley. *P. P. p.*

(2) *Vol. I. p. 108.*

Digitized by Google

rappeler distinctement chaque acte de notre volonté qui y a concouru. Ainsi dans l'exemple du musicien qui joue du clavecin, je crois que chaque mouvement de chaque doigt est précédé d'un acte de la volonté, quoiqu'il ne lui en reste aucun souvenir; et quoique, tandis qu'il exécute, il ait pu s'occuper d'une suite de pensées différentes. Car on peut remarquer que le musicien, qui peut jouer le plus rapidement, peut aussi, s'il le veut, jouer assez lentement pour donner attention à chaque mouvement et à l'acte volontaire qui le détermine, de manière à en conserver un souvenir distinct. Il peut ensuite accélérer son exécution par degrés, jusqu'à ce qu'il en vienne au point de n'être plus en état de se rappeler ces différens actes. Sur quoi il y a deux suppositions à faire : l'une que dans les deux cas l'opération est au fond la même, qu'il n'y a de différent que la rapidité avec laquelle elle s'exécute, et qu'à un certain degré de rapidité, les actes de la volonté durent trop peu pour laisser aucune impression sur la mémoire; l'autre, qu'à un certain degré de rapidité, l'action n'est plus en notre pouvoir, qu'elle est conduite par un pouvoir inconnu, dont nous ignorons la na-

Digitized by Google

ture, comme nous ignorons la cause de la circulation du sang, ou du mouvement vermiculaire des intestins (1). Cette dernière

(1) Telle étoit à ce qu'il paroît l'opinion de l'évêque Berkeley, qui, sur l'habitude, s'exprime à peu près comme les deux philosophes que j'ai cités. « Il faut » convenir, dit-il, que nous n'avons pas la conscience » des mouvemens de systole et de diastole de notre » cœur, ni du mouvement du diaphragme. On auroit tort d'en conclure qu'une substance privée d'intelligence pourroit agir aussi régulièrement que » nous. La vraie conséquence qu'on en peut tirer, » c'est que l'individu pensant, la personne humaine, » n'est pas l'auteur réel de ces mouvemens naturels. » Et en effet, si ces mouvemens viennent à se déranger, l'homme ne s'en impute point le blâme, » tout comme il ne s'estime pas lui-même à cause » de leur régularité. On peut dire la même chose des » doigts d'un musicien. Quelques personnes disent » qu'il les meut par habitude : mais il ne sait pas lui-» même comme il les meut. Or il est évident qu'une » chose qui se fait selon quelque règle, doit procéder d'un agent qui entende et sache la règle. Puis » donc que ce n'est pas du musicien lui-même que » procèdent ces mouvemens, il faut que ce soit de » quelqu'autre intelligence active; peut-être est-ce de » cette même intelligence, qui gouverne les abeilles » et les araignés, et qui meut les membres de ceux » qui marchent en dormant. » — Voy. le traité intitulé *Siris*, p. 123.

supposition

Digitized by Google

supposition me semble à peu près de même genre que celle qu'on feroit en disant : dans les mouvemens ordinaires on voit qu'un corps allant d'un lieu à un autre, traverse tous les espaces intermédiaires ; mais lorsque les mouvemens sont si rapides qu'ils échappent à l'œil, il peut bien en être autrement. Quant à la première supposition, on peut dire qu'elle a en sa faveur l'analogie avec un grand nombre d'autres faits liés à notre constitution. J'en ai déjà donné quelques exemples, et il seroit facile d'en multiplier le nombre. Un habile chiffreur, par exemple, somme rapidement une colonne de chiffre. Il peut énoncer le total avec une pleine certitude, et il lui est impossible peut-être de se rappeler un seul des chiffres dont ce total est composé : cependant personne ne doute, que chacun de ces chiffres n'ait passé dans son esprit, et personne n'imaginera sans doute que, lorsque la rapidité fait perdre le souvenir de ses différens actes, le calculateur obtienne son résultat par une sorte d'inspiration. Cette hypothèse seroit parfaitement analogue à celle du Dr. Hartley sur la nature de l'habitude.

La seule objection plausible qu'on puisse, à ce qu'il me semble, élever contre les prin-

Digitized by Google

cipes que j'ai tâché d'établir sur ce sujet, seroit la rapidité étonnante, et presqu'incroyable, avec laquelle ces principes supposent que nos opérations intellectuelles s'exécutent. Quand, par exemple, un homme lit à haute voix, il doit y avoir, conformément à cette doctrine, un acte de volonté distinct pour l'articulation de chaque lettre. Or on a trouvé, par une expérience exacte (1), qu'il est possible de prononcer environ deux mille lettres dans une minute. Est-il raisonnable de supposer, que l'esprit est capable d'un si grand nombre d'actes différens, dans un intervalle de tems aussi court.

Sur cette objection, il y a d'abord une remarque à faire : Tous les argumens dirigés contre la doctrine précédente, et qui se fondent sur la rapidité qu'elle attribue à nos opérations intellectuelles, attaquent également la doctrine généralement reçue rela-

(1) *Incredibili velocitate peraguntur et repetuntur musculorum contractiones. Docent cursus, præsertim quadrupedum, vel lingua, quæ quadringenta vocabula, forte bis mille literas, exprimit spatio temporis quod* minutum *vocare solemus, quamvis ad multas literas exprimendas plures musculorum contractiones requirantur.* Consp. medicinæ theor. a Jac. Gregory. p. 171.

Digitized by Google

tivement à la perception de la distance par l'organe de la vue. En outre, à quoi se réduit cette supposition, qu'on représente comme inadmissible ? A dire que notre esprit peut exécuter certains actes dans un tems si court, que nos facultés ne peuvent en faire l'estimation. Une telle supposition, loin d'être absurde, a en sa faveur l'analogie avec plusieurs faits bien attestés. Le microscope a mis sous nos sens un monde nouveau, dont les prodiges n'étoient pas même soupçonnés. Et ces brillantes découvertes ont accoutumé peu à peu les philosophes à chercher l'explication des phénomènes dans les modifications des corps qui échappent à nos sens. Pourquoi ne suivrions-nous pas ici la même marche ? Et puisqu'il est bien prouvé que plusieurs procédés de l'intelligence échappent à notre attention à cause de leur rapidité ; pourquoi n'appliquerions-nous pas cette loi de notre nature à une classe de faits analogues, qu'elle seule paroît expliquer? Nos idées de tems et d'espace sont purement relatives : si notre attention et notre mémoire étoient plus parfaites ; s'il y avoit quelque moyen, en augmentant leur intensité, de nous faire saisir les événemens les plus rapides, à peu

Digitized by Google

près comme un verre nous permet de voir des espaces qui échappent à l'œil nud; l'aspect du monde intellectuel s'étendroit pour nous, comme l'aspect du monde matériel s'est étendu par le microscope.

On peut joindre à ces remarques une dernière réflexion, tirée de la considération des causes finales. L'attention et la mémoire sont principalement destinées à fixer les résultats de l'expérience et de la réflexion, afin de les rendre utiles à notre conduite future. Il n'y avoit donc aucune raison qui pût porter l'auteur de notre nature à étendre l'emploi de ces facultés jusqu'à des intervalles de tems, que, dans le cours ordinaire de la vie, nous ne pouvons avoir aucun besoin d'estimer. Les procédés intellectuels un peu compliqués ont tous quelque fin qui leur est propre. Les uns servent à la perception, les autres à l'action. Après que cette fin est remplie, il seroit bien inutile que la mémoire conservât le souvenir de tous les pas qu'a faits notre esprit pour l'atteindre. Il n'en résulteroit pour elle qu'une surcharge, produite par une multitude de petits détails sans valeur.

Malgré tous ces raisonnemens, on persistera peut-être à trouver cette doctrine trop

Digitized by Google

hypothétique ; et il pourroit se trouver des lecteurs qui seroient plus disposés à abandonner la théorie commune de la vision, qu'à admettre les conséquences que j'en ai tirées. Il ne sera donc pas inutile de leur offrir un nouvel exemple, plus frappant que tous ceux que j'ai allégués jusqu'ici, de la rapidité avec laquelle nos pensées se succèdent et passent d'un sujet à l'autre, par l'effet de la pratique et de l'habitude.

Lorsqu'un faiseur d'équilibre balance sur son doigt une baguette verticale, il faut non-seulement que son attention soit en jeu, mais que l'œil fixe constamment cet objet. Il est évident que la partie du corps, sur laquelle la baguette s'appuie, n'est jamais dans un repos parfait; car si cela étoit, elle n'y tomberoit pas moins, qu'elle ne feroit sur une table où on la placeroit dans la même situation. Il faut donc que le faiseur d'équilibres surveille, dès le commencement, toutes les déviations de la ligne verticale, et qu'il prévienne chacune d'elle par un mouvement en sens contraire. De la sorte la baguette n'a pas le tems de tomber en suivant la pente de quelqu'une de ces déviations; et elle reste sensiblement verticale, à peu près comme une

Digitized by Google

toupie se soutient par la rapidité de sa rotation. Qu'un homme parvienne à porter ainsi une baguette, c'est déjà une chose assez remarquable. Mais qu'il puisse en tenir deux ou trois en équilibre, sur différentes parties du corps, et en même tems se balancer lui-même sur une corde ou sur un fil d'archal; cela tient du prodige. On ne sauroit dire que, dans ces tours, l'esprit partage son attention dans le même instant à ces différens équilibres; car ce n'est pas l'attention seule dont il s'agit, mais encore le regard. Nous sommes donc conduits à penser que l'attention et le regard se dirigent successivement sur ces différens objets. Et dès lors il faut convenir que ces changemens de pensées s'exécutent avec une étrange vîtesse, puisque l'effet est sensiblement le même que si ces actes s'exécutoient d'une manière simultanée.

Saisissons cette occasion de faire observer que ce même fait prouve la possibilité d'exécuter une suite d'actes volontaires, sans en conserver le souvenir. Car ici les mouvemens ne se succèdent point dans un ordre régulier, comme ceux du joueur de clavecin. Ils sont nécessairement déterminés par des circonstances accidentelles, qui peuvent et doivent

Digitized by Google

varier à mille égards, chaque fois que l'expérience est répétée. En vain accorderions-nous à Hartley, que, dans l'exécution d'une pièce de musique, « peu à peu les mouvemens se lient les uns aux autres, ainsi » qu'aux impressions que font les notes, » par voie d'association, sans aucune intervention de cet état de l'esprit, qu'on » nomme volonté. » Ici la possibilité d'une telle supposition est démentie par la nature même de la chose à laquelle on tenteroit de l'appliquer.

La dextérité des joueurs de gobelets (qui, pour le dire en passant, n'est pas indigne de l'attention des philosophes) pourroit nous fournir plusieurs exemples de même genre. Cet art me semble fondé sur un principe que j'énoncerois ainsi : on peut, par une longue pratique, acquérir la faculté d'exécuter certains procédés intellectuels beaucoup plus vîte que les autres homme. Et en effet, il n'est point de tour de passe-passe, qui ne suppose que l'observation, la pensée et la volonté sont en activité. On peut même acquérir aussi la faculté d'exécuter avec la main une multitude de mouvemens, sous les yeux d'une assemblée, dans un in-

Digitized by Google

tervalle de tems si court, qu'il ne suffit pas aux spectateurs, pour que leur attention les grave dans leur mémoire (1).

Quelques philosophes ont nié l'influence de la volonté sur les actions devenues habituelles. D'autre part, Stahl et ses disciples, se jetant dans l'extrême opposé, rapportent à la volonté tous les mouvemens vitaux. Si l'on admet, disent ces philosophes, qu'il y a des cas où notre volonté est active, sans que notre attention se fixe sur son objet; ne se peut-il pas que tous ces mouvemens vitaux, que nous nommons involontaires, soient l'effet d'un dessein ou d'une volonté inaperçue? Mais il y a une grande différence entre les deux classes de faits que l'on compare. Dans les faits du premier genre, l'esprit sent qu'au commencement il y a eu acte de la pensée et de la volonté; il se souvient que peu à peu, à mesure que le procédé intellectuel est devenu plus rapide, il a perdu le pouvoir d'y faire attention. Dans l'autre classe de faits, il s'agit de certains effets, ignorés de l'homme à tout âge, quoiqu'ils se succèdent régulièrement dès le com-

(1) Voyez la note E.

Digitized by Google

mencement de la vie, et par conséquent bien avant l'époque où naissent la réflexion et l'expérience.

Parmi les sectateurs de Stahl, on en trouve qui s'expriment avec inexactitude, même sur ce qui concerne les actions purement habituelles. Le Dr. Porterfield, par exemple, dans son *Traité de l'œil*, se donne beaucoup de peine pour prouver que l'ame peut penser et vouloir sans en avoir la connoissance ou la conscience. C'est, je l'avoue, ce qui me paroît tout-à-fait inconcevable. La vérité est, je crois, que l'esprit peut penser et vouloir, sans donner à ses pensées et à ses volontés ce degré d'attention, qui est indispensablement nécessaire, pour qu'il puisse ensuite se les rappeler. Ce n'est point là une critique qui tombe sur les mots seulement. Il y a une différence essentielle entre l'attention et la conscience. Et il importe de ne point la perdre de vue, si l'on veut parler sur cette matière avec quelque précision (1).

(1) Reid fait remarquer cette différence dans ses *Essais sur les facultés actives de l'homme, p. 60.* « L'attention, dit-il, est un acte volontaire. Elle requiert » une force active pour commencer et pour se sou-

Digitized by Google

L'une est un état involontaire de l'esprit, l'autre est un acte volontaire. L'une n'a aucune liaison avec la mémoire; l'autre lui est intimement liée, et sans elle les idées et les perceptions qui passent dans notre esprit, n'y laissent aucune trace.

Que deux personnes nous parlent à la fois; nous pourrons bien écouter l'une d'elle, sans que l'autre nous en empêche; mais si nous voulons écouter toutes deux, nous n'entendons ni l'une, ni l'autre. Le fait est, je pense, que lorsque nous prêtons attention constamment à une seule personne, les mots prononcés par l'autre ne font aucune impression sur notre mémoire, parce que notre attention ne s'y applique pas : en conséquence ils nous affectent aussi peu, que s'ils n'avoient point été prononcés. Remarquez, cependant, que ce pouvoir même que nous avons, de donner notre attention à volonté à l'une

---

» tenir. Elle se soutient au gré de notre volonté. Au » lieu que la conscience est involontaire, et ne peut » être continuée ou soutenue : elle change d'objet » avec chacune de nos pensées. » Le même auteur remarque que ces deux facultés ont été souvent confondue par les philosophes, et en particulier par Locke.

Digitized by Google

des deux personnes seulement, suppose que l'esprit, dans un même et unique instant, a la conscience des sensations que l'une et l'autre lui procurent.

Encore un fait bien connu, qui est propre à jeter du jour sur cette distinction. Si un homme perd la vue par quelqu'accident; le tact chez lui ne manque jamais d'acquérir peu à peu une sensibilité plus exquise. Ce phénomène ne peut s'expliquer que de deux manières. On peut dire qu'en conséquence de la privation d'un sens, il se fait dans la constitution physique du corps quelque changement, en vertu duquel un autre organe se perfectionne. Ou bien, on peut supposer que l'esprit acquiert graduellement, la faculté de faire attention à ces foibles sensations, dont auparavant il avoit bien la conscience, mais qu'il négligeoit et oublioit. Laquelle de ces suppositions est la plus philosophique? C'est ce sur quoi personne, je crois, ne peut hésiter.

Après avoir traité des habitudes, dans lesquelles l'esprit et le corps sont intéressés; il me reste quelques remarques à faire sur certains phénomènes purement intellectuels, qui peuvent, si je ne me trompe, s'expliquer par les mêmes principes.

Digitized by Google

On ne peut étudier les élémens de la géométrie, sans rencontrer des théorèmes dont la vérité nous frappe, à l'instant où on les énonce. Je ne parle pas de ceux que les sens en quelque sorte démontrent; par exemple, que deux côtés d'un triangle pris en somme surpassent le troisième; ou qu'un cercle ne peut en couper un autre en plus de deux points. Je parle de théorèmes relatifs à la quantité envisagée d'une manière abstraite, tels que ceux qui composent le cinquième livre d'Euclide (1). Parmi ces propositions, il y en a plusieurs que les élèves, qui les rencontrent pour la première fois, seroient tout prêts à admettre même sans démonstration. Cependant ce ne sont point des axiomes : car leur évidence ne frappe pas également tout le monde; elle requiert, pour être sentie, un certain degré de pénétration et de promptitude. En même tems il arrive souvent que, quoique nous soyons convaincus de la vérité d'une telle proposition, nous ne sommes pas en état de montrer aux autres sur quoi notre conviction se fonde. Dans ce

(1) On sait que ce livre traite des proportions. *P. P. p.*

Digitized by Google

cas-là, il me paroît fort probable qu'avant que nous donnions notre assentiment au théorème, il s'exécute dans notre esprit un procédé démonstratif (1), mais qu'il passe trop rapidement, pour que nous puissions retenir les idées qui le composent, et les exposer aux autres dans un ordre logique. Cette opinion est confirmée peut être par les deux observations suivantes : il n'y a point de propositions plus difficiles à démontrer rigoureusement d'après les principes, que celles qui sont très-voisines des axiomes et ne s'en éloignent que de quelques pas. Et d'autre part, les hommes doués d'une grande facilité à saisir les vérités mathématiques, sont clairs et méthodiques en les exposant à d'autres. Un homme qui n'a point une pénétration extraordinaire, à l'instant où on lui explique les principes du calcul des fluxions ou de la méthode des premières et dernières raisons, est convaincu de leur vérité. Cepen-

(1) La nature de ce procédé de la pensée sera plus pleinement expliquée dans une autre partie de cet ouvrage, où je traiterai du raisonnement. Ici, j'ai dû me contenter de m'exprimer sur ce sujet dans les termes les plus généraux.

Digitized by Google

dant combien n'est-il pas difficile de démontrer ces principes d'une manière rigoureuse !

Ce que je viens de dire des mathématiques s'applique à d'autres sciences. Que de questions en morale, en politique, dans tout ce qui concerne la conduite ordinaire de la vie, où la vérité nous frappe d'une manière soudaine, quoique nous ne soyons pas en état d'exposer de suite les motifs de notre conviction ! Je crois même, que parmi ceux qui se sont voués à l'étude, mais qui n'ont pas contracté l'habitude de communiquer aux autres leurs pensées, il y en a peu qui soient en état de développer, dans leur ordre naturel, les différens pas par lesquels ils sont parvenus à chaque conclusion particulière qu'ils adoptent. On dit communément qu'une élocution obscure indique une connoissance imparfaite du sujet dont on parle. Cela peut-être vrai de ceux qui ont cultivé l'art de parler. Mais on se tromperoit si l'on adoptoit cette maxime comme une règle générale ; et qu'on voulût l'appliquer à ceux qui n'ont eu en vue, dans leurs études et dans leurs méditations, que le plaisir de s'instruire.

J'ai plus d'une fois entendu parler d'hommes qui, sans avoir appris les mathématiques,

Digitized by Google

pouvoient, avec quelqu'attention, parvenir à résoudre des problèmes algébriques peu compliqués ; mais qui ne savoient point rendre compte du procédé par lequel ils obtenoient leurs résultats. Voilà donc un exemple qui prouve qu'on peut trouver des vérités, assez difficiles à atteindre, par une suite de pensées, qui s'effacent de la mémoire à l'instant même où on les a parcourues. Il est probable qu'il se passe plus fréquemment quelque chose de semblable dans d'autres sciences, où les raisonnemens forment une chaîne moins longue. Je suis porté à croire, que c'est ainsi que nous formons la plupart de nos conclusions dans les objets de spéculation.

Le premier talent de l'orateur est, si je ne me trompe, de savoir marquer d'une manière distincte tous les pas qu'il a faits lui-même pour parvenir à la vérité qu'il se propose d'inculquer. L'étude et la pratique peuvent beaucoup à cet égard. Dans les cas même, dans lesquels la vérité d'une proposition semble nous frapper d'une manière soudaine et instantanée, et où, au premier moment, les moyens de preuve nous échappent, une recherche persévérante ne manque point de nous les faire découvrir. Rien n'est plus

Digitized by Google

propre à développer ce talent que l'étude de la métaphysique, non celle de l'ancienne école, mais celle qui a pour objet les diverses opérations de l'esprit humain. En nous accoutumant à réfléchir sur ce que nous sentons qui se passe en nous, cette étude nous apprend à retarder le cours de nos pensées, à arrêter les idées fugitives, à faire en sorte que les argumens, que nous employons pour convaincre les autres, soient une copie exacte de la suite des pensées et des raisonnemens, qui ont servi à fonder nos propres opinions.

Les observations que je viens de faire donnent lieu de rappeler une distinction importante. Il y a des habitudes intellectuelles propres aux hommes spéculatifs, et d'autres qu'on observe plus fréquemment chez ceux qui mènent une vie active. Ces derniers, obligés de penser et de se décider à l'instant où l'occasion l'exige, acquièrent la facilité d'exécuter ces opérations mentales avec beaucoup de promptitude : on diroit quelquefois que leurs jugemens sont intuitifs. Ceux au contraire qui sont appelés, après avoir formé leur opinion, à en expliquer les motifs, afin de les communiquer à d'autres, sont dans la nécessité de retarder la suite de leurs pensées

à

Digitized by Google

à mesure qu'elles passent dans leur esprit, afin d'être ensuite en état de se rappeler tous les chaînons dont cette suite se compose. Cette habitude a tant d'empire chez quelques personnes, que, dans le cours de leurs pensées, elles font usage de mots et de phrases bien terminées, et s'accoutument à les envisager comme un instrument nécessaire.

J'aurai l'air peut-être d'énoncer un paradoxe, si j'avance qu'un des principaux offices de la philosophie, dans un siècle éclairé, est de mettre au jour, dans un bel ordre, les suites de pensées, qui, dans des siècles d'ignorance, passoient dans l'esprit des hommes d'une manière rapide et confuse. C'est pourtant ce qu'attestent la forme des divers langages, ainsi que les monumens des lois et des gouvernemens de l'antiquité. Dans les langues les plus imparfaites on observe surtout dans les verbes, une analogie systématique, qui a présidé à leur formation. Dans les lois, on démêle des principes que le jurisconsulte philosophe sait discerner et mettre en évidence. Il n'y a point de langue d'ailleurs, quelque grossier que soit le peuple qui la parle, où l'on ne trouve bien des mots transportés d'un sens à l'autre, d'après cer-

Digitized by Google

taines idées de ressemblance, qui ont frappé les premiers auteurs de ces métaphores. Le philosophe vient ensuite, qui discute et analyse ces rapports, qui fait sentir leur justesse et démontre pourquoi deux choses sont exprimées par le même mot. Le premier qui a fait ce rapprochement n'auroit probablement pas pu en rendre compte; et on peut bien croire, qu'à une époque si reculée, on n'avoit point revêtu de mots la suite des pensées qui conduisirent d'un sens à l'autre.

Tout ceci ne paroîtra pas une supposition trop hardie ou incroyable, si l'on vient à réfléchir à la sagacité des sauvages, ou même des paysans, pour découvrir et surmonter les difficultés qui sont propres à leur situation. Ils ne s'engagent pas dans une longue suite de raisonnemens. Leur goût ne les y porte pas; et d'ailleurs leur langue n'est ni assez cultivée, ni assez abondante pour les exprimer nettement. Mais, lorsque les circonstances les pressent, ils savent fort bien combiner les moyens avec la fin qu'ils ont en vue; et ils le font de manière à laisser voir que l'invention et le raisonnement ne leur sont nullement étrangers. Il est probable que ces procédés intellectuels s'exécutent dans leur

Digitized by Google

tête, sans employer le secours du langage, au point auquel l'emploie un philosophe dans des occasions semblables : et il est presque certain, que ces hommes grossiers seroient incapables de communiquer à d'autres les pas successifs, par lesquels ils sont parvenus aux conclusions qu'ils adoptent et qui les dirigent. En conséquence de cet ordre de choses, il arrive que dans l'âge de barbarie, les progrès de l'esprit humain s'arrêtent et périssent avec l'individu qui les a faits. Ils ne sont point fixés par l'écriture, ni même peut-être par la parole. Nous sommes réduits, pour les reconnoître, aux simples conjectures, fondées sur la structure du langage et sur les monumens qui nous restent des coutumes ou des institutions anciennes.

Lorsqu'une suite de pensées conduit à quelque conclusion intéressante, ou excite une sensation agréable, il est plus difficile encore d'arrêter le cours de nos idées fugitives. L'esprit préoccupé d'un sentiment de plaisir, n'est nullement porté à rechercher la trace des pas qu'il a faits pour l'obtenir. C'est une des principales causes de la difficulté qu'offre la critique philosophique. Lorsqu'un critique nous explique pourquoi

Digitized by Google

une certaine beauté nous plaît, ou pourquoi un certain défaut nous choque; si sa théorie est juste, il faut que les circonstances auxquelles il attribue le plaisir ou la peine que nous avons éprouvés, se soient réellement offertes à nous, avant que la beauté ou le défaut aient eu sur nous l'effet qui leur est propre. Il arrive quelquefois que de telles remarques nous frappent, et que nous reconnoissons, à l'instant même où on nous les rappelle, les idées qui nous ont occupés. Mais il est si difficile de prêter attention aux idées de cette espèce, à ces idées qui éveillent des sentimens, que souvent nous sommes réduits à douter de la vérité ou de la fausseté de la théorie qu'on nous propose. Et tandis que tout nous porte à croire que ce plaisir a la même cause chez tous les individus de l'espèce humaine, il arrive que les critiques se partagent et expliquent diversement la manière dont il est produit. Une longue pratique, jointe à quelques dispositions naturelles, peut seule rendre facile l'exercice de l'attention requise pour ce genre de recherches. On appelle quelquefois la tournure d'esprit qui les favorise, une tournure métaphysique. Cette expression semble indiquer

Digitized by Google

en nous une capacité remarquable, d'observer ce qui se passe en nous-mêmes. Une sensibilité exquise, loin d'être utile à l'espèce de critique dont je viens de parler, a le double effet de donner du dégoût pour cette étude et de la rendre plus difficile.

Avant de quitter le sujet auquel j'ai destiné ce chapitre, il convient de nous arrêter quelques instans à une question qui s'y rapporte : Avons-nous la faculté de faire attention à plus d'une chose dans un seul et même instant? ou, en d'autres termes : pouvons-nous dans un seul et même instant, faire attention à plusieurs objets, tels qu'il soit en notre pouvoir de faire attention à chacun d'eux séparément (1)? Je n'ignore pas que plusieurs philosophes ont répondu à cette question d'une manière négative. Leur opinion à cet égard a été rejetée par d'autres, qui ont paru même traiter la question avec une sorte de mépris, comme n'ayant pour objet que des vues hypothétiques. Je l'envisage au contraire comme une question très-

(1) J'ajoute l'explication qu'on vient de lire pour prévenir cette question que l'on pourroit me faire : Qu'entendez-vous par *un seul* objet?

Digitized by Google

raisonnable, et comme une des plus philosophiques, que l'on puisse proposer dans cette matière.

Il y a un grand nombre de cas, où l'esprit fait en apparence à la fois différens efforts d'attention. Mais les exemples que nous avons donnés de la prodigieuse rapidité de la pensée font voir que ces faits peuvent s'expliquer sans supposer la co-existence simultanée de plusieurs actes ou efforts différens. J'irai même jusqu'à dire que tous ces faits s'expliquent d'une manière satisfaisante, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer aux opérations de nos facultés intellectuelles un plus haut degré de rapidité, que celui auquel d'autres phénomènes prouvent directement qu'elles peuvent atteindre. L'effet qu'a la pratique, pour accroître la capacité de partager en apparence son attention entre différens objets au même instant, rend plus probable l'explication du phénomène par une rapide succession des opérations de la pensée.

L'exemple, cité ci-dessus, du faiseur d'équilibres et du danseur de cordes, est très-favorable à cette explication. Il prouve d'une manière directe que l'esprit peut exécuter une suite d'actes successifs, dans un inter-

Digitized by Google

valle de tems si court, que l'effet ne diffère point sensiblement de celui qui auroit lieu si ces actes étoient simultanées, s'ils étoient tous exécutés en un seul et même instant. Telle est même, en ce cas, la rapidité de la pensée, que si ses différens actes n'étoient pas nécessairement accompagnés de différens mouvemens des yeux, on ne peut douter, que certains philosophes n'eussent affirmé avec confiance que tous les actes de la pensée dont il s'agit ici, sont réellement et mathématiquement co-existans.

Toutefois, sur une question de cette nature, qui ne peut être décidée par aucune expérience directe, je ne prétends point prononcer avec assurance. Je prie donc qu'on envisage les résultats suivans comme étant établis seulement d'une manière conditionnelle. Ce sont de simples conséquences, tout à fait évidentes et inévitables, du principe que « l'esprit ne peut faire attention qu'à une » seule chose à la fois. » Leur vérité dépend donc entièrement de la vérité de cette supposition. Si on vient à la démontrer fausse, ces résultats tomberont nécessairement avec elle.

On croit communément, si je ne me

Digitized by Google

trompe, que, dans un concert, une oreille juste peut suivre à son gré l'une des parties séparément, ou toutes les parties; et que dans ce dernier cas elle jouit en plein de tout l'effet de l'harmonie. Si l'on admet l'opinion que j'ai tâché de rendre probable; il s'ensuivra, qu'en écoutant toutes les parties à la fois, l'attention change continuellement d'objet, et que l'esprit la porte tour à tour d'une partie à l'autre; mais que ses opérations sont si rapides, qu'elles ne nous laissent apercevoir entr'elles aucun intervalle de tems.

La même doctrine conduit à un résultat remarquable par rapport à la vision. Supposons l'œil fixé dans une situation déterminée. Considérons sur la rétine l'image d'un objet particulier qui vient s'y peindre. L'ame a-t-elle la perception de la figure entière de cet objet tout à la fois; ou bien cette perception totale est-elle le résultat des perceptions partielles et successives des différens points qui composent le contour de cette figure? Les principes posés ci-devant me conduisent à penser que l'esprit doit avoir en un seul et même instant la perception de tous les points qui composent le contour de la figure; en supposant, comme cela est

Digitized by Google

entendu, que tout ce contour se peigne sur la rétine au même instant. La raison en est que la perception, semblable en cela à la conscience de ce qui se passe en nous, est une opération involontaire. Mais comme l'œil voit chaque point du contour selon une direction différente de celles de tous les autres points; chacun d'eux est pour l'esprit un objet d'attention unique, aussi distinct (1) que s'il étoit séparé de tout autre par un intervalle ou espace vacant. Si donc la doctrine admise ci-dessus est juste, l'esprit ne peut accorder son attention qu'à un seul de ces points à la fois. Et comme la perception de la figure entière de l'objet suppose la connoissance de la situation relative des différens points entr'eux; nous sommes forcés d'en conclure, que la perception de la figure par l'œil est le résultat d'un grand nombre de

(1) Chaque point n'est distinct, qu'autant qu'on supposeroit le contour formé à dessein d'une suite de points visibles distincts, séparés et bien apparens. Sans cela dans le cours d'une ligne continue, il y aura, pour fixer le premier point et par suite tous les autres, de l'indétermination. Du reste cette remarque n'attaque pas le raisonnement général de l'auteur. *P. P. p.*

Digitized by Google

différens actes d'attention. Mais ces actes s'exécutent avec tant de rapidité, que, par rapport à nous, l'effet ne diffère en rien de ce qu'il seroit, si la perception de la figure étoit instantanée (1).

A l'appui de ce raisonnement, je ferai remarquer encore, que si la perception de la figure visible étoit une conséquence immédiate de sa peinture sur la rétine; nous devrions avoir, au premier coup-d'œil, une idée aussi distincte d'une figure de mille côtés,

---

(1) Condillac a entrevu cela, mais avec moins de netteté. Après avoir fait remarquer, que, pour bien voir l'ensemble d'un tableau, nous commençons par en étudier les parties, il ajoute : « Or les yeux » de notre statue seroient obligés de faire, pour » voir une figure entière, ce que les nôtres font pour » voir un tableau entier. Nous l'avons sans doute » fait nous-mêmes, la première fois que nous avons » appris à voir un carré. Mais aujourd'hui la ra- » pidité avec laquelle nous en parcourons par habi- » tude les côtés, ne nous permet plus de nous aper- » cevoir de la suite de nos jugemens. Il est raison- » nable de penser que lorsque nos yeux n'étoient » point exercés, ils ont été dans la nécessité de se » conduire, pour voir les objets les plus simples, » comme ils se conduisent actuellement, pour en » voir de plus composés. » *Traité des sensations, T. I. Part. I. Chap. XI. Sect. y. P. P. p.*

Digitized by Google

que d'un triangle ou d'un carré. La vérité est, que, dans le cas où la figure qu'on nous présente est fort simple, le procédé par lequel l'esprit la parcourt est si rapide, que la perception d'une telle figure nous semble instantanée. Mais lorsque les côtés sont trop nombreux, l'intervalle de tems, nécessaire pour exécuter les différens actes d'attention successifs qu'elle exige, devient sensible.

On demandera peut-être ce que j'entends par un point du contour d'une figure; et qu'est-ce qui constitue un tel point; *un seul* objet par rapport à l'attention. Je réponds que j'entends par point, l'objet le plus petit qui soit susceptible d'être vu (1). Si le point est supposé moindre, nous ne pouvons pas le voir, il ne produira aucune perception. S'il est supposé plus grand, ses différentes parties ne seront pas vues par l'œil selon une seule et même direction.

En admettant comme vraies les observations précédentes; on en conclura, que si nous étions privés de mémoire, nous ne pourrions avoir la perception de la figure visible.

---

(1) Le *minimum visibile*.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la conception (1).

J'EMPLOIE ce mot pour désigner la faculté de l'esprit humain, par laquelle il a l'idée d'un objet de perception en l'absence de cet objet, ou celle d'une sensation qu'il

(1) On va voir le sens précis que l'auteur donne à ce mot. Il convient qu'en sa langue ce sens n'est pas exclusivement reçu. Il l'est encore moins dans la nôtre. Il ne lui est cependant pas étranger. L'Académie ne l'a pas omis : on voit dans son dictionnaire que « *conception* se dit figurément des pensées que » l'esprit humain forme sur quelque sujet. Rare con- » ception. Riche conception etc. » L'abbé Girard en comparant la *conception* à d'autres mots à peu près de même valeur, dit : « La conception est nette et » prompte etc. » Il l'oppose à la stupidité. Il ne s'agit donc que de restreindre le sens, comme le fait l'auteur. J'avois d'abord pensé à le déterminer par une épithète, *conception mentale ;* mais il m'a paru qu'il suffiroit d'employer une telle détermination occasionnellement, si elle devenoit nécessaire. Il est peut-être plus important d'avoir un mot unique, pour désigner une faculté unique, que de prévenir une équivoque très-facile à éviter. *P. P. p.*

Digitized by Google

a précédemment éprouvée. Je ne prétends pas que ce mot ait toujours le sens que je lui attribue ici. Mais il me paroît nécessaire de désigner par un terme particulier la faculté que je viens de définir.

On confond souvent cette faculté avec d'autres. Lorsqu'un peintre fait le portrait de son ami absent ou mort, on dit qu'il peint de mémoire. Cette expression suffit pour l'usage ordinaire, mais notre sujet exige un peu plus de précision. La faculté de conception met le peintre en état d'avoir présens à l'esprit les traits de son ami. La mémoire les reconnoît et l'assure qu'ils ont été pour lui un objet de perception. Dans l'acte de la mémoire est comprise l'idée du tems. La conception est dégagée de cette idée (1).

En ce sens, le mot *conception* correspond à ce que les scolastiques appeloient la *simple appréhension*. La seule différence est qu'ils comprenoient sous ce dernier mot l'appréhension des propositions générales;

(1) Shakespear appelle cette faculté *l'œil de l'esprit*.

» HAMLET. Mon père!..... Je crois voir mon père!

» HORATIO. Où, Seigneur?

» HAMLET. Dans l'œil de mon esprit, Horatio. »

Digitized by Google

au lieu que je borne le sens du mot *conception*, à nos sensations et aux objets de nos perceptions. Et quoique d'autres philosophes lui aient donné un sens plus étendu; je ne l'emploierai ici que pour signifier cette faculté, par laquelle nous avons l'idée de nos sensations passées et des objets des sens dont nous avons eu la perception (1).

Le mot *conception* est souvent employé comme étant synonyme de celui d'*imagination*. On en peut donner pour exemple plusieurs phrases de Reid. « L'imagination, » dit cet auteur, « signifie au sens propre une vive » conception des objets de la vue. »

Dans un sujet tel que celui que je traite, qui est fort éloigné de l'objet commun du langage le plus usité, il doit être permis, je pense, de donner aux mots une détermination conforme aux besoins de la philosophie, pourvu qu'on en définisse exactement le sens et qu'on ne s'écarte point ensuite de sa propre définition.

---

(1) L'auteur cite Reid qui a donné plus d'étendue au mot *conception*. Il compare le sens restreint auquel il se borne à celui du mot *perception* qui en anglois est souvent employé dans un sens très-étendu, et qu'on restreint en philosophie. *P. P. p.*

Digitized by Google

L'office de cette faculté est donc de nous présenter la copie exacte de ce que nous avons senti ou perçu (1). Mais nous avons en outre le pouvoir de modifier nos conceptions, en combinant les parties dont chacune d'elles est composée, et nous formons ainsi de nouveaux touts de notre propre création. Le mot imagination désignera cette nouvelle faculté, qui n'est point une faculté simple, mais qui suppose l'abstraction, le goût et le jugement; car si ces combinaisons se font au hasard, c'est un indice de folie.

Le premier fait qui nous frappe dans l'acte de conception imaginaire, c'est que nous concevons avec beaucoup plus de facilité les objets de certains sens que d'autres. Un objet visible qui est absent, un édifice, par exemple, qui nous est familier, est conçu plus aisément qu'un son particulier, qu'une saveur, qu'une douleur, qui a fait impression sur nous et qui ne nous affecte plus. Il faut cependant remarquer que, du moins pour quelques-uns de nos sens, cette faculté de reproduire des impressions anciennes, est

(1) On exprime souvent le sens que j'attache au mot *conception*, par cette phrase, *penser à quelque chose*.

Digitized by Google

probablement susceptible d'être rendue plus active. Il y a, je crois, peu de personnes capables de se former ainsi une conception distincte des sons. Cependant, il est certain que, par l'exercice et la pratique, on acquiert la faculté de s'amuser à lire de la musique écrite sans la chanter. Et pour les sons et le rhythme de la poésie, tout le monde convient qu'on peut jouir de l'harmonie du vers sans articuler les mots à haute voix, ni même à voix basse. Dans ces deux cas, on ne peut nier que le plaisir qu'on éprouve, ne soit dû à la forte conception des sons que nous sommes accoutumés à associer aux caractères écrits.

Quoi qu'il en soit, la faveur dont jouissent les objets visibles à l'égard de la conception mentale, me paroît tenir à une cause assez manifeste. Lorsque nous pensons à un son ou à une saveur, l'objet de notre conception est une sensation unique et détachée de toute autre. Au contraire tout objet visible est complexe, et la conception que nous en formons, en l'envisageant comme un tout, est favorisée par une association d'idées. Pour bien saisir cette remarque, il faut se rappeler qu'il y a de bonnes raisons de croire (comme

Digitized by Google

(comme nous l'avons prouvé ci-dessus) que, dans l'acte même de la sensation visuelle, notre attention ne peut se fixer à la fois sur tous les points de la rétine qu'affecte un même objet. Il en est de même sans doute lorsque cet objet absent est conçu ou rappelé. En ce cas l'idée que nous nous formons du tout est le résultat d'une multitude de conceptions partielles. Il est donc naturel de croire qu'il s'établit, par une association d'idées, de fortes liaisons entre toutes ces parties, en vertu desquelles elles se présentent facilement à l'esprit dans l'ordre qui leur est propre; et que les rapports de situation, qu'elles ont les unes aux autres, contribuent beaucoup à fortifier cette association primitive. Cette théorie est confirmée par un fait d'un autre genre. On sait qu'il est plus facile de se rappeler une succession de sons, qu'un seul son détaché et sans liaison avec d'autres.

Le pouvoir que nous avons de concevoir les objets visibles peut, comme tous ceux qui dépendent de l'association des idées, croître singulièrement par l'habitude. Un dessinateur conserve un souvenir beaucoup plus net et plus parfait d'un édifice ou d'un paysage, que celui qui est étranger à son

Digitized by Google

art. Un peintre de portrait trace de mémoire les formes du corps humain, sans aucun effort d'attention, et à peu près aussi aisément qu'il écrit les lettres de son nom.

Il y a aussi, dans ce qui concerne le rappel ou la conception des couleurs, des différences entre les individus qui sont très-remarquables. Je suis même porté à soupçonner, que le plus souvent ce qu'on attribue en ce genre à quelque défaut de l'organe doit plutôt être attribué à une foiblesse ou à une erreur de conception. Il est au moins certain qu'on rencontre souvent des hommes capables de bien distinguer deux couleurs mises sous leurs yeux, et incapables d'assigner avec assurance à chacune de ces couleurs le nom qui lui est propre, lorsqu'on les leur présente à part et successivement; et que souvent en ce dernier cas il leur arrivera de les confondre. Il sembleroit donc que ces hommes-là éprouvent la sensation de la couleur précisément comme les autres individus de leur espèce, lorsque l'objet affecte leur organe; mais qu'en l'absence de l'objet, il leur est impossible (probablement en conséquence de quelqu'habitude d'inattention contractée dans la première enfance) de concevoir

Digitized by Google

distinctement le souvenir de la sensation qu'ils ont éprouvée. Sans cette faculté de concevoir distinctement, on sent qu'il leur est impossible, quelque vive qu'ait été la sensation, de donner à la couleur son nom propre. Car l'application d'un nom suppose non-seulement la faculté d'être affecté par l'objet présent, mais aussi celle de lui comparer l'objet absent. En présentant cette conjecture, je suis loin de prétendre qu'il n'y ait pas des cas où la perception de la couleur varie par quelque défaut de l'organe. Il y en a peut-être où la sensation même n'a pas lieu. En d'autres il se peut que la foiblesse de l'impression soit telle, qu'elle agisse comme cause pour produire cette habitude d'inattention, d'où a pu résulter l'incapacité d'en concevoir le souvenir (1).

(1) Cette conjecture est fort ingénieuse. Je soupçonne cependant que dans les cas de cette espèce, il se mêle souvent une cause d'une toute autre nature. Les yeux humains, comme l'a fait voir Mr. Dalton, ne voient pas tous les couleurs de la même manière. Il y a quelques personnes par exemple, à qui de jour le vert et le rouge paroissent difficiles à discerner. Je n'entrerai pas ici dans le détail de ce curieux phénomène, que j'ai exposé ailleurs. Voyez mes *Essais de philosophie* (à Genève, chez J. J. Paschoud, 1804), T. I. p. 327. *P. P. p.*

Digitized by Google

Le talent de décrire, du moins pour les objets sensibles, dépend principalement de la force de la conception. Même dans la simple conversation, on peut à cet égard observer des différences frappantes. Lorsqu'un homme entreprend de faire passer dans l'esprit de ceux qui l'écoutent l'idée d'une chose qu'il a en vue, on diroit quelquefois qu'il l'a sous les yeux et qu'il peint un objet qui affecte encore ses sens. Tel autre, au contraire, quoiqu'il ait peut-être l'élocution facile, éprouve en ce cas une sorte d'embarras et de confusion; plusieurs détails dont il n'a qu'un souvenir imparfait, s'offrent à la fois à sa pensée et ne se succèdent point avec l'ordre et la liaison nécessaire pour la clarté du récit. Ce n'est pas seulement pour être exact dans la description, qu'on a besoin d'une conception exercée, mais aussi pour que la description soit frappante et expressive. Car elle nous fait choisir les circonstances qui méritent d'être mises en vue ou qui caractérisent le sujet. Et cela est si vrai, qu'on peut douter, je pense, si une description faite de mémoire, c'est-à-dire, par la faculté de conception, ne l'emporte pas sur celle que l'on fait en ayant l'objet sous les

Digitized by Google

yeux et d'après la perception que produit sa présence.

On a souvent remarqué que la perfection d'une description ne consiste pas à énoncer minutieusement toutes les circonstances qui ont rapport à l'objet décrit, mais à faire entre elles un choix judicieux; et que le principe, qui doit nous diriger dans ce choix, est l'impression plus ou moins profonde qu'elles font sur nous. Quand l'objet est présent, il est extrêmement difficile de comparer les impressions qu'on éprouve et qui proviennent de circonstances diverses; la pensée seule qu'on décrit, détruit ces impressions dont on voudroit rendre compte. Lorsqu'ensuite l'objet est rappelé et que nous le concevons bien, sa représentation, quelque vive qu'on la suppose, n'est guères qu'une simple esquisse, formée des traits ou des circonstances qui nous ont le plus frappés lorsque l'objet faisoit impression sur nous, tandis que les autres se sont effacées. A la vérité, la même circonstance n'affecte pas également tous ceux qui l'observent. Il y a à cet égard une grande diversité, et le goût a ici beaucoup d'influence. Toutefois je suis porté à croire que tout homme d'une conception vive, qui peint

Digitized by Google

ce que cette faculté lui suggère, au moment où son ame occupée d'impressions récentes conserve encore quelque degré d'émotion et de chaleur, doit manquer rarement, dans la composition descriptive, l'effet qu'il a en vue d'atteindre.

Les faits et les remarques précédentes s'appliquent à la faculté de concevoir, en tant que cette faculté est distinguée de l'imagination. Mais ces deux facultés sont unies par d'étroits liens. Quelquefois même elles sont tellement mêlées et enlacées entr'elles, qu'il devient difficile de décider à laquelle il faut rapporter telle ou telle opération de l'esprit. Il y a aussi quelques phénomènes généraux qui leur appartiennent en commun. Tel est l'objet des observations suivantes, qui, en les supposant justes, peuvent indifféremment être rangées sous l'un et sous l'autre chef. Je les place ici, parce que j'aurai occasion de les employer avant de parler de l'imagination.

C'est parmi les logiciens une chose communément reçue (j'aurois je crois pu dire universellement) que la conception (ou l'imagination, qu'on emploie comme un synonyme) n'est point accompagnée de la persuasion que son objet a une existence réelle. « La per-

Digitized by Google

» ception, dit Reid, est accompagnée de la » persuasion que l'objet qui nous affecte » existe actuellement, et la mémoire, de la » persuasion qu'il a existé ci-devant; mais » l'imagination n'est accompagnée d'aucune » croyance ou persuasion quelconque. C'est » pour cela même que les scolastiques lui » ont donné le nom de simple appréhension ».

Ce n'est pas sans défiance, que je révoque en doute un principe si généralement reçu; cependant quelques raisons semblent devoir nous engager à le faire. Si c'étoit une différence vraiment spécifique de ces deux facultés, que l'une est accompagnée de persuasion et non pas l'autre; il devroit en résulter que plus il y auroit de vivacité dans l'acte d'imagination, ou plus notre attention seroit absorbée par son objet, moins nous devrions être disposés à croire à son existence : car on doit raisonnablement présumer que lorsqu'une de nos facultés agit seule et sans mélange de l'action d'aucune autre, lorsque rien ne distrait l'attention de ses opérations, les lois qui dirigent celles-ci ne peuvent manquer de se faire mieux sentir, et par conséquent le discernement entre ces lois et celles qui caractérisent dos facultés d'un

Digitized by Google

autre genre, ne peut manquer de devenir plus facile. Or les faits sont si loin de confirmer cette théorie, que c'est une chose connue et communément observée, que lorsque l'imagination acquiert beaucoup de vivacité, nous sommes disposés à attribuer aux objets dont elle s'occupe une existence réelle, comme il arrive dans les songes et dans la folie; ajoutons, et dans le cas de ceux qui, en dépit de leur raison et de leur mépris pour les contes absurdes d'apparitions et de revenans, n'osent rester dans les ténèbres seuls aux prises avec leur imagination. Qu'en ce cas au moins l'acte de l'imagination soit accompagné de persuasion, c'est ce dont nous avons la preuve la plus claire que comporte le sujet; car nous sentons et nous agissons, comme nous ferions si nous étions persuadés de la réalité de l'objet sur lequel notre attention se fixe. Les métaphysiciens n'ont, et ne peuvent avoir, aucune autre preuve de la persuasion qui accompagne la perception produite par l'impression immédiate sur nos organes sensibles.

Dans l'exemple que je viens de citer, le fait que j'ai dessein d'établir est si évident qu'il n'a jamais été mis en question. Mais dans

Digitized by Google

le plus grand nombre des cas, l'impression que fait sur notre esprit un objet imaginaire est si momentanée; l'erreur où il pourroit nous jeter est si promptement corrigée par les objets qui affectent nos sens et qui nous entourent de toutes parts; que nous n'avons, pour ainsi dire, pas le tems d'être séduits, et que l'erreur ne peut influer sur notre conduite. De là vient que, sur un premier aperçu, nous sommes prêts à croire que l'imagination n'est accompagnée d'aucune espèce de persuasion: ce qui est vrai le plus souvent, si nous entendons par là une conviction permanente et qui influe sur notre conduite. Mais si l'on prend le mot dans son sens strict et logique, je suis porté à croire, après m'être rendu compte avec une attention réfléchie de ce qui se passe en moi, que les actes de conception et d'imagination sont toujours accompagnés de la persuasion de l'existence réelle de l'objet qui les occupe (1). Lorsqu'un peintre conçoit la figure

(1) Comme ce raisonnement, quelque solide qu'il me paroisse, n'a pas paru satisfaire quelques-uns de mes amis; je prie le lecteur d'envisager la remarque que je viens de faire, moins comme une opinion arrêtée, que comme une question que je propose.

Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'un des argumens

Digitized by Google

de l'ami absent dont il va faire le portrait, il croit en ce moment que cet ami est sous ses

---

que j'ai proposés contre la doctrine commune sur l'imagination, me paroît autorisé par un raisonnement que fait le Dr. Reid à propos d'un sujet différent. En considérant ces mouvemens soudains de colère, qui nous portent à exercer notre vengeance sur quelqu'objet inanimé, cet auteur tâche de faire voir que dans ces cas-là, nous avons momentanément la persuasion que cet objet est vivant. « J'avoue, dit-il, qu'il me semble » impossible que l'on conçoive du ressentiment contre » une chose qu'on envisage à l'instant même comme » inanimée, et par conséquent, comme également » incapable de vouloir nuire, et d'être punie de nous » avoir nui. Il doit donc y avoir, à ce qu'il semble, » quelque notion ou conception momentanée de » l'objet qui nous le fasse envisager comme susceptible de châtiment. »

Ailleurs le même auteur remarque que « les » hommes, dans leurs actions, peuvent être gouvernés » par une opinion, qu'en spéculation ils rejettent. » « J'ai connu un homme, » dit-il, « qui étoit aussi » convaincu qu'aucun autre de l'absurdité des contes » de revenans et de la croyance aux apparitions; et qui » ne pouvoit pas prendre sur lui de coucher seul, ou » d'aller seul de nuit dans une chambre sans lumière. » Peut-on dire que la frayeur qu'il éprouvoit dans » ces occasions-là n'étoit point accompagnée de la » persuasion qu'il y avoit pour lui quelque danger » réel? Non sans doute. Cependant sa philosophie le » convainquoit pleinement, qu'il n'y avoit pas plus

Digitized by Google

yeux. Cette persuasion, il est vrai, n'est que momentanée; car il est fort difficile, pendant la veille, de tenir son attention fixée, d'une manière constante et sans partage, sur un objet que nous concevons ou que nous imaginons:

» de danger dans l'obcurité quand il étoit seul, que » quand il étoit en compagnie. En ce cas donc une » croyance déraisonnable, qui n'étoit qu'un pur pré- » jugé de nourrice, se trouvoit tellement enracinée » dans son esprit, qu'elle gouvernoit sa conduite, en » opposition à sa croyance spéculative, comme phi- » losophe et comme homme de sens.

« Il y a peu de personnes, qui puissent regarder en » bas, du haut des créneaux d'une tour très-élevée, » sans éprouver un sentiment de crainte. Et cepen- » dant leur raison les convainc qu'ils ne courent pas » plus de risque à le faire qu'à se sentir à terre sur » leurs pieds. »

Ces faits s'expliquent aisément, si l'on admet que les objets imaginaires, lorsqu'ils absorbent l'attention produisent pendant ce tems-là, la persuasion de leur existence réelle. Or il est très-possible que l'attention soit ainsi absorbée par ces objets, quoique nous ayons la conviction spéculative qu'ils n'existent pas. Dans le dernier passage que j'ai cité, le Dr. Reid semble admettre une telle persuasion. En effet, dire qu'un homme qui craint les apparitions, se croit en danger lorsqu'il est seul dans les ténèbres; c'est dire en d'autres termes, qu'il croît en cet instant que les objets de son imagination sont réels.

Digitized by Google

et à l'instant où la conception ou l'imagination cesse d'agir, la persuasion qu'elle avoit fait naître disparoît. Nous éprouvons que nous pouvons à volonté rappeler ou écarter les objets de ces facultés. C'est par ce moyen que nous apprenons à considérer ces objets comme l'œuvre de notre esprit, et comme privés d'ailleurs de toute existence propre et indépendante de nous-mêmes.

On sera disposé à admettre la compatibilité de cette opinion spéculative, par laquelle nous refusons à ces objets toute existence, et de la persuasion momentanée qu'ils existent, si l'on fait attention à l'expérience suivante.

Supposons qu'on place une bougie allumée devant un miroir concave, de manière que l'image de la flamme soit vue entre le miroir et l'œil de l'observateur. Dans ce cas, si l'observateur entend les premiers principes de l'optique, ou si seulement il a déjà fait cette expérience, il a une conviction spéculative de la non-existence de l'objet au lieu où il voit son image; et cette conviction est si pleine, qu'il n'hésiteroit point à plonger le doigt dans cette flamme apparente, sans craindre d'en ressentir aucune atteinte douloureuse.

Digitized by Google

Supposons néanmoins dans ce même cas qu'il soit possible à cet observateur de bannir de sa pensée tout souvenir des circonstances de cette expérience, et de concentrer son attention dans la perception qui l'affecte; ne prendroit-il pas cette image pour une réalité, et ne s'attendroit-il pas à éprouver en la touchant la même douleur que s'il avoit porté la main sur un corps enflammé? Si, comme je le pense, on répond affirmativement à cette question, on en peut conclure que l'effet de la sensation (1), aussi long-tems que l'attention se fixe entièrement sur elle, est de produire la persuasion de l'existence de l'objet, et que la persuasion spéculative où nous sommes que cet objet n'existe pas (persuasion sur laquelle nous réglons notre conduite) est le résultat du souvenir que nous avons des diverses circonstances qui accompagnent cette expérience.

Si, dans un cas pareil, l'apparence qui nous est offerte est de nature à nous menacer

(1) *De la perception.* Ce dernier mot est ici le mot propre; mais comme il est peu usité, je le remplace quelquefois par celui de sensation, lorsque celui-ci ne peut faire équivoque. *P. P. p.*

Digitized by Google

de quelque danger imminent, il en résulte le même effort que si, dans l'expérience précédente, nous venions à oublier tout-à-coup les circonstances qui l'accompagnent et à concentrer notre attention toute entière sur l'objet de la sensation. Car dans ces cas-là, il arrive que la persuasion, qu'engendre à l'instant celle-ci, nous inspire de vives alarmes, et influe sur notre conduite avant que la réflexion ait eu le tems d'agir. Dans un petit spectacle optique assez ingénieusement inventé, on offroit au spectateur l'image d'une fleur, et lorsqu'il y portoit la main pour la saisir, il se voyoit percé tout-à-coup par l'image d'un poignard. Qu'on demande à ce spectateur, lorsqu'il est de sens rassis, ce qu'il pense de ce poignard, il n'hésitera point à dire que c'est une image sans réalité. Il est sûr cependant que l'effet propre et immédiat de la sensation qu'il a éprouvée a été de produire la persuasion contraire ; et que son opinion présente est l'effet de la réflexion.

Il en est de même, je crois, des illusions de l'imagination. L'opinion où nous sommes, qu'elles n'ont point de réalité, est une opinion spéculative analogue à celle du spectateur que je viens de donner pour exemple. Et la

Digitized by Google

persuasion où nous sommes, que ces illusions ont une existence réelle, ressemble à cette espèce de déception inévitable qui a lieu dans ce spectacle optique. La première nous entraîne, lorsque nous sommes sous l'influence de l'imagination et qu'elle absorbe notre attention. La seconde, lorsque la sensation qui nous affecte nous empêche de réfléchir aux circonstances de l'expérience (1).

Cette discussion me conduit naturellement à faire remarquer, dans la persuasion qui accompagne la perception, une circonstance dont l'omission laisseroit cette théorie imparfaite. Reid a fait voir qu'à certaines sensations est attachée, par une loi de notre nature, la persuasion irrésistible de l'existence de certaines qualités des objets extérieurs. Mais cette loi ne s'étend pas au-delà de l'existence actuelle de la qualité qu'elle atteste; c'est-à-

(1) Il paroîtra superflu à bien des lecteurs, mais pas à tous peut-être, de remarquer que mon intention n'est pas, en insistant sur cet exemple, d'insinuer qu'il y ait aucune analogie, même éloignée, entre deux relations qui se trouvent ici rapprochées; savoir, d'une part celle qui a lieu entre la perception et l'imagination, et d'autre part entre la perception de l'objet et la perception de son image optique.

Digitized by Google

dire, qu'elle ne témoigne de son existence, que pendant le tems que dure la sensation qui lui correspond. D'où vient donc que nous attribuons à cette qualité une existence permanente et indépendante de notre propre perception? Je pense que c'est l'expérience seule qui nous enseigne cette vérité. Nous éprouvons qu'il n'est pas en notre pouvoir de chasser et de rappeler à notre gré l'objet de la sensation, comme nous pouvons le faire lorsqu'il s'agit d'un objet imaginaire. Lorsque mes yeux sont ouverts, je ne puis pas m'empêcher de voir la perspective qui est devant moi : et j'apprends par là même à attribuer aux objets des sens une existence permanente, indépendante de l'acte de ma faculté de perception; beaucoup moins bornée, par conséquent que celle que je tiens immédiatement de la nature.

On peut tirer des phénomènes du sommeil une preuve assez forte de la vérité de cette théorie. Dans le sommeil l'influence de la volonté sur la suite de nos pensées est suspendue. Dans cet état il ne dépend pas de nous de régler leur marche et de déterminer leur durée, ou de fixer le tems pendant lequel elles demeurent présentes à l'esprit.

En

Digitized by Google

En conséquence nous ne manquons pas d'attribuer aux objets de l'imagination une durée permanente et indépendante de l'impression qu'ils font sur nous, précisément comme dans l'état de veille nous jugeons des objets extérieurs qui nous affectent par voie de sensation. La même chose arrive dans cette espèce de folie, dans laquelle une seule idée absorbe notre attention, et ne permet pas qu'elle se détourne sur aucune autre. Il est certain que souvent la folie paroît dépendre uniquement de la suspension du pouvoir qu'a la volonté de régler la succession de nos pensées. Par une suite de cette suspension, les objets de l'imagination nous paroissent acquérir tout-à-coup une existence indépendante de notre volonté, et par conséquent, conformément à la théorie précédente, deviennent pour nous des réalités.

Les exemples s'offrent en foule. J'en choisis un des plus frappans. Et je le préfère d'ailleurs, parce qu'il me paroît propre à lier cette doctrine avec des principes généralement admis.

On ne peut avoir la plus légère teinture des principes de l'optique sans avoir porté son attention sur la différente nature de nos

Digitized by Google

perceptions visuelles, dont les unes sont originelles ou primitives, et les autres sont acquises et données par l'expérience. Avant toute expérience, l'œil nous fait connoître une étendue qui n'a que deux dimensions, il ne nous apprend point la distance qui sépare de lui les objets. Ces vérités sont, je pense, dans l'état actuel de la science, tellement établies, qu'on peut croire que personne n'est disposé à les contester. C'est en comparant les perceptions de la vue et celles du toucher, que nous sommes parvenus à étendre les jugemens fondés sur le premier de ces sens à une multitude de qualités qui ne sont perçues primitivement que par le second. Et les écrivains qui se sont occupés de cet objet ont expliqué avec beaucoup de soin la manière dont nous avons fait ce progrès et les moyens que la nature a mis à notre disposition pour cela. Il n'est pas nécessaire à mon but actuel d'entrer dans le détail de leurs raisonnemens sur ce sujet. Il suffit de faire remarquer ici que, selon cette doctrine universellement reçue, les perceptions originelles de la vue se convertissent pour nous, après les leçons de l'expérience, en signes des qualités tangibles dont les objets exté-

Digitized by Google

rieurs sont revêtus, et en particulier de la distance qui sépare ces objets de l'organe visuel : à quoi il faut ajouter que d'ordinaire à la vérité la connoissance que nous acquérons par cette voie, touchant les qualités et les distances, nous semble, par l'effet d'une habitude ancienne et constante, être une vraie perception instantanée ; mais que, dans plusieurs cas, elle suppose l'exercice du jugement, et qu'elle se fonde sur la comparaison d'une grande variété de circonstances.

Il suit de ces principes, que la connoissance des qualités tangibles des corps, que nous acquérons par la vue, suppose l'exercice de cette faculté que nous avons appelée conception. Dans le langage commun à la vérité, nous nous exprimons comme si cette connoissance étoit acquise immédiatement par la sensation ; et nous l'envisageons comme une vraie perception, parce que nous l'acquérons d'une manière rapide et instantanée. Cependant si la doctrine généralement reçue est vraie, cette connoissance ne peut être acquise que par une opération complexe de l'intelligence. Il doit s'y trouver d'abord la perception des qualités, qui sont l'objet propre et primitif du sens de la vue ; ensuite

Digitized by Google

la conception des qualités tangibles, dont l'expérience nous a appris que les premières sont les signes. En sorte que les notions, que nous formons au moyen de nos yeux, des qualités tangibles des corps et de leur distance à cet organe, sont au fond de pures conceptions, qu'une ancienne et constante habitude a fortement associées aux perceptions visuelles primitives.

Lorsque nous ouvrons les yeux pour contempler une belle vue, il nous semble que nous apercevons les diverses distances auxquelles se trouvent placés les objets variés qui en font partie, et toute l'étendue de ce vaste tableau, avec autant de facilité, d'une manière aussi instantanée, que nous pouvons avoir le sentiment des couleurs et de toutes les nuances de l'image qui se trace alors sur la rétine. Le fait est néanmoins que ces distances diverses et cette vaste étendue qui nous frappent ne sont point l'objet d'une sensation, mais d'un souvenir, ou d'une conception : et l'idée que nous nous en faisons lorsque nous avons les yeux ouverts, ne diffère de celle que nous pourrions nous en faire après les avoir fermés, que par cette seule circonstance, c'est que dans le premier

Digitized by Google

cas l'idée de la distance est maintenue présente à notre esprit en vertu de la forte association qui l'unit à celle de couleur, ou en général aux perceptions primitives de la vue, qui dans cet instant nous occupent.

Cette assertion ne paroîtra plus un paradoxe, si l'on veut bien réfléchir à certains effets que les artistes savent produire. Si l'on regarde dans une optique la représentation fidèle d'un paysage connu, l'esprit saisit à l'instant mille distances variées, et même souvent une étendue immense, comme il le feroit si les objets réels étoient sous ses yeux. Cependant attachés à contempler cet ouvrage de l'art, nous n'ignorons pas que la sphère des objets visibles n'a pour nous que quelques pouces de rayon : c'est une vérité dont nous avons une conviction spéculative. Mais telle est la force de l'association qui s'est établie entre les perceptions originelles de la vue, et les conceptions qu'elles ont coutume d'éveiller, qu'il ne nous est plus possible d'éviter celles-ci lorsque les autres sont excitées, et que tous les efforts du raisonnement y échouent.

La conséquence que nous pouvons tirer des remarques précédentes, est que nos con-

Digitized by Google

ceptions, lorsque quelque cause les rend constantes et permanentes, en particulier lorsqu'elles sont fortement associées à quelqu'impression sensible; que nos conceptions, dis-je, en ce cas, commandent la persuasion comme peut faire la sensation elle-même. Si donc il nous étoit possible, en ayant les yeux fermés, de conserver présente, pendant un tems suffisant, la conception d'un objet sensible; pendant que nous soutiendrions cet effort, nous croirions réellement que cet objet affecte nos sens.

Il me semble qu'on peut tirer en faveur de cette doctrine un assez fort argument de l'espèce d'obscurité qui favorise le plus certaines illusions. Quoique les ténèbres pleines et continues soient beaucoup plus propres à nous faire prendre pour réels des objets imaginaires, que ne peut l'être une obscurité dont l'influence momentanée est sans cesse détruite par quelques traits de lumière, qui nous laissent apercevoir des objets réels et connus; toutefois une obscurité totale est moins alarmante, pour un esprit foible, frappé de quelques récits d'apparitions, que la lueur pâle et douteuse du crépuscule, qui offre à ses conceptions un moyen de se fixer

Digitized by Google

et de prolonger leur durée, en s'attachant à quelqu'objet dont à travers cette obscurité, l'œil saisit imparfaitement la figure. Ceci ressemble un peu à ce qui arrive souvent lorsqu'un brouillard offusque la vue. Alors nous prenons, par exemple, un corbeau pour un homme. La conception que nous avons en ce cas de la figure humaine est beaucoup plus distincte et plus ferme, que nous ne pourrions la former si nous n'avions point devant nous un objet visible auquel elle s'associe. Et cela est si vrai, qu'à l'instant où, par une observation plus attentive, le corbeau a été réduit à ses dimensions naturelles; il nous est impossible, malgré tous nos efforts, de faire reparoître le fantôme que nous venons de perdre, et que tout-à-l'heure nous avons cru voir devant nous.

Si ces remarques paroissent justes, on cessera de s'étonner de l'effet que produisent sur nous les spectacles tragiques. Pendant le cours de la pièce, nous avons sans doute d'une manière générale la certitude que tout ce que nous voyons est une chose feinte. Mais, si je ne me trompe, on trouvera en y réfléchissant que nous cédons par moment à la persuasion contraire; qu'en ces instans nous

Digitized by Google

croyons réels les malheurs dont on nous offre l'image ; et que c'est le plus souvent cette persuasion, qui cause les violentes émotions dont nous sommes agités. Je dis le plus souvent, parce que, indépendamment de cette cause, je ne nie pas qu'il n'y ait dans l'expression fidelle d'une passion quelconque, quelque chose de contagieux.

Les émotions produites par la tragédie ont, si on les explique de la sorte, quelque analogie avec l'espèce de frayeur qu'on éprouve en regardant à terre du haut des créneaux d'une tour élevée (1). Dans l'un et l'autre cas,

(1) Quant à cette espèce de frayeur qu'on éprouve en regardant en bas du haut d'une tour, il est intéressant d'observer l'effet de l'habitude qui le détruit graduellement. L'habitude agit en ce cas, à ce qu'il semble, en nous donnant l'empire sur nos propres pensées; ce qui nous met en état de détourner notre attention du précipice qui est devant nous, pour la diriger à volonté sur quelqu'autre objet. C'est par ce moyen que le maçon et le matelot savent non-seulement prendre les précautions nécessaires à leur sûreté, mais rester entièrement maîtres d'eux-mêmes, dans certaines situations où d'autres hommes moins exercés, absorbés par la pensée du danger conçu dans leur imagination, auroient éprouvé peut-être une suspension totale de leurs facultés. Toute passion forte,

Digitized by Google

nous avons la conviction générale que l'émotion que nous éprouvons est vaine et n'a point de fondement réel ; mais l'influence de l'imagination, qui agit par momens, est telle qu'elle excite ces émotions, avant que la réflexion ait le tems de venir à notre secours.

---

qui s'empare de l'ame, produit pour un moment le même effet que l'habitude. On a vu pour se dérober aux flammes, marcher sur les toits, ou sur d'étroits cordons, telle personne, à qui ce chemin paroissoit impraticable lorsque sa frayeur étoit calmée.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

DE L'ABSTRACTION.

SECTION I.

Observations générales sur cette faculté de l'esprit.

L'ORIGINE des noms appellatifs, ou, en d'autres termes, l'origine de ces classes d'objets qu'on nomme *genres* et *espèces*, a été considérée par quelques philosophes, comme l'un des plus difficiles problèmes de la métaphysique. La manière dont Mr. Smith l'explique, dans sa *Dissertation sur l'origine des langues*, me semble également simple et satisfaisante.

« L'invention de certains noms particu-
» liers, dit-il, pour désigner des objets
» particuliers, c'est-à-dire la création des
» noms substantifs, a dû être l'un des pre-
» miers pas vers la formation du langage.
» La caverne particulière, qui servoit d'abri
» au sauvage contre les intempéries de l'air;
» l'arbre particulier, dont le fruit appaisoit

Digitized by Google

» sa faim ; la fontaine particulière, dont » l'eau étanchoit sa soif ; furent sans doute » les premiers objets qu'il désigna par ces » mots, *caverne*, *arbre*, *fontaine* ; ou par » tel autre terme qu'il trouva bon d'employer, » dans son jargon primitif, pour exprimer les » mêmes idées. Lorsqu'ensuite ce sauvage » eut acquis plus d'expérience ; qu'il eut oc- » casion d'observer, et surtout de nommer, » d'autres cavernes, d'autres arbres, d'autres » fontaines ; il dut naturellement donner à » chacun de ces objets nouveaux le même » nom, qu'il avoit pris l'habitude d'attacher » à un objet pareil et dès long-tems connu. » C'est ainsi que ces mots, qui originairement » étoient des noms propres et désignoient » des objets individuels, devinrent insensi- » blement des noms communs et désignèrent » chacun une collection d'individus (1).

---

(1) L'abbé de Condillac présente sous le même aspect les progrès de l'esprit dans la formation des genres.

« Un enfant appelle du nom *d'arbre* le premier » arbre que nous lui montrons. Un second arbre » qu'il voit ensuite lui rappelle la même idée ; il lui » donne le même nom ; de même à un troisième, à » un quatrième, et voilà le mot *d'arbre* donné d'abord

Digitized by Google

» C'est, » continue Smith, « c'est cette application du nom d'un individu à un grand » nombre d'objets semblables, qui doit avoir » suggéré la première idée de ces classes ou » collections qu'on désigne par les noms » de *genres* et d'*espèces;* et dont l'ingénieux » Rousseau a tant de peine à concevoir l'o- » rigine. Ce qui constitue une *espèce* n'est » qu'un certain nombre d'objets liés par » une mutuelle ressemblance; et qui, par » cette raison, sont désignés par un même » mot, également applicable à tous. »

Cette marche que suit l'esprit humain, lorsqu'il forme diverses classes d'objets extérieurs, se montre à découvert dans une observation du capitaine Cook sur la petite île de Wateeoo, qu'il visita en allant de la Nouvelle Zélande aux îles des Amis. « Les habi- » tans de cette île, dit-il, n'osoient approcher de nos vaches et de nos chevaux, » et ne se faisoient aucune idée de la nature » de ces animaux. Mais les moutons et les » chèvres ne passoient pas la portée de leur

---

» à un individu, qui devient pour lui un nom de » classe ou de genre, une idée abstraite, qui com- » prend tous les arbres en général. »

Digitized by Google

» intelligence. Ils nous firent comprendre, » qu'ils savoient que c'étoient des oiseaux. » Il paroîtra peut-être incroyable, » ajoute ce voyageur, « que l'ignorance puisse aller » jusqu'à commettre une pareille méprise, » puisque ni le mouton, ni la chèvre ne » ressemble le moins du monde à un animal » ailé. Mais il faut remarquer que ces peu- » ples ne connoissent d'autres animaux ter- » restres, que le cochon, le chien et les » oiseaux. Ils voyoient fort bien que nos » chèvres et nos moutons étoient tout dif- » férens des deux premières classes à eux » connues; et ils en concluoient qu'ils ap- » partenoient à la troisième, dans laquelle » ils savent qu'il y a une grande variété » d'espèces. » J'ajouterai à cette remarque judicieuse, que l'erreur de ces insulaires ne provenoit pas sans doute de la pensée, que la chèvre et le mouton ressemblent plus à un oiseau qu'aux quadrupèdes qui leur sont connus; mais du défaut de mot générique, tel que celui de *quadrupède*, sous lequel les deux espèces soient comprises. En effet ces peuples n'avoient pas pu songer à former un tel mot. Leur situation à cet égard étoit comparable à celle d'un homme

Digitized by Google

qui n'auroit jamais vu qu'un seul individu de chaque espèce. Cet homme ne songeroit certainement pas à faire un nom appellatif ou générique, pour les désigner tous deux à la fois. Il se contenteroit de donner à chacun d'eux son nom propre et individuel.

Il paroît au contraire que, connoissant une très-grande variété d'oiseaux, ils avoient inventé un nom générique pour les exprimer tous. Et il étoit assez naturel qu'ils l'appliquassent à toute espèce nouvelle d'animaux qui pouvoit s'offrir à leur observation.

La classification de différens objets suppose la faculté de faire attention à quelques-unes de leurs qualités, sans faire attention à toutes les autres. Car il n'y a pas deux objets entre lesquels il n'existe une différence spécifique. Et pour former un assortiment ou un arrangement entre diverses choses qui ne se ressemblent pas à tous égards, il faut perdre de vue les qualités qui les distinguent les unes des autres, et borner son attention à celles qui leur appartiennent en commun. Sans cette faculté de considérer séparément les choses que nos sens nous présentent réunies, nous n'aurions jamais eu l'idée de *nombre*. Car avant de pouvoir considérer

Digitized by Google

différens objets comme formant une multitude, il est indispensable que nous leur donnions à tous un nom commun ; ou, en d'autres termes, que nous les réduisions tous à un même genre. Les divers objets, par exemple, tant animés qu'inanimés, qui sont en cet instant devant moi, peuvent être classés et comptés à mon gré de plusieurs manières différentes, selon le point de vue sous lequel je juge à propos de les envisager. Je puis compter successivement le nombre des moutons, des vaches, des chevaux, des ormeaux, des chênes, des hêtres ; ou le nombre total des animaux, ensuite celui des arbres ; ou le nombre de tous les êtres organisés qui frappent ma vue. Mais quel que soit le principe sur lequel je fonde ma classification ; il est évident que les objets que je compte ensemble, ne sont considérés que sous le point de vue sous lequel ils se ressemblent mutuellement ; et que si je n'avois pas la faculté de séparer les qualités que mes sens m'offrent dans un état de combinaison, jamais je n'aurois pu concevoir ces objets comme formant une multitude.

Cette faculté de considérer certaines qualités ou certains attributs d'un objet, comme

Digitized by Google

séparés des autres ; ou plutôt, cette faculté qu'a l'entendement de décomposer les combinaisons qui lui sont offertes ; est désignée dans la logique par le nom d'*abstraction* (1). Quelques philosophes ont pensé, que cette faculté étoit le caractère distinctif d'une créature raisonnable. C'est une question dont je n'ai pas dessein de m'occuper. Mais on ne peut nier que la faculté d'abstraire ne soit une des plus importantes de l'esprit humain, et qu'elle ne soit intimement liée avec l'exercice de celle du raisonnement. J'espère faire voir, dans ce chapitre, combien le bon emploi qu'on en fait a d'influence sur le succès de nos recherches philosophiques et sur toute la conduite de la vie.

Je m'occuperai bientôt plus pleinement de l'emploi de l'abstraction dans le raisonnement, et dans les productions d'une imagination poétique. Quant à présent je me borne

(1) En françois, et peut-être en toute langue, c'est plutôt l'acte que la faculté que ce mot désigne. Il faudroit donc dire la faculté d'abstraire. Mais il en coûte peu de se familiariser avec cette extension du mot. La même remarque est applicable aux mots perception et conception employés dans les chapitres précédens. *P. P. p.*

Digitized by Google

à remarquer que l'abstraction est le fondement de la classification ; qu'en conséquence, sans cette faculté, nous aurions été absolument incapables d'entreprendre aucune spéculation générale, et que toutes nos connoissances auroient été uniquement relatives aux individus. Par conséquent encore, quelques-unes des branches les plus utiles de la science n'auroient pas existé, en particulier toutes les parties des mathématiques ; puisque dans ces sciences-là le sujet même sur lequel on raisonne n'est qu'une abstraction de notre entendement. Et quant aux objets d'imagination, il n'est pas moins évident que le poëte emprunte tous ses matériaux de l'expérience. Son talent se réduit à combiner et à modifier les choses réelles. C'est ainsi qu'il en crée de nouvelles. Par conséquent toutes les fois qu'il met en jeu ces facultés créatrices, il fait préalablement usage d'abstraction, pour décomposer et séparer les combinaisons actuellement existantes. Telle est la raison qui, dans le chapitre précédent, m'a engagé à distinguer la conception, qui est une faculté simple ; de l'imagination, qui, du moins au sens où je l'emploie, est le résultat de l'action combinée de plusieurs facultés.

Digitized by Google

Mon but, dans les remarques précédentes, étoit de faire observer la différence qui se trouve entre les abstractions qui servent au raisonnement, et celles qui servent à l'imagination. C'est une distinction, à laquelle il me semble que les écrivains les plus distingués n'ont pas fait assez d'attention. Toutes les fois que l'imagination travaille à former de nouveaux assemblages, en décomposant et combinant à son gré les perceptions reçues par les sens, il est manifeste que le peintre ou le poëte doit être capable de saisir les circonstances décomposées, comme autant d'objets de conception séparés et distincts. Mais cela n'est point nécessaire dans les actes d'abstraction destinés à servir au raisonnement. Il arrive fréquemment que nous pouvons raisonner sur quelque qualité ou propriété détachée d'un objet, par voie d'abstraction; et que cependant il nous est impossible de concevoir cette qualité distincte et isolée. Ainsi, je peux raisonner sur l'étendue et la figure, sans mêler à cette qualité l'idée de la couleur; quoique l'on puisse légitimement douter qu'un homme doué de la vue ait jamais une conception soutenue de l'étendue et de la figure, sans couleur déterminée.

Digitized by Google

Dans ce cas, l'impossibilité d'avoir, d'une manière distincte et isolée, la conception de la propriété que l'on considère dépend d'une association d'idées. Ce n'est pas toujours uniquement à cette cause qu'on doit l'imputer. Il y a des cas où nous pouvons raisonner sur certaines choses considérées séparément, qu'il nous seroit impossible, par la nature même de la chose, de concevoir à part. Par exemple, nous pouvons raisonner sur la longueur, abstraction faite des autres dimensions, quoiqu'il soit sans doute impossible à l'entendement de concevoir (1) la longueur sans quelque largeur. A cette occasion, je releverai en passant une erreur que les maîtres commettent quelquefois dans l'exposition des principes de la géométrie. En insistant trop sur les premières définitions d'Euclide, ils y laissent soupçonner quelque chose de mystérieux; et engagent leurs disciples à se consumer en vains efforts, pour concevoir ce qui n'est pas un objet de conception. Si ces définitions

(1) *Concevoir, conception.* Ces mots sont toujours pris ici au sens propre, déterminé par l'auteur au commencement du chapitre précédent, auquel le lecteur est prié de recourir au besoin. *P. P. p.*

Digitized by Google

étoient omises dans un premier enseignement, ou légèrement indiquées, en sorte que l'attention des disciples se portât tout-à-coup sur la forme des raisonnemens géométriques; ils ne tarderoient pas à remarquer que, quoique dans les figures tracées les lignes aient deux dimensions, les démonstrations ne se rapportent qu'à une seule. Ils sentiroient d'eux-mêmes que l'entendement a la faculté de raisonner séparément sur des choses que nos sens et notre conception nous offrent constamment unies. De telles abstractions sont familières aux hommes les plus étrangers aux lettres; et c'est par un travail analogue à celui que je viens d'indiquer, que ces hommes parviennent à les former. Un artisan, qui parle de la longueur d'une chambre, par opposition à sa largeur; ou de la distance d'un objet à un autre; fait précisément la même abstraction que suppose la seconde définition d'Euclide; définition, que la plupart de ses commentateurs ont jugé nécessaire d'éclaircir par de longues discussions métaphysiques.

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter sur la nature et l'objet de la faculté d'abstraire. Quoique cette faculté soit le fondement de

Digitized by Google

toute espèce de classification, elle auroit pu s'exercer, lors même que nous n'aurions connu qu'un seul individu. Supposons, par exemple, que nous n'ayons jamais vu qu'une seule rose, nous aurions pu néanmoins ne faire attention qu'à sa couleur, sans penser à ses autres propriétés. Ceci a conduit quelques philosophes à penser, qu'outre l'abstraction il y avoit une autre faculté requise, pour la formation des genres et espèces; et ils ont donné à cette faculté le nom de *généralisation* (1). Ils se sont appliqués à montrer qu'à la vérité, il ne peut y avoir de généralisation sans abstraction; mais qu'il n'auroit pas été impossible que nous eussions été doués du pouvoir d'abstraire, sans l'être de celui de généraliser. L'objet de mes recherches n'exige pas que je m'occupe de cette question.

(1) Ou faculté de généraliser. *P. P. p.*

Digitized by Google

SECTION II.

De l'objet de notre pensée, lorsque nous employons un terme général.

Il résulte de l'exposé que j'ai fait ci-dessus des théories le plus communément reçues sur la perception, que la plupart des philosophes ont supposé certaines images ou espèces transmises à l'ame par les sens, au moyen desquelles nous avons la perception des qualités par lesquelles les objets extérieurs se manifestent à nous. J'ai tâché de faire voir que cette opinion est le résultat de quelques préjugés, suggérés naturellement par les phénomènes du monde matériel. La même suite de pensées a conduit ces philosophes à supposer que dans toutes les autres opérations de l'esprit, il y a certaines idées, distinctes de l'esprit lui-même, qui sont en lui; et que ce sont ces idées qu'il faut envisager comme les vrais objets de nos pensées. Lorsque je me rappelle la figure d'un ami absent, par exemple, on suppose que l'objet de ma pensée est l'*idée* de cet ami; que j'ai reçue par les sens et que j'ai retenue à

Digitized by Google

l'aide de la mémoire. Lorsque, par un effort d'invention poétique, je forme une combinaison imaginaire, on suppose de même que les parties que je combine, existoient dans mon esprit, et ont fourni à l'imagination ses matériaux. Le Dr. Reid a le premier fait remarquer que toutes ces notions sont hypothétiques; qu'il est impossible de produire le moindre argument en leur faveur; enfin que lors même qu'on les admettroit comme vraies, elles ne contribueroient point à rendre les phénomènes de cette classe plus intelligibles. En conséquence des principes posés par ce philosophe, nous n'avons aucune raison de croire que dans aucune des opérations de l'esprit, il existe en lui un objet distinct de l'esprit lui-même. Toutes les expressions usitées, qui présentent cette supposition, doivent être envisagées comme de vaines circonlocutions, qui ne servent qu'à déguiser à nos yeux l'histoire réelle des phénomènes de l'intelligence (1).

(1) Pour prévenir toute équivoque sur l'opinion du Dr. Reid il sera à propos d'expliquer ici, un peu plus pleinement que je ne l'ai fait dans le texte, en quel sens il révoque en doute l'existence des *idées*.

Digitized by Google

« Nous ignorons et nous voudrions savoir » comment nous percevons les objets éloi-

---

Car ce mot a un sens populaire fort différent de celui que quelques philosophes lui ont donné. J'emploierai les propres expressions de Reid pour développer sa pensée :

« Dans le langage populaire, *idée* est synonyme » des mots conception, appréhension, notion. Avoir » l'idée d'une chose, c'est la concevoir. En avoir une » idée distincte, c'est la concevoir distinctement. N'en » avoir aucune idée, c'est ne la point concevoir du » tout. Quand le mot idée est pris dans ce sens popu- » laire, personne ne peut révoquer en doute l'exis- » tence de ses propres idées.

» Mais dans le sens philosophique, le mot *idée* » n'exprime pas cet acte de l'esprit qu'on nomme » pensée ou conception. Il exprime un certain objet » de la pensée. Sur ces objets de la pensée qui portent » le nom d'idée, les philosophes de diverses sectes » ont eu des opinions différentes.

» Quelques-uns ont cru qu'elles existoient par elles- » mêmes; d'autres qu'elles existoient dans l'intelli- » gence divine; d'autres dans notre propre esprit; et » d'autres dans le cerveau, ou sensorium. » *Int. Powers, p. 213.*

« Le système péripatétique des espèces ou images » (*phantasmata*), et le système platonique des idées, » sont fondés sur ce principe, qu'en toute pensée, il » doit y avoir quelqu'objet réellement existant; que » dans toute opération de l'esprit, il doit y avoir quel-

Digitized by Google

» gnés de nous, comment nous nous rappe-
» lons les choses passées; comment nous ima-

» que chose sur quoi il travaille. Que cet objet s'ap-
» pelle une idée, comme le veut Platon, ou une
» image (*phantasma*), une espèce, comme le veut
» Aristote. Qu'il soit éternel et incréé, ou produit
» par les impressions des objets extérieurs; cela est
» indifférent à la question actuelle. » *Ibid.* p. 388.

« Cette opinion est si profondément enracinée dans
» la tête des philosophes, que plusieurs trouveront
» sans doute que c'est un étrange paradoxe, ou plutôt
» une vraie contradiction dans les termes, de pré-
» tendre qu'on pense sans idées. Mais cette contra-
» diction n'est qu'apparente et dépend de l'ambiguité
» du mot. Si l'idée d'une chose n'est que la pensée
» même qu'on en a, penser sans idée est penser sans
» pensée; c'est une contradiction palpable. Mais une
» idée, selon la définition des philosophes, n'est pas
» une pensée. C'est l'objet de la pensée, objet réel-
» lement existant, perçu, etc. » *Ibid.* p. 390.

Je n'ai qu'un mot à ajouter à ces citations. Lorsque, dans le cours de cet ouvrage, j'emploie le mot *idée* en exposant mes propres opinions, je l'entends toujours dans le sens populaire, et jamais dans le sens philosophique dont il vient d'être question. Il eût été mieux peut-être de ne point l'employer du tout. Mais j'ai éprouvé que cela étoit difficile, et forçoit de s'exprimer d'une manière peu conforme à l'usage de la langue. J'espère avoir pris les précautions nécessaires pour éviter à cet égard tout abus de langage.

Digitized by Google

» ginons des choses qui n'ont aucune exis-
» tence réelle. Des idées qu'on suppose être
» dans l'esprit semblent expliquer toutes ces
» opérations. Au moyen de ces idées toutes
» ces opérations se réduisent à une seule ;
» à une espèce de toucher, ou de percep-
» tion immédiate produite par des choses
» présentes et en contact avec l'être perce-
» vant. Or le toucher est une opération qui
» nous est si familière, qu'elle nous paroît
» n'exiger aucune explication, et pouvoir
» servir à expliquer toutes les autres.

» Mais ce toucher ou cette perception
» immédiate, est aussi difficile à comprendre
» que tout ce qu'on veut expliquer par son
» moyen. Deux choses peuvent être en con-
» tact, sans qu'il en résulte aucune sensa-
» tion de toucher ou aucune perception. Il
» faut donc qu'il y ait dans l'être percevant,
» une faculté de sentir ou de percevoir.
» Comment cette faculté est-elle produite,
» et comment agit-elle ? C'est ce qui est
» entièrement hors de la portée de notre
» connoissance. Nous ne pouvons pas mieux
» savoir si cette faculté se borne aux choses
» présentes et en contact avec nous. Nul
» homme ne peut prouver que l'être qui

Digitized by Google

» nous a donné la faculté de percevoir des » choses présentes, n'a pas pu nous donner » la faculté de percevoir des choses dis- » tantes, de nous rappeler le passé, et de » concevoir des choses qui n'ont jamais » existé (1). »

Dans une autre partie du même ouvrage, le Dr. Reid indique l'origine du préjugé qui a conduit les philosophes à croire, que dans toutes les opérations de l'entendement, il doit y avoir un objet de la pensée, qui existe réellement, pendant que notre pensée s'en occupe. Les observations qu'il fait sur ce sujet sont aussi ingénieuses que justes. Elles font partie de l'histoire des théories relatives à la conception intellectuelle (2).

Dans tous les anciens systèmes de métaphysique, on pose en principe, sans doute par analogie avec la perception, que tout acte de la pensée ne peut avoir lieu sans un objet réellement existant et distinct de l'être pensant. En conséquence il s'offroit naturellement, dans ces systèmes, une question qui paroissoit fort curieuse. Quel est, se de-

(1) *Essais on Intell. Powers, p. 214.*
(2) *Ibid. p. 378.*

Digitized by Google

mandoit-on, l'objet immédiat de l'attention, lorsque nous sommes occupés d'une spéculation générale? En d'autres termes : Quelle est la nature de l'idée qui correspond à un terme général? Lorsque je pense à un objet particulier dont j'ai eu précédemment la perception, à un ami, à une certaine montagne, à un arbre particulier, je conçois ce qu'on entend par l'image ou la représentation de cet objet. En conséquence l'explication de cet acte de la pensée que j'ai appelé *conception* (1) semble dériver de la théorie des idées, sinon d'une manière satisfaisante, du moins d'une manière à peu près intelligible. Mais comment rendre compte, d'après les mêmes principes, de l'objet de ma pensée, quand j'emploie les termes généraux d'ami, de montagne, d'arbre? Chaque chose dont j'ai eu la perception étoit manifestement individuelle. Ainsi l'idée que désigne un mot général (s'il existe de telles idées) ne peut être la copie d'un original que j'ai observé. Ce sont là des propositions évidentes et presque identiques.

En réponse à cette question, les disciples

(1) Voy. le commencement du Chap. III. *P. P.*

Digitized by Google

de Platon, et plus anciennement ceux de Pythagore, enseignèrent, qu'à la vérité ces idées universelles ne sont pas des copies d'objets perçus par les sens, mais qu'elles ont néanmoins une existence indépendante de celle de l'esprit, et qu'elles ne doivent pas plus être confondues avec l'entendement dont elles sont les objets, qu'on ne doit confondre les choses matérielles avec la faculté de les percevoir. Tous les individus, disoient-ils, qui composent un genre, ont quelque chose de commun. C'est par là qu'ils appartiennent à ce genre et qu'ils sont susceptibles d'être compris sous un même nom. C'est donc cette chose commune qui forme l'essence de chacun d'eux. C'est elle qui est l'objet de l'entendement, toutes les fois que ce genre l'occupe, toutes les fois que nous formons quelques raisonnemens qui s'y rapportent. Ils soutenoient aussi que cette commune essence (1), bien qu'inséparable de tous les individus du genre, est en elle-même une et indivisible.

(1) Dans cette esquisse, très-imparfaite, des opinions reçues chez les anciens sur la nature des universaux, j'ai substitué le mot *essence* au mot *idée*, comme étant

Digitized by Google

La philosophie d'Aristote paroît avoir coïncidé avec celle de Platon sur presque tous ces points de doctrine. Mais le langage qu'employèrent ces deux philosophes ne fut pas le même, et fit paroître leurs opinions plus différentes qu'elles n'étoient réellement. Platon, qui aimoit le merveilleux et les doctrines mystérieuses, insista beaucoup sur l'union incompréhensible de la même idée ou essence avec un grand nombre d'individus, sans qu'il en résultât ni multiplication, ni division (1). Aristote, plus timide et plus

---

plus propre à faire comprendre aux lecteurs modernes le véritable sens des expressions de Platon. C'est, à ce qu'on assure, Ciceron qui usa le premier du mot essence (*essentia*). Ce mot fut adopté par les scolastiques, et ils l'employèrent dans le même sens dans lequel Platon avoit employé le mot *idée*. Voyez Reid, *Essays on intell. Powers*, *p. 473*.

(1) « L'idée d'une chose, » dit Platon, « est ce » qui de *plusieurs* ne fait qu'*un*; ce qui, conservant » toujours l'unité et l'intégrité de sa propre nature, » se répand dans un nombre infini de choses et se » mêle intimement avec elles; et qui, quelque va- » riété de formes qu'il prenne, demeure toujours le » même : tellement que par là nous retrouvons et » distinguons la chose, quelque figure qu'elle revête, » et sous quelque déguisement qu'elle s'offre à nous. »

Digitized by Google

ami de la clarté, se contenta de dire, que tous les individus sont composés de matière et de forme; et que c'est une forme commune, possédée par divers individus, qui constitue le genre. Du reste tous-deux s'accordent à penser, que la matière, ou ce qu'il y a d'individuel dans les objets, est perçu par les sens; mais que c'est l'intelligence qui a la perception de l'idée, essence, ou forme générale. Tous deux disent également, que l'attention du vulgaire s'arrête principalement à la partie individuelle de l'objet, et qu'au contraire sa partie générique est ce qui fournit au philosophe les matériaux de ses méditations.

La principale différence entre Aristote et Platon à l'égard des idées, porte sur le mode de leur existence. L'un et l'autre admettoit, que la matière, dont toutes les choses étoient faites, existoit de toute éternité. Mais Platon prétendoit en outre, qu'il existe de toute éternité l'idée ou la forme de chaque genre de choses. Il envisageoit cette idée éternelle,

---

PLATON dans le *Philebus* (Cité par l'auteur de l'*Origin and progress of language*, *Vol. I. p. 100.* 2.e édit.).

Digitized by Google

comme le modèle ou le patron sur lequel avoient été formés les individus du genre. Aristote croyoit au contraire, qu'à la vérité la matière peut exister sans la forme, mais que la forme ne peut exister sans la matière (1).

(1) Dans ce précis des opinions opposées de Platon et d'Aristote sur les idées, j'ai suivi principalement Brucker, dont les laborieuses recherches, relatives à l'histoire de la philosophie, sont connues de tous les savans. Toutefois, je m'en suis tenu aux termes les plus généraux, en marquant la distinction les deux systèmes, parce que ce sujet est obscur et a donné lieu à des interprétations fort différentes. Le lecteur trouvera les propres expressions de Brucker dans la note F.

L'autorité de Brucker me paroît ici avoir d'autant plus de poids, qu'elle coïncide avec celle du Dr. Reid. Voyez ses *Essais sur les facultés intellectuelles* et ses *Recherches sur l'esprit humain* (*Essays* etc. *Inquiry* etc.).

Deux savans écrivains modernes exposent d'une manière bien différente la doctrine d'Aristote, dans les points où on suppose qu'il n'est pas d'accord avec Platon. Et ces écrivains méritent d'autant plus d'être écoutés, qu'ils sont l'un et l'autre très-versés dans la lecture des commentateurs d'Aristote de l'école d'Alexandrie. Voyez *Origin and progress of language*, vol. I. et l'*Hermès* de Harris.

Il n'importe pas au but que je me propose que l'on adopte, sur ce point d'histoire philosophique,

La

Digitized by Google

La doctrine des stoïciens sur les universaux différoit entièrement de celle d'Aristote et de Platon. Elle semble avoir eu beaucoup de rapport avec un système, auquel on attribue d'ordinaire une origine plus récente et qu'un écrivain célèbre a mis au nombre des découvertes les plus propres à honorer le génie des philosophes modernes (1).

Je ne recherche point si la doctrine des stoïciens coïncidoit exactement avec celle des nominaux, dont j'exposerai bientôt les opinions; ou si elle ne ressembloit pas plutôt à celle que professoit une secte des scolastiques, connue sous le nom de conceptualistes. Cette question n'a d'intérêt que sous le rapport de l'érudition. Ce que nous savons de cette partie de la philosophie stoïque, est

---

telle ou telle opinion. On convient généralement que les doctrines d'Aristote et de Platon ne différoient pas essentiellement, quant à cette partie de la théorie des idées par laquelle on tente d'expliquer comment nous faisons des spéculations générales. En conséquence, ce que j'ai dit sur ce sujet coïncide entièrement avec les expressions de l'auteur du Traité sur l'origine et les progrès du langage (*Orig. and progr. of lang. Vol. I. p. 38, 2.° édit.*

(1) *Treatisè of human nature. B. I. Part. I. Sect. 7.*

Digitized by Google

trop imparfait pour éclairer le sujet, ou même pour rien ôter au mérite des philosophes modernes qui ont obtenu les mêmes résultats (1).

Comme l'objet de cet ouvrage n'est pas d'entrer dans des détails historiques, à moins qu'ils ne soient nécessaires pour jeter du jour sur le sujet principal; je ne parlerai point ici des efforts que firent les éclectiques pour concilier la doctrine de Platon sur les idées avec celle d'Aristote. La secte des philosophes éclectiques parut à Alexandrie vers le commencement du troisième siècle. Il paroît que leurs spéculations sur ce sujet donnèrent lieu à des difficultés interminables; et qu'en conséquence les philosophes les plus timides ou les plus modestes se déterminèrent à bannir entièrement toutes ces questions de la dialectique. Ils se contentèrent d'étudier les divers arrangemens ou classifications des universaux qu'avoient faites les anciens philosophes; et ne s'occupèrent plus des discussions métaphysiques relatives à leur nature. Porphyre, en particulier, quoiqu'il nous apprenne lui-même qu'il avoit beaucoup réfléchi sur ce sujet, le met de côté comme ob-

(1) Voyez la note G.

Digitized by Google

cur et embarrassé. Dans son introduction aux Catégories d'Aristote, il s'abstient de prononcer sur les questions de la nature de celles-ci : « Les espèces et les genres exis-» tent-ils dans la nature, ou sont-ils unique-» ment des conceptions de l'esprit humain? » Et, en supposant qu'ils existent dans la » nature, sont-ils inhérens aux objets des » sens, ou en sont-ils détachés? »

Ce passage de l'introduction de Porphyre est curieux. Par un concours singulier de circonstances, il a servi à perpétuer la mémoire d'une controverse, dont l'auteur ne cherchoit qu'à détourner l'attention de ses lecteurs. Au milieu des désordres causés par l'irruption des barbares dans l'Occident, la langue grecque y fut presqu'entièrement oubliée. Les scienees philosophiques se bornèrent à l'étude des versions latines de la dialectique d'Aristote et de l'introduction de Porphyre aux Catégories. Chez des hommes que leur goût portoit à ces sortes de recherches, il est probable que le passage de Porphyre, dont je viens de faire mention, devoit plutôt exciter que contenir la curiosité. Et en effet, il y a lieu de croire que les disputes dont il y est question continuèrent

Digitized by Google

pendant les siècles ténébreux qui suivirent. L'opinion qui prévalut fut, pour parler le langage de l'école, que les universaux n'existent ni *avant* les choses ni *après* les choses, mais *dans* les choses : c'est-à-dire (s'il m'est permis de commenter des expressions auxquelles je me sens incapable d'attacher des notions très-précises ;) que les idées universelles n'ont pas, comme le dit Platon, une existence distincte et séparée des objets individuels ; qu'en conséquence elles n'ont pu exister avant eux ; qu'elles ne sont cependant pas, comme le veulent les stoïciens, de pures conceptions de l'esprit, résultant de l'examen et de la comparaison des individus ; mais que ces formes ou idées sont de toute éternité unies à la matière des choses ; ou, comme s'expriment quelquefois les disciples d'Aristote, que les formes des choses sont de tout tems noyées dans la matière. On m'excusera, j'espère, d'être entré dans ces détails, non-seulement à cause de leur liaison avec les observations suivantes, mais aussi parce que la question à laquelle ils se rapportent a été, pendant plusieurs siècles, le sujet des recherches de tous les hommes savans et ingénieux de l'Europe. Sous ce rapport, quelque

Digitized by Google

frivole qu'elle soit en elle-même, cette question mérite l'attention des philosophes. Et les disputes qu'elle a occasionnées forment un article fort intéressant de l'histoire de l'esprit humain.

Telles furent, à ce qu'il paroît, les opinions dominantes sur la nature des universaux, jusqu'au onzième siècle. A cette époque Roscelin soutint une opinion nouvelle, ou, selon d'autres, renouvelée et empruntée de l'école de Zénon (1). Cette nouvelle doctrine fut bientôt propagée dans toute l'Europe, par le talent et l'éloquence d'un des disciples de Roscelin, du célèbre Pierre Abélard. Selon ces philosophes, il n'existe rien dans la nature qui corresponde aux termes généraux; les objets de notre attention, dans toutes nos spéculations générales, ne sont pas des idées, mais des mots.

L'effet de cette nouvelle doctrine fut de partager les scolastiques en deux sectes; dont l'une adopta les opinions de Roscelin et d'Abélard; l'autre resta attachée aux principes d'Aristote. Les sectateurs de la première sont connus dans l'histoire littéraire sous le nom

(1) Voyez la note H.

Digitized by Google

de Nominaux ; ceux de la seconde, sous celui de Réalistes.

Comme mon opinion s'accorde avec celle des Nominaux, et que je me propose de déduire de cette opinion quelques conséquences, je tâcherai de l'exposer d'une manière claire et précise. Mais je suivrai l'ordre de mes pensées, sans m'attacher à aucun des auteurs qui m'ont précédé.

J'ai expliqué ci-dessus, comment les mots, qui dans l'origine étoient des noms propres, devinrent insensiblement des noms appellatifs. En conséquence de cette extension de leur sens primitif, toutes les fois qu'on les appliqua aux individus, ils n'exprimèrent que les qualités communes à tout un genre. Il est manifeste, que, par rapport aux individus d'un même genre, il existe deux classes de vérités. L'une renferme les vérités particulières, qui se rapportent à chaque individu pris à part ; et qui résultent de la contemplation des qualités propres et distinctives de cet individu. L'autre classe comprend les vérités générales, déduites de la considération des qualités communes, qui appartiennent également à tous les individus de ce genre. Ces vérités peuvent commodément

Digitized by Google

s'exprimer à l'aide des termes généraux, en formant des propositions, qui comprennent autant de vérités particulières, qu'il y a d'individus compris sous le terme général. On voit d'ailleurs clairement qu'il y a deux manières de parvenir à ces vérités générales. L'attention peut se fixer sur un seul individu, en ayant soin de ne faire entrer dans tous nos raisonnemens que les circonstances communes au genre. Ou bien, mettant de côté les choses même, on peut employer uniquement les termes généraux que le langage nous fournit. Par l'un ou l'autre de ces procédés, on arrive nécessairement à des conclusions générales. Dans le premier cas, comme notre attention ne s'arrête qu'aux circonstances par lesquelles le sujet de nos raisonnemens ressemble à tous les autres individus du genre, tout ce que nous démontrons être vrai de ce sujet, ne peut manquer d'être vrai de tous les individus doués de la qualité commune qu'on a seule envisagée. Dans le second cas, comme le sujet de nos raisonnemens est exprimé par un mot générique, qui s'applique également à une multitude d'individus, la conclusion que nous en tirons doit avoir la même éten-

Digitized by Google

due, et s'appliquer à tout ce qui est compris sous le nom du sujet en question. Le premier de ces procédés est analogue à la pratique des géomètres, qui, dans leurs raisonnemens les plus généraux, dirigent leur attention sur une figure particulière. Le second procédé ressemble à celui des algébristes, qui exécutent toutes leurs opérations à l'aide de leurs symboles (1). Dans ce dernier cas, il peut arriver souvent, par l'effet de quelque association d'idées, qu'un mot général rappelle un des individus aux-

(1) Ces deux méthodes de parvenir aux vérités générales sont fondées sur les mêmes principes; et sont au fond bien moins différentes qu'elles ne le paroissent au premier coup-d'œil. Quand nous faisons une suite de raisonnemens généraux, en fixant notre attention sur un individu particulier du genre, cet individu doit être considéré comme un simple signe ou comme une représentation de la qualité constitutive du genre. Il ne diffère de tout autre signe, que par un certain caractère de ressemblance avec la chose signifiée. Les lignes droites, employées au cinquième livre d'Euclide pour désigner certaines grandeurs en général, ne diffèrent de l'expression algébrique de ces mêmes grandeurs, que comme l'écriture qui peint les objets diffère de celle où l'on emploie des caractères arbitraires.

Digitized by Google

quels il s'applique. Mais loin que cela soit nécessaire pour la force du raisonnement, c'est toujours au contraire une circonstance qui tend à nous égarer. Il faut néanmoins excepter quelques cas, où il est à propos de prévenir par ce moyen certains abus des termes généraux. Dans tous les autres on peut comparer l'esprit qui raisonne à un juge appelé à prononcer entre des parties. Si le juge ne connoît des parties que leurs relations au procès, s'il ignore leurs noms, s'il les désigne par des lettres de l'alphabet, ou par les noms fictifs de Titius, Caius, Sempronius, il est nécessairement impartial. Ainsi, dans une suite de raisonnemens, nous courrons moins de risque de violer les règles de la logique, lorsque notre attention se fixera sur de simples signes; et que l'imagination, en nous offrant des objets individuels, n'exercera point sur notre jugement son influence, et ne viendra point nous séduire par quelques associations accidentelles.

J'ajoute, que quoiqu'en raisonnant sur les individus, nous puissions nous contenter de fixer notre attention sur les objets eux-mêmes, sans faire aucun emploi du langage; toutefois nous pouvons aussi parvenir au même

Digitized by Google

but, en substituant à l'objet, des mots ou toute autre espèce de signes arbitraires. La différence à cet égard entre les individus et les genres, quant à l'emploi du langage dans les raisonnemens qui s'y rapportent, est que pour les individus nous pouvons, presqu'entièrement à notre choix, nous servir ou nous passer de mots; tandis que pour les genres, les mots sont indispensables. Cette remarque a d'autant plus d'importance, qu'elle touche, si je ne me trompe, à une circonstance qui a contribué à égarer les Réalistes. Ils ont cru que, comme les mots ne sont pas nécessaires pour penser aux individus, ils ne devoient pas l'être non plus pour penser aux universaux.

En considérant sous ce point de vue le procédé de la généralisation, on voit tout de suite que l'*idée*, envisagée par les anciens philosophes comme faisant l'essence d'un individu, n'est rien de plus que la qualité particulière (ou une collection de qualités), par laquelle il ressemble aux autres individus de la même classe, et en vertu de laquelle on lui applique son nom générique. C'est parce qu'il possède cette qualité, que l'individu porte le nom du genre. C'est donc cette qualité qu'on peut dire lui être essentielle

Digitized by Google

dans la classification qui le comprend sous un certain genre particulier. Mais comme toute classification est à un certain point arbitraire; on ne peut pas conclure de tout ceci, que cette qualité générique soit plus essentielle à l'existence de l'individu, qu'une multitude d'autres qualités réputées accidentelles. En d'autres termes, et pour parler le langage de la philosophie moderne, cette qualité constitue son essence nominale, et non son essence réelle.

Je pense que ces éclaircissemens peuvent suffire à ceux de mes lecteurs à qui ces matières ne sont pas étrangères. J'ajouterai, pour les autres, quelques développemens.

J'aurai occasion d'examiner, dans une autre partie de l'ouvrage que j'ai entrepris, jusqu'à quel point on peut admettre le principe, communément reçu, que tout procédé de raisonnement peut se résoudre en une suite de syllogismes. Et j'indiquerai quelques restrictions à cette assertion, qui me paroissent indispensables. Je ne pourrois, en ce moment, entreprendre l'exposition de cette opinion, sans m'écarter beaucoup trop de mon sujet. Ainsi, dans ce qui va suivre, je partirai du principe que la théorie du sylo-

Digitized by Google

gisme ne souffre aucune exception. Ce principe doit être modifié, mais il est suffisamment vrai pour l'emploi que j'en veux faire. Prenons donc pour exemple un des pas que fait Euclide dans quelqu'une de ses démonstrations. Je m'arrête au premier pas de sa première proposition, et je le réduis à la forme d'un syllogisme. « Toutes les lignes » droites, menées du centre d'un même » cercle à sa circonférence, sont égales. » « Mais AB et CD sont des lignes droites, » menées du centre d'un même cercle à sa » circonférence. » « Donc AB et CD sont » égales. » Il est manifeste que, pour sentir la force de cette conclusion, il n'est nullement nécessaire que j'attache aucune notion particulière aux lettres AB, ou CD; ou que je comprenne même ce que signifient ces mots *égales*, *cercle*, *centre* et *circonférence*. Tout le monde voit que la vérité de la conclusion est nécessairement contenue dans celle des prémisses; quelles que soient les choses particulières auxquelles ces prémisses se rapportent. Considérons encore cet autre syllogisme : « Tous les hommes » sont sujets à la mort; » « Pierre est un » homme; » « Donc Pierre est sujet à la

Digitized by Google

» mort. » L'évidence de la conclusion ne dépend en rien de la notion particulière que j'attache aux mots *homme* et *Pierre*. Cette évidence ne seroit pas moindre si je substituois à ces mots deux lettres de l'alphabet, ou tout autre caractère également insignifiant. « Tous les X sont sujets à la mort ; » « Z » est un X ; » « Donc Z est sujet à la mort. » Ce syllogisme n'est pas moins concluant que le précédent. Il est également facile de voir qu'il le seroit au même point, si au lieu de ces mots, *sont sujets* (*est sujet*) *à la mort*, j'employois tout autre verbe que la langue pourroit me fournir. Il ne seroit pas même nécessaire, pour saisir la justesse de la conséquence de comprendre le sens de ce verbe.

En général on peut prouver aisément que, pour établir les règles du syllogisme, on n'a besoin d'aucun autre secours que des lettres de l'alphabet : de la même manière (et précisément sur les mêmes principes) qu'un algébriste démontre, à l'aide de ces mêmes lettres, les diverses règles à suivre dans la transposition des termes d'une équation.

Il suit de ce que nous venons de dire, que l'assentiment donné à la conclusion d'un syllogisme ne résulte point de l'examen des no-

Digitized by Google

tions, exprimées dans les diverses propositions dont il est composé, mais uniquement des rapports qui y lient entr'eux les mots qui les expriment. Le fait est que, dans un syllogisme, la conclusion n'est qu'un cas particulier d'un axiome général, que l'on peut énoncer ainsi : ce qui est vrai universellement d'un certain signe est vrai de tous les individus que l'on peut désigner par ce signe. Admettant donc que le procédé du raisonnement peut toujours se résoudre en une suite de syllogismes, il s'ensuit, que cette opération de l'intelligence ne fournit aucun argument en faveur de l'existence de quelque chose qui corresponde aux termes généraux, et qui soit distinct des individus auxquels ces termes sont applicables.

Ces remarques, je le sais, n'épuisent pas le sujet. Car il y a plusieurs formes de raisonnement, auxquelles on ne peut appliquer la théorie du syllogisme. Mais en examinant successivement ses formes, on verra que dans toutes, sans exception, l'évidence de la conclusion résulte immédiatement de la considération des mots contenus dans les prémisses, sans aucun rapport aux choses que ces mots expriment. La manière impar-

Digitized by Google

faite dont on expose, dans les logiques ordinaires, la théorie du raisonnement, ne me permet pas d'approfondir ici ce sujet.

Ce que j'ai dit sur l'emploi du langage dans le raisonnement, peut donner lieu sans doute à une multitude d'objections. Sans les discuter en détail, je crois pouvoir affirmer que la plupart, si ce n'est toutes, seront aisément résolues, si l'on prend garde de confondre le raisonnement proprement dit, avec quelques autres procédés intellectuels, indispensables dans la recherche de la vérité. Je sais très-bien qu'il est souvent très-utile et même nécessaire, dans le cours de nos méditations, de détourner notre attention des mots, pour la fixer sur les choses. Ce que j'affirme, c'est que ces méditations, en tant qu'elles se bornent au procédé qui, dans le sens propre, s'appelle raisonner, peuvent être exécutées en n'y employant que les mots. En d'autres termes, je pense que tout procédé de raisonnement est parfaitement analogue aux opérations de l'algèbre. On comprendra, par ce qui va suivre, ce que j'entends par « les procédés intellectuels, » distincts du raisonnement, et qui sont » quelquefois indispensables dans la recher» che de la vérité. »

Digitized by Google

Dans les recherches algébriques, on sait, que l'application pratique d'une expression générale est souvent limitée par les conditions que renferme l'hypothèse. C'est pour n'avoir pas pris garde à cette circonstance, que quelques mathématiciens éminens ont été conduits à adopter des conclusions paradoxales et absurdes. Si le jugement n'est pas toujours vigilant dans l'interprétation du langage de l'algèbre, toute l'habileté possible dans le calcul ne peut nous préserver de l'erreur. Ainsi, dans l'algèbre même, il y a une application des facultés intellectuelles, qui est parfaitement distincte du procédé de raisonnement; et qui n'est pas moins indispensable pour arriver à la vérité.

Nous ne courons pas en géométrie le même danger qu'en algèbre, d'admettre des conclusions paradoxales, parce que les figures, sur lesquelles l'attention se fixe, contiennent sans cesse dans de justes bornes notre faculté de raisonner. Ces figures présentent aux sens une variété de relations entre les quantités soumises à notre contemplation, que ne peut atteindre et exprimer le langage trop général de l'algèbre. En conséquence, lorsque nous les avons sous les yeux

Digitized by Google

yeux, nous n'avons la conscience d'aucun effort de jugement, distinct du procédé de raisonnement. Mais, puisque tout travail géométrique peut être exprimé algébriquement; il est clair que la géométrie, comme l'algèbre, suppose un exercice des facultés intellectuelles, distinct du simple raisonnement. Seulement, dans la première de ces sciences, cet exercice est facilité par les figures; ce qui fait qu'il échappe à notre attention.

La même cause d'erreur et d'absurdité qui a lieu dans l'algèbre, se retrouve en grande partie dans d'autres sciences. Je fais abstraction de toute ambiguité de langage. Je suppose que tous nos raisonnemens soient logiquement exacts. Et je dis, qu'il seroit encore nécessaire, dans le cours de nos spéculations, de mettre de tems en tems les mots de côté, et de recourir aux exemples, ou aux éclaircissemens particuliers, afin de corriger et de limiter nos conclusions générales. On pourroit, je crois, citer bien des erreurs et des absurdités spéculatives, qui ont pris cours dans le monde, faute d'avoir fait attention à cette règle.

Mais indépendamment de cette source

Digitized by Google

observations précédentes, me paroissent décider nettement la question relative à l'objet de notre pensée dans l'emploi des termes généraux. Car il résulte de ces observations que les mots, lors même qu'en les employant on n'a aucun égard à leur signification propre, sont un instrument de pensée qui suffit à toute espèce de raisonnement. Or, pour étayer la doctrine commune sur ce sujet, si l'on peut produire l'ombre d'un argument, c'est apparemment l'impossibilité d'expliquer autrement le procédé de la généralisation. Rien sans doute, que la conviction de cette prétendue impossibilité, n'a pu donner quelque faveur à une hypothèse, qui ne s'appuie sur aucune preuve directe, et que ses plus zélés partisans avouent offrir beaucoup de difficulté et de mystère. L'explication que nous avons donnée fait tomber ce foible et dernier étai.

Mon plan ne me conduit pas à suivre, dans cette partie de mon ouvrage, les conséquences pratiques de la doctrine que je viens d'exposer. Je ne puis cependant laisser passer cette occasion de faire observer combien il est important de cultiver à la fois le talent d'éclaircir les vérités par des exemples,

Digitized by Google

et l'habitude de raisonner à l'aide des termes généraux. Le talent de donner des éclaircissemens n'est pas seulement nécessaire pour corriger et limiter les résultats généraux ; mais encore pour appliquer, lorsque l'occasion l'exige, les connoissances acquises à des usages réels et pratiques. L'habitude de raisonner par les termes généraux prévient, dans le cours du raisonnement, les distractions que pourroient occasionner des idées étrangères à la question. De plus, elle empêche l'attention de s'arrêter à des souvenirs d'objets ou d'événemens, qui éveillent des sentimens ou des idées associées à ces souvenirs, et peuvent ainsi troubler le jugement.

Cette dernière observation nous donne lieu de remarquer un des principaux principes de l'art de l'orateur. Le but de l'orateur est moins d'instruire et de convaincre l'entendement, que de persuader et d'entraîner l'assentiment de ceux qui l'écoutent. C'est pour cela qu'il lui est souvent utile de revêtir ses raisonnemens d'un langage figuré et particularisé. Par ce moyen, il excite chez ses auditeurs des associations d'idées favorables à son but ; quelquefois même il oc-

Digitized by Google

cupe leur attention pour la détourner d'un examen trop rigoureux de certains argumens. Cette manière de présenter un raisonnement met à la fois en jeu le jugement, l'imagination et les passions. Aussi, lors même qu'il n'est pas très-concluant, il arrive souvent qu'il séduit les meilleurs esprits.

On peut encore inférer de ce qui a été dit, que la perfection du langage philosophique, soit comme instrument de la pensée, soit comme moyen de communication, consiste dans l'emploi d'expressions, qui, par leur généralité, ne tendent point à éveiller la conception et l'imagination. En d'autres termes, cette perfection consiste, à approcher aussi près qu'il est possible de la nature du langage algébrique. De là résulte l'effet que produit sur l'esprit une longue habitude de spéculations abstraites et philosophiques. Les facultés intellectuelles les plus nécessaires au poëte et à l'orateur, étant toujours contenues, restent à peu près sans emploi, et s'affoiblissent faute d'exercice. Le style s'en ressent. Il devient insensiblement dépourvu d'ornemens, il manque de vivacité, et ne peut manquer de déplaire à ceux qui ne lisent qu'en vue de l'amusement.

Digitized by Google

SECTION III.

Remarques sur les opinions de quelques philosophes modernes, relatives au sujet de la section précédente.

Après la mort d'Abélard, dont les talens et l'éloquence procurèrent à la secte des nominaux un triomphe brillant, mais de peu de durée, le système des réalistes reprit le dessus. Il fut bientôt si complètement établi dans les écoles, qu'il y prévalut presque sans opposition jusqu'au quatorzième siècle. Il n'est pas aisé d'imaginer quel motif put engager les philosophes à abandonner ainsi une doctrine, qui semble se recommander d'elle-même par sa grande simplicité. Il est probable que les opinions hérétiques, pour lesquelles Abélard et Roscelin encoururent la censure de l'église, jetèrent de la défaveur sur leurs principes philosophiques. Probablement aussi la manière dont ces principes étoient établis et soutenus n'étoit ni assez claire ni assez satisfaisante, pour vaincre les préjugés qu'on

Digitized by Google

leur opposoit (1). Mais je suis porté à croire, que la cause principale qui amena la décadence de la secte des nominaux, fut le défaut de quelque exemple palpable, propre à éclairer leur doctrine. C'est à la faveur de l'emploi des lettres de l'alphabet dans l'algèbre, que Leibnitz et Berkeley ont réussi à faire comprendre l'emploi du langage comme instrument de la pensée. Au douzième siècle, l'algèbre étoit une science entièrement inconnue. Roscelin et Abélard furent donc obligés d'exposer l'idée qu'ils avoient conçue au moyen de circonlocutions générales. Et ils durent éprouver de grandes difficultés à établir leur doctrine d'une manière satisfaisante, même à leurs propres yeux. Cette remarque, pour le dire en passant, en même tems qu'elle explique la lenteur des progrès que fit cette doctrine dans le monde savant, donne une grande idée du génie de ceux qui, au milieu de circonstances si défavorables, approchèrent si fort de la vérité,

(1) Le grand argument des nominaux contre l'existence des universaux, étoit « qu'il ne faut pas mul» tiplier les êtres sans nécessité. » *Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem.*

Digitized by Google

et s'efforcèrent de substituer des principes justes et philosophiques, aux vaines opinions qui, de leur tems, étoient si généralement reçues.

Au quatorzième siècle, la secte des nominaux paroît avoir été totalement effacée. Leur doctrine fut également réprouvée par les deux grands partis qui divisoient les écoles à cette époque; savoir, les disciples de Duns Scot et ceux de Thomas d'Aquin. Ces deux sectes différoient entr'elles dans leur manière d'expliquer la nature des universaux, et s'attaquoient mutuellement avec beaucoup d'aigreur. Mais elles s'accordoient à rejeter la doctrine des nominaux, non-seulement comme absurde, mais comme menant aux plus dangereuses conséquences. Enfin Guillaume Occam, anglois, disciple de Duns Scot, réveilla ces querelles assoupies; et prit en main, avec beaucoup d'habileté et de succès, la défense des opinions de Roscelin depuis long-tems abandonnées. A compter de cette époque, la dispute devint fort animée dans les universités de France, d'Allemagne et d'Angleterre; surtout dans celles de France et d'Allemagne, dont les souverains, par diverses vues politiques, ne

Digitized by Google

dédaignèrent pas d'y prendre part, et firent servir quelquefois le pouvoir dont ils étoient revêtus à l'appui de leurs opinions. L'empereur Louis de Bavière, en reconnoissance des bons services qu'Occam lui avoit rendus, dans ses querelles avec le pape (1) se rangea du côté des nominaux. Louis XI, roi de France, s'attacha aux réalistes et persécuta cruellement les partisans de la secte rivale (1).

A l'époque de la réformation, des objets de discussion plus intéressans, occupèrent les hommes instruits. Mais le zèle produit par les controverses théologiques put difficilement surpasser celui qui s'étoit manifesté, peu avant cette époque, dans la querelle des réalistes et des nominaux. Voici comme s'exprime à ce sujet un auteur qui en avoit été témoin oculaire : « Après les cris vinrent » l'acharnement, le sarcasme, les menaces, » les insultes. Ainsi commença cette lutte » où chacun s'efforçoit de renverser son

(1) On rapporte qu'Occam avoit coutume de dire à l'Empereur : *Tu me defendas gladio, et ego te defendam calamo.* « Défends-moi avec l'épée, je te défen- » drai avec la plume. » Brucker. *Hist. phil.* Vol. III. p. 848.

(1) Mosheim, *Histoire ecclésiastique.*

Digitized by Google

» adversaire. Des paroles on en vint aux » coups. Ce fut une lutte au sens propre. » Rien ne fut omis de ce qui pouvoit l'ag- » graver ; les soufflets, les coups de pied, » les crachats, les morsures. On eut même » recours aux armes dont les lutteurs s'inter- » disent l'usage ; les bâtons et le fer furent » employés. Il y eut plusieurs blessés, il y » eut même quelques morts » (1).

On peut croire que ce récit n'a rien d'exagéré, puisqu'il est confirmé par une autorité respectable. Erasme parle de ces scènes violentes comme d'une chose qui n'étoit pas rare : « Ils combattent jusqu'à pâlir de co- » lère, jusqu'à se charger d'injure, jusqu'à » se cracher au visage, quelquefois jusqu'à » se battre à coups de poing ; en adoptant » les uns le langage des réalistes ; et les » autres celui des nominaux » (2).

(1) *Clamores primum ad ravim ; hinc improbitas, sannæ, minæ, convitia, dum luctantur, et uterque alterum tentat prosternere ; consumtis verbis, venitur ad pugnos, ad veram luctam ex ficta et simulata. Quin etiam, quæ contingunt in palæstra, illic non desunt, colaphi, alapæ, consputio, calces, morsus ; etiam quæ jam supra leges palæstræ, fustes, ferrum. Saucii multi, nonnunquam occisi.* Ludovicus Vives.

(2) *Eos usque ad pallorem, usque ad convitia,*

Digitized by Google

Quoique les questions théologiques, auxquelles donna lieu la réformation, aient eu l'effet d'interrompre les sanglantes querelles dont je viens de faire le tableau ; la question philosophique, qui avoit excité celles-ci, n'a pas été entièrement abandonnée. Plusieurs écrivains l'ont reprise en considération ; et quoiqu'on ait quelque droit de s'en étonner, ceux qui s'en occupent ne sont pas encore pleinement d'accord. A la vérité les noms de ralliement n'existe plus, on ne parle plus de Réalistes et de Nominaux. Mais l'objet principal sur lequel ces sectes se divisoient est le même qui a été mis en question de notre tems, et il a donné lieu

---

usque ad sputa, nonunquam et usque ad pugnos invicem digladiari; alios, ut Nominales, alios ut Reales, loqui. Les Nominaux provoquèrent la mort de Jean Hus, qui étoit Réaliste. Et dans leur lettre à Louis XI, roi de France, ils ne se défendent pas d'avoir immolé cette victime à leur ressentiment. D'autre part, les Réalistes obtinrent en 1479, la condamnation de Jean de Wesalie, qui étoit attaché au parti des Nominaux. Ces sectes rivales portèrent si loin la fureur qui les animoit l'une contre l'autre, qu'elle s'accusèrent mutuellement d'être « coupable du péché contre » le Saint-Esprit. » Mosheim, *Hist. eccl.*

Digitized by Google

à une des plus belles spéculations de toute la philosophie moderne.

Parmi les partisans de la doctrine des nominaux, depuis la renaissance des lettres, les plus distingués sont Hobbes, Berkeley et Hume. Le premier rejette l'hypothèse des réalistes, en plusieurs endroits de ses ouvrages; et établit celle de leurs adversaires, avec le discernement, la simplicité et la précision qui lui sont propres (1). Le second

(1) « Parce qu'à plusieurs choses on applique un » nom universel, on a cru que les choses même » étoient universelles. Et on a soutenu sérieusement, » qu'outre Pierre, Jean, et tout le reste des individus » de l'espèce humaine, qui sont, seront, ou ont été » dans le monde, il y a quelqu'autre chose, qui » s'appelle homme; savoir, un homme en général. » L'erreur vient de ce que l'on confond le mot universel » avec ce qu'il signifie. Si quelqu'un demande à un » peintre de lui faire le portrait d'un homme, ou » d'un homme en général, il entend seulement que le » peintre choisisse l'individu qu'il voudra, et il faut » bien que ce modèle soit au nombre des hommes qui » ont été, sont, ou seront. Or aucun de ces hommes » n'est une chose universelle. Au contraire si l'on » demande le portrait du Roi, ou de toute autre » personne en particulier, on limite le choix du » peintre. Il est donc clair qu'il n'y a rien d'universel » que les noms, que, par cette raison, on appelle

Digitized by Google

envisageoit, je crois avec raison, la doctrine ancienne des universaux, soutenue par les réalistes avec beaucoup de subtilité, comme une des grandes causes des erreurs et de l'espèce de mystère, qui se sont introduits dans les sciences abstraites. En conséquence il s'est efforcé de renverser cette doctrine, en appliquant à ce sujet ses propres doctrines, pleines de génie et d'originalité. Le point de vue sous lequel Hume (1) a en-

» indéfinis, parce que celui qui les emploie ne leur » assigne pas de limite, et en laisse faire l'appli- » cation à ceux à qui il s'adresse. Un nom indivi- » duel au contraire est limité à une seule chose » entre plusieurs; comme quand je dis *cet homme*, » en le montrant, ou en lui donnant son nom propre, » ou de toute autre manière. » Hobbes, *Tripos*, chap. V. §. 6.

(1) « On a élevé, au sujet des idées abstraites ou » générales une question fort importante. On de- » mande, si les idées sont générales ou particu- » lières dans la conception même qu'en a l'esprit. » Un grand philosophe s'est élevé contre l'opinion » communément reçue à cet égard; et soutient que » toutes nos idées générales ne sont que les parti- » culières attachées à un certain terme, qui leur » donne une signification plus étendue; et fait qu'à » leur occasion nous nous rappelons d'autres indi- » vidus semblables. J'envisage cette remarque, comme

Digitized by Google

visagé ce sujet ne diffère pas essentiellement, comme il l'observe lui-même, de celui sous lequel Berkeley l'avoit présenté. Je dirai à ce propos qu'il semble regarder ce dernier philosophe comme l'auteur d'une opinion, qui ne lui appartient que pour l'avoir exposée et défendue. Car, depuis le tems de Roscelin et d'Abélard, cette opinion a été connue et habituellement discutée dans toutes les universités de l'Europe (1).

» une des plus grandes et des plus précieuses dé-
» couvertes qui aient été faites récemment dans la
» république des lettres; et je vais m'appliquer en
» consequence à la confirmer par quelques argu-
» mens, qui, j'espère, en mettront la vérité hors de
» doute. » *Treatise* etc. (C'est-à-dire *Traité de la nature humaine*. Liv. I. Part. I. sect. 7.).

(1) Leibnitz s'est aussi déclaré pastisan des Nominaux dans une dissertation *De stylo philosophico Marii Nizolii*. Ce Nizolius publia un livre à Parme en 1553, intitulé : *De veris principiis et vera ratione philosophandi*, où il réfuta plusieurs doctrines d'Aristote et entr'autres son opinion sur les Universaux. Leibnitz publia une édition de cet ouvrage, avec une préface et des notes, à Francfort en 1670. Cette préface et ces notes se trouvent dans le quatrième volume des Œuvres de Leibnitz publiées par Dutens, à Genève en 1768. J'ai inséré un court extrait de la préface dans ma note I à la fin de ce volume.

Digitized by Google

Quel que soit le mérite de ces écrivains, quelque soin qu'ils aient pris d'éclaircir et de défendre le système des nominaux; aucun d'eux ne me semble avoir vu dans toute leur étendue les conséquences importantes qu'on en peut tirer. L'abbé de Condillac est le premier, je crois (en exceptant peut-être Leibnitz) qui a vu que, d'après ce système, le talent de bien raisonner doit consister en grande partie dans l'art de manier avec habileté le langage et de l'employer comme instrument de la pensée. Ses observations les plus précieuses sur ce sujet se trouvent dans son *Art de penser*, qui forme le quatrième volume de son *Cours d'études*.

Le Dr. Campbell, dans sa *Philosophie de la rhétorique*, a aussi fondé sur les principes de Berkeley et de Hume, une théorie curieuse et intéressante, dont j'aurai bientôt occasion de m'occuper.

L'explication que fournit la doctrine de ces écrivains, du procédé de l'esprit dans les raisonnemens généraux, est si simple, et en même tems, à mon avis, si satisfaisante, que j'ai éprouvé, je l'avoue, un sentiment de surprise en voyant tenter de nouveaux efforts, pour faire revivre le système des réalistes.

Digitized by Google

réalistes. L'un des plus habiles promoteurs de cette entreprise est sans doute le Dr. Price. Dans son estimable *Traité sur la morale,* il a employé tout son talent à soutenir quelques-uns des dogmes de l'ancienne école de Platon. Il a été au-delà ; et à l'imitation de Platon lui-même, il a lié la doctrine des universaux aux questions les plus sublimes de la théologie naturelle. Tout ce qu'il a écrit à l'appui de ces théories anciennes, je l'ai lu avec beaucoup d'attention. Mais il ne m'a pas été possible d'adopter ses opinions, ni même de les comprendre pleinement. J'avouerai encore que je ne puis m'empêcher d'envisager comme une présomption assez forte contre ses principes, l'espèce d'obscurité et de mystère dont s'enveloppe dans ces matières un écrivain qui, dans toute autre, brille par la précision des idées et par la clarté du style.

Les raisonnemens que fait le Dr. Price pour établir l'existence des universaux sont d'autant plus remarquables, qu'il adopte plusieurs résultats de la doctrine du Dr. Reid sur la théorie des idées appliquées à la perception. Il reconnoît qu'il est impossible qu'il y ait dans l'esprit des images ou des res-

Digitized by Google

semblances des choses extérieures. Mais il paroît toujours supposer, que dans l'acte de la pensée, il y a *quelque chose* qui est immédiatement présent à l'esprit, et qui est l'objet de son attention. « Quand on contemple une vérité abstraite, dit-il, l'objet » même n'est-il pas présent à l'esprit? Quand » des millions d'intelligences contemplent » l'égalité de l'angle dans le demi-cercle à » l'angle droit, n'ont-elles pas toutes le » même objet en vue? Cet objet n'est-il » rien? ou n'est-il qu'une image, une espèce » d'ombre? Ces recherches, » ajoute-il, » élèvent bien haut nos pensées » (1).

(1) Voici le passage en son entier : « Le mot *idée* » est employé quelquefois pour signifier l'objet immédiat de l'esprit dans l'acte de la pensée, considéré » comme quelque chose qui est dans l'esprit, qui » représente l'objet réel, mais qui n'est pas cet objet. » Ce sens du mot *idée* dérive de l'opinion, que » lorsque nous pensons à un objet qui existe hors » de nous; il y a quelque chose qui est immédiatement présent à notre esprit et qui est distinct » de l'objet éloigné. Mais quelle est cette chose présente immédiatement? C'est mal s'exprimer de » l'appeler une image de l'objet qui est dans l'esprit. Dirons-nous donc, qu'il n'existe rien de pareil? » Mais ne seroit-ce pas dire, que quand l'esprit est

Digitized by Google

La difficulté qui a paru si embarrassante à cet ingénieux écrivain est au vrai plus apparente que réelle. J'ai fait voir en détail que pour la perception, l'imagination et la mémoire, nous n'avons aucune raison de croire qu'il existe dans l'esprit quelque chose qui soit distinct de l'esprit même. On a vu de plus qu'en supposant que cela fût, nos opérations intellectuelles seroient tout aussi inexplicables qu'elles le sont dans la supposition contraire. Pourquoi donc supposerions-nous, que lorsque nous sommes occupés de réflexions générales, il doit exister dans l'esprit certains objets de ses pensées; puisqu'il n'y a aucune raison de croire qu'il en existe,

---

» occupé à contempler et à examiner un objet qui » n'est pas en sa présence, ou qui même n'existe pas; » il est occupé à contempler et à examiner rien, ou » en d'autres termes, qu'il ne pense point du tout? » Quand on contemple une vérité abstraite, l'objet » même n'est-il pas présent à l'esprit? Quand des » millions d'intelligences contemplent l'égalité de » l'angle dans le demi-cercle à l'angle droit; n'ont-» elles pas toutes le même objet en vue? Cet objet » n'est-il rien? ou n'est-il qu'une image; une espèce » d'ombre? Ces recherches élèvent bien haut nos » pensées. »

Digitized by Google

dans les cas même où l'esprit s'occupe des individus?

On peut néanmoins faire une nouvelle instance. On peut dire que dans les spéculations générales, il n'y a point à la vérité d'objet de la pensée existant dans l'esprit, mais qu'il doit y avoir toutefois une chose quelconque sur quoi, dans ces cas-là, notre attention se fixe. A cette difficulté, je n'ai d'autre réponse à faire que l'exposé du fait que j'ai déjà tâché d'établir. Je dirai donc qu'il n'y a que deux voies ouvertes à l'entendement pour spéculer sur les classes d'objets. L'une consiste à employer les termes génériques; l'autre, à choisir un individu de la classe, pour en faire le représentant du reste. Ces deux méthodes sont au fond si voisines, que nous sommes autorisés à établir comme un principe, que, sans l'usage des signes, toutes nos pensées se seroient bornées aux individus. Lors donc que nous raisonnons sur les classes ou genres, les objets de notre attention sont de simples signes. Ou si, en quelque cas, le mot générique nous rappelle des individus; cette circonstance doit être envisagée comme l'effet d'une association accidentelle; et elle a plutôt l'effet de troubler le raisonnement que de le faciliter.

Digitized by Google

Si l'on demande ultérieurement : n'auroit-il pas été possible que la divinité nous eût rendus capables de raisonner sur les classes d'objets, sans l'emploi des signes? Je ne tenterai point de répondre à cette question. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'homme actuel n'est pas fait ainsi. Mais supposons qu'il fût tel. Il ne s'ensuivroit pas immédiatement, qu'il existe dans un genre, quelque chose de distinct des individus qui le composent. Car nous savons très-bien que la faculté dont nous jouissons, de penser aux individus, sans l'usage des signes, ne dépend en aucune façon de l'existence ou de la non-existence de ces individus, au moment où notre pensée s'en occupe.

Quoiqu'il en soit, ce seroit une entreprise vaine, dans des recherches de cette nature, de nous livrer à des questions de simple possibilité. Il sera plus utile de faire observer les avantages que nous tirons de notre constitution actuelle. Ils s'offrent à moi comme très-grands et vraiment admirables. Les lois de la généralisation disposent les hommes à échanger entr'eux leurs acquisitions intellectuelles; car elles leur imposent la nécessité d'employer dans leurs méditations solitaires,

Digitized by Google

un instrument de la pensée, qui est en même tems pour eux un moyen de communication mutuelle.

Dans l'esquisse que j'ai tracée de la querelle des nominaux et des réalistes, relativement à l'existence des universaux, je n'ai rien dit de la secte intermédiaire des conceptualistes. Leur dogme principal étoit, dit-on, que l'esprit a le pouvoir de former des conceptions générales (1). La manière

(1) *Nominales, deserta paulo Abelardi hypothesi, universalia in notionibus atque conceptibus mentis, ex rebus singularibus abstractione formatis, consistere statuebant; unde conceptuales dicti sunt.*

BRUCKER, Vol. III. p. 908. (Lips. 1766.)

Nominalium tres erant familiæ. Aliqui, ut Roscelinus, universalia meras esse voces docuerant. Alii iterum in solo intellectu posuerunt, atque meros animi conceptus esse autumarunt; quos conceptuales aliqui vocant, et a nominalibus distinguunt, quanquam alii etiam confundant. Alii fuerunt, qui universalia quæsiverunt, non tam in vocibus, quam in sermonibus integris; quod Joh. Sarisberiensis adscribit Pet. Abelardo; quo quid intelligat ille, mihi non satis liquet. MORHOF. Polyhistor. T. II. L. I. C. XIII. §. 2.

Je n'ai point parlé de la dernière secte de nominaux, dont il est ici fait mention, parce qu'il m'est impossible de me faire quelqu'idée de leur doctrine.

Digitized by Google

indistincte et inexacte dont ils s'expriment rend leur opinion sur ce point fort difficile à bien saisir. En tout, je penche à croire qu'elle reveńoit à adopter les deux propositions suivantes. Premièrement : nous n'avons aucune raison de croire à l'existence des essences, ou idées universelles, qu'on prétend correspondre aux termes généraux. Secondement : l'esprit a le pouvoir de raisonner sur les genres ou classes d'individus, *sans l'emploi du langage*. Et véritablement, je ne saurois quelle autre hypothèse on pourroit imaginer sur ce sujet, en s'écartant des deux sectes célèbres dont je me suis jusqu'ici exclusivement occupé. Nous savons que les conceptualistes s'accordoient avec les nominaux en niant l'existence des universaux. Sur quoi donc pourrions-nous supposer qu'ils différassent de leurs opinions, si ce n'est sur la nécessité du langage, envisagé comme instrument de la pensée, pour suivre toute espèce de méditation ou de raisonnement relatif à des objets généraux?

C'est dans cette secte des conceptualistes que le Dr. Reid est enclin à placer Mr. Locke. Je suis du même avis en ce sens seulement, que si Locke a eu sur ce point une opinion

Digitized by Google

décidée, c'étoit essentiellement la même qui est contenue dans les deux propositions que je viens d'énoncer. Les contradictions apparentes, qui se rencontrent dans les expressions de cet auteur sur ce sujet, ont donné lieu de lui prêter des opinions opposées. Mais comme ces contradictions font assez voir qu'il n'étoit satisfait ni du système des réalistes, ni de celui des nominaux, il me paroît qu'on en peut conclure qu'il avoit quelque penchant pour l'hypothèse intermédiaire; quoiqu'à dire vrai ses expressions soient assez étranges et peu exactes (1).

Me sera-t-il permis d'ajouter, que l'opinion du Dr. Reid lui-même me paroît aussi très-voisine de celle des conceptualistes? Je veux dire, qu'elle coïncide à peu près avec les deux propositions auxquelles j'ai réduit le système de cette secte. L'absurdité de l'opinion ancienne, de Platon et d'Aristote, a été établie par Reid avec autant de clarté que de force. Et de plus, ses réflexions, neuves et importantes, sur la théorie des idées, ont achevé de déraciner le préjugé sur lequel s'étoit établi le système

(1) Voyez la note K.

Digitized by Google

des universaux. Dès qu'il est bien prouvé, que, même pour ce qui concerne les individus, il n'y a aucune raison de croire qu'il existe dans l'esprit un objet de la pensée, distinct de l'esprit lui-même, on voit disparoître toutes les difficultés dans lesquelles les philosophes de divers tems se sont embarrassés, en voulant expliquer le procédé de la généralisation d'après une supposition contraire.

D'un autre côté, la manière dont le Dr. Reid critique Berkeley et Hume fait assez voir que son opinion n'est pas la même que celle de ces deux philosophes. Il pense sans doute que le pouvoir qu'a notre esprit, de raisonner sur des classes d'objets, suppose quelque faculté, dont leurs systèmes ne peuvent rendre compte.

Connoissant, comme je fais, la parfaite candeur de cet homme excellent, je dirai franchement qu'en cette matière il ne me semble pas s'être exprimé d'une manière aussi claire et aussi satisfaisante, qu'il a coutume de faire. Il ne nie expressément nulle part que, dans nos raisonnemens généraux, le langage ne soit un instrument nécessaire de la pensée. Toutefois il n'affirme point non

Digitized by Google

plus que la chose soit ainsi. Et comme il déclare n'être point satisfait des doctrines de Berkeley et de Hume, les lecteurs doivent naturellement en conclure qu'il rejette leur assertion à cet égard. Il est d'autant plus à regretter que cet auteur ne se soit pas expliqué sur ce point, que c'est le seul sur lequel il puisse raisonnablement y avoir dissentiment, entre ceux qui sont satisfaits de la réfutation que Reid a faite du système des idées. En admettant cette réfutation, il n'y a plus de discussion possible entre les réalistes et les conceptualistes. Mais entre les conceptualistes et les nominaux, la dispute, relative à la grande question de l'emploi des signes dans les spéculations générales, demeure en son entier.

Pour justifier les expressions qu'il emploie en parlant des universaux, et pour attaquer celles de Berkeley et de Hume, Reid s'efforce d'établir une distinction entre la conception et l'imagination, qui lui paroît avoir été trop négligée par les philosophes : « Une » chose universelle, dit-il, n'est l'objet » d'aucun des sens externes, et par conséquent elle ne peut être imaginée. Mais » elle peut être conçue distinctement.

Digitized by Google

» Quand Pope dit : *L'étude qui convient* » *à l'homme, c'est l'homme ;* je conçois » clairement sa pensée, quoique mon ima- » gination ne me présente ni un blanc, ni un » noir, ni un homme bien fait, ni un homme » mal fait. Je puis concevoir une chose im- » possible ; mais je ne peux pas l'imaginer. » Je puis concevoir, mais non imaginer, » une proposition ou une démonstration. Je » puis concevoir, et je ne puis imaginer, » l'entendement et la volonté ; la vertu et » le vice ; et tous les autres attributs de » l'esprit. De même je puis distinctement » concevoir les universaux ; mais je ne puis » les imaginer » (1).

Il paroît de là que, par cette expression, concevoir les universaux, le Dr. Reid n'entend autre chose, que comprendre le sens des propositions où se trouvent des termes généraux. Du reste, les observations qu'il fait à ce sujet, en les admettant même sans aucune restriction, n'influent en rien sur la question relative à la nécessité des signes, pour méditer sur de telles propositions. J'ai fait remarquer, dans le chapitre précédent,

(1) P. 482.

Digitized by Google

que les métaphysiciens ont employé souvent le mot *conception* dans un sens vague. Cette circonstance a contribué à jeter de la confusion dans ce sujet. On ne peut concevoir les universaux, de la manière dont on conçoit un objet individuel placé hors de la portée de nos sens. C'est ce qui est accordé de part et d'autre. Pourquoi donc emploierions-nous le même mot *conception*, pour exprimer deux opérations de l'esprit essentiellement différentes ? Quand nous parlons de concevoir ou de comprendre une proposition générale, nous n'entendons rien dire autre chose, sinon que, par l'habitude de la langue, nous savons qu'il nous est possible de substituer à volonté aux termes généraux de la proposition, les noms de certains individus que ces termes désignent. Quand nous entendons énoncer une proposition dont les termes ne nous sont pas familiers, nous demandons naturellement qu'on les éclaircisse par des exemples ou des cas particuliers. Lorsqu'au moyen de ces applications, nous sommes sûrs qu'il dépend de nous d'interpréter ainsi la proposition, nous disons que nous en concevons ou que nous en comprenons le sens. Et nous nous exprimons de la sorte, lors même que

Digitized by Google

nous ne nous occupons que du sens des mots, et souvent au moment où aucun exemple particulier n'est présent à notre pensée. C'est la seule chose qu'on puisse entendre, lorsqu'en parlant des termes d'une proposition générale, on dit qu'on les comprend. Le raisonnement du Dr. Reid n'attaque donc en aucune façon la doctrine des nominaux, qui croient que, sans l'emploi du langage (en comprenant sous ce mot toute espèce de signes), nous n'aurions jamais été capables d'étendre nos raisonnemens au-delà des individus.

Il y a bien des cas où nous pouvons employer sans risque, dans nos raisonnemens, des termes généraux, que nous ne pourrions pas interpréter, et qui sont pour nous absolument insignifians. Je l'ai fait voir dans la section précédente de ce chapitre.

Digitized by Google

SECTION IV.

Continuation du même sujet. Conséquences relatives à l'emploi du langage, comme instrument de la pensée. Erreurs de raisonnement auxquelles il donne lieu quelquefois.

J'AI nommé, dans la section précédente, le Dr. Campbell, parmi les défenseurs du système des nominaux. J'avois en vue une application particulière de leur doctrine que fait cet ingénieux auteur dans le septième chapitre du second livre de sa *Philosophie de la rhétorique*. Il s'agit dans ce chapitre d'expliquer comment il arrive, « que certaines » absurdités échappent souvent sans être » aperçues, ni par l'auteur ni par le lecteur.» Le titre a quelque chose de badin et de satirique, qui contraste un peu avec la gravité de l'ouvrage et du sujet. Mais la discussion qu'il annonce offre des remarques fines et profondes sur la nature et l'influence des signes, soit comme moyen de communication, soit comme instrument de pensée.

Les réflexions de Campbell sur le langage,

Digitized by Google

envisagé comme instrument de la pensée, paroissent lui avoir été suggérées par un passage du *Traité de la nature humaine* de Hume, que voici : « Je pense que tout homme » qui aura examiné la situation de son esprit » tandis qu'il raisonne, reconnoîtra avec moi » que nous n'attachons pas toujours une idée » complète et distincte à chaque terme que » nous employons. En parlant de gouvernement, de religion, de négociation, de conquête, il est rare que nous développions, » dans notre esprit toutes les idées simples, » contenues dans ces idées complexes. On » remarquera néanmoins, que, malgré cette » imperfection dans nos notions, nous savons, » en traitant ces sortes de sujets, éviter de dire » des absurdités. Nous apercevons la contradiction qui règne entre les idées, presque » aussi bien que si nous les comprenions » pleinement. Par exemple ; supposons qu'en » parlant de guerre, quelqu'un au lieu de » dire, *le plus foible a toujours recours* » *à la négociation*, dise, *le plus foible a* » *toujours recours à la conquête :* aussitôt » l'habitude que nous avons acquise, d'attribuer à nos idées certaines relations » entre elles, agit sur le son des mots,

Digitized by Google

» et nous fait apercevoir sur-le-champ l'ab-
» surdité de la proposition énoncée. »

Dans les remarques du Dr. Campbell sur ce passage, il tâche d'expliquer comment l'habitude de penser et de parler établit insensiblement dans l'esprit ces relations entre les mots, au moyen desquelles nous pouvons les employer à suivre la marche d'un raisonnement, sans faire constamment attention à la signification de chacun d'eux. Presque toutes ces remarques me paroissent très-justes. Le développement qu'il leur donne m'empêche de les citer; et je ne veux pas, en les abrégeant, courir le risque de leur faire perdre quelque chose de leur mérite.

« En conséquence, » continue cet ingénieux écrivain, « il arrive, que, dans les
» matières qui nous sont très-familières,
» nous pouvons raisonner au moyen des
» mots, sans être obligé de recourir cons-
» tamment à leur signification. Presque toutes
» les applications qu'on en peut faire (en
» d'autres termes, presque toutes les relations
» de ces signes) nous sont devenues habi-
» tuelles. Il résulte de là, qu'à l'instant où
» l'on nous présente une application nouvelle
» et inusitée de ces termes, nous ne man-
quons

Digitized by Google

» quons pas de nous en apercevoir. Cette » découverte engendre le doute, et ce doute » nous engage à recourir sur-le-champ » aux idées dont ces mots sont les signes. » Ce recours aux choses signifiées, qui a » lieu toutes les fois que l'esprit éprouve » quelqu'embarras, est fort naturel, et dans » des sujets bien connus, il nous est très- » facile. L'effet immédiat de cette recherche, » ou de ce recours, est de nous faire découvrir » le sens, ou le défaut de sens, de ce qui a » été dit. Mais, dans des matières qui ne » nous sont point familières, ou qui sont » traitées d'une manière nouvelle pour nous, » ou enfin qui sont très-abstruses et com- » pliquées, il en est tout autrement. » Les cas dans lesquels nous sommes le plus sujets à être séduits par des mots vides de sens, se réduisent, selon le Dr. Campbell, aux trois suivans.

Premièrement, celui où les expressions sont chargées de métaphores.

Secondement, celui où on emploie très-fréquemment des termes, qui désignent des objets d'une nature fort compliquée et avec lesquels notre esprit n'est pas assez familiarisé. Tels sont les mots, gouvernement, religion,

Digitized by Google

état, constitution, police, pouvoir, commerce, législation, jurisdiction, proportion, symétrie, élégance.

Troisièmement, celui où les termes employés sont très-abstraits, et ont par conséquent une signification très-étendue (1). L'auteur éclaircit ces remarques, par des exemples intéressans, auxquels il m'est impossible de m'arrêter ici.

A la suite de ces observations, je me permettrai d'ajouter celle-ci : Nous sommes

(1) « Plus un mot est général dans sa signification, » plus il est facile d'en abuser par une application » vicieuse et insignifiante. Un terme fort général » s'applique également à une multitude de différens » individus. Un terme moins étendu ne s'applique » qu'à un moindre nombre. Quand les applications » légitimes d'un mot sont très-nombreuses, il est » impossible qu'elles soient toutes fixées assez forte- » ment par l'habitude. Nous sommes donc forcés, » pour plus grande sûreté, de recourir perpétuelle- » ment du signe à la notion qu'a notre esprit de la » chose signifiée. En conséquence, par la raison qui a » été dite, il est difficile en ce cas, de donner à cette » notion une détermination fixe et bien constatée. » Voilà comment la grande latitude d'un mot, quoi- » que toute différente de l'ambiguité, a néanmoins » souvent le même effet. »

Philosophie de la rhétorique, vol. II. p. 122.

Digitized by Google

doublement sujets à cette séduction des mots, lorsque le langage dont nous nous servons ne nous est pas parfaitement familier. Rien n'est plus propre à faire voir comment les mots nous servent à raisonner, qu'un petit fait relatif à cette remarque. Il arrive souvent qu'une observation qui, dans notre langue maternelle, nous paroît commune et légère, nous semble acquérir, dans une langue étrangère, de l'importance et de l'originalité. Je sais du moins, que plus d'une fois je me suis fait de la sorte une idée exagérée du mérite de certains auteurs anciens ou étrangers. Plus d'une fois, une phrase ou une maxime, qui, au premier coup-d'œil, me frappoit par une apparence de profondeur ou me sembloit fort ingénieuse; m'a paru changer de nature, lorsque je l'ai traduite en termes familiers pour moi; et qu'elle ne m'a plus offert alors qu'une pensée commune ou même frivole.

Un style plein d'art et d'inversions inusitées a, dans notre propre langue, un effet analogue à celui que je viens d'attribuer à un langage étranger. « Il y a », dit Bacon, « une » autre espèce de style, travaillé dans le but » de rendre tous les mots piquans, toutes les » phrases concises, tout le discours tourné

Digitized by Google

» pièce à pièce, plutôt que fondu en masse. » L'effet de cet artifice est de faire paroître » les pensées plus ingénieuses, qu'elles ne » sont en effet. On peut observer ce style » dans Sénèque, qui en use avec profusion. » On le retrouve aussi dans Tacite et dans » Pline le jeune, qui sont à cet égard plus » retenus. » (1).

L'ordre troublé dans lequel on place les mots en latin facilite beaucoup l'espèce de tromperie ou d'illusion dont je parle, et fait de cette langue un moyen incommode de communication pour les objets philosophiques; et un instrument incommode de pensée en tout ce qui requiert beaucoup d'exactitude. Dans les langues qui accordent autant de latitude pour l'arrangement des mots, les associations formées entre eux, doivent être moins fermes, que dans les langues où l'on suit un ordre invariable. Ainsi, d'après les principes de Hume et de

(1) *Aliud styli genus totum in eo est, ut verba sint aculeata, sententiæ concisæ, oratio denique potius versa, quam fusa; quo fit, ut omnia, per hujus modi artificium, magis ingeniosa videantur, quam revera sint. Tale invenitur in Seneca effusius, in Tacito et Plinio secundo moderatius.*

Digitized by Google

Campbell, il doit être moins facile dans les premières de découvrir les erreurs commises dans une suite de raisonnemens.

Les erreurs de ce genre, auxquelles on est exposé en employant les mots comme instrumens de la pensée, n'étonneront pas ceux qui voudront bien réfléchir que toutes les langues, qui ont jusqu'ici existé dans le monde, ont eu leur source dans l'usage populaire; et que leur application aux usages philosophiques étoit absolument étrangère à ceux qui les ont inventées. Ne seroit-il pas possible de faire un langage, qui eût le double avantage de faciliter les communications philosophiques, et d'être un instrument de raisonnement et d'invention plus commode que toutes les langues connues? C'est une question dont la discussion est fort difficile, et sur laquelle je ne hasarderai pas une opinion. Le peu de succès qu'a eu l'ingénieuse tentative faite par Wilkins pour inventer un caractère réel et un langage philosophique, n'est peut-être pas une raison décisive à opposer à toute tentative de même genre. Sans parler de quelques défauts que l'on pourroit relever dans le plan que cet auteur s'étoit tracé; il faut remarquer que

Digitized by Google

ses vues se bornoient à trouver un moyen de faciliter et d'étendre les communications littéraires entre des nations différentes. Leibnitz est, je crois, le seul jusqu'ici qui ait conçu la possibilité d'aider l'invention et le raisonnement, en offrant à ces facultés un instrument de pensée plus commode. Mais il n'a exposé nulle part ses idées sur cet intéressant sujet. Nous ne savons qu'il s'en est occupé, que par l'extrait d'une conversation qu'il eut en Angleterre avec MM. Boyle et Oldenbourg, en 1673, et par quelques traits rapides, jetés çà et là dans ses ouvrages (1).

Dans le cours de cette conversation, il remarqua que Wilkins n'avoit pas compris le véritable but d'un caractère réel; que ce but n'étoit pas simplement de faciliter la correspondance entre les nations différentes; mais bien plus encore d'aider la raison, l'invention et la mémoire. Dans ses ouvrages, il parle aussi quelque part d'un alphabet des pensées humaines, qu'il s'étoit occupé à faire; et qui probablement, comme le remarque Fontenelle, avoit quelque rapport avec sa langue universelle (2).

(1) Voyez la note L.

(2) « M. Leibnitz avoit conçu le projet d'une langue

Digitized by Google

La nouvelle nomenclature introduite dans la chimie offre, à ce qu'il me semble, un bel exemple de l'effet qu'ont, pour aider l'intelligence, des expressions justes et bien définies. Il est probable qu'il ne se passera pas beaucoup de tems, sans qu'on tente en d'autres sciences une réforme pareille.

» philosophique et universelle. Wilkins, évêque de » Chester, et Dalgarno y avoient travaillé; mais dès » le tems qu'il étoit en Angleterre, il avoit dit à » Messieurs Boyle et Oldenbourg, qu'il ne croyoit » pas que ces grands hommes eussent encore frappé » au but. Ils pouvoient bien faire que des nations qui » ne s'entendoient pas eussent aisément commerce, » mais ils n'avoient pas attrappé les véritables ca- » ractères réels, qui étoient l'instrument le plus fin » dont l'esprit humain pût se servir, et qui devoient » extrêmement faciliter et le raisonnement, et la » mémoire et l'invention des choses. Ils devoient res- » sembler, autant qu'il étoient possible, aux carac- » tères d'algèbre, qui en effet sont très-simples et » très-expressifs; qui n'ont jamais ni superfluités, » ni équivoques; et dont toutes les parties sont rai- » sonnées. Il a parlé en quelqu'endroit d'un alphabet » des pensées humaines, qu'il méditoit. Selon toutes » les apparences, cet alphabet avoit rapport à sa » langue universelle. » *Éloge de M.* LEIBNITZ *par M. de* FONTENELLE.

Digitized by Google

SECTION V.

Des objets auxquels s'applique la faculté d'abstraire et de généraliser.

On vient de voir que, sans l'usage des signes, nos connoissances auroient été nécessairement bornées aux individus, et que nous aurions été absolument incapables de former des classifications et des raisonnemens généraux. Quelques auteurs ont prétendu que, sans la faculté de généraliser (qui n'est comme je l'ai fait voir, que la faculté d'employer des termes généraux), nous n'aurions pu exécuter aucune espèce de raisonnement. Il m'est impossible de souscrire à cette opinion. Elle est tout au moins énoncée d'une manière fort imparfaite. Je la crois vraie ou fausse, selon le sens que l'on donne au mot *raisonnement*, et je soupçonne qu'elle est fausse dans le sens le plus usité. Avant donc de poser une telle proposition, il est indispensable de bien déterminer le sens du mot ambigu qui s'y trouve employé.

Plusieurs philosophes ont remarqué, que l'attente où nous sommes de la continuation

Digitized by Google

des lois de la nature n'est pas fondée sur le raisonnement. On a proposé récemment diverses théories pour expliquer ce sentiment et en dévoiler l'origine. Mr. Hume le résout en une association d'idées. Le Dr. Reid soutient, au contraire, que c'est un principe primitif de notre constitution mentale, et qu'il n'admet aucune explication. Il le range en conséquence parmi ces faits généraux, auxquels nous arrivons comme aux derniers résultats de nos recherches, et au-delà desquels la philosophie ne peut pénétrer (1).

(1) Dans des recherches de cette nature, auxquelles si peu de personnes se livrent, il est agréable d'observer de l'accord entre ceux qui s'en occupent, et qui cependant semblent avoir à d'autres égards une manière de penser et des systèmes fort différens. Le passage suivant, où Condorcet expose les opinions de Turgot, rappelle la doctrine de Reid sur ce sujet.

« La mémoire de nos sensations et la faculté que » nous avons de réfléchir sur ces sensations passées et » de les combiner, sont le seul principe de nos con- » noissances. La supposition qu'il existe des lois cons- » tantes, auxquelles tous les phénomènes observés » sont assujettis, de manière à reparoître dans tous » les tems, dans toutes les circonstances, tels qu'ils » sont déterminés par ces lois, est le seul fondement » de la certitude de ces connoissances. »

« Nous avons la conscience d'avoir observé cette

Digitized by Google

Sans ce principe qui nous fait attendre les événemens d'après la continuation supposée des lois de la nature, il nous seroit impossible de diriger notre conduite, comme l'exige le cours ordinaire des choses. Aussi retrouvons-nous en nous-mêmes cet instinct dès les premiers momens de notre existence.

» constance, et un sentiment involontaire nous force » de croire qu'elle continuera de subsister. La pro- » babilité qui en résulte, quelque grande qu'elle soit, » n'est pas une certitude. Aucune relation néces- » saire ne lie pour nous le passé à l'avenir, ni la » constance de ce que j'ai vu à celle de ce que j'aurois » continué d'observer, si j'étois resté dans des cir- » constances semblables; mais l'impression, qui me » porte à regarder comme existant, comme réel, ce » qui m'a présenté ce caractère de constance, est » irrésistible. » *Vie de* TURGOT, *partie II, p. 56.*

« Quand un François et un Anglois pensent de même, » dit Voltaire, « il faut bien qu'ils aient raison. » *

* CONDORCET, dans son *Essai d'application de l'analyse à la probabilité des décisions prises à la pluralité des voix*, croit devoir employer un principe découvert par LA PLACE, pour déterminer la probabilité de cette attente de la constance des lois de la nature. Je ne crois pas cette entreprise possible à exécuter (Voyez les *Mém. de Berlin pour 1796, p. 15.*). D'excellens philosophes pensent autrement et paroissent avoir confiance en ses raisonnemens. Voyez DÉGÉRANDO. *Hist. des systèmes, T. III. p. 476. P. P. p.*

Digitized by Google

Et à un certain point il nous est commun avec les animaux.

Il suit évidemment de ces principes, qu'il n'est pas nécessaire, pour la conduite de la vie, de donner la forme de propositions générales, comme le font les philosophes, aux lois de la nature; ou même de les exprimer en paroles. Le philosophe, par exemple, établira comme lois de la nature, que « le feu brûle »; ou « que les corps pe- » sans tombent quand ils ne sont pas sou- » tenus. » Mais long-tems avant l'usage des signes artificiels, et même avant l'aurore de la raison, l'enfant apprend à agir en conséquence de ces suppositions. En agissant ainsi, il obéit à l'instinct dont nous avons parlé; et dont les opérations, ainsi que celles de bien d'autres instincts, sont dirigées par l'expérience de l'individu. Si donc l'homme n'avoit été destiné qu'à acquérir les connoissances nécessaires à la conservation de son existence animale; il auroit pu remplir sa destination sans le secours du langage.

De même que cette prévoyance d'instinct dirige notre conduite relativement aux événemens futurs, ainsi la connoissance des causes physiques augmente notre pouvoir sur

Digitized by Google

la nature, par l'emploi d'une suite d'agens. Nous nous servons de l'air pour alimenter le feu; du feu, pour rendre le fer malléable; du fer, pour une multitude d'usages. Or je crois que tout cela peut être conçu et exécuté sans l'aide du langage. Cependant pour découvrir une suite de moyens adaptés à une certaine fin; en d'autres termes, pour réussir dans une invention mécanique; il faut, selon la manière de s'exprimer généralement reçue parmi les philosophes, quelque exercice de la faculté de raisonner. En ce sens donc, je pense que cette faculté n'est pas nécessairement assujettie à la faculté de généraliser ou à l'usage des signes.

A l'appui de cette assertion, je ferai remarquer que les sauvages, dont l'esprit est presque toujours occupé d'objets individuels, et à qui les spéculations générales sont étrangères, autant par goût que par défaut de capacité, ne laissent pas en certaines occasions d'employer de longues suites de moyens, pour obtenir la fin qu'ils ont en vue. On peut même observer quelque chose de pareil, quoiqu'à un moindre degré chez les animaux. Et si ce procédé ne leur est pas aussi familier, il est probable que c'est moins par la difficulté

Digitized by Google

de généraliser, que par la foiblesse de quelques autres facultés, dont ils jouissent comme nous, mais à un degré fort inférieur, en particulier par la foiblesse de leur attention et de leur mémoire. Les actions des brutes, par lesquelles on prétend prouver qu'elles ne sont pas privées de raisonnement, appartiennent toutes aux inventions mécaniques. Elles sont par-là même tout à fait distinctes de ces procédés intellectuels pour lesquels les signes sont indispensables (1).

---

(1) Un des exemples les mieux attestés de la sagacité des animaux, est celui dont il est question dans la *Lettre sur les animaux* de Bailly à Le Roy.

« Un de mes amis, » dit Bailly, « homme d'esprit et digne de confiance, m'a raconté deux faits » dont il a été témoin. Il avoit un singe très-intelligent; il s'amusoit à lui donner des noix dont » l'animal étoit très-friand; mais il les plaçoit assez » loin, pour que, retenu par sa chaîne, le singe ne » pût pas les atteindre : après bien des efforts inutiles, qui ne servent qu'à préparer l'invention, le » singe, voyant passer un domestique portant une » serviette sous le bras, se saisit de cette serviette, » et s'en servit pour atteindre à la noix et l'amener » jusqu'à lui. La manière de casser la noix exigea » une nouvelle invention; il en vint à bout, en plaçant la noix à terre, et en y faisant tomber de

Digitized by Google

Je ne rechercherai point si les inventions mécaniques dont j'ai parlé, qui consistent à employer une suite de causes physiques pour opérer ce que nous ne pouvons pas faire immédiatement, méritent ou ne méritent pas

---

» haut une pierre ou un caillou pour la briser. Vous » voyez, Monsieur, que sans avoir connu, comme » Galilée, les lois de la chute des corps, le singe » avoit bien remarqué la force que ces corps ac- » quièrent par la chute. Ce moyen cependant se » trouva en défaut. Un jour qu'il avoit plu, la terre » étoit molle, la noix enfonçoit, et la pierre n'a- » voit plus d'action pour la briser. Que fit le singe? » Il alla chercher un tuileau, plaça la noix dessus, » et en laissant tomber la pierre, il brisa la noix » qui n'enfonçoit plus. » *Discours et mémoires de l'auteur de l'Histoire de l'astronomie. Paris, 1790. T. II. p. 126.*

En supposant ces faits exacts, la distinction entre l'homme et la brute n'en est pas moins tranchée. Dans aucune des inventions qu'on attribue aux animaux, il n'y a rien qui ressemble au procédé intellectuel, par lequel l'esprit humain forme des conclusions générales; à ce procédé, qui, d'après les principes posés ci-dessus, suppose l'usage des termes généraux. Ainsi la faculté qui nous met en état de classer les objets, et d'employer les signes comme instrumens de la pensée, est autant que nous en pouvons juger, propre à l'espèce humaine.

Digitized by Google

le nom de raisonnement. Il suffit à mon but de faire observer que cet acte de la pensée est essentiellement différent du procédé de généralisation, pour lequel l'usage des signes est indispensablement requis. Je dois avouer toutefois que ce que je viens de dire n'est point applicable à des inventions mécaniques plus compliquées, dans lesquelles un grand nombre de facultés sont en jeu et tendent en commun à produire certains effets particuliers. De telles inventions supposent peut-être des procédés intellectuels, qui ne peuvent point avoir lieu sans l'emploi des signes. Mais c'est une question qui sera plus convenablement discutée en traitant du raisonnement.

En général, on peut remarquer, que dans tous les cas où nos pensées se rapportent aux objets ou aux événemens purement individuels, dont nous avons un souvenir présent et distinct (1), nous ne sommes point forcés

(1) J'ajoute cette restriction, parce qu'il est impossible, sans langage, de s'occuper d'objets ou d'événemens individuels, qui n'ont point frappé nos sens. La manière dont nous pensons à ces objets ou à ces événemens est fort bien décrite dans le passage

Digitized by Google

d'employer des mots. Souvent néanmoins il arrive, qu'en considérant des sujets particuliers, nous faisons des raisonnemens où se trouvent comprises des notions fort générales. Dans ces cas-là, nous pouvons bien concevoir, sans faire usage des mots, les objets sur lesquels nous raisonnons; mais nous sommes forcés de recourir au langage,

---

suivant de Wollaston, quoiqu'il tire de son raisonnement une conclusion peu philosophique.

« Un homme n'est pas connu de la postérité, parce que son nom lui est transmis. Il ne vit pas, » parce que son nom vit. Quand on dit : César » subjugua la Gaule, vainquit Pompée, changea la » république romaine en monarchie, etc. c'est pour » nous, comme si on disoit: le vainqueur de Pompée » fut César; c'est-à-dire, César et le vainqueur de » Pompée sont un seul et même homme. Une de » ces désignations ne nous fait pas mieux connoître » César, que ne peut faire l'autre. Le résultat est » donc de nous apprendre que le vainqueur de » Pompée vainquit Pompée, ou que quelqu'un vain- » quit Pompée. Et puisque Pompée n'est pas mieux » connu que César, cela signifie finalement, que » quelqu'un a vaincu quelqu'un. Voilà donc à quoi » se réduit cette immortalité si vantée! voilà ce que » les hommes décorent du nom de gloire! »

Religion of nat. del. p. 117.

pour

Digitized by Google

pour suivre les réflexions qu'ils nous suggèrent. Si le *sujet* même de nos raisonnemens est général, les mots sont le seul objet qui occupe nos pensées. Je comprends dans cette classe de raisonnemens tous ceux qui ne roulent pas uniquement sur les individus, quelle que soit d'ailleurs l'étendue du champ qu'ils embrassent. Ainsi selon que les mots, employés dans de tels raisonnemens, seront d'une signification plus ou moins restreinte, nos conclusions pourront être ou moins ou plus générales. Mais cette circonstance purement accidentelle n'influe en rien sur la nature du procédé intellectuel. On peut donc poser en principe, que dans tous les cas, sans exception, où nous étendons nos spéculations au-delà des individus, le langage n'est pas seulement pour nous un utile secours, il est le seul instrument qu'il nous soit possible d'employer.

Ces remarques me conduisent à parler de la distinction caractéristique entre les spéculations du philosophe et celles des hommes moins exercés à réfléchir. Ce n'est pas que le philosophe soit accoutumé à pousser plus loin la suite du raisonnement. Mais il est accoutumé à former des conclusions plus

Digitized by Google

étendues, parce qu'il est familiarisé avec l'emploi des termes plus étendus ou plus généraux. On rencontre quelquefois parmi les hommes les moins instruits, des esprits qui manient supérieurement le raisonnement. Mais n'exerçant cette faculté que relativement aux objets individuels, ils ne parviennent point à établir des vérités générales. En conséquence, soit que les circonstances les appellent à mener une vie active ou à s'occuper de spéculations, leurs talens ne peuvent s'exercer que dans une sphère très-limitée. Le philosophe, familiarisé, par l'éducation qu'il a reçue et par ses propres méditations, avec l'usage des termes les plus étendus, est en état de parvenir à des théorèmes généraux, sans plus d'efforts peut-être que n'en exigent souvent les détails des affaires communes. Et ces théorèmes, exposés à ceux qui se bornent aux détails, leur paroissent, par la variété des applications, indiquer une fertilité d'invention presque surnaturelle (1).

(1) « Les raisonnemens généraux ne semblent embarrassés, que parce qu'ils sont généraux. Il n'est » pas aisé, pour le commun des hommes, de déta-

Digitized by Google

L'analogie de ces opérations avec celles de l'algèbre peut servir à les faire mieux comprendre. La différence entre les procédés de cét art et ceux du simple raisonnement est moindre qu'on ne le suppose. Elle consiste, si je ne trompe, en un seul point. Le langage de l'algèbre lui est exclusivement propre, et nous n'y associons point de notions particulières. C'est pour cela qu'on y aperçoit mieux l'utilité des signes pour manier la pensée, qu'on ne peut le faire en employant des mots, qui éveillent continuellement des souvenirs (1).

» cher d'une multitude de cas ou d'objets particuliers ce qu'ils ont de commun; et surtout de le » détacher de manière à n'y laisser aucun mélange, » aucune circonstance superflue. Ils ne savent tirer » que des conclusions particulières. Ils ne peuvent » s'élever aux propositions universelles, qui comprennent sous elles une infinité de propositions » individuelles et renferment toute une science dans » un seul théorème. Leur vue ne peut parcourir sans » trouble cette immense étendue. Et les conclusions » auxquelles on arrive par de tels moyens, quoi- » qu'exprimées fort clairement, leur semblent obscures et embarrassées. » HUME, *Discours politiques.*

(1) L'auteur néglige, sans doute à dessein, quel-

Digitized by Google

Quand le célèbre Viéte fit voir aux algébristes qu'en substituant des lettres de l'alphabet aux quantités connues, chaque solution de problème deviendroit une vérité générale, il n'accrut point la difficulté des raisonnemens algébriques. Il ne fit qu'étendre la signification des termes dans lesquels ils étoient conçus. Que si, en enseignant cette science, on a reconnu qu'il est utile aux commençans de s'exercer à résoudre les problèmes avec des nombres particuliers, avant de passer à l'arithmétique générale; ce n'est pas que le premier de ces procédés soit plus simple que le second : c'est parce que le but ou l'utilité en est plus évidente; c'est aussi parce qu'on réussit plus aisément, par des exemples que par des paroles, à faire comprendre la différence d'un résultat particulier à un théorème général.

Les procédés intellectuels d'un ignorant

---

ques avantages subordonnés. L'un des plus importans me paroît être la brièveté. A cet égard une simple lettre a un grand avantage sur un mot. La syntaxe algébrique est aussi beaucoup plus simple que la syntaxe grammaticale. Cela est assez évident, et pour s'en convaincre il suffit de traduire une expression algébrique. *P. P. p.*

Digitized by Google

et d'un philosophe offrent précisément la même différence qui nous frappe lorsque nous comparons les deux états successifs de l'algèbre, avant et après Viéte. Les termes généraux, reçus dans les diverses sciences, donnent, à ceux qui les emploient avec précision et dextérité, le même avantage sur le talent sans culture, que possède l'algébriste sur le plus habile chiffreur.

Si l'on admet la doctrine que je viens d'exposer, elle présente l'utilité du langage sous un aspect bien intéressant. Les mêmes facultés, qui, sans l'usage des signes, ne se seroient pas élevées au-dessus de la contemplation des individus, se trouvent par leur secours en état de saisir sans efforts des théorèmes généraux, que toute la sagacité humaine appliquée aux cas particuliers n'eût jamais pu atteindre. L'accroissement de force, qui résulte pour l'homme de l'invention des machines, n'est qu'une foible image de l'accroissement de capacité, qu'il doit à l'emploi du langage. C'est sans doute le sentiment de cet accroissement de capacité, qui est la principale source du plaisir que nous procure la découverte d'un théorème général. Une telle découverte nous donne à l'instant l'empire

Digitized by Google

absolu sur un nombre infini de vérités particulières. Elle donne à l'ame le sentiment de sa force. Et ce sentiment ressemble à celui qu'on éprouve en voyant les grands effets physiques, produits à notre gré par les plus belles inventions mécaniques.

Peut-être sera-t-on tenté de croire au premier coup-d'œil que, d'après les mêmes principes, la difficulté des découvertes philosophiques est moindre qu'on ne le croit communément. La vérité est que cette difficulté est d'une autre nature, qu'on ne seroit porté à le croire d'après un examen superficiel du sujet. Pour manier habilement l'instrument délicat des raisonnemens généraux; pour se mettre à l'abri des erreurs où il entraîne ceux qui l'emploient d'une manière inconsidérée; il faut un degré d'attention et de patience, dont peu d'esprits sont capables; il faut une circonspection et une vigilance sur toute la suite de ses pensées, qu'on n'acquiert que par l'habitude, et même par une habitude ancienne de réflexion philosophique. L'office principal de la logique est de nous aider à faire cette précieuse acquisition. Cette science est plus utile et plus profonde que l'art frivole qu'on

Digitized by Google

décore souvent de ce nom; elle repose toute entière sur la philosophie de l'esprit humain. La partie de la logique que j'ai particulièrement en vue restera toujours fort imparfaite, si l'on n'entreprend pas un travail qui touche à l'histoire de l'esprit humain et dont on ne s'est point encore occupé. Ce travail consisteroit à expliquer les pas successifs, par lesquels l'esprit acquiert la connoissance et l'usage des diverses classes de mots, dont est composé le langage qu'emploient les hommes instruits. J'ai eu occasion, dans la section précédente, de faire remarquer quelques-unes des erreurs de raisonnement auxquelles l'usage inconsidéré des mots nous expose. Et dans une autre partie de cet ouvrage, je serai appelé à reprendre ce sujet plus en détail.

Digitized by Google

SECTION VI.

Des erreurs auxquelles nous sommes exposés, soit dans les objets de spéculation, soit dans la conduite des affaires, par une application inconsidérée des principes généraux.

On vient de voir les avantages que retire le philosophe de l'habitude de négliger l'étude des cas ou des objets particuliers, et de concentrer son attention sur les principes généraux. Je crois avoir aussi suffisamment prouvé que le langage est le seul moyen par lequel l'esprit humain peut jouir de cet avantage.

Mais pour employer avec sûreté les principes généraux, il faut de l'art et de la prudence. On en a également besoin pour reconnoître leur vérité et pour en faire de justes applications. Si l'on ne fait pas attention aux circonstances qui les modifient dans la pratique, ils deviennent dans les affaires une source d'erreurs et de mécomptes, quoiqu'ils soient vrais, et quoiqu'on raisonne

Digitized by Google

juste. Si nos principes se trouvent faux, ils entraîneront une multitude d'erreurs, soit dans la spéculation, soit dans la pratique. Et plus ces principes seront étendus, plus les erreurs se multiplieront.

Pour éclairer pleinement ces observations, il faudroit entrer dans trop de détails. Je me bornerai à un petit nombre de remarques, que j'estime de quelqu'importance.

En premier lieu, il est évidemment impossible d'établir des principes généraux qui aient de la solidité, sans une étude préalable des cas particuliers. En d'autres termes, il faut nécessairement commencer par examiner les objets et les événemens individuels, pour pouvoir établir une base de classification exacte, et pour avoir un guide sûr dans la recherche des lois de la nature. C'est le seul moyen de parvenir à des principes auxquels on doive avoir confiance, et qui puissent nous diriger sans risque dans l'étude des vérités de détail. Si nos principes n'avoient pas cet avantage, s'ils ne s'appliquoient pas à la pratique; quelques beaux qu'ils pussent paroître en théorie, ils seroient d'une valeur fort inférieure à celle de l'expérience bornée des hommes ignorans. La vérité de

Digitized by Google

ces observations est si évidente et si généralement reconnue, qu'il est inutile de les développer. A peine aurois-je cru nécessaire de les rappeler, si elles n'avoient été contestées par quelques-uns des plus célèbres philosophes de l'antiquité, qu'égarèrent les fausses idées qu'ils s'étoient faites de la nature des universaux. Ils oublièrent que les genres et les espèces sont des créations de notre entendement ; que nous les formons à notre gré, en écartant notre attention des qualités distinctives des objets et en donnant un nom à leurs qualités communes. Ils imaginèrent que les universaux ont une existence réelle, ou, pour me servir de leurs propres expressions, qu'ils sont les *essences* des individus. Ils se flattèrent donc, en dirigeant d'entrée leur attention sur ces essences, de pénétrer directement dans tous les secrets de l'univers, sans être obligés de passer par l'étude détaillée des faits naturels. Ces erreurs, communes aux Platonistes et aux Péripatéticiens, et que les Pythagoriciens avoient probablement adoptées avant eux, contribuèrent, plus peut-être que toute autre cause, à retarder les progrès des anciens dans la physique. Le savant Harris est presque le

Digitized by Google

seul, parmi les modernes, qui ait entrepris de défendre ce plan d'études philosophiques, et qui l'ait jugé préférable à celui que les disciples de Bacon ont suivi avec tant de succès.

« Les Platonistes, » dit-il, « considérant la » science comme quelque chose de certain, » de fixe et de défini, ne voulurent pas qu'en » aucun cas elle eût pour objet quelque » chose de mal défini, de vague et de pas- » sager. Par cette raison, ils exclurent de » son enceinte les individus ou les objets des » sens; et, comme dit Ammonius, ils s'éle- » vèrent, dans leur contemplation, des êtres » particuliers aux êtres universels, qui, par » leur nature propre, sont éternels et défi- » nis. » — « C'est d'après ces principes que » Platon traçoit la marche à suivre dans nos » recherches. Il pensoit qu'il faut descendre » des genres les plus élevés, sous lesquels » se trouvent comprises plusieurs espèces » subordonnées, jusqu'au dernier ordre de » ces espèces, c'est-à-dire, jusqu'à celles » qui ne contiennent que des individus. A » ce point il croyoit qu'il convenoit de s'ar- » rêter; et que les individus devoient être » entièrement abandonnés; parce que leur

Digitized by Google

» contemplation ne peut point constituer » une science » (1).

« Telle étoit, » ajoute cet auteur, « la » marche de la philosophie ancienne. La » mode nouvelle offre un aspect un peu dif- » férent. Les philosophes ne semblent plus » occupés qu'à amasser dans de volumineux » recueils un nombre infini de faits sensibles, » particuliers, et détachés; dont l'effet prin- » cipal est d'exciter en nous des mouvemens » d'admiration. » — Ailleurs ce même auteur remarque, » qu'un esprit vraiment sage » abandonne l'étude des objets particuliers, » dont il sait que le nombre est infini et in- » compréhensible ; qu'il tourne les yeux de » l'intelligence sur ce qui est général, sur » ce qui comprend une grande étendue d'ob- » jets ; et qu'il apprend à voir et à recon- » noître tout ce qui existe au moyen des » idées générales » (2).

Si l'on fait abstraction de ces erreurs manifestes, commises par les anciens philosophes, en ce qui concerne l'ordre à suivre dans nos recherches ; et si l'on suppose que

(1) Harris, Three treatises, p. 341, 342.
(2) *Ibid.* P. 227.

Digitized by Google

ces recherches finissent là où les Platonistes disent qu'elles doivent commencer; on ne trouvera point très-outrés les pompeux éloges qu'ils font de ce genre de vérités étendues dont ils composent la science; bien entendu qu'on en supprime les termes obscurs et mystérieux, qu'ils y ont quelquefois introduits. Il est probable, qu'ils furent frappés du succès de quelques recherches dirigées par des principes généraux; et qu'ils admirèrent l'effet de ces principes, pour accroître la capacité de l'esprit humain. Séduits d'ailleurs par l'impatience qu'éprouve souvent le génie, quand il s'applique à l'étude des objets de détail; ils tachèrent de se persuader, qu'en rentrant en eux-mêmes et se vouant exclusivement à la méditation, ils trouveroient, dans les principes généraux, quelques objets de contemplation immédiate, propres à l'intelligence; comme les individus, qui composent le monde matériel, en fournissent aux sens. En liant étroitement cette opinion à leur doctrine des universaux, ils parvinrent malheureusement à la présenter sous une forme si mystérieuse, que non-seulement ils s'égarèrent eux-mêmes, mais qu'ils égarèrent avec eux tous les savans de

Digitized by Google

l'Europe, et troublèrent leur jugement, pendant une longue suite de siècles.

La conséquence qu'on peut tirer de ces observations est, que toutes les connoissances humaines reposent sur l'examen des objets et des faits particuliers, comme sur leur base et leur fondement; que les principes généraux ne sont par conséquent vrais et utiles, qu'autant qu'ils peuvent se résoudre en ces premiers élémens. On ne doit pas entendre par là, que les connoissances de chaque homme doivent avoir pour unique base sa propre expérience. Si telle étoit la loi de notre nature, la marche de la science et les progrès de l'esprit humain seroient d'une extrême lenteur. S'il falloit que chaque homme classât les objets uniquement d'après ses observations et ses abstractions; s'il n'avoit d'autre moyen de parvenir aux vérités générales, qui doivent diriger sa conduite, que de faire lui-même un examen attentif de tous les faits particuliers qui le frappent; l'état des affaires humaines seroit à peu près au point auquel avoit pu le porter l'expérience de la première génération des hommes. Et telle est au fait la situation dans laquelle se trouve le genre humain, partout où son exis-

Digitized by Google

tence dépend des efforts que peut faire chaque individu isolé pour pourvoir à tous ses besoins ; partout où, par là même, les habitudes et les connoissances qu'acquiert chaque individu sont le résultat de son expérience personnelle. Dans une société civilisée, une des premières acquisitions que font les enfans est celle du langage. Par ce moyen, ils sont familiarisés de bonne heure avec la contemplation des classes d'objets et des vérités générales. Et avant l'âge auquel le sauvage a amassé les connoissances nécessaires à sa conservation, ils se sont appropriés les découvertes d'une longue suite de siècles.

Mais, quoiqu'avant la division des arts et des professions en diverses classes séparées, l'état du genre humain dût nécessairement être stationnaire ; telle est la disposition naturelle de l'esprit à remonter des vérités particulières aux conclusions générales, que, dès l'enfance de la société, il se trouva sans doute des hommes empressés à recueillir les résultats de leur expérience, et qui en firent usage pour l'instruction d'autrui, aussi bien que pour eux-mêmes. Cependant, avant que les termes généraux fussent en usage, le seul moyen qu'avoient les hommes de se commu-

Digitized by Google

niquer de tels résultats, consistoit à offrir quelque exemple particulier d'une application facile et très-frappante. En d'autres termes, la sagesse, dans ces siècles reculés, dut énoncer ses maximes par des fables et des paraboles, ou sous la forme encore plus simple des proverbes; et non sous une forme générale et scientifique. On put incontestablement donner de la sorte beaucoup d'utiles leçons de morale et de prudence. Mais il est facile de voir que des vérités générales, exprimées uniquement par des exemples, ne permettoient pas aux générations successives de profiter des travaux de celles qui les avoient devancées pour aller plus loin qu'elles et perfectionner leurs maximes. Car sous cette forme, l'entendement auroit fait de vains efforts pour les combiner, ou pour les employer comme prémisses dans ses raisonnemens afin d'arriver à des résultats plus étendus et moins familiers. Il est indispensable pour exécuter un tel travail, que le but ou la moralité de la fable soit séparée des circonstances accessoires et présentée sous la forme d'une proposition générale.

On voit par ce qui précède, combien l'introduction des termes généraux, et l'usage des

Digitized by Google

des propositions générales influent sur les progrès de la raison, qui sont nécessairement liés aux progrès de la société. En conséquence des améliorations graduelles qu'éprouve le langage, en sa qualité d'instrument de la pensée, les classifications des choses et des faits, qui occupent les facultés de chaque race successive, dès leur premier développement, sont plus justes et plus étendues, que celles qui occupoient les races qui l'ont précédée : les découvertes, qui à une certaine époque n'étoient connues que d'un petit nombre d'hommes savans et studieux, deviennent, dans un âge suivant, l'opinion reçue de tous les hommes instruits ; et la génération, qui succède à celle-ci, les envisage comme faisant partie de l'instruction commune et élémentaire. Et véritablement, en se bornant à ceux qui jouissent dès la première enfance des avantages d'une éducation soignée, on observe que, même à cet âge tendre, quelques-uns des résultats les plus éloignés et les plus admirables des travaux de l'intelligence leur sont connus et familiers, autant que peuvent l'être les phénomènes les plus communs, qui frappent habituellement leurs sens.

Digitized by Google

Si ces remarques ont un caractère de vérité, elles ouvrent une perspective illimitée d'amélioration intellectuelle pour les siècles futurs; car elles nous font voir des moyens, toujours à notre portée, d'abréger et de faciliter de plus en plus les procédés de l'étude, à mesure que croîtra le nombre des vérités reconnues. Cette perspective n'est pas de pure théorie. L'histoire de toutes les sciences la dévoile à nos yeux: mais plus que toute autre, l'histoire de la physique et des mathématiques; parce que, dans ces sciences, l'état des découvertes, et les méthodes d'instruction (1), peuvent en tout tems être aisément comparées. J'ai été précédé, dans cette dernière observation, par un mathématicien éminent, mort dans le cours de ces dernières années. La manière éloquente et philosophique dont il établit cette vérité ne peut manquer de convaincre ceux qui sont en état de juger des faits sur lesquels sa conclusion se fonde.

(1) Quant aux méthodes d'instruction, je ne sais s'il n'arrive point quelquefois que les avantages des méthodes nouvelles sont, à quelques égards, compensés par la perte des avantages qui étoient propres aux méthodes anciennes. C'est un doute logique que je soumets à l'examen des juges compétens. P. P. p.

Digitized by Google

« Qu'il me soit permis, dit-il, de présenter, à ceux qui refusent de croire à ces » perfectionnemens successifs de l'espèce » humaine, un exemple pris dans les sciences » où la marche de la vérité est la plus sûre, » où elle peut être mesurée avec plus de pré- » cision. Ces vérités élémentaires de géo- » métrie et d'astronomie, qui avoient été » dans l'Inde et dans l'Egypte une doctrine » occulte, sur laquelle des prêtres ambi- » tieux avoient fondé leur empire, étoient » dans la Grèce, au tems d'Archimède ou » d'Hipparque, des connoissances vulgaires, » enseignées dans les écoles communes. » Dans le siècle dernier, il suffisoit de quel- » ques années d'étude, pour savoir tout ce » qu'Archimède et Hipparque avoient pu » connoître; et aujourd'hui, deux années » de l'enseignement d'un professeur vont au- » delà de ce que savoient Leibnitz ou New- » ton. Qu'on médite cet exemple, qu'on » saisisse cette chaîne, qui s'étend d'un prêtre » de Memphis à Euler, et remplit la distance » immense qui les sépare; qu'on observe à » chaque époque le génie devançant le siècle » présent, et la médiocrité atteignant à ce » qu'il avoit découvert dans celui qui précé-

Digitized by Google

» doit ; on apprendra que la nature nous a » donné les moyens d'épargner le tems et » de ménager l'attention, et qu'il n'existe » aucune raison de croire que ces moyens » puissent avoir un terme. On verra qu'au » moment où une multitude de solutions » particulières, de faits isolés, commencent » à épuiser l'attention, à fatiguer la mé- » moire ; ces théories dispersées viennent se » perdre dans une méthode générale, tous » les faits se réunir dans un fait unique, et » que ces généralisations, ces réunions gé- » nérales, n'ont, comme les multiplications » d'un nombre par lui-même, d'autre limite » qu'un infini, auquel il est impossible d'at- » teindre » (1).

(1) Voyez la note M.

Digitized by Google

SECTION VII.

Continuation du même sujet. Différences des intelligences humaines, provenant de leurs différentes habitudes d'abstraire et de généraliser.

QUAND j'ai fait remarquer qu'un des principaux effets de la civilisation est de familiariser l'esprit avec les termes et les propositions générales ; je n'ai pas voulu dire que son influence à cet égard s'étende également à toutes les classes de la société. Au contraire, cet effet n'a lieu d'ordinaire que pour ceux de ses membres qui reçoivent une éducation libérale. Les hommes qui composent les classes inférieures, semblables en cela aux peuples sauvages, sont tellement occupés d'objets et d'événemens particuliers, que quand, par imitation, ils emploient des expressions générales, ils font usage de leur mémoire plutôt que de leur jugement ; et comprennent le plus souvent assez mal les raisonnemens dont ces expressions sont la base.

A peine est-il nécessaire de dire, à propos de cette espèce d'incapacité, qu'on ne peut

Digitized by Google

admettre une telle assertion qu'avec certaines restrictions. Cela doit être sous-entendu dans toutes les observations de ce genre. Dans l'état actuel de la société, on trouveroit difficilement quelqu'un qui ne fût pas familiarisé avec certains termes généraux, avec certaines vérités générales. Ainsi ce que j'ai dit n'est vrai qu'à l'égard des habitudes dominantes que l'esprit a contractées. Abréger le travail du raisonnement et de la mémoire, en dirigeant l'attention vers les principes généraux, au lieu de la fixer sur les détails; tel est l'objet avoué de toute espèce de philosophie. Ainsi selon qu'un homme a plus ou moins d'esprit philosophique, ses réflexions habituelles, quel qu'en soit d'ailleurs l'objet, se dirigeront plus vers les principes ou vers les détails.

On peut donc diviser en deux classes les hommes accoutumés à exercer leurs facultés intellectuelles. Ces classes se distinguent l'une de l'autre fort nettement par leurs habitudes opposées. L'une comprend ceux qu'on appelle hommes d'affaires, presque constamment occupés de cas particuliers; l'autre ceux qui s'occupent d'abstractions, connus sous le nom de philosophes.

Les avantages, dont ceux-ci jouissent à

Digitized by Google

quelques égards, ont été suffisamment indiqués. Mais à ces avantages sont attachés quelques inconvéniens. La solidité des principes généraux dépend de l'exactitude des observations de détail sur lesquelles ils se fondent; et leur utilité dépend de leurs applications pratiques. Or il arrive malheureusement, que les dispositions de l'esprit, qui sont favorables aux recherches philosophiques, à moins d'être soumises à une règle exacte, peuvent aisément nous égarer, lorsqu'il s'agit d'appliquer les connoissances que nous avons acquises aux divers usages que suppose la pratique des arts ou la conduite des affaires.

Pour sentir la vérité de cette observation, il suffit presque de se rappeler que toute opération de classification, et par conséquent de raisonnement général, suppose l'exercice de la faculté d'abstraire. Car il suit de là, que la disposition à se livrer à ces actes de la pensée doit accoutumer l'esprit à négliger les différences qui distinguent chaque objet de tout autre, pour se fixer exclusivement sur les qualités qui leur sont communes. Or pour réussir dans la pratique, ce qu'il y a de plus nécessaire est de connoître en détail, et de se rendre familier sous tous les rapports, l'objet particulier de notre étude.

Digitized by Google

Mais de plus, par cela même que les principes généraux sont fondés sur des classifications abstraites, on ne doit les envisager dans la pratique, que comme des approximations de la vérité, dont l'expérience personnelle doit rectifier et déterminer le sens. C'est ainsi qu'en traitant de la théorie des machines, on a coutume, pour simplifier, de faire abstraction du frottement et du poids de leurs différentes parties; on considère le levier comme une ligne inflexible, les cordes comme des lignes parfaitement flexibles; au moyen de ces abstractions et d'autres semblables, un sujet extrêmement compliqué devient susceptible d'être traité par la géométrie élémentaire. De même en traitant de la politique en théorie, il devient indispensable de faire abstraction de plusieurs circonstances de détail qui sont propres aux différentes formes de gouvernement, et de s'en tenir à certaines classes auxquelles on les réduit toutes, selon leur tendance ou leur caractère principal. Quoique tous les gouvernemens observés soient plus ou moins mêlés de diverses formes, nous raisonnons sur les monarchies, les aristocraties et les démocraties pures, comme si elles existoient réellement. Sans une telle

Digitized by Google

classification, l'attention ne pourroit se fixer, au milieu d'une multitude de détails, dans lesquels elle seroit inévitablement égarée, et il nous seroit impossible d'arriver à des principes généraux, propres à nous diriger dans la comparaison des diverses institutions politiques.

C'est par les mêmes motifs, que le fermier réduit le nombre infiniment variable des différens sols à un petit nombre d'espèces; que le médecin rapporte les variétés infinies des constitutions individuelles à un petit nombre de tempéramens; et que le moraliste, au milieu de la diversité des caractères, saisit un petit nombre de principes d'action, sous lesquels il les distribue.

Ces classifications, et les résultats qui en dépendent, ont un avantage manifeste. Mais il n'est pas moins évident, que des principes, qui sont le fruit de quelques efforts d'abstraction, ne peuvent s'appliquer littéralement aux cas particuliers, et ne seront pas d'un grand secours pour diriger la conduite, si l'on n'y joint un certain degré d'habileté expérimentale et pratique. Voilà comment il se fait, qu'un homme habile en théorie s'expose souvent à être tourné en ridicule

Digitized by Google

par ceux qu'il croit fort inférieurs à lui, et paroît, dans les arts et dans les affaires, au-dessous d'un homme borné à la simple pratique. Il est vrai que celui-ci a des vues peu étendues, et ne connoît que ce que lui a appris son expérience personnelle; mais dans cette étroite enceinte, il agit avec aisance et avec succès. Le philosophe spéculatif au contraire peut, au moyen de quelques principes, approcher de la vérité dans une infinité de cas, qu'il ne connoît pas par sa propre expérience. Il voit en conséquence avec quelque dédain les idées bornées de la multitude et sourit des prétentions mal fondées qu'on lui oppose. Mais vient-il à mettre lui-même ses principes en exécution; il ne sait plus comment s'y prendre et il échoue dans les plus simples démarches. De là cette maxime reçue, et « propagée, » dit Hume, « avec tant de » soin par les sots de tous les tems, qu'un » homme de génie est inepte aux affaires. »

Il n'est pas facile d'expliquer, d'une manière claire et complète, en quoi consiste l'habileté dans l'expérience et dans la pratique. On voit d'abord qu'elle suppose le talent de l'observation et d'une observation à la fois détaillée, étendue et rapide; une

Digitized by Google

mémoire prompte et fidèle, qui rappelle, avec exactitude et sans réflexion, les résultats de la théorie; une grande présence d'esprit, que des circonstances imprévues ne déconcertent pas; en outre, en certains cas, des sens très-parfaits et l'adresse nécessaire pour l'exécution de certains procédés mécaniques. On sent que tous ces avantages ne peuvent être acquis que par des habitudes actives, et par un genre de vie qui nous familiarise avec les circonstances réelles où de tels talens se déploient. En effet, celles de nos facultés animales et intellectuelles, qui se rapportent à la pratique, s'exercent dans des cas particuliers, et jamais sur des objets généraux. Elles ne peuvent donc être cultivées et perfectionnées, que dans la vie active, et au milieu des détails qui forment l'ensemble des affaires.

J'en ai dit assez pour faire voir qu'il est impossible d'acquérir le talent des affaires, ou quelque habileté dans aucun des arts, sans la pratique et l'expérience. On en peut conclure encore que l'expérience, sans aucune théorie, peut suffire en certains cas pour se distinguer, soit dans les arts, soit dans les affaires. Mais il ne faut pas attendre, de ceux

Digitized by Google

qui n'ont que leur expérience pour guide, de grandes vues, telles qu'en exigent les places supérieures, ni même de nouvelles inventions dans les arts. Leur adresse ou leur dextérité est le fruit de l'imitation, ou des leçons directes de leur propre expérience personnelle. Il n'est pas possible que de ces deux sources ils tirent des combinaisons inconnues. L'expérience personnelle toute seule peut donc tout au plus former l'esprit à s'acquitter des fonctions qu'impose un état subordonné. Elle donne la routine des affaires; ou elle apprend, dans les arts, à répéter les opérations communes.

Le portrait de Mr. George Grenville, tracé par Burke, dans son discours sur la taxe d'Amérique, offre un tableau animé de l'insuffisance de l'expérience pour mettre un homme en état de gouverner dans des situations toutes nouvelles. Ce morceau, digne de son auteur, est conçu en termes généraux, et tels qu'avec peu de changemens on peut aisément l'appliquer à toute espèce d'objets relatifs à la pratique : le voici.

« Mr. Grenville étoit destiné au barreau. » La jurisprudence est, à mon avis, une des » premières et des plus nobles sciences. Elle

Digitized by Google

» est plus propre, qu'aucune autre étude,
» à donner à l'intelligence de la vivacité et
» de la vigueur. Mais elle n'a pas au même
» degré l'avantage d'étendre les vues et
» d'inspirer des pensées libérales. Après ses
» premières études Mr. Grenville ne se livra
» pas au grand monde; il se jeta entièrement
» dans les affaires; j'entends dans la pratique
» des bureaux, dont il étudia avec soin les
» limites et les formes immuables. On peut
» incontestablement acquérir en ce genre
» beaucoup de connoissances variées; et il
» n'y a point de connoissances qui n'aient
» leur prix. Mais on peut dire avec vérité,
» que les hommes trop exclusivement versés
» dans le travail des bureaux, ont rarement
» de grandes vues. Leurs occupations habi-
» tuelles les accoutument à envisager le fond
» des affaires comme n'ayant guères plus
» d'importance que la forme. Mais la forme
» est adaptée au cours ordinaire des choses.
» En conséquence les hommes nourris dans
» les bureaux administrent fort bien, tant
» que les affaires vont leur train naturel et
» accoutumé. Mais quand il n'y a plus de
» route tracée, quand toutes les eaux sont
» débordées, quand il s'ouvre une scène

Digitized by Google

» nouvelle et pleine de trouble, quand il » n'y a plus d'exemple à suivre; la conduite » des affaires requiert une connoissance des » hommes et des choses plus étendue que » celle qu'on peut acquérir dans un bureau. »

Ce n'est pas seulement à la faveur de quelques combinaisons nouvelles des circonstances, que les principes généraux sont utiles dans les affaires. Ils donnent aux applications du talent pratique plus de sûreté et de précision. Comme les principes généraux ne laissent à l'habileté pratique d'autre tâche que de suppléer aux imperfections de la théorie, ils diminuent beaucoup le nombre des cas où cette habileté trouve son emploi. Par ce moyen, ils rendent plus facile les progrès en ce genre, et préviennent bien des erreurs.

Concluons donc de tout ceci, qu'il y a deux extrêmes opposés, également dangereux pour ceux qui se disposent à remplir les devoirs d'une vie active. L'un est l'habitude d'abstraire et de généraliser à l'excès; l'autre une attention minutieuse, exclusive, bornée aux objets et aux événemens qui constituent l'expérience personnelle.

Un bon système d'éducation doit garantir

Digitized by Google

de ce double écueil, et opérer la réunion de l'habitude d'abstraire et de l'habitude des détails ; de manière à rendre l'esprit capable de considérer chaque chose sous un point de vue général, ou sous l'aspect particulier qu'exige la circonstance où l'on se trouve placé. Quelle que soit celle de ces habitudes qui prenne sur l'autre un ascendant illimité, elle ne peut manquer de nuire à l'intelligence et de borner ses facultés. C'est à cette cause, qu'il faut attribuer la disproportion qu'on observe dans la capacité d'un même homme pour différens genres d'objets. Celui qui s'est livré de bonne heure aux spéculations abstraites, s'est fait des principes ; possède l'art de suivre les raisonnemens généraux ; emploie avec facilité, même avec éloquence, les termes qui expriment les idées les plus étendues ; et persuade aisément, à la plupart de ceux qui l'écoutent, qu'il possède tous les talens nécessaires à la conduite des affaires. Mis à l'épreuve, dans les affaires les plus simples, il manifeste une irrésolution fâcheuse et donne des preuves évidentes de son incapacité. Un autre, au contraire, agit d'une manière convenable, et avec beaucoup d'habileté, dans toutes les circonstances où l'attention doit se fixer sur

Digitized by Google

les détails; il raisonne même avec justesse sur ces objets particuliers, et sait exposer nettement tout ce qu'il pense à cet égard. Mais sur les objets généraux, il ne sait plus raisonner, ni former un jugement. C'est, je pense, ce tour d'esprit qu'on désigne souvent par le mot de bon sens, ou de sens commun, lorsqu'on oppose ces qualités à la science et à la philosophie. La philosophie et le bon sens supposent l'une et l'autre l'exercice de la faculté de raisonner; mais l'une l'applique aux objets généraux, et l'autre aux objets particuliers. Le bon sens, tel que je viens de le définir, assure le succès dans les situations inférieures et bornées. Mais il est assez généralement reconnu, qu'il ne suffit pas toujours pour en obtenir dans les sciences abstraites, dans les spéculations générales, et dans certaines situations qui exigent des vues étendues.

L'un et l'autre des défauts que je viens de faire observer tendent à rendre les hommes moins utiles à la société qu'ils n'auroient pu l'être. Mais quant à la capacité intellectuelle, on ne peut pas les mettre au pair. Il n'y a même à cet égard aucune comparaison à faire. L'un est le défaut d'un esprit vigoureux, ardent et vaste, mais mal dirigé. L'autre celui

Digitized by Google

celui d'une intelligence bornée et timide, dont une imitation servile est le principal caractère. D'ailleurs le premier de ces défauts, quoique difficile à guérir lorsqu'il est bien enraciné, est moins incurable que l'autre. Il n'est pas dû à quelque vice de constitution, mais à une erreur d'éducation. L'autre au contraire indique presque toujours un esprit, très-propre à agir dans sa sphère limitée, mais destiné par la nature même à recevoir d'autrui ses impulsions et ses lumières.

Une circonstance particulière vient à l'appui de cette remarque, et tend à prouver la supériorité d'un esprit étendu, sur ceux qui n'ont dans les affaires d'autre avantage que la pratique. Si l'on y prend garde, on verra que l'habitude qu'ont les hommes d'une certaine trempe de négliger les détails est moins l'effet d'une sorte d'incapacité, que du peu d'intérêt qu'ils y prennent. Un esprit accoutumé à considérer des classes d'objets, et des propositions d'une grande étendue, ne peut, sans un effort pénible, se prêter à contempler les cas particuliers qu'offrent l'expérience et la vie active, à occuper son attention d'objets qui ne sont pas moins à la portée des hommes les plus bornés que des

Digitized by Google

intelligences les plus exercées. Il n'en est point ainsi dans les situations très-importantes. L'homme à grandes vues, qui s'y trouve transporté, n'en étudie pas les détails avec moins de soin que tout autre. La raison en est que la situation même éveille ses passions, enflamme sa curiosité, excite en un mot chez lui un grand intérêt, par les suites qu'elle lui laisse prévoir.

Lorsque les lumières d'une bonne théorie, et l'habileté dans la pratique viennent à être réunies dans le même homme; elles donnent à ses facultés tout leur développement. Il devient à la fois propre à diriger d'une main ferme les moindres détails des affaires communes, et à lutter avec succès contre les difficultés d'une situation nouvelle et périlleuse. Pour réussir dans le premier cas, il suffit souvent de prendre l'expérience pour guide. Mais dans le second, l'expérience et la théorie réunies peuvent seules assurer le succès. « Les hommes d'expérience, » dit Bacon, « jugent et exécutent bien dans les » cas particuliers pris un à un. Mais les con- » seils, les plans étendus, la direction géné- » rale des affaires, doivent venir des hommes » éclairés par l'étude. »

Digitized by Google

SECTION VIII.

Continuation du même sujet. Usage et abus des principes généraux en politique (1).

Les remarques que je viens de faire, sur le danger d'une application inconsidérée des

(1) Les événemens survenus depuis la publication de la première édition de cet ouvrage, en 1792, auroient pu me fournir divers exemples propres à confirmer plusieurs observations contenues dans cette dernière section ; et des faits d'autant plus frappans, que le souvenir en est présent à la pensée de tous mes lecteurs. J'aurois pu aussi par de légers changemens, prévenir quelques fausses interprétations : mais diverses raisons, dont il est inutile de donner ici le détail, me font un devoir de livrer à l'impression tout l'ensemble de cette discussion, sans en changer la forme. On ne peut nier que la doctrine que j'y expose ne soit favorable à l'ordre et à la tranquillité sociale, et quant à ce qui peut m'intéresser personnellement, je n'ai aucun motif d'altérer l'acte dans lequel mes opinions se trouvent consignées. *

* Les raisons, dignes d'une ame élevée, qui ont engagé l'auteur à ne point démentir ses principes, ne peuvent lier son traducteur. J'ai dessein d'éviter des discussions politiques sur le système des économistes et sur d'autres sujets analogues, auxquelles l'auteur

Digitized by Google

principes généraux, sont également applicables à la plupart des arts pratiques. Mais au nombre de ces arts, il en est un supérieur à tous les autres en dignité; et qui, soit par son importance, soit par quelques circonstances qui lui sont propres, mérite d'être considéré avec plus de soin. Je veux parler de l'art de la législation, qui diffère des autres sous plusieurs rapports, et auquel on doit appliquer avec beaucoup de restrictions nos raisonnemens précédens.

Avant d'aller plus avant, il est indispensable de remarquer, que c'est principalement pour me prêter au langage reçu et à des préjugés fort répandus, que, dans le cours des observations qu'on va lire, j'opposerai souvent la théorie à l'expérience. Dans le vrai sens du mot *théorie*, loin d'être oppo-

---

se livre dans cette section. Ce qui étoit nécessaire peut-être à exposer en détail à des lecteurs anglois a moins d'intérêt en France, où tous les matériaux de cette discussion sont à la portée de tout le monde. D'ailleurs il est presqu'impossible, en parlant d'objets, si intimement liés à des événemens récens, de ne pas exciter des souvenirs douloureux. Je suis donc persuadé que l'homme excellent, dont je suis l'interprète, et dont l'amitié m'est chère, m'excusera de tronquer en plusieurs endroits cette partie de son ouvrage. J'aurai soin d'indiquer exactement les lacunes, ou par une note ou par de simples astérisques.

P. P. P.

Digitized by Google

sée à l'expérience, elle n'emploie comme principes que des vérités prouvées par l'expérience la plus étendue, et que l'expérience seule a pu faire connoître. Avant Bacon, il est vrai, on ne croyoit pas les faits essentiels à toute bonne théorie. C'est de là qu'est né un préjugé encore subsistant, contre les principes généraux, même contre ceux qui sont le fruit d'une sage induction.

Il est inutile de disputer sur les mots. Disons donc qu'il y a évidemment en politique deux classes d'hommes qui raisonnent. Les uns considèrent les institutions actuellement existantes, comme le plus sûr fondement de toutes les conclusions que l'on peut avoir à cœur d'établir. Ils envisagent comme chimérique tout plan de législation, qui n'est pas la fidèle copie d'un plan déjà réalisé. Les autres pensent que, dans bien des cas, nous pouvons raisonner d'une manière sûre, d'après la connoissance, préalablement acquise (1), de la nature de l'homme, combinée avec l'étude des circonstances propres à chaque tems. On dit communément des premiers qu'ils se fient à l'expérience par oppo-

(1) *A priori.*

Digitized by Google

sition à la théorie. On accuse les derniers de prendre pour guide la théorie au mépris de l'expérience. Il ne faut pas oublier toutefois, qu'en politique le partisan de la théorie, si du moins il use de circonspection et s'il suit les règles d'une saine philosophie, fonde en dernier ressort tous ses résultats sur l'expérience, tout aussi bien que le politique empirique. C'est ainsi que l'astronome qui annonce une éclipse, d'après les principes de la science qu'il professe, établit son assertion sur des faits précédemment observés, tout aussi bien que celui qui, sans employer aucune espèce de raisonnement, feroit la même prédiction d'après la connoissance d'un cycle empiriquement reconnu.

Il y a, il faut en convenir, un certain degré d'habileté dans la pratique qui ne peut être acquis que par l'habitude des affaires; et sans lequel, le politique le plus éclairé paroît toujours avec désavantage, toutes les fois qu'il entreprend de mettre ses plans à exécution. Or, par une équivoque de langue, on emploie souvent le mot expérience pour désigner ce degré d'habileté pratique; parce qu'il est rarement le partage des hommes livrés exclusivement à l'étude du cabinet,

Digitized by Google

quelque application qu'ils aient donnée à celle de la législation. On a conclu de là que la politique est une affaire de routine, et que la philosophie n'est qu'un obstacle à ses succès. On compare l'homme d'état, formé dans les bureaux par les études de détail, au mécanicien pratique ; et le législateur spéculatif au mécanicien théorique, qui a passé sa vie à étudier les livres et à tracer des figures sur le papier. Pour juger à quel point cette opinion peut être fondée, il sera bien de comparer l'art de la législation aux applications pratiques des principes de la mécanique, parce que c'est l'exemple le plus fréquemment reproduit par ceux qui s'opposent à toute espèce de théorie en politique.

I. En premier lieu, les erreurs dans l'emploi des principes de la mécanique résultent le plus souvent de l'habitude d'abstraire, notre attention se détourne des applications, qui auroient pu nous apprendre à corriger dans les cas particuliers les imperfections de la théorie. De telles erreurs sont donc plus particulièrement le partage de ceux que leur goût ou leurs premières habitudes ont portés à se livrer aux études du cabinet, à fuir le mouvement d'une vie active, à éviter l'es-

Digitized by Google

pèce de fatigue que cause l'observation minutieuse des objets de détail.

Souvent aussi en politique on applique mal certains principes, faute de faire attention aux circonstances. Les principes qu'on est sujet à mal appliquer par cette cause sont ceux qui sont établis d'après un petit nombre d'exemples, tirés de quelques gouvernemens particuliers; et que néanmoins on entend citer quelquefois comme d'irréfragables axiomes, faits pour servir de basé à tous les raisonnemens en cette matière et de guides au législateur. Mais cet abus des principes généraux ne peut, comme les fautes du mécanicien spéculatif, être attribué à trop de subtilité et d'amour pour la théorie. C'est pure foiblesse. Et la philosophie en est le seul remède. C'est l'effet d'une vénération stupide pour des maximes, que l'on suppose consacrées par le tems; et d'un assentiment passif à toutes les opinions reçues.

Il y a une autre espèce de principes, dont on a tiré quelquefois des conséquences politiques, contre lesquelles s'élèvent des préjugés vulgaires, et qui sont néanmoins un fondement beaucoup plus sûr pour nos raisonnemens en ce genre. Je veux parler de

Digitized by Google

ceux qui sont le résultat d'un examen attentif de notre nature, et des lois générales qui règlent le cours des affaires humaines. Ces principes se fondent sur une induction bien plus étendue, que ne peuvent faire les conclusions qu'on tire de l'histoire des établissemens actuellement existans.

A la vérité, lorsqu'on applique de tels principes, il faut, comme en mécanique, avoir égard aux circonstances propres au cas dont on s'occupe. Mais l'attention scrupuleuse aux moindres détails est ici beaucoup moins requise que dans les arts mécaniques, ou dans les affaires des particuliers. Il y a même quelque danger à s'arrêter trop sur ces détails; cela peut ôter à l'esprit une partie de sa capacité, et l'empêcher de s'élever aux grandes vues qui forment le véritable homme d'état, et lui fournissent des règles de conduite fixes et invariables. « Quand » un homme, » dit Hume, « est appelé à dé» libérer sur la conduite qu'il doit tenir en » quelque affaire *particulière*, quand il s'oc» cupe à former des plans de politique, de » commerce, d'économie, ou de toute » autre espèce, relatifs aux affaires de la vie; » il ne faut pas qu'il se livre à des argumens

Digitized by Google

» trop déliés, ou à des chaînes de raisonne-
» mens trop longues et à des conséquences
» trop éloignées. Il surviendra inévitable-
» ment quelque chose, qui déconcertera ces
» conséquences, et produira un événement
» fort différent de celui qu'elles auroient
» fait attendre. Mais lorsqu'on raisonne sur
» des sujets *généraux*, nos spéculations ne
» peuvent guères être trop déliées, pourvu
» qu'elles soient justes. On peut même affir-
» mer qu'à cet égard il n'y a presque entre
» l'homme ordinaire et l'homme de génie
» aucune différence, sinon que l'un agit
» d'après des principes superficiels, et l'autre
» d'après des principes profondément dis-
» cutés. — Des principes généraux, quel-
» que compliqués qu'ils paroissent, s'ils sont
» justes et sains, ne peuvent manquer de
» trouver leur application dans le cours or-
» dinaire des choses, quoiqu'en quelques
» cas il en soit autrement. Or l'objet essen-
» tiel du philosophe est de suivre le cours
» ordinaire des choses. J'ajoute que c'est
» plus particulièrement l'objet de celui qui
» s'occupe de politique; surtout en ce qui
» dépend de l'administration intérieure de
» l'état. Car le bien public, qui en est, ou

Digitized by Google

» doit en être le but, y dépend du concours » du plus grand nombre des cas; et non, » comme dans la politique extérieure, de » causes accidentelles et fortuites, ou quel- » quefois du caprice d'un petit nombre » d'hommes » (1).

II. Les difficultés, qui, dans les arts mécaniques, limitent l'application des principes généraux, demeurent invariablement les mêmes de génération en génération. Toutes les observations que l'expérience du passé nous a fournies, relativement à ces arts, sont le fondement assuré sur lequel repose l'habileté dans la pratique, pour l'avenir; et cette habileté supplée à l'imperfection des théories, dans tous les cas où elle peut trouver son application. Mais dans l'art du gouvernement, les difficultés que l'on rencontre dans la pratique sont d'une autre nature. Elles n'offrent point à l'homme d'état un sujet d'examen fixe et immuable; comme sont pour le mécanicien les effets du frottement. Elles proviennent des passions et des opinions des hommes, qui sont dans un état de changement et de fluctuation

(1) *Discours politiques.*

Digitized by Google

perpétuelle. En conséquence l'adresse nécessaire pour les surmonter dépend moins de l'exactitude de nos observations relatives au passé, que de la sagacité de nos conjectures sur l'avenir. Cela est surtout sensible dans un siècle où la rapidité des communications, et la facilité avec laquelle les connoissances se répandent par la voie de l'impression, rendent la situation des sociétés politiques essentiellement différentes de celle des sociétés anciennes. (1) ★★★★

III. Lorsque, dans les arts mécaniques, il nous arrive de concevoir du doute sur quelque fait particulier, il est toujours en notre pouvoir de le soumettre à l'épreuve de l'expérience. Il est rare au contraire qu'en politique, nous puissions faire aucune expérience concluante; non-seulement parce qu'il est bien difficile de rencontrer deux cas précisément pareils, jusques dans les moindres circonstances, mais parce que l'expérience politique est beaucoup plus imparfaite qu'on ne l'imagine communément. La plupart du tems on donne le nom de faits en politique à de pures assertions de théorie.

(1) Voyez la note de la page 356.

Digitized by Google

Et il arrive très-souvent dans cette science, qu'en croyant opposer l'expérience à la théorie, on ne fait qu'opposer une théorie à une autre.

Pour s'en convaincre, je prie que l'on se rappelle la difficulté qu'on éprouve à donner, par une description générale, une idée de la forme actuelle d'un gouvernement quelconque. On conviendra qu'une telle description doit nécessairement être plus ou moins mêlée de théorie, si l'on fait attention aux remarques suivantes.

1. De tous les gouvernemens divers dont l'histoire a conservé le souvenir, aucun peut-être n'a dû son origine à la sagesse politique; bien peu du moins ont pu jouir de cet avantage. Tous, ou presque tous, ont été le fruit du tems et de l'expérience, des circonstances, du besoin. A la longue, il est vrai, tout gouvernement prend une apparence régulière et systématique. Car, bien que les différentes parties qui le composent aient été l'effet de circonstances diverses et accidentelles; il ne peut manquer toutefois d'y avoir entre ces parties quelque accord ou quelque espèce d'analogie. Lorsqu'un gouvernement a existé pendant une suite de siècles, et que

Digitized by Google

les hommes ont joui sous sa protection d'une longue tranquillité; c'est une preuve que les principes qui lui servent de base sont en harmonie entr'eux. Les nouvelles institutions qui y ont été introduites ont dû être en rapport avec les lois et les usages existans; sans cela il auroit été impossible que l'action du gouvernement n'eût pas été troublée. Si quelque institution, contraire à l'esprit général de toutes les autres, étoit venue s'y associer, elle seroit bientôt tombée en désuétude et auroit sans doute été oubliée. Il n'a pu rester dans un état permanent, que celles qui étoient d'accord avec la tendance générale de cet établissement social. *Quæ usu obtinuere, si non bona, at saltem apta inter se sunt* (1).

La nécessité d'étudier les constitutions particulières des divers gouvernemens, en lisant les descriptions systématiques qu'on en a faites (celles, par exemple, de Montesquieu ou de Blackstone relativement à l'Angleterre), provient de la même cause

(1) » Si les choses consacrées par l'usage ne sont » pas toujours bonnes, elles sont du moins toujours » d'accord entr'elles. »

Digitized by Google

qui fait que pour étudier quelques langues particulières, on a recours aux grammaires. Dans l'un et l'autre cas, la connoissance que nous avons dessein d'acquérir, comprend une infinité de détails, dont l'étude dissiperoit l'attention et surchargeroit la mémoire. Les descriptions systématiques des auteurs qui ont écrit sur la politique, semblables en cela aux règles que les grammairiens ont tracées, sont singulièrement utiles pour arranger et simplifier les objets de notre travail. Mais dans l'un et l'autre cas, il ne faut point oublier que ce que nous apprenons de la sorte est sujet à beaucoup de restrictions. Il n'est pas plus possible en effet de faire connoître, par une exposition systématique, d'une manière exacte et complète, un gouvernement particulier, que d'enseigner pleinement une langue, au moyen des règles générales de la grammaire, sans employer le secours de la lecture et de la conversation.

2. L'ordre et l'esprit d'un gouvernement, tel qu'il existe réellement à telle ou telle époque particulière, ne sont pas toujours bien compris par celui qui ne connoît que les lois écrites et les formes de la constitution. Rarement peut-être cette étude doit suffire.

Digitized by Google

Les lois et les formes peuvent ne point changer pendant une suite de siècles, tandis que le gouvernement subit des modifications considérables. C'est l'effet des changemens insensibles, et souvent impossibles à décrire, qui s'opèrent dans les idées, dans les mœurs, dans le caractère national. Quelquefois aussi cet effet dépend de certains changemens dans les rapports qu'ont entr'eux les différens ordres qui composent la communauté. En tout pays, l'état politique d'un peuple ne dépend pas uniquement des lois établies. Il y a une multitude d'autres circonstances dont il est affecté, que l'on ne peut bien exprimer et qu'il faut observer soi-même pour s'en faire une juste idée. Et même par la voie de l'observation directe, il n'est pas facile d'étudier un gouvernement sous lequel on n'est pas né et on n'a pas contracté ses premières habitudes. La raison en est qu'un étranger a peine à bien saisir des associations d'idées nouvelles pour lui, qui varient selon les mœurs, et qui ont néanmoins une si grande influence. Il lui est difficile de bien reconnoître, surtout en politique, toutes les idées complexes, exprimées par chaque mot d'une langue, qui n'est pas sa langue maternelle.

Par

Digitized by Google

Par toutes ces raisons il peut arriver qu'il se trouve, dans l'état actuel d'un gouvernement, des circonstances essentielles, sur lesquelles non-seulement les lois constitutionnelles se taisent, mais qui sont même en contradiction avec les lois écrites, et avec l'esprit de la constitution, telle qu'elle a été décrite par des écrivains exacts, mais théoriques.

III. L'art du gouvernement diffère des arts mécaniques à un autre égard. Dans cet art particulier, il est beaucoup plus difficile, que dans les autres, de rapporter les effets à leurs causes. Il est rare en conséquence, même dans une expérience faite à dessein, que l'on puisse conclure en politique avec quelque sûreté des faits observés à la justesse des principes. Dans les machines compliquées, auxquelles on a si souvent comparé l'organisation de la société civile, toutes les parties sont assujetties à des lois physiques, et par conséquent les erreurs que l'artiste a pu commettre ne manquent jamais de se manifester dans le dernier résultat de leur action. Mais dans le système politique, comme dans le corps animal, il y a, tant que dure l'état de vigueur et de santé générale, une

Digitized by Google

certaine force curative (1), qui suffit pour guérir les maux partiels. Dans l'un et l'autre système, les erreurs de l'art sont souvent corrigées ou masquées par la sagesse de la nature. De tous les faux jugemens qu'on porte journellement sur les talens ou la capacité des hommes, il n'y en a pas de moins fondés que ceux qui tendent à présenter sous une forme exagérée la haute sagesse qu'on acquiert en politique par une longue expérience et par le maniement des affaires. Quand le chancelier Oxenstiern envoya son fils représenter dans un congrès d'ambassadeurs, ce jeune homme lui laissa voir combien il se défioit de sa capacité, pour remplir un si haut emploi. « Allez mon fils, » lui dit le chancelier, « et » voyez de vos propres yeux, combien est pe- » tite la sagesse qui gouverne le monde » (2). La vérité est, quoique ceci puisse paroître un paradoxe, que les erreurs spéculatives des hommes d'état sont souvent moins sensibles dans leurs effets, et par conséquent échappent plus à la vue, que ne peuvent faire celles des hommes placés dans un rang

(1) *Vis medicatrix.*

(2) *Quam parva sapientia regitur mundus.*

Digitized by Google

moins élevé. Dans la vie privée, on ne manque guères de reconnoître la vraie cause des effets d'une conduite imprudente ou vicieuse. Et en conséquence on se trompe peu dans le monde sur le caractère des hommes. Mais quand il s'agit des intérêts d'une grande nation; il devient si difficile d'assigner aux effets leurs vraies causes, et de distinguer ce qui est le produit de la sagesse de ce qui est le simple résultat des circonstances; qu'il est fort difficile d'apprécier les talens des hommes d'état par le succès de leurs entreprises, à moins que leur administration n'ait duré assez long-tems, pour prévenir toute espèce de doute à cet égard. Il faut remarquer encore que dans une société qui, par l'esprit général de ses institutions, jouit d'une tranquillité et d'une liberté assurées, l'ordre politique qui y règne, et qu'on est tenté d'attribuer à la sagacité du législateur, est en grande partie le résultat naturel de l'activité avec laquelle chacun des membres de la société travaille à son propre bonheur. Sous l'influence de cette cause, une telle société tend avec tant de force à faire sans cesse de nouveaux progrès, qu'elle ne peut être arrêtée dans sa marche par les obstacles

Digitized by Google

que lui opposent souvent des institutions mal conçues.

Il semble résulter de ces observations qu'il n'en est pas de la machine du gouvernement, comme de celles qui sont le produit des arts mécaniques. Dans celles-ci, on peut, par des essais répétés, corriger bien des erreurs, sans avoir recours aux principes généraux. Mais dans la machine du gouvernement, il y a tant de puissances en action, indépendantes de celle de l'homme d'état, qu'il ne faut pas se flatter de pouvoir jamais porter la législation au point de perfection, où elle peut atteindre, si l'on emprunte d'autre secours que les lumières de l'expérience (1).

****

La stabilité du gouvernement et l'influence de l'autorité établie dépendent toujours principalement de l'accord qui règne entre la marche de l'administration et celle de l'opinion publique. En particulier, dans l'Europe moderne, l'invention de l'imprimerie et la liberté de la presse donnent à cette opinion

(1) C'est ici surtout qu'il faut se rappeler les distinctions que l'auteur a établies sur ce mot et le sens limité dans lequel il oppose l'expérience à la théorie. *P. P. p.*

Digitized by Google

un ascendant qu'elle n'avoit point dans les états de l'antiquité, dont l'exemple est souvent cité en politique. Sans doute on ne peut trop insister sur le danger des innovations brusques et inconsidérées. On ne peut condamner avec trop de sévérité les vues de ceux qui sont ardens à favoriser de telles innovations. Mais il est possible aussi de se jeter dans un autre extrême, et d'attirer sur la société les maux que l'on redoute, par une opposition obstinée à des formes graduelles et nécessaires, que l'esprit du tems sollicite. ****

Je présente ces réflexions avec d'autant plus de confiance, qu'elles sont contenues en substance dans un aphorisme du chancelier Bacon.

Voici comment il s'exprime :

Quis novator tempus imitatur, quod novationes ita insinuat, ut sensus fallant?

Novator maximus tempus; quid ni igitur tempus imitemur?

Morosa morum retentio, res turbulentâ est, æque ac novitas.

Cum per se res mutentur, quis finis erit mali? (1).

(1) « Où est le novateur qui imite le tems, dont

Digitized by Google

La conséquence qu'on peut tirer de ces réflexions est assez manifeste. La suprême sagesse en politique ne consiste pas dans un zèle aveugle contre toute espèce de réforme; mais à adapter d'une manière graduelle et prudente les institutions existantes au cours variable des opinions, des mœurs et des circonstances. Il est vrai que l'application de ce principe offre de grandes difficultés; et que pour les vaincre il faut une réunion de talens bien rares. Ces difficultés sont accrues au tems où nous vivons (1). ****

» les innovations passent par tant de nuances qu'elle » échappent à l'observation?

» Le tems est le grand novateur. Pourquoi donc » ne pas imiter le tems?

» Un attachement trop sévère aux anciennes mœurs » est une cause de troubles, tout autant que l'amour » des nouveautés.

» Puisque les choses abandonnées à elles-mêmes » se détériorent, si la sagesse ne s'occupe à les amé- » liorer, où pourra s'arrêter le mal toujours crois- » sant? »

(1) Le lecteur s'apercevra aisément qu'il y a ici une lacune considérable. L'auteur, à propos de ses vues d'amélioration, passe à l'exposition et à l'examen du système des économistes. Il entend par là, comme il a soin d'en avertir dans une note finale que je

Digitized by Google

Je suis fort éloigné d'adopter tous les dogmes des économistes ; et je n'envisage pas leur système comme ayant acquis cette perfection dans l'ensemble, que lui attribuent quelques-uns de ses ardens admirateurs. Les économistes ont incontestablement réussi à établir sur des preuves solides quelques-uns des principes les plus importans de l'économie politique. Mais la principale obligation qu'on leur a consiste à avoir créé une nouvelle science et ouvert une route à leurs successeurs. En indiquant le but de leurs travaux, je justifierai mes propres observations, et je répondrai à la question qui les a fait naître. Je m'arrête sur ce sujet d'autant plus volontiers que les vues des défenseurs du système des économistes, les plus anciens et les plus éclairés, me paroissent avoir été mal exposées par ses adversaires, et mal comprises par plusieurs de ses partisans.

Et d'abord je dois commencer par dire qu'il ne faut point confondre, comme on le

---

supprime, non-seulement les disciples de Quesnay, mais tous les écrivains qui, à peu près à la même époque, se sont occupés de l'ordre naturel des sociétés politiques.

Digitized by Google

fait si souvent, l'objet du système des économistes avec des plans imaginaires de gouvernement, tels que l'Utopie, qu'on a proposés en divers tems, et que les hommes sages ont avec raison livrés au ridicule. La plupart de ces plans partent de la supposition, que l'ordre social est en son entier l'effet de l'art; que partout où cet ordre laisse voir quelqu'imperfection, le mal a sa source dans quelque défaut de prévoyance de la part du législateur, ou dans quelque défaut d'attention chez le magistrat chargé de surveiller tous les mouvemens de cette machine compliquée. De tels projets de réforme méritent l'accueil qu'on leur a fait; car ils décèlent dans leurs auteurs la prétention vraiment ridicule d'élever leur propre sagesse au-dessus de la sagesse des siècles. Le système des économistes suit une marche fort différente (1). ****

Un écrivain veut faire sentir l'absurdité des règlemens de commerce qui, pour en-

(1) Dans l'examen que l'auteur fait du système des économistes, il est ramené à la distinction du double sens qu'a souvent le mot expérience. Et il l'éclaircit par l'exemple intéressant qui suit et que j'ai cru devoir conserver ici.

Digitized by Google

courager l'industrie domestique, mettent des entraves à l'importation. Il en appelle aux maximes de la vie privée. Il fait observer que le tailleur ne fait pas ses souliers; qu'il préfère de les acheter au cordonnier; que le cordonnier ne tente pas de faire ses habits, mais emploie le tailleur à ce travail. Il en conclut que ce qui est prudence dans la conduite d'une famille ne peut guère être folie dans la conduite d'un état (1). Lorsqu'il raisonne de la sorte, on peut dire en un sens qu'il se fie à la théorie. En effet, il révoque en doute l'utilité de certaines institutions que le fait prouve être compatibles avec un certain degré de prospérité politique. Mais en un autre sens, beaucoup plus philosophique, on peut dire que cet écrivain oppose aux fausses théories des hommes d'état, le sens commun du genre humain, et des maximes de prudence, que tout homme peut vérifier par son observation journalière. ****

Tracer le plan d'un état de société vers lequel doivent tendre les gouvernemens et dont ils doivent approcher toujours plus à

(1) Voyez l'ouvrage profond et original d'A. SMITH *sur la nature et les causes de la richesse des nations.*

Digitized by Google

mesure que la philosophie étendra son empire; tel étoit, si je ne trompe, le but principal des premiers auteurs et des plus éclairés défenseurs du système des économistes. Ce plan dont ils faisoient leur étude, ils ne l'indiquoient pas aux sociétés actuelles, comme celui qu'elles devoient dès à présent s'empresser d'adopter; mais uniquement comme un ordre idéal, vers lequel les sociétés tendent d'elles-mêmes, et que le législateur ne doit pas perdre de vue. C'est, pour parler le langage des mathématiques, une *limite* de progrès dans l'ordre politique. C'est aussi un modèle, auquel il est bon de comparer les institutions particulières, afin de juger de leur mérite.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, que les idées et les plans relatifs à un ordre parfait dans l'établissement social ne doivent être envisagés que comme un but, vers lequel l'homme d'état doit tendre. La tranquillité de son administration, et le succès immédiat des mesures auxquelles il s'arrête dépendent de son bon sens et de l'habileté qu'il a acquise dans la pratique des affaires. Mais les principes théoriques peuvent seuls diriger sa marche d'une manière sage et cons-

Digitized by Google

tante vers l'amélioration et le bonheur de ceux qu'il gouverne. Ces principes bien saisis peuvent seuls empêcher que des vues bornées et relatives à des intérêts passagers ne le détournent du grand objet qu'il doit toujours avoir en vue (1).

(1) Les observations qu'on vient de lire, sur le but général du système des économistes, se rapportent uniquement (comme on peut s'en assurer en les lisant avec attention) à la partie de ce système qui concerne l'*économie politique*. La *théorie du gouvernement* que professent ses partisans, a incontestablement la plus dangereuse tendance. Car ils recommandent dans les termes les plus forts et les moins ménagés le plus absolu despotisme; et réprouvent formellement toute espèce de limite à l'autorité du souverain. Plusieurs écrivains anglois par une ignorance étrange des principes de ceux qu'ils réfutent, ont parlé des économistes, comme établissant des maximes toutes contraires. La vérité est que les disciples de QUESNAY, sans aucune exception, ont porté le zèle en faveur de la monarchie, ou de ce qu'ils appellent l'*unité de législation* à un tel excès, qu'ils ne parlent qu'avec mépris de tous les établissemens, qui accordent quelque espèce d'influence législative aux représentans du peuple. D'un côté, l'évidence de leur système leur paroissoit telle, qu'ils jugeoient impossible que les rois ne comprissent pas, que leurs intérêts s'identifioient avec ceux de leurs peuples. De l'autre, ils pensoient que ce n'est qu'à la

Digitized by Google

Avant de terminer cette discussion, il sera à propos de répondre, plus pleinement que je ne l'ai fait jusqu'ici, à l'objection, tirée

---

faveur du gouvernement ferme et stable d'une suite de rois, assis sur un trône héréditaire, libres des préjugés des assemblées populaires, étrangers à leurs petits intérêts, que l'on peut espérer d'approcher d'une manière constante, graduelle et systématique, vers la perfection des lois et du gouvernement. La première maxime de QUESNAY établit, comme un principe fondamental, que l'autorité souveraine ne doit être soumise à aucune gêne ni limite constitutionnelle, et qu'elle doit être placée dans les mains d'une seule personne. La même doctrine a été maintenue par tous ses disciples. Aucun ne l'a exposée d'une manière plus formelle et plus détaillée que MERCIER DE LA RIVIÈRE, dont il semble que le traité *sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques* auroit dû exciter l'attention des lecteurs anglois, qui ont pu lire l'éloge que A. SMITH fait du style de cet ouvrage, sous le point de vue de la clarté et de la manière distincte dont y sont exposées les matières qui en font le sujet.

Si quelques hommes, autrefois partisans jusqu'à l'enthousiasme de la doctrine de cette secte, ont montré, dans ces derniers tems, non moins d'ardeur à la combattre, c'est un fait qui vient à l'appui d'une vérité prouvée par l'expérience de chaque jour : savoir, que le plus solide fondement d'une conduite ferme et conséquente est l'esprit de modération ; et que de tous les changemens, le plus naturel et le

Digitized by Google

de l'expérience du passé, qu'on fait souvent contre la supposition d'un perfectionnement progressif, sur laquelle reposent quelques-uns des raisonnemens précédens. Sous quel aspect lugubre s'offre le cours des choses humaines lorsqu'on consulte les fastes de l'histoire! Combien peu leurs vicissitudes paroissent propres à nourrir nos espérances! Si dans quelques contrées la barbarie a fait place à la civilisation; il y en a d'autres, qui furent autrefois le siége de la science, de la civilisation, de la liberté, et qui sont maintenant livrées à la superstition et au despotisme. A une courte période de gloire civile, militaire et littéraire, on a vu succéder des tems de malheur et de décadence, et la race humaine dégénérée est arrivée progressivement jusqu'au dernier terme de la misère et de l'avilissement. Quelquefois aussi une calamité imprévue est venue effacer la mémoire des améliorations faites à l'état des hommes pendant une longue suite de siècles;

---

plus facile est de la violence à la violence, de l'intolérance à l'intolérance, en passant d'un extrême à l'autre. (*Cette note a été ajoutée par l'auteur à la seconde édition de l'ouvrage original.*)

Digitized by Google

et a condamné les générations suivantes à recommencer, dès l'origine, la carrière que leurs ancêtres avoient déjà parcourue. En un mot, lorsqu'on jette ainsi les yeux en arrière pour contempler le cours des événemens, l'homme paroît le jouet du sort, ou plutôt on croiroit que la nature l'a condamné à passer par des périodes alternatives de progrès et de décadence; et à réaliser ainsi la fable, non moins triste qu'ingénieuse, de Sisyphe, sans cesse agité d'espérance, toujours renaissantes et toujours déçues.

On peut opposer à cet aspect décourageant de notre existence sur la terre une réflexion consolante. Dans le cours des derniers siècles qui viennent de s'écouler, il s'est passé des événemens qui ont changé l'état de l'espèce humaine, et l'ont rendu essentiellement différent de celui des nations de l'antiquité. Dès lors les raisonnemens par lesquels nous prétendons juger de l'avenir par le passé ne trouvent plus d'application. Les changemens opérés dans l'art de la guerre, par l'invention des armes à feu et de l'art des fortifications modernes, donnent aux nations civilisées, contre les irruptions des barbares, des moyens de défense fort su-

Digitized by Google

périeurs à ceux qu'elles pouvoient leur opposer avant cette époque. Les communications plus étendues et plus constantes, que le commerce et la navigation ont ouvertes entre les parties du globe les plus éloignées, ne peuvent manquer d'affoiblir les préjugés locaux et nationaux, et de rendre communes à l'espèce les découvertes et tous les progrès de chaque communauté en particulier. Instruits par l'expérience des siècles, les chefs des nations ont appris enfin que les sources les plus fécondes et les plus permanentes de leurs revenus ne sont pas les tributs qu'ils imposent aux nations vaincues; mais la prospérité intérieure et la richesse de leurs sujets. Et déjà les nations, éclairées de même par l'expérience, commencent à comprendre que l'accroissement de leur richesse ne dépend pas de la pauvreté de leurs voisins, mais qu'au contraire elle est intimement liée à la richesse, à l'industrie, de ceux dont ils sont entourés; qu'en conséquence les rivalités de commerce, source féconde de haine entre les peuples, sont fondées sur l'ignorance et les préjugés. Mais de toutes les circonstances qui distinguent l'état actuel du genre humain de l'état des nations anciennes, il n'y en a point de

Digitized by Google

plus importante que l'invention de l'imprimerie. Ce seul événement, indépendamment de tout autre, a suffi pour changer en entier le cours des choses humaines.

L'influence que doit avoir l'imprimerie dans les siècles à venir, n'a pas été, je crois, examinée par les philosophes avec toute l'attention, que mérite l'importance du sujet. C'est peut-être que cette invention, ayant eu lieu à une seule époque; on en a conclu qu'elle étoit l'effet de quelque cause accidentelle, plutôt que le résultat des progrès de la société. On peut douter néanmoins que cette opinion soit bien fondée. En admettant que l'invention de l'imprimerie ait été purement accidentelle par rapport à son auteur; il n'en est pas moins vrai qu'elle peut être considérée comme le résultat naturel de l'état des hommes à cette époque, où plusieurs grandes nations, placées à côté les unes des autres, se livroient avec une égale ardeur à l'étude de la littérature, aux recherches savantes et à la pratique des arts: tellement qu'on peut affirmer sans trop de témérité, que si l'imprimerie n'eût pas été inventée par celui qui le premier en conçut l'idée, ce même art, ou quelqu'autre art analogue

Digitized by Google

analogue, et répondant au même but, auroit été infailliblement imaginé à peu près à la même époque. On doit donc considérer l'invention de l'imprimerie comme un pas ou un progrès réel dans l'histoire de l'esprit humain, tout comme l'invention de l'écriture. Il en résulte que ceux qui nient les progrès futurs de la race humaine, et qui fondent leurs doutes sur l'histoire du passé, raisonnent d'une manière aussi peu philosophique, que pourroit faire un sauvage, qui n'ayant eu d'autre moyen d'instruction que la tradition orale, refuseroit de croire que l'écriture pût accélérer le progrès des lumières et de la civilisation.

Quels seront les effets particuliers que produira cet art nouveau, dont les opérations ont déjà été fort entravées dans la plupart des états de l'Europe? C'est ce que toute la sagacité humaine ne peut se flatter de prévoir. Mais on peut bien annoncer avec confiance, que l'effet général doit être d'agrandir le cercle de la science et de la civilisation; de distribuer avec plus d'égalité, entre les membres de la communauté, les avantages de l'union sociale; de donner plus de base aux bons gouvernemens, en augmentant le

Digitized by Google

nombre de ceux qui sentent le prix de ces sages institutions, et qui sont intéressés à les défendre. On doit s'attendre encore à voir s'étendre rapidement la science de la législation, et toutes celles qui sont immédiatement liées aux progrès de la société. A mesure que les opinions et les institutions humaines approcheront davantage de la vérité et de la justice; elles seront plus à l'abri des révolutions, auxquelles ont été sujettes celles qui ont dominé jusqu'ici dans le monde. *Opinionum enim commenta delet dies, naturæ judicia confirmat* (1). ****

On peut juger des progrès que doit faire la philosophie morale et politique, par ceux qu'a faits la physique depuis que Bacon lui imprima une direction utile et réunit ainsi les efforts de ceux qui la cultivent. Avant lui cette dernière science étoit moins avancée que ne le sont actuellement celles que je viens de lui comparer. Des théories chimériques s'étoient vainement succédées, et l'on croyoit généralement qu'on n'avoit rien de mieux à attendre pour l'avenir. Pourquoi

(1) » Car le tems détruit les vaines opinions; et » confirme les jugemens fondés sur la nature. »

Digitized by Google

donc désespérerions-nous de la capacité de l'homme pour former un système solide et permanent dans un sujet plus important? La physique, il est vrai, n'offre pas certaines difficultés qui font obstacle à nos progrès dans les sciences morales et politiques. Mais cet avantage est peut-être compensé par la pente plus forte et plus générale que nous avons à étudier ce qui nous touche de plus près. Lorsque ces sciences seront cultivées d'une manière régulière et systématique, on les verra acquérir dans leur marche progressive une vîtesse accélérée; non-seulement parce que le nombre de ceux qui en feront leur étude croîtra de jour en jour, mais parce qu'on connoîtra mieux les règles à suivre dans ce genre de recherches, et que ces règles mettront les esprits ordinaires sur la route des découvertes. « Les règles, » dit Bacon, « égalisent en quelque sorte les es-» prits; et ne laissent pas un très-grand » avantage ou une prééminence décidée aux » talens supérieurs. Lorsqu'il s'agit de tracer » une ligne droite ou de décrire un cercle » sans autre instrument que la main; il y a » sans doute une grande différence entre la » main mal assurée d'un novice et une main

Digitized by Google

» ferme et exercée. Mais s'il s'agit de tracer » ces lignes avec la règle et le compas, il n'y » a presque pas de différence entre le maître » et le disciple. »

N'oublions pas de faire observer l'espèce de valeur que l'impression donne aux moindres productions de la pensée. Elle les conserve comme en dépôt pour être soumises à l'examen des esprits capables de les employer. Sous ce rapport, l'imprimerie a sur les sciences à peu près le même effet que la division du travail a sur les arts mécaniques. De même que dans ceux-ci, les travaux d'une multitude d'ouvriers ignorans sont réunis en un seul faisceau par l'intelligence d'un artiste, qui les dirige vers un seul but, et produit des effets qui nous étonnent par leur grandeur et leur complication; de même, dans les sciences, les observations et les conjectures de quelques écrivains ignorés sur des sujets qu'ils ont été à portée d'examiner avec soin, s'accumulent insensiblement pendant le cours de quelques années; jusqu'à ce qu'enfin un philosophe vienne combiner ces matériaux épars, et présenter dans un système ingénieux le résultat de la capacité, non d'un seul homme, mais du siècle dans lequel il se trouve placé.

Digitized by Google

Ce sont ces dernières considérations, bien plus que les efforts du génie isolé, qui me semble donner de légitimes espérances d'améliorations dans l'état de la race humaine. Ce que peut produire le génie isolé est connu. Et j'accorde qu'il n'y a pas lieu d'attendre plus dans l'avenir. Mais ce qui n'est pas connu, ce que le passé n'a pu nous apprendre, c'est jusqu'à quel point d'importans sujets peuvent être éclairés par une libre discussion, entreprise au sein de plusieurs nations actives, dans le silence des préjugés, par des hommes animés de tous les motifs que peuvent suggérer les sentimens généreux et les sentimens personnels agissant de concert. Combien sont petits les effets que peut produire la force du corps d'un homme seul, si on la compare aux effets de la force combinée d'un grand nombre d'hommes! Ce ne fut point un Thésée ou un Hercule, ce furent des hommes tels que nous, qui élevèrent en Egypte ces monumens, qui attestent à toutes les générations successives le pouvoir de la réunion et de la persévérance dans le travail; ces monumens qui abaissent l'individu, mais semblent élever l'espèce, et doivent lui inspirer d'honorables espérances.

Digitized by Google

La perspective qu'offre l'avenir dans ce système d'amélioration et de progrès est si consolante, que lors même qu'elle ne seroit qu'une douce illusion, il en coûteroit d'y renoncer. Il n'est pas facile de dire ce qui a engagé quelques écrivains respectables à le réfuter avec tant d'aigreur. Car enfin, quelque jugement qu'on porte sur sa vérité, on ne peut douter qu'il n'ait une heureuse influence; et l'on ne sauroit envisager le penchant à l'adopter comme l'effet de la malveillance. Il est au contraire certain qu'un des grands obstacles aux progrès du genre humain est l'opinion établie que ces progrès sont invraisemblables. Cette opinion éteint l'ardeur et refroidit le zèle de tous ceux qu'elle atteint; tandis que la persuasion généralement répandue de la probabilité d'une amélioration, réalise déjà l'événement qu'elle nous permet d'entrevoir. Si quelque chose peut exciter les individus à agir pour le bien commun, c'est l'idée que leurs efforts ne sont pas perdus, qu'ils concourent tous à produire un bien permanent, et que la réunion de toutes les lumières ajoute chaque jour quelque chose au grand édifice dont la base est assurée. A Rome, on envisageoit comme le

Digitized by Google

devoir d'un bon citoyen de ne pas désespérer de la fortune de la république. Ainsi, un bon citoyen du monde, quel que soit l'aspect de la politique au tems où il vit, ne désespérera pas de la fortune du genre humain. Il agira d'après la conviction que les préjugés, la servitude, et la corruption feront place quelque jour à la vérité, à la liberté et à la vertu. Il pensera que dans le monde moral, comme dans le monde matériel, plus nos observations seront étendues et multipliées, plus nous découvrirons dans l'univers l'ordre et les fins bienveillantes qui y règnent.

Remarquons encore que le changement que nous espérons dans l'état de la société, en conséquence des progrès de la raison humaine, a en sa faveur l'analogie. Les faits que présente l'histoire naturelle de l'homme ne sont point en contradiction avec ce système. Dans l'enfance de l'individu, son existence est conservée par quelques instincts, qui disparoissent ensuite, quand ils cessent d'être nécessaires. Il y a dans l'état sauvage de l'espèce, quelques instincts qui semblent faire partie de notre nature; et dont on ne retrouve plus de traces dans une autre pé-

Digitized by Google

riode, où l'expérience les rend inutiles. Pourquoi l'histoire du genre humain n'offriroit-elle pas quelque chose de semblable relativement à la politique? J'ai déjà fait observer que jusqu'ici les gouvernemens n'ont dû jamais, ou presque jamais, leur origine à des plans mûrement réfléchis. Presque toujours la multitude a suivi l'impulsion de la passion ou du besoin. C'est donc à ces deux causes, sous l'influence des circonstances, qu'est dû ce que nous nommons l'ordre politique. En d'autres termes, cet ordre est le résultat de la sagesse de la nature. En effet, ces passions et ces circonstances agissent avec tant de régularité, et amènent, comme l'histoire l'atteste, des établissemens si utiles, qu'à peine peut-on se persuader que cette dernière fin n'ait pas été prévue par ceux qui ont entrepris ce travail. Et même au premier période de l'existence sociale; lorsque l'homme, semblable en cela aux animaux inférieurs à son espèce, suit aveuglément l'instinct qui le fait agir; conduit sans doute par une main invisible, chaque individu contribue à l'exécution d'un plan, dont il ignore profondément la nature et les avantages. Le travail d'une abeille, qui pour la première

Digitized by Google

fois entreprend de construire sa cellule, est une image frappante des efforts de l'homme ignorant et grossier pour diriger les opérations d'un gouvernement naissant. ****

Je ferai encore une dernière remarque avant de quitter ce sujet. A mesure que la raison fera des progrès, que les lumières se répandront, et que l'état du genre humain s'améliorera; l'histoire politique présentera une suite de causes plus constantes et plus régulières; et l'on sera en état de former, sur le cours des affaires humaines, des conjectures plus probables.

Hume remarque avec raison « que ce qui » dépend d'un petit nombre d'hommes doit » en grande partie être envisagé comme » l'effet du hasard, c'est-à-dire des causes » secrètes et inconnues; et qu'au contraire, » ce qui est fait par un grand nombre d'hom- » mes s'explique souvent par des causes con- » nues et déterminées. » « Si l'on emploie » cette règle dans l'histoire; » continue-t-il, « on pensera que les révolutions intérieures » qui s'opèrent dans un état, offrent une » base plus sûre aux observations et aux » raisonnemens, que les révolutions qui » viennent du dehors et qui ont un carac-

Digitized by Google

» tère de violence, parce que celles-ci sont » ordinairement produites par quelques » hommes isolés, et par là même dirigées » par le caprice ou la folie, plutôt que par » les passions et par les intérêts de la géné- » ralité des hommes. Il est plus facile d'expli- » quer par les principes généraux, comment » en Angleterre la puissance des seigneurs » diminua et celle des communes s'accrut, » qu'il ne l'est d'expliquer de même l'abaisse- » ment de la monarchie espagnole et le plus » haut degré d'élévation que reçut la monar- » chie françoise après la mort de Charles V. » Si Henri IV, le cardinal de Richelieu, » Louis XIV, avoient été Espagnols; et que » Philippe II, Philippe III, Philippe IV, et » Charles II, eussent été Francois, l'histoire » de ces deux nations auroit présenté un » spectacle tout opposé. »

Il suit de ce principe, qu'à mesure que la société fera des progrès, les affaires humaines, soit intérieures, soit extérieures, seront soumises à l'influence de causes « mieux connues » et plus déterminées. »

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE A, page 6.

JE me félicite de pouvoir citer le passage suivant, en faveur d'une doctrine à laquelle je ne conçois pas qu'on puisse opposer aucun argument, si ce n'est l'autorité de quelques noms célèbres.

« Puisque l'existence des corps n'est pour nous » que la permanence d'êtres, dont les propriétés » répondent à un certain ordre de nos sensations; » il en résulte qu'elle n'a rien de plus certain, que » celle d'autres êtres qui se manifestent également » par leurs effets sur nous. Et puisque nos obser- » vations sur nos propres facultés, confirmées par » celles que nous faisons sur les êtres pensans qui » animent aussi des corps, ne nous montrent au- » cune analogie entre l'être qui sent ou qui pense » et l'être qui nous offre le phénomène de l'étendue » ou de l'impénétrabilité, il n'y a aucune raison » de croire ces êtres de même nature. Ainsi la » spiritualité de l'ame n'est pas une opinion, qui » ait besoin de preuves; mais le résultat simple et » naturel d'une analyse exacte de nos idées et de nos » facultés. » *Vie de* TURGOT *par* CONDORCET.

Descartes est le premier philosophe, qui ait établi, d'une manière claire et satisfaisante, la distinction entre l'esprit et la matière, et qui ait indiqué la route qu'il falloit suivre pour étudier les phénomènes intellectuels. La précision de ses

Digitized by Google

idées à l'égard de cette distinction est la principale cause de la clarté qui règne dans ses ouvrages de métaphysique, et qu'on ne retrouve point dans ceux qui ont écrit avant lui. (1) ****

En exposant les notions relatives que nous avons de l'esprit et du corps, j'ai évité d'employer le mot *substance*, pour n'éveiller aucune controverse. Je me suis contenté de définir l'esprit ce qui sent, pense, veut, espère, craint, désire, etc. Que la conscience que j'ai de ces diverses opérations soit nécessairement accompagnée de la conviction de ma propre existence, et de la conviction que toutes ces opérations appartiennent à un seul et même être; ce n'est pas une hypothèse: c'est un fait. Et il ne m'est pas plus possible d'en douter, que de douter de la réalité de mes sensations ou de mes volitions.

NOTE B, page 105.

LE Dr. Reid remarque que Descartes ne rejeta qu'une partie de l'ancienne théorie de la perception, et qu'il adopta l'autre. « Cette théorie, » dit-il, « peut être divisée en deux parties: la première

(1) L'auteur relève ici une erreur de Reid relative à l'opinion de Descartes sur les substances. Comme l'ouvrage de Reid où se trouve cette légère méprise est beaucoup moins connu en France que ceux de Descartes, il m'a paru inutile d'en faire mention dans cette traduction. Le passage cité, où Descartes parle de la substance, se trouve *Princip. philos.* Part. I. Cap. 51. 52. 53. *P. P. p.*

Digitized by Google

» établit que les images, espèces ou formes des » objets extérieurs viennent de l'objet, et entrent » dans l'esprit par les sens. La seconde partie établit, » que ce n'est pas l'objet extérieur qui est perçu, » mais seulement l'espèce ou l'image, qui est dans » l'esprit. Descartes et ses disciples rejetèrent et » réfutèrent par de solides argumens la première » de ces deux parties de la théorie; mais quant à » la seconde, ni lui, ni ses disciples n'ont songé à » la révoquer en doute. Ils ont tous été convaincus » que nous ne perçevons point l'objet extérieur » lui-même; mais l'image qui le représente dans » l'esprit. Cette image, appelée espèce par les » péripatéticiens, Descartes l'appelle idée. Il n'a » changé que le nom, il a conservé la chose. »

C'est en effet, je crois, l'opinion générale de Descartes, répandue dans tous ses écrits. Il est au moins certain, comme le dit Reid à la fin de ce passage, que ni Descartes ni ses disciples n'élevèrent jamais aucun doute sur l'existence des idées réputées les objets immédiats des perceptions. Quant à la première partie de la théorie, en nous conformant à la division que fait Reid, il est vrai que Descartes n'a parut pas satisfait. Mais il s'exprime plutôt à cet égard comme un homme qui doute, que comme un homme qui nie. Et quelquefois, lorsqu'on le presse par des objections contre son propre système, il paroît se rendre et reconnoître la vérité de cette partie de la théorie des idées, sinon en totalité, du moins pour quelques-uns de

Digitized by Google

ses points. Le passage le plus formel contre l'ancienne doctrine des images est, je crois, le suivant : *Observandum præterea, animam nullis imaginibus ab objectis ad cerebrum missis egere ut sentiat (contra quam communiter philosophi nostri statuunt), aut ad minimum longe aliter illarum imaginum naturam concipiendam esse quam vulgo fit. Quum enim circa eas nil considerent, præter similitudinem earum cum objectis quæ repræsentant, non possunt explicare, qua ratione ab objectis formari queant, et recipi ab organis sensuum exteriorum, et demum nervis ad cerebrum transvehi. Nec alia causa imagines istas fingere eos impulit, nisi quod viderent mentem nostram efficaciter pictura excitari ad apprehendendum objectum illud quod exhibet : et hoc enim judicarunt, illam eodem modo excitandam ad apprehendenda ea quæ sensus movent, per exiguas quasdam imagines, in capite nostro delineatas. Sed nobis contra est advertendum, multa præter imagines esse, quæ cogitationes excitant, ut, exempli gratia, verba et signa, nullo modo similia iis quæ significant.*

Dans sa troisième méditation (celle qui contient son célèbre argument en faveur de l'existence de Dieu), se trouve un très-long passage sur les idées des objets extérieurs, qui finit ainsi : (1)

(1) L'auteur cite le passage en entier depuis ces mots *sed hic præcipuè de iis est quærendum quas tanquam extra me existentibus desumptas considero etc. P. P. p.*

Quæ

Digitized by Google

Quæ omnia satis demonstrant me non hactenus ex certo judicio, sed tantum ex cœco aliquo impulsu credidisse res quasdam a me diversas existere, quæ ideas sive imagines suas per organa sensuum, vel quolibet alio pacto mihi immittant.

Entre autres critiques adressées à Descartes sur cette troisième méditation, se trouve celle-ci : *Videris vertere in dubium, non tantum utrum ideæ aliquæ procedant ex rebus externis, sed etiam utrum omnino sint externæ res aliquæ.* A quoi Descartes répond : *Notandum est, me non affirmasse ideas rerum materialium ex mente deduci, ut non satis bona fide hic fingis; expresse enim postea ostendi ipsas a corporibus sæpe advenire, ac per hoc corporum existentiam probari.*

(Vide Objectiones in meditationes Renati Descartes cum ejusdem ad illas Responsionibus.)

NOTE C, page 110.

LES conséquences que Hume a tirées de sa doctrine sur les causes et les effets, ont engagé quelques auteurs subséquens à s'élever contre cette doctrine. Ils ne se sont pas aperçus que, dans cette partie du système de Mr. Hume, le sophisme ne gît pas dans les prémisses, mais dans la conclusion.

Digitized by Google

Ce principe, que, dans les recherches physiques, on n'a pas en vue de découvrir les liaisons nécessaires, ou les causes efficientes des phénomènes, a souvent été attribué à Mr. Hume, comme à son auteur, soit par ses partisans, soit par ses adversaires. Mais il est beaucoup plus ancien, et a été adopté par les plus savans et les moins sceptiques de nos philosophes. Et je ne crois pas qu'on l'ait jamais accusé d'avoir quelque dangereuse tendance, avant l'époque où Mr. Hume publia ses écrits. « Si l'on excepte, » dit le Dr. Barrow, » la dépendance mutuelle des termes d'une dé» monstration mathématique, je ne crois pas qu'il » y ait dans la nature aucune espèce de cause qui » autorise une conséquence nécessaire. Les logi» ciens parlent à la vérité de je ne sais quelle espèce » de démonstrations tirées des causes efficientes » ou finales. Mais ils n'en donnent aucun exemple, » et je suis persuadé que cela leur est impossible. » Car il ne peut y avoir aucune liaison entre la » cause efficiente extérieure et son effet » (du moins nous n'en pouvons concevoir aucune), « en » vertu de laquelle, parlant avec rigueur, la sup» position de la cause efficiente entraîne nécessai» rement celle de l'effet, ou la supposition de l'effet » entraîne nécessairement celle de telle ou telle » cause déterminée. » Il ajoute: « Par conséquent, » il n'y a point d'argumentation de la cause effi» ciente à l'effet, ou de l'effet à la cause, qui soit » rigoureusement nécessaire. » (*Mathematical lectures read at Cambridge.*)

Digitized by Google

Le Dr. Butler, dans son discours sur l'ignorance de l'homme, remarque, « qu'en général les » plus savans ne connoissent que des effets : que » quant aux causes, ils ne sont pas moins dans » l'obscurité que les plus ignorans. » » Que sont, » continue-t-il, « les lois en vertu desquelles la ma» tière agit sur la matière, sinon certains effets, » dont quelques hommes ont observé le fréquent » retour, et dont ils ont en conséquence formé » des règles générales. » *Sermons de Butler.*

« Les lois de l'attraction et de la répulsion, » dit le Dr. Berkeley, « doivent être assimilées aux » lois du mouvement; et on doit envisager celles» ci uniquement comme des règles ou des méthodes » observées dans la production des effets naturels, » dont les causes efficientes et finales ne sont pas » du ressort de la mécanique. Certainement si, » pour expliquer un phénomène, il faut en donner » la vraie cause efficiente ou finale, il paroîtra » que le philosophe, qui s'occupe de mécanique, » n'explique rien. Son seul office est de découvrir les lois de la nature; c'est-à-dire, les diverses » règles ou méthodes du mouvement; et de rendre » compte des phénomènes particuliers, en les rapportant à ces règles générales, et en montrant » qu'ils s'accordent avec elles. » *Siris ou Recherches philosophiques sur les vertus de l'eau de goudron, p. 108.*

« On peut, pour se conformer à l'usage, em» ployer le mot *attraction* et *répulsion*, dans

Digitized by Google

» des cas où, à proprement parler, on ne veut » que désigner un mouvement. » *Ibid p. 114.*

« L'attraction ne peut produire des phéno- » mènes, et par conséquent elle n'en peut pas » rendre compte en ce sens-là ; puisqu'elle est » elle-même un des phénomènes produits et dont » il faudroit rendre compte. » *Ibid. p. 115.*

« Il règne dans les phénomènes de la nature » une certaine analogie, une certaine constance, » une certaine uniformité, qui servent de fon- » dement aux règles générales. Ces règles sont » une espèce de grammaire pour l'étude de la » nature, ou de cette suite d'effets qui ont lieu » dans le monde visible; elles nous mettent en » état de prévoir ce qui doit arriver dans le cours » naturel des choses. Plotin observe, dans sa troi- » sième *Ennéade*, que l'art de présager les évé- » nemens est en quelque sorte l'art de lire les » lettres naturelles indicatives de l'ordre, et qu'aussi » loin que s'étend l'analogie dans l'univers, il peut » y avoir prophétie. En effet celui qui annonce » les mouvemens des planètes, les effets de cer- » tains remèdes, le résultat de quelques expériences » chimiques ou mécaniques, fait une espèce de pro- » phétie naturelle. » *Ibid. p. 120. 121.*

« Les instrumens, les occasions, les signes, se » retrouvent partout dans le cours apparent de » la nature, ou plutôt en forment l'ensemble. » *Ibid. p. 123.*

Le passage suivant, bien digne d'attention, fait

Digitized by Google

assez voir que Locke envisageoit la liaison qui existe entre le choc et le mouvement, comme un rapprochement enseigné uniquement par l'expérience, et non comme une conséquence que l'on eût pu déduire de la contemplation du choc par des raisonnemens fondés sur quelques principes antérieurs (*a priori*). Ce passage est d'autant plus remarquable, qu'il offre précisément l'application particulière de la doctrine de Hume, dont on a cru pouvoir tirer contr'elle le plus fort argument.

« Une autre idée que nous avons du corps, » c'est la puissance de communiquer le mou- » vement par impulsion; et une autre que nous » avons de l'ame, c'est la puissance de produire » le mouvement par la pensée. L'expérience nous » fournit chaque jour ces deux idées d'une ma- » nière évidente : mais si nous voulons encore » rechercher comment cela se fait, nous nous trou- » vons également dans les ténèbres. Car à l'égard » de la communication du mouvement, par où » un corps perd autant de mouvement qu'un autre » en reçoit, qui est le cas le plus ordinaire, nous » ne concevons autre chose par là qu'un mouve- » ment qui passe d'un corps à un autre corps, » ce qui est, je crois, aussi obscur et aussi in- » concevable, que la manière dont notre esprit » met en mouvement ou arrête notre corps par la » pensée, ce que nous voyons qu'il fait à tout » moment. »

— « La communication du mouvement qui

Digitized by Google

» se fait par la pensée, et que nous attribuons » à l'esprit, est aussi évidente que celle qui se » fait par impulsion et que nous attribuons au » corps. Une constante expérience nous fait voir » ces deux communications d'une manière sen- » sible, quoique la foible capacité de notre en- » tendement ne puisse les comprendre ni l'une ni » l'autre. »

— « Enfin pour conclure ce parallèle, la sen- » sation nous fait connoître évidemment qu'il y » a des substances solides et étendues; et la ré- » flexion, qu'il y a des substances qui pensent. » L'expérience nous certifie l'existence de ces deux » sortes d'êtres; elle nous apprend, que l'un a la » puissance de mouvoir le corps par impulsion; » et l'autre, par la pensée. — Que si nous vou- » lons rechercher outre cela leur nature, leurs » causes, leur manière d'agir; nous apercevrons » bientôt que la nature de l'étendue ne nous est » pas connue plus nettement que celle de la pensée. » Si l'on veut aller au-delà pour les expliquer, » la facilité est égale de part et d'autre, et il n'y a » pas plus de difficulté à concevoir comment une » substance, que nous ne connoissons pas, peut » par la pensée mettre un corps en mouvement; » qu'à comprendre comment une substance, que » nous ne connoissons pas non plus, peut remuer » un corps par voie d'impulsion. » LOCKE, *Liv. II. Chap. 23. §§. 28. 29.*

Il n'est véritablement pas aisé de concilier les

Digitized by Google

observations qu'on vient de lire, dignes de la sagacité de ce philosophe excellent, avec le passage que j'ai cité à la page 125 de cet ouvrage.

Quelques-uns des raisonnemens de Mr. Hume, sur la nature de la liaison qui existe entre les événemens naturels, coïncident parfaitement avec ceux de Malebranche sur le même sujet. Mais ce dernier écrivain en a tiré des conséquences bien différentes.

Plus anciennement encore, Hobbes s'est exprimé sur les liaisons physiques d'une manière si semblable à celle de Mr. Hume, qu'il est difficile de croire que les expressions de celui-ci ne lui aient pas été suggérées par celles que la lecture de Hobbes a pu lui fournir. « Ce que nous appe-» lons expérience, » dit-il, « n'est que le souve-» nir de ce qu'étoit ce qui a précédé quand telle ou » telle chose a suivi. » — « Nul homme, » dit-il » encore, « ne peut avoir l'idée de l'avenir; car » l'avenir n'est point encore. Mais nous formons » l'avenir de nos idées du passé; ou plutôt c'est » le passé que nous appelons avenir en en parlant » d'une manière relative. Ainsi lorsqu'un homme » a souvent observé que les mêmes choses ont eu » les mêmes suites; en voyant une chose sem-» blable, il s'attend au retour de la suite accoutu-» mée. — Quand un homme a si souvent observé » ces retours, qu'à l'instant où il voit la chose il » prévoit la suite, ou qu'en voyant la suite il » suppose que la chose a précédé; il dit que cette

Digitized by Google

» chose et cette suite sont signes l'une de l'autre. » HOBBES, *Tripos.*

Je ne sais si je ne devrois pas joindre à ces autorités celle de lord Bacon. A la vérité cet écrivain n'a établi nulle part cette doctrine d'une manière formelle; mais il l'a manifestement supposée dans tous ses raisonnemens sur la méthode propre aux recherches philosophiques. En effet si nous pouvions en aucun cas, voir la manière dont une cause produit son effet, nous serions en état par là même de déduire l'effet de sa cause en raisonnant *a priori.* Or partout Bacon s'élève contre cette prétention. *Homo, naturæ minister et interpres, tantum facit et intelligit, quantum de naturæ ordine re vel mente observaverit; nec amplius scit aut potest.* Du reste j'avoue, que le but général des ouvrages de Bacon, aussi bien que quelques-unes de ses expressions relatives aux causes, donnent lieu de croire, que ses notions métaphysiques à cet egard n'étoient pas très-exactes; et qu'il sentoit la nécessité de fonder la physique sur l'expérience, non à cause de l'impossibilité où nous sommes de connoître les liaisons nécessaires des choses, mais à cause de l'insuffisance des méthodes employées par ceux qui l'avoient précédé. L'idée que les anciens s'étoient faite de l'objet de la philosophie, qu'ils supposoient être la recherche des causes efficientes, fut la principale circonstance qui les égara dans leurs recherches. Et l'erreur de Descartes en ce point le fit échouer dans la physique,

Digitized by Google

quoiqu'il fût doué d'un génie plein de force et d'invention. *Perspicuum est*, dit-il quelque part, *optimam philosophandi viam nos sequuturos, si ex ipsius Dei cognitione, rerum ab eo creatarum cognitionem deducere conemur, ut ita scientiam perfectissimam, quæ est effectuum per causas acquiramus* (1).

Les préventions élevées contre la doctrine de Hume, relative à la liaison des événemens physiques, à cause des conséquences dangereuses auxquelles on a cru qu'elle conduisoit, excuseront, j'espère, le soin que j'ai pris de rassembler plusieurs autorités en sa faveur.

NOTE D, page 114.

Ce langage a même été adopté par les philosophes; par ceux qui ont attaqué l'existence de Dieu, comme par ceux qui l'ont reconnue. Ces derniers ont représenté les événemens naturels comme faisant partie d'une grande chaîne, dont le chaînon le plus élevé est soutenu par la divinité. Les premiers ont soutenu qu'il n'y a aucune absurdité à supposer le nombre des chaînons infini. Mr. Hume a le premier prouvé d'une manière claire, que notre langage ordinaire, relativement aux causes et aux effets,

(1) Il y a lieu de douter, je crois, que Descartes ait jamais lu les ouvrages de Bacon.

Digitized by Google

est purement analogique; et que s'il y a aucune espèce d'enchaînement qui lie entre eux les événemens physiques, il sera à jamais invisible pour nous. Si l'on admet cette partie de son système; et si en même tems on admet l'autorité de ce principe intérieur, qui nous porte à rapporter tout changement à une cause; la doctrine de Hume semble encore plus favorable au théisme que la doctrine commune. Car elle présente la divinité, non-seulement comme la première cause efficiente, mais comme celle qui opère sans cesse dans la nature, et comme le grand principe de liaison entre les divers phénomènes. Telle fut en effet la conclusion que Malebranche tira de ces mêmes prémisses, que Hume a depuis adoptées.

NOTE E, page 184.

LOCKE, dans son Essai sur l'entendement humain, fait mention de la rapidité des opérations de la pensée, et il la prouve par les perceptions de la vue qui supposent l'expérience. Il a aussi été frappé de la liaison qui existe entre cette classe de faits et nos actions d'habitude. Mais il ne se propose pas la question, si ses actions sont, ou ne sont pas, volontaires. Il me semble probable, par sa manière de s'exprimer, que son opinion sur ce sujet ne différoit pas de la mienne. Les passages suivans contiennent tout ce qu'à mon souvenir on

Digitized by Google

peut trouver dans cet auteur qui ait quelque rapport avec l'objet de ce chapitre.

« Il faut encore observer, relativement à la perception, que les idées reçues par la sensation sont souvent altérées par le jugement, chez les hommes faits, sans qu'ils y prennent garde. Quand nous avons sous les yeux un globe de couleur uniforme, par exemple, d'or, d'albâtre ou de jais; il est certain que l'idée qu'il produit dans notre esprit est celle d'un cercle plat, diversement ombré, avec différens degrés de lumière et de brillant dont nos yeux se trouvent frappés. Mais comme nous sommes accoutumés par l'usage à distinguer quelle sorte d'apparence les corps convexes ont coutume de nous présenter, et quels changemens arrivent dans la réflexion de la lumière, selon la différence des figures sensibles des corps; notre jugement, par un effet de l'habitude, substitue à l'instant aux apparences leurs causes; en sorte que d'une variété d'ombres et de lumières, il conclut la figure: ces nuances en sont pour lui la marque, et il se forme à lui-même la perception d'une figure convexe de couleur uniforme; tandis que l'idée que nous en recevons n'est que celle d'un plan diversement colorié, comme cela est évident par la peinture. » Liv. II. Chap. IX. §. 8.

« Du reste je ne crois pas, qu'excepté les idées qui nous viennent par la vue, la même chose arrive ordinairement à l'égard d'aucune autre

Digitized by Google

» de nos idées, je veux dire, que le jugement » change l'idée de la sensation, et nous la repré- » sente autre qu'elle est en elle-même. Mais cela » est ordinaire dans les idées qui nous viennent par » les yeux, parce que la vue, qui est le plus éten- » du de tous nos sens, venant à introduire dans » notre esprit, avec les idées de la lumière et des » couleurs, qui appartiennent uniquement à ce sens, » d'autres idées bien différentes, (je veux dire celles » de l'espace, de la figure et du mouvement, dont » la variété change les apparences de la lumière » et des couleurs, qui sont les objets propres de » la vue); il arrive que, par l'usage, nous nous » faisons une habitude de juger de l'un par l'autre. » Et en plusieurs rencontres, cela se fait par une » habitude formée, dans des choses dont nous avons » de fréquentes expériences, d'une manière si cons- » tante et si prompte, que nous prenons pour une » perception des sens ce qui n'est qu'une idée for- » mée par le jugement; de sorte que l'une, c'est- » à-dire la perception qui vient des sens, ne sert » qu'à exciter l'autre, et est à peine observée elle- » même. Ainsi, un homme qui lit ou écoute, » avec attention et intelligence, songe peu aux ca- » ractères ou aux sons, et donne toute son atten- » tion aux idées que ces sons ou ces caractères » excitent en lui.

» Et nous ne serons pas surpris que cela s'o- » père presque sans que nous nous en aperce- » vions, si nous considérons avec quelle rapidité

Digitized by Google

» s'exécutent les actions de l'ame. Car on peut
» dire que, comme on croit qu'elle n'occupe aucun
» espace et qu'elle n'a point d'étendue, il semble
» aussi que ses actions n'ont besoin d'aucun in-
» tervalle de tems pour être produites, et qu'un
» instant en renferme plusieurs. Je dis ceci par
» rapport aux actions du corps. Quiconque vou-
» dra prendre la peine de réfléchir sur ses propres
» pensées pourra s'en convaincre aisément lui-
» même. Comment, par exemple, notre esprit
» voit-il dans un instant, et pour ainsi dire, dans
» un clin d'œil, toutes les parties d'une démons-
» tration, qui peut fort bien passer pour longue,
» si nous considérons le tems qu'il faut employer
» pour l'exprimer par des paroles, et pour la faire
» comprendre pied à pied à une autre personne?
» En second lieu, nous ne serons pas si fort surpris
» que cela se passe en nous, sans que nous en ayons
» presque aucune connoissance, si nous considé-
» rons combien la façilité, que nous acquérons
» par habitude, de faire certaines choses, nous
» les fait faire fort souvent, sans que nous nous
» en apercevions nous-mêmes. Les habitudes,
» surtout celles qui commencent de bonne heure,
» nous portent enfin à des actions que nous faisons
» souvent sans y prendre garde. Combien de fois
» dans un jour nous arrive-t-il de fermer les pau-
» pières, sans nous apercevoir que nous sommes
» tout-à-fait dans les ténèbres. Ceux qui se sont
» fait une habitude de se servir de certains mots

Digitized by Google

» hors d'œuvre, si j'ose ainsi dire, prononcent » à tout propos des sons, qu'ils n'entendent ni ne » remarquent point eux-mêmes, quoique d'autres » y prennent fort bien garde. Il ne faut donc pas » s'étonner, que notre esprit prenne souvent l'idée » d'un jugement qu'il forme lui-même, pour l'idée » d'une sensation dont il est actuellement frappé, » et que, sans s'en apercevoir, il ne se serve de » celle-ci que pour exciter l'autre. » Ibid. §§. 9, et 10. (En grande partie de la traduction de Coste).

L'habitude, dont parle ici Locke, de cligner les yeux de-tems en tems, sans toutefois se souvenir d'avoir été dans l'obscurité, est un cas qu'il faut ajouter à ceux que j'ai cités pour prouver que la mémoire dépend de l'attention.

NOTE F, page 256.

PLATONI quid idea sit peculiari tractatione excusissimus (1), *quæ consuli ab iis debet, qui accurate totam rei seriem pernoscere cupiunt. Nos pro præsentis instituti modo notamus, Platoni ideam non esse illam, quæ ex contemplatione objectorum singularium exsurgit, notionem universalem, reique alicujus generalem conceptum; quem recentiores ideam vocant, ille*

(1) Brucker fait allusion à son ouvrage intitulé *Historia philosophica de ideis*, que je ne connois pas.

Digitized by Google

יָדַע [יָדַע] *vocavit et ab idea distinxit. Sed ideæ sunt illi essentialia rerum omnium singularium exemplaria, ἀντιτυπίᾳ gaudentia, ad quorum naturam indolemque res singulares formatæ sunt, et quæ illis veram certamque atque stabilem essentiam largiuntur. Has ideas ex divina mente oriri, inque ea radicari, sua autem propria substantia gaudere, et esse ἀυτῶς καὶ ὄντως ὄντα statuit; et circa earum cogitationem versari intellectum humanum, in his rerum essentiis separatim et extra materiam existentibus cognoscendis cardinem verti totius philosophiæ, asseruit. Ridiculum id visum Aristoteli, dari extra materiam ejus modi essentias universales, quibus res omnes singulares essentialiter modificarentur, rato, esse hæc τερατίσματα et nugas otiosi ingenii, Platonemque sine causa rationeque sufficienti hæc somnia ex scholis Pythagoreorum, quæ istis entibus personabant, recepisse, suoque intulisse systemati. Cum autem negare non auderet, esse in rebus formas essentiales, has ideas, sive formas, qua voce Platonicum nomen exprimere maluit, materiæ ab æterno esse impressas, et in eo [ea] latere affirmavit, et ita demum ex rationibus istis formisque seminalibus materiam esse formatam statuit.* BRUCKER, *Hist. phil. T. III. p. 905.*

Digitized by Google

NOTE G, page 258.

Les stoïciens, qui empruntèrent plusieurs de leurs doctrines à d'autres écoles de philosophie, paroissent en avoir usé ainsi à l'égard de celle dont nous nous occupons. Stilpon, qui étoit de la secte de Mégare, avoit, à ce qu'on rapporte des opinions assez semblables à celles que les nominaux ont professé dans la suite.

Stilpo universalia plane sustulit. Dicebat enim : qui hominem dicat eum neminem dicere, quod non hunc vel illum ea vox significet, nec huic magis, quam alteri conveniat. — Scilicet supponebat Stilpo, non dari hominem in abstracto, adeoque has species et genera rerum non natura existere ; cum neque in hoc neque in alio homine, ille homo universalis queat ostendi. Inductione itaque facta, cum neque hunc, neque illum, neque alium hominem esse colligeret, inferebat nullum esse hominem ; sicque ludendo, ambigua hominis in genere sive abstracto, uti logici dicunt, et in individuo sive singulari, considerati notione incautos exagitabat. Altiora tamen hic latere putat P. Bayle, et non in solo verborum lusu et cavillationibus substitisse Stilponem, sed universalia sive prædicabilia negavisse.— Neque vero prorsus est dissimile, fuisse Stilponem inter eos, qui universalia præter nuda nomina nihil esse dicerent; quod et cynicos fecisse et

Digitized by Google

et alios, alibi docuimus : quorum partes postea susceperunt Abœlardi sequaces et tota nominalium secta. BRUCKER, *T. I. p. 619.*

NOTE H, page 261.

SECULO XI, Roscelinus vel Rucelinus, sacerdos et philosophus Compendiensis, ab Aristotele secessum fecit, et in Stoïcorum castra ita transiit, ut statueret, universalia, nec ante rem, nec in re existere, nec ullam habere realem existentiam, sed esse nuda nomina et voces, quibus rerum singularium genera denotentur.

BRUCKER, *Hist. phil. T. III. p. 906.*

Dum Porphyrius prudenter quæstionem; an universalia revera existant, omittendam esse censet, de qua inter Platonicos et Stoïcos mire decertari noverat; occasionem suppeditavit otioso Roscelini ingenio, eam novo acumine ingenii aggrediendi definiendique. Ibid. *T. III. p. 674.*

Roscelin étoit natif de Bretagne, et chanoine de Compiègne. Ses adversaires même ont vanté la subtilité de son génie, qu'il fit paroître dans les disputes scolastiques et théologiques. Il fut condamné comme ayant soutenu le trithéisme, par un concile assemblé à Soissons en 1092. (Voyez l'*Histoire ecclésiastique* de MOSHEIM.) Il ne paroît pas qu'il ait jamais enseigné à Paris, ni qu'il ait donné des cours publics. Mais ce qui ajoute beaucoup à sa

Digitized by Google

» chose et cette suite sont signes l'une de l'autre. » HOBBES, *Tripos.*

Je ne sais si je ne devrois pas joindre à ces autorités celle de lord Bacon. A la vérité cet écrivain n'a établi nulle part cette doctrine d'une manière formelle; mais il l'a manifestement supposée dans tous ses raisonnemens sur la méthode propre aux recherches philosophiques. En effet si nous pouvions en aucun cas, voir la manière dont une cause produit son effet, nous serions en état par là même de déduire l'effet de sa cause en raisonnant *a priori.* Or partout Bacon s'élève contre cette prétention. *Homo, naturæ minister et interpres, tantum facit et intelligit, quantum de naturæ ordine re vel mente observaverit; nec amplius scit aut potest.* Du reste j'avoue, que le but général des ouvrages de Bacon, aussi bien que quelques-unes de ses expressions relatives aux causes, donnent lieu de croire, que ses notions métaphysiques à cet egard n'étoient pas très-exactes; et qu'il sentoit la nécessité de fonder la physique sur l'expérience, non à cause de l'impossibilité où nous sommes de connoître les liaisons nécessaires des choses, mais à cause de l'insuffisance des méthodes employées par ceux qui l'avoient précédé. L'idée que les anciens s'étoient faite de l'objet de la philosophie, qu'ils supposoient être la recherche des causes efficientes, fut la principale circonstance qui les égara dans leurs recherches. Et l'erreur de Descartes en ce point le fit échouer dans la physique,

Digitized by Google

Quelque absurdes que ces controverses puissent paroître aujourd'hui; telle étoit, au treizième siècle, l'ardeur avec laquelle on s'y livroit, qu'elles absorbèrent l'attention d'Abélard, jeune et avide de gloire, et le détournèrent de tout autre objet d'ambition : *Ut militaris gloriæ pompam*, dit-il lui-même, *cum hæreditate et prærogativa primogenitorum meorum fratribus derelinquens, Martis curiæ penitus abdicarem, ut Minervæ gremio educarer.* Hist. calam. suarum. Cap. I.

Parmi les gens de lettres de ce tems-là, aucun ne semble avoir plus surpassé son siècle par ses vues libérales et philosophiques, que Jean de Salisbury, connu par ses liaisons d'amitié avec l'archevêque Becket. Il avoit étudié à Paris dans sa jeunesse sous Abélard et sous d'autres maîtres éminens, et s'étoit appliqué avec autant d'ardeur que de succès aux subtiles spéculations qui occupoient alors les écoles. Après une longue absence, lorsque son esprit eut acquis de l'étendue, soit par l'étude, soit par le commerce des hommes, il visita de nouveau le théâtre de ses premières études, dans le dessein de comparer les acquisitions qu'il avoit faites avec celles de ses anciens condisciples. La manière dont il rend compte de cette visite caractérise l'homme et le siècle. *Inventi sunt qui fuerant, et ubi : neque enim ad palmam visi sunt processisse ad quæstiones pristinas dirimendas, neque propositiunculam unam adjecerant. — Expertus itaque sum, quod liquido colligi potest, quia sicut dialectica alias expedit*

Digitized by Google

disciplinas ; sic , si sola fuerit , jacet exsanguis et sterilis , etc. Métalog. Lib. II. Cap. 10.

Le même auteur s'exprime ainsi au sujet de la controverse entre les réalistes et les nominaux : *Quæstionem de generibus et speciebus in qua laborans mundus jam senuit ; in qua plus temporis consumptum est , quam in acquirendo et regendo orbis imperio consumserit Cæsarea domus ; plus effusum pecuniæ , quam in omnibus divitiis suis possederit Crœsus. Hæc enim tamdiu multos tenuit , ut cum hoc unum tota vita quærerent , tandem nec istud , nec aliud invenirent.* De nugis Curialium , lib. VII. cap. 12.

NOTE I, page 287.

—*SECTA nominalium , omnium inter scholasticas profundissima , et hodiernæ reformatæ philosophandi rationi congruentissima ; quæ cum olim maxime floreret , nunc , apud scholasticos quidem , extincta est. Unde conjicias decrementa potius quam augmenta acuminis. Quum autem ipse Nizolius noster se nominalem exserte profiteri non dubitet prope finem capitis sexti libri primi , et vero in realitate formalitatum et universalium evertenda nervus disputationis ejus omnis potissimum contineatur , pauca quædam de nominalibus subjicere operæ pretium duxi. Nominales sunt , qui omnia putant esse nuda*

Digitized by Google

nomina præter substantias singulares, abstractorum igitur et universalium realitatem prorsus tollunt. Primum autem nominalium aiunt fuisse nescio quem Roscelinum Britonem, cujus occasione cruenta certamina in academia Parisiensi fuerunt excitata.

Diu autem jacuit in tenebris secta nominalium, donec maximi vir ingenii et eruditionis pro illo ævo summæ, Wilhelmus Occam, Anglus, Scoti discipulus, sed mox oppugnator maximus, de improviso eam resuscitavit. Consensere Gregorius Ariminensis, Gabr. Biel, et plerique ordinis Augustinianorum, unde et in Martini Lutheri scriptis prioribus amor nominalium satis elucet, donec procedente tempore erga omnes monachos æqualiter affectus esse cœpit. Generalis autem regula est, qua nominales passim utuntur : entia non esse multiplicanda præter necessitatem. Hæc regula ab aliis passim oppugnatur, quasi injuria in divinam ubertatem, liberalem potius quam parcam, et varietate ac copia rerum gaudentem. Sed qui sic objiciunt non satis mihi nominalium mentem cepisse videntur, quæ, etsi obscurius proposita, huc redit : hypothesin eo meliorem esse, quo simpliciorem; et in causis eorum quæ apparent reddendis eum optime se gerere, qui quam paucissima gratis supponat. Nam qui aliter agit eo ipso naturam, aut potius auctorem ejus Deum, ineptæ superfluitatis accusat,

Digitized by Google

Si quis astronomus rationem phœnomenorum cœlestium reddere potest paucis suppositis, meris nimirum motibus simplicibus circularibus, ejus certe hypothesis ejus hypothesi præferenda erit, qui multis orbibus varie implexis ad explicanda cœlestia indiget. Ex hac jam regula nominales deduxerunt, omnia in rerum natura explicari posse, etsi universalibus et formalitatibus realibus prorsus careatur; qua sententia nihil verius, nihil nostri temporis philosopho dignius; usque adeo, ut credam ipsum Occamum non fuisse nominaliorem, quam nunc est Thomas Hobbes, qui, ut verum fatear, mihi plus quam nominalis videtur. Non contentus enim cum nominalibus universalia ad nomina reducere, ipsam rerum veritatem ait in nominibus consistere; ac, quod majus est, pendere ab arbitrio humano; quia veritas pendeat a definitionibus terminorum, definitiones autem terminorum ab arbitrio humano. Hæc est sententia viri inter profundissimos seculi censendi; qua, ut dixi, nihil potest esse nominalius.

Ce passage de Leibnitz a donné lieu à une critique de Morhoff, qui me semble très-mal fondée. La voici : *Accenset nominalibus Leibnitzius Thomam Hobbesium, quem ille ipso Occamo nominaliorem, et plus quam nominalem vocat, qui non contentus cum nominalibus universalia ad nomina reducere, ipsam rerum veritatem ait in nominibus consistere; ac, quod majus est,*

Digitized by Google

pendere ab arbitrio humano. Quæ bella ejus sententia, quanquam laudat eum Leibnitzius, monstri aliquid alit, ac plane nequam est. Immania enim ex uno summo paradoxo fluunt absurda. MORHOFF. Polyhistor. Vol. II. p. 81.

Je n'examinerai pas ici en détail la doctrine attribuée à Hobbes dans les passages que je viens de citer. J'aurai occasion de le faire ailleurs, en traitant du raisonnement. Mais je ne puis m'empêcher de faire observer qu'il n'y a qu'une inattention extrême qui puisse avoir fait croire à Morhoff que Leibnitz autorisoit de son suffrage l'opinion qu'il attribue à Hobbes. Au contraire l'expression même, *qui, ut verum fatear, mihi plus quam nominalis videtur*, insinue plutôt quelque désapprobation de cette doctrine. Et en effet dans une autre dissertation, intitulée, *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, il s'applique à la réfuter directement. — *Atque ita habemus quoque discrimen inter definitiones nominales, quæ notas tantum rei ab aliis discernendæ continent, et reales, ex quibus constat rem esse possibilem. Et hac ratione satisfit Hobbio, qui veritates volebat esse arbitrarias, quæ ex definitionibus nominalibus penderent; non considerans realitatem definitionis in arbitrio non esse, nec quaslibet notiones inter se posse conjungi. Nec definitiones nominales sufficiunt ad perfectam scientiam, nisi quando aliunde constat rem definitam esse possibilem, etc.*

LEIBNITZII Opera, edit. Dutens, T. II. p. 16. 17

Digitized by Google

NOTE K, page 296.

« Pour avoir une notion claire de la vérité, il » est fort nécessaire de considérer la vérité mentale » et la vérité verbale distinctement l'une de l'autre. » Cependant il est très-difficile d'en discourir séparément, parce qu'en traitant des propositions » mentales, on ne peut éviter d'employer le secours » des mots; dès lors les exemples qu'on donne de » propositions mentales cessent d'être purement » mentales, et deviennent verbales. Car une proposition mentale n'étant qu'une simple considération » des idées, comme elles sont dans notre esprit » sans être revêtues de mots; elles perdent leur » nature de propositions purement mentales, dès » qu'on emploie des mots pour les exprimer.

» Ce qui fait qu'il est encore plus difficile de » traiter des propositions mentales et des verbales » séparément, c'est que la plupart des hommes, » pour ne pas dire tous, mettent des mots à la » place des idées en formant leurs pensées et leurs » raisonnemens en eux-mêmes, du moins lorsque » le sujet de leur méditation renferme des idées » complexes. » LOCKE. Liv. IV. C. 5. §§. 3 et 4.

— » Mais pour revenir à considérer en quoi » consiste la vérité, je dis qu'il faut distinguer deux » sortes de propositions que nous sommes capables » de former.

Digitized by Google

» Premièrement, les mentales où les idées sont » jointes ou séparées dans notre entendement, sans » l'intervention des mots, par l'esprit, qui, aper- » cevant leur convenance ou leur disconvenance, » en juge actuellement.

» Il y a, en second lieu, les propositions verbales, » qui sont des mots, signes de nos idées, joints ou » séparés en des phrases affirmatives ou négatives, » etc. » *Ibid.* §. 5.

» Quoique la meilleure et la plus sûre voie, pour » arriver à une connoissance claire et distincte, » soit d'examiner les idées et d'en juger par elles- » mêmes, sans penser à leurs noms en aucune » manière; cependant c'est, je pense, ce qu'on » pratique fort rarement, tant la coutume d'em- » ployer des sons pour des idées a prévalu parmi » nous. Et chacun peut remarquer combien c'est » une chose ordinaire aux hommes de se servir » des noms à la place des idées, lors même qu'ils » méditent et qu'ils raisonnent en eux-mêmes, » surtout si les idées sont fort complexes et compo- » sées d'une grande collection d'idées simples. C'est » là ce qui fait que la considération des mots et » des propositions est une partie si nécessaire d'un » discours, où l'on traite de la connoissance, qu'il » est fort difficile de parler intelligiblement de l'une » de ces choses sans expliquer l'autre.

» Comme toute la connoissance que nous avons » se réduit uniquement à des vérités particulières » ou générales; il est évident que, quoiqu'on puisse

Digitized by Google

» faire pour parvenir à l'intelligence des vérités » particulières, l'on ne sauroit jamais faire bien » entendre les vérités générales, et rarement les » comprendre soi-même, si ce n'est en tant qu'elles » sont conçues et exprimées en paroles. »

Liv. IV. C. 6. §§. 1. 2.

On peut inférer de ces passages, que Locke envisageoit l'usage des mots dans le raisonnement, soit qu'il s'agisse de vérités particulières ou de vérités générales, comme étant principalement dû à la coutume. Il pensoit donc que l'emploi du langage, quelque commode qu'il puisse être, n'est pas indispensable pour les opérations de l'intelligence. Son opinion à cet égard n'étoit donc pas précisément celle que j'ai attribuée aux nominaux.

D'autre part le passage suivant fait voir combien il s'éloignoit du système des réalistes. On seroit même tenté d'en conclure qu'il pensoit à cet égard comme Berkeley, si les citations précédentes ne prouvoient pas dissertement le contraire.

» Pour retourner aux termes généraux, il suit » évidemment de ce que nous venons de dire, que » ce qu'on appelle général et universel n'appar- » tient pas à l'existence réelle des choses, mais » que c'est un ouvrage de l'entendement, qu'il » fait pour son propre usage, et qui se rapporte » uniquement aux signes, soit que ce soient des » mots ou des idées. Les mots sont généraux, » comme il a été dit, lorsqu'on les emploie pour » être des signes d'idées générales, ce qui fait qu'ils

Digitized by Google

» peuvent être indifféremment appliqués à plu-
» sieurs choses particulières. Mais l'universalité
» n'appartient pas aux choses mêmes, qui sont
» toutes particulières dans leur existence, sans en
» excepter les mots et les idées dont la signification
» est générale. Lors donc que nous laissons à part
» les idées particulières, les idées générales qui
» restent ne sont que de simples productions de
» notre esprit, dont la nature générale n'est autre
» chose que la capacité que l'entendement leur
» communique, de signifier ou de représenter plu-
» sieurs idées particulières. Car la signification
» qu'ils ont n'est qu'une relation, qui leur est attri-
» buée par l'esprit de l'homme. »

Liv. III. C. 3. §. 11.

En tout on voit que Locke n'étoit pleinement satisfait ni de la doctrine des nominaux, ni de celle des réalistes. Je crois donc que c'est avec raison que Reid l'a classé parmi les conceptualistes. Et véritablement Locke a lui-même mis ce fait hors de doute. Car en exposant sa manière de concevoir les universaux, il s'est servi d'expressions paradoxales, et contradictoires; tellement qu'elles justifient en quelque sorte le ridicule jeté sur cette partie de sa philosophie par Martinus Scriblerus; quoique Warburton ait accusé cette critique de manquer de vérité.

Digitized by Google

NOTE L, page 310.

Dans une lettre de Leibnitz à un Ecossois (Mr. Burnet de Kemney), datée de l'année 1697, on trouve le passage suivant :

» J'ai considéré avec attention le grand ouvrage » du caractère réel et du langage philosophique » de Mr. Wilkins. Je trouve qu'il y a mis une » infinité de belles choses, et nous n'avons jamais » eu une table des prédicamens plus accomplie. » Mais l'application, pour les caractères et pour la » langue, n'est point conforme à ce qu'on pouvoit » et devoit faire. J'avois considéré cette matière, » avant le livre de Mr. Wilkins, quand j'étois un » jeune homme de dix-neuf ans, dans mon petit » livre, *De arte combinatoria*; et mon opinion » est que ces caractères, véritablement réels et » philosophiques, doivent répondre à l'analyse des » pensées. Il est vrai que ces caractères présup- » posent la véritable philosophie, et ce n'est que » présentement que j'oserois entreprendre de les » fabriquer. Les objections de Mr. Dalgarus et de » Mr. Wilkins contre la méthode véritablement » philosophique ne sont que pour excuser l'im- » perfection de leurs essais, et marquent seule- » lement les difficultés qui les ont rebutés. »

La lettre, d'où ce passage est tiré, a été publiée à la fin d'une *Défense du Dr. Clarke* (attri-

Digitized by Google

buée je crois au Dr. Gregory Sharpe), imprimée à Londres en 1744. Celui que Leibnitz appelle *Dalgarus* est évidemment *George Dalgarno*, natif d'Aberdeen, et auteur d'un petit livre fort rare, dont le titre est : *Ars signorum, vulgo caracter universalis et lingua philosophica, qua poterunt homines diversissimorum idiomatum, spatio duarum septimanarum, omnia animi sui sensa (in rebus familiaribus) non minus intelligibiliter, sive scribendo sive loquendo, mutuo communicare, quam linguis propriis vernaculis. Præterea hinc etiam poterunt juvenes, philosophiæ principia, et veram logicæ praxin, citius et facilius multo imbibere, quam ex vulgaribus philosophorum scriptis.*

Il est très-remarquable que cet écrit de Dalgarno n'ait jamais été cité (du moins à mon souvenir) par Wilkins; quoiqu'il paroisse, par une lettre de Charles I, mise en tête du livre de Dalgarno, que Wilkins étoit au nombre de ceux qui avoient recommandé Dalgarno au Roi.

Le traité *De Arte combinatoria* se trouve dans le second volume des Œuvres de Leibnitz publiées par Dutens. Mais il ne me semble pas que ce traité répande beaucoup de jour sur les vues qu'a pu avoir Leibnitz relativement à un langage philophique.

Je prie le lecteur de m'excuser d'ajouter à cette longue note encore une citation tirée d'un autre ouvrage de Leibnitz; où cet auteur fait quelques

Digitized by Google

remarques qui ont beaucoup de rapport avec celles de Hume et de Campbell, que j'ai rapportées dans cette même section. L'ouvrage dont je parle est intitulé, *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, et se trouve dans le second volume des Œuvres de l'édition de Dutens.

Plerumque autem, præsertim in analysi longiore, non totam simul naturam rei intuemur, sed rerum loco signis utimur, quorum explicationem in præsenti aliqua cogitatione, compendii causa, solemus prætermittere, scientes aut credentes nos eam habere in potestate : ita cum chiliogonum aut polygonum mille æqualium laterum cogito, non semper naturam lateris et æqualitatis et millenarii (seu cubi a denario) considero ; sed vocabulis istis, quorum sensus obscure saltem, atque imperfecte menti obversatur, in animo utor, loco idearum quas de iis habeo, quoniam memini me significationem istorum vocabulorum habere, explicationem autem nunc judico necessariam non esse, qualem cogitationem cæcam, vel etiam symbolicam, appellare soleo, qua et in algebra et in arithmetica utimur, imo fere ubique. Et certe cum notio valde composita est, non possumus omnes ingredientes eam notiones simul cogitare : ubi tamen hoc licet, vel saltem in quantum licet, cognitionem voco intuitivam. Notionis distinctæ primitivæ non alia datur cognitio, quam intuitiva, ut compositarum plerumque cogitatio nonnisi symbolica est.

Digitized by Google

Ex his jam patet, nos eorum quoque, quæ distincte cognoscimus, ideas non percipere, nisi quatenus cogitatione intuitiva utimur. Et sane contingit, ut nos sæpe falso credamus habere in animo ideas rerum, cum falso supponimus aliquos terminos, quibus utimur, jam a nobis fuisse explicatos : nec verum, aut certe ambiguitati obnoxium est, quod aiunt aliqui, non posse nos de re aliqua dicere, intelligendo quod dicimus, quin ejus habeamus ideam. Sæpe enim vocabula ista singula utcunque intelligimus, aut nos antea intellexisse meminimus, quia tamen hac cogitatione cæca contenti sumus, et resolutionem notionum non satis prosequimur, fit ut lateat nos contradictio, quam forte notio composita involvit.

NOTE M, page 340.

Le morceau cité se trouve dans le discours *sur l'instruction publique* de CONDORCET. Combien il est à regretter qu'une doctrine si belle, et en même tems si philosophique, ait été défigurée par ce qu'ont écrit depuis Condorcet et d'autres, au sujet de la perfectibilité de l'homme et de son influence probable pour bannir de la terre le vice, les maladies, et la mortalité ! Ceux qui peuvent s'accommoder d'une telle profession de foi, devroient traiter avec quelque indulgence la crédulité de

Digitized by Google

la multitude. Il leur sied mal de se plaindre de la lenteur avec laquelle la vérité se propage, lorsque, dans les systèmes philosophiques, elle se trouve mêlée avec de telles extravagances.

Mais tout en rejetant ces idées absurdes, que démentent complètement l'analogie, et le spectacle des affaires humaines il ne faut pas moins nous tenir en garde contre une autre profession de foi, beaucoup plus répandue de nos jours. Cette profession de foi consiste à poser en principe, que toutes choses sont gouvernées par le hasard ou par une aveugle destinée, et à méconnoître en conséquence les dispositions bienfaisantes par lesquelles la providence prépare l'avancement et la propagation des connoissances utiles : à traiter de ridicule, en dépit du sentiment et de l'expérience, la tendance qu'ont la justice et la vérité à prévaloir sur l'injustice et sur l'erreur. Si d'un côté la doctrine qui encourage nos espérances, relativement aux progrès de l'espèce humaine, peut, lorsqu'on l'exagère, nous jeter dans le paradoxe et l'inconséquence; de l'autre, le système qui représente cette doctrine, même avec de sages réserves, comme vaine et fantastique, conduit inévitablement à toutes les erreurs de l'athée ou du manichéen. Sans doute, au milieu des scènes de violence et d'anarchie qui ont dernièrement agité l'Europe, il n'est pas toujours aisé, même aux plus sages et aux plus bienveillans, de maintenir avec fermeté leurs principes et leurs espérances : mais qu'elle

Digitized by Google

quelles peuvent être les opinions et les vues de ceux qui, à l'aspect de cet orage, auquel le monde moral est en proie, cherchent dans la rétrogradation apparente de la raison humaine, la satisfaction de leur ambition politique, et le triomphe secret de leurs théories de scepticisme?

« O mortel insensé! crois-tu que ce nuage,
» Dont ta bouche en soufflant voile l'astre du jour,
» Dérobe à l'univers sa clarté sans retour?
» Le globe lumineux des vapeurs se dégage,
» Jette un nouvel éclat, et sur tous les humains
» Verse à grands flots le feu de ses rayons divins. » (1)

NOTE N.

Page 44. *Voltaire a remarqué quelque part* etc.

C'EST dans son discours de réception à l'Académie françoise que se trouve cette pensée. Voici comment elle y est exprimée: « Les grands talens » sont toujours nécessairement rares, surtout quand » le goût et l'esprit d'une nation sont formés. Il en » est alors des esprits cultivés, comme de ces forêts, » où les arbres pressés et élevés ne souffrent pas » qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres.

(1) Fond, impious Man! Think'st thou yon sanguine cloud,
Rais'd by thy breath, has quench'd the Orb of day?
To-morrow, he repairs the golden flood,
And warms the nations with redoubled ray.

Digitized by Google

» — Quand le commerce est en peu de mains, on » voit quelques fortunes prodigieuses et beaucoup » de misère; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opu- » lence est générale, et les grandes fortunes sont » rares. — C'est précisément parce qu'il y a beau- » coup d'esprit en France, qu'on y trouvera doré- « navant moins de génies supérieurs. » Cette citation est faite dans le texte d'après la traduction angloise, parce qu'au moment où elle a passé à l'impression, j'ignorois dans quelle partie de l'immense collection des Œuvres de Voltaire il falloit la chercher. M. Dug. Stewart, sur la demande que je lui en ai faite, m'en a donné l'indication précise, et j'ai cru devoir la rétablir ici. *P. P. p.*

Fin des notes du premier volume.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome I.

INTRODUCTION.

PART. I. De la nature et de l'objet de la philosophie de l'esprit humain, page 1

PART. II. SECT. I. De l'utilité de la philosophie de l'esprit humain, 27

SECT. II. Continuation du même sujet, 68

CHAPITRE I. *DES FACULTÉS PAR LESQUELLES NOUS AVONS LA PERCEPTION DES OBJETS EXTÉRIEURS.*

SECT. I. Des théories inventées par les philosophes, dans le but d'expliquer la manière dont l'esprit a la perception des objets extérieurs, 97

SECT. II. De quelques préjugés naturels, qui paroissent avoir donné naissance aux théories communes sur la perception, 109

SECT. III. Des principes du Dr. Reid au sujet de la perception, 135

SECT. IV. De l'origine de nos connoissances, 146

CHAPITTE II. *DE L'ATTENTION*, 159

CHAPITRE III. *DE LA CONCEPTION*, 20[illegible]

Digitized by Google

CHAPITRE IV. *De l'abstraction.*

Sect. I. Observations générales sur cette faculté de l'esprit, page 234

Sect. II. De l'objet de notre pensée, lorsque nous employons un terme général, 246

Sect. III. Remarques sur les opinions de quelques philosophes modernes, relatives au sujet de la section précédente, 279

Sect. IV. Continuation du même sujet. Conséquences relatives à l'emploi du langage, comme instrument de la pensée. Erreurs de raisonnement auxquelles il donne lieu quelquefois, 302

Sect. V. Des objets auxquels s'applique la faculté d'abstraire et de généraliser, 312

Sect. VI. Des erreurs auxquelles nous sommes exposés, soit dans les objets de spéculation, soit dans la conduite des affaires, par une application inconsidérée des principes généraux, 328

Sect. VII. Continuation du même sujet. Différences des intelligences humaines provenant de leurs différentes habitudes d'abstraire et de généraliser, 341

Sect. VIII. Continuation du même sujet. Usage et abus des principes généraux en politique, 355

Fin de la Table du Tome I.

Digitized by Google

ÉLÉMENS

DE LA

PHILOSOPHIE

DE

L'ESPRIT HUMAIN.

PAR DUGALD STEWART,

Professeur de phil. mor. à l'université d'Edimbourg, de la Soc. R. de la même ville; membre de l'Acad. Imp. de Pétersbourg; membre de la Société phil. américaine de Philadelphie,

TRADUIT DE L'ANGLOIS

PAR PIERRE PREVOST,

Pr. de Ph. à Genève, C. de l'I. N., de l'Acad. R. de Berlin, des Soc. R. de Londres et d'Édimbourg, etc.

TOME SECOND.

A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Imprimeur-Libraire,

1808.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLÉMENS
DE LA PHILOSOPHIE
DE L'ESPRIT HUMAIN.

CHAPITRE V.

De l'association des idées.

Le sujet dont je vais maintenant m'occuper, se divise naturellement en deux parties. La première traite de l'influence de l'association des idées sur la suite de nos pensées. La seconde de l'influence de cette même association sur nos facultés intellectuelles et sur notre caractère moral, en vertu des combinaisons intimes et indissolubles qui s'établissent dès l'enfance ou dès la première jeunesse. Ces deux parties rentrent sans doute l'une dans l'autre. Mais il sera bon d'avoir en vue cette division dans la suite de nos recherches, afin d'y répandre plus d'ordre et de clarté.

Digitized by Google

PARTIE I.

De l'influence de l'association des idées sur la suite de nos pensées.

SECTION I.

Observations générales sur cette partie de notre constitution, et sur le langage des philosophes qui ont traité ce sujet.

QU'UNE pensée en suggère une autre; que la vue d'un objet rappelle souvent à notre esprit des situations, des sentimens qui l'ont autrefois affecté; c'est un fait connu de tout le monde, même de ceux qui se sont le moins appliqués à l'étude de l'esprit humain. Si nous suivons un chemin où nous avons autrefois passé avec un ami, les objets qui nous frappent nous rendent présens les détails de l'entretien que nous avons eu avec lui. Un point de vue nous retrace le sujet qui vint s'offrir à notre discussion. Les maisons, les campagnes, les rivières sont marquées par le souvenir des pensées qui nous occupoient en les voyant. La liaison qui s'établit entre les mots et les idées; celle qui unit les mots et les phrases

Digitized by Google

d'un discours que nous avons appris par cœur; celle des différentes notes d'une pièce de musique dans l'esprit de celui qui l'exécute de souvenir; nous offrent des exemples familiers, où se vérifie cette loi d'association, qui fait une partie essentielle de notre nature.

L'influence des objets sensibles pour rappeler les pensées et les sentimens est très-frappante. Lorsque le tems a effacé en quelque sorte l'impression qu'avoit faite sur nous la mort d'un ami; si nous entrons pour la première fois dans la maison qu'il avoit coutume d'habiter, comme cette impression se renouvelle tout-à-coup! Tout ce que nous voyons nous rappelle son image; son cabinet d'étude, la chaise où nous l'avons vu assis, retracent les doux momens que nous avons passés avec lui. Nous croirions violer les lois de l'amitié, manquer au respect dû à la mémoire de celui qui est l'objet de nos regrets, si, au milieu de ces monumens de nos plus chères affections, nous laissions notre esprit s'occuper de choses indifférentes et légères. Nous éprouvons quelque chose de semblable à la vue des lieux, auxquels nous sommes accoutumés d'associer de grands noms et de grands événemens. La vue de ces lieux éveille

Digitized by Google

bien plus vivement l'imagination que ne peut faire la simple pensée. De là vient que nous prenons plaisir à visiter les terres classiques, les retraites qui ont inspiré le génie des auteurs dont nous admirons les ouvrages, ou les champs qui ont servi de théâtre à des actions héroïques. Que sont les émotions que produit en nous la seule pensée, comparées à celles de la vue, lorsqu'il s'agit, par exemple, de l'Italie et de ces ruines respectables qui rappellent de si grands souvenirs (1)?

(1) *Quacunque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus*, dit Cicéron en parlant d'Athènes. « Où que nous allions, nous marchons sur un monu» ment consacré par l'histoire. » L'auteur qui cite ce passage en note, emploie dans le texte les vers suivans qui expriment la même pensée appliquée aux monumens de l'art.

He drew th' inspiring breath of ancient arts,
——— And trod the sacred walks
Where, at each step, imagination burns.

C'est cette pensée qui excite les regrets d'un poëte sensible :

Hélas! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
Ces beaux lieux où Virgile a tant de fois chanté;
Mais, j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes;
J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Le quatrième chant du poëme de l'*Imagination*

Digitized by Google

L'effet connu d'un chant particulier sur les régimens suisses, éloignés de leur pays (1), offre un exemple bien frappant du pouvoir qu'a la perception, ou l'impression faite sur les sens, d'éveiller les idées et les sentimens qui lui sont associés. Nombre de faits analogues ont dû s'offrir aux personnes douées de quelque sensibilité, dans le cours de la vie.

« Pendant que nous étions à dîner, » dit le capitaine King, « dans cette misérable hutte, » au bord de la rivière Awatska ; accueillis

---

est presque entièrement destiné à développer ce sentiment. *P. P. p.*

(1) Si le fifre imprudent fait entendre ces airs
Si doux à son oreille, à son ame si chers,
C'en est fait, il répand d'involontaires larmes;
Ses cascades, ses rocs, ses sites pleins de charmes,
S'offrent à sa pensée; adieu, gloire, drapeaux!
Il vole à ses chalets, il vole à ses troupeaux.

« Dans les régimens suisses », dit le commentateur de ces vers, « qui sont au service des Puissances » étrangères, ... une chanson, un air, communément appelé le *ranz des vaches*, que les laitières » suisses chantent en allant à leurs pâturages, suffit » pour attendrir le soldat et l'entraîner à la désertion etc. » Nous ignorons jusqu'à quel point ce qu'on rapporte à ce sujet peut avoir été exagéré; mais il y a sûrement un fond de vérité, qui suffit bien pour autoriser l'exemple. *P. P. p.*

Digitized by Google

» par un peuple, dont auparavant nous sa-
» vions à peine l'existence, et à l'extrémité
» de la partie habitable du globe; une cuiller
» d'étain, unique et à moitié usée, attira
» notre attention. En l'examinant nous vîmes
» au revers le poinçon portant le mot *Lon-*
» *don* (1). Je ne puis passer ce petit fait sous
» silence; j'éprouve un mouvement de re-
» connoissance en songeant à toutes les idées
» agréables, à toutes les espérances, à tous
» les souvenirs, qu'excita en nous cette vue.
» Ceux qui ont senti les effets que produit
» une longue absence et un grand éloigne-
» ment de leur terre natale, comprendront
» aisément le plaisir que peut faire un si léger
» incident. »

La différence qui a lieu entre l'effet d'une perception et celui d'une idée, pour éveiller les pensées et les sentimens associés, est fort bien indiquée dans ce passage de Cicéron (2).

» Nous résolûmes de choisir l'Académie,

(1) Londres.

(2) *Constituimus inter nos ut ambulationem post meridianam conficeremus in Academia, maxime quod hic locus ab omni turba id temporis vacuus esset. Itaque ad tempus ad Pisonem omnes. Inde vario sermone sex illa à Dipylo stadia confecimus. Cum autem*

Digitized by Google

» pour notre promenade du soir, princi-
» palement parce qu'à ce moment du jour,
» ce lieu est fort peu fréquenté. En consé-
» quence nous nous rendîmes chez Pison à
» l'heure indiquée. Nous fîmes les six stades
» depuis la porte Dipyle en causant sur di-
» vers sujets. Arrivés dans ces lieux juste-
» ment célèbres qui portent le nom d'Aca-
» démie, nous y trouvâmes la solitude que

---

venissemus in Academiæ non sine causa nobilitata spatia, solitudo erat ea quam volueramus. — Tum Pisa, Naturane nobis hoc, inquit, datum dicam, an errore quodam : ut, cum ea loca videamus, in quibus memoria dignos viros acceperimus multum esse versatos, magis moveamur, quam si quando eorum ipsorum aut facta audiamus, aut scriptum aliquod legamus? Velut ego nunc moveor. Venit enim mihi Platonis in mentem; quem accepimus primum hic disputare solitum : cujus etiam illi hortuli propinqui non memoriam solum mihi afferunt, sed ipsum videntur in conspectu meo hic ponere. Hic Speusippus, hic Xenocrates, hic ejus auditor Polemo : cujus ipsa illa sessio fuit quam videmus. Equidem etiam curiam nostram [Hostiliam dico, non hanc novam, quæ mihi minor esse videtur, posteaquam est major] solebam intuens, Scipionem, Catonem, Lælium, nostrum vero in primis avum cogitare. Tanta vis admonitionis inest in locis, ut non sine causa ex his memoriæ ducta sit disciplina. De finibus, L. 5. initio.

Digitized by Google

» nous y étions venus chercher. — Est-ce
» la nature, dit Pison, ou une vaine illu-
» sion, qui nous émeut, lorsque nous voyons
» les lieux, où nous savons qu'ont habité
» des hommes illustres; et qui fait qu'alors
» nous éprouvons une impression plus vive
» que celle qu'auroit pu produire le récit ou
» la lecture de leurs belles actions? C'est
» ainsi qu'en ce moment je me sens ému.
» L'image de Platon est présente à mon esprit.
» C'est ici qu'il avoit coutume de discourir,
» et nous savons qu'il fut le premier qui
» adopta cet usage. Ces jardins, que nous
» voyons près de nous, non-seulement me
» rappellent sa mémoire, mais semblent
» l'offrir à mes regards. C'est là qu'étoit
» Speusippe, ici se tenoit Xénocrate, là son
» disciple Polémon : voilà le siége où ce
» dernier avoit coutume de s'asseoir. C'est
» ainsi qu'en voyant le palais de notre sénat
» (je dis le palais hostilien, et non le nou-
» veau palais, qui me paroît plus petit de tout
» ce dont il est agrandi); Scipion, Caton,
» Lélius, et entr'eux au premier rang mon
» illustre aïeul m'apparoissoient. Telle est
» l'influence des lieux sur nos souvenirs, que
» c'est sur elle qu'est fondé tout le système
» de la mémoire artificielle. »

Digitized by Google

L'influence des objets sensibles (1), pour éveiller les idées et les sentimens associés, paroît dépendre en grande partie de la durée de leur action. Quand une suite d'idées est excitée par une idée ou une conception (2), cette première idée, qui a donné naissance aux autres, disparoît assez vite. Une suite d'autres idées s'établit, et celles-ci s'écartent de plus en plus de la première et lui sont liées par moins de rapports. Dans le cas où l'objet nous affecte, le contraire a lieu : la cause qui excite la suite des idées demeure fixe et agit constamment sur nous; toutes les pensées, tous les sentimens, qui ont avec elle quelque rapport, se présentent en foule à l'esprit, par une succession rapide; ils fortifient mutuellement leur effet, et tous conspirent pour produire la même impression générale.

J'ai dit que les liaisons, qui se manifestent

---

(1) L'auteur dit, en employant une expression plus exacte, l'*influence des objets perceptibles*. Ici et ailleurs j'évite ce mot technique, qui en françois est très-peu usité; et je le remplace par une espèce d'équivalent. *P. P. p.*

(2) Il faut se souvenir que ce mot signifie le souvenir d'une impression sensible, ou ce qu'en françois on appelle assez souvent une image. *P. P. p.*

Digitized by Google

entre nos pensées, ont été dès long-tems observées par tout le monde, par le vulgaire comme par les philosophes. Il est vrai que ce n'est que depuis peu, qu'on a réservé une expression particulière à ce phénomène. Mais le fait général n'est pas une découverte récente. Et l'on peut l'inférer de quelques maximes de prudence et de convenance fort répandues, qui ont été évidemment dictées par la connoissance de cette partie de notre constitution mentale et par l'attention qu'on y a donnée. Quand on prescrit, par exemple, d'éviter en conversation toute expression, tout sujet même, qui a un rapport prochain ou éloigné avec des objets désagréables; il est évident que l'on part de la supposition, qu'il y a entre nos pensées certaines liaisons établies, qui ont de l'influence sur l'ordre dans lequel elles se succèdent. Il est superflu de faire remarquer à quel point l'agrément et la gaîté dépendent, dans tout le cours de la vie sociale, de l'attention avec laquelle on se conforme à cette règle. C'est surtout dans la société des gens du monde que cette attention est indispensable. La société augmente singulièrement la promptitude et la facilité à associer toutes les idées relatives à la vie

Digitized by Google

commune, aux mœurs et aux manières (1). En conséquence elle ne peut manquer de faire apercevoir et sentir vivement des détails, qui sont trop éloignés de l'objet principal, pour être vus de tout le monde.

Toutefois, lorsqu'une idée est suggérée ainsi par le principe d'association, elle produit une impression plus foible, ou du moins plus graduée, que si elle s'offroit à l'esprit d'une manière immédiate et directe. C'est pourquoi lorsque nous sommes obligés de communiquer quelque nouvelle fâcheuse, un sentiment délicat nous engage à ne pas l'énoncer en propres termes, mais à présenter quelque idée différente, qui puisse servir à faire entendre ce que nous craignons de dire. Ainsi

(1) La supériorité de l'homme du monde sur le savant et l'homme de cabinet, quant à ce qui concerne la connoissance des hommes, est en partie l'effet de cette promptitude et de cette facilité d'association. Des circonstances de conduite et de conversation, qui en apparence ne sont que de simples bagatelles, et qui n'ont pour l'homme d'étude que leur sens propre et avoué, découvrent à l'homme du monde, plusieurs suites de pensées auxquelles elles sont unies, et souvent éclairent à ses yeux des traits de caractère, que l'on tenoit soigneusement cachés.

Digitized by Google

nous préparons insensiblement la personne intéressée à recevoir l'information pénible que nous voulons lui transmettre.

La distinction entre la flatterie délicate et la flatterie grossière n'a pas un autre fondement. Une louange est à charge, lorsqu'elle est directe; et devient d'autant plus agréable, qu'elle est amenée par des associations légères.

Cette tendance qu'ont nos pensées à s'exciter mutuellement a été appelée *association d'idées;* et pour ne point changer un usage reçu, ou paroître revêtir de mots nouveaux des opinions anciennes, nous continuerons d'employer cette expression. Je ne puis me dissimuler néanmoins qu'elle n'est pas assez exacte. Si on l'emploie, comme on fait souvent, pour désigner les lois qui règlent la succession de toutes nos pensées et de toutes les opérations de notre esprit, on donne au mot *idée* un sens beaucoup plus étendu, que ne le comporte l'usage de la langue. Le Dr. Reid observe avec raison que » la mémoire, le » jugement, le raisonnement, les passions, les » affections, les desseins, en un mot toutes » les opérations de l'esprit, excepté celles » des sens, sont excitées occasionnellement

Digitized by Google

» dans une suite de pensées; en sorte que si » nous admettons que la suite de nos pensées » est une suite d'idées, il faut que le mot *idée* » désigne toutes ces opérations diverses. » En continuant donc d'employer, dans ce sujet, l'expression reçue et consacrée par plusieurs philosophes, je suis bien loin de méconnoître l'avantage qu'il y auroit à en substituer une plus précise et plus applicable au phénomène dont nous avons entrepris l'analyse.

L'auteur ingénieux, que je viens de citer, semble croire que *l'association des idées* ne peut point être envisagée comme une faculté primitive, ou comme un fait impossible à expliquer et à résoudre en d'autres faits connus. « Je pense, » dit-il, « que les principes ou » facultés primitives de l'ame, dont il est » impossible de rendre compte autrement » qu'en disant que telle est notre constitution, » sont en plus grand nombre que l'on ne le » croit communément. Mais d'un autre côté » il ne faut pas les multiplier sans nécessité. » Ces suites de pensées, qui nous sont de- » venues familières par une fréquente ré- » pétition, s'offrent ensuite d'elles-mêmes à » notre imagination, et ne semblent supposer » aucune autre faculté primitive que le pou- » voir de l'habitude. »

Digitized by Google

Il m'est impossible de souscrire à cette décision : la raison en est que je crois plus philosophique de résoudre le pouvoir de l'habitude en faculté d'association, que de résoudre l'association en habitude.

Le mot *habitude*, dans le sens dans lequel on l'emploie communément, exprime cette facilité que l'esprit acquiert, en conséquence de la pratique, dans toute espèce d'action, animale ou intellectuelle. On applique ce mot à l'adresse d'un ouvrier; à l'élocution d'un orateur qui parle aisément sans préparation; à la rapidité avec laquelle un chiffreur fait les opérations de son métier. Cette facilité est l'effet de la pratique. C'est là un fait que l'expérience atteste. Mais il ne paroît pas que ce soit un fait insoluble, et qui ne puisse par une bonne analyse se rapporter à d'autres faits antérieurs.

Dans l'essai sur l'attention, j'ai fait voir, que les effets de la pratique se faisoient sentir en partie sur le corps en partie sur l'ame. Les muscles, que nous employons dans des opérations mécaniques, deviennent plus forts, et deviennent aussi plus prompts à obéir à la volonté. C'est là un fait, dont il est probable que la philosophie ne donnera jamais aucune explication raisonnable.

Digitized by Google

Dans les opérations mécaniques même, les effets de la pratique sont produits en partie sur l'esprit. Et en tant que cela a lieu, ils peuvent se résoudre dans le principe que les philosophes ont appelé association des idées; ou dans ce fait général, que le Dr. Reid lui-même a reconnu et fort bien établi en disant: « que ces suites de pensées, qui nous sont » devenues familières par une fréquente ré- » pétition, s'offrent ensuite d'elles-mêmes à » notre esprit. » Dans les cas où les habitudes sont purement intellectuelles, les effets de la pratique se résolvent complètement dans ce principe : et il me semble plus précis et plus satisfaisant d'établir ce principe d'association comme une loi de notre constitution, que de la déguiser sous le nom d'*habitude*, qui s'applique également au corps et à l'esprit.

La tendance qu'a l'esprit humain à associer et lier ensemble ses pensées, est quelquefois appelée, mais fort improprement, *imagination*. Il y a sans doute un rapport intime entre ces deux parties de notre constitution intellectuelle : et il ne faut pas douter que ce ne soit ce rapport qui les a fait confondre. Lorsque l'esprit s'occupe des objets sensibles en l'absence de ces objets (état ha-

Digitized by Google

bituel de l'ame chez la plupart des hommes); la suite de ses pensées est une série de conceptions, ou selon le langage commun, d'imaginations qui se succèdent (1). Et s'il s'agit d'imagination poétique, on peut affirmer que c'est la faculté d'association, qui lui fournit les matériaux dont elle forme ses combinaisons. Enfin lorsque ces combinaisons sont devenues familières; c'est encore l'association des idées, qui en fait un tout et unit entre elles ses parties éparses. Il est donc vrai que l'association des idées, quoique parfaitement distincte de l'imagination, lui est nécessaire; et que celle-ci ne peut déployer son activité qu'à l'aide de la première.

Il n'est pas étonnant que l'on confonde le plus souvent l'imagination, avec la mémoire imaginative; ou la faculté d'employer les assemblages d'images, avec la faculté de recueillir et de conserver ces assemblages. Il est évident qu'une imagination, reconnue capable de créer de nouveaux produits, sup-

(1) C'est ainsi que Hobbes appelle la suite des pensées. *Consequentia sive series imaginationum.—Per seriem imaginationum intelligo successionem unius cogitationis ad aliam.* Leviathan, Cap. III.

pose

Digitized by Google

pose la faculté de rappeler à volonté une classe particulière d'idées, et d'idées liées entr'elles par certains rapports particuliers. Cette faculté est nécessairement le résultat de certaines habitudes d'association. Une telle faculté n'est donc pas précisément la même chez tous les individus; c'est un tour d'esprit qui est propre à chacun d'eux. On peut demander quels sont les rapports par lesquels se lient les idées qui servent de matériaux à l'imagination, et en particulier à l'imagination poétique. Sans m'occuper encore de ce sujet, je me contenterai de dire que ces relations me paroissent être principalement celles qui se fondent sur la ressemblance ou l'analogie. Mais quels que soient ces rapports, la faculté de rappeler à volonté les idées qu'ils unissent est la base ou le principe sur lequel repose le génie poétique. C'est donc une partie assez importante de notre constitution intellectuelle, pour mériter qu'on lui donne un nom particulier. Et je l'appellerai *mémoire imaginative.* (1)

(1) Toutes les fois qu'il est question de déterminer le sens des mots, surtout des mots destinés à exprimer des idées métaphysiques, toutes les fois qu'il s'agit

Digitized by Google

Ainsi la mémoire imaginative est la faculté qui recueille les matériaux qu'emploie l'ima-

---

de limiter le sens de deux synonymes, et de synonymes voisins, vagues, confondus dans l'usage vulgaire; on doit renoncer à l'espérance de trouver dans toutes les langues deux mots propres à exprimer exactement les mêmes nuances; et par conséquent la traduction, strictement parlant, devient impossible. Les Anglois ont un mot synonyme d'*imagination*; c'est le mot *fancy*. Ce mot a la même étymologie que notre mot *fantaisie*. Mais il n'a pas le même sens. Mr. Dug. Stewart envisage le mot *fancy* comme exprimant la faculté de conserver et de rappeler au besoin des conceptions ou des assemblages de conceptions; (ou, comme je me suis exprimé ailleurs des images simples ou composées. *Essais de phil., T. I, p. 124.*). L'*imagination* est la faculté qui fait emploi de ces matériaux et en forme de nouvelles associations. Il m'a semblé que je ne pouvois mieux faire que de remplacer le mot *fancy*, qui nous manque, par cette expression, *mémoire imaginative*. Elle me semble rappeler suffisamment par elle-même ce qu'elle est destinée à désigner. Toutes les fois que ce mot reviendra, il remplacera le mot anglois *fancy*. Je prie donc le lecteur de se souvenir que la *mémoire imaginative* est cette faculté par laquelle nous conservons le souvenir des objets qui ont affecté nos sens, et non-seulement de ces objets simplement tels qu'ils ont été perçus, mais de divers assemblages ou groupes de ces objets. Si, par exemple, j'ai dans mes souvenirs, toute

Digitized by Google

gination. Celle-ci suppose la première, mais ne lui est pas toujours associée. Il y a des hommes qui ont contracté des habitudes d'association, en vertu desquelles il s'offre à eux, pour éclairer ou embellir un sujet, nombre d'idées analogues : ces hommes-là ont de la mémoire imaginative. Mais tout effort d'imagination exige le concours de plusieurs autres facultés, en particulier du goût et du jugement, sans lesquels rien ne sauroit plaire. C'est la mémoire imaginative qui fournit au poëte le langage métaphorique, et toutes les analogies sur lesquelles se fondent les allusions poétiques. C'est l'imagination qui crée les scènes compliquées que le poëte décrit, et les personnages ou caractères fictifs qu'il trace. La mémoire imaginative peut être riche, féconde; l'imagination, belle, sublime.

---

prête à être employée, l'image d'un centaure, ou d'une chimère; ou celle du jardin d'Eden; ou celle d'une certaine bataille d'Homère, ou d'une tempête de Virgile; c'est à ma mémoire imaginative que j'en suis redevable. *P. P. p.*

Digitized by Google

SECTION II.

Des principes d'association qui unissent nos idées.

Les faits que j'ai rassemblés dans la section précédente, pour montrer la tendance d'une perception ou d'une idée à suggérer d'autres idées qui ont avec elle certains rapports, sont familiers à tout le monde. Mais avant Mr. Hume, on s'étoit peu occupé de la recherche des diverses espèces de relations qui unissent entr'elles nos pensées et qui en règlent la succession.

Tous ceux qui ont quelque connoissance de l'état actuel de la métaphysique savent, que Mr. Hume a tenté de ranger ces relations sous certains chefs, et qu'il a réduit à trois classes les principes sur lesquels se fonde l'association des idées; la ressemblance, la contiguité de tems et de lieu, et la relation de cause ou d'effet. Cette première tentative est digne d'un aussi grand esprit. Mais plusieurs écrivains ont fait voir que l'énumération qu'elle présente n'est pas complète, et

Digitized by Google

qu'elle n'est pas même assez distincte (1).

Il n'entre pas dans mon plan de discuter cette partie du système de Hume, ni de rechercher les principes d'association qu'il a pu omettre. Et véritablement, il ne me semble pas que cette espèce de problème puisse se résoudre d'une manière satisfaisante ; car on ne sauroit imaginer une relation entre les objets de notre connoissance, qui ne puisse servir à les unir dans notre pensée ; et par

(1) Voyez lord KAIMES, *Elements of criticism* et GERARD, *Essay on genius*. CAMPBELL, *Phil. of Rhetorics*, Vol. I. p. 197.

Le Dr. Beattie observe qu'on trouve dans Aristote une tentative faite pour énumérer les lois de l'association des idées. En parlant du rappel volontaire, ce philosophe observe avec sa concision ordinaire, que « les relations par lesquelles nous sommes conduits » d'une pensée à une autre, en poursuivant une pensée » particulière qui ne s'offre pas à nous immédiate- » ment, sont principalement celles de ressemblance, » d'opposition, ou de rapprochement. »

Voici le passage auquel le Dr. Beattie fait allusion.

Ὅταν οὖν ἀναμιμνησκώμεθα, κινούμεθα τῶν προτέρων τινὰ κινήσεων, ἕως ἂν κινηθῶμεν μεθ' ἣν σχεδὸν εἴωθε. Διὸ καὶ τὸ ἑφεξῆ θηρεύομεν νοήσαντες ἀπὸ τοῦ νῦν, ἢ ἄλλου τινὸς, καὶ ἀφ' ὁμοίου, ἢ ἐναντίου, ἢ τοῦ συνεγγυς.

ARISTOT. *de memor. et reminisc.* Vol. I. p. 681. edit. DUVAL.

Digitized by Google

conséquent toute énumération, quelqu'étendue qu'on lui donne, peut difficilement être complète.

A quoi il faut ajouter, que les relations qui existent entre les choses ne sont pas le seul fondement de l'association de nos idées. Celles-ci très-souvent s'unissent par les rapports qui ont lieu entre les mots qui les expriment; par exemple, par une ressemblance de son, ou par quelque autre circonstance aussi peu importante. L'allitération, si commune en poésie et dans les expressions proverbiales, paroît dépendre, au moins en partie, d'associations d'idées fondées sur une circonstance tout-à-fait accidentelle, sur ce que deux mots qui expriment ces idées commencent par la même lettre (1).

(1) L'auteur en cite quelques exemples tirés de Pope, entr'autres celui-ci :

Puffs, powders, patches, bibles, billets-doux,
Rape of the Lock.

Je les remplacerai ici par d'autres, que j'emprunte de la courte dissertation sur l'allitération, qu'on trouve dans les *Mélanges de littérature* de Mr. Suard, T. III. p. 27. En voici deux tirés de Virgile :

Et sola in sicca secum spatiatur arena. —
Interea magno misceri murmure pontum. —

« Je m'instruis mieux, dit Montague, par fuite » que par suite. » *P. P. p.*

Digitized by Google

Ce rapprochement plaît d'ordinaire dans des sujets badins et légers, où l'on peut supposer que l'esprit joue et fait usage des principes d'association qu'il met en jeu lorsqu'il ne cherche qu'à se délasser (1).

Remarquons encore que des choses entre lesquelles nous ne saisissons aucun rapport, lorsque nous les envisageons en elles-mêmes, peuvent néanmoins s'associer dans notre esprit, parce qu'elles l'affectent de la même manière. Quelques-unes des plus belles allusions poétiques n'ont pas d'autre fondement. Et dans ces cas-là si le lecteur n'est pas susceptible d'être affecté comme l'est le poëte

(1) L'auteur ajoute qu'on est blessé de voir employer cette figure dans une description sublime, comme l'a fait Pope en parlant de la puissance divine :

Breathes in our soul, informs our mortal part,
As full, as perfect, in a hair as heart.
Essay on man. Ep. I.

Des deux exemples d'allitération tirés de Virgile, que j'ai cités dans la note précédente, l'un au moins est placé dans un sujet sérieux, et cependant il font l'un et l'autre un très-bel effet. Mais il faut remarquer, comme le dit l'auteur de la dissertation sur l'allitération, que cette figure est voisine de l'onomatopée, en sorte que dans l'intention du poëte il peut y avoir ici quelque chose d'imitatif. *P. P. p.*

Digitized by Google

lui-même, il ne peut sentir l'allusion, et doit nécessairement la trouver absurde (1).

J'ai déjà dit qu'il n'entroit pas dans mon plan de faire une énumération complète des principes d'association qui unissent entr'elles nos idées. Il y a cependant une distinction importante à faire à cet égard, que j'emploierai fréquemment, et que jusqu'ici les philosophes ont, je crois, entièrement négligée. Les relations sur lesquelles se fondent certaines associations d'idées, s'offrent d'elles-mêmes à l'esprit, celles qui fondent d'autres associations exigent au contraire pour être aperçues un effort d'attention. Du premier genre sont les relations de ressemblance et d'analogie, de contrariété, de voisinage soit de tems soit de lieu, celles qui naissent de la coïncidence accidentelle des sons de différens mots. Ces relations lient entr'elles nos

(1) L'auteur cite en exemple ces vers d'une ode de Thomson adressée à une femme :

Oh thou, whose tender, serious eye
Expressive speaks the soul I love;
The gentle azure of the sky,
The pensive shadows of the grove:

« O toi, dont les yeux annoncent l'âme que j'aime, le doux azur du ciel, l'ombre pensive d'un bosquet. » *P. P. p.*

Digitized by Google

pensées, lorsque nous les laissons suivre leur mouvement naturel, sans effort ou presque sans aucun effort de notre part. Du second genre sont les relations de cause et d'effet, de moyens et de fin, de prémisses et de conclusion; et quelques autres, qui règlent la suite des pensées d'un philosophe, livré à une recherche qui l'occupe fortement.

Cette distinction explique comment des transitions, qui dans un écrit philosophique seroient tout-à-fait choquantes, sont précisément celles qui plaisent le plus en poésie. Dans les compositions philosophiques on s'attend à voir l'auteur exposer son plan et sa marche d'une manière distincte, et s'y assujettir rigoureusement. Il ne lui est point permis de se livrer aux digressions, que pourroient lui suggérer quelques idées ou quelques expressions accidentellement rencontrées. Au contraire, l'état où est notre esprit lorsque nous lisons des compositions poétiques nous fait goûter de telles digressions, et les rend même quelquefois nécessaires pour l'effet que la poésie a en vue de produire. Un arrangement fondé sur une suite de pensées qui paroît l'effet du hasard nous plaît plus en ce cas, que ne feroit un ordre

Digitized by Google

plus recherché et qui seroit le résultat d'une analyse exacte du sujet.

Dans l'automne de Thomson, on trouve une digression fort longue sur les bienfaits du travail et de l'industrie, qui dans un traité écrit en prose paroîtroit tout-à-fait déplacée. Cependant cette digression paroît, dans ce beau poëme, naître naturellement, ou même insensiblement, du tableau d'une riche récolte; et ramène en finissant le poëte au point d'où il est parti (1).

Dans le poëme de Goldsmith, intitulé *le Voyageur*, les transitions sont admirablement ménagées. Mais combien elles diffèrent de celles que prescrit l'ordre logique, qu'on

---

(1) All is the gift of industry; whate'er
Exalts, embellishes, and renders life
Delight ful. * * *
Without him summer were an arid waste;
Nor to th'autumnal months could thus transmit
Those full, mature, immeasurable stores,
That waving round, recal my wand'ring song.

« C'est le travail qui ennoblit et charme la vie. *****
» Sans lui l'été n'offriroit que des plaines en friches,
» et ne pourroit transmettre à l'automne ces riches
» productions, dont je me suis insensiblement écarté,
» mais dont l'aspect me rappelle, et qui vont faire
» le sujet de mes chants. »

Digitized by Google

devroit observer dans un discours philosophique sur l'état présent de l'Europe. Quelques-unes des plus belles sont suggérées au poëte par le principe d'association qui se fonde sur le contraste. Ainsi après avoir parlé de l'état d'abaissement et de mollesse où est tombée la race dégénérée des anciens Romains, le poëte passe subitement aux Suisses : « Eloignons-nous d'ici ; allons dans » de plus âpres climats, où vit une plus » noble race. » (1) En suite, après avoir indiqué quelques défauts de ce peuple vaillant, mais encore étranger à quelques-uns des arts de la civilisation, ses pensées se tournent vers la France : » Visitons, » dit-il, « un » ciel plus doux, des mœurs plus polies. La » France s'offre à moi ; parcourons ses bril- » lans domaines. » (2)

La transition que présentent les vers suivans, semble suggérée par la mention accidentelle d'un mot; et c'est néanmoins une des plus heureuses qu'on trouve dans notre

(1) My soul, turn from them, — turn we to survey
Where rougher climes a noble race display.

(2) To kinder skies, where gentler manners reign
I turn, — and France displays her bright domain.

Digitized by Google

langue : « Dieux ! qu'ils ressemblent peu à » leurs pères ! à ces indomptables Belges, » grossiers, pauvres, et heureux ; tous guer- » riers, tous libres ! qu'ils ressemblent peu » aux Anglois de nos jours ! — A ce mot mon » cœur s'embrâse ; ma muse déploie ses ailes » et me transporte en Angleterre, où déjà le » souffle du printems fait sentir sa douce » haleine. » (1)

Il ne seroit pas difficile d'accumuler les exemples de même genre en parcourant les anciens poëtes, et en particulier les Géorgiques de Virgile. Les transitions heureuses, qui y abondent, ont frappé les lecteurs les moins attentifs et les plus étrangers à la critique philosophique. On a souvent cité celle qui se trouve à la fin du premier livre. La considération des diverses dispositions de l'air et des pronostics ordinaires qui les annoncent, conduit l'imagination du poëte, d'abord aux phénomènes extraordinaires, qui

(1) Heav'ns! how unlike their Belgic sires of old!
Rough, poor, content, ungovernably bold;
War in each breast, and freedom on each brow,
How much unlike the sons of Britain now!
—Fired at the sound, my Genius spreads her wing,
And flies, were Britain courts the western spring.

Digitized by Google

dans l'opinion superstitieuse du vulgaire, présagent les révolutions des empires; et de là à la mort de César; puis aux batailles de Pharsale et de Philippe. La manière dont le poëte retourne à son sujet est en son genre un parfait modèle. On y reconnoît cet art exquis, qui ne peut s'acquérir que par une étude profonde du cœur humain.

> Scilicet et tempus veniet, cum finibus illis
> Agricola, incurvo terram molitus aratro,
> Exesa inveniet scabra rubigine pila;
> Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
> Grandiaque affossis mirabitur ossa sepulcris (1).

La facilité avec laquelle les idées s'associent dans l'esprit, est fort différente en différens individus. C'est une des causes des variétés que l'on observe dans le génie et le caractère, comme j'aurai bientôt occasion de le faire remarquer. Je présume aussi qu'en général les femmes ont à cet égard sur les hommes quel-

---

(1) Un jour le laboureur, dans ces mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant avec le soc leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille;
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un œil effrayé contemplera leurs os.
DELILLE.

Digitized by Google

que supériorité : et cela dépend probablement de leur éducation. De là cette vivacité d'imagination qu'on remarque en elles, ce talent pour le genre épistolaire, et pour les divers genres de poésie dont le mérite principal consiste dans l'aisance d'expression et de pensées. De là encore la facilité avec laquelle elles changent leurs habitudes, et savent conformer leurs pensées à leur situation. De là peut-être quelque penchant à cette espèce de superstition qui se fonde sur des combinaisons de circonstances tout-à-fait accidentelles. J'examinerai dans une autre section l'influence qu'a sur le goût cette facilité d'associer les idées.

Digitized by Google

SECTION III.

Du pouvoir qu'exerce l'esprit sur la suite de ses pensées.

En vertu de l'association des idées, il arrive que pendant la veille, un courant constant de pensées, si l'on peut parler ainsi, passe par notre esprit. Quelquefois le courant est interrompu, et les pensées suivent un nouveau canal, par l'effet des idées qui nous sont suggérées par les autres hommes, ou par les objets sensibles qui nous environnent et qui nous affectent. Cependant l'esprit est à cet égard si complètement soumis aux lois que sa nature lui impose, que, comme on l'a très-bien remarqué (1), nous ne pouvons point, par un effort de volonté, éveiller directement une pensée absente ; et que toute la suite de nos idées dépend de causes, qui agissent d'une manière absolument inexplicable pour nous.

Quoiqu'on ait attaqué cette proposition, et qu'elle ait paru un paradoxe, elle est au

(1) Lord Kaimes et d'autres.

Digitized by Google

contraire évidente. Éveiller directement une pensée particulière, suppose qu'elle est déjà dans l'esprit. Cependant, comme j'aurai souvent occasion dans la suite de faire usage de cette remarque, je tâcherai de résoudre la seule objection raisonnable qu'on puisse lui opposer, objection tirée de cette opération de l'esprit qu'on a coutume d'appeler rappel volontaire ou mémoire intentionnelle.

Il est évident qu'avant que nous tentions de nous rappeler les circonstances particulières d'un événement, il faut que cet événement, pris en gros, ait été l'objet de notre attention. Nous nous rappelons les principaux traits de l'histoire, mais nous n'avons pas le souvenir complet des détails. Si nous avons dessein de nous retracer ces détails, il n'y a que deux moyens d'y parvenir. Le premier consiste à faire différentes suppositions, et à examiner ensuite laquelle de ces suppositions s'accorde le mieux avec les circonstances connues de l'événement : le second de rouler dans notre tête les circonstances dont nous avons le souvenir, et de tâcher, à force de les retracer, d'exciter le rappel des autres circonstances qui leur sont associées. Le premier de ces procédés est,

Digitized by Google

est, à proprement parler, une déduction raisonnée et indirecte; qui par là même ne peut être alléguée comme une objection à la proposition que je défends. Quant à l'autre moyen de rappel, nous en avons un exemple, lorsque nous tâchons de nous souvenir du commencement d'une phrase, en récitant quelque morceau que nous ne savons qu'imparfaitement. Dans ces cas-là, nous avons coutume de répéter deux ou trois fois les derniers mots de la phrase précédente, afin d'éveiller les mots qui la suivent et qui y sont liés dans notre souvenir. Dans cet exemple, on voit assez que les circonstances, dont nous tâchons d'opérer le rappel, ne sont pas rendues présentes à l'esprit par l'effet immédiat de la volonté, puisqu'elles sont suggérées par quelques autres circonstances, avec lesquelles elles sont associées par les lois de notre constitution et indépendamment de notre volonté actuelle.

Mais quoique la suite de nos pensées soit dans la dépendance immédiate des lois de l'association, gardons-nous d'imaginer que la volonté n'ait, sur cette suite, aucune influence. Il est vrai que cette influence n'est pas directe et immédiate, comme un aspect rapide et superficiel de ce sujet pourroit d'a-

Digitized by Google

bord le faire présumer. Mais, pour être médiate et indirecte, elle n'en est pas moins réelle, et n'en a pas moins des effets nombreux et considérables. Il arrive même que le degré de cette influence, c'est-à-dire la plus ou moins grande capacité de différens individus pour agir par la volonté sur la suite de leurs pensées, est une des causes les plus frappantes de l'inégalité que l'on observe entre les esprits, et constitue en grande partie ce que l'on a coutume d'appeler la capacité intellectuelle.

De tous les actes volontaires par lesquels l'homme exerce cette influence, le plus facile à remarquer est celui par lequel il peut à son gré choisir l'une des pensées qui forment une suite, la retenir présente, et en faire l'objet particulier de son attention. Au moyen de ce pouvoir dont nous jouissons, non-seulement nous arrêtons une suite de pensées, qui sans cela auroit passé; mais souvent, à force de considérer le même objet, nous saisissons jusqu'aux moindres relations qu'il a avec nos idées, et nous faisons dériver ainsi le cours de nos pensées dans un canal nouveau. Je suppose, par exemple, que, dans un moment d'macti-

Digitized by Google

vité et d'indolence, le mot de *Newton* s'offre à moi. Il arrivera peut-être que ce mot amenera à sa suite, l'un après l'autre, les noms de plusieurs mathématiciens ou astronomes, ou ceux de quelques contemporains et amis de cet homme célèbre. Tous ces noms peuvent passer en revue devant moi, sans exciter beaucoup ma curiosité. Dans une autre disposition de mon esprit, le nom de Newton dirigera insensiblement mes pensées vers les principaux événemens de la vie de celui qui a attaché à ce nom toute sa gloire, et vers les traits les plus saillans de son caractère. Ou enfin, si mon esprit est plein d'ardeur et de force, mon attention se portera sur ses sublimes découvertes, et je m'engagerai insensiblement dans quelques recherches philosophiques. Chaque objet a avec d'autres des rapports frappans et faciles à saisir; mais en a aussi de moins apparens. Ceux-ci l'unissent à certains objets, que l'on n'aperçoit qu'avec peine, c'est-à-dire, en s'arrêtant quelque tems sur l'idée à laquelle ils sont associés et en l'envisageant sous divers points de vue.

Mais le principal pouvoir que nous exerçons sur la suite de nos idées, est fondé sur

Digitized by Google

l'influence de l'habitude. Les diverses habitudes de la pensée modifient les lois d'association. Cette influence est si grande, qu'on peut souvent juger du tour d'esprit d'un homme, ou de la tournure habituelle de ses pensées, par la manière dont il passe d'un sujet à un autre, soit en parlant, soit en écrivant. On sait aussi qu'un des effets de l'habitude est de fortifier tel ou tel principe d'association, au point de nous donner un empire assuré sur toutes celles de nos idées qui sont unies par ce rapport ; en sorte que lorsque l'une s'éveille, on est à peu près sûr que les autres paroîtront à la suite. Combien un orateur doit compter sur la faculté qu'a son esprit de former certaines associations, lorsque, dans une assemblée populaire, il se lève sans s'être préparé à parler, et qu'il entreprend d'occuper l'audience d'un discours plein de feu ou d'agréables saillies ! Cette confiance ne peut naître que d'une épreuve souvent et long-tems répétée, de la force qu'a acquise en lui le principe d'association dont il fait usage.

Jusqu'à quel point l'habitude modifie cette partie de notre constitution mentale, c'est ce que peuvent nous indiquer cer-

Digitized by Google

tains faits, familiers à tout le monde. Qu'un homme aspire à devenir habile dans l'art des calembours, il est très-rare qu'il échoue; c'est-à-dire, qu'il ne manque guères d'acquérir plus de facilité que les autres hommes, à rappeler, dès que l'occasion le requiert, plusieurs mots de sens différens, qui se ressemblent plus ou moins pour le son. Je suis porté à croire que ce qu'on nomme *esprit* tient à une habitude acquise par un procédé de même nature. Je ne nie pas que différens individus ne puissent être doués à cet égard de dispositions plus ou moins favorables. Mais je pense que, dans tous les cas, cette brillante qualité dépend d'une association plus forte entre certaines classes d'idées, qui donne à la personne qui l'a acquise, la faculté de commander à ces idées-là avec une promptitude que n'ont point les autres hommes. Il n'y a point d'exemple plus frappant de l'effet produit par certaines habitudes d'association, que la facilité que quelques personnes acquièrent pour la rime. Qu'un homme puisse exprimer ses pensées avec clarté et avec élégance, au sein de la gêne que la rime impose; c'est ce que l'on jugeroit impossible, si le fait ne

Digitized by Google

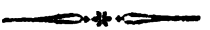
démentoit ce jugement. Une telle facilité suppose un empire vraiment étonnant sur les idées et sur les mots qui les expriment; cependant l'expérience fait voir que, pour l'acquérir, il n'y a pas besoin d'une longue pratique. Pope dit de lui, qu'il s'exprimoit non-seulement avec plus de concision, mais avec plus d'aisance, en vers rimés, qu'en prose (1).

Ce n'est pas seulement dans des objets de ce genre, ou dans des qualités légères et peu importantes, que se fait sentir l'influence des habitudes d'association. Toutes les fois que l'on invente, dans les beaux-arts, dans les arts mécaniques, dans les sciences; l'inventeur produit ou quelque nouvelle idée, ou quelque nouvelle combinaison d'idées anciennes. Ce succès s'obtient sans doute souvent par un procédé dont l'esprit ne peut

(1) « Quand une fois l'habitude est contractée, » rien de plus aisé que la pratique. Cicéron rapporte » qu'Antipater de Sidon faisoit des hexamètres sans » méditation; et qu'à l'instant où il vouloit parler » en vers, les mots couloient de source. A l'exemple » d'Antipater, on peut joindre celui des anciens rap- » sodes grecs, et des improvisateurs italiens. » Harris, *Phil. Inq.* 109. 110.

Digitized by Google

se rendre compte ; c'est-à-dire que l'invention peut être suggérée par quelqu'heureuse pensée, oubliée de celui qui l'a eue, et à laquelle, par conséquent, il ne peut plus rapporter l'origine de la suite qui l'a si fortement occupé. Mais lorsqu'un homme est doué d'une fertilité d'invention habituelle dans quelque art ou dans quelque science particulière ; lorsqu'il peut compter sur cette faculté inventive, toutes les fois qu'il a besoin de la mettre en jeu ; il faut qu'il ait acquis, par des habitudes studieuses précédentes, un empire assuré sur certaines classes d'idées, qui le mette en état de les rappeler à son gré et de les passer en revue. Ces diverses applications de la faculté d'association méritent d'être étudiées ; cette étude peut jeter du jour sur des procédés intellectuels souvent mal analysés. Par cette raison, je ferai quelques remarques sur les habitudes d'association dont dépendent l'esprit, l'art de rimer, la mémoire imaginative appliquée à la poésie, et l'invention scientifique.



Digitized by Google

SECTION IV.

Éclaircissemens relatifs à la théorie établie dans la section précédente.

I. *De l'esprit.*

L'ESPRIT, suivant Locke, « consiste à » assembler des idées, et à unir ensemble, » avec promptitude et d'une manière variée, » celles entre lesquelles on peut trouver » quelque ressemblance ou quelque convenance » (1). J'ajouterai à cette définition, par forme d'éclaircissement, et non de critique, que l'esprit suppose la faculté de rappeler à volonté les idées qu'il s'occupe à combiner. Je suis porté à croire qu'en ce genre, le plaisir qu'éprouvent ceux qui écoutent tient, en grande partie, à la surprise que leur cause l'espèce d'empire que l'homme d'esprit a acquis sur ses propres pensées, en certains cas où les autres sentent leur volonté sans influence.

L'effet doit au moins dépendre en partie de cette cause. Ce qui le prouve, c'est qu'un

(1) *Essai sur l'entendement humain, Liv. II. C. XI. §. 2.*

Digitized by Google

bon mot imprimé ne plaît pas comme celui qui échappe dans la conversation ; et que les traits d'esprit prémédités ne causent que du dégoût. Un mot fait aussi plus d'effet, lorsqu'il roule sur deux idées énoncées par deux personnes différentes. Le Dr. Campbell remarque qu'une fine répartie est bien plus piquante qu'une fine attaque (1). Dans ces différens emplois, l'esprit considéré d'une manière absolue est le même. Les relations qu'il saisit entre les idées sont également nouvelles. Mais dès qu'on y soupçonne de la préméditation et de l'apprêt, l'effet agréable diminue ou disparoît. Il y a des cas où un rapport inattendu entre deux idées peut plaire, sans aucun rapport avec les habitudes d'association de celui qui fait un tel rapprochement. Un bon mot fortuit ; celui par exemple, qui peut se présenter dans un jeu où l'on rapproche au hasard des mots ou des pensées ; peut amuser quelques momens. Mais en ce cas, c'est surtout la surprise que produit cet effet. On s'étonne d'une coïncidence fortuite qui offre quelque chose de

(1) Il observe aussi qu'une allusion qui réussit dans le feu de la conversation, ne vaut plus rien lorsqu'on l'imprime.

Digitized by Google

bizarre ou de neuf, et du rapport entre une question et une réponse qui n'ont point été ajustées à dessein l'une à l'autre.

Ce que Fuller rapporte des entretiens familiers de deux auteurs dramatiques célèbres, fait voir que ce biographe savoit combien la promptitude augmente l'effet que l'esprit peut produire. « Le talent de Ben » Johnson, » dit-il, « avoit besoin d'être » provoqué. Il falloit qu'il s'aiguillonnât en » quelque sorte lui-même. Il y avoit souvent » entre lui et Shakespear une lutte d'esprit, » dans laquelle l'un se présentoit comme » un galion espagnol, et l'autre comme un » vaisseau de guerre anglois. Johnson étoit » le galion ; il étoit d'une construction plus » forte et tout chargé d'érudition ; solide, » mais lent à la manœuvre. Shakespear, » semblable au vaisseau de guerre anglois, » étoit moins massif, mais meilleur voilier » et plus facile à manœuvrer, il savoit re- » virer de bord, et pincer le vent au besoin. » Son esprit prompt et inventif lui donnoit » beaucoup d'avantages » (1).

(1) *History of the Worthies etc.* (c'est-à-dire Histoire des hommes illustres d'Angleterre). London, 1662.

Digitized by Google

J'ai dit que l'effet agréable d'un trait d'esprit est augmenté lorsque les deux idées mises en rapport sont suggérées par deux personnes différentes. S'il s'agit d'un mot de conversation, on voit assez que cet accroissement d'effet vient de ce qu'en ce cas on ne peut point soupçonner de préméditation et d'apprêt. Mais, même dans un écrit, on éprouve quelque chose de semblable; et lorsque l'auteur s'exerce sur un sujet de son choix, il plaît moins par ses saillies, que si le sujet lui a été fourni par une autre personne (1). Le plaisir que fait une parodie n'existeroit plus, si l'on venoit à apprendre que la parodie et l'ouvrage parodié sont du même auteur. C'est peut-être que des idées rapprochées par la même personne n'indiquent rien d'extraordinaire dans ses habitudes intellectuelles. On peut soupçonner que les deux idées se sont offertes ensemble dès l'origine; et l'on sait assez que des liaisons de ce genre peuvent s'opérer dans les esprits les plus froids et les plus lents. Au contraire quand une personne fournit la pre-

(1) L'auteur cite en exemple le commentaire intitulé, *Key of the Lock. P. P. p.*

Digitized by Google

mière pensée et qu'un autre fournit le trait; on voit non-seulement une association piquante qui indique un esprit accoutumé à en faire, mais encore une espèce d'empire acquis sur cette faculté qui en rend l'emploi facile et agréable.

A l'appui de ces observations, on peut ajouter que plus un auteur est limité dans le choix de son sujet, et plus son esprit nous frappe. Ainsi l'effet de l'esprit ne dépend pas seulement des rapports inattendus qu'il saisit, mais de la surprise qu'excitent les dispositions, ou habitudes intellectuelles, nécessaires pour saisir ces rapports. En effet, plus on est circonscrit dans le choix de ses matériaux, plus un trait spirituel suppose d'empire sur les associations d'idées dont il dépend. Ainsi, d'après nos principes il doit causer aussi plus de surprise, et partant plus de plaisir (1).

(1) L'auteur en donne pour exemple les vers d'Addison à sir Godfrey Kneller sur son portrait de George I, où il compare le peintre à Phidias, et fait une espèce de parallèle entre l'histoire d'Angleterre et l'histoire mythologique des Grecs, écrit avec beaucoup d'aisance et de grâce, quoique son sujet fût très-limité. *P. P. p.*

Digitized by Google

Il me paroît donc en général que le plaisir, que nous fait ce rapprochement ou assemblage d'idées qu'on nomme esprit, est fort accru par la surprise que nous éprouvons, en voyant un esprit qui a acquis un empire absolu sur quelques principes d'associations, que nous sentons être en nous peu soumis à notre volonté. Nous envisageons ces saillies comme des tours d'adresse qui, dans l'ordre des choses intellectuelles, ont quelqu'analogie avec ceux des danseurs de corde. Le plaisir que nous font ces deux espèces de phénomènes s'explique en *partie* (je ne dis pas *entièrement*) par les mêmes principes.

Si ces remarques sont vraies, il s'ensuit que les hommes les plus lents à combiner leurs idées doivent être plus frappés que d'autres du talent de les combiner vîte et à volonté. Au contraire, ceux qui sont doués de ce talent en doivent être moins frappés. C'est peut-être par cette raison, plus que par jalousie de métier, que les diseurs de bons mots ne rient pas de ceux d'autrui.

On peut encore tirer de ces mêmes principes une conséquence, qui tend à limiter, ou plutôt à expliquer, une maxime de lord

Digitized by Google

Chesterfield. « Le véritable esprit ne fait ja-» mais rire. » Je crois cette maxime vraie, si on l'applique à l'esprit proprement dit et dépourvu de tout mélange de gaîté ou de satire (1), et s'il est question du rire qui se manifeste par des éclats. Mais les saillies de l'esprit excitent incontestablement le *sourire*, à peu près comme pourroit faire un tour d'adresse bien exécuté.

II. *De la rime.*

Le plaisir que nous fait la rime semble aussi dépendre en partie de la surprise. Nous sommes étonnés que le poëte ait acquis, sur la suite de ses idées, assez d'empire pour s'exprimer avec élégance, et avec une apparente facilité, dans les entraves de la rime. Dans les ouvrages où l'esprit et la gaîté dominent, cet artifice ajoute à l'effet. Des pensées badines en vers blancs (2) semblent in-

(1) *Gaîté ou satire.* J'ai tâché par ces deux mots d'exprimer le seul mot *humour* de l'original. Ce mot désigne l'espèce de ridicule qui s'attache aux caractères. *P. P. p.*

(2) On sait qu'en anglois les vers blancs sont employés souvent dans les poëmes sérieux, tels que le *Paradis perdu*, etc. *P. P. p.*

Digitized by Google

sipides. La rime embellit les vers de Pope et donne un nouveau charme aux traits brillans de son esprit.

Cependant le plaisir que procurent l'esprit et la rime ne dépend pas en entier de cette espèce de surprise, que font éprouver des habitudes d'association peu communes, lorsqu'on vient à les découvrir dans celui qui parle ou qui écrit. Quant aux saillies de l'esprit, elles doivent offrir en outre quelque analogie ou relation inattendue entre différentes idées. Il y a peut-être encore d'autres circonstances qui doivent concourir. Si la combinaison n'a d'autre mérite que de rapprocher deux idées qui n'ont point encore été mises en rapport, il en résultera sans doute un sentiment de surprise, mais jusques-là c'est plutôt une pensée bizarre qu'une pensée spirituelle. Le défaut d'analogie entre les idées rapprochées pourroit même porter à croire que leur réunion n'a pas été spontanément suggérée en vertu de quelque habitude particulière d'association, mais qu'elle est le fruit du travail ou de quelque heureux hasard. Ce que je dis à cet égard se réduit donc à ceci : lorsque la relation ou l'analogie saisie entre deux idées est d'une nature

Digitized by Google

propre à plaire, le plaisir est accru par cette espèce de surprise qu'on éprouve en voyant dans un autre des habitudes d'association qu'on ne retrouve point en soi. Si de l'esprit nous passons à la rime, nous trouverons aussi qu'une partie du plaisir qu'elle nous fait dépend du retour des mêmes sons. On voit souvent les enfans se plaire à répéter des mots qui riment entr'eux. Les hommes du peuple que la poésie n'affecte presque que par l'impression qu'elle fait sur l'oreille, sont si flattés de l'écho de la rime, qu'en lisant des vers mal faits d'ailleurs, ils suppléent à leurs défauts, en altérant la prononciation. Mais ce plaisir est fort accru par l'admiration que nous inspire le talent merveilleux du poëte, ou cette espèce d'empire qu'il doit avoir acquis sur la suite de ses idées et sur toutes les expressions du langage qui peuvent être employées, pour amuser ou pour instruire, sans violer toutefois les règles de la versification. Il y a quelques genres inférieurs de poésie, tels que les acrostiches et les bouts-rimés, dont cette espèce d'empire fait le principal mérite; ou en d'autres termes, qui ne plaisent presque, que parce qu'ils indiquent beaucoup de facilité à reproduire des

Digitized by Google

des idées par certaines habitudes d'association rares et extraordinaires. Quelquefois même des poëtes supérieurs aiment montrer leur facilité à rimer. Ils introduisent à la fin du premier des deux vers qui doivent rimer ensemble un mot, tel que dans la langue on en trouve très-peu qui se terminent par le même son (1).

Le plaisir que fait la rime, dans des poëmes sérieux, naît d'une réunion de circonstances que mon sujet ne m'appelle pas à rechercher en détail (2). Mais quelque partie de ce plai-

(1) Mr. Dug. Stewart cite ici en exemple Swift et l'auteur du poëme de Hudibras. *P. P. p.*

(2) Dans la poésie élégiaque, le retour des mêmes sons, et l'uniformité de la structure du vers qui en résulte, sont fort bien assortis à l'état inactif de l'ame, à la succession lente et uniforme des idées, que produit une passion tendre et mélancolique. Aussi voit-on les poëtes latins, quoique la rime soit étrangère à leur langue, affecter dans ce genre de poésie, quelques rapprochemens de sons, qui y ont beaucoup de rapport.

Memnona si mater, mater ploravit Achillem,
Et tangant magnas tristia fata deas;
Flebilis indignos Elegeia solve capillos
Heu nimis ex vero nunc tibi nomen erit.

Il seroit facile d'en donner beaucoup d'autres exemples, en parcourant les Élégies d'Ovide et de Tibulle.

Digitized by Google

sir provient certainement de la surprise, que nous causent des habitudes d'associations, qui mettent le poëte en état de s'exprimer avec grâce et avec aisance, malgré les étroites limites qui bornent le choix de ses expressions. Cela est si vrai, que dès qu'on aperçoit, ou dans l'expression ou dans l'idée, quelqu'apparence de gêne, le plaisir diminue. Il faut pour nous plaire, que les pensées naissent d'elles-mêmes à la suite les unes des autres, et que la rime ne paroisse qu'une circonstance accidentelle. On peut faire la même remarque sur la mesure du vers. Un vers parfait ne paroît pas le fruit du travail, mais l'ouvrage de la nature, ou plutôt de l'inspiration. Dans les excellens vers de Pope, l'idée est exprimée avec aussi peu d'inversion, avec autant de brièveté, de précision et de propriété, qu'elle auroit pu l'être en prose. On diroit que, sans le moindre effort de la part du poëte, les mots se sont d'eux-mêmes arrangés en nombres harmonieux (1). Cette facilité, il est vrai,

(1) L'auteur applique ici ces deux vers :

While still a child, nor yet a fool to fame,
I lisp'd in numbers, for the numbers came.

« Quand j'étois encore enfant, et que la renommée ne m'avoit

Digitized by Google

peut n'être qu'apparente ; et il est probable que c'est le cas le plus fréquent. Il est même vraisemblable que, dans les meilleurs ouvrages de poésie, la rime a eu quelque influence, non-seulement sur le choix des mots, mais encore sur celui des idées. Dans les ouvrages de prose, l'auteur suit, sans s'en écarter, le plan qu'il s'est tracé. Dans un poëme, au contraire, la rime le détourne sans cesse; elle le tiraille, pour ainsi dire, à droite et à gauche, en lui suggérant des idées qui ne naissent pas du fond du sujet. C'est, je pense, le sens d'une comparaison de Butler, qui compare les vers à un vaisseau et la rime au gouvernail qui le dirige dans sa course (1). Mais quoique cela soit vrai, le poëte doit employer tout son art à le cacher. S'il se voit contraint, par la rime, d'introduire une idée superflue, ou une expression impropre; il aura soin de la dérober

» point encore séduit; déjà je balbutiois des vers; car les vers » s'offroient d'eux-mêmes à moi. »

Il semble qu'on pourroit substituer le nom de Racine à celui de Pope, dans le passage auquel cette note se rapporte; et qu'il exprimeroit bien le caractère de sa versification. *P. P. p.*

(1) Rhymes the rudder are of verses
With which, like ships, they steer their courses.

Digitized by Google

en quelque sorte aux regards, en la plaçant dans le premier et non dans le second des deux vers qui se correspondent. La raison en est que le lecteur, supposant naturellement que les vers ont été faits dans l'ordre où il les lit, soupçonne plutôt le second vers d'être ajusté sur le premier, que le premier d'être ajusté sur le second. Ainsi ce léger artifice du poëte suffit pour en imposer à l'attention légère du lecteur (1).

Ces observations se trouvent confirmées par le goût qu'ont eu les poëtes de quelques nations, pour joindre l'allitération (2) à la rime, comme un caractère essentiel du vers. Le Dr. Beattie observe, que « quelques an-

---

(1) Qui peut douter que dans ces vers de Pope, le premier n'ait été fait pour le second?

A wit 's a feather, and a chief a rod;
An honest man 's the noblest work of God.

Un bel esprit est une plume, un chef est une verge,
Un honnête homme est le plus noble ouvrage de Dieu.

Si le premier de ces vers, ou tel autre vers aussi insignifiant, avoit été placé après celui qui le suit; ces deux vers auroient paru fort mauvais, même aux lecteurs d'un goût peu délicat.

(2) Il a été question de cette figure de langage dans la section II de ce chapitre, p. 22. *P. P. p.*

Digitized by Google

» ciens poëmes anglois sont plus caractérisés » par l'allitération, que par aucune autre » circonstance poétique. Dans les ouvrages » de Langland, la rime est souvent tout-à-» fait négligée; et ses informes anapestes, » assez peu soignés; mais cet auteur semble » s'être fait une règle constante d'insérer » dans chaque vers au moins trois mots com-» mençant par la même lettre. » Dans la poésie islandoise, l'allitération est envisagée comme aussi essentielle que la rime (1). L'auteur qui rapporte ce fait, indique plusieurs autres gênes imposées au poëte en cette langue, qui doivent en rendre la versification fort difficile. Ces gênes se présentent à nous comme tout-à-fait arbitraires et

(1) « La poésie Islandoise exige deux choses; des » mots qui aient les mêmes lettres initiales, et des » mots qui aient le même son. Elle se divisoit en » stances, dont chacune étoit composée de quatre » *couplets* *. Chaque *couplet* étoit composé de deux » *hémistiches*, chacun desquels contenoit six syllabes, » Le poëte n'avoit pas la liberté de passer ce nombre, » à moins d'une absolue nécessité. » Voy. VAN TROIL. *Letters etc.* (c'est-à-dire, Lettres sur l'Islande) p. 208.

* *Couplet* en anglois signifie deux vers de même rime qui se suivent et forment un sens terminé. Il semble qu'ici le sens seroit plus clair, si l'on pouvoit supposer que *couplet* signifie simplement un vers qui rime avec deux autres. *P. P. R.*

Digitized by Google

capricieuses. S'il est vrai qu'elles soient telles, le plaisir de celui qui lit ou qui entend réciter de tels vers doit dépendre en entier de la surprise que lui cause la facilité du poëte à composer dans ces entraves; en d'autres termes, de la surprise que produit l'empire que le poëte a acquis sur ses pensées et ses expressions. Dans la rime angloise, je conviens que la coïncidence des sons est agréable d'elle-même. Et je me borne à dire que cette espèce de plaisir est augmenté par la circonstance dont je viens de parler (1).

III. *De la mémoire imaginative* (2) *appliquée à la poésie.*

On remarque chez quelques personnes une autre habitude d'association d'idées très-remarquable, qui est le fondement de l'application de la mémoire imaginative à la

(1) Ce que l'auteur dit de la rime angloise, semble pouvoir s'appliquer immédiatement à la rime françoise. *P. P. p.*

(2) Relativement à cette expression *Mémoire imaginative*, le lecteur est prié de jeter les yeux sur les distinctions et éclaircissemens qui se trouvent à la fin de la I.ère section de ce chapitre, p. 17. *P. P. p.*

Digitized by Google

poésie. Ce talent ressemble à l'esprit à quelques égards et en diffère à d'autres.

Le plaisir que nous font les saillies de l'esprit est, à un égard, tout semblable à celui que nous font les allusions poétiques. Dans l'un et l'autre cas, c'est une analogie saisie entre deux objets. Mais ces deux moyens de faire sur nous une impression agréable diffèrent à un autre égard. L'homme d'esprit a en vue de combiner deux idées analogues, et ne va point au-delà (1). Au contraire une allusion, du moins dans la poésie sérieuse, ne peut être admise, qu'autant qu'elle éclaire ou qu'elle embellit le sujet principal auquel on l'applique. Si elle réunit ces deux avantages, l'allusion a tout le mérite dont elle est susceptible. Si elle ne possède ni l'un ni l'autre, comme plusieurs de celles qu'on trouve dans Cowley et dans Young, la mémoire imaginative du poëte n'est plus que de l'esprit.

Ces distinctions peuvent fournir une règle relative aux allusions poétiques, à laquelle

(1) Je parle de l'esprit sans mélanges d'autres qualités et non de l'esprit mêlé d'une gaîté satirique (*humour*), avec laquelle il s'allie le plus souvent.

Digitized by Google

on n'a pas toujours fait assez attention. Il arrive souvent que deux choses ont entr'elles de l'analogie à plus d'un égard. En ce cas elles fournissent l'occasion la plus favorable de montrer de l'esprit. Dans la poésie sérieuse au contraire, quelque frappantes que soient ces diverses analogies, et quelque facilité que donne chacune d'elles de saisir des rapports brillans; je crois qu'une seule allusion ne doit jamais offrir qu'une seule analogie. Si le poëte en use autrement et présente plusieurs rapports à la fois, il décèle une affectation d'esprit vicieuse, c'est-à-dire qu'il paroît ne s'occuper qu'à saisir des analogies, au lieu de songer à éclairer son sujet et à l'embellir.

J'ai défini la mémoire imaginative, la faculté d'associer des idées par les relations de ressemblance et d'analogie. On trouvera sans doute cette définition trop générale, et trop voisine de celle qu'on donne ordinairement de l'esprit. Afin de la mieux limiter, voyons quelles sont les circonstances qui nous plaisent dans les allusions poétiques. Comme ces allusions sont suggérées par la mémoire imaginative, et présentent les sujets les plus intéressans auxquels elle

Digitized by Google

s'applique, il est probable que les règles communes de la critique jetteront quelque jour sur la nature de cette faculté.

1. Une allusion plaît, lorsqu'elle éclaire un sujet obscur. En conséquence, les allusions aux choses matérielles, lorsqu'on traite un sujet intellectuel, plaisent plus que celles par lesquelles, dans un sujet matériel, on nous transporte au monde intellectuel. Mason, dans son Ode à la mémoire, compare l'influence de cette faculté sur nos idées à l'autorité d'un général sur ses troupes (1). L'allusion seroit-elle aussi agréable, si pour décrire un général rangeant son armée en bataille, on l'avoit comparé à la mémoire développant la suite des idées dont elle est dépositaire?

On a comparé l'effet que produit la traduction littérale et sans vie d'un ouvrage de génie, à l'aspect qu'offrent les personnages d'une belle tapisserie, lorsqu'on regarde la pièce du côté de l'envers. Cette allusion est ingénieuse et heureusement conçue. Il ne

(1) . . . . . Thou, whose sway
The thronged ideal hosts obey,
Who bidst their ranks now vanish; now appear,
Flame in the van, or darken in the rear.

Digitized by Google

faut pas croire cependant, que le plaisir qu'elle nous fait dépende uniquement du rapport de ressemblance, ou de l'analogie saisie entre deux objets éloignés. Il dérive en grande partie du jour que cette comparaison répand sur la pensée de l'auteur. La preuve en est qu'il ne viendra jamais à l'esprit de qui que ce soit, en décrivant une pièce de tapisserie, de comparer la différence de l'endroit à l'envers, à celle qu'on peut saisir entre un original et sa traduction.

Cicéron, et Locke après lui, cherchant à faire comprendre la difficulté qu'on éprouve lorsqu'on veut fixer son attention sur soi-même, ont comparé l'esprit à l'œil, qui voit aisément ce qui l'entoure, mais qui lui-même ne peut se voir. Comparer inversement l'œil à l'esprit sous ce rapport, seroit une vraie absurdité.

On a beaucoup admiré, et avec raison, une allusion de Pope, qui compare la curiosité du jeune âge, dans l'étude des sciences, à celle d'un voyageur qui gravit les Alpes. Que deviendroit cette allusion, si les Alpes, au lieu de servir à éclairer ce sujet, étoient le principal objet à décrire ?

Toutefois, quoique cette règle soit vraie

Digitized by Google

en général, je dois avouer qu'on peut citer des exemples, tirés des ouvrages de nos poëtes les plus célèbres, où l'allusion passe du monde matériel au monde intellectuel ou moral. Mais c'est le très-petit nombre; et on n'en trouve point de pareils dans les poëmes descriptifs ou didactiques. Ils se rencontrent dans ceux qui ont été dictés par quelque passion particulière, ou qui sont destinés à peindre certaines dispositions singulières de l'ame. C'est ainsi, par exemple, qu'un homme mélancolique, dont la vie a été troublée par des malheurs sans nombre, est disposé à moraliser sur tous les événemens, sur tous les phénomènes de la nature; et cela parce que son attention est plus habituellement fixée sur la vie humaine et sur tout ce qui se rapporte aux règles de conduite, que sur les objets matériels qui l'entourent. Tel est ce duc banni qui, dans Shakespear, donne aux arbres un langage, aux ruisseaux des pensées, aux pierres du sentiment (1).

(1) Finds tongues in trees, books in the running brooks,
Sermons in stones, and good in every thing.
SHAKESPEAR, dans la pièce intitulée,
As you like it,

Digitized by Google

Mais c'est là un état de l'ame évidemment altéré. Et l'on peut assurer que ces allusions ne nous plaisent pas tant par elles-mêmes, que par la peinture du caractère dont elles expriment quelques traits.

2. Une allusion plaît, lorsqu'elle offre à l'esprit une image neuve et belle. L'analogie ou la ressemblance qu'on saisit entre une idée imprévue et le sujet principal, d'elle-même est agréable, et il faut que cette analogie existe, pour justifier l'auteur de passer ainsi d'un sujet à l'autre; mais ce plaisir est beaucoup plus vif, lorsque l'image est en même temps une image belle. Il me semble que l'allusion suivante, qu'on trouve dans une tragédie de M. Home, réunit tous les genres de mérite.

L'espérance et la crainte règnent tour à tour dans son sein,
Comme on voit l'ombre et la lumière, sur les champs ondoyans,
Se poursuivre tour à tour, lorsque les nuages, qui volent dans les airs,
Tantôt cachent le soleil et tantôt lui ôtent son voile (1).

(1) — Hope and fear, alternate, sway'd his breast,
Like light and shade upon a waving field,
Coursing each other, when the flying clouds
Now hide, and now reveal the sun.

Digitized by Google

L'analogie est parfaite : non-seulement entre la lumière et l'espérance, entre l'ombre et la crainte ; mais encore entre la rapide succession de l'ombre et de la lumière, et les agitations rapides et successives de deux émotions opposées. En même tems, l'image nouvelle que nous offre le poëte est une des plus belles et des plus frappantes qu'il pût choisir dans la nature.

Ce qui vient d'être dit peut faire sentir pourquoi l'on suppose communément, que les matériaux qu'amasse la mémoire imaginative sont empruntés du monde matériel. L'esprit s'exerce dans un champ plus étendu, et se plaît à faire des combinaisons entre des idées de toute espèce, quelle que soit leur nature et leur origine. Au contraire la mémoire imaginative passe le plus souvent du monde moral et intellectuel au monde sensible. C'est ce genre d'allusions qui fait le charme de la poésie. En limitant ainsi la mémoire imaginative, on verra qu'elle suppose, dans un esprit qui en est éminemment doué, une observation étendue des objets naturels, et une disposition à en recevoir de fortes impressions. C'est par ce double moyen qu'on acquiert un abondant magasin

Digitized by Google

d'images, et que ces images se présentent d'elles-mêmes, toutes les fois que l'esprit est occupé d'un sujet avec lequel elles ont de l'analogie. De là vient sans doute, que presque toujours le génie poétique se trouve joint à une sensibilité exquise aux beautés de la nature.

Je ne quitterai pas ce sujet, sans faire remarquer, que l'on peut attribuer à la mémoire imaginative deux qualités distinctes, la *vivacité* et la *richesse*. La vivacité se rapporte à la promptitude de l'association. La richesse à la multitude et à la variété des idées associées.

Digitized by Google

IV. *De l'invention dans les arts et dans les sciences.*

La faculté d'inventer dans les arts et les sciences a beaucoup de rapport avec celles dont dépendent l'esprit et la mémoire imaginative appliquée à la poésie. Toutes ces facultés supposent un empire acquis sur certaines classes d'idées, qui chez les hommes ordinaires ne sont pas aussi dociles et soumises à la volonté. Cet empire est pour toutes le résultat de l'habitude et non une disposition primitive.

Le procédé de l'esprit dans l'invention scientifique sera pris en considération sous l'article du raisonnement; ici, je me bornerai à quelques remarques détachées liées au sujet dont nous venons de nous occuper.

Avant tout, il est à propos d'insister sur la distinction à faire entre l'invention et la découverte. La première produit quelque chose qui n'existoit pas auparavant. La seconde met en lumière quelque chose qui existoit, mais qui jusqu'alors avoit échappé à l'observation. Otto de Gérike, et Sanctorius ont inventé, l'un la pompe pneumatique,

Digitized by Google

l'autre le thermomètre; Newton et Gregory ont inventé le télescope à réflexion; Galilée a découvert les taches du soleil; Harvey a découvert la circulation du sang. Ainsi, ce sont les perfectionnemens des arts que l'on nomme proprement des *inventions;* on appelle *découvertes* des faits mis en lumière au moyen de l'observation.

Ces mots, appliqués aux objets purement intellectuels, conservent par analogie le double sens que nous venons de déterminer. Comme la vérité est éternelle, immuable, comme son existence ne dépend nullement de notre opinion; lorsqu'un homme met en lumière quelque vérité inconnue jusqu'à lui, on dit qu'il la découvre. Mais lorsqu'un homme imagine une méthode nouvelle pour arriver à la découverte de la vérité, on l'appelle inventeur. Pythagore, dirons-nous, découvrit la quarante-septième proposition du premier livre d'Euclide; Newton découvrit le théorème binomial : mais il a inventé la méthode des premières et dernières raisons; il a aussi inventé la méthode des fluxions (1).

(1) C'est comme on sait le nom, par lequel Newton

En

Digitized by Google

En général, toute espèce de progrès ou d'avancement dans la connoissance est envisagé comme une découverte. Tout procédé nouveau, par lequel nous produisons quelque effet, ou par lequel nous atteignons une fin proposée, est considéré comme une invention. Par conséquent, les découvertes dans la science, à moins qu'elles ne soient l'effet du hasard, supposent l'exercice de l'invention. Voilà pourquoi ce mot *invention* s'emploie communément pour exprimer l'originalité du génie dans les sciences, aussi bien que dans les arts. C'est dans ce sens général qu'il est pris dans les observations suivantes.

Toutes les fois qu'il y a invention, il y a, disions-nous, quelque idée nouvelle, ou quelque nouvelle combinaison d'idées anciennes, produite et mise en lumière par l'inventeur. Et quoique celui-ci puisse ignorer ce qui se passe en lui et n'être pas en état d'en rendre compte, nous pouvons néanmoins affirmer, qu'un homme, qui jouit d'une fertilité d'invention habituelle, dans un art

---

et les géomètres anglois désignent le calcul appelé différentiel par les allemands et par la plupart des mathématiciens du continent. *P. P. p.*

Digitized by Google

ou dans une science particulière, et qui peut s'y fier au besoin, doit avoir acquis, par ses habitudes studieuses, un certain empire sur cette classe d'idées qu'il met en jeu et dont il se sert à volonté. Comment a-t il acquis cet empire? C'est là peut-être ce qu'il est impossible de dire et d'expliquer d'une manière complète. Il me semble cependant que ce doit être principalement par les deux moyens suivans; premièrement, il peut, par quelques habitudes spéculatives, avoir ordonné ses connoissances, de manière à faciliter la combinaison des idées relatives à l'objet qui l'occupe; secondement, il peut avoir appris, par expérience, certaines règles générales, au moyen desquelles il dirige la suite de ses pensées de la manière la plus propre à lui faire rencontrer ce qu'il cherche.

I. Je n'insisterai pas ici sur le premier moyen, dont j'aurai occasion de parler en traitant de la mémoire. Il suffit à mon but de faire remarquer, que l'habitude de réfléchir et de se livrer à des vues spéculatives tend à classer nos idées, en rapportant les faits et les verités particulières à des principes généraux; or c'est le plus souvent du rapprochement et de la comparaison des idées,

Digitized by Google

que naissent les découvertes : on peut conclure de là que les connoissances d'un philosophe, accoutumé à réfléchir de la sorte, sont plus favorables à l'invention, que celles d'un homme tout-à-fait étranger à ces combinaisons systématiques, en supposant de part et d'autre la même étendue de lumières.

Pour se faire une juste idée de l'influence, qu'a sur l'invention, la combinaison des idées acquises ; il suffit de voir les ressources que le danger suggère aux hommes les moins ingénieux. Il est évident, à ce qu'il me semble, que quand la nécessité devient la mère de l'invention, c'est principalement parce qu'elle concentre l'attention sur une certaine classe d'idées ; qu'elle nous force à les envisager sous toutes les faces, et à les combiner sous toutes sortes de formes. Comme une même idée est unie par différens rapports, à une infinie variété d'autres idées ; elle peut, selon les circonstances, en rappeler une en un certain moment, et en un autre moment, une autre. Lorsque nous fixons long-tems notre attention sur la même idée, nous obtenons successivement toutes celles avec lesquelles elle est unie par quelque rapport : par ce moyen, nous nous trouvons

Digitized by Google

en possession d'une abondante provision de matériaux, que notre faculté de juger et de raisonner peut employer à notre avantage. L'effet de la division du travail, pour multiplier les inventions dans les arts mécaniques, s'explique en partie par ce principe. Cette division borne l'attention à un objet unique, et rend familières à l'esprit toutes les combinaisons d'idées, qui sont unies à cet objet par quelque rapport.

Ces observations nous conduisent à remarquer une différence importante entre l'esprit et la faculté d'invention. Celle-ci dépend le plus souvent d'une combinaison d'idées, liées entr'elles par des principes d'association, difficiles à mettre en jeu, mais que le danger éveille presque toujours. Au contraire, c'est aux associations faciles et légères, que l'on doit les saillies de l'esprit, c'est en l'absence de toute espèce d'inquiétude que les idées se combinent sous cette forme. « Si vous avez » de l'esprit, » dit lord Chesterfield, « il » coulera de source, vous n'avez que faire » de le chercher. C'est ici le contraire de la » maxime de l'Évangile : *cherchez, et vous* » *ne trouverez pas.* » On observe en conséquence qu'un léger degré d'ivresse est favo-

Digitized by Google

rable à ces saillies. Ce trouble imperceptible suffit pour empêcher l'attention de se fixer. Par là même aussi il est très-défavorable à l'invention. De là vient que ceux qui ont la réputation d'esprit sont communément des hommes confians qui, comptant sur leurs moyens, laissent leurs idées suivre leur cours naturel, et hasardent en société tout ce qui leur passe par la tête. Ceux qui ont plus de goût et de modestie sont ordinairement plus timides; ils se gardent de hasarder dans une société mêlée les traits qui s'offrent à leur pensée; ou s'ils ont la tentation d'y briller, il est rare qu'ils y réussissent. Mais ces mêmes hommes, dans un cercle d'amis, où ils ne craignent pas de se livrer, sont souvent très-agréables. Leur vivacité s'allie à un jugement sûr et délicat, qui y donne plus de prix.

Qu'un homme d'esprit fasse effort pour se surpasser, ses saillies seront peu naturelles et cesseront de plaire : il cherche trop loin sa pensée. Il donne à ses facultés intellectuelles à peu près la disposition qu'exige l'acte d'inventer; il a plutôt du génie que de l'esprit. Le célèbre critique Johnson appeloit *poëtes métaphysiques* ceux qui cher-

Digitized by Google

choient à plaire par ces tournures affectées.

Il y a des hommes qui sont habituellement doués de la faculté d'inventer, au même point où les autres le sont quand le danger les presse. Toutes ces idées associées, qui ne se présentent à ceux-ci, dans leur état ordinaire, qu'avec beaucoup de lenteur et de travail ; qui exigent de leur part un effort pénible d'attention et de mémoire ; s'offrent d'elles-mêmes aux premiers, en vertu d'un arrangement systématique des matériaux de leurs connoissances. La manière instantanée, dont s'exécutent ces combinaisons difficiles, frappe souvent d'étonnement ; on est tenté de l'attribuer à une sorte d'inspiration. Mais n'oublions pas, que l'habitude de s'occuper d'un objet donne de l'intérêt aux moindres circonstances qui y ont rapport, et nous force à les observer. Les choses les plus communes, les événemens les plus simples, mettent en activité nos facultés intellectuelles, et les dirigent vers leur emploi habituel. Ainsi peu à peu la mémoire entasse, conserve des souvenirs, et fournit au besoin une multitude de rapports, saisis et observés entre le sujet de nos méditations et tout ce que l'expérience a pu nous fournir pendant le cours de nos recherches.

Digitized by Google

II. J'ai dit, en second lieu, que l'invention peut être facilitée par des règles générales, qui apprennent à celui qui a fait une recherche à diriger convenablement la suite de ses pensées. Ces règles (que la logique devroit s'occuper à recueillir) seront prises en considération, lorsque nous examinerons quels sont les procédés intellectuels qui servent à la découverte de la vérité. Je me bornerai ici à quelques remarques destinées à faire voir, combien l'invention dépend de la culture et de l'habitude; même dans les sciences, dans lesquelles on suppose généralement que tout dépend du génie et de la nature.

Quand nous considérons les découvertes géométriques des anciens, sous la forme sous laquelle elles nous ont été transmises dans la plupart de leurs ouvrages; il est rare que nous puissions reconnoître et suivre les pas par lesquels ils y sont parvenus. Et véritablement les objets dont s'occupe cette science ressemblent si peu à ceux qui servent aux autres de sujet, qu'en entrant dans une telle étude, il n'est pas étrange qu'un commençant en soit ébloui, qu'il se fasse une idée exagérée du génie de ses inventeurs,

Digitized by Google

de ces hommes pleins de sagacité, qui ont mis au jour un si grand nombre de vérités abstraites, profondes, éloignées de tout ce qui s'offre à la pensée dans le cours ordinaire de la vie. Cependant nous voyons que, dans le tems même où l'analyse des anciens étoit ignorée des modernes, les mathématiciens, qui avoient dirigé leur attention sur la marche de l'esprit humain dans la recherche de la vérité, étoient conduits, par le seul raisonnement, à présumer que les découvertes des géomètres grecs ne s'étoient point d'abord offertes à eux dans l'ordre qu'ils ont adopté pour les exposer. L'opinion la plus généralement reçue étoit, qu'ils avoient possédé une méthode secrète pour ce genre de recherche; qu'ils avoient eu soin de la cacher à tout l'univers; et qu'ils avoient publié les résultats de leurs travaux sous la forme qu'ils avoient jugée la plus propre à exciter l'admiration des lecteurs. « O qu'il seroit heureux » s'écrie Pierre Nugnez (1), « que ceux qui ont » écrit sur les mathématiques, eussent ex- » posé leurs découvertes par la même mé- » thode et avec les mêmes raisonnemens,

(1) Ou Nonius.

Digitized by Google

» qui leur ont servi à les faire, et non comme » ces ouvriers, dont parle Aristote, qui montrent leurs machines, en cachant les ressorts et les rouages qui les font mouvoir, » afin de se faire plus admirer ! En tout art » l'invention est bien différente de l'exposition. Il ne faut pas croire en général que » les propositions d'Euclide et d'Archimède » aient été inventées de la manière dont ces » auteurs les exposent? (1) » Le rétablissement de l'analyse des anciens, par quelques mathématiciens modernes, (2) a justifié en

(1) *O quam bene foret, si qui in scientiis mathematicis scripserint auctores, scripta reliquissent inventa sua eadem methodo, et per eosdem discursus, quibus ipsi in ea primum inciderunt; et non, ut in mechanica loquitur Aristoteles de artificibus, qui nobis foris ostendunt suas quas fecerint machinas, sed artificium abscondunt, ut magis appareant admirabiles. Est utique inventio in arte qualibet diversa multum a traditione; neque putandum est plurimas Euclidis et Archimedis propositiones fuisse ab illis ea via inventas, qua nobis illi ipsas tradiderunt.* Voyez d'autres passages de même teneur cités d'après divers auteurs par le Dr. Simson, dans la préface de ses *Lieux plans d'Apollonius*, (*Restoration of the Loci plani of Apollonius Pergæus, Glasgow, 1749.*)

(2) L'auteur dit, « par quelques mathématiciens

Digitized by Google

partie cette opinion. On a compris à quel point cette méthode a pu aider les géomètres grecs; et on a vu des exemples frappans des succès que l'on en pouvoit encore obtenir.

La solution des problèmes, dira-t-on, n'est qu'une des manières dont l'invention mathématique se déploie. La découverte des vérités nouvelles est ce qu'on doit le plus admirer dans un génie original. Or la méthode d'analyse ne nous apprend pas comment les anciens sont parvenus à ces vérités.

Pour lever entièrement cette difficulté,

» *de ce pays*, » c'est-à-dire, je pense plus particulièrement *de l'Ecosse*. En effet ce pays a produit des professeurs de mathématiques fort attachés à la méthode des anciens, qui l'ont développée et pratiquée avec succès, en particulier Matthieu Stewart, père de celui dont nous traduisons l'ouvrage. On a de lui entre autres, un ouvrage sous ce titre: *Propositiones geometricæ, more veterum demonstratæ, ad geometriam antiquam illustrandam et promovendam idoneæ, Edinb. 1763.* Du reste l'Angleterre comme l'Écosse, a fourni des amateurs zélés de la méthode des anciens géomètres. Tel fut, par exemple, lord Stanhope, père de lord Stanhope actuel. On peut voir comment il s'exprimoit là-dessus en écrivant à un savant ami. *Notice de la vie et des écrits de* Le Sage, qui se trouve *à Genève, chez J. J. Paschoud. 1805. p. 477. P. P. p.*

Digitized by Google

en parcourant en détail toutes les méthodes par lesquelles on peut mettre en évidence des théorèmes nouveaux, il faudroit nous engager dans des recherches étrangères au sujet de cet ouvrage. Mais il suffira de faire remarquer une circonstance, qui jette du jour sur le procédé d'invention que nous avons en vue, et qui le présente sous un aspect moins mystérieux. La solution des problèmes est la source la plus abondante de découvertes. Lors même qu'en se livrant à la recherche d'une solution, on manque son but principal, il est rare que ce travail ne fasse apercevoir des rapports nouveaux entre les quantités que l'on considère (1). Car le

(1) Le traducteur hasardera ici une remarque, à l'appui de celle que l'auteur vient d'exposer. Si l'on conçoit bien l'objet de la géométrie pure, on verra que cette science ne suppose point de problèmes. Ceux-ci peuvent aisément être convertis en théorèmes, et n'ont d'autre but que de faire concevoir une opération comme possible, ou de développer une propriété sous une forme commode. Mais cette forme excite l'attention, par des idées d'application, étrangères à la géométrie pure. Par là même il convient souvent de la préférer. C'est une des maximes de l'art d'inventer. Voyez mes *Essais de philosophie, à Genève chez J. J. Paschoud, T. II. p. 156. 157. P. P. p.*

Digitized by Google

point le plus important est de concentrer son attention sur un seul objet, de réprimer le penchant qui nous entraîne dans la dissipation, de contenir nos pensées errantes et vagabondes ; parce que cette dissipation habituelle, qu'on observe chez la plupart des hommes, rend leurs travaux stériles, et fait disparoître tous les avantages qu'eux-mêmes et les autres auroient pu retirer d'une suite de pensées bien ordonnées. Il faut dire encore que plusieurs théorèmes ont été trouvés par la voie de l'analogie ; plusieurs ont été cherchés à la suite de quelques vérités précédemment connues, par quelqu'altération ou généralisation de l'hypothèse ; plusieurs ont été obtenus par une espèce d'induction. L'exposition de ces divers procédés, seroit non-seulement propre à suggérer des remarques curieuses et nouvelles, mais elle tendroit à diminuer cette aveugle admiration pour le génie original, qui est un des principaux obstacles aux progrès de la science.

L'histoire de la philosophie naturelle, avant et après le chancelier Bacon, fait assez voir combien l'étude de la méthode seconde le génie dans le travail de l'invention et mul-

Digitized by Google

tiplie les découvertes (1). En toute espèce de science, quiconque a des succès dans les recherches qu'il entreprend, et l'obtient par un travail uniforme et régulier, prouve clairement par-là même qu'il dirige ces recherches par des règles générales, et que c'est à ces règles qu'il doit en partie l'avantage qu'il a d'y réussir. Il est vrai que souvent l'inventeur n'a point énoncé disertement quelques-unes des règles qu'il suit; il peut même arriver qu'il ne s'aperçoive pas du parti qu'il en tire; mais elles lui sont incontestablement d'un grand secours; et cela résulte de la marche uniforme à laquelle il assujettit son génie. A mesure que ces règles lui seront révélées à lui-même par ses propres mé-

(1) On peut conclure de plusieurs passages de Newton qu'il avoit beaucoup réfléchi sur la méthode; en particulier que les ouvrages de Bacon lui étoient bien connus, et que quelques-unes de ses expressions lui étoient devenues familières. Par exemple, dans un mémoire inséré dans les *Transact. philos.*, il dit à propos de la vérification de son opinion sur la diverse réfrangibilité des rayons décomposés par le prisme, qu'il en est venu à une expérience décisive; et il se sert en cette occasion d'un mot emprunté de Bacon : *me tandem adduxit ad experimentum crucis.* Voy. *Is. Newtoni Opuscul. T. II. p. 283. P. P. p.*

Digitized by Google

ditations, ou que d'autres observateurs, sous le nom de logiciens, les auront déduites d'un examen attentif de ses découvertes; les facultés inventives, qui sembloient propres à un seul homme, pourront être mises à la portée de tous, et ceux qui se livreront aux mêmes recherches pourront y avoir le même succès.

Les remarques suivantes, qu'un artiste philosophe a faites à l'occasion de la peinture, peuvent être étendues, avec de légères modifications, à tous les emplois de l'intelligence.

« Ce que nous appelons *génie*, ne commence pas au point où finissent les règles, » envisagées d'une manière abstraite; mais » où les règles connues, vulgaires, rebattues ne sont plus applicables. Il faut bien, » de toute nécessité, que les ouvrages de » génie, comme tout autre effet, aient une » cause et soient assujettis à des règles. Ce » ne peut être par hasard, que sont produites, avec constance et certitude, des » choses excellentes; car la constance et la » certitude sont étrangères au hasard. Mais » les règles qui président au travail des » hommes d'un talent extraordinaire, qu'on

Digitized by Google

» a coutume d'appeler génie, sont telles, que
» ces hommes les découvrent seuls, à l'aide
» de leur observation personnelle ; ou bien
» elles sont d'une texture si délicate, qu'il
» n'est pas aisé de les manier et de les ex-
» primer par des mots.

» Quelle que soit la délicatesse de ces
» règles, quelque difficulté que l'on éprouve
» à les coucher par écrit, elles n'en sont
» pas moins aperçues et senties par le génie
» de l'artiste ; et il travaille d'après ces
» règles, avec autant de sûreté, que si elles
» avoient été revêtues d'un corps et fixées
» sur le papier. Il est bien vrai, que ces
» principes fins et délicats ne peuvent pas
» être rendus palpables, comme les règles
» les plus grossières de l'art : mais il ne s'en-
» suit pas que l'esprit ne puisse se monter
» de manière à apercevoir, comme par un
» tact scientifique, des convenances, que
» les mots ne peuvent qu'imparfaitement
» indiquer (1). »

(1) *Discours de Sir* Jos. Reynolds.

Digitized by Google

SECTION V.

Application des principes précédens aux phénomènes des songes.

Les phénomènes des songes donnent lieu à trois questions différentes. Premièrement : quel est l'état de l'*ame* dans le sommeil? ou en d'autres termes, quelles sont les facultés qui alors continuent d'être en activité ; et quelles sont celles qui sont suspendues ? Secondement : jusqu'à quel point nos songes paroissent-ils être soumis à l'influence des sensations qui affectent notre corps ; et comment varient-ils en conséquence de l'état de santé ou de maladie où le corps se trouve ? Troisièmement : quel est le changement produit par le sommeil dans les parties du *corps* avec lesquelles les opérations de l'ame sont le plus immédiatement liées ; et comment ce changement agit-il, pour établir une différence si remarquable, entre les phénomènes que présente alors notre esprit, et les phénomènes que nous savons avoir lieu pendant la veille? De ces trois questions la première appartient à l'histoire de l'esprit.

Digitized by Google

prit humain ; et c'est à l'éclaircir que se borne presque exclusivement la recherche que nous allons entreprendre. La seconde question intéresse plus particulièrement le médecin, et n'est pas proprement de notre ressort. La troisième me semble liée à un sujet, placé au-delà des bornes de nos facultés.

Si en étudiant l'état de l'ame pendant le sommeil, nous pouvions parvenir à réduire tous les phénomènes des songes à un petit nombre de principes, même à un seul ; nous aurions fait faire un pas à la science de l'esprit humain : et cette généralisation seroit utile, lors même que nous ne pourrions pas aller au-delà ; lors même qu'il nous seroit impossible de dire comment le sommeil agit, ou comment les changemens qu'il opère dans le corps sont liés à ceux qui affectent en même tems notre esprit. Un tel pas satisferoit, au moins jusqu'à un certain point, ce penchant qui nous porte à remonter des faits de détails aux lois générales, penchant qui est le principe et le fondement de toutes les recherches philosophiques. Et dans ce cas particulier, je suis porté à croire que cette espèce de travail est la seule qui puisse

Digitized by Google

nous conduire au but, et qui soit assorti aux bornes étroites de nos facultés.

Dans cette recherche, où il s'agit de reconnoître l'état de l'ame pendant le sommeil, il semble raisonnable d'espérer, que l'on pourra tirer quelque lumière d'un examen attentif des circonstances qui retardent le sommeil ou qui l'accélèrent. En effet, il est naturel de croire, que lorsque nous sommes enclins à dormir, l'état de notre esprit approche plus de celui qu'il revêt en dormant, que lorsqu'il est enclin à la veille et que nous nous sentons dans un état de vie et d'activité, capables en un mot d'appliquer nos diverses facultés aux objets qui sont propres à chacune d'elles.

On remarque en général que l'approche du sommeil est accélérée par toutes les circonstances, qui diminuent ou suspendent l'exercice de nos facultés mentales; et qu'elle est retardée par tout ce qui a une tendance contraire. Lorsque nous cherchons le sommeil, nous tâchons d'écarter autant que nous le pouvons, toutes les occasions de déployer l'activité de notre esprit; et pour cela nous nous efforçons de dégager notre attention de tout ce qui pourroit la fixer et l'intéresser

Digitized by Google

fortement. Lorsqu'au contraire nous avons envie de nous tenir éveillés, nous fixons notre attention sur quelque sujet propre à donner de l'emploi à nos facultés intellectuelles, ou à exciter notre activité et à lui donner de l'exercice.

On sait très-bien, que certaines suites de sons disposent au sommeil. Le bourdonnement des abeilles, le murmure d'un ruisseau, la lecture d'un discours dépourvu d'intérêt, produisent souvent cet effet, ou ont du moins une tendance remarquable à le produire. Si l'on examine de plus près cette classe de sons, on verra qu'ils sont tous du nombre de ceux, qui distraient l'attention que l'esprit est porté à donner à ses propres pensées, et qui cependant n'ont point assez d'intérêt pour occuper cette attention qu'ils ont distraite.

On remarque aussi que les enfans et les hommes peu accoutumés à réfléchir s'endorment facilement. Occupés habituellement d'objets sensibles, dès qu'ils n'en sont plus affectés, leurs facultés intellectuelles tombent dans l'inactivité. Ils ont bien de la peine à résister au sommeil, lorsqu'ils restent désœuvrés et privés de leurs travaux ou

Digitized by Google

de leurs délassemens ordinaires. On observe la même chose chez les sauvages. Leur tems, comme celui des animaux brutes, est presqu'entièrement partagé entre le sommeil et les actions relatives aux besoins du corps (1).

Ces faits semblent conduire à ce résultat, que dans le sommeil, il y a suspension des facultés qui dépendent de la volition. Car s'il est certain, que pour nous endormir, il faut que nous écartions, autant que nous le pouvons, l'exercice de nos différentes facultés; il est difficile de croire, qu'à l'instant où le sommeil commence, ces facultés reprennent leur activité. Il est bien plus probable que, lorsque nous avons dessein de nous procurer le sommeil, nous mettons l'esprit et le corps, dans l'état le plus voisin de celui où ils doivent être pendant le sommeil. La seule différence qu'il y ait entre ces deux états, est

(1) « La manière d'être des esclaves nègres en » Amérique semble tenir plus de la sensation, que » de la réflexion. Il faut attribuer à cette cause le » penchant au sommeil, qui les domine lorsqu'ils sont » privés de leurs plaisirs et qu'ils ne sont pas forcés » au travail. Un animal, dont le corps est en repos, et » qui ne sait pas réfléchir, doit être disposé à dormir. » *Remarques sur la Virginie, par M. Jefferson, p. 255.*

Digitized by Google

qu'avant le sommeil, quoique nos facultés soient suspendues, nous avons encore le pouvoir de les mettre en jeu, s'il nous plaît; au lieu qu'à l'instant où le sommeil s'est emparé de nous, notre volonté perd son influence et sur l'esprit et sur le corps. Ce phénomène a lieu sans doute en conséquence de quelque changement physique dans le système organique; mais il est probable que la nature de ce changement restera toujours inexpliquée.

Pour jeter sur cette conclusion quelque nouvelle clarté, il est à propos de remarquer, que si l'on admet comme un fait la suspension de nos facultés volontaires pendant le sommeil, il n'y a que deux suppositions à faire sur la cause de cette suspension. La première, c'est que la faculté même de vouloir est suspendue. La seconde, que la volonté perd son influence sur les facultés de l'esprit et sur les membres du corps, qui, pendant la veille, sont soumis à son empire. Si donc on fait voir que la première supposition n'est pas conforme aux faits, il paroît que la seconde doit être nécessairement admise.

1. Les efforts que nous faisons dans le som-

Digitized by Google

meil, et dont nous avons la conscience, font assez voir que la faculté de vouloir n'est pas suspendue pendant que nous sommes dans cet état. Ainsi dans un rêve, nous nous croyons en danger, et nous voulons appeler du secours. Ce désir, il est vrai, est d'ordinaire sans effet. Les sons de voix qu'il produit sont foibles et indistincts. Mais c'est ce qui confirme la supposition à laquelle nous nous sommes attachés de préférence; ou plutôt c'est ce qui résulte immédiatement de cette supposition; c'est une suite de l'interruption qu'éprouve la liaison, établie pendant la veille, entre la volonté et les facultés qui lui sont soumises. L'effort que nous faisons prouve que la volonté continue d'agir, quoique son action soit inefficace.

De même encore, dans le cours d'un rêve qui nous alarme, nous sentons que nous faisons effort pour nous dérober par la fuite au danger qui nous presse. Mais en dépit de nos efforts, nous restons couchés dans notre lit. Le plus souvent, dans ces cas-là, nous rêvons que nous tentons d'échapper au péril, mais que quelque obstacle nous arrête. Le fait est qu'alors probablement le corps n'est pas soumis à l'action de la volonté. Pendant

Digitized by Google

le sommeil troublé, qui a lieu quelquefois dans l'état de maladie, il semble que la volonté conserve quelque empire sur le corps. Mais alors même les mouvemens que le corps exécute résultent plutôt d'une agitation générale de tout le système, que d'une action régulière, imprimée à quelque membre particulier dans le but de produire un effet déterminé. D'où il est raisonnable de conclure que, dans un sommeil profond et paisible, l'esprit qui, comme on vient de le voir, conserve la faculté de vouloir, ne conserve point l'influence qu'il exerce pendant la veille sur les organes du corps.

Dans cette disposition particulière du système, que l'on désigne par le nom de *cauchemar* (1), on a la conscience de l'impuissance où l'on est d'agir sur le corps. Il me semble même, que, selon l'opinion commune, c'est cette impuissance d'agir, qui distingue le cauchemar des autres modifications du sommeil. Mais il est plus naturel de supposer, que dans toute espèce de sommeil, il y a suspension de la faculté d'exécuter des mouvemens volontaires; et que ce

(1) *Incubus.*

Digitized by Google

qui est propre à celle-ci, c'est que des sensations désagréables, produites par une attitude incommode, qu'il nous est impossible de changer, nous avertissent que nous sommes incapables de nous mouvoir, et nous donnent la conscience distincte de cette espèce de foiblesse. Ce qui est sûr au moins, c'est que, quelle que soit la nature de ce sommeil, l'instant même où nous en sortons est celui où nous recouvrons la faculté d'agir sur nos organes.

2. On est conduit aux mêmes résultats, en envisageant le sujet sous un autre point de vue. Il est probable, disions-nous tout-à-l'heure, que lorsque nous cherchons à nous procurer le sommeil, notre esprit revêt naturellement un état voisin de celui dans lequel il se trouvera lorsque le sommeil sera pleinement établi. Or il est manifeste, que les moyens dictés par la nature pour amener le sommeil ne tendent pas à suspendre la faculté de vouloir, mais bien l'exercice des facultés qui dépendent de la volonté. S'il falloit qu'avant de nous endormir, la faculté de vouloir fût suspendue, il nous seroit impossible, par aucune espèce d'effort, de hâter le moment de ce profond repos. La

Digitized by Google

supposition même d'un tel effort est absurde. Ce seroit dire que la volonté est dans une activité soutenue pour suspendre les actes de la volonté.

En admettant la théorie que je viens d'exposer sur l'état de l'ame pendant le sommeil, on voit que l'effet du sommeil sur les opérations de nos facultés mentales a la plus parfaite ressemblance avec celui qui se manifeste sur le corps. Ce que nous avons dit fait assez voir que, pendant le sommeil, le corps est peu ou point soumis à l'empire de la volonté. Mais les mouvemens involontaires et vitaux ne souffrent point d'interruption. Ils continuent, pendant le sommeil, comme pendant la veille, par l'action de quelque cause qui nous est inconnue. De même, il semble que les opérations de l'ame qui dépendent de la volonté demeurent suspendues; tandis que quelques autres opérations continuent de s'exécuter, au moins occasionnellement. Cette analogie suggère naturellement la pensée, que *toutes* les opérations de l'esprit, qui sont indépendantes de la volonté, peuvent avoir cours pendant le sommeil; et que les phénomènes des songes peuvent être produits par ces opérations in-

Digitized by Google

volontaires, diversifiées dans leurs effets apparens, en conséquence de la suspension de nos facultés volontaires.

Si les phénomènes qu'offre l'esprit dans le sommeil se trouvent expliqués par ce principe général, celui-ci aura en sa faveur l'espèce de preuve que comporte la nature du sujet.

J'ai fait voir ci-dessus que la suite des pensées, qui se succèdent dans notre esprit, ne dépend pas *immédiatement* de la volonté; mais que cette suite est réglée par certaines lois générales d'association. On a vu en même tems que dans cette multitude de sujets, qui s'offrent d'eux-mêmes à notre contemplation, il dépend de nous de fixer celui sur lequel nous voulons nous arrêter; et dont nous voulons faire l'objet particulier de notre attention. Par cet artifice, non-seulement il ne tient qu'à nous d'arrêter une suite, qui sans cela auroit passé rapidement; mais encore nous pouvons souvent détourner le cours de nos pensées de sa pente naturelle et lui donner une direction nouvelle. Nous n'avons pas négligé de faire remarquer en outre la faculté dont nous sommes doués, et qui peut croître par l'exercice, de rappeler

Digitized by Google

d'anciens souvenirs, par un effort de mémoire soumis à la volonté.

L'influence *indirecte* que ces moyens donnent à l'esprit sur la suite de ses pensées est si considérable, que, pendant tout le tems où nous sommes éveillés, si l'on excepte ces momens de rêverie où nous laissons à nos pensées un libre cours, l'ordre dans lequel ces pensées se succèdent est toujours plus ou moins réglé par la volonté. La volonté sans doute, lorsqu'elle s'occupe à diriger la suite de nos pensées, ne peut agir, comme on l'a fait voir, qu'en s'aidant des lois auxquelles l'association est soumise. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle a le pouvoir de modifier cette suite, et de la rendre fort différente de ce qu'elle auroit été, si les lois d'association eussent agi seules et sans sa participation.

En combinant ces principes avec le fait général que nous avons établi relativement à l'état de l'ame pendant le sommeil, on en inférera les deux conséquences suivantes ; Premièrement ; que lorsque nous sommes livrés au sommeil, la succession de nos pensées, en tant qu'elle dépend des seules lois d'association, peut avoir lieu par l'ac-

Digitized by Google

tion des mêmes causes inconnues, qui la maintiennent pendant la veille. Secondement; que l'ordre de nos pensées, dans la veille et dans le sommeil, doit être fort différent; puisque dans le sommeil, cet ordre dépend des seules lois d'association, et que dans la veille, il dépend de ces lois, combinées avec les actes de nos facultés volontaires.

Afin de reconnoître jusqu'à quel point ces résultats s'accordent avec les faits, il faut les comparer avec les phénomènes connus des songes. Je vais en conséquence m'appliquer à établir les deux propositions suivantes : Premièrement; que la succession de nos pensées, pendant le sommeil, est réglée par les mêmes lois générales d'association, auxquelles elle est soumise pendant la veille. Secondement; que les circonstances qui distinguent les pensées qui nous occupent dans le sommeil, de celles qui nous occupent quand nous sommes éveillés, sont telles, qu'elles doivent nécessairement résulter de la suspension de l'influence de la volonté.

I. Que la succession de nos pensées pendant le sommeil est réglée par les mêmes lois générales d'association, qui gouvernent

Digitized by Google

notre esprit pendant la veille; c'est ce que prouvent les considérations suivantes.

1. Nos songes nous sont souvent suggérés par les sensations qu'éprouve le corps. Or nous savons très-bien que, pendant la veille, il y a souvent des idées particulières, qui se trouvent fortement liées à de telles sensations. Un ami m'a conté, qu'à l'occasion de quelque légère indisposition, il mit à ses pieds en se couchant une bouteille pleine d'eau chaude; et qu'en conséquence il rêva qu'il faisoit le voyage au sommet du mont Etna, et qu'il y trouvoit le sol sur lequel il marchoit, d'une chaleur insupportable. Un autre homme, s'étant fait appliquer un vésicatoire sur la tête, songea qu'une troupe de sauvages lui enlevoit la chevelure avec la peau du crâne. Je crois que tous ceux qui sont sujets à rêver en dormant, n'auront pas de peine à trouver, dans leurs propres rêves, des exemples de même nature.

2. Nos songes se ressentent de l'influence du caractère et des dispositions particulières de l'esprit. Ils varient dans leur espèce, selon que nos habitudes nous portent à la tristesse ou à la gaîté. Cette règle n'est pas sans exception. Mais elle est assez générale, pour nous

Digitized by Google

convaincre que la disposition de l'ame a quelqu'effet sur nos songes, comme elle en a sur les pensées de la veille. Dans ce dernier cas, il est vrai, tout comme dans le premier, l'effet peut être contrebalancé, ou modifié, par diverses circonstances.

Si l'on s'endort à la suite d'un danger éminent auquel on a eu peine à échapper, il arrive que le sommeil est troublé et qu'on est disposé à s'éveiller en sursaut. On rêve alors qu'on est en péril, ou de se noyer, ou de tomber dans un précipice. Un grand malheur, qui affecte l'ame profondément, a sur nos songes à peu près la même influence. Il nous suggère l'idée d'une multitude d'événemens analogues à celui qui cause notre chagrin. Tels, selon Virgile, étoient les rêves de Didon abandonnée (1).

Quelquefois, dans l'horreur des songes de la nuit,
Elle croit voir Énée; elle l'appelle, il fuit.
Il fuit! et, seule, en proie à ses inquiétudes,
Elle croit traverser d'immenses solitudes,
Croit chercher ses sujets dans de lointains déserts.

(1) ——— *Agit ipse furentem,*
In somnis, ferus Æneas; semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam, et Tyrios deserta quærere terra.
Æn. IV.

Digitized by Google

5. Nos songes sont affectés de l'influence des habitudes d'association, qui nous dominent pendant la veille.

Nous avons déterminé, dans un article précédent, l'étendue du pouvoir qu'exerce l'esprit sur la suite de ses pensées. J'ai fait remarquer que les différences que l'on observe entre les intelligences humaines, et que l'on attribue à leur génie naturel, peuvent se rapporter, au moins en grande partie, à la différence de leurs habitudes d'association. L'un est doué d'une imagination brillante, qui est toujours aux ordres de sa volonté. L'autre a une mémoire si prompte, qu'il peut, en un instant, rassembler tous les résultats que fournissent l'expérience et la réflexion sur le sujet qui l'occupe. Un troisième concentre, sans effort, son attention sur les questions les plus abstraites; démêle en un clin d'œil le moyen d'arriver à la vérité; écarte les idées étrangères, que suggèrent des associations casuelles, et qui tendroient à le distraire ou à égarer son jugement. Un quatrième réunit toutes ces facultés diverses, et jouit par ce moyen du don d'apercevoir la vérité d'une manière rapide et presque intuitive; ou peut-être de

Digitized by Google

déployer toutes les ressources de l'éloquence, en faisant usage des trésors de l'imagination et de la mémoire, pour éclairer ou pour orner son sujet. Lorsque des hommes, doués de ces divers talens, les développent dans quelque occasion particulière, on peut dire en un certain sens qu'ils le font sans préparation et sans étude. Mais ces talens eux-mêmes attestent des *habitudes* studieuses et méditatives, aussi sûrement que la célérité dans le calcul, ou dans l'exécution musicale supposent des études analogues.

Il résulte de ce qui précède, qu'une suite de pensées, qui pourroit exiger chez l'un de l'étude et un effort pénible, peut chez l'autre être facile et presque spontanée. Et l'on ne sauroit douter, que les rêveries des hommes studieux, même lorsqu'ils laissent à dessein leurs pensées errer sans guide, ne se ressentent de l'influence des principes d'association, qu'ils mettent le plus en jeu et que fortifient par-là même leurs occupations habituelles.

L'influence de ces mêmes habitudes se manifeste dans le sommeil. Il y a peu de mathématiciens peut-être, qui n'aient rêvé quelquefois à la solution d'un problème intéressant

Digitized by Google

ressant, et qui n'aient cru, dans un tel songe, s'en occuper avec succès. Ceux qui aspirent à l'éloquence, font en rêvant des discours, et s'étonnent eux-mêmes de la facilité avec laquelle ils s'expriment. Le poëte vole en songe aux champs élysées, et quitte cet humble séjour, pour planer dans les lieux qu'a créés et embellis l'imagination du Tasse ou de Virgile :

« Là Morphée envoya ses songes rians,
» Là il fit naître un monde d'une teinte plus gaie,
» Sur lequel les rayons de l'Élisée répandoient une
» clarté mêlée d'ombres,
» Et par d'heureux accidens de lumière,
» Sembloient exprimer le sourire de la Nature.
» Jamais le pinceau du Titien n'a pu réussir
» A revêtir un ciel pur de nuages aussi légers;
» Jamais il n'est parvenu à créer des formes aussi douces
» Que celles qui reposent ici sur des lits de fleurs.
» Brillantes illusions! fantômes séduisans! Non,
» Ma muse n'entreprendra pas de décrire ces lieux
» enchantés.
» Elle manque de couleurs pour vous peindre,
» Vos grâces échappent à ses crayons. » (1)

(1) *And hither Morpheus sent his kindest dreams,*
Raising a world of gayer tinct and grace,
O'er which were shadowy cast Elysian gleams,
That play'd, in waving lights, from place to place,

Digitized by Google

On peut encore remarquer, comme une preuve de l'influence qu'ont sur nos songes nos habitudes d'association, que les objets qui nous occupent le plus pendant le sommeil, sont les scènes de la jeunesse et de l'enfance. A cette époque de la vie, l'association des idées s'opère avec beaucoup plus de facilité que dans un âge plus avancé. Dans l'activité de la veille, le souvenir des événemens associés de si bonne heure dans notre pensée est écarté par les objets sensibles, ainsi que par les recherches et les travaux qui en dépendent. Mais ce souvenir n'en est pas moins présent; il est plus durable que celui des faits observés plus tard, ou des acquisitions de l'âge mûr. Semblable à la connoissance que nous avons de notre

---

And shed a roseate smile on Nature's face.
Not Titian's pencil ever could array,
So fleece with clouds the pure etherial space:
Ne could it e'er such melting forms display,
As loose on flowery beds all languishingly lay.
No, fair illusions! artful phantoms, no!
My muse will not attempt your fairy land;
She has no colours, that like your's can glow;
To catch your vivid scenes, too gross her hand.

Castle of Indolence.

Digitized by Google

langue maternelle, il est entrelacé et incorporé avec toutes nos habitudes, en particulier avec celles qui sont une partie essentielle de notre existence. En conséquence on observe que les vieillards, retirés du monde, oublient les événemens qui les ont frappés pendant leur âge mûr, et qui alors avoient pour eux le plus d'importance. Leur esprit revient, comme par une espèce de rêve, sur les plaisirs de leur enfance et sur les amis qui les ont partagés.

Je n'ajouterai qu'une seule observation à l'appui des précédentes. Dans nos songes, ainsi que pendant la veille, nous employons souvent les mots comme un instrument de la pensée. Toutefois ces sortes de rêves nous affectent moins vivement, que ceux dans lesquels l'imagination s'occupe d'objets sensibles. Nous avons eu occasion de remarquer que les études philosophiques, en accoutumant l'esprit à faire de cet instrument de la pensée un usage presque continuel, tendent à diminuer la force de l'imagination. On peut, si je ne me trompe, retrouver dans les rêves l'influence de cette cause. Dans la jeunesse, l'imagination y est plus dominante, et l'esprit en est plus vive-

Digitized by Google

ment affecté, qu'à une époque de la vie où nos facultés s'appliquent à des recherches abstraites et à des méditations dont l'objet est très-général.

II. De ces diverses observations, il résulte, que les mêmes lois d'association, qui règlent le cours de nos pensées pendant que nous sommes éveillés, continuent de le diriger pendant le sommeil. J'en viens à examiner, jusqu'à quel point les circonstances, qui distinguent nos songes des pensées de la veille, s'accordent avec celles que doit faire naître la suspension de l'influence de la volonté.

1. Si l'influence de la volonté est suspendue pendant le sommeil, toutes nos opérations volontaires, telles que le rappel volontaire, le raisonnement, etc. doivent aussi être suspendues.

La preuve qu'il en est ainsi se trouve dans l'extravagance de nos songes et dans les contradictions qu'ils présentent. Souvent en songe nous confondons des tems et des lieux séparés par de grands intervalles. Dans le cours d'un même rêve, nous nous représentons la même personne, comme existant en différentes parties du monde. Quelquefois nous croyons avoir un entretien avec un ami

Digitized by Google

mort. Nous oublions qu'il est mort, quoique peut-être il y ait peu de jours que nous l'avons perdu, et quoique sa perte nous ait vivement affecté. Tout cela prouve clairement que les sujets qui occupent alors nos pensées, sont ceux qui s'offrent d'eux-mêmes à notre esprit; que nous n'avons pas le pouvoir d'employer notre raison à comparer entr'elles les différentes parties de nos rêves; que nous ne pouvons même faire aucun acte de rappel volontaire, qui nous mette en état de juger si, dans de tels rêves, tout est d'accord ou possible.

Les procédés de raisonnement, dans lesquels il nous semble quelquefois que nous nous engageons pendant le sommeil, ne font point exception à cette observation générale; car quoiqu'un tel procédé soit dans l'origine un acte volontaire, quoiqu'il exige entr'autres qu'en formant la conclusion, on rappelle volontairement les prémisses; toutefois lorsqu'on a souvent envisagé quelques vérités comme liées entr'elles, cette suite peut se présenter de nouveau et passer dans l'esprit en vertu des lois communes d'association, sans qu'il y ait de notre part plus d'effort ou d'activité que dans la succession des pensées

Digitized by Google

incohérentes, dont la liaison nous semble lâche et fortuite. Ce n'est point là une pure théorie. J'en appelle au souvenir de tout homme sujet à rêver : et je demande s'il n'est pas vrai que les raisonnemens qu'il fait pendant le sommeil lui paroissent naître sans aucune action de la volonté; s'il ne lui semble pas qu'il les compose avec une facilité qu'il n'a jamais éprouvée en veillant. C'est ce qu'observe Addison, dans une des feuilles du *Spectateur*. Son témoignage a ici d'autant plus de poids, qu'en le donnant il n'avoit en vue aucune théorie particulière. « Il n'y a, dit-il, aucune opération de l'esprit, qui soit plus pénible que l'invention. » Cependant en songe, l'esprit travaille avec » tant d'aisance et d'activité, que lorsqu'il » invente nous ne nous apercevons pas même » que la faculté d'inventer soit mise en jeu. » Par exemple, il n'y a personne peut-être » qui, une fois ou une autre, n'ait rêvé qu'il » lisoit des papiers, des livres, ou des lettres. » Dans ces cas-là, la faculté d'invention opère » avec tant de promptitude que l'esprit en » est deçu, et qu'il prend ses propres pensées » pour des compositions d'autrui » (1).

(1) N.° 487.

Digitized by Google

2. Si, pendant le sommeil, l'influence de la volonté est suspendue, l'esprit doit être aussi passif, tandis que ses pensées changent de cours pour passer d'un sujet à l'autre, qu'il l'est pendant la veille, lorsqu'il reçoit les impressions d'une suite d'objets sensibles. Il est peu nécessaire de multiplier les preuves de cet état passif de l'ame dans les songes; puisque c'est une circonstance qui a frappé de tout tems par sa singularité. Si dans les songes la volonté avoit sur nos pensées le même empire que dans la veille, n'y a-t-il pas lieu de croire, que, dans un des cas, comme dans l'autre, nous réussirions à bannir les idées qui nous troublent, et à retenir celles qui nous sont agréables? Mais tant s'en faut que ce pouvoir s'exerce, qu'au contraire nous sommes souvent livrés, en dépit de nos efforts, à des songes qui nous affectent de la manière la plus pénible. C'est même une remarque commune, que nos songes sont toujours involontaires de notre part, et qu'ils s'offrent à nous comme étant l'effet d'une cause extérieure. Ce phénomène sembloit si inexplicable à Baxter, qu'il le conduisit à cette bizarre théorie, par laquelle il attribuoit les songes à l'influence immédiate de certains esprits sur notre ame.

Digitized by Google

5. Si l'influence de la volonté est suspendue pendant le sommeil, les *conceptions* ou images des objets sensibles, qui s'offriront alors à notre esprit, seront accompagnées de la persuasion de l'existence réelle des objets qu'elles rappellent, précisément comme la *perception* de ces objets, pendant la veille est accompagnée de la persuasion qu'ils existent.

En traitant de la conception mentale, nous avons indiqué l'origine de la persuasion que nous avons de l'existence séparée et indépendante des objets qui affectent nos sens. Elle est le résultat de l'expérience, qui nous apprend que l'impression reçue ne dépend pas de notre volonté. Quand j'ouvre les yeux, je ne puis pas faire que je ne voie point les objets qui sont devant moi. Il en est autrement de nos conceptions, ou de nos simples souvenirs. Tant que ces images occupent seules notre esprit, elles sont toujours accompagnées de la persuasion que ces objets existent. Mais comme, pendant la veille, nous pouvons les écarter et les faire disparoître à notre gré, et comme la persuasion momentanée qu'elles produisent est continuellement détruite par l'impression des objets sensibles qui nous environnent, nous

Digitized by Google

apprenons à ne voir dans ces conceptions ou images, que des fictions de notre propre création ; et, à l'exception de quelques cas accidentels, nous n'y donnons aucune attention dans la conduite de la vie. Si cette doctrine est juste, et s'il est vrai que le sommeil suspende l'influence de la volonté sur la suite de nos pensées, nous en conclurons naturellement que la même persuasion qui, pendant la veille, accompagne nos perceptions ou les impressions des objets sensibles, doit, pendant le sommeil, accompagner les conceptions ou images qui s'offrent à nous dans nos songes. Il est inutile de m'arrêter à faire observer combien cette conclusion est d'accord avec les faits observés.

Ne pourroit-on pas considérer le fait suivant comme un argument en faveur de cette théorie ? Lorsque l'opium ne produit pas le sommeil, il produit au moins d'ordinaire un des effets du sommeil ; il suspend l'action de la volonté, et jette dans la rêverie. Dans cet état, il arrive souvent que nos conceptions ou images nous affectent à peu près comme pourroient faire les objets sensibles (1).

(1) Voyez ce que dit le Baron de Tott des effets de l'opium sur ceux qui en font un usage habituel.

Digitized by Google

Il y a une autre circonstance, relative aux conceptions ou images qui s'offrent à nous pendant le sommeil, qu'il convient de faire remarquer. Comme les sujets qui occupent alors notre pensée, l'occupent d'une manière exclusive, comme l'attention n'est point détournée par les sens extérieurs; on doit naturellement supposer, que ces conceptions ou images seront plus vives et plus fixes que durant la veille. Il n'est personne qui n'ait éprouvé qu'en fermant les yeux, on rend plus nettes et plus vives les images des objets absens; et qu'en général la vivacité de ces images est d'autant plus grande, que nous réussissons mieux à suspendre l'exercice de tous nos sens. C'est en partie à cette cause, qu'il faut attribuer l'effet des ténèbres sur l'ame de quelques personnes qui se livrent à des craintes vaines, dont elles sentent elles-mêmes le ridicule. Et c'est encore ce qui explique l'effet qu'a, pour les rassurer, l'impression de quelqu'objet sensible. De là aussi le remède que la nature nous indique, quand nous nous sentons subjugués par une imagination qui s'égare. Si tout se tait autour de nous, nous faisons nous-même quelque bruit, ou en élevant la voix, ou en frappant

Digitized by Google

du pied ; c'est-à-dire que nous tâchons de distraire notre attention des objets imaginaires, en lui en présentant qui frappent les sens. La conclusion que je tire de tout ceci, c'est que, comme le sommeil est l'état où la faculté de percevoir par les sens est le plus complètement suspendue, il est tout naturel que ce soit aussi l'état dans lequel ce que nous concevons et imaginons fait sur l'esprit l'impression la plus forte, et où les images qui l'occupent l'affectent le plus.

Ces principes peuvent aussi fournir l'explication la plus simple et, je crois, la plus satisfaisante d'un phénomène, que quelques écrivains ont représenté comme la plus mystérieuse de toutes les circonstances qui caractérisent les songes ; je veux parler de la manière inexacte dont en songe on a coutume d'estimer le tems. L'erreur va au point de donner à un court instant la durée de quelques heures, ou même de quelques jours. Un bruit soudain, par exemple, suggère un songe lié à cette perception. Le moment d'après ce bruit nous éveille, et pendant ce court intervalle notre imagination nous a présenté une longue suite d'événemens. Peu s'en faut qu'en ces cas-là on ne voie se véri-

Digitized by Google

fier l'anecdote rapportée par Addison, d'après les contes turcs, dans laquelle un docteur mahométan fait un miracle pour convaincre un sultan infidèle (1).

On explique assez généralement ces erreurs sur l'estimation du tems, en disant qu'en songe, la pensée est plus rapide que dans l'état de veille. Mais il n'est point nécessaire d'avoir recours à cette supposition. La rapidité de la pensée est telle, en tout tems, qu'en un clin d'œil notre esprit peut avoir une multitude d'idées qui, pour être exprimées, exigeroient un long discours; et dans ce même tems on peut concevoir une suite d'actions, qui pour être faites demanderoient une suite de jours. Mais dans le sommeil, les conceptions de l'esprit sont prises pour des réalités. Il doit donc arriver naturellement que nous estimions le tems, non d'après ce que nous apprend l'expérience sur la rapidité de la pensée, mais sur ce qu'elle nous enseigne relativement à la lenteur avec laquelle les choses conçues s'exécutent. Il se passe quelque chose de semblable dans les perceptions du sens de

(1) *Spectateur*, N.° 94.

Digitized by Google

la vue. Si je regarde une optique mal faite, je n'y vois que des morceaux de carton barbouillés qui ont quelques pouces de longueur. Mais si ce petit spectacle est bien exécuté, s'il me suggère l'idée d'une vue étendue; aussitôt chaque objet acquiert de plus grandes dimensions et se proportionne exactement à la place qu'il occupe. Ce qui tout-à-l'heure me sembloit renfermé dans les étroites limites d'une petite caisse de bois s'aggrandit tout-à-coup dans ma pensée, et devient un vaste paysage orné de forêts, de montagnes et de rivières.

Les phénomènes que nous avons expliqués ont lieu lorsque le sommeil paroît complet; c'est-à-dire lorsque l'esprit perd son influence sur *toutes* les facultés dont l'exercice dépend de la volonté. Mais il y a bien des cas, dans lesquels le sommeil semble n'avoir lieu qu'en partie, c'est-à-dire où l'esprit perd son influence sur *quelques* facultés volontaires et la retient sur d'autres. Dans le cas du *somnambulisme*, l'esprit conserve son pouvoir sur quelques membres, mais il n'a plus d'influence sur sa propre pensée, et n'en a presque sur le corps, que pour mouvoir les jambes et marcher. Dans la folie, le

Digitized by Google

pouvoir de la volonté sur le corps n'est point diminué; mais son influence pour régler la suite des pensées est en grande partie suspendue. Quelquefois c'est l'effet d'une idée particulière, qui occupe l'attention, à l'exclusion de tout autre, et qu'aucun effort ne peut écarter. Quelquefois cela vient de ce que nos pensées se succèdent avec tant de rapidité, qu'il nous est impossible de les tenir arrêtées. Dans ces deux genres de folie, il est digne de remarque que, comme les conceptions ou imaginations de l'esprit deviennent indépendantes de la volonté, elles sont prises par celui à qui elles s'offrent pour de véritables perceptions ou impressions des objets sensibles, et l'affectent de la même manière.

Au moyen de la supposition d'un sommeil partiel, toutes les exceptions apparentes aux principes établis ci-dessus que peut fournir l'histoire des songes, deviennent aisément explicables.

En soumettant ces observations à un nouvel examen, il ne me semble pas que j'aie transgressé les règles de philosophie, qui, depuis Newton, sont envisagées généralement comme propres à nous guider dans nos recherches. En premier lieu, je n'ai sup-

Digitized by Google

posé aucune cause, dont l'existence ne soit pas d'ailleurs reconnue. Secondement, j'ai fait voir, que les phénomènes dont je me suis occupé sont des conséquences nécessaires des causes auxquelles je les ai rapportées. Je n'ai pas supposé que l'esprit acquière, dans le sommeil, aucune faculté dont, pendant la veille, nous n'ayons pas la conscience. J'ai admis seulement un fait assez constaté, savoir, que dans cet état l'esprit conserve quelques-unes de ses facultés, tandis que l'exercice de quelques autres demeure suspendu. Et j'ai déduit ensuite synthétiquement les phénomènes des songes de l'opération d'une certaine classe de nos facultés, privée du concours d'une autre classe. En conséquence j'espère que cette recherche peut non-seulement répandre quelque lumière sur l'état de l'âme pendant le sommeil, mais qu'elle n'est pas inutile pour indiquer l'espèce de liaison ou de dépendance mutuelle de nos diverses facultés, dans l'état où nous en jouissons pleinement (1).

(1) Voyez la note O à la fin de ce volume.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

PARTIE II.

De l'influence de l'association des idées sur nos facultés intellectuelles et sur nos facultés actives.

SECTION I.

De l'influence des associations d'idées accidentelles ou fortuites sur nos opinions spéculatives.

L'association des idées agit sur nos opinions spéculatives, et les égare de plusieurs manières.

Premièrement : en nous faisant confondre des choses distinctes, ce qui jette le trouble dans tous les raisonnemens relatifs à ces choses-là.

Secondement : en nous faisant faire de fausses applications de ce principe de prévoyance qui juge de l'avenir par le passé, qui est la base de toute expérience, et sans lequel nous ne saurions faire un pas dans la carrière de la vie.

Troisièmement

Digitized by Google

Troisièmement : en liant entr'elles dans notre esprit des opinions erronées avec des vérités certaines, et dont l'importance nous frappe.

Ces remarques développées jetteront du jour sur l'origine de divers préjugés, et suggéreront peut-être quelques vues pratiques sur l'art de diriger nos facultés intellectuelles.

I. Il se forme souvent, comme je l'ai fait voir ci-dessus, une association très-intime entre deux idées, qui n'ont entr'elles aucune liaison nécessaire. L'une des plus remarquables est celle qui est universellement établie entre la notion de *couleur* et celle d'*étendue*. Le premier de ces mots, dans son acception la plus fréquente, exprime une sensation intérieure, l'autre désigne une qualité qui appartient à un objet externe. Il n'y a donc pas plus de liaison entre ces deux idées qu'entre celles de douleur et de solidité (1). Cependant comme la perception de l'étendue est toujours excitée lorsque la sensation de la couleur nous affecte, il nous est impossible de penser à cette sensation sans y associer l'idée d'étendue.

(1) Voyez la note P.

Digitized by Google

Il y a une association de même genre, formée dans tous les esprits, entre les idées de *temps* et d'*espace*. Nous nous représentons la durée sous l'emblême d'une ligne, et nous transportons à l'une de ces quantités le langage qui est propre à l'autre. Un *tems long*, un *tems court*, sont dans toutes les langues des expressions aussi communes, et en apparence aussi justes, que celles de *distance longue*, ou de *distance courte*. En les employant, il ne nous semble pas même que nous usions de métaphore. L'analogie enfin nous paroît si parfaite, que Boscowich remarque, comme une chose singulière, que l'étendue ait trois dimensions, tandis que la durée n'en a qu'une.

Cette analogie se fonde sur une association d'idées. Et cette association dérive de l'habitude de mesurer l'une de ces quantités par l'autre. Le mouvement est la mesure du tems, et le mouvement se mesure par l'étendue. En deux heures l'aiguille d'une montre décrit un espace double de celui qu'elle décrit en une heure. Ainsi s'unissent intimement les idées de tems et d'espace; et nous nous habituons à leur appliquer les mêmes épithètes. Les mots *long* et *court*, *avant* et *après*, se disent de l'un et de l'autre.

Digitized by Google

Il en est de même de l'analogie qui nous paroît exister entre les tons successifs de la gamme, ou l'ordre des notes qu'on emploie dans la musique, et le rapport de situation qu'indiquent les mots *haut* et *bas*. Quelle que soit l'origine de cette association, il est certain qu'elle est accidentelle.

Ce qui le prouve, c'est que non-seulement elle n'est point commune à tous les siècles et à tous les peuples, mais qu'une association toute contraire a prévalu autrefois. Le Dr. Gregory remarque, dans la préface de son édition des œuvres d'Euclide, que les plus anciens auteurs grecs désignent les tons graves comme hauts, et les aigus comme bas; et que la manière de s'exprimer, à cet égard, qui est aujourd'hui universellement reçue, n'a été introduite qu'à une époque fort postérieure (1).

Dans les cas que je viens de citer, l'habitude d'associer deux idées devient si forte, qu'il est impossible ensuite de rompre leur association, et qu'à l'instant où l'une s'offre à nous, l'autre se présente en même tems. Il seroit facile de multiplier les exemples de

(1) Voyez la note Q.

Digitized by Google

cette espèce de combinaison, en parcourant quelques sujets dont les métaphysiciens se sont beaucoup occupés. Mais peut-être les exemples de cette classe sont-ils moins frappans que les précédens. Ainsi la *sensation* excitée par les objets extérieurs se lie si intimement à la *perception* (ou connoissance immédiate) des qualités de ces objets, qu'il ne faut pas moins qu'une longue habitude de réflexion patiente et philosophique pour distinguer l'une de l'autre. Cette distinction est la base de tous les raisonnemens de Reid sur la perception. On ne peut les trouver clairs et satisfaisans, qu'à l'époque où l'on s'est rendu cette distinction familière. En général, les progrès dans la philosophie de l'esprit humain dépendent moins de la subtilité du raisonnement et de la fertilité de l'invention, que du soin de séparer et de distinguer par un jugement sévère les idées que la nature ou l'habitude ont unies. Aussi cette étude est-elle très-propre à servir de préparation à toutes les recherches relatives à la morale ou à la conduite de la vie. Dans ces recherches on ne trouve pas des combinaisons d'idées accidentelles aussi intimes et aussi indissolubles que dans l'étude de l'es-

Digitized by Google

prit humain. Et lorsqu'on s'est accoutumé à toutes les distinctions et séparations d'idées que cette dernière science exige, on est moins aisément séduit par quelques idées confuses et mal déterminées, qui, dans l'étude de la morale, de la religion et de la politique, égarent souvent le jugement de la multitude.

Les faits que nous avons pris pour exemples, font assez voir comment l'erreur peut naître de l'association des idées, dans le premier des trois cas que j'ai énumérés dès l'entrée. Quand deux sujets qui occupent notre pensée sont si intimement unis dans notre esprit, qu'il nous est presqu'impossible de considérer l'un sans l'autre; il faut sans doute un effort d'attention extraordinaire, pour suivre avec constance de longs raisonnemens qui ne se rapportent qu'à l'un de ces sujets. J'ai parlé ci-devant des erreurs auxquelles nous expose l'équivoque ou l'ambiguité de certains *mots*. J'ai insisté à cette occasion sur la nécessité d'arrêter souvent la suite de nos raisonnemens généraux, et de corriger ceux-ci par des applications à quelques cas ou exemples particuliers. Mais dans l'abus d'association dont je m'occupe, il y a,

Digitized by Google

si j'ose employer cette expression, équivoque ou ambiguité de *choses ;* tellement que lors même que l'esprit est occupé d'êtres individuels, il ne peut sans beaucoup de peine, séparer l'objet de son attention de quelque autre avec lequel il s'est accoutumé à le mêler et à le confondre. Il n'y a pas un très-grand nombre d'exemple de ces associations obstinées ou invincibles ; et c'est surtout dans la classe des idées métaphysiques qu'on les trouve. Mais il s'opère, dans tous les esprits, des combinaisons d'idées fortuites ou accidentelles, qui, quoique moins fortes ou moins tenaces, ne laissent pas d'influer habituellement sur les procédés de l'intelligence, et demandent pour être subjuguées des efforts et une persévérance, dont très-peu d'hommes sont capables. Les effets des combinaisons d'idées métaphysiques, que le philosophe a tant de peine à prévenir, sont très-évidens, et indiquent clairement ceux qui doivent produire des combinaisons d'un autre genre, moins enracinées, il est vrai, mais plus dangereuses par leur objet.

II. L'association des idées est une source d'erreurs spéculatives, en nous trompant dans l'application que nous faisons du prin-

Digitized by Google

cipe de prévoyance, qui juge de l'avenir par le passé, et qui nous dirige constamment dans tout le cours de notre vie.

L'objet de la philosophie est, comme je l'ai dit plus d'une fois, de reconnoître les lois qui règlent la succession des événemens, tant dans le monde physique que dans le monde moral. Le but qui nous anime à faire cette recherche est le désir de prévoir dans chaque occasion particulière, dans chaque combinaison de circonstances variables, quel sera le cours probable des choses naturelles; d'y appliquer l'expérience du passé, et de régler notre conduite en conséquence.

La connoissance des liaisons naturelles, qui existent entre les événemens, est l'unique fondement de la prudence et de la sagacité. Les arts, la conduite de la vie, en dépendent. Aussi la nature a-t-elle donné à tous les hommes une forte disposition à remarquer avec attention, et même avec curiosité, les phénomènes, qu'on voit se suivre et arriver en même tems. Elle a de plus admirablement adapté les lois de l'association des idées à la régularité de ses propres opérations. Elle a voulu que le rapprochement ou la *contiguité en tems* fût un des principes

Digitized by Google

d'association les plus énergiques, et que par ce moyen nous unissions constamment dans nos pensées les mêmes événemens que l'expérience nous a présentés comme unis. C'est ainsi que, sans aucun effort de notre part, elle a établi dans nos idées le même ordre qui règne sur ce grand théâtre où nous sommes appelés à agir.

Tous les hommes acquièrent sans étude ce qui suffit à cet égard pour pourvoir à leur existence. Les lois de la nature, qu'il nous est indispensable de connoître, frappent nos sens d'une manière immédiate; et en vertu du principe d'association opèrent dans nos idées une succession analogue. Cet effet a lieu long-tems avant l'aurore de la raison; du moins long-tems avant l'époque de notre vie à laquelle peuvent remonter nos souvenirs.

Mais quelque précieux que soit pour nous ce penchant à associer les idées des événemens, qui ont eu lieu dans des tems très-rapprochés; il peut devenir, comme beaucoup d'autres penchans très-utiles, une source d'erreurs et d'abus, si la raison ne le dirige. Parmi les phénomènes dont nous sommes habituellement témoins, il y en a plusieurs qui sont rapprochés dans le tems,

Digitized by Google

sans qu'il y ait aucune constance dans ce rapprochement. Si nous ne sommes pas très-attentifs à distinguer ces deux espèces de liaisons, les liaisons constantes et les liaisons accidentelles, l'ordre de nos idées se réglera sur les unes comme sur les autres. Ainsi l'expérience du passé, privée de lumière et de discernement, remplira l'ame d'espérances et de craintes vaines pour l'avenir. Cette disposition à confondre les liaisons acoidentelles et permanentes est une des grandes sources des superstitions populaires. C'est à cette cause qu'il faut attribuer la croyance aux jours malheureux; aux couleurs malheureuses; à l'influence des planètes; toutes ces vaines opinions enfin, qui font quelquefois le tourment de la vie, et que Lucrèce compare à la frayeur des enfans lorsqu'ils sont dans l'obscurité (1).

C'est à la lumière de la philosophie à faire

(1) *Ac veluti pueri trepidant, atque omnia cœcis*
In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
Interdum nihilo quæ sunt metuenda magis.

« Et comme les enfans tremblent dans les ténèbres;
» ainsi nous tremblons à la lumière, sans que l'objet
» de nos terreurs ait plus de réalité. »

Digitized by Google

disparoître ces ombres. En nous accoutumant à nous attacher aux liaisons permanentes, elle nous apprend à négliger et à dédaigner celles qui sont fortuites et accidentelles. Elle donne une bonne direction à un penchant naturel, duquel naissent souvent des idées superstitieuses, et nous empêche de nous égarer.

Dans les cas qui nous ont servi d'exemples, les événemens se combinent dans l'esprit uniquement par la circonstance accidentelle d'être rapprochés dans le tems, lorsque le hasard les offre à notre observation. Des combinaisons de cette nature sont presque exclusivement propres aux esprits peu cultivés et peu éclairés; ou à ceux qui ont naturellement, ou par un effet de l'éducation qu'ils ont reçue, une facilité d'associer leurs idées, supérieure à celle de la plupart des autres hommes. Mais il y a d'autres combinaisons accidentelles, qui sont souvent formées par les hommes dont les facultés intellectuelles ont beaucoup de force et de vigueur. De telles combinaisons proviennent d'une expérience trop bornée. Et tant que cette cause subsiste, elles sont inévitables; en sorte qu'en physique, par exemple, dans l'enfance de la

Digitized by Google

science, les esprits supérieurs ne sont pas à l'abri de cette espèce de danger.

Comme l'expérience est le seul moyen que nous ayons de découvrir la liaison des événemens naturels ; lorsque nous observons un phénomène, précédé de plusieurs circonstances diverses, il nous est impossible de déterminer par aucun raisonnement antérieur (1), quelles sont celles de ces circonstances qu'il faut envisager comme *constantes* ou comme *accidentelles*. Si dans le cours de nos expériences, la même combinaison de circonstances s'offre toujours à nous sans aucun changement et que le même effet en résulte constamment ; nous sommes condamnés à ignorer si cet effet est lié à toute la combinaison, ou seulement à quelques-unes des circonstances qui y entrent comme élémens. Si donc nous avons à cœur de reproduire ce même effet, la seule règle que nous puissions suivre avec confiance, est d'imiter la même combinaison de circonstances que nous avons vu le précéder et de n'en omettre absolument aucune. Pour déterminer avec précision les lois générales de la nature, pour

(1) *A priori.*

Digitized by Google

dépouiller les vraies causes physiques des circonstances accidentelles qui les entourent; il faut que nous puissions séparer les circonstances qui s'offrent à nous combinées, en varier les combinaisons; et observer les effets de ces différentes tentatives.

Eclaircissons ceci par un exemple. Un sauvage a été soulagé dans une maladie en buvant de l'eau pure, qu'il a puisée dans une source voisine. Il éprouve de nouveau le même mal, il a recours au même remède. Avec une expérience aussi bornée que celle que nous lui attribuons ici, il seroit impossible au philosophe le plus pénétrant, qui se trouveroit placé dans la même situation, de décider si la guérison a été due à l'eau qu'il a bu, à la coupe dont il a fait usage, à la source où il l'a puisée, ou au jour particulier du mois ou à l'âge de la lune. Afin donc d'assurer l'effet du remède, il se déterminera naturellement et sans doute fort sagement, à copier fidellement toutes les circonstances qui ont eu lieu dans sa première expérience, autant que sa mémoire pourra les lui rappeler. Il fera usage de la même coupe, puisera à la même source, prendra la même attitude, tournera le visage du

Digitized by Google

même côté. Ainsi, toutes les circonstances accidentelles de sa première expérience s'associeront dans son esprit avec l'effet produit. La source passera pour avoir des vertus particulières. La coupe sera mise à part pour n'être employée qu'à y puiser l'eau qui doit servir de remède. C'est en agrandissant le champ de l'expérience, et non en faisant de nouveaux progrès dans l'art de raisonner, qu'on parviendra à délivrer l'intelligence de ses associations vicieuses, et qu'on débarrassera la médecine des superstitieuses pratiques dont elle s'entoure chez les nations ignorantes.

Et dans un âge plus avancé, combien d'exemples pareils ne nous fourniroient pas les ouvrages même des philosophes! On en trouveroit plusieurs dans les écrits des physiciens, qui ont suivi immédiatement Bacon. Convaincus par ses argumens, que l'expérience seule peut nous instruire des lois de la nature, et que c'est en vain qu'on les cherche par la voie du raisonnement privé de cette lumière (1); ces philosophes se jetèrent quelquefois dans l'autre extrême. On

(1) *A priori.*

Digitized by Google

tiles lumières. L'histoire a le même avantage, elle nous offre, dans les mœurs des différens peuples, de nouveaux objets de comparaison. Mais un simple récit frappe moins que l'observation personnelle. Quel que soit le moyen d'instruction qui se trouve à notre portée, il importe d'en varier beaucoup l'objet. Sans cette précaution, nous courons risque de contracter une préférence exclusive pour les caprices de tel ou tel peuple. Sa politique, sa situation, son caractère, s'offriront bientôt à nous comme un parfait modèle. La même foiblesse, la même versatilité, la même facilité d'associer des idées naturellement indépendantes, qui produisent les préjugés ou les superstitions nationales, dans l'homme dont les vues ne s'étendent pas au-delà de sa communauté, disposent l'esprit à d'autres préjugés, non moins capricieux, lorsqu'on lui imprime par l'habitude quelque autre direction forcée. Il arrive de là que le tems consacré aux voyages ou à l'étude n'est employé qu'à transporter d'un pays ou d'un tems, à un autre pays ou à un autre tems, des modes étrangères qui y paroissent déplacées, et une sotte imitation des folies de nos voisins ou de nos ancêtres.

Le

Digitized by Google

Le philosophe qui arrête ses pensées, non sur ce qui est ou ce qui a été, mais sur ce qui doit être; qui joint à l'observation et à la lecture, la connoissance de son propre cœur; qui a réfléchi sur l'ordre social et sait par quels moyens il doit être maintenu; peut seul se mettre à l'abri de toutes ces foiblesses et éviter le double écueil de l'ignorance et de la séduction. Il a appris à reconnoître, dans le bonheur et dans la vertu, ce qui en fait la base et l'essence; à distinguer ces biens solides, des vains jouets de la mode, qu'il sait priser à leur valeur. Et toujours exempt de préventions nationales, il suit sans regret, dans les choses indifférentes, les usages communs. Nourri d'ailleurs d'utiles méditations, son esprit se dérobe à l'empire de la coutume; et bien assuré d'être libre, ne craint point de lui marquer quelque légère déférence. La simplicité de son caractère et sa tranquille sécurité font chez lui ce qu'un goût volage et flexible, des mœurs liantes et versatiles, opèrent chez les gens du monde. L'ordre de ses idées est conforme à ses principes et ne dépend pas de quelque liaison fortuite. Leur association change à mesure qu'il s'éclaire, mais par un mouve-

Digitized by Google

ment lent et gradué que sa raison approuve. Placé à une époque où l'imprimerie conserve le dépôt des connoissances humaines et assure même leurs progrès, il peut raisonnablement se flatter de l'espérance de voir la société approcher de jour en jour du terme où l'appellent ses vœux. Un tel homme ne jette pas en arrière un œil de regret; plus il avance dans la carrière, plus il jouit des rapports qui l'unissent à ses semblables et de l'ordre qui règne dans l'univers. Le contraste pénible qui s'offre sans cesse aux vieillards, entre le tems où ils vivent et le tems où ils ont vécu, résulte le plus souvent de l'influence sans bornes qu'ils accordèrent à la mode à l'âge où se décide le caractère. Que ces sentimens ressemblent peu à ceux qui rendirent Turgot si respectable dans sa retraite, et qui répandirent sur les dernières années de Franklin tant d'éclat et de dignité!

Toutefois cette habitude de plaintes et de regrets, si commune chez les vieillards et qui nuit sans doute à leur commerce, n'est pas à beaucoup près la forme la plus méprisable sous laquelle les préjugés que je décris exercent leur influence. Ce caractère indique au moins quelque habitude d'observer, de

Digitized by Google

suivre de l'œil les vicissitudes des choses humaines; elle indique un certain degré de sensibilité qui, dans le premier âge de la vie, a lié des idées agréables à toutes les scènes de la jeunesse. Combien d'hommes sont incapables de l'une et de l'autre ! ne sachant point observer, et n'ayant jamais su sentir, se laissant aller au courant de la mode, réglant leurs opinions et leurs goûts sur les objets toujours vacillans qui les entourent; ils ne s'aperçoivent d'aucun progrès en eux-mêmes, ni d'aucun changement dans les autres. En vain le philosophe leur rappelle-t-il leurs opinions de la veille; en vain, jugeant par l'esprit du jour de celui du lendemain, donne-t-il l'éveil à ces hommes légers et imprévoyans. L'opinion du moment leur semble toujours immuable. Et lorsque le cours des événemens se développe, et change enfin en réalité ce qu'ils envisageoient comme des chimères; ils arrivent à ce nouvel état par une marche si insensible et si cachée pour eux, qu'ils n'y trouvent plus aucun sujet de surprise ou d'intérêt. Le philosophe seul, qui l'avoit annoncée, y voit encore pour l'avenir une source d'instruction, et ne se lasse point d'y réfléchir.

Digitized by Google

Tous ces préjugés ont leur racine dans un penchant naturel à l'homme. L'ordre de nos idées se façonne sur celui des objets qui nous sont le plus familiers, et nous contractons ainsi des habitudes intellectuelles diverses. Il en est d'autres qui tiennent de plus près à nos facultés primitives ou aux lois fondamentales de la croyance humaine; qui sont par-là même plus difficiles à déraciner, et ont une plus pernicieuse influence.

III. Ce que nous avons dit des pratiques superstitieuses en médecine peut servir à faire comprendre un effet assez fréquent des associations d'idées, qu'il faut maintenant développer. Comme toutes les circonstances dans lesquelles on administre un remède semblent, dans le cours d'une expérience bornée, être également importantes; ainsi toutes les opinions, les cérémonies, les observances, qu'on nous a appris à associer dans notre enfance aux dogmes sacrés de la religion, leur restent intimement unies; elles font partie de notre foi; et liées à des vérités essentielles à notre bonheur, elles deviennent, comme celles-ci, l'objet de notre respect et de notre amour. L'homme simple, qui vit aux champs, dans l'enceinte bornée

Digitized by Google

d'une paroisse solitaire, regarde du même œil l'omission de quelques rites de sa religion, et la violation des plus saints devoirs : il ne peut croire aux vertus d'un homme qui néglige l'objet de son culte, et qui traite avec indifférence ce qui, dans son propre cœur, produit des émotions sublimes. « Est-il pos-» sible, » disoit le vieux bramine de Marmontel au jeune protecteur de sa fille, « est-il » possible que celui, dont la généreuse com-» passion a sauvé ma fille, et qui adoucit » mes derniers momens par les consolations » de la piété, ne croie pas au Dieu *Vitsnou*, » et à ses neuf métamorphoses » (1).

Ces remarques relatives à l'abus de quelques principes de religion peuvent s'étendre à d'autres objets. En particulier, on peut les appliquer aux préjugés politiques qui, dans tous les pays de la terre, fascinent les yeux des hommes même qui ont le plus de lumières.

(1) Je traduis ici la citation angloise, qui paroît faite de mémoire. Dans le conte de Marmontel, je trouve seulement ces mots : « Tu me persuaderois que » la vertu est toujours la même. Mais tu ne crois » point au dieu Vitsnou et à ses neuf métamorphoses ; » comment se peut-il qu'un homme de bien refuse » d'y ajouter foi? »

Digitized by Google

Il n'est point de principe mieux établi, qui repose sur une base plus sûre, qui soit plus profondément enraciné dans le cœur, que celui qui unit l'homme à ses semblables. Nul sentiment plus sacré, que cet amour qui en dérive, qui l'attache à la communauté dont il est membre, et réunit toutes ses affections dans celle d'une seule patrie. Mais combien peu d'hommes à l'abri des séductions de l'habitude, s'abstenant de juger des formes variées de l'ordre social par le seul aspect qui les frappe; capables de démêler au sein de cette organisation compliquée, les circonstances essentielles au bonheur de l'espèce, et celles qui lui sont inutiles, ou même nuisibles! Qu'il est naturel à la bienveillance de juger tout également nécessaire; de se livrer à une vénération aveugle pour toutes les institutions sous lesquelles on a vécu! Fussent-elles même absurdes et capricieuses, elles sont consacrées par une association constante et indissoluble avec des devoirs chers à notre cœur; et la raison, qui nous prescrit les uns, nous semble au moins approuver les autres.

Le zèle outré, qui s'élève contre toute espèce d'innovation, n'a souvent point d'autre

Digitized by Google

origine. Lorsqu'il est ainsi enté sur une piété solide et sur un principe de bienveillance toujours respectable, il peut encore exciter des regrets, mais il a droit à l'indulgence, même à l'estime et à l'affection des hommes sages et sensibles.

Il est donc bien nécessaire à tout homme, qui veut se faire des principes, de soumettre à un examen rigoureux les opinions de sa jeunesse, celles qui lui ont été transmises par ses maîtres, celles qui sont liées avec sa situation locale. L'universalité d'une opinion, lorsqu'elle est l'effet d'une éducation commune, ne forme en sa faveur aucune espèce de préjugé légitime. Quelque respect qu'un homme sage doive à l'opinion commune, lorsque la raison seule a pu l'établir; certainement il n'en doit aucun à celle qu'il sait être soumise à l'empire de la coutume ou de l'autorité. Et à cet égard rien n'est plus vrai que l'observation de Fontenelle : « Le nombre » de ceux qui croient à un système, déjà » établi dans le monde, n'ajoute rien à sa » crédibilité; mais le nombre de ceux qui » en doutent lui ôte quelque chose. »

D'autre part les mêmes remarques nous conduisent à une autre conséquence plus

Digitized by Google

importante encore. Quelque nombreuses et variées que soient les fausses opinions qui ont cours dans le monde ; il est aussi des vérités immuables, qu'un entendement sain ne peut jamais méconnoître. C'est souvent à l'aide de ces vérités, que s'insinuent les préjugés d'éducation, et qu'ils prennent possession de notre ame.

Un esprit foible et irréfléchi, qui a laissé à la coutume et à l'autorité le soin de former ses opinions dans les matières les plus graves et les plus importantes, arrive souvent à une époque, où éclairé par des communications plus étendues et plus actives, il comprend enfin que tout ce qui étoit sacré pour lui ne l'est pas pour d'autres, auxquels il ne peut refuser son estime. L'impression que fait sur lui cette étrange découverte peut aisément le faire tomber dans l'autre extrême. Il rejettera peut-être à la fois les éternelles vérités qui servent de fondement à l'édifice, et les vains accessoires dont on les avoit surchargées. Il deviendra la proie de cette philosophie sceptique, qui prétend établir, par ses subtils argumens, que toutes les opinions, tous les principes de la morale, dérivent de l'éducation et de l'exemple.

Digitized by Google

Au milieu donc de cette variété infinie de formes, que revêt notre nature versatile ; démêlez, attentif observateur, ces traits profonds et ineffaçables, qui sont communs à toutes et qui caractérisent l'espèce. Ici vous trouverez un attachement décidé aux constitutions républicaines, là aux formes monarchiques ; mais partout vous verrez l'homme imbu de la pensée, qu'il se doit à ses semblables et à sa patrie ; partout il décélera un penchant secret pour toutes les institutions qu'il a vu dès l'enfance être intimement liées à l'ordre de la société où il a vécu. Les diverses apparences que vous remarquez dans la conduite morale et politique des hommes, bien loin de rendre douteuses les vérités qui lui servent de base, prouvent au contraire leur existence. Il faut qu'il y ait des principes communs et gravés dans le cœur par la main même de la nature, puisque malgré tant d'écarts, malgré l'action presqu'irrésistible d'une cause bien reconnue, qui soumet l'homme à l'influence de l'éducation et de toutes les circonstances locales, vous retrouvez en lui la trace toujours existante de ces sentimens, qui en font un être sociable, et le montrent, dans tous les périodes de la

Digitized by Google

société, également soumis aux mêmes lois.

Tels sont les effets de l'association des idées dans de minutieuses pratiques. Les opinions systématiques sur les points capitaux de la morale et de la religion nous fourniront des remarques analogues et plus frappantes. La variété de ces opinions a été tournée en ridicule. Mais si d'un côté cette variété prouve la folie d'un intolérant fanatisme, et la nécessité d'une indulgence mutuelle; de l'autre il faut convenir que la curiosité, qui entraîne les hommes à ces recherches, et l'influence de ces opinions, même absurdes, sur le caractère et sur le bonheur, ne prouvent pas moins clairement l'existence de quelques principes antérieurs d'où elles dépendent. Il est digne d'un philosophe de reconnoître ces lois originelles et immuables, qui régissent l'esprit humain.

» Examinez, » dit Hume, « les principes » religieux, qui ont régné dans le monde. » Vous serez tenté de les prendre pour les » songes d'un homme en délire. Vous croi- » rez y voir les caprices burlesques de quel- » ques singes à figure humaine, plutôt que » des assertions sérieuses, soutenues avec

Digitized by Google

» confiance par un être grave, et qui fait » gloire de sa raison. » — « Prétendre s'op- » poser au torrent de la religion scolastique » par ces frivoles maximes, qu'il est impos- » sible qu'une chose soit et ne soit pas en » même tems ; que le tout est plus grand » que la partie ; que deux et trois font cinq ; » c'est prétendre avec un roseau briser les » vagues de l'océan. » Or quel est enfin le dernier terme où nous conduisent ces saillies? C'est (pour me servir des propres termes de l'ingénieux écrivain) « que le tout n'est pour » nous qu'une énigme, qu'un inexplicable » mystère ; et que le doute, l'incertitude, » la suspension de tout jugement paroissent » l'unique résultat de toutes nos recherches » à cet égard. » Les objets qu'il vient de nous présenter n'excitent-ils pas d'autres pensées? Les folies de la superstition, ses funestes et honteux caprices ne fixent-ils pas notre attention sur ces caractères sacrés, empreints au fond du cœur humain, que l'égarement même de la raison n'a pu faire disparoître ; semblables à cette image de lui-même que Phidias voulut rendre immor- telle, en la gravant si profondément sur le bouclier de Minerve, qu'on ne pût l'enlever

Digitized by Google

ou la détruire, sans briser la statue entière ? (1) Plus les opinions sont contradictoires, les cérémonies vaines et ridicules; et plus il en faut conclure que la religion a son fondement dans la nature de l'homme. Le premier des philosophes modernes (2) déclare, « qu'il » aimeroit mieux croire toutes les fables de » la légende, du talmud et de l'alcoran, » que de penser que cet ordre entier de » l'univers existe sans intelligence. » Ce sentiment est celui qui, en tout tems et en tous lieux, a porté les hommes simples à recevoir avec docilité des opinions liées dès l'enfance à cette grande vérité. La preuve qui en résulte en faveur de l'existence d'une divinité est beaucoup plus frappante, que si ce principe n'eût jamais été altéré. Si l'erreur ne l'eût jamais obscurci, si la superstition ne l'eût pas dégradé; brillant de toute sa pureté, ce principe dominant, et d'une si haute importance, auroit exercé une plus facile influence; et l'on auroit moins lieu d'admirer le parfait concert avec lequel tous les esprits

(1) *Ut nemo delere posset aut divellere, qui totam statuam non imminueret.*

(2) Bacon, *Essays*.

Digitized by Google

s'accordent à lui rendre hommage. Où trouver ailleurs, dans le cercle entier des sciences, une autre vérité tellement essentielle à l'homme, qu'elle pénètre ainsi d'elle-même dans tous les cœurs; qu'elle en force, pour ainsi dire, l'entrée, pour y introduire avec elle toutes les opinions, vraies ou fausses, auxquelles elle se trouve mêlée? Cherchez-en quelqu'autre, qui commande, comme celle-ci, l'obéissance et le respect, qui imprime un caractère sublime à la plus futile pensée, à laquelle elle s'associe; qui donne à l'expression la plus négligée un air de solennité; qui, dans les lieux où elle nous occupe, consacre en quelque sorte tous les objets qui nous entourent et la terre que nous foulons aux pieds. Si ces impressions sont senties, si elles indiquent en nous un principe bien supérieur à la coutume; il est peu digne d'un philosophe de s'appliquer à en affoiblir l'influence, ou à diminuer l'autorité d'un tel guide, par l'énumération des formes variées et innombrables, que des associations casuelles et bizarres peuvent lui faire revêtir. Ce tableau peut bien n'être pour le vulgaire qu'un spectacle amusant, propre à exciter la surprise, et qui plaît par sa nouveauté.

Digitized by Google

Mais sous ces déguisemens mobiles, le philosophe doit découvrir la nature; il ne peut méconnoître sa marche et son œuvre uniforme. Dans les superstitions d'Egypte, comme dans les visions sublimes de Platon, partout il voit les nœuds sacrés, qui unissent l'homme à l'auteur de son existence.

SECTION II.

Influence de l'association des idées sur nos jugemens en matière de goût.

Les observations que je me propose de faire dans cette section sont d'une nature fort générale, et ne supposent aucune théorie particulière sur la nature du goût. Il suffira de remarquer ici que le goût n'est pas une faculté simple et primitive, mais une faculté composée qui se forme et se perfectionne graduellement par l'observation et l'expérience. Elle suppose, il est vrai, comme une espèce de base indispensable, quelque sensibilité naturelle; mais elle ne suppose pas moins l'exercice du jugement. Elle est le résultat, lentement obtenu, d'un examen et d'une comparaison attentive des effets,

Digitized by Google

agréables ou désagréables, que les objets extérieurs produisent sur l'ame.

Ceux de mes lecteurs qui connoissent l'*Essai sur la nature et les principes du goût* (1), publié dernièrement par M. Alison, ne seront pas surpris que j'évite de reprendre un sujet que cet auteur a traité avec tant d'élégance et de sagacité.

J'ai indiqué le procédé par lequel les hommes recherchent les lois de la nature, et j'ai tâché de le rendre sensible par un exemple tiré de l'état de la médecine chez les nations ignorantes. Tout ce que j'ai dit à cet égard s'applique exactement à l'histoire du goût. C'est l'expérience seule qui nous apprend qu'il y a des objets propres à nous plaire et d'autres qui nous inspirent du dégoût. Il est impossible d'expliquer, par un raisonnement antérieur (2), *comment* est produit ce sentiment agréable ou désagréable, que nous éprouvons. Souvent dans les ouvrages de la nature, le beau et le sublime s'offrent à nous mêlés et entourés de circons-

(1) *Essay on the nature and principles of taste.* Cet ouvrage n'est, je crois, pas traduit. *P. P. p.*

(2) *A priori.*

Digitized by Google

tances ou indifférentes, ou qui nuisent à l'effet. Pour séparer ces circonstances de celles qui nous affectent agréablement, nous n'avons d'autre moyen que de faire une suite d'expériences, qui nous conduisent à discerner les qualités particulières avec lesquelles l'effet que nous avons en vue se trouve constamment lié. En conséquence, l'artiste novice et sans expérience, qui cherche à copier la nature, la copie servilement; c'est pour lui le seul moyen de s'assurer, qu'il ne manquera point l'effet agréable auquel il tend. Ainsi les beautés qui brilleront dans ses ouvrages seront surchargées et comme encombrées d'une multitude d'accessoires superflus ou même désagréables. L'expérience et l'observation peuvent seules le mettre en état de séparer ces circonstances inutiles de celles qui concourent à l'effet; de présenter les beautés pures et non altérées; de créer enfin un ouvrage de son invention, plus parfait qu'aucun de ceux qui ont été offerts à ses sens.

Ainsi les progrès du goût, de l'état le plus grossier jusqu'à l'état le plus parfait, ressemblent aux progrès de nos connoissances en physique, depuis les vaines superstitions des

Digitized by Google

des tribus sauvages, jusqu'à la recherche la plus exacte des lois de la nature. Cette analogie repose toute entière sur ce principe, que, comme dans le monde matériel il y a des faits généraux au-delà desquels la philosophie ne peut pénétrer, de même il y a dans la constitution de l'homme un rapport inexplicable entre l'esprit et les objets auxquels ses facultés s'appliquent, en vertu duquel ces objets sont propres à produire des émotions agréables ou désagréables. Dans l'un et l'autre cas, on peut employer à propos le raisonnement pour rapporter les phénomènes particuliers à des principes généraux. Mais dans l'un et l'autre cas aussi, nous devons nécessairement arriver à des principes, dont il sera impossible de donner aucune autre raison, que la volonté du Créateur.

On peut aussi appliquer ici une grande partie des remarques faites dans la section précédente, sur l'origine des préjugés populaires. Elles serviront à expliquer l'influence des associations fortuites en matière de goût. Mais ces remarques n'épuisent pas le sujet; il faut y ajouter quelques éclaircissemens. Dans les objets de goût, l'effet que l'on considère est produit sur l'esprit

Digitized by Google

même, et toujours accompagné de peine ou de plaisir. Il en résulte une tendance bien plus forte aux associations fortuites que dans les spéculations relatives aux événemens physiques. Et lorsque de telles associations viennent à se former, elles n'entraînent pas des inconvéniens aussi graves que les erreurs relatives à la physique, d'où il suit qu'on n'a pas les mêmes raisons de s'attendre à les voir redressées par l'expérience seule, et sans le secours de l'étude. Aussi remarque-t-on, que les associations d'idées influent bien plus puissamment sur nos jugemens relatifs à la beauté et à la laideur, que *sur* ceux qui se rapportent à des résultats de spéculation. Quelques philosophes en ont conclu que les associations fortuites d'idées suffisent à l'explication de ces jugemens; et qu'il n'y a aucune règle fixe de goût, que l'on puisse envisager comme fondée sur la constitution naturelle de l'esprit humain. Mais c'est incontestablement pousser cette théorie au-delà de ses justes bornes. Les associations d'idées ne peuvent point expliquer l'origine d'une notion ou d'une idée nouvelle; telle qu'est un sentiment de plaisir différent de tout autre à nous connu. La faculté d'as-

Digitized by Google

sociation expliquera bien comment une chose, indifférente en elle-même, peut nous devenir agréable en s'unissant à une autre qui nous plaît naturellement. Mais, dans tous les cas, cette faculté suppose que les notions ou les sentimens qu'elles combinent préexistent indépendamment de son influence. Toutes les fois donc que des associations d'idées produisent quelque changement dans nos jugemens en matière de goût, je pense qu'on pourra s'assurer, par une bonne analyse, que cet effet est produit par la coopération de quelque principe naturel, indépendant de l'association, et qu'il suppose l'existence de certaines sources primitives de plaisir ou de peine.

Une mode d'habillement ou de toilette, qui d'abord nous paroît gauche et bizarre, en peu de mois, ou même en peu de semaines, finit par nous sembler une élégante parure. En la voyant adoptée par ceux que nous envisageons comme des modèles de goût, nous l'associons aux impressions agréables que produisent des manières aisées et polies. Lors donc que cette mode finit par nous plaire, ce n'est pas à l'objet même qu'il faut attribuer cet effet, mais aux im-

Digitized by Google

pressions auxquelles il a été habituellement lié et qu'il nous rappelle.

Cette remarque explique la cause des fréquens et perpétuels changemens de mode dans la parure, et dans tous les objets principalement destinés à annoncer au-dehors certaines relations de société. Il est évident que de telles décorations ne peuvent plaire par des idées associées, qu'en tant qu'elles sont exclusivement à l'usage des sociétés les plus brillantes. Dès que le peuple les adopte, non-seulement ces décorations cessent de s'associer à des idées de politesse et de goût, mais elles commencent à s'unir avec celles d'affectation, d'imitation gauche, de manières populaires. Aussitôt les classes les plus élevées, qui n'ont rien plus à cœur que d'éviter ce qui à l'extérieur les confond avec le bas peuple, rejettent des ornemens dégradés; et s'exercent à en substituer d'autres, qui d'abord prennent cours et deviennent la mode du jour, mais bientôt se répandent jusque dans les derniers rangs, et sont à leur tour abandonnés.

On a remarqué souvent, que lorsque la société, dans ses progrès, a atteint une certaine époque de maturité, le goût pu-

Digitized by Google

blic se corrompt et commence à dégénérer. Les diverses productions des beaux-arts n'ont plus la même simplicité, qu'au période où ces arts avoient acquis le plus haut degré de perfection. Les observations précédentes nous indiquent une cause de ce phénomène.

On se rappelle que la marche du goût, dans ses progrès, consiste à séparer les vrais principes de la beauté, des accessoires superflus ou nuisibles qui s'y trouvent joints. Il suit de là, qu'il y a une limite au-delà de laquelle on ne peut plus simplifier. On ne peut sans doute assigner aucune borne aux créations du génie; mais un génie éminent est un don fort rare de la nature. Il arrive donc qu'à l'époque où le goût a atteint un haut degré de perfection, l'amour de la variété porte les hommes à ajouter quelques circonstances superflues aux modèles purs de ceux qui les ont précédés, ou à y faire quelques légers changemens, dans le seul but d'en diversifier l'effet. Ces additions et ces changemens, indifférens en eux-mêmes, peut-être choquans, acquièrent une sorte de beauté d'emprunt, par leur association à des objets vraiment beaux, quelquefois aussi par l'influence de la mode. La cause qui les

Digitized by Google

introduit, les multiplie ; et le goût retombe dans la barbarie en suivant dans sa marche rétrograde à peu près tous les mêmes pas qui l'avoient conduit à la perfection.

La vérité de ces observations paroîtra assez frappante, si l'on réfléchit à l'effet vraiment étonnant que produit un écrivain qui unit un goût incorrect à un brillant génie, et si l'on se rappelle avec quelle facilité il pervertit les jugemens que porte le public. Les petites singularités d'un tel auteur sont consacrées par leur liaison avec les qualités qu'on admire : elles plaisent même à un certain point lorsqu'elles en sont détachées, parce qu'elles rappellent les agréables impressions auxquelles elles ont été long-tems associées. Que d'imitations n'avons-nous pas vues des affectations de Sterne, produites par des hommes incapables d'imiter ses beautés ! Et toutefois ces imitations des défauts qui caractérisent cet écrivain ; de sa manière brusque et coupée ; de ses minutieuses descriptions ; et même de ses traits de plume ; produisent au premier moment quelque effet sur des lecteurs, qui ont plus de sensibilité que de goût, en leur rappelant les scènes attendrissantes, ou badines et pleines de verve, aux-

Digitized by Google

quelles, dans l'original, ces défauts ou ces petites singularités se trouvent presque toujours associées.

Il suit de ce que nous venons de dire, que les circonstances qui nous plaisent dans les objets de goût sont de deux espèces distinctes. Les unes sont propres à plaire par leur nature ou par des associations d'idées communes à tous les hommes. Les autres ne plaisent que par des associations d'idées locales et accidentelles. Il y a donc aussi deux espèces de goût. L'une juge des beautés qui ont leur fondement dans la nature de l'homme; l'autre juge des objets dont la mode fait le principal mérite.

Ces deux espèces de goût ne sont pas toujours réunies dans le même individu. Je crois même qu'une telle réunion est fort rare. La perfection de l'une dépend beaucoup du degré de force dont nous jouissons, pour nous délivrer de l'influence des associations fortuites. La perfection de l'autre dépend au contraire de la facilité d'association, qui nous fait suivre promptement les formes que la mode adopte, et comme dit Shakespear, « prendre le ton du jour » (1).

(1) *To catch the tune of the times.*

Digitized by Google

Je tâcherai de jeter un nouveau jour sur quelques-unes de ces remarques, en les appliquant au langage. Ce sujet offre une infinité d'exemples propres à faire voir l'influence qu'a l'association des idées sur nos jugemens en matière de goût.

De même qu'un vêtement ou un ornement de toilette prend un air élégant ou un air ignoble, selon la qualité des personnes qui le portent; ainsi il y a une manière de prononcer qui paroît polie ou grossière, selon l'idée qu'on se fait des personnes qui l'emploient habituellement. L'accent écossois est, à peu d'expressions près, aussi agréable à l'oreille, que l'accent anglois. Cependant on en est choqué, même en Ecosse. On n'en sauroit trouver d'autre raison, sinon que la capitale de l'Ecosse n'est plus qu'une ville de province, et que Londres est la résidence de la cour.

La distinction qu'on fait, dans toutes les langues des nations civilisées, entre les expressions basses et les expressions nobles, n'a pas une autre origine. C'est un sujet assez curieux d'observation que le soin des classes supérieures, dans toutes les monarchies de l'Europe, d'éviter tout ce qui, dans la mise

Digitized by Google

et dans les manières, pourroit les rapprocher de la multitude et lier ces deux idées par l'association même la plus éloignée. Les habits, les formes, le langage, tout tend au même but; et présente, par une multitude d'associations imperceptibles et comme sans intention, les avantages du rang ou de la fortune.

Un écrivain qui veut s'exprimer avec élégance doit étudier cette influence qu'a sur le langage l'association des idées. Pour la correction et la pureté du style, les règles de la grammaire et de la critique peuvent suffire; mais elles ne peuvent inspirer des beautés de style d'un ordre plus relevé. De même que pour avoir l'air et les manières d'un homme de bonne compagnie, il faut fréquenter la meilleure société; ainsi, pour acquérir dans la composition la grâce qui lui donne du charme, il faut être familiarisé avec la lecture des auteurs classiques. Si l'on veut s'instruire il faut sans doute lire beaucoup de livres qui n'ont pas le mérite du style; mais un homme appelé à écrire fera bien de prévenir l'effet de ces lectures en maniant sans cesse les modèles du langage le plus pur. Il arrive souvent, que pour avoir négligé de

Digitized by Google

le faire, un écrivain, en avançant dans la carrière, laisse insensiblement s'altérer son style, en sorte que ses derniers ouvrages sont à cet égard fort inférieurs aux premiers. D'Alembert nous apprend que Voltaire avoit toujours sur sa table le Petit Carême de Massillon et les tragédies de Racine; le premier lui servoit de règle de goût pour écrire en prose, et le second pour écrire en vers.

Mais en évitant les expressions triviales et dégradées par l'usage vulgaire, on court risque de se jeter dans un autre extrême, et de paroître rechercher avec une sorte d'affectation les mots et les phrases consacrées par la mode du jour. Cette prétention peut réussir à un certain point. Un auteur peut aussi obtenir pendant quelques années des succès qui flattent sa vanité. Son langage est celui d'un homme du monde, et conforme au bel usage. Mais cette espèce de réputation est d'une nature peu durable. Les ouvrages qui subsistent et plaisent pendant une longue suite de siècles, sont ceux dont le style brille par sa simplicité. Ceux au contraire qui séduisent la multitude par le faux éclat que procure la mode ne survivent

Digitized by Google

guères à celle-ci, ou ne lui survivent que pour offrir de parfaits modèles de ridicule. Le portrait d'une belle femme, mise à la mode du jour, plaît au tems où cette mode règne, plus peut-être qu'il n'auroit fait sous un autre costume; mais l'artiste, qui travaille pour la postérité, préfère à ces vains ornemens la plus simple draperie.

Les exceptions que semble offrir l'histoire de la littérature ne sont qu'apparentes. On ne peut nier que les ouvrages des auteurs les plus estimés n'offrent des beautés, qui ont été long-tems et généralement admirées, et qui néanmoins ne produisent cet effet qu'en vertu de quelques associations d'idées. Mais dans tous les cas de ce genre, on remarquera, qu'en conséquence de quelques circonstances particulières, ces associations, sur lesquelles se fondent notre admiration et notre plaisir, sont beaucoup plus générales et plus permanentes, que ne doivent naturellement être les associations produites de notre tems par le pur caprice de la mode. L'admiration pour les débris de l'antiquité, qui composent ce que nous nommons les auteurs classiques, est aussi générale en Europe que le sont les avantages d'une éduca-

Digitized by Google

tion libérale. Un effet de cette admiration est de donner au goût certains caprices, dont il est impossible qu'un homme bien élevé se garantisse entièrement. En écrivant dans nos langues modernes, si un auteur affecte de s'écarter quelquefois de l'usage commun et de rechercher certaines expressions empruntées des auteurs classiques, un grand nombre de lecteurs jouiront en le lisant d'un plaisir qui tient à des idées associées. Ainsi cette espèce d'affectation, quoiqu'insupportable si on la poussoit trop loin, imprime au style, lorsqu'on la contient dans de justes bornes, un caractère bien différent de celui qui résulte de l'ambition de suivre la mode du jour. Le principe général subsiste. Les beautés, qui dépendent de quelques associations accidentelles, paroissent des fantaisies capricieuses à ceux à qui ces associations ne sont pas familières. Et en conséquence, le style le plus simple est celui qui plaît le plus longtems et le plus universellement. Le style de Harris, tout empreint de celui des auteurs classiques, aura des admirateurs aussi longtems que l'étude des anciens fera partie de l'éducation. Mais un lecteur anglois, étranger à l'antiquité ne lui trouvera ni la grâce,

Digitized by Google

ni le naturel, du style de Swift et d'Addison.

On peut rendre ces observations plus sensibles en les appliquant à l'art du peintre et à celui du statuaire. Ils sont, ainsi que l'art d'écrire, soumis à l'influence de l'antiquité. Et dans ces genres divers, le génie s'est laissé dominer par son autorité, au point d'accorder des préférences sans motif et de consacrer ses propres caprices.

« Il y a plusieurs ornemens de l'art, » dit le chevalier Jos. Reynolds, « parmi ceux du » moins dont on ne peut rendre raison, qui » nous ont été transmis, qui ont été adop- » tés, et ont acquis une sorte d'importance, » uniquement par les objets auxquels nous » les avons vu constamment joints. Comme » la Grèce et Rome nous ont fourni nos plus » beaux modèles, nous ne nous bornons » pas à l'estime que mérite ce qui dans » leurs productions nous procure un plaisir » réel et une instruction solide. Nous éten- » dons notre approbation à tous les orne- » mens, à tous les usages, admis chez ces » nations respectées, et jusqu'aux modes » qui ont régné dans leur habillement. Et » non-seulement ces ornemens, ces usages, » ces modes, nous plaisent lorsqu'ils se

Digitized by Google

» montrent dans leur place naturelle, mais » nous n'hésitons point de les transporter » à d'autres tems, et d'habiller la statue » d'un héros ou d'un sénateur moderne avec » l'habit de guerre ou l'habit de paix d'un » Romain. Nous avons même quelque peine » à supporter qu'on revête une statue de » quelqu'autre draperie.

» C'est la sculpture qui nous a transmis » les figures des grands hommes de ces deux » nations; et presque tout ce qui nous reste » des anciens monumens de l'art. Entre les » personnages ainsi représentés et l'idée de » la dignité personnelle, entre cette espèce » de représentation et l'idée de la vérité dans » les ouvrages de l'art, il s'est formé une » association si forte qu'il n'est plus en notre » pouvoir de la rompre. Il n'en est pas de » même en peinture; parce que nous n'a- » vons pas des portraits anciens qui puissent » nous servir de modèles, et qu'en consé- » quence il ne s'est pas formé en ce genre » d'associations pareilles. Aussi ne pourrions- » nous pas mieux risquer de peindre un gé- » néral avec l'habit romain, que de faire sa » statue en uniforme moderne. Mais, quoique » privés de portraits anciens, nous avons

Digitized by Google

» recours aux modernes, pour établir des » préjugés analogues à ceux qui règnent en » peinture. En voyant les beaux portraits de » Vandyck, dont le nombre est si grand en » Angleterre, nous ne nous contentons pas » d'admirer ce qui en fait le mérite, nous » étendons nos éloges jusqu'à la forme des » vêtemens que prescrivoit alors la mode. » Et à l'aide de cette circonstance, des ou- » vrages, d'ailleurs médiocres, ont acquis » quelque faveur. En rappelant l'air et l'effet » des portraits de Vandyck, ils ont frappé » au premier coup-d'œil d'une manière » agréable, et ont paru bien supérieurs à ce » qu'ils étoient réellement. Mais cette espèce » de surprise n'a pu avoir lieu qu'à l'égard » de ceux qui avoient eu occasion de former » cette espèce d'association » (1).

C'est surtout dans la poésie que se fait sentir l'influence de l'association des idées sur le langage. En effet, le poëte, dans ses compositions les plus sérieuses, ayant en vue d'élever l'imagination de ses lecteurs au-dessus des objets sensibles et de les transporter hors du cercle de la vie commune, doit

(1) Reynold, *Discourses. p. 313. et suiv.*

Digitized by Google

éviter avec un soin particulier les expressions triviales et les mots devenus populaires. Entre ceux qui sont reçus dans sa langue et qui sont également clairs, il préfère en général les mots d'un usage peu commun (1).

C'est ainsi qu'il se forme insensiblement, en toute langue, un langage poétique, qui s'éloigne beaucoup de la simplicité de la prose. Il est moins sujet aux vicissitudes de la mode, que le langage poli de la simple conversation. La raison en est que dès qu'une fois il a été adopté par les poëtes, il n'est

---

(1) Milton préfère pour exprimer le Rhin et le Danube les mots *Rhene* et *Danaw*, à ceux qui sont plus communément employés, *Rhine* et *Danube*.

> A multitude, like which the populous North
> Pour'd never from his frozen loins, to pass
> Rhene and Danaw. *Paradise lost. B. I. l. 351.*

Dans le vers suivant :

> Things unattempted yet in prose or *rhyme*,

l'expression est bien plus poétique que si l'auteur eût dit:

> Things unattempted yet in prose or *verse*.

Ailleurs, pour varier, il préfère cette dernière expression, mais il la relève par une épithète qui lui ôte la familiarité qu'elle a dans le discours ordinaire :

> — in prose or *numerous* verse.

plus

Digitized by Google

plus à l'usage des bons écrivains de prose ; ceux-ci l'évitent comme ayant un accent trop élevé pour le genre de leurs compositions. Il peut donc conserver tout le charme qui lui est propre, aussi long-tems que la langue même subsite, et plaire toujours plus à mesure qu'elle vieillit.

En effet le langage poétique acquiert un nouvel attrait par le progrès des lettres dans la langue dont il s'agit. Dès que la poésie s'est emparée d'un certain nombre de mots ; leur son seul, indépendamment du sens, éveille les impressions agréables qui leur étoient associées dans les ouvrages les plus goûtés. Lors même qu'en les unissant, on fait des phrases dépourvues de sens, ils font encore quelqu'effet sur le lecteur sensible aux charmes de la poésie ; et du moins ils affectent autrement que ne feroient des mots tirés du sein de la prose, si on en composoit des phrases aussi insignifiantes.

Les langues diffèrent beaucoup entr'elles quant à l'abondance du langage poétique. L'anglois a sur le françois beaucoup d'avantage sous ce point de vue. Ce n'est pas qu'en françois il n'y ait des mots réservés à la poésie ; mais le nombre en est fort petit, comparé à

Digitized by Google

celui des mots poétiques de la langue angloise.

Cette disette d'expressions poétiques a probablement moins d'inconvénient en françois qu'elle n'en auroit en anglois; parce que, chez les bons écrivains, la prose françoise est moins dégradée que la prose angloise, par l'emploi de termes d'un usage ignoble et vulgaire. Et cela tient sans doute à ce qu'en françois, la ligne de démarcation entre le langage poli et les expressions basses est plus fortement prononcée. Les poëtes anglois, ayant à leur disposition un langage qui leur est propre, peuvent, en l'employant à propos, non-seulement conserver à l'expression toute sa dignité, mais associer à leurs compositions les impressions agréables que les ouvrages de leurs prédécesseurs ont laissées dans le souvenir de ceux qui les lisent. Aussi évitent-ils soigneusement, dans la poésie noble et lorsqu'ils veulent faire naître l'enthousiasme, d'employer des expressions vulgaires, ou des expressions auxquelles la mode seule a pu donner cours. Il n'est pas aussi facile à un poëte françois d'user des mêmes moyens.

En anglois, le langage poétique est si abondant, qu'il est dangereux d'en abuser. Il en

Digitized by Google

résulte une sorte de facilité, pour des écrivains sans génie, de donner cours à des compositions qui n'ont presque d'autre mérite que celui qu'elles empruntent de l'éclat des mots poétiques. Les couplets que Pope a intitulés, *Chanson d'un homme de qualité*, n'offrent guères plus d'incohérence dans les idées, qu'on n'en trouve dans quelques poëmes qui ont obtenu une célébrité passagère.

Ce n'est pas seulement par les mots que la poésie se distingue de la prose. Quand des auteurs, dont la réputation est bien établie, ont adopté dans la poésie un certain *arrangement* de mots; les expressions les plus communes peuvent plaire par leur rapport avec cet ordre consacré.

Réciproquement rien n'est plus propre à détruire le charme de la poésie, qu'une suite de mots arrangés d'une manière si commune, qu'en entendant les premiers on peut à l'instant prévoir tous ceux qui vont les suivre. Un mot seul nous déplaît souvent parce qu'il est plat est prosaïque. Mais deux mots pareils qui se suivent, dans le même ordre où on les emploie dans le langage de la conversation familière, ne peuvent trouver place dans la poésie sérieuse, sans lui donner à l'instant l'accent de la parodie.

Digitized by Google

Aucun poëte, en notre langue, n'a montré, d'une manière aussi frappante que l'a fait Milton, ce que peut l'arrangement des mots, pour donner au style le plus haut degré d'élévation. Sans jamais cesser d'être parfaitement clair et intelligible, il s'éloigne beaucoup de l'ordre le plus familier à nos oreilles. Si l'on change cet arrangement poétique, plusieurs de ses plus sublimes périodes se trouvent tout-à-coup réduites au niveau de la prose.

Il est bien plus difficile d'imiter cet artifice, qu'on ne le croit communément; et celui qui y réussit s'élève bien au-dessus de la foule des copistes, qui semblent n'atteindre aux beautés de l'art que pour les flétrir. Ce talent est plus nécessaire au poëte qui écrit en vers blancs, qu'à celui qui fait usage de la rime. Car plus le vers, par sa forme, approche de la prose, et plus il devient nécessaire d'imprimer à la composition poétique un caractère de nouveauté et de dignité. Aussi parmi ceux qui ornent les journaux de leurs productions, sur quelques milliers qui imitent la versification de Pope, à peine y en a-t-il un qui approche de la manière de Milton ou de Thomson (1).

(1) Pope a écrit en vers rimés; Milton et Thomson, en vers blancs. *P. P. p.*

Digitized by Google

Cependant l'imitation devient plus facile par le nombre de ceux qui s'y livrent et qui obtiennent quelques succès. Car plus il y a d'auteurs qui ont donné une certaine direction à leur génie, plus il s'offre de matériaux en ce genre, que les esprits médiocres peuvent recueillir et combiner, sans s'exposer au reproche de plagiat. Et en effet, tel est l'abus qu'on a fait en notre langue de l'arrangement des mots, ainsi que des termes mêmes, réputés propres à la poésie, que quelques-uns de nos poëtes les plus estimés se sont frayé en dernier lieu une route nouvelle, et ont cru pouvoir donner assez d'élévation à leurs compositions, sans recourir à ces moyens trop prodigués par leurs prédécesseurs ou leurs rivaux. Ils y ont substitué un arrangement de mots naturel, une expression simple et élégante, unie à une versification singulièrement harmonieuse et telle que peu de poëtes peuvent se flatter de l'atteindre. C'est cette union remarquable, qui semble être le vrai caractère de la poésie de Goldsmith, et qui lui donne tant de charme.

Ce que nous avons dit de l'influence qu'a l'association des idées sur les jugemens que nous portons en matière de goût fait assez

Digitized by Google

voir, combien les opinions relatives à tout ce qui est du ressort des beaux-arts doivent dépendre de la forme du gouvernement et des mœurs nationales. Voltaire, dans son discours de réception à l'Académie françoise, explique de plusieurs manières comment il est arrivé qu'en France les poëtes n'ont pas réussi à décrire les scènes champêtres et les plaisirs qu'elles rappellent. La raison la plus claire qu'on en puisse donner est l'état d'abjection, de pauvreté, de détresse, dont l'idée se trouve associée en ce pays-là avec celles de l'agriculture. C'est à quoi fait allusion l'abbé Delille, dans la préface de sa traduction des Géorgiques. « La traduction des » Géorgiques, » dit-il, « étoit plus propre » qu'aucune autre, si elle eût été entreprise » par un grand poëte, à donner à notre » langue des richesses inconnues. Une belle » version de l'Enéide l'enrichiroit moins : » les aventures héroïques s'éloignent moins » de son génie. Les opérations champêtres, » les détails de la nature physique ; voilà ce » qu'il falloit la forcer à exprimer noble- » ment, et c'eût été une véritable conquête » sur sa fausse délicatesse, et son dédain » superbe pour tout ce que nos préjugés ont » osé avilir. »

Digitized by Google

Combien devoient être différentes les impressions que faisoit ce divin poëme de Virgile sur l'ame d'un ancien Romain, lorsqu'il se rappeloit cette époque de l'histoire de son pays, où l'on voyoit des dictateurs quitter la charrue pour prendre en main les rênes de l'état, et descendre de leur char de triomphe pour reprendre leurs occupations rustiques. Ce sont ces mœurs antiques, qu'un Romain d'un âge plus récent décrivoit avec enthousiasme et auxquelles il attribuoit, par une figure hardie, l'empressement de la terre à récompenser de si nobles travaux. *Gaudente terra vomere laureato, et triumphali aratore* (1).

(2) *Plin.* Nat. Hist. XVIII. 4.
« La terre se réjouit d'être travaillée par une charrue » couronnée de lauriers, et par un laboureur décoré » des honneurs du triomphe. »

Digitized by Google

SECTION III.

De l'influence de l'association des idées sur nos facultés actives, et sur nos jugemens en morale.

POUR donner encore quelques exemples de l'influence de l'association des idées, je vais indiquer quelques-uns de ses effets sur nos facultés actives et morales. J'éviterai tout ce qui pourroit être contesté et donner lieu à quelque controverse, en me bornant à envisager ce sujet sous un point de vue général, qui ne m'oblige point de faire une énumération exacte de tous les principes d'action qui sont en nous, ni d'adopter un système particulier sur la nature de notre faculté morale. Si ma santé le permet et que mes occupations m'en laissent le loisir, je reprendrai, dans la suite de cet ouvrage, cette recherche commencée, et j'examinerai les diverses opinions auxquelles elle a donné lieu.

Plusieurs écrivains ont expliqué comment l'association des idées produit de nouveaux principes d'action. Tout ce qui peut servir à

Digitized by Google

satisfaire nos appétits ou nos désirs naturels, est souhaité comme moyen d'atteindre cette fin. Associé ainsi habituellement dans notre esprit à des objets agréables, souvent un tel moyen finit à la longue par nous paroître avoir quelque valeur par lui-même et indépendamment du but utile auquel il tend. C'est ainsi que les biens de la fortune sont quelquefois recherchés, comme si par eux-mêmes ils étoient propres à nous satisfaire, quoiqu'il soit facile de voir que, dans l'origine, on n'a pu les estimer que par les jouissances qu'ils procurent. C'est ainsi encore, que les hommes désirent des habits brillans, des équipages, des gens, des meubles, à cause du prix que le public met à ces objets de luxe. Ces sortes de désirs sont ceux que le Dr. Hutcheson nomme *secondaires* (1), et il en explique l'origine comme je viens de le faire.

» Puisque nous sommes, » dit-il, » capables de réflexion, de mémoire, d'observation et de raisonnement, en tout ce qui » a rapport à la tendance future et éloignée » des divers objets et des diverses actions;

(1) Voyez son *Essay on the* etc. (c'est-à-dire, Essai sur la nature et la conduite des passions).

Digitized by Google

» puisque nous ne sommes point bornés aux » choses présentes; il doit arriver qu'en con- » séquence de nos désirs primitifs il en naisse » en nous de secondaires, dirigés vers ce que » nous envisageons comme propre à satisfaire » les primitifs. Et la force ou l'intensité de » ces désirs secondaires doit être propor- » tionnée à celle des désirs primitifs desquels » ils dépendent, et à l'utilité ou à la nécessité » supposée de cet objet que nous envisageons » comme avantageux. » — « Ainsi, » con- tinue cet auteur, « dès que nous connoissons » l'usage des richesses et du pouvoir pour » satisfaire nos désirs primitifs, nous ne pou- » vons manquer de les désirer. L'univer- » salité de ce désir résulte de ce que le » pouvoir et les richesses sont les moyens de » contenter tous les autres désirs. » La seule chose qui, dans ce passage, me paroît donner prise à la critique, c'est que le désir du pouvoir s'y trouve classé avec le désir des richesses. Il me semble clair au contraire, par des raisons qui seront déduites dans une autre partie de cet ouvrage, que le premier de ces désirs est primitif, tandis que le second n'est que secondaire.

Nos jugemens moraux peuvent être mo-

Digitized by Google

difiés, et même à un certain point pervertis, par l'influence du principe d'association. Comme une personne qui passe pour un modèle de goût peut introduire, par son exemple, des modèles d'habillement bizarres et ridicules, ainsi un homme d'une vertu éminente peut concilier quelque estime à ses défauts. Et s'il occupe une place dans la société qui le fasse beaucoup remarquer, il peut arriver que la multitude imite aveuglément ce qu'il y a en lui de véritablement vicieux.

« Sous le règne de Charles II, » dit Smith (1), « une conduite licencieuse pa-» roissoit la marque d'une éducation li-» bérale. On associoit alors de telles mœurs » à des idées de générosité, de sincérité, » de magnanimité, de loyauté. Elles sem-» bloient prouver que celui en qui on les » observoit n'étoit pas un puritain, mais un » homme d'un rang honorable. Au con-» traire, l'austérité dans les mœurs, la ré-» gularité dans la conduite, étoient hors » d'usage et contraires au ton de la bonne » compagnie. On les associoit dans ce tems-

(1) *Théorie des sentimens moraux.*

Digitized by Google

» là aux mœurs et au langage du peuple, à » des idées de ruse et d'hypocrisie. En tout » tems, les vices des Grands ont, pour les » esprits superficiels, une sorte de charme. » Ces esprits légers les associent non-seule- » ment à l'éclat de la fortune, mais à l'idée » de quelques vertus supérieures, qu'ils at- » tribuent à ceux qui sont placés au-dessus » d'eux; avec des sentimens d'indépendance » et de liberté; de franchise, de générosité, » d'humanité et de politesse. Les vertus des » classes inférieures du peuple, la frugalité, » le travail, l'économie, l'attachement aux » règles du devoir, paroissent à ces mêmes » juges des sentimens bas et déplaisans. Ils » les associent à l'état abject dans lequel ces » vertus se déploient; et à l'idée de quelques » vices dégoûtans qu'on suppose en être in- » séparables; tels que la lâcheté, la bas- » sesse, l'envie, le mensonge et le vol. »

Cette théorie par laquelle Hutcheson et Smith expliquent si judicieusement l'origine de nos désirs secondaires, et la manière dont nos jugemens moraux sont sujets à se pervertir, a paru à quelques écrivains postérieurs pouvoir suffire pour expliquer l'origine de tous nos principes d'action. La première

Digitized by Google

tentative qui ait été faite, pour étendre ainsi l'application de la théorie relative à l'association des idées, est d'un ecclésiastique, Mr. Gay, dans une dissertation *sur le principe fondamental de la vertu* (1). Dans cette dissertation, l'auteur s'applique à faire voir, « que l'approbation morale et en général » toutes nos affections peuvent se résoudre » en un même principe, savoir la raison, » en tant que cette faculté se dirige vers » notre bonheur individuel; que toutes ces » affections se rapportent uniquement aux » moyens que nous croyons propres à atteindre cette fin; que, dans tous les cas où cette » fin n'est pas aperçue d'une manière distincte, on ne peut expliquer nos affections » que par l'association des idées; et qu'en » ce cas, elles peuvent avec propriété être » nommées des *habitudes*. » Les mêmes principes ont été depuis beaucoup plus développés par le Dr. Hartley, qui nous apprend lui-même quelle fut la première origine de son système. L'idée lui en vint en entendant

(1) Cette dissertation a été placée par le Dr. Law en tête de sa traduction de l'*Essai sur l'origine du mal* par l'archevêque King.

Digitized by Google

parler d'une opinion de Mr. Gay, qui croyoit, dit-on; « que l'association des idées suffisoit » pour expliquer tous les plaisirs et toutes » les peines intellectuelles » (1).

On doit il me semble, reconnoître, dans cette théorie sur l'origine de nos affections et de nos sentimens moraux, un perfectionnement très-ingénieux de celle de l'intérêt personnel, telle qu'on la concevoit auparavant. Cette nouvelle théorie éludoit plusieurs objections que l'on pouvoit faire contre l'ancienne. Au nombre de ces objections, il y en a une, qui a toujours paru avoir beaucoup de force. Elle est tirée de la promptitude avec laquelle agissent nos affections, de la manière instantanée dont notre sens moral accorde ou refuse son approbation;

(1) Mr. Hume me paroît aussi avoir poussé beaucoup trop loin ce principe de l'association des idées, qu'il compare, sous le rapport de l'universalité de ses applications dans la philosophie de l'esprit humain, au principe de l'attraction en physique. « Ici, » dit-il, « on remarque une espèce d'attraction, qui dans le » monde intellectuel n'a pas des effets moins extraor- » dinaires qu'elle n'en a dans le monde physique, et » qui se montre sous des formes tout aussi variées. » *Treatise etc.* (c'est-à-dire *Traité de la nature humaine*). *vol. I. p. 30.*

Digitized by Google

et de ce qu'en ces cas-là, nous n'avons la conscience d'aucun acte de notre pensée qui ait rapport à notre bonheur individuel. Ceux qui, parmi les auteurs les plus récens, défendent le système de l'intérêt personnel avouent, que le fait est bien tel que le présentent leurs adversaires. Ils avouent que, lorsqu'une fois les affections du sens moral et toutes les affections du cœur humain sont formées; il peut se faire qu'en les appliquant à des cas particuliers, elles agissent d'une manière parfaitement désintéressée. Mais ils soutiennent que dans l'origine toutes ces affections sont entées sur le désir de notre propre bonheur individuel. L'exemple de l'avarice peut faire comprendre l'objet de cette théorie. On ne peut disconvenir que l'avarice ne soit un principe d'action purement artificiel. C'est en vue des jouissances que l'argent procure, qu'on l'a d'abord recherché. Toutefois avec le tems, les impressions agréables qu'on y associe font qu'on le recherche pour lui-même. Et il arrive même qu'on en est fort avide, long-tems après qu'on a perdu le goût des plaisirs qu'on peut obtenir par ce moyen.

Je n'ai pas dessein de me jeter dans la dis-

Digitized by Google

cussion de cette question controversée. Je me bornerai à une observation générale qui s'y rapporte. Il doit y avoir une limite, au-delà de laquelle la théorie de l'association cesse d'être applicable. En effet la manière dont elle explique la formation de quelques nouveaux principes d'action, suppose qu'il y a d'autres principes existant originairement dans l'ame. La question essentielle est de déterminer cette limite; en d'autres termes, de reconnoître l'instant où nous rencontrons, dans notre recherche, les lois simples et primitives de notre constitution mentale.

A cet égard, les philosophes se sont jetés dans deux extrêmes. On accuse, et peut-être avec raison, quelques auteurs, au nombre desquels est lord Kaimes, de multiplier les principes primitifs de notre nature, plus qu'il n'est nécessaire de le faire. On peut demander d'autre part si le Dr. Hartley et ses disciples ne les ont pas réduits à un trop petit nombre.

De ces deux erreurs, la première est la plus rare et la moins dangereuse. Elle est plus rare, parce qu'elle flatte moins l'amour-propre de ceux qui inventent une théorie. Elle est moins dangereuse, parce qu'elle n'a

pas

Digitized by Google

pas, comme l'autre, une sorte de tendance à supprimer des faits ou à les présenter sous de fausses couleurs; enfin parce qu'elle n'est pas de nature à retarder les progrès de la science, comme on court risque de le faire en affectant une sorte de perfection systématique, à laquelle l'état présent de nos connoissances ne nous permet guères de prétendre.

Tels sont les désavantages attachés à la théorie de Hartley, et qui sont communs à toute théorie par laquelle on rapporte avec trop de précipitation une classe de phénomènes à des principes généraux. Du reste je ne pense pas que l'on puisse attaquer celle-ci, comme tendant à affoiblir les principes de la morale. J'avoue qu'elle a quelque tendance, ainsi que la philosophie de Hobbes et celle de Mandeville, à dégrader la nature humaine, à lui faire perdre quelque chose de sa dignité; mais elle ne conduit nullement au scepticisme sur les règles à suivre dans la conduite de la vie. En effet, lors même qu'on accorderoit que tous nos principes d'action sont acquis et non primitifs; il n'en seroit pas moins vrai qu'il y a entr'eux des différences frappantes, et qui suffisent pour dis-

Digitized by Google

tinguer, sans aucune ambiguité, les lois universelles destinées à régler la conduite de tous les hommes, des simples habitudes locales, qui sont le fruit de l'éducation ou des caprices de la mode. On est toujours forcé de convenir, que certains principes d'action sont particuliers à quelques individus, ou à quelques peuplades, et qu'il y en a d'autres, nés sans doute de circonstances communes à tous les hommes, qui appartiennent à l'espèce. Ces derniers principes d'action, à quelque moment de la vie qu'ils se manifestent, doivent être envisagés comme faisant partie de la nature humaine, tout comme cet instinct qui porte l'enfant à sucer le sein de sa mère. C'est ainsi que la perception de la distance des objets à l'œil, quoiqu'elle soit acquise par l'observation et l'expérience, doit néanmoins être rangée parmi les facultés de perception dont l'homme est doué, tout aussi bien que les facultés par lesquelles nous avons des perceptions primitives, soit du sens de la vue soit de tout autre sens.

J'abandonne donc pour le moment la question de l'origine des principes d'action qui existent en nous, et en particulier de l'origine de cette faculté, qui approuve ou qui

Digitized by Google

condamne, et que l'on peut appeler *faculté morale.* C'est un sujet que j'aurai occasion de discuter ailleurs. Maintenant je terminerai cette section par quelques remarques, qui se rapportent plus immédiatement à la pratique.

Divers auteurs ont fait voir que la beauté et la sublimité dans les objets corporels sont dues en grande partie à des idées et à des sentimens que nous avons appris à leur associer. L'impression que fait sur les sens un beau site, ou une scène champêtre, est précisément la même pour le poëte et pour l'ouvrier ou le paysan. Mais combien le plaisir qu'elle produit diffère! On ne peut douter que cette différence ne provienne en grande partie des idées et des sentimens que le poëte, en conséquence de ses travaux et de ses goûts, a pris l'habitude d'associer aux impressions purement sensibles et aux perceptions qui en résultent immédiatement.

On peut appliquer la même remarque à tous les objets si variés de nos désirs et de nos goûts. A peine en trouvera-t-on un qui soit apprécié précisément de même par deux hommes différens. Souvent ce que l'un envisage comme tout-à-fait essentiel à son bonheur, est regardé par un autre avec une

Digitized by Google

parfaite indifférence ou même avec dégoût. Il faut sans doute attribuer en grande partie ces différences d'opinion à quelques différences de constitution naturelle, en conséquence de laquelle l'emploi de certaines facultés intellectuelles ou actives n'est pas également agréable ou pénible à tous. Mais cet effet dépend aussi beaucoup de l'association des idées. Plusieurs associations s'opèrent à un âge où l'on n'a point encore acquis l'expérience de la vie. Dès cette époque nous lions à certains objets certaines idées et certains sentimens. Et ces liaisons ou associations ne sont point les mêmes en différens individus.

En conséquence de ces associations, chaque homme paroît, à un autre homme qui l'observe, poursuivre l'objet de ses désirs avec une ardeur qui n'est pas proportionnée à la valeur réelle de cet objet. Le philosophe, par exemple, tout occupé de spéculations qui font ses plaisirs, est tenté de sourire en voyant les biens auxquels aspirent la plupart des hommes. L'objet de leurs actives poursuites se présente à lui comme une vaine ombre. Quelques écrivains, en faisant sous ce rapport le tableau de la vie humaine, ont été jusqu'à en faire une scène d'illusions,

Digitized by Google

où les objets n'ont d'autre attrait que celui que l'imagination leur prête ; et où, pour employer l'expression d'un poëte, « l'opinion » colore, de ses rayons nuancés, les nuages » brillans qui embellissent nos jours » (1).

Il n'est pas bien sûr que cet aspect de la vie humaine soit juste, ni qu'il soit utile de le présenter aux hommes. Que les associations d'idées fortuites et accidentelles que l'esprit forme dans l'enfance, ou dans la première jeunesse, soient une source de maux et d'erreurs ; c'est ce qui est assez évident. Mais il ne me paroît pas moins certain que, tout compensé, il résulte de cette disposition de l'ame un accroissement dans la somme de nos jouissances. Les cas où elle nous égare, et où elle nous fait perdre la route du devoir et du bonheur, peuvent servir à nous faire comprendre, quelle seroit l'heureuse influence de cette disposition, et quelles importantes fins elle pourroit remplir, si elle étoit bien dirigée et soumise à une règle convenable.

Et lors même qu'on voudroit admettre

(1) — Opinion gilds with varying rays
Those painted clouds which beautify our days.

Digitized by Google

comme vrai ce tableau de la vie, qui la présente comme un tissu d'illusions, on ne seroit nullement autorisé à en tirer, comme on l'a fait, cette conséquence pratique, que toutes nos poursuites sont vaines. J'avoue que, dans tous les cas où nos plaisirs dépendent de l'association des idées, on peut dire en un sens, que c'est de l'esprit même que naissent ses jouissances. Mais il ne s'ensuit pas de là que l'objet extérieur, que l'habitude a rendu propre à exciter en nous d'agréables émotions, soit un objet indifférent et inutile à notre bonheur. L'effet des beautés de la nature sur l'ame du poëte est beaucoup augmenté sans doute par des associations d'idées, mais le plaisir qu'il éprouve à la vue de ces beautés n'en est pas moins vif que s'il avoit toute autre cause. Les objets de son admiration n'influent pas moins sur son bonheur, que s'ils ne tiroient pas leur principal charme de sa propre imagination.

L'éducation, dans tous les cas, doit s'appliquer à diriger vers un but utile les lois de notre constitution naturelle, et non à lutter contre elles ou à leur faire violence. L'influence qu'ont sur l'ame les associations d'idées formées dans le premier âge de la vie

Digitized by Google

pourroit être employée, d'une manière très-efficace, à aider et soutenir nos principes moraux. C'est ce qui paroît assez évident, lorsqu'on observe les effets que ces associations produisent à d'autres égards; puisque souvent elles engagent les hommes dans une suite d'actions, que leur raison les force à condamner. Il est également manifeste, qu'en travaillant sur ces associations, on pourroit augmenter la somme du bonheur, ou diminuer les peines de la vie. Ces idées, ces sentimens agréables, que les enfans sont naturellement disposés à associer à des événemens et à des situations soumises à tous les caprices de la fortune, pourroient être associés, d'une manière ferme et constante, dans leurs jeunes esprits, à tous les devoirs de leur état, aux recherches de la science, et à ces beautés de la nature qui sont à la portée de tous.

Ces observations coïncident presque entièrement avec l'ancienne doctrine des stoïciens sur l'influence de l'*imagination* (1) dans la

(1) Voyez les remarques d'Épictète sur l'usage de l'imagination; χρῆσις οἷα δεῖ φαντασίων (*Arriani, Lib. I. cap. 12*). Οἷα δὲ πολλάκις φαντάσθης, τοιοῦτος σοὶ ἔσται ὁ διάνοια. Βάπτεται γὰρ ὑπὸ τῶν φαντασίων ἡ ψυχή. βάπτε οὖν αὐτὴν τῇ συνεχείᾳ τῶν τοιούτων φαντασίων. Anton. L. V. cap. 16.

Digitized by Google

morale. On trouve, dans les discours d'Epictète et dans les méditations d'Antonin, des remarques sur ce sujet, qui ont beaucoup d'importance, quoiqu'elles soient présentées sous une forme différente, et peut-être un peu moins précise, que celle qu'ont adoptée les philosophes modernes (1). C'est cette doctrine stoïque qu'a en vue le Dr. Akenside dans le passage suivant : « L'action suit le » sentier que lui trace l'opinion. Et l'opinion » lui présente le bien et le mal, d'après les » tableaux agréables ou difformes de l'imagi- » nation. Ses jugemens ne peuvent donc pas » être droits, si l'imagination trompe l'œil de » l'intelligence, par de faux traits et de fausses » couleurs. A l'ouïe du nom de la mort, » un homme voit des spectres horribles, » de noires ombres, qui le remplissent de » frayeur. Il entend de lamentables gémis- » semens, et de timides prières. Il voit l'a-

(1) La manière dont j'emploie les mots *imagination* et *association d'idées*, dans le cours de cet ouvrage, présente manifestement les effets de ces deux facultés comme très-distincts. J'ai cru néanmoins qu'il seroit à propos d'indiquer cette différence avec un peu plus de détail et de précision. Et c'est ce que j'ai fait dans la note R.

Digitized by Google

» bîme qui s'ouvre ; et des régions de la » lumière, il s'élance par la pensée dans ce » gouffre ténébreux et sans fond. Hélas ! que » deviendra cet esprit pusillanime, s'il ne voit » point l'image de sa patrie sous les brillantes » formes qu'elle offre à l'homme vertueux ; » la pompe d'un sénat auguste, la justice qui » veille autour du trône, tout ce qui peut » enflammer un cœur généreux ? L'opinion » ne dira-t-elle pas : mourir, en courir même » le hasard, est un plus grand mal que de » trahir sa patrie ? Et quand il faudra agir, ne » préférera-t-il pas la vie et le déshonneur ? » C'est donc ici que commence le vice. » (1)

---

(1) — Action treads the path
In which Opinion says he follows good,
Or flies from evil; and Opinion gives
Report of good or evil, as the scene,
Was drawn by Fancy, lovely or deform'd:
Thus her report can never there be true
Where fancy cheats the intellectual eye
With glaring colours and distorted lines.
Is there a man, who at the sound of death
Sees ghastly shap's of terror conjur'd up,
And black before him: nought but death-bed groans
And fearful prayers, and plunging from the brink
Of light and being, down the gloomy air,
An unknown depth? Alas! in such a mind,

Digitized by Google

SECTION IV.

Remarques générales sur quelques sujets traités dans les sections précédentes de ce chapitre.

Je ne serois pas surpris que bien des lecteurs, en parcourant quelques-unes des sections de ce chapitre, envisageassent les observations qu'elles contiennent comme susceptibles d'être rapportées à des principes plus généraux. Je prévois aussi que les disciples de Hartley seront disposés à critiquer sous ce point de vue, non-seulement quelques sections, mais l'ouvrage entier. Ils envisageront comme l'effet d'un préjugé inexcusable, la

---

If no bright forms of excellence attends
The image of his country; nor the pomp
Of sacred senates, nor the guardian voice
Of justice on her throne, nor aught that wakes
The conscious bosom with a patriot's flame:
Will not Opinion tell him, that to die,
Or stand the hazard, is a greater ill
Than to betray his country? And in act
Will he not chuse to be a wretch and live?
Here vice begins then.

Pleasures of Imagination, B. III.

Digitized by Google

réserve que j'ai apportée à l'explication des phénomènes; tandis que leur maître a rendu un compte si satisfaisant de toutes les opérations de l'esprit par le seul principe de l'association.

Je ne me sens pas fort intéressé à repousser cette attaque, si l'on m'accorde que mes observations, jusqu'au point auquel je les ai poussées, sont exposées avec exactitude et fidélité. Supposons qu'en quelques cas je me sois arrêté plus tôt que je n'aurois pu faire dans mes recherches spéculatives. Il en résultera que ces recherches seront imparfaites. Mais on ne pourra les accuser d'être en contradiction avec celles de quelques observateurs plus heureux.

Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'en supposant même que l'objection fût fondée, l'étude de l'esprit humain, faite d'après la méthode que je me suis prescrite, est indispensablement nécessaire, selon moi, pour ouvrir le chemin à ceux qui tenteront d'élever des théories plus générales et plus vastes, comme ont entrepris de le faire quelques écrivains célèbres.

Je ne hasarderai point ici de jugement sur ces théories. Je me bornerai à faire remarquer,

Digitized by Google

que, dans les autres sciences, le progrès des découvertes a été graduel, et s'est fait en allant des propositions les moins générales aux lois les plus générales de la nature. Il seroit étrange sans doute que la science de l'esprit humain qui, d'un commun aveu, étoit il y a peu d'années dans l'enfance, et qui offre plusieurs difficultés qui lui sont propres, pût être avancée tout-à-coup, au point de n'offrir qu'un principe unique duquel tous les phénomènes découlent.

Supposons même qu'une telle théorie fût parfaitement établie, encore seroit-il convenable d'amener les commençans à la connoître par des pas successifs et gradués. L'un des principaux avantages d'une théorie est de favoriser la mémoire, de lui faire mieux retenir et rappeler au besoin les faits particuliers dont nous avons antérieurement acquis la connoissance. Mais on n'entend jamais pleinement une théorie, si l'on ne l'étudie à peu près dans le même ordre que l'on suivroit pour l'inventer.

Il est plus particulièrement utile, en dirigeant les travaux d'autrui, de familiariser l'esprit de ceux que l'on enseigne, avec les lois de la nature qu'attestent immédiatement

Digitized by Google

les sens ou le sentiment intérieur (1), avant de tourner leurs récherches sur des généralisations plus hautes et moins accessibles, ou sur des objets de pure curiosité. Dans la philosophie naturelle, par exemple, supposons que la théorie de Boscowich (2) soit vraie. Il n'en sera pas moins convenable, ou plutôt pas moins nécessaire, d'accoutumer les commençans, dans leurs premières études de physique, à s'arrêter sur les faits qui tombent sous les sens et dont dépend la pratique commune de tous les arts. De même dans la philosophie de l'esprit, il y a plusieurs faits généraux qui sont prouvés par notre sentiment intime. Attention, conception, mémoire, abstraction, imagination, curio-

(1) *Consciousness*, la conscience de ce qui se passe en nous-mêmes. J'ai déjà observé que ce mot manque en françois à la langue philosophique. On le remplace souvent par le mot *conscience*, qui fait équivoque et qu'il faut réserver pour un autre emploi. On pourroit déterminer le sens par une épithète, *conscience psychologique*, mais c'est une expression à la fois incommode et inusitée. Ici comme ailleurs, j'y ai suppléé par un équivalent. *P. P. p.*

(2) Cette théorie par laquelle Boscowich prétend expliquer l'impulsion. *P. P. p.*

Digitized by Google

sité, ambition, compassion, ressentiment, ces mots expriment des facultés ou des actes, que tout homme peut reconnoître en lui-même, en réfléchissant sur les opérations de son esprit. Dans toutes les langues, on trouve des termes qui correspondent à ces mots-là. Ces termes peuvent être considérés comme la première tentative faite pour classer d'une manière philosophique les phénomènes intellectuels et moraux. Une telle classification, n'en doutons pas, quelqu'imparfaite qu'elle soit, a son fondement dans la nature : et il est au moins prudent à un philosophe de la prendre pour base de ses propres distributions. Non-seulement elle dirige l'attention sur les faits, qui peuvent servir à fonder une théorie solide ; mais elle désigne nettement ceux que, dans tous les tems, le sens commun des hommes a distingués des autres, comme les plus frappans et les plus importans à remarquer ; en sorte que le but du philosophe ne doit pas être de les faire perdre de vue, mais bien d'en faciliter l'étude.

Il y a lieu de croire à la vérité, que plusieurs faits, du nombre de ceux qu'atteste le sentiment intime et qu'au premier coup-

Digitized by Google

d'œil nous serions portés à envisager comme isolés, peuvent se résoudre en quelques principes généraux. « Long-tems avant que » nous soyons capables de réflexion, » dit Reid, « les perceptions et notions primitives » sont tellement mêlées dans notre esprit, » tellement composées et décomposées, par » l'influence des habitudes, des associations, » des abstractions; qu'il est fort difficile à » l'esprit de revenir sur ses pas, et de se » retracer des opérations qui l'ont occupé, » depuis le premier instant où il a commencé » à penser et à agir. » Le même auteur remarque que, « si nous pouvions avoir une » histoire claire et complète de tout ce qui » s'est passé dans l'esprit d'un enfant, depuis » qu'il a commencé de sentir et de vivre, » jusqu'à l'époque où il a fait usage de sa » raison; si l'on pouvoit montrer comment » ses facultés naissantes se sont mises en ac- » tivité, comment elles ont fait éclore et » mûrir toutes les notions, les opinions, » les sentimens, que nous trouvons en » nous-mêmes, lorsque nous sommes de- » venus capables de réflexion; ce seroit un » trésor acquis pour l'histoire naturelle, qui » répandroit plus de lumières sur les facultés

Digitized by Google

» de l'esprit humain que tous les systèmes » des philosophes, qui se sont occupés de » cet objet, depuis la création du monde. » L'analyse de ces phénomènes compliqués, et la réduction de ces phénomènes aux principes simples et primitifs de notre nature, forment le grand objet de cette branche de la philosophie qui s'occupe à les recueillir. Mais pour réussir dans ce travail, il faut constater les faits avant de nous jeter dans les raisonnemens; il faut, avant de généraliser, nous assurer la possession du terrain que nous avons conquis. Cette précaution, nécessaire en toute science, l'est plus particulièrement dans celle-ci; parce que dans l'étude de l'esprit humain, les faits, sur lesquels doivent reposer toutes les conséquences que nous pouvons espérer de déduire, exigent pour être constatés, l'attention la plus patiente; et que la plupart même y sont déguisés, ou par l'inexactitude du langage vulgaire, ou par les fausses théories que les philosophes y substituent.

Je dois ajouter ici, que, quoique j'aie adopté l'expression d'association des idées, pour me conformer au langage commun, je suis loin d'en être pleinement satisfait. Je me

suis

Digitized by Google

suis déterminé à la conserver, surtout pour ne pas m'exposer au reproche de faire de nouveaux mots pour de vieilles doctrines.

Comme j'ai usé de précaution dans l'emploi de ce mot, j'espère que la plupart de mes raisonnemens n'en auront pas été altérés. Il n'en est pas moins vrai, que je sens toujours plus l'avantage de réformer la langue de plusieurs sciences. On sait l'effet qu'une telle réforme a produit en chimie. La philosophie de l'esprit humain en sollicite plus impérieusement une pareille, parce qu'outre les inexactitudes du langage commun qui lui nuisent, elle est encore exposée à toutes celles qui naissent de l'obligation d'employer, au moyen de certaines analogies, des termes faits pour exprimer les choses matérielles. En travaillant sur ce sujet, je me suis rappelé souvent un avis que Bergman donnoit à Morveau. « Ne faites grâce à aucune déno-» mination impropre. Ceux qui savent déjà » entendront toujours, ceux qui ne savent » pas encore entendront plus tôt » (1). Mais il n'appartient qu'à ceux qui, par leurs décou-

(1) Méthode de nomenclature chimique par MM. MORVEAU, LAVOISIER, etc.

Digitized by Google

vertes, ont agrandi le domaine de la science, d'introduire avec quelqu'espoir de succès, des innovations dans le langage (1).

---

(1) Qu'il me soit permis de remarquer, qu'à ce titre, peu d'écrivains ont mieux que l'auteur, acquis le droit de modifier les expressions usitées. Si, par la nature de la science dont il s'occupe, ses decouvertes ont moins d'éclat, elles n'en sont pas moins réelles. Il me semble que l'on ne peut refuser ce nom à quelques vérités qu'il a présentées dans un nouveau jour. L'observation exacte de plusieurs phénomènes qui n'avoient été qu'imparfaitement reconnus, la juste liaison établie entre les faits bien observés, enfin quelques généralisations heureuses; voilà ce qui nous frappe à la lecture de cet ouvrage. Il a encore un autre mérite, dont les esprits sages sentiront le prix. L'auteur s'est appliqué à circonscrire son sujet. Il a tracé nettement l'enceinte qu'il se proposoit de parcourir. Il a toujours eu sous les yeux le but auquel il vouloit atteindre, et ce but est fort important. « Quant à certaines questions de » métaphysique controversées, » (m'écrivoit dernièrement ce philosophe, à propos de la continuation de son ouvrage), « je me renfermerai dans d'étroites » limites, parce que l'objet principal que j'ai en vue » est l'application de la philosophie de l'esprit humain » au perfectionnement des diverses facultés dont l'es» prit humain est doué. » *P. P. p.*

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

De la Mémoire.

SECTION I.

Observations générales sur la mémoire.

Parmi les facultés intellectuelles, il n'y en a point que les philosophes aient autant étudiées que la mémoire, et sur laquelle on ait recueilli autant de faits et d'observations importantes. C'est une conséquence de la nature et des usages de cette faculté. Telle est en effet sa nature, qu'on peut aisément la distinguer de toute autre opération de l'esprit, même avant de s'être exercé à ce genre d'observations; et quant à ses usages, ils sont très-multipliés, et ne se bornent pas aux objets des sciences, mais s'étendent aux besoins et aux affaires de la vie commune. Il résulte de là que plusieurs des lois de la mémoire les plus remarquables ont été découvertes et bien observées, long-tems avant qu'on ait entrepris d'en faire une analyse régulière; et qu'elles sont devenues des maximes communes répandues dans tous les trai-

Digitized by Google

tés d'éducation. On trouve en particulier quelques observations importantes sur ce sujet dans les écrits des anciens rhéteurs.

Le mot *mémoire* n'est pas toujours employé précisément dans le même sens ; mais il exprime toujours quelque modification de cette faculté par laquelle nous gardons en dépôt, et nous conservons pour quelque usage futur, les connoissances que nous acquérons. Cette faculté est manifestement le principal fondement de nos progrès intellectuels ; et sans son secours l'expérience la plus étendue nous deviendroit inutile. Elle suppose deux facultés subordonnées ; la capacité de retenir les choses que nous avons apprises, et le pouvoir de les rappeler à notre pensée lorsque l'occasion de les appliquer se présente. Le mot mémoire exprime tantôt cette capacité et tantôt ce pouvoir. Lorsqu'on parle d'une mémoire tenace on a en vue le premier sens, et lorsqu'on dit que la mémoire d'un homme est toujours prête à le servir au besoin, c'est dans le second sens que ce mot se trouve employé.

Les faits individuels qui composent le trésor de nos connoissances, sont rappelés de tems en tems à notre pensée ; et cela de

Digitized by Google

deux manières différentes. Quelquefois ils s'offrent à nous spontanément, ou du moins, sans que nous nous occupions du soin de les rappeler. Quelquefois au contraire, il y a dans ce rappel intervention de la volonté et une sorte d'effort de notre part. Nous n'avons pas en françois de mot particulier pour exprimer chacune de ces opérations de la mémoire. On peut les déterminer par une épithète, et distinguer ainsi le rappel fortuit du rappel volontaire (1).

Il y a encore, je crois, quelques autres acceptions du mot mémoire, que l'on trouve employées occasionnellement. Mais comme il n'y a pas lieu de craindre qu'il en résulte quelque équivoque dans ce que nous avons à dire de cette faculté, je n'insisterai pas sur ces distinctions, qui offriroient à la plupart des lecteurs peu d'intérêt et pourroient aisément leur paroître minutieuses. Il y en a une

(1) Ces deux phrases sont substituées à celles de l'original que voici : » Pour la première de ces opérations » de l'esprit, nous n'avons pas de mot propre dans » notre langue [en anglois], distinct du mot mémoire. » Souvent aussi on donne le même nom à la seconde; » mais on la distingue plus proprement par le mot de » *recollection.* » *P. P. p.*

Digitized by Google

cependant qui appartient à ce sujet et qui me paroît mériter une attention particulière.

Les opérations de la mémoire se rapportent ou aux choses et à leurs rapports mutuels, ou aux événemens. Dans le premier cas, les pensées qui ont existé autrefois dans notre esprit, peuvent nous revenir, sans nous suggérer l'idée du passé, ou d'une modification de tems, comme quand je répète des vers que j'ai appris par cœur, ou quand j'ai présens à la pensée les traits d'un ami absent. Dans ce dernier cas, il est vrai, les philosophes distinguent cette opération de l'esprit par le nom particulier de *conception* (1); mais dans le discours ordinaire, et souvent même dans les écrits philosophiques, elle porte le nom général de mémoire. Dans ces cas-là ou autres semblables, il est facile de voir que cette faculté ne suppose pas nécessairement l'idée du tems passé.

Il en est autrement de la mémoire des événemens. Lorsque je m'occupe de ceux-ci, non-seulement mon esprit se rappelle ses précédentes pensées, mais je rapporte l'évé-

(1) Voyez au Tome I. p. 204. la note sur ce mot et sur son emploi.

Digitized by Google

nement à un point particulier du tems ; en sorte que chaque acte partiel de la mémoire est nécessairement accompagné de l'idée du passé.

J'ai été conduit à m'occuper de cette distinction pour prévenir une objection, que les phénomènes de la mémoire semblent faire naître contre la doctrine que j'ai établie ci-dessus, en traitant de la conception et de l'imagination.

Lorsque je pense à un événement où se trouve impliqué un objet des sens, l'acte par lequel je me le rappelle se trouve nécessairement mêlé à un acte de conception. Ainsi, lorsque je pense à une représentation dramatique, que j'ai vue récemment ; en cherchant à me la rappeler, j'excite en moi nécessairement la conception des acteurs qui en ont joué les différens rôles. Mais un acte de mémoire, par lequel je me rappelle quelqu'événement, est accompagné de la persuasion de son existence passée. Comment accorder ce résultat avec la doctrine que nous avons établie ci-devant relativement à la conception ; doctrine, qui suppose que tout acte de cette faculté est accompagné de la persuasion que son objet existe devant nous à l'instant même où cet acte a lieu ?

Digitized by Google

La seule réponse qui me paroisse satisfaisante, consiste à supposer que le souvenir d'un événement passé n'est pas un acte simple de la pensée ; que l'esprit forme d'abord la conception de cet événement, et juge ensuite par les circonstances de l'époque de tems à laquelle il doit être rapporté. Cette supposition n'est nullement gratuite. Elle n'est point inventée pour satisfaire à l'objection ou à aucun but particulier. Elle est au contraire, autant que j'en puis juger, parfaitement d'accord avec les faits. En effet si, comme on ne peut le nier, nous avons la faculté de concevoir un événement passé sans le rapporter à aucun tems, il s'ensuit que, dans les idées ou notions offertes par la mémoire, il n'y a rien qui soit nécessairement accompagné de la persuasion de leur existence passée ; et que ce n'est point ici à cet égard un cas analogue à la perception, laquelle est toujours jointe à la persuasion de l'existence actuelle de son objet. On peut immédiatement conclure de là, que l'acte, par lequel nous rapportons l'événement à une certaine époque de tems, est un vrai jugement fondé sur des circonstances concomitantes. Tant que nous sommes occupés de

Digitized by Google

la conception d'un objet particulier, lié à l'événement en question, nous sommes persuadés de l'existence actuelle de l'objet. Mais cette persuasion, qui en plusieurs cas n'est que momentanée, se trouve à l'instant corrigée par les jugemens d'habitude que l'expérience nous a enseignés. Aussitôt que l'esprit est dégagé de cette persuasion, il se trouve en pleine liberté de rapporter l'événement à l'époque à laquelle il a réellement eu lieu. La promptitude ou plutôt l'apparence instantanée de ces sortes de jugemens ne paroîtra pas une difficulté insurmontable contre la doctrine que j'expose, si l'on vient à réfléchir à la rapidité avec laquelle on juge des distances des objets visibles à l'œil, puisqu'on sait que ces jugemens, en apparence aussi rapides et immédiats que les perceptions du tact, sont le résultat de certains jugemens antérieurs, fondés sur l'expérience et l'observation. La manière dont nous rapportons les événemens passés à une époque de tems particulier et déterminée paroîtra, je crois, en approfondissant ce sujet, singulièrement analogue à la manière dont nous estimons les distances d'un objet à l'œil par le sens de la vue.

Digitized by Google

Mais quoique je sois satisfait de ce raisonnement et que j'adopte sans difficulté le résultat auquel il nous conduit; je suis loin de supposer que tous mes lecteurs pensent de même. Je crois qu'il ne seroit pas difficile de prévenir, par une discussion plus étendue, quelques-unes des objections que je prévois qu'ils pourront élever contre cette doctrine. Mais comme c'est ici une question de pure curiosité, et qu'elle ne se trouve pas indispensablement liée aux remarques, qui doivent faire l'objet de ce chapitre, je ne m'en occuperai pas en ce moment plus au long. Quelle que soit l'opinion que l'on embrasse sur ce sujet, aucune des doctrines établies dans cet ouvrage ne peut y avoir rapport, à l'exception seulement de celle qui est relative à la persuasion engendrée par la conception. C'est une doctrine que j'ai cru devoir proposer en traitant de cette dernière faculté; et je l'ai fait avec défiance, soit à cause de la difficulté de ce genre de recherches, soit parce que cette doctrine a paru inspirer beaucoup de doutes à des hommes dont je respecte l'opinion. Les observations qui me restent à faire sur la mémoire, quoiqu'on puisse penser de leur importance, ne pa-

Digitized by Google

roîtront pas, je crois, d'une vérité douteuse.

En étudiant cette faculté, l'une des premières questions qui se présente est celle-ci: Quelles sont les circonstances qui déterminent la mémoire à retenir certaines choses par préférence à d'autres? Entre les objets divers qui occupent successivement notre pensée, le plus grand nombre disparoît, sans laisser aucune trace. D'autres au contraire deviennent en quelque sorte parties de nous-mêmes; et en s'accumulant au dedans de nous, posent le fondement de nos progrès perpétuels dans la science ou les connoissances de tout genre. Je ne prétends point épuiser ce sujet. Je ne présenterai ici qu'une solution partielle de cette difficulté. Et pour cet effet, je tâcherai de faire voir comment la mémoire dépend de deux de nos facultés, avec lesquelles on voit au premier coup-d'œil qu'elle est unie par d'intimes rapports; ces deux facultés sont l'attention et l'association des idées.

J'ai parlé dans un chapitre précédent de cette espèce d'effort, que les philosophes et le langage vulgaire désignent également par le nom d'attention. Et j'ai tâché de faire voir que, sans cette opération de l'esprit,

Digitized by Google

les objets même de la perception ne font sur la mémoire aucune impression durable. C'est d'ailleurs une remarque commune, que la durée d'une impression, faite par une chose quelconque sur notre mémoire, est proportionnée au degré d'attention qu'on lui a donnée dans l'origine. Cette observation a été si souvent répétée, elle est d'une vérité si évidente, qu'il seroit superflu d'y joindre de nouveaux éclaircissemens (1).

Il ne me reste qu'une remarque à faire sur

(1) C'est, à ce qu'il semble, la dépendance où est la mémoire de la faculté d'attention, qui produit l'effet suivant. On réussit mieux à apprendre par cœur une composition quelconque, en la lisant un petit nombre de fois, mais en tâchant après chaque nouvelle lecture de la répéter de mémoire, qu'en la lisant cent fois sans faire un pareil effort. L'effort excite l'attention et la tire de l'état de langueur où elle tombe dans le cours d'une lecture où nous recevons d'une manière passive des idées étrangères aux nôtres. Bacon a remarqué ce fait et l'a rapporté au même principe : *quæ expectantur et attentionem excitant, melius hærent quam quæ prætervolant. Itaque si scriptum aliquod vicies perlegeris; non tam facile illud memoriter disces, quam si illud legas decies, tentando interim illud recitare, et ubi deficit memoria, inspiciendo librum.* Baco, Nov. Organ. Lib. II. aph. 26.

Digitized by Google

l'attention, envisagée dans ses rapports avec la mémoire. Quoique, sous cette forme comme sous d'autres, l'attention soit un acte volontaire, elle exige néanmoins l'instruction de l'expérience, pour être toujours prête à obéir et entièrement à la disposition de celui qui l'emploie. Dans les cas où il s'agit d'objets auxquels nous avons appris à faire attention dès l'enfance, ou d'objets propres à piquer notre curiosité, ou à émouvoir nos passions; l'attention se fixe d'elle-même, comme spontanément, et sans que nous ayons la conscience d'aucune espèce d'effort. Voyez avec quelle facilité nous nous rappelons les traits du visage et de l'écriture des personnes avec qui nous sommes liés. Nous gardons souvent ce souvenir pendant plusieurs années, quoique nous n'ayons jamais pris aucune peine pour le graver dans notre mémoire. D'un autre côté, si un objet n'a pour nous aucun intérêt, il peut arriver que nous l'examinions à plusieurs reprises, dans le but d'en conserver le souvenir, sans qu'il nous soit possible d'y donner assez d'attention pour le reconnoître quand nous le verrons de nouveau. Un homme, par exemple, qui n'a point l'habitude de considérer avec

Digitized by Google

attention les chevaux ou le bétail, passera vainement bien du tems à étudier les traits d'un cheval ou d'un bœuf; si quelques jours après on lui présente le même animal, souvent il n'osera pas prononcer avec assurance sur cette identité : tandis qu'un homme dont la profession est d'élever et de connoître ces animaux en détail, se rappelle la figure de quelques centaines d'individus de l'une ou de l'autre espèce, aussi parfaitement qu'il retient celle de ses amis. Pour expliquer ce phénomène, il faut remarquer que, quoique l'attention soit un acte volontaire et qu'il dépende toujours de nous d'en obtenir un effort momentané; toutefois, lorsque l'objet sur lequel nous la fixons manque pour nous d'intérêt, la suite de nos idées nous entraîne et nous fait très-vîte oublier notre projet. Lors donc qu'un objet de cette nature est soumis à notre étude, ce n'est pas une attention ferme et exclusive que nous lui donnons. A chaque instant nous le perdons de vue et nous y revenons de nouveau. Ainsi l'effort pénible dont nous avons le sentiment n'est pas, comme nous serions disposés à le croire, l'effet d'un effort d'attention soutenu, mais bien d'une multitude de tentatives infruc-

Digitized by Google

tueuses pour tenir notre esprit fixé sur l'objet, et pour exclure les idées étrangères, qui viennent de moment en moment s'offrir à nous et solliciter nos regards.

Si ces observations sont bien fondées, elles fournissent l'explication d'un fait qui a été souvent remarqué, savoir que nous nous rappelons aisément les objets qui excitent en nous quelque passion (1). Si la passion aide la mémoire, ce n'est pas en conséquence d'aucune liaison immédiate entre ces émotions et cette faculté; mais parce que, tant que la passion dure, elle maintient son objet présent à la pensée, et fixe l'attention sur lui d'une manière constante et exclusive.

Les rapports qui existent entre la mémoire et l'association des idées sont si frappans, que quelques philosophes ont pensé que tous les phénomènes de la mémoire pouvoient se résoudre en quelqu'acte d'association. Mais

---

(1) *Si quas res in vita videmus parvas, usitatas, quotidianas, eas meminisse non solemus; propterea quod nulla nisi nova aut admirabili re commovetur animus. At si quid videmus aut audimus egregie turpe, aut honestum, inusitatum, magnum, incredibile, ridiculum, id diu meminisse consuevimus.*

Ad Herenn. Lib. 3.

Digitized by Google

cette opinion ne peut se soutenir. L'association des idées opère entr'elles des liaisons, en vertu desquelles elles s'offrent à l'esprit dans un certain ordre; mais cette faculté d'association suppose l'existence des idées qu'elle associe; en d'autres termes, elle suppose la faculté de retenir les connoissances que nous acquérons. Elle suppose en outre la faculté de reconnoître, comme ayant déjà fixé notre attention, les idées qui viennent de tems en tems s'offrir à nous. Cette dernière faculté en particulier ne se trouve point comprise dans les lois de notre nature que l'on désigne par le mot d'association. En effet nous pouvons très-bien concevoir en nous une succession de pensées, soumises aux mêmes lois qui ont lieu réellement, sans que jamais l'idée du tems s'y trouve jointe. Au fait, cette supposition se réalise à un certain point chez quelques vieillards, qui retiennent assez bien les choses qu'ils ont apprises, mais sont souvent incapables de se rappeler comment les faits individuels, qu'ils trouvent liés dans leur pensée, sont parvenus à leur connoissance; et qui ne savent si c'est en songe, ou en conversation qu'ils se sont offerts à eux.

Digitized by Google

Il est, d'autre part, très-manifeste que, sans la faculté d'association, celle de retenir nos pensées et celle de les reconnoître auroient été de peu d'usage. Celles de nos connoissances qui ont le plus d'importance auroient pu rester cachées inutilement dans notre esprit, même lorsque l'occasion de les appliquer se seroit offerte. Mais en conséquence de cette loi de notre nature qui porte le nom d'association, toutes nos idées passent de tems en tems en revue devant nous, s'offrant d'elles-mêmes à notre choix comme des sujets de méditation: et de plus, dès que survient pour nous l'occasion d'emprunter le secours de notre expérience passée, l'occasion elle-même nous rappelle toutes les connoissances qui s'y rapportent et que cette expérience nous a mis à portée d'accumuler.

Les observations précédentes présentent une analyse de la mémoire, suffisante pour l'objet que j'ai en vue en ce moment. Je réserve pour les sections suivantes de ce même chapitre quelques remarques propres à jeter un nouveau jour sur ce sujet.

Il est peu nécessaire d'ajouter ici, que lorsque nos recherches sur la mémoire nous ont conduit au point d'obtenir une analyse

Digitized by Google

satisfaisante de cette faculté, et d'indiquer ses rapports à d'autres facultés qui font partie de notre constitution intellectuelle ; nous avons poussé nos explications jusqu'au point où la nature du sujet nous permet de le faire. Les diverses théories, dans lesquelles on a tenté de rendre compte de ces opérations intellectuelles par des traces ou des impressions faites sur le sensorium, sont manifestement trop contraires aux principes d'une saine philosophie pour mériter une réfutation particulière (1). Telle est à la vérité la pauvreté du langage, qu'il est impossible de parler sur ce sujet sans employer des expressions qui supposent quelque théorie de ce genre. Mais il faut bien se souvenir que toutes ces expressions sont purement figurées, et ne fournissent aucune explication des phénomènes auxquelles elles se rapportent. C'est en partie pour rappeler au lecteur cette remarque, que j'ai eu soin d'éviter en ces matières un langage trop uniforme ; parce que, me voyant forcé d'user d'expressions métaphoriques et analogiques, je voulois au moins ne marquer pour aucune une sorte

(1) Voyez la note S.

Digitized by Google

de préférence. Il peut même en être résulté des changemens de métaphores trop brusques et trop fréquens, si on les envisage sous le point de vue de l'élégance du style. Cette précaution dans l'usage du langage commun, relativement à la mémoire, m'a semblé d'autant plus nécessaire, qu'en s'occupant de cette faculté, on est plus facilement entraîné par la disposition, commune à tous ceux qui commencent leurs études de philosophie, d'expliquer les phénomènes de la pensée par les lois du monde matériel. Plusieurs circonstances concourent à cet effet. L'analogie, entre l'acte par lequel nous confions quelque chose à la mémoire et l'action de graver sur des tablettes un fait dont nous voulons perpétuer le souvenir, est si frappante, qu'elle s'offre d'elle-même aux personnes qui y ont le moins réfléchi. Il n'est pas moins naturel peut-être de se prêter aux conceptions imaginatives, en considérant la mémoire comme une sorte de magasin, où nous plaçons en ordre et où nous conservons, pour notre usage futur, les matériaux dont se composent nos connoissances. Disons encore que cette faculté est sous la dépendance immédiate de l'état du corps, et qu'il n'y a

Digitized by Google

aucune de nos facultés qui présente cette dépendance sous un aspect aussi frappant. C'est ce qui paroît aisément par les effets de la vieillesse, de certaines maladies et de l'ivresse. Ceux qui n'ont pas pénétré fort avant dans ce genre de recherche sont très-frappés de cette dépendance; et elle leur paroît donner beaucoup de vraisemblance aux théories, par lesquelles on entreprend d'expliquer mécaniquement les phénomènes de la mémoire.

Je prendrai cette occasion d'exprimer le désir de voir les auteurs qui écrivent sur la médecine déterminer, avec plus de soin qu'ils n'ont coutume de le faire, les effets variés qu'ont sur la mémoire et la vieillesse et la maladie. Ces effets diffèrent beaucoup entr'eux en différens cas. Quelquefois il semble que la mémoire est affoiblie, parce que la capacité d'attention diminue. Quelquefois aussi le rappel volontaire paroît troublé, en conséquence de quelque dérangement dans la faculté d'où dépend l'association des idées. L'affoiblissement de la mémoire, qui est l'effet ordinaire de la vieillesse, paroît produit par la première de ces deux causes. A mesure que nous avançons

Digitized by Google

en âge, il est probable que la capacité d'attention diminue par l'effet de quelque changement qui s'opère dans notre constitution physique. Mais il est aussi raisonnable de penser que cette faculté perd de sa force, parce que la sensibilité diminue et que les passions s'éteignent ; d'où il doit arriver que l'intérêt aux événemens ordinaires de la vie éprouve une diminution proportionnée. Il ne paroît pas qu'en ce cas, la faculté d'associer les idées soit communément altérée ; car les vieillards retiennent et rappellent à volonté, d'une manière distincte et circonstanciée, les événemens de leur jeunesse (1). Il y a au

(1) Swift exprime quelque part sa surprise de ce que les vieillards se rappellent si distinctement certaines anecdotes ; et de ce qu'en même tems ils ont si peu de mémoire, que, dans le cours d'un même entretien, il leur arrive de raconter deux fois la même histoire. Montagne fait, dans ses Essais, une remarque tout-à-fait semblable. « Surtout les vieillards sont dangereux, » à qui la souvenance des choses passées demeure, » et ont perdu la souvenance de leurs redites. » Liv. I. chap. 9. *Des menteurs.* Le fait est, à ce qu'il semble, que les vieillards conservent leurs anciennes idées, liées entr'elles comme auparavant par différens principes d'association, mais que l'attention aux idées nouvelles et aux événemens nouveaux est affoiblie.

Digitized by Google

contraire quelques maladies où la faculté d'association est évidemment altérée. On a vu quelquefois une attaque de paralysie laisser au malade la faculté de parler, mais lui ôter celle de se rappeler les noms des choses qui lui étoient le plus familières. Et ce qui est plus remarquable, on a observé des cas où le nom de l'objet en rappeloit l'idée au malade, comme en état de santé; et où la vue de l'objet ne pouvoit lui en rappeler le nom.

Quant à l'affoiblissement de la mémoire, qui est l'effet de quelque changement physique dans la constitution, ou la conséquence inévitable de quelque diminution de sensibilité; il est d'un homme sage de se soumettre sans chagrin aux lois de la nature. Mais il est permis de croire que nous pouvons, par nos efforts, obvier à un certain point aux inconvéniens que cet affoiblissement entraîne. On voit des hommes qui ont dès la jeunesse une mémoire foible, et qui corrigent ce défaut en donnant une attention particulière à l'arrangement de leurs actions et à la classification de leurs idées, et en portant cette attention bien au-delà de ce que font la plupart des hommes.

Digitized by Google

Ne seroit-il point possible, par des moyens analogues, de se mettre jusqu'à un certain point à l'abri des ravages que le tems exerce sur la mémoire ? On a remarqué que le petit nombre de vieillards, qui se livrent jusqu'au dernier moment au mouvement d'une vie active, se plaignent en général beaucoup moins que les autres hommes de même âge de la perte de la mémoire ou du rappel volontaire. On ne peut douter qu'ils ne doivent cet avantage à l'effet qu'ont les affaires et l'activité sur l'attention. Elle est maintenue éveillée et ne perd pas son énergie. Mais il est probable aussi qu'une autre cause y contribue. L'esprit qui s'aperçoit de sa foiblesse, et qui sent qu'elle augmente graduellement, se fait insensiblement des habitudes nouvelles d'ordre et d'arrangement, propres à y porter remède. Ce qui peut donner du poids à cette supposition, c'est qu'il n'est pas rare de voir les vieillards, après avoir éprouvé pendant quelque tems un affoiblissement de mémoire sensible, recouvrer en apparence cette faculté.

J'ai moi-même eu le bonheur de connoître un vieillard, qui, après une longue vie, passée dans la plus honorable activité,

Digitized by Google

sentit quelques-uns des effets ordinaires de la vieillesse, et sut se mettre à l'abri de la plupart des inconvéniens qu'ils entraînent. C'est dans sa propre sagacité qu'il trouva contr'eux d'utiles ressources. Il observoit d'un œil tranquille, comme auroit pu faire un spectateur désintéressé, les progrès graduels de ses infirmités; et en s'appliquant à les prévenir ou à les guérir, il tiroit de ce mal même une espèce d'exercice utile et un amusement digne d'un philosophe.

SECTION II.

Des variétés de la mémoire en différens individus.

On croit communément que, de toutes nos facultés, la mémoire est celle que la nature a le plus inégalement répartie aux différens individus de l'espèce humaine. Il se peut que cette opinion soit bien fondée. Il faut pourtant remarquer qu'il n'y a point d'homme, ou presque point, dont la mémoire ne suffise pas à l'étude de sa langue, et qui n'ait appris à reconnoître au premier coup-d'œil un nombre infini d'objets fami-

Digitized by Google

liers. Tous en outre ont acquis une assez grande connoissance des lois de la nature et du cours ordinaire des choses de la vie, pour pouvoir diriger convenablement leur propre conduite. On doit inférer de là que les différences primitives, qui peuvent réellement avoir lieu entre les hommes relativement à la mémoire, sont moins grandes qu'elles ne le paroissent au premier coup-d'œil ; et que celles qui nous frappent doivent être imputées en grande partie à des différences d'habitudes dans l'emploi de l'attention, ou au choix que fait l'esprit entre les objets et les événemens offerts à sa curiosité.

Le grand emploi de la mémoire est sans doute de recueillir et de conserver les résultats de l'expérience passée, pour nous servir de règle dans notre conduite future. A cet égard la mémoire peut être plus ou moins parfaite en différens individus par plusieurs raisons. Premièrement, par la facilité plus ou moins grande avec laquelle on acquiert ces résultats d'expérience. Secondement, par la permanence ou la durée de cette acquisition. Troisièmement, par la promptitude avec laquelle l'individu sait en faire usage dans les occasions particulières, et

Digitized by Google

appliquer ces règles générales aux cas où il faut les employer. Nous voyons naître de là trois qualités qui constituent ce que l'on peut appeler une bonne mémoire. Elle doit être en premier lieu facile pour apprendre ; en second lieu, tenace ; et troisièmement enfin, prompte au rappel.

Il est rare que ces trois qualités se trouvent réunies dans le même individu. On rencontre souvent des mémoires qui ont à la fois la facilité pour apprendre et la promptitude au rappel ; mais je doute qu'en général de telles mémoires soient tenaces. En effet, la facilité et la promptitude dépendent du penchant à associer les idées par les relations qui s'offrent à l'esprit d'elles-mêmes. Au contraire la ténacité de la mémoire dépend d'une disposition presque toujours en opposition avec la précédente ; je veux dire, d'un esprit systématique, d'un goût et d'une habitude d'arranger nos idées philosophiquement. Il est indispensable d'entrer dans quelques détails, pour que ces observations soient pleinement comprises.

J'ai eu occasion, en traitant un autre sujet, de faire observer que la plupart des hommes, étant peu accoutumés à réfléchir et à géné-

Digitized by Google

raliser, se contentent d'associer leurs idées par les relations les plus manifestes et qui s'offrent d'elles-mêmes à l'esprit; telles, par exemple, que celles de ressemblance et d'analogie, et plus encore celles qui naissent accidentellement du rapprochement ou, selon l'expression consacrée, de la contiguité de tems et de lieu : tandis qu'au contraire, dans un esprit philosophique, les idées sont presque toujours associées par les relations qui, pour être mises en évidence, exigent un effort particulier d'attention; telles que sont celles qui existent entre la cause et l'effet, entre la conclusion et les prémisses. Cette différence dans la manière d'associer les idées, qui divise les hommes en deux classes, est le fondement de quelques diversités frappantes dans le caractère de l'intelligence humaine considérée en différens individus.

En premier lieu, en considérant la nature des relations qui unissent entr'elles les idées d'un esprit philosophique, on verra que, dans les occasions où il est appelé à faire quelque application de ses connoissances acquises, il doit avoir besoin de tems et de réflexion pour les rappeler à son souvenir.

Digitized by Google

Au contraire, chez ceux qui n'ont pas contracté l'habitude des recherches savantes ou philosophiques, et dont les idées sont associées par les relations les plus faciles à découvrir, lorsqu'une idée se présente à l'esprit, elle est bientôt suivie de plusieurs autres, qui se succèdent mutuellement d'une manière spontanée, conformément aux lois de l'association des idées. Par conséquent, quand il s'agit de remplir les fonctions de détail, qu'impose quelque occupation subalterne, où l'on ne peut acquérir d'autre connoissance, que celle de quelques formes usitées, et le talent de les remplir; c'est un grand avantage d'être dépourvu de cette espèce de génie que l'on peut nommer systématique. En effet, l'absence de ce génie rend l'esprit singulièrement susceptible d'habitudes, et permet d'adapter aisément et fort bien la suite de ses idées aux circonstances de sa situation, en supposant qu'elle varie chaque jour ou même chaque heure. Mais si, à cet égard, les hommes qui ne font pas usage de principes généraux ont quelque avantage sur le philosophe; à d'autres égards, ils lui sont fort inférieurs. Toute l'instruction qu'ils ont acquise, est nécessairement

Digitized by Google

bornée à celle que leur propre expérience a pu leur fournir. Le philosophe, au contraire, accoutumé à tout rapporter à des principes généraux, jouit d'un double avantage. Non-seulement ces principes lui servent à distribuer dans un ordre convenable les faits que l'expérience lui a enseignés ; mais il les emploie encore à raisonner synthétiquement, et parvient souvent à déterminer ainsi d'une manière antérieure (1), ou par voie de conséquence, bien des faits qu'il n'a pas eu occasion d'observer immédiatement.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que les défauts intellectuels du philosophe sont plus aisément corrigibles, que ceux de l'homme sans principes et exclusivement livré aux observations de détail. Si les circonstances engagent le premier à se jeter dans le tourbillon des affaires, il aura besoin peut-être pour s'y former et s'y rompre, de plus de tems qu'il n'en faut à la plupart des hommes. Mais aussi, tôt ou tard, le tems et l'expérience familiariseront infailliblement son esprit avec sa nouvelle situation. Au contraire, on est obligé de convenir que la

(1) *A priori.*

Digitized by Google

capacité de ranger systématiquement nos idées, et de leur donner une forme philosophique, ne peut guères s'acquérir que dans le premier âge de la vie ; en sorte que les défauts contractés dans les affaires et les occupations de détail, ces défauts produits par des habitudes d'imitation sans règle et sans théorie, peuvent bien, dès qu'une fois ces habitudes sont confirmées, être déclarés incurables.

Je suis d'ailleurs porté à croire, et par théorie et par voie d'observation, autant du moins que j'ai pu observer les faits de cette nature, que le meilleur moyen de fixer dans notre mémoire les choses individuelles est de les rapporter à des principes généraux. Des idées, qui ne sont unies entr'elles que par des associations fortuites, se présentent à l'esprit avec beaucoup de promptitude, tant que les habitudes commandées par notre situation nous forcent à en faire chaque jour des applications multipliées. Mais lorsque des circonstances nouvelles viennent changer les objets de notre attention, nous sentons bientôt s'échapper, comme par une dégradation insensible, nos idées anciennes, et nous perdons à leur égard la faculté de rap-

Digitized by Google

pel volontaire. Dès lors, si ces idées se sont entièrement effacées de notre souvenir, il ne nous reste plus d'autre moyen de les renouveler ou d'en recouvrer l'usage, que de reprendre en entier les études ou la pratique par lesquelles nous les avions une fois acquises. Il en est bien autrement de celui dont les idées, fortuites peut-être dans l'origine, ont été ensuite philosophiquement ordonnées et soigneusement rapportées à des principes généraux. Quand il voudra les rappeler, souvent à la vérité il aura besoin de tems et de réflexion. Mais aussi ce qu'il a une fois bien appris forme pour lui une instruction durable et solide; c'est une acquisition pour la vie : ou s'il arrivoit que, par quelqu'accident, il vînt à en perdre quelque chose, il est toujours en état de le retrouver en employant le procédé du raisonnement.

On observe quelque chose de semblable dans l'étude des langues. Si quelqu'un étudie une langue étrangère uniquement en l'entendant parler et sans en connoître les principes, il parvient d'ordinaire à la parler avec plus de facilité que celui qui en a fait une étude grammaticale; et cette facilité dure aussi long-tems qu'il demeure dans le pays où

Digitized by Google

tout le monde en fait usage. Mais un petit nombre d'années d'absence suffit pour la lui faire oublier, et alors il se trouve aussi ignorant à cet égard qu'avant d'avoir fait cette étude. Quand on a bien étudié une langue par principes, le défaut d'usage ne la fait pas si aisément oublier.

J'observe un autre avantage de l'arrangement philosophique des idées, et cet avantage a beaucoup d'importance. Lorsqu'un esprit a contracté l'habitude d'associer presque toujours ses idées par des relations fortuites et accidentelles, ses pensées ne peuvent manquer de former des suites fort irrégulières et désordonnées. Le hasard seul détermine l'occasion où chacune d'elles se présente. Par conséquent il arrivera souvent qu'elles s'offriront, lorsqu'elles ne pourront point être employées : et réciproquement dans les cas où il eût été très-utile de les rappeler, elles demeureront enfouies et latentes. On ne peut donc en ce cas-là les envisager comme étant à la disposition de celui qui les possède. Mais au contraire dans le cas où les idées sont associées d'une manière philosophique, quoique le rappel volontaire de chacune d'elles puisse s'exécuter lentement

Digitized by Google

ment, l'esprit sait toujours où il doit les aller chercher, et peut toujours les rapporter à l'objet principal dont elles dépendent. A-t-il besoin de faire usage de l'expérience qu'il a acquise, ou des résultats qu'il en a tirés? L'occasion seule qui lui fait éprouver ce besoin, provoque les idées qui peuvent y satisfaire. S'agit-il d'exercer ses facultés inventives, ou de faire quelqu'utile découverte? Les matériaux sont à sa portée, et présens devant lui dans un si bel ordre, qu'il n'a point de peine à suivre leurs mutuelles relations. J'ai fait remarquer, dans un précédent chapitre, combien l'invention dépend d'un examen attentif et patient de nos propres idées; et comment ce moyen nous conduit à découvrir leurs relations les plus secrètes.

Ce que je viens de dire suffit pour faire comprendre, quels sont les avantages que le philosophe retire, dans l'étude des sciences, de cette espèce de mémoire systématique, que lui donnent les habitudes d'ordre et d'arrangement qu'il a contractées. On peut raisonnablement douter que de telles habitudes soient également favorables au talent de la conversation; du moins si l'on a en vue cette conversation variée, vive et sans

Digitized by Google

apprêt, qui fait le principal charme de la société. La conversation qui plaît le plus généralement demande de la promptitude, de l'aisance, de la variété. A tous ces égards, celle du philosophe doit souvent être en défaut. Il doit avoir peu de promptitude, parce que ses idées sont associées par des relations qui ne s'offrent qu'à un esprit attentif et réfléchi. Il doit manquer d'aisance, parce que ces relations ne sont pas du nombre de celles qu'on peut nommer fortuites ou spontanées, et qu'emploient les mémoires communes; mais plutôt des objets de découverte, qui exigent de la lenteur et souvent un effort d'attention pénible. Enfin les idées associées dans un esprit philosophique appartiennent ordinairement à la même classe, ou du moins se rapportent à quelque commun principe. Il court donc souvent risque de se rendre ennuyeux, en se livrant à de longues dissertations systématiques. Un homme au contraire d'un esprit fort inférieur, en s'abandonnant sans gêne aux impressions du moment, en adaptant à chaque instant la suite de ses idées aux circonstances extérieures, en suivant la pensée de ceux avec qui il s'entretient, ou même en se prêtant aux moin-

Digitized by Google

dres incidens qui peuvent y faire diversion et leur donner une direction nouvelle, paroîtra dans la conversation avec beaucoup d'avantage, et deviendra bientôt l'ame de la société à laquelle il jugera à propos de s'attacher. Les anecdotes même, que le philosophe aura recueillies seront peut-être fort agréables. Mais rarement il saura les amener d'une manière aussi aisée et aussi naturelle qu'un homme du monde, dont les idées ne sont pas rangées sous des principes, et lui sont rappelées par les propos familiers de la conversation ou par les petits incidens de la vie commune. L'ennui n'est pas le seul reproche qu'on fera dans le monde à la conversation d'un homme doué d'un esprit systématique. Il est rare, que dans la société, on puisse réussir à exposer d'une manière complète toutes les parties d'une théorie, de la théorie même la moins compliquée. Or rien ne paroît plus foiblement raisonné, ou même souvent plus absurde, qu'une théorie exposée partiellement. Il arrive donc souvent qu'en voulant entreprendre cette exposition, des hommes d'un esprit supérieur, paroissent en société au-dessous des esprits ordinaires. *Theoriarum vires*, dit le chancelier

Digitized by Google

Bacon, *in apta et se mutuo sustinente partium harmonia et quadam in orbem demonstratione consistunt, ideoque per partes traditæ infirmæ sunt* (1).

Avant d'abandonner le sujet de la mémoire accidentelle, il ne sera pas hors de propos de remarquer, que si cette espèce de mémoire est contraire aux études systématiques, il y a une espèce de composition peu gênante à laquelle elle est extrêmement favorable. Ce genre d'ouvrage est souvent agréable et délasse utilement l'esprit, lorsqu'au milieu de la solitude on est peu disposé à une méditation suivie et qu'on éprouve le besoin d'une conversation où règne de l'abandon. Montagne doit incontestablement être placé à la tête des écrivains de cette classe. Car, pour parler de ses Essais d'après lui-même, « que sont-ce ici que » grotesques et corps monstrueux, rapiécés » de divers membres, sans certaine figure,

(1) « La force d'une théorie consiste dans l'harmo- » nie de toutes les parties, qui s'étayent mutuellement » et dans une espèce de démonstration réciproque. » Aussi lorsqu'on n'expose une théorie qu'en partie, » elle paroît toujours foible. »

Digitized by Google

» n'ayant ordre, suite, ni proportion que » fortuite? (1). »

C'est une chose digne de remarque, que cet auteur, en conséquence de la disposition décidée de son esprit pour cette espèce de mémoire, n'eût, ainsi qu'il l'avoue lui-même, aucun empire sur ses idées. Et en effet cet empire ne s'acquiert que par l'arrangement systématique auquel on les soumet. Comme la manière dont l'auteur s'explique à ce sujet est très-caractéristique, et peut servir à confirmer quelques-unes des observations précédentes, je rapporterai ici ses propres expressions : « Je ne me tiens pas » bien en ma possession et disposition. Le » hasard y a plus de droit que moi. L'oc- » casion, la compagnie, le branle même » de ma voix tirent plus de mon esprit, que » je n'y trouve lorsque je le sonde et em- » ploie à part moi. Ceci m'advient aussi, » que je ne me trouve pas où je me cherche; » et me trouve plus par rencontre, que par » l'acquisition de mon jugement » (2).

Les différences que j'ai fait observer, entre

(1) Liv. I. Chap. 27.

(2) Liv. I. chap. 10. *Du parler prompt ou tardif.*

Digitized by Google

la mémoire philosophique et la mémoire accidentelle ou fortuite, constituent la plus remarquable de toutes les variétés que l'on remarque dans cette faculté en divers individus. Cependant il y en a d'autres, qui, quoique moins frappantes, ne laissent pas d'être utiles à considérer.

J'ai dit ailleurs que nos idées sont souvent associées en vertu de la liaison qui s'établit entre leurs signes arbitraires. Il est même difficile d'imaginer comment pourroient s'associer autrement celles qui servent à nos spéculations ou méditations générales. Car je me suis appliqué ci-devant à faire voir que, sans l'usage des signes d'une espèce ou d'une autre, il nous seroit absolument impossible d'employer les classes ou les genres, comme objets de notre attention.

Les signes qui nous servent à exprimer nos pensées s'adressent aux yeux ou aux oreilles. L'impression faite sur ces organes, au moment où une idée nous frappe pour la première fois, contribue à nous la faire mieux retenir. J'ai fait remarquer, en parlant de la conception, que les objets visibles sont plus aisément rappelés que ceux des autres sens. C'est pour cela que, chez la

Digitized by Google

plupart des hommes, le rappel volontaire est plus aidé par les impressions de la vue que par celles de l'ouie. Tous ceux qui ont fait quelques études de géométrie ont pu s'apercevoir que les figures contribuent puissamment à faire retenir les théorèmes auxquels elles appartiennent. Je suis persuadé que si les commençans ont plus de peine à se rappeler les propositions du cinquième livre d'Euclide (1), cela vient principalement de ce que les grandeurs, dont il y est question, sont toutes représentées par des lignes droites, qui ne font pas sur la mémoire la même impression, que les figures attachées aux propositions des livres précédens.

Ainsi les objets de la vue sont naturellement plus distincts et plus permanens que ceux de l'ouie, et pour la généralité des hommes, cet avantage, qui leur est propre, dure et même s'accroît en avançant dans la vie. La raison en est qu'ils ne se livrent guères à des recherches abstraites et générales; d'où il suit qu'ils sont habituellement occupés tantôt de la perception des objets

(1) Qui traite des proportions.

Digitized by Google

de la vue, et tantôt de réflexions ou de spéculations dans lesquelles la conception de ces objets entre comme élément. Des spéculations de cette nature, qui se rapportent à des choses ou à des événemens individuels, n'exigent pas, ou exigent fort peu, le secours du langage.

Il en est autrement du philosophe. L'habitude d'abstraire et de généraliser le met sans cesse dans l'obligation d'employer le langage comme instrument de la pensée. Cette habitude s'unissant en lui à celle de donner peu d'attention aux choses extérieures, doit manifestement affoiblir la faculté du rappel volontaire relativement aux objets visibles, et fortifier au contraire la faculté de retenir les propositions et les raisonnemens exprimés par des mots. A quoi il faut ajouter, que le système d'éducation le plus généralement admis, dans lequel on exerce beaucoup la mémoire à l'étude des règles de la grammaire et à apprendre par cœur divers morceaux des auteurs anciens, ne peut manquer d'avoir ici beaucoup d'influence, et de donner aux gens de lettres plus de facilité à retenir les mots.

On est étonné, quand on y fait attention,

Digitized by Google

de voir à quel point l'exercice ou la culture peut porter la faculté de retenir une suite de sons et même de sons insignifians. On a vu des hommes capables d'apprendre par cœur un long poëme, écrit dans une langue qu'ils ne comprenoient pas. Il m'est arrivé à moi-même, et cela plus d'une fois, de rencontrer des hommes, qui avoient fait dans leur enfance quelques études classiques, et qui, les ayant ensuite complètement oubliées, ne laissoient pas de réciter coulamment de longs passages d'Homère et de Virgile, sans attacher aucune idée aux mots qu'ils prononçoient.

Cette capacité de mémoire, relativement aux mots, existe chez tous les hommes à un degré très-remarquable au premier âge de la vie; et sans elle, il leur seroit impossible d'acquérir l'usage d'aucune langue. Mais, à moins qu'on ne la cultive ensuite en l'exerçant assidûment, il arrive qu'elle s'affoiblit à mesure que l'on avance dans la carrière. Le plan général d'éducation qui est adopté dans ce pays, quoiqu'imparfait à divers égards, s'accorde bien avec cette disposition de la nature. Il meuble richement l'esprit dès l'enfance, et dépose dès lors dans la mé-

Digitized by Google

moire des trésors intellectuels, qui y restent et y sont utiles pendant le cours de la vie entière. Des règles de grammaire, où se trouvent réduits en système, plus ou moins parfait, les principes des langues mortes, restent fixées dans la mémoire d'une manière durable, à une époque où l'intelligence n'est pas assez développée pour en bien comprendre le sens. Et les restes précieux des auteurs anciens et classiques, qui, à l'époque où on les étudie, ne font presque d'autre impression que de flatter l'oreille, devient dans un autre âge une source inépuisable de pures et d'utiles jouissances. A mesure que nos facultés se développent, la mémoire nous présente ces richesses, qui, sans aucun effort pénible, viennent charmer l'imagination et donner l'essor aux plus nobles sentimens. On ne sauroit douter qu'on ne pût de même communiquer aux enfans d'utiles connoissances, en particulier de géographie et de chronologie, au moyen des vers techniques destinés à favoriser la mémoire. Ce n'est que dans l'enfance qu'on peut apprendre ces faits isolés avec quelque facilité. Quand on les auroit appris à cet âge, et qu'on se les seroit rendus familiers; on jouiroit de l'avantage

Digitized by Google

d'épargner à l'âge mûr un travail ingrat et pénible, qui vient continuellement distraire nos facultés intellectuelles d'occupations plus importantes et pour lesquelles elles paroissent principalement destinées.

Cette tendance qu'ont les études littéraires, et plus encore celles de philosophie, à exercer la pensée sur les mots, ne peut manquer de diminuer la faculté de rappeler les objets sensibles et d'en avoir la conception ou l'image. Et véritablement quelqu'avantage qu'ait le philosophe lorsqu'il s'agit de former des propositions ou des raisonnemens généraux, il est, je crois, en général inférieur à un homme moins exercé à réfléchir, lorsqu'il s'agit de décrire, avec beaucoup de détail et d'exactitude, un objet qu'il a vu, ou un événement dont il a été témoin; et cela, en supposant que l'intérêt de curiosité est le même de part et d'autre. L'attention pleine et non-partagée, que les hommes peu accoutumés à réfléchir donnent aux objets de leurs perceptions est sans doute cause en partie de la vivacité de leurs conceptions ou images, et de la précision qui règne à cet égard dans leurs souvenirs.

Il y a dans les différentes mémoires une

Digitized by Google

variété, qui paroît avoir quelque rapport avec ces différences d'habitudes intellectuelles dont nous venons de parler, je veux dire, celles qui distinguent les esprits cultivés de ceux dont l'éducation a été négligée. Pour reconnoître les objets visibles, la mémoire chez quelques hommes retient l'apparence générale de l'objet, chez d'autres au contraire elle s'attache à quelque marque distinctive souvent fort petite. Un paysan connoît les différentes espèces d'arbres à leur port. Un botaniste les distingue par les marques caractéristiques, sur lesquelles il fonde la classification des végétaux. Cette dernière espèce de mémoire est, si je ne me trompe, celle dont les hommes d'étude font le plus d'usage; et cela tient à l'habitude qu'ils ont contractée d'opérer le rappel par les mots. Il est évidemment plus facile d'exprimer, dans une description, un certain nombre de marques botaniques, que le port ou l'apparence générale d'un arbre. Cette remarque peut aisément s'étendre et s'appliquer à d'autres cas de même nature. Mais à quelque cause qu'on l'attribue, le fait du moins est constant. On voit plusieurs personnes, surtout parmi les savans et les gens de lettres, qui sans avoir une

Digitized by Google

grande facilité à reconnoître les objets par leur apparence générale, ne laissent pas de retenir avec exactitude, un nombre immense de caractères distinctifs et techniques des objets dont ils ont acquis la connoissance.

Ces différentes sortes de mémoires, ont chacune leurs avantages et leurs inconvéniens. La crainte de lasser le lecteur m'empêche de les exposer ici en détail, et m'engage à lui laisser le soin d'en faire lui-même la recherche.

SECTION III.

Du perfectionnement de la mémoire. Analyse des principes dont dépend la culture de cette faculté.

Le perfectionnement dont l'esprit humain est susceptible, et qui dépend de la culture, est plus remarquable peut-être à l'égard de la mémoire, qu'à l'égard des autres facultés dont il est doué. On a souvent remarqué ce fait d'une manière générale; mais je ne sais si les philosophes ont observé avec l'attention requise la manière dont la culture opère ces grands effets.

Digitized by Google

Il y a sans doute une sorte de culture dont la mémoire est susceptible, et dont il est impossible de donner aucune explication satisfaisante. Je veux parler de l'amélioration de cette faculté par le seul effet de l'exercice; ou en d'autres termes, de la plus grande facilité d'associer nos idées que la pratique produit en nous. L'effet de la pratique sur la mémoire paroît une loi primitive de notre nature; ou plutôt un cas particulier de cette loi générale, en vertu de laquelle toutes nos facultés du corps et de l'ame se fortifient en s'appliquant à l'objet auquel elles ont été destinées.

Mais indépendamment des progrès dont la mémoire est susceptible par l'effet que produit l'exercice sur cette faculté primitive; elle peut être aidée dans ses opérations, par certains procédés que la raison ou l'expérience suggèrent et au moyen desquels on l'emploie avec plus de succès. Ces procédés sont pour le philosophe un sujet de recherche fort intéressant. Ce sujet peut aussi offrir quelqu'utilité directe. Car, quoique nous tenions de la nature même les principales ressources par lesquelles nous pouvons subvenir à la foiblesse de notre mémoire, on

Digitized by Google

peut raisonnablement espérer, en ce cas comme en d'autres, d'apprendre à manier mieux nos facultés intellectuelles, en suivant d'une manière systématique les indications que la nature nous donne.

On remarque qu'à l'entrée d'une étude, qui est pour nous d'un genre nouveau, nous avons beaucoup de peine à conserver dans notre mémoire les principes élémentaires qui lui servent de fondement; et qu'à mesure que nos connoissances relatives à ce sujet prennent plus d'étendue, nous acquérons plus de facilité à cet égard. En analysant les différentes causes, qui concourent à produire cette facilité, il pourra s'offrir à nous des résultats de nature à fournir quelques applications pratiques.

1. Dans toute science, les idées sur lesquelles elle roule, sont unies entr'elles par quelque principe particulier d'association. Dans l'une, par exemple, dominent les associations fondées sur la relation de cause et d'effet. Dans l'autre, celles qui dépendent des relations nécessaires qui sont propres aux vérités mathématiques. Dans une troisième, les associations fondées sur la contiguité de tems et de lieu. Ceci nous révèle une cause

Digitized by Google

de l'accroissement graduel qu'éprouve notre mémoire, quand on l'applique aux objets d'une étude qui nous devient chaque jour plus familière. Car quel que soit le principe d'association dominant entre les idées qui nous occupent habituellement, il doit se fortifier par notre attachement à un genre d'étude où ce principe est constamment employé.

2. Plus une science nous devient familière, plus notre attention apprend à se fixer sur les objets dont elle s'occupe. En effet, l'instruction acquise donne de l'intérêt aux nouvelles vérités ou aux faits nouveaux qui s'y rapportent et qui servent à la compléter. Très-souvent l'inattention habituelle naît du manque de curiosité. Si donc on veut y porter remède, il ne faut pas tenter de forcer l'attention dans chaque cas particulier; mais plutôt apprendre insensiblement et par degrés à voir sous un point de vue intéressant l'objet ou l'idée que nous avons à cœur de ne point oublier.

3. Lorsque nous entamons quelque recherche littéraire, nous sommes hors d'état d'établir une distinction convenable entre les idées qui s'offrent à nous relativement

à

Digitized by Google

à leur utilité ou à leur importance. En nous efforçant de les retenir toutes, nous manquons le vrai moyen de faire les acquisitions qui sont à notre portée et proportionnées à notre foiblesse. A mesure que notre instruction s'étend, notre choix devient plus limité et plus judicieux. Ainsi la connoissance que nous acquérons des vérités utiles et liées entr'elles va croissant rapidement, parce que notre attention est tous les jours moins distraite par les propositions détachées et insignifiantes.

4. Tous les objets de nos connoissances ont des rapports avec plusieurs autres, et peuvent être présentés à notre pensée, tantôt par un principe d'association, tantôt par un autre. A mesure donc que nous multiplions les rapports de nos idées entr'elles, comme il arrive par l'instruction et surtout par l'habitude des études philosophiques, nous multiplions par là même les occasions de les rappeler à notre souvenir; et nous affermissons chacune d'elles dans notre mémoire.

Ceci nous fait voir à quoi tient la facilité de retenir un nouveau fait ou une nouvelle idée. Cette facilité dépend du nombre des

Digitized by Google

relations qui unissent ce fait ou cette idée aux objets de nos connoissances précédentes. On voit aussi que bien loin de charger la mémoire, chaque acquisition de ce genre ancre plus profondément dans notre esprit les choses que nous savions déjà et qui ont avec elles quelque rapport ou quelque liaison.

A ce propos je ferai une remarque, qui s'écarte un peu de notre sujet, mais qu'il est bon de ne pas omettre. L'accroissement de connoissance qui résulte de l'acquisition de quelques idées ou de quelques faits nouveaux, ne doit pas se mesurer par le nombre de ces faits ou de ces idées considérés individuellement; mais par le nombre des relations qui les unissent les uns aux autres et qui unissent chacun d'eux à toutes les idées déjà existantes dans notre esprit. Car, comme le dit fort bien Maclaurin, (1) « une » connoissance nouvelle consiste moins à » voir un objet nouveau, qu'à le comparer » avec ceux qui nous sont déjà connus, à » observer les rapports qui l'unissent à ceux- » ci, à discerner ce qu'il a de commun avec

(1) Voyez la fin de son abrégé des découvertes de Newton (*View etc.*).

Digitized by Google

» eux, et en quoi il en diffère. Notre connoissance s'étend donc beaucoup au-delà » de la somme des objets qui la composent, » pris à part et considérés d'une manière » isolée. Et lorsqu'un nouvel objet s'offre à » nous, ce qu'il ajoute à nos connoissances est » d'autant plus grand que ces connoissances » étoient auparavant plus étendues. En sorte » que celles-ci croissent non simplement en » raison du nombre des objets nouveaux, » mais dans une proportion beaucoup plus » grande. »

5. Enfin la force naturelle de la mémoire est accrue dans un esprit philosophique, par l'habitude qu'il s'est faite de classer et d'ordonner ses idées. Comme cet ordre est la principale source des progrès dont la mémoire est susceptible, je m'y arrêterai un peu et je la considérerai de plus près que les autres dont j'ai déjà fait mention.

Les avantages, qui résultent pour la mémoire d'une bonne classification de nos idées, seront mieux compris, si l'on fait attention aux effets que produit cet ordre dans la conduite des affaires communes de la vie. Dans quelle confusion inextricable un marchand ou un homme d'affaires ne se trouveroit-il

Digitized by Google

pas enveloppé, s'il plaçoit au hasard dans son bureau ou dans son cabinet tous les titres et tous les papiers qui passent par ses mains! La force naturelle de sa mémoire ne pourroit, quelque grande qu'on la suppose, suffire seule à prévenir cette confusion. Au contraire lorsque ces divers papiers ou documens sont bien distribués, lorsqu'ils sont rangés sous un petit nombre de chefs ou d'étiquettes générales, une mémoire médiocre suffit pour les faire retrouver et opère beaucoup plus sûrement que ne pourroit faire une mémoire plus forte privée d'un tel secours. On sait où il faut chercher chaque pièce, et *la place* qu'elle doit occuper, si réellement on la possède. La recherche est donc contenue entre d'étroites limites, au lieu de se répandre dans un chaos d'objets sans rapports qui la faisoit paroître désespérée.

Ou, pour prendre un exemple plus immédiatement applicable, supposons qu'un homme de lettres jette dans un livre de notes, sans aucune distribution méthodique, toutes les idées et les faits variés, qui s'offrent à lui dans le cours de ses études. Quelle difficulté n'éprouveroit-il pas à en faire emploi, chaque fois que l'occasion d'appliquer ces

Digitized by Google

observations pourroit s'offrir ! Cette difficulté seroit aisément et complètement écartée en rapportant tous ces détails qui composent la masse de ses connoissances à quelques chefs généraux. Au moyen de cette réduction, non-seulement les objets de ses connoissances seroient beaucoup plus à sa disposition, mais comme ceux de ses objets qui se trouveroient rangés sous une même classe seroient unis par quelques rapports, il auroit plus de facilité à suivre les relations mutuelles de ses idées, ce qui est le grand travail du philosophe.

Un livre servant de recueil, dans lequel on n'observe aucun ordre, est un tableau exact de la mémoire d'un homme dont les recherches ne sont pas guidées par la philosophie. Et les avantages de l'ordre, dans l'entassement des idées qu'on acquiert, sont parfaitement analogues à ceux qu'il produit dans un recueil écrit.

Ce n'est pas tout. Si l'on veut retenir ce qu'on sait, et le retenir d'une manière distincte et permanente ; il faut le rappeler souvent à son souvenir. Mais comment opérer ce rappel, sans un ordre et un arrangement méthodique ? Ou, en supposant qu'on

Digitized by Google

pût l'opérer sans ce secours, que de tems et de peine ne faudroit-il pas pour passer en revue les objets si variés de nos connoissances, en les envisageant en détail et d'une manière isolée ! Ce tems et ce travail diminuent à mesure qu'on réduit ces objets en système. L'esprit est habituellement occupé, non de faits détachés, mais de principes généraux en beaucoup plus petit nombre. Il peut, à l'aide de ceux-ci, et dès que l'occasion le requiert, se rappeler une infinité de faits particuliers qui leur sont associés, et dont chacun, envisagé comme une vérité isolée, auroit été pour la mémoire un fardeau tout aussi pénible que peut l'être le principe général qui les renferme tous.

Je n'ai pas dessein, par ces observations, d'insinuer que la philosophie toute entière ne consiste que dans la classification; et que son seul usage soit d'aider la mémoire. J'ai souvent entendu énoncer cette assertion d'une manière générale. Mais il est facile de voir, à ce qu'il me semble, que quoique ce soit là sans doute un de ses plus importans usages, il faut faire entrer quelque chose de plus dans la définition de ce mot. En effet si tout se bornoit là, on devroit dire que

Digitized by Google

toutes les classifications, pourvu qu'elles soient également étendues, sont également philosophiques. Je saisirai cette occasion de corriger quelques opinions erronées. J'espère que l'importance du sujet servira d'excuse à cette discussion.

SECTION IV.

Continuation du même sujet. Secours que donne à la mémoire un arrangement philosophique.

J'AI fait observer ci-dessus, que le principal usage de la mémoire est de nous mettre en état de recueillir les résultats de notre expérience et de nos réflexions passées, pour les faire servir de règles à notre conduite future. Mais dans tous les cas où nous jugeons de l'avenir par le passé, il faut que nous agissions d'après la persuasion qu'il y a, dans le cours des événemens, au moins quelque uniformité. Ainsi non-seulement cette persuasion est justifiée par l'expérience, mais, comme le Dr. Reid l'a prouvé d'une manière solide, elle forme une partie de la constitution primitive de l'esprit humain. Dans les

Digitized by Google

lois générales du monde matériel, cette uniformité est complète ; en sorte que, dans les mêmes circonstances, nous attendons avec une pleine confiance les mêmes résultats. Dans le monde moral, le cours des événemens ne paroît pas tout-à-fait aussi régulier. Il l'est pourtant assez, pour fournir bien des règles, qui sont d'un grand usage dans la conduite de la vie.

La connoissance des lois naturelles, qui est indispensable pour le soutien de notre existence, nous est familière dès l'enfance, et pour l'acquérir nous n'avons eu besoin d'aucun travail réfléchi. Les enfans au moyen de cette connoissance savent adapter leur conduite aux lois de l'univers corporel. Ils sont dirigés dans cet art par la mémoire et par cet instinct dont je viens de parler qui anticipe sur l'avenir en l'assimilant au passé.

En établissant des règles ou des résultats généraux relatifs aux événemens futurs, l'enfant et le philosophe sont l'un et l'autre obligés de les appuyer sur leur expérience passée. L'un et l'autre est guidé par la persuasion que les lois de la nature sont uniformes. Et cette persuasion, pour l'un comme pour l'autre, est un instinct dont ni l'un ni

Digitized by Google

l'autre ne peut se rendre raison à lui-même. Mais, à deux égards, les connoissances que le philosophe possède se distinguent de celles des hommes moins accoutumés à réfléchir. En premier lieu, elles sont beaucoup plus étendues, en vertu du secours que la science fournit aux facultés naturelles pour inventer et faire de nouvelles découvertes. En second lieu, l'ordre dans lequel ces connoissances sont distribuées non-seulement l'aide à les retenir et à les appliquer à propos, mais le met en état de reconnoître, par un procédé de raisonnement, toutes les vérités qui peuvent être déduites synthétiquement de ses principes généraux. En tâchant d'éclaircir ces différentes assertions, nous serons conduits à faire quelques observations utiles : et l'on verra qu'en me livrant aux discussions qui font le sujet de cette section, je ne perds pas de vue les recherches qui en ont été l'occasion.

I. 1. J'ai dit que la mémoire naturelle, jointe à l'instinct qui anticipe sur l'avenir, et qui est un principe primitif de notre nature, suffisoit aux enfans pour les mettre en état, à l'aide d'une expérience fort courte, de conserver leur vie ou leur existence animale. Les lois de la nature, qu'il importe

Digitized by Google

moins de connoître, et qui sont l'objet de cette espèce de curiosité que l'on peut nommer philosophique, ne sont pas si faciles à découvrir, mais parviennent d'ordinaire à notre connoissance au moyen de certaines expériences faites en vue de les discerner; ou, en d'autres termes, par une combinaison artificielle de circonstances, que l'expérience commune ne nous offriroit point réunies. On sait assez que par ce moyen on peut reconnoître bien des liaisons entre les faits, qui ne se font point remarquer dans l'observation des phénomènes, tels que la nature les présente sans le concours de notre volonté.

2. Il y a aussi quelques cas, surtout en astronomie, où des événemens, qui paroissent tout-à-fait anomales à un observateur superficiel, se montrent assujettis à une loi régulière, lorsqu'on les examine d'une manière exacte et soutenue. Tels sont les phénomènes célestes qu'on est en état de prédire par le moyen des cycles. Dans les cas dont je parlois tout-à-l'heure, c'étoit en plaçant les objets naturels dans des situations nouvelles, que nous étendions notre connoissance de la nature. Dans le cas dont je parle à présent, nous parvenons au même but, en continuant nos

Digitized by Google

observations au-delà des bornes de la curiosité commune.

3. Dans les affaires humaines, si nous nous bornons à des observations de détail et à des cas particuliers, nous n'apercevons pas cette uniformité qui nous frappe dans les phénomènes du monde matériel. Mais si nous étendons nos vues, et que notre attention se porte sur les événemens qui dépendent d'une combinaison de circonstances diverses, il se manifeste un degré d'uniformité suffisant pour établir des règles générales, qui peuvent nous aider à juger de l'avenir par des conjectures probables. C'est ainsi, que nous pouvons prononcer avec bien plus d'assurance sur le nombre de morts qui aura lieu pendant un tems donné dans un nombre d'hommes donné, que nous ne pouvons prédire la mort d'un seul homme. C'est ainsi encore qu'il est plus raisonnable d'employer notre sagacité à prévoir les déterminations d'une société nombreuse, que les événemens qui dépendent de la volonté d'une seule personne.

On peut demander comment est produite cette espèce d'uniformité, dans des événemens qui dépendent de circonstances contingentes.

Digitized by Google

C'est une question dont je n'ai pas dessein de m'occuper ici. Mais on voit assez du moins les avantages dont cette uniformité nous fait jouir. Elle nous met en état de tirer de notre expérience passée, des règles générales relatives à l'histoire des sociétés politiques, et au caractère ou à la conduite des hommes dans le cours de la vie privée.

4. Enfin les connoissances du philosophe sont plus étendues que celles des autres hommes, à cause de l'attention qu'il donne, non-seulement aux objets et aux événemens, mais encore aux *relations* qui unissent les uns aux autres ces événemens et ces objets.

Les observations et l'expérience de la plupart des hommes sont presque bornées aux objets qui frappent les sens. La ressemblance qu'ils aperçoivent entre différens objets, ou entre différens événemens, excite leur curiosité, et les conduit à faire des classifications, à établir des règles générales. Mais il est rare qu'on saisisse des ressemblances entre les *relations*, si l'on n'a pas contracté l'habitude et le goût des recherches philosophiques. Il y a cependant de telles liaisons ou ressemblances dans la nature. Et lorsqu'on vient à les reconnoître, elles mènent souvent à

Digitized by Google

d'utiles découvertes. Ces découvertes sont relatives ou à d'autres relations ou aux objets même que ces relations unissent entre eux. Entrons dans quelques détails.

Le grand objet que la géométrie se propose est de déterminer les relations qui existent entre différentes quantités, et la liaison qui a lieu entre différentes relations. Quand on démontre, que dans un cercle l'angle au centre est double de l'angle à la circonférence, on détermine la relation ou le rapport de deux quantités. Quand on démontre, que les triangles de même hauteur sont entr'eux comme leurs bases, on détermine la liaison qui existe entre deux rapports. Il est facile de voir, combien au moyen de pareilles découvertes, les sciences mathématiques contribuent à étendre la connoissance que nous avons de cet univers. Dans le procédé si simple par lequel on mesure la hauteur d'une tour en comparant son ombre à celle d'un bâton vertical, on part du principe que le rapport de la longueur de l'ombre du bâton à la hauteur du bâton est le même que celui de la longueur de l'ombre de la tour à la hauteur de celle-ci. Or comme on peut déterminer le premier de ces deux rapports par

Digitized by Google

une mesure directe; on obtient par là même le second. Et en mesurant l'une des deux quantités dont ce rapport connu est composé, on a finalement aussi l'autre terme qui est la quantité cherchée. Partout où les mathématiques nous aident à mesurer les grandeurs ou les distances des objets, c'est de ce principe qu'elles partent Elles commencent par déterminer la liaison qui existe entre certains rapports; et par ce moyen elles nous mettent en état de pousser nos recherches depuis les faits les plus rapprochés, qui sont soumis à la vérification des sens, jusqu'aux plus éloignés de nous, et qui appartiennent aux parties de l'univers les plus inaccessibles.

J'ai dit aussi qu'il y a entre les événemens physiques diverses relations, et des liaisons qui existent entre ces relations. C'est pour cela, que les mathématiques sont un instrument si utile au physicien. Ce beau théorème de Huyghens, par exemple, par lequel il démontre que la durée de l'oscillation complète d'un pendule mu dans une cycloïde est à la durée de la chute libre par l'axe de la cycloïde, comme la circonférence d'un cercle est à son diamètre, nous offre l'exemple d'une liaison tout-à-fait curieuse et inattendue

Digitized by Google

entre deux relations ou rapports. Et la connoissance de cette liaison facilite la connoissance d'un fait très-important sur la chute des graves à la surface de la terre, qu'il n'est pas facile de prouver d'une manière directe.

En examinant avec soin les relations qui ont lieu entre divers événemens physiques, et la liaison qui existe entre ces diverses relations, on est quelquefois conduit par induction à la découverte d'une loi générale, dans des cas qui n'offrent à un observateur superficiel que la plus grande irrégularité. Nous voyons dans les écrits des premiers auteurs qui se sont occupés de l'optique, qu'en étudiant les principes de la dioptrique, ils se dirigèrent par une analogie fondée sur les lois de la réflexion. Pour déterminer les changemens de route de la lumière qui passe d'un milieu à un autre, ils crurent devoir comparer immédiatement les angles d'incidence et de réfraction. Mais comme cette recherche ne les conduisit pas au but, quelques-uns d'entr'eux prirent la peine de déterminer empiriquement, pour les milieux les plus employés, et pour chaque minute de degré, tous les angles de réfraction qui correspondoient à des angles d'incidence donnés. On trouve dans les ou-

Digitized by Google

vrages de Kircher des tables de ce genre fort laborieuses, et uniquement fondées sur une suite d'expériences de détail. Enfin Snellius découvrit ce qu'on nomme la loi de réfraction, qui comprend tout le contenu de ces tables dans une seule formule.

Les lois des mouvemens planétaires, que Keppler a déduites des observations de Tycho-Brahé, offrent un autre exemple frappant de l'ordre qu'un observateur attentif peut saisir dans les relations des événemens physiques, en plusieurs cas où ces événemens n'offrent au premier coup-d'œil que des anomalies.

Les diverses lois de la nature ressemblent à quelques égards aux cycles dont j'ai déjà fait mention. Mais elles en diffèrent en ce que d'ordinaire le cycle est déduit d'observations faites immédiatement sur les phénomènes ou événemens physiques manifestes aux sens; tandis que les lois que nous venons de considérer, sont déduites de l'examen des relations ou rapports, qui ne sont connus que de ceux qui font de la science l'objet d'une étude philosophique. Les cycles astronomiques les plus renommés sont en conséquence connus dès long-tems et remontent à une haute antiquité. Ils furent probablement découverts à

une

Digitized by Google

une époque, où l'étude de l'astronomie ne consistoit qu'à accumuler et enregistrer les apparences célestes les plus frappantes.

II. J'ai tâché de faire voir combien la philosophie contribue à étendre nos connoissances en matière de faits, par le secours qu'elle donne aux facultés naturelles, destinées à l'invention et aux découvertes. Je passe maintenant à l'explication de la manière dont elle nous dispense de l'étude des vérités particulières, au moyen d'un petit nombre de principes généraux qu'elle y substitue et sous lesquels ces vérités de détail se trouvent comprises.

J'ai déjà fait remarquer le secours que la philosophie donne à la mémoire, par l'arrangement qu'elle introduit dans nos idées. A cet égard, une théorie, même simplement hypothétique, peut faciliter le rappel volontaire des faits dont la mémoire est chargée; précisément comme une classification artificielle peut aider à opérer le rappel des objets de l'histoire naturelle.

Toutefois les avantages de la vraie philosophie sont bien supérieurs à ceux des théories hypothétiques. Celles-ci peuvent nous aider à nous rappeler les faits particuliers que nous

Digitized by Google

connoissons. Mais les lois de la nature, déduites des faits par une bonne analyse, sont le seul moyen par lequel nous puissions tenter avec sûreté de déduire, par voie de raisonnement (1), des conséquences nouvelles. Un exemple servira à éclaircir et à confirmer cette remarque.

Supposons qu'on prenne un tube de verre de trente pouces de longueur, qu'on le remplisse de mercure, à l'exception de huit pouces laissés vides ; puis qu'on le renverse, comme dans l'expérience de Torricelli, en sorte que les huit pouces d'air commun viennent en occuper la partie supérieure. Supposons encore que dans cet appareil, on demande à quelle hauteur se soutiendra le mercure, dans un moment où celui du baromètre ordinaire s'élève à vingt-huit pouces. Il y a ici une combinaison de différentes lois, auxquelles il faut faire attention, si l'on veut pouvoir prédire avec sûreté le résultat de l'expérience. 1. L'air est un fluide pesant, et la pression de l'atmosphère est mesurée par la colonne de mercure dans le baromètre. 2. L'air est un fluide élastique, et à la surface de la terre,

(1) *A priori.*

Digitized by Google

son élasticité, par laquelle il résiste à la pression de l'atmosphère, est mesurée par la colonne de mercure dans le baromètre. 3. Dans les différens états de compression, la force élastique de l'air est inversement comme les espaces que ce fluide occupe. Mais dans l'expérience proposée, le poids du mercure qui reste suspendu dans le tube, joint à la force de l'eau placée au-dessus de lui dans la partie supérieure du tube, doit faire équilibre à la pression de l'atmosphère. Ainsi ces deux effets réunis doivent égaler la pression d'une colonne de mercure de vingt-huit pouces de hauteur. Cette remarque nous fournit une expression algébrique, de laquelle on tire aisément une valeur qui répond à la question proposée. Il est d'ailleurs évident que la connoissance des lois physiques, qui se trouvent ici combinées, me met en état de prévoir les résultats de l'expérience, non-seulement dans ce cas particulier, mais dans tous les cas semblables que l'on pourroit feindre. Dans un cas particulier, le problème pourroit se résoudre empiriquement, en faisant réellement l'expérience; mais le résultat ne me seroit plus d'aucune utilité, dès qu'on viendroit à changer le

Digitized by Google

moins du monde les données ou les circonstances de l'expérience.

Tel est le procédé par lequel la philosophie, au moyen de quelques faits généraux, nous met en état de prévoir, par voie de raisonnement, quel sera le résultat d'une combinaison de faits. C'est ainsi qu'elle rassemble en un seul faisceau une infinie variété de faits particuliers, qu'aucune mémoire, quelque forte qu'on la suppose, n'auroit été capable de retenir. La connoissance de ces faits généraux dispense le philosophe de l'obligation d'entasser dans sa mémoire toutes les vérités qui sont renfermées dans ses principes, et qu'il en peut déduire en raisonnant. Il jouit même de l'avantage de pouvoir faire synthétiquement des découvertes, dans les parties de l'univers qui sont inaccessibles à l'observation immédiate. Il y a donc une différence essentielle entre une théorie hypothétique et une théorie que l'on obtient par induction. Celle-ci non-seulement facilite le rappel des faits connus, mais nous met en état de découvrir, par le raisonnement, des faits que nous n'avons jamais eu occasion d'examiner. Au contraire, si nous voulons tirer d'une hypothèse quelques conséquences par voie

Digitized by Google

de raisonnement (1), nous sommes presque sûrs de nous précipiter dans l'erreur. Par conséquent, de quelque usage qu'une hypothèse puisse être pour soulager la mémoire, il ne faut jamais lui donner confiance, lorsqu'il s'agit de prévoir des faits qui n'ont point encore été éprouvés.

Il y a des sciences dans lesquelles les théories hypothétiques sont plus utiles, qu'elles ne peuvent l'être dans d'autres. Ce sont celles où il est indispensable de connoître un nombre considérable de faits, et de se les rappeler au besoin avec promptitude; quoique ces sciences soient d'ailleurs dans un état si peu avancé, qu'on ne peut se flatter d'y parvenir à des théories saines et complètes par la voie de l'induction. Tel est en particulier l'état où se trouve la médecine. Il faut bien dans cette science appliquer à la pratique les connoissances que nous possédons, tout imparfaites qu'elles sont. Tel est encore à un certain point l'état où se trouve l'agriculture. Dans presque toutes les parties de la physique et de la chimie, nous pouvons avancer patiemment en accumulant des faits, sans former

(1) *A priori.*

Digitized by Google

des résultats qui allient au-delà de ce qu'autorisent immédiatement ces faits connus ; et laisser à la postérité le soin d'établir la théorie, à laquelle nos travaux devront servir de base. Mais en médecine, il importe d'avoir à son commandement toutes les connoissances que l'on a acquises. Il paroît donc raisonnable d'user dans cette science de théories hypothétiques, pourvu qu'on ne les considère, que comme une espèce de mémoire artificielle; et que celui qui les étudie soit prêt à les mettre de côté, ou à les amender, à mesure qu'il acquerra une connoissance plus étendue de la nature. Je dois avouer à la vérité que c'est là une précaution plus facile à indiquer qu'à prendre. Car il est pénible d'avoir à changer, dans l'ensemble de ses idées, les habitudes d'arrangement qu'on a une fois contractées, d'abandonner un système qu'on a pris et reçu dès le commencement de ses études, et qu'on a mis son amour-propre à défendre. Le Dr. Gregory remarque, (1) comme une circonstance honorable dans le caractère de Sydenham, que ce médecin,

(1) *Lectures on etc.* (Leçons sur les devoirs et les qualités d'un médecin.)

Digitized by Google

tout accoutumé qu'il étoit à faire usage d'hypothèses dans ses raisonnemens, n'en étoit pas moins attentif à l'observation ; et qu'il étoit si peu attaché à ces hypothèses, qu'elles n'avoient pas d'influence sur sa pratique ; ou qu'il les abandonnoit aisément, dès qu'elles cessoient de lui paroître d'accord avec ce que lui enseignoit l'expérience.

SECTION V.

Continuation du même sujet. Effets qu'a sur la mémoire l'usage de confier au papier nos connoissances acquises.

Après avoir traité avec quelque étendue des progrès dont la mémoire est susceptible, il ne sera pas hors de propos, avant de passer à un autre sujet, de considérer les effets que doit naturellement produire en nous l'usage de confier au papier nos connoissances acquises. On a souvent remarqué qu'à quelques égards cet usage est défavorable à la mémoire, parce qu'il la rend moins nécessaire et nous dispense de l'exercer. Je crois cette remarque juste. Mais les avantages d'une autre nature, attachés à cet emploi de

Digitized by Google

l'art d'écrire, ont une si haute importance, qu'ils compensent abondamment un si léger inconvénient.

Je n'ai pas dessein d'examiner ici et de comparer entr'elles les diverses méthodes, qui ont été proposées pour faire un recueil. En ce cas, comme en plusieurs autres cas semblables, il est difficile, peut-être impossible, d'établir des règles qui soient toujours également applicables. Il faut laisser chaque individu, juger de ce qui lui convient personnellement, et adapter ses propres inventions en ce genre à la nature de ses recherches favorites, et à ses habitudes particulières d'association ou d'arrangement dans ses idées. Les remarques que je vais faire sont plus générales, et uniquement destinées à rendre sensibles quelques-uns des avantages que l'art d'écrire procure au philosophe, et qui résultent de la facilité que cet art lui donne de conserver, en avançant dans la vie, les résultats de ses méditations et de son expérience.

L'utilité de l'écriture pour transmettre d'une génération à l'autre les découvertes de toute espèce, et pour assurer ainsi les progrès graduels de l'espèce, a été suffisamment

Digitized by Google

éclaircie et développée par plusieurs écrivains. Mais on n'a presque pas fait attention à un autre effet, non moins important. Je veux parler des moyens que cet art nous offre pour perfectionner les facultés intellectuelles de l'individu, et leur faire faire des progrès graduels.

C'est à l'expérience et à nos propres réflexions que nous sommes redevables de nos plus précieuses connoissances. En conséquence, quoique dans la jeunesse l'imagination puisse avoir plus de force et le génie plus d'originalité, un homme qui sait observer et réfléchir acquiert en avançant en âge un jugement plus solide, et croît en lumière et en sagesse, aussi long-tems du moins que ses facultés ne sont point dégradées. Mais ce n'est que par un usage constant de l'écriture, que chacun peut conserver un souvenir exact des résultats de sa propre expérience et de la marche progressive de ses idées. Si l'on s'en fie à la seule force de sa mémoire, ce souvenir s'effacera peu à peu et disparoîtra comme un songe; ou mêlé aux illusions de l'imagination, il s'offrira à la raison comme indigne de sa confiance. Quels progrès ne ferions-nous pas dans les connoissances utiles,

Digitized by Google

si nous étions assez actifs et assez constans pour recueillir toutes les idées qui peuvent mériter d'être retenues ! (1) A peine un jour passe-t-il sans nous en offrir de telles, qui nous sont propres ou que d'autres nous fournissent. Et quoiqu'elles se présentent peut-

(1) Il m'est impossible de laisser passer cette remarque, sans faire mention d'un philosophe qui en a offert la plus parfaite application. Je veux parler de G. L. Le Sage, qui, avec une mémoire très-foible, avoit acquis une grande masse de connoissances et les avoit très-heureusement employées, à l'aide d'une bonne distribution de son tems et de ses idées, mais surtout par sa persévérance à recueillir et par l'excellente méthode qu'il avoit adoptée à cet égard. C'est ce que j'ai exposé avec quelque détail dans la notice de sa vie. J'ai lieu de croire que Mr. Dug. Stewart avoit, en écrivant ce chapitre et quelques autres, un modèle devant les yeux semblable à celui que je viens de citer. Voici du moins ce qu'il m'écrivoit après avoir lu ma *Notice de la vie et des écrits de* G. L. Le Sage, (à Genève chez J. J. Paschoud, 1805). « Sous le point » de vue de la biographie philosophique, j'ai lu cette » vie avec d'autant plus d'intérêt, que dans les traits » les plus frappans du caractère intellectuel, elle offre » une ressemblance remarquable avec celui d'un » homme que j'ai connu pendant plusieurs années, » et que j'ai eu la facilité d'observer et d'étudier » avec soin. » *P. P. J.*

Digitized by Google

être au premier moment comme des pensées détachées et isolées; il peut arriver un tems, après une longue suite d'années, où quelques-unes deviendroient la clef d'un système important.

Mais ce n'est pas seulement sous ce rapport que le philosophe tire parti de l'usage d'écrire. Sans ce moyen, il pourroit rarement avancer au-delà des vérités simples et élémentaires qui ont cours dans le monde, et qui, dans chaque siècle et dans chaque branche de sciences, forment l'ensemble des opinions communes. Combien les progrès des mathématiciens, dans leurs abstraites et profondes spéculations, auroient été bornés et ralentis, s'ils avoient été privés du secours de la notation algébrique! A quelles sublimes découvertes les a conduits cette invention admirable, qui, en soulageant la mémoire de l'effort nécessaire pour retenir chacun des pas dont une longue recherche se compose, a permis au génie de multiplier celles-ci et de s'élever à des vérités que jamais l'esprit humain, laissé à ses propres forces, n'eût été capable d'atteindre! Dans les autres sciences, il est vrai, nous n'avons pas besoin de former d'aussi longues

Digitized by Google

chaînes de conséquences qu'en mathématiques ; mais si les chaînes sont moins longues, il est d'autant plus difficile, dans ces sciences-là, de passer d'un chaînon à l'autre ; et ce n'est le plus souvent qu'en nous arrêtant long-tems sur les mêmes idées, en nous les rendant parfaitement familières, que nous pouvons réussir à opérer cette transition sans risque d'erreur. En morale et en politique, dès que nous faisons un pas au-delà de ces vérités élémentaires, qui reviennent sans cesse dans les livres et les conversations, il n'y a d'autre moyen de nous rendre familiers nos résultats que de les confier au papier, et d'en faire fréquemment le sujet de nos méditations. Mais aussi dès qu'ils nous sont ainsi rendus familiers, ces résultats deviennent pour nous des vérités élémentaires ; et nous pouvons avancer avec confiance de ces vérités à d'autres plus éloignées, entièrement inaccessibles à ceux qui n'ont point fait le premier pas. Cette marche ne peut presque manquer de récompenser notre travail par quelqu'accroissement important de lumières ; et c'est la seule par laquelle nous puissions raisonnablement espérer de reculer beaucoup les bornes des connoissances hu-

Digitized by Google

maines. Je ne prétends pas dire, que ces habitudes studieuses soient également propres à rendre notre conversation brillante. Je pense au contraire que ceux qui brillent le plus dans la conversation, sont précisément ceux qui ne s'élèvent pas au-dessus des vérités communes et élémentaires; ou ceux plutôt qui sont capables de faire un seul pas au-delà; c'est-à-dire ceux qui pensent avec un peu plus de profondeur que le commun des hommes, mais chez qui les résultats de la pensée ne s'éloignent pas tellement des opinions vulgaires, qu'en voulant les exposer ou les défendre, ils épuisent, par une longue suite d'idées intermédiaires, la patience de leurs auditeurs. Ceux qui ont poussé leurs recherches fort au-delà de ce qu'embrassent les systèmes répandus de leur tems, et qui sont parvenus à se rendre familiers les pas intermédiaires, par lesquels ils sont arrivés à de nouveaux résultats, sont trop souvent disposés à croire que les autres hommes jouissent du même avantage. En conséquence, lorsqu'ils entreprennent d'instruire, ils éprouvent quelquefois un sentiment pénible et ont la douleur de voir qu'on les prend pour des hommes à paradoxes et des

Digitized by Google

visionnaires. Il est bien rare qu'un homme, dont la conversation a beaucoup d'éclat et de variété, soit en même tems un homme d'un profond jugement et d'un génie original.

Ce n'est pas seulement au philosophe, qui veut s'illustrer par des découvertes, que l'écriture offre un précieux instrument d'étude. Elle est aussi d'un grand secours à ceux qui veulent graver dans leur mémoire les choses utiles qu'ils rencontrent dans leurs lectures. Car quoique l'habitude d'écrire ait, comme je l'ai dit, l'effet d'affoiblir la mémoire relativement aux faits isolés et aux observations détachées; elle fournit le seul moyen sûr, qui soit à notre portée, de conserver d'une manière permanente dans notre souvenir, les nouvelles connoissances que nous acquérons et qui supposent de longs procédés de raisonnement.

Lorsque nous faisons nous-mêmes quelque recherche, les résultats auxquels elle nous conduit font sur notre mémoire une impression beaucoup plus forte et plus durable, que ne peuvent faire des connoissances que nous acquérons d'une manière purement passive. Cet effet tient incontestablement

Digitized by Google

en partie à l'influence qu'a sur notre esprit l'ardeur avec laquelle nous nous portons à une découverte nouvelle, à l'activité, à la fixité d'attention qu'elle fait naître. Je soupçonne cependant qu'il dépend encore plus de l'ordre tenu dans cette recherche. Lorsque nous suivons la succession naturelle de nos idées, elles s'arrangent de la manière la plus conforme à nos habitudes d'association, et cette circonstance contribue à nous en faire retenir les résultats. Le seul moyen de donner à notre mémoire le même avantage dans l'étude des résultats d'autrui, est de les reprendre après les avoir bien saisis, et de les envisager à notre manière, de nous arrêter de tems en tems dans le cours d'une lecture, pour considérer à loisir les connoissances que nous venons d'acquérir; de nous retracer les propositions que l'auteur s'est proposé d'établir; et d'examiner les preuves sur lesquelles il les fonde. En faisant ce travail, nous éprouverons d'ordinaire que les différens pas dont se compose la suite des raisonnemens de l'auteur, prennent dans notre esprit un arrangement différent du sien. En quelques endroits sa manière nous paroîtra trop concise et par là même obscure;

Digitized by Google

en d'autres au contraire chargée de détails superflus, par conséquent, prolixe et fastidieuse. Quand nous avons réduit les raisonnemens d'un auteur à la forme qui nous paroît la plus naturelle et la plus satisfaisante, nous pouvons en conclure avec assurance, non que cette forme est la meilleure en elle-même, mais que c'est celle qui est le mieux adaptée à notre propre mémoire. Il est donc important pour nous d'écrire, dans le langage et dans l'ordre qui nous sont propres, les raisonnemens que nous avons de fréquentes occasions d'appliquer, soit dans les affaires de la vie commune, soit dans le cours de nos études. Et s'il devient nécessaire de les rappeler à notre souvenir, c'est à ces notes qui sont notre propre ouvrage qu'il convient de recourir, plutôt qu'à l'exposé des mêmes raisonnemens tel qu'il a été fait par d'autres.

La manière de lire, la plus ordinaire, est sans doute bien différente de celle que je recommande ici. La plupart de ceux qui lisent n'ont en vue que de passer le tems, ou de se flatter de l'idée qu'ils sont occupés, quoiqu'ils ne fassent aucun effort qui les tire de leur indolence. Plusieurs aussi lisent pour pouvoir

Digitized by Google

pouvoir ensuite faire montre de leur savoir. Il est difficile que ceux qui font usage des livres par de tels motifs, en tirent de solides avantages. Celui qui lit pour passer le tems, ne conserve qu'une foible impression des idées qui lui sont offertes. Celui qui lit par vanité est avide de quelques traits saillans, ou pour le fond ou pour la forme, et se met peu en peine de saisir l'esprit et le but des raisonnemens de l'auteur, ou d'examiner ce qu'il ajoute à la masse des connoissances utiles. « Quoiqu'on ne puisse guères éviter, » dit le Dr. Butler (1), « de juger de manière » ou d'autre des choses qui s'offrent à l'es- » prit; il y a toutefois bien des gens qui, » par différentes causes, n'exercent point » leur jugement à reconnoître à quel point » les raisonnemens qu'on leur présente sont » ou ne sont pas concluans. Il y a des choses » qui les amusent, et d'autres qui ne les » amusent pas; les unes leur plaisent, les » autres leur déplaisent; mais ce qui inté- » resse le moins le plus grand nombre des » hommes est de savoir si on prouve solide- » ment ce qu'on entreprend de prouver, si

(1) Voyez la préface de ses Sermons.

Digitized by Google

» le sujet qu'on traite devant eux est exposé
» d'une manière exacte et conforme à la
» vérité. Souvent ils demandent des argu-
» mens, mais c'est pour quelque but fortuit
» et accidentel; du reste les preuves pro-
» prement dites sont ce qu'ils demandent le
» moins, soit qu'il s'agisse de satisfaire leur
» curiosité, ou de diriger leur conduite. Je
» ne parle pas de la multitude de ceux qui ne
» lisent que pour parler de ce qu'ils ont lu,
» ou pour se distinguer dans le monde, ou
» par d'autres raisons pareilles. Mais, même
» parmi ceux qui cherchent dans la lecture
» un amusement, et qui désirent, par un
» motif de simple curiosité de savoir ce qu'on
» dit, plusieurs, chose étrange! ne désirent
» point de savoir ce qui est vrai. Je ne parle
» que de ceux qui lisent par un simple motif
» de curiosité; car où trouver des lecteurs
» pleins de cette attention sainte et reli-
» gieuse qui est due à la vérité et à toutes
» les questions importantes d'où dépend la
» règle de notre conduite?

» Pour le bien de ces différentes classes
» de lecteurs, car il en est de différentes ca-
» pacités, de différentes sortes, et que dif-
» férentes causes ont ainsi disposés, j'ai re-

Digitized by Google

» gretté souvent que l'usage ne fût pas éta-
» bli de n'exposer dans les livres, en ma-
» tière de raisonnement, que les prémisses
» des argumens, en laissant chacun en li-
» berté d'en tirer par lui-même les conclu-
» sions. Cette méthode ne seroit peut-être
» pas toujours praticable; mais il y a bien
» des cas où elle feroit un très-bon effet.

» Le grand nombre de livres de pur amu-
» sement et de brochures ou de papiers de
» toute espèce, qui paroissent journelle-
» ment, sont en grande partie cause de cette
» manière de lire paresseuse et superficielle.
» Ils offrent un moyen de passer le tems,
» même dans la solitude, sans avoir besoin
» d'aucun effort d'attention. On peut dire
» qu'il n'y a point d'heures plus complète-
» ment vouées à la paresse, et où la pensée
» soit moins active, que la plupart de celles
» que l'on consacre à la lecture. »

Si l'on adoptoit le plan d'études que j'ai tracé, on verroit beaucoup diminuer le nombre des livres à feuilleter, mais beaucoup s'accroître la masse des connoissances utiles. En nous rendant propres nos idées acquises, ce plan nous donneroit plus de facilité à les employer; sans insister sur l'a-

Digitized by Google

vantage qu'il procureroit aux esprits naturellement inventifs, en les accoutumant à déployer toute leur activité et tous leurs moyens, en chaque sujet dont ils viendroient à s'occuper.

Rien ne tend plus à affoiblir les facultés inventives, et les facultés intellectuelles en général, que l'habitude de lire beaucoup et sur des sujets variés sans réflexion. Peu à peu l'activité et la force de l'intelligence s'altèrent faute d'en faire usage, souvent nos principes et nos opinions propres se perdent dans la multitude et la discordance de nos idées acquises.

En bornant notre ambition à poursuivre la vérité avec candeur et modestie, en contractant l'habitude d'apprécier les connoissances que nous acquérons par leur influence sur la sagesse et le bonheur, il pourra bien arriver peut-être que nous soyons forcés de renoncer aux applaudissemens passagers des dispensateurs de la renommée; mais nous devons nous tenir pour assurés, que cette méthode est la seule qui puisse nous faire faire des progrès réels dans nos études, et nous conduire enfin à quelques inventions utiles.

Digitized by Google

« Il faut du courage, » comme le remarque Helvétius, « pour se résoudre à ignorer » des choses auxquelles tant de gens mettent » du prix. » Mais ce courage est nécessaire à ceux qu'anime l'amour de la vérité, ou le désir d'acquérir une réputation solide et durable.

SECTION VI.

Continuation du même sujet. De la mémoire artificielle.

On entend par mémoire artificielle, une méthode au moyen de laquelle on lie dans son esprit des choses difficiles à retenir avec d'autres choses que l'on retient plus aisément, et cela dans le but de se rappeler les premières par les dernières. On a proposé à ce sujet des inventions très-variées; mais il me semble que la définition que je viens de donner s'applique à toutes.

Il y a des mémoires artificielles, dont le but est d'aider les facultés intellectuelles, dans quelque occasion particulière, où l'on a besoin de faire des efforts de rappel volontaire plus grands que de coutume; d'aider,

Digitized by Google

par exemple, un orateur à se rappeler l'ordre et la suite de son discours. On a imaginé d'autres mémoires artificielles pour nous mettre en état d'étendre le cercle de nos connoissances acquises, et de nous donner plus de facilité à en disposer à notre gré.

La mémoire topique, que les anciens rhéteurs ont tant vantée, est de la première espèce.

J'ai remarqué ailleurs la puissance, qu'ont les objets sensibles, de rappeler à l'esprit les idées qui l'ont occupé au moment où ces objets l'ont frappé. Souvent en faisant route, ce que nous voyons le long du chemin nous rappelle les sujets auxquels nous pensions ou dont nous parlions, en passant dans les mêmes lieux et en observant les mêmes sites. Ces faits familiers, et que tout le monde connoît, ont dû naturellement suggérer l'idée d'aider la mémoire, en liant les idées que nous avons à cœur de retenir avec certains objets sensibles, du nombre de ceux que nous savons, par expérience, être propres à faire sur l'esprit une impression durable (1).

(1) *Cum in loca aliqua post tempus reversi sumus, non ipsa agnoscimus tantum, sed etiam quæ in his fe-*

Digitized by Google

J'ai ouï parler d'une femme du peuple, qui avoit inventé une méthode pour graver dans son souvenir les sermons auxquels elle assistoit. Cette méthode consistoit à fixer son attention, à chaque chef du discours, sur un différent compartiment du plafond ou de la voûte de l'église. Il résultoit de là que lorsqu'elle promenoit ensuite ses regards sur cette voûte, ou seulement lorsqu'elle se rappeloit l'ordre des compartimens qu'elle y avoit remarqués, elle se souvenoit en même tems de l'ordre de tractation qu'avoit suivi le prédicateur. Cet artifice ressemble parfaitement à la mémoire topique des anciens. Et celle-ci, de quelque manière qu'on la juge sous le point de vue de l'utilité, n'en est pas moins remarquable comme une invention très-ingénieuse.

Supposons que je fixe dans ma mémoire les différens appartemens d'un très-grand édifice, et que je m'accoutume à penser à ces appartemens en les parcourant toujours

---

cerimus reminiscimur, personæque subeunt, nonnunquam tacitæ quoque cogitationes in mentem revertuntur. Nata est igitur, ut in plerisque, ars ab experimento.
QUINTIL. Inst. orat. lib. XI. cap. 2.

Digitized by Google

successivement selon un ordre invariable. Supposons ensuite qu'en me préparant à débiter en public un discours composé d'un grand nombre d'objets ou d'idées de détails, je travaille à fixer dans ma mémoire l'ordre que je me propose d'observer, en exposant la suite de ces idées. Il faudra d'abord que je divise mon sujet et que je le range sous certains chefs d'une manière convenable. Ensuite je lierai successivement chaque chef à chacun des appartemens dont l'ordre m'est familier. C'est ce que je puis faire aisément, en me transportant par la pensée dans l'aptement requis, pendant que j'étudie celui de mes chefs auquel il se trouve associé. On comprend qu'il doit résulter de là que l'ordre des appartemens qui m'est devenu habituel, me rappelle sans effort celui des idées ou des chefs qui leur sont si fortement attachés. On conçoit d'ailleurs aisément, qu'avec un peu de pratique, on peut apprendre à employer un tel artifice sans beaucoup de peine et sans distraction (1).

(1) En tant que cette espèce de mémoire artificielle étoit destinée à aider l'orateur en lui faisant mieux retenir le plan et l'arrangement de son discours,

Digitized by Google

Quant à l'utilité de cet art, elle me paroît dépendre entièrement de l'objet particulier que l'orateur peut avoir en vue. Il faut savoir si l'on suppose, comme font trop souvent les anciens rhéteurs, que son but est de séduire les juges et de réduire un adversaire au silence; ou s'il a en vue de conduire ouvertement et franchement ses auditeurs dans le chemin de la vérité. Dans le premier cas, rien ne peut donner plus d'avantage à un orateur, qu'un secret qui lui permet de s'exprimer avec facilité et avec une apparence de méthode, tandis que réellement il n'est occupé qu'à disposer ses faits et ses argumens dans l'ordre le plus propre à égarer le jugement ou à troubler la mémoire de ceux qui l'écoutent. Et tel est véritablement l'effet

---

nous trouvons dans les écrits des anciens rhéteurs toutes les explications que l'on peut raisonnablement désirer. Mais il paroît qu'on l'appliquoit à d'autres usages; et qu'elle étoit propre à faciliter le rappel d'une composition purement méditée. Comment pouvoit-elle être employée de la sorte? C'est ce qu'il n'est pas aisé de comprendre par les explications imparfaites de cet art que les anciens nous ont transmises. Le lecteur peut consulter Cicero *de orat.* Lib. II. cap. 87, 88. — *Rhetor. ad Herennium.* Lib. III. cap. 16 et seq. — Quintil. *Inst. orat.* Lib. XI. cap. 2.

Digitized by Google

manifeste de la mémoire topique des anciens, et de tout autre artifice destiné à faciliter le rappel volontaire par quelque principe indépendant de l'ordre des idées que l'on peut appeler naturel et logique.

Au contraire, pour ceux qui n'ont en vue que d'instruire et de convaincre les autres de ce qu'ils croient eux-mêmes, il importe que les chefs, qu'ils ont dessein de traiter, soient disposés dans l'ordre qui est à la fois le plus favorable à leur propre mémoire et à celle de leurs auditeurs. A cet effet, ils n'ont qu'un parti à prendre, qui est de suivre la méthode que leur suggère celles qu'ils ont eux-mêmes suivie dans leurs recherches. C'est une méthode qui conduit l'esprit d'une idée à l'autre, ou par des associations faciles à saisir et qui sont d'elles-mêmes assez frappantes, ou par les rapports qui unissent entr'eux les différens pas d'un raisonnement clair et rigoureux. C'est par ce moyen, et non par aucun autre, que l'attention de ceux qui nous écoutent se soutient constamment et dans toute son activité; qu'un long discours se grave dans la mémoire et peut être rappelé sans effort. C'est également par ce moyen, qu'un ora-

Digitized by Google

teur, après avoir mûrement considéré son sujet, peut avoir en sa mémoire une juste confiance, et compter qu'elle lui donnera la facilité d'établir les prémisses, qui doivent le conduire à la conclusion qu'il a en vue.

Dans les tems modernes, les orateurs ont fait peu ou point d'usage de la mémoire artificielle. Mais on a fait quelques tentatives ingénieuses, pour faciliter, par des artifices analogues, le travail de la mémoire, dans certaines branches des sciences que l'on suppose devoir être familières aux hommes instruits et toujours prêtes à être employées par eux; quoiqu'elles se composent d'une multitude de détails peu propres à faire sur l'esprit une impression durable, et par là même fort difficiles à retenir. Tel est le but de l'ouvrage de Mr. Grey, intitulé *Mémoire technique*(1). Il y a rassemblé une multitude de connoissances historiques, chronologiques et géographiques, contenues dans une suite de vers, que l'étudiant doit apprendre par cœur et savoir aussi parfaitement qu'un bon écolier sait les règles de la grammaire. Ces vers ne sont guères qu'un assemblage de

(1) *Memoria technica.*

Digitized by Google

noms propres, rangés de manière à produire une sorte d'harmonie métrique, fort imparfaite à la vérité et peu flatteuse pour l'oreille. On y trouve quelquefois les dernières syllabes des mots légèrement altérées ; parce que, conformément aux conventions établies au commencement de l'ouvrage, elles doivent être telles qu'elles expriment des dates importantes, ou certains autres détails que l'auteur a cru devoir associer à certains noms.

J'ai entendu éliminer des opinions fort différentes sur l'utilité de cet ingénieux système. Je crois que l'opinion qui prévaut généralement lui est défavorable, quoique quelques écrivains d'un grand mérite en aient fait mention avec de grands éloges. Le Dr. Priestley, dont le jugement en ces matières est certainement d'un grand poids, dit que « cette méthode est si facile à apprendre, » et si utile pour retenir les dates, lorsqu'on » n'a pas à sa portée d'autres secours, que » toute personne qui a reçu une éducation » libérale n'est pas excusable de se refuser » à ce léger travail, ou de traiter avec mépris une acquisition si précieuse » (1).

(1) *Lectures on history* [c. d. Cours d'histoire] p. 157.

Digitized by Google

Pour juger de l'utilité dont cette invention, ou toute autre du même genre peut être à un individu, il faut avoir égard à la nature de sa mémoire et aux habitudes, acquises par la première éducation. Il y a des hommes, comme je l'ai fait observer ci-dessus, qui ont une singulière facilité à apprendre et retenir une suite de vers barbares et insignifians. Cette disposition se fait surtout remarquer chez ceux qui ont été dressés dans leur enfance à apprendre par cœur les règles de la grammaire (1). D'autres au contraire trouveroient aussi difficile de charger leur mémoire de ces vers, que de retenir tous les détails de chronologie et de géographie auxquels ils doivent servir d'appui. En accordant donc l'utilité de cet art, il ne faut peut-être donner à aucune méthode une préférence exclusive. Un artifice peut être utile à l'un, et un artifice tout différent être mieux d'accord avec les facultés d'un autre.

Du reste on peut faire à toutes ces mé-

(1) Je pense qu'il s'agit ici particulièrement des règles de la grammaire latine ou grecque, conçues en vers techniques, telles que celles de Despautère ou de Port-Royal. *P. P. p.*

Digitized by Google

thodes une objection ou un reproche grave. Elles accoutument l'esprit à associer ses idées par des liaisons accidentelles et arbitraires. Il résulte de là qu'elles peuvent donner quelque facilité d'étaler en conversation les connoissances qu'on a acquises, mais qu'elles sont peut-être assez inutiles pour la recherche de la vérité. J'avouerai aussi que j'ai beaucoup de doutes sur l'utilité d'une partie considérable de cette espèce d'instruction, que les méthodes artificielles dont je parle sont principalement destinées à inculquer, et dont les savans sont en général assez disposés à tirer vanité. Cette instruction n'a d'autre usage, que de flatter ce sentiment d'amour-propre. Et cependant il faut, pour l'acquérir, y consacrer beaucoup de tems et d'attention. Avec les mêmes efforts, on auroit pu accroître la masse des connoissances réelles et reculer les bornes de la science. Pour ceux qui ne sont pas de mon avis à cet égard, des inventions semblables à celle de Mr. Grey peuvent être très-utiles. Elles peuvent même l'être pour tout le monde, en fixant dans la mémoire certains faits ou détails isolés et dépourvus d'intérêt, et pourtant nécessaires à retenir, soit par la

Digitized by Google

situation dans laquelle on se trouve placé, soit par déférence pour l'opinion qui leur attribue une place dans l'éducation libérale. Je crois en particulier qu'on fera bien de s'attacher à la méthode de cet auteur dans cet artifice par lequel il substitue des lettres aux chiffres afin d'en former des mots dont ensuite il compose ses vers. Cette invention est celle qui s'est trouvée, au moins pour moi, la plus propre à remplir son but.

SECTION VII.

Continuation du même sujet. Importance du choix dans les objets de nos connoissances, pour tirer parti des acquisitions faites par notre mémoire.

La culture de la mémoire, aidée même de tous les secours de l'art, ne sera pas d'un grand usage, si l'on n'y joint un choix convenable des divers objets dont on croit devoir lui confier le dépôt. Ce choix est nécessaire pour nous mettre en état de profiter de nos lectures; et bien plus encore pour nous mettre en état de profiter de nos propres observations, qui sont pour chacun de

Digitized by Google

nous la source où nous puisons les connoissances que nous devons le plus estimer.

Lorsque nous commençons une recherche littéraire ou philosophique, et que le sujet est encore nouveau pour nous, d'ordinaire il nous en coûte un effort pénible pour fixer notre attention et le résultat de cet effort n'est pas satisfaisant. Notre curiosité ne sait pas se diriger par un bon choix entre les objets auxquels elle s'attache. En voulant saisir tout à la fois, nous manquons le vrai moyen d'acquérir les connoissances assorties à notre capacité et à la foiblesse de nos facultés. A mesure que nos lumières s'étendent, nous apprenons à discerner les objets, qu'il peut nous être vraiment utile d'étudier et de connoître; nous prenons l'habitude de diriger notre attention sur ces objets, et de ne pas la dissiper inutilement sur d'autres. C'est en partie à cette cause qu'il faut attribuer ce qu'éprouvent plusieurs personnes lorsqu'elles commencent à étudier l'histoire. Elles se plaignent continuellement de leur mémoire. C'est qu'elles ne savent pas séparer les faits importans de ceux qui sont sans intérêt. Le désir qu'elles ont de retenir tout, fait qu'elles ne retiennent rien.

Pour

Digitized by Google

Pour donner à notre attention une direction convenable dans le cours de nos études; il est utile avant de s'engager dans quelques recherches particulières, de connoître et de se rendre familières les principales divisions de la science, les vérités les plus importantes auxquelles les hommes sont parvenus dans chacune d'elles, les questions enfin qui restent à résoudre et dont la solution offre le plus d'intérêt. Il convient aussi d'étudier, dans les sciences qui ne sont point encore arrivées au terme de la maturité, les diverses théories hypothétiques par lesquelles on a tenté de lier les faits, de les mettre en ordre, et de suppléer à un véritable système philosophique. Ces vues générales peuvent seules nous servir de guides dans le labyrinthe des objets ou des faits particuliers; et soutenir en nous, dans une longue suite de lectures variées, l'attention nécessaire pour régler notre jugement. Elles dirigent cette attention, l'empêchent de se fixer sur les faits isolés et stériles, la portent sur ceux qui peuvent éclaircir et développer des principes, déjà reconnus et généralement admis, ou qui, par leur mutuelle liaison, donnent

Digitized by Google

l'espérance de fournir quelque jour les matériaux d'un système plus parfait.

Quelques-uns des disciples de Bacon ont, je crois, été entraînés, par leur zèle pour la méthode d'induction, à censurer avec trop de sévérité les théories hypothétiques. Ces théories ont indubitablement été utiles en plusieurs occasions, et ont mis souvent les philosophes sur le chemin des découvertes. Il est même probable, que c'est ainsi que la plupart des découvertes ont été faites. Car quoique, pour faire une saine théorie, il faille avoir acquis la connoissance des faits, les théories hypothétiques sont en général le meilleur guide qui puisse nous conduire à la connoissance des faits utiles. Si un homme se mettoit à accumuler des faits au hasard, en s'abstenant sévèrement de toute conjecture sur les lois de la nature qui lui sont inconnues, il pourroit arriver sans doute qu'il rencontrât fortuitement quelque importante découverte. Mais sûrement la partie la plus considérable de son travail seroit perdue et resteroit entièrement inutile. Un philosophe, qui entreprend une recherche, a en vue, avant de commencer une suite d'expériences, quelque principe général,

Digitized by Google

qu'il juge conjecturalement être une loi de la nature (1). Et quoique souvent il se trompe dans ses conjectures, celles-ci ne sont pas moins utiles, pour donner à ses recherches une direction déterminée, et pour rassembler sous un seul point de vue un certain nombre de faits qui ont entr'eux certains rapports. On a remarqué plus d'une fois que les tentatives faites pour trouver la pierre philosophale, ou la quadrature du cercle, ont conduit à des découvertes utiles en chimie et en mathématiques. Cet effet a été manifestement produit par l'avantage qu'ont procuré ces questions, de n'avoir sous les yeux qu'un champ limité de recherches ou d'observations, et par le frein qu'elles ont mis à cette attention vagabonde, partage ordinaire de l'indolence, qui se plaît à errer sans choix sur une multitude d'objets. Une théorie hypothétique, quelque erronée

(1) *Recte quidem Plato : « Qui aliquid quærit, » id ipsum quod quærit generali quadam notione com- » prehendit; aliter, qui fieri potest, ut illud, cum » fuerit inventum, agnoscat? » Idcirco quo amplior et certior fuerit anticipatio nostra; eo magis directa et compendiosa erit investigatio.*

Baco, de augm. Scient. Lib. V, cap. 3.

Digitized by Google

qu'elle soit, peut répondre au même but. « Interroger sagement la nature, » dit Bacon, « est la moitié de la science. Car une expé» rience vague et qui n'a d'autre guide » qu'elle-même, n'est qu'un pur tâtonne» ment, plus propre à étonner qu'à ins» truire » (1). Et en effet que sont les questions de Newton (2), sinon autant d'hypothèses proposées aux philosophes comme objets d'examen? Et la grande doctrine de la gravitation n'a-t-elle pas pris elle-même naissance dans une heureuse conjecture?

Ainsi d'un côté nous devons rester attachés, comme tous les disciples de Bacon, à ce principe; qu'on ne doit admettre une théorie quelconque, qu'autant qu'elle est fondée sur les faits. Mais d'autre part nous ne devons pas méconnoître l'obligation que nous avons à ceux qui hasardent des conjectures, lorsqu'ils le font avec défiance et modestie. Il est même à propos de remarquer que les

(1) *Prudens interrogatio est dimidium scientiæ. Vaga enim experientia, et se tantum sequens, mera palpatio est; et homines potius stupefacit, quam informat.*

(2) A la suite de son Optique. *P. P. p.*

Digitized by Google

hommes d'un tour d'esprit systématique sont, au tems actuel, moins inutiles qu'ils ne l'étoient anciennement. En effet nous sommes maintenant en possession d'un très-grand nombre de faits. Et quelqu'imparfaite qu'on suppose une théorie, il est bien difficile de supposer qu'elle n'ait pas au moins le bon effet de présenter réunis des faits de détail, qui ont entr'eux quelque rapport ou quelque analogie.

Les observations que je viens de faire sont applicables à toute espèce d'études; soit qu'on les fasse en lisant, ou en observant. Ni l'une ni l'autre de ces deux grandes sources d'instruction ne peut avoir pour nous beaucoup d'avantage, si nous ne nous sommes pas fait quelques principes généraux, qui nous servent à diriger notre attention sur les objets les plus convenables.

On peut indiquer, relativement à l'observation en particulier, quelques précautions utiles. En nous mettant en garde contre le danger d'accumuler sans choix un grand nombre de faits de détail, il peut nous arriver de tomber dans un autre extrême, et de contracter l'habitude de ne pas faire assez d'attention aux phénomènes qui frappent nos

Digitized by Google

sens et s'offrent d'eux-mêmes à notre observation. Le premier de ces dangers est celui auquel sont surtout exposés les hommes dont l'éducation a été peu cultivée. Le second est un écueil contre lequel donnent souvent les hommes livrés à l'étude et qui en font leurs délices.

Un des effets principaux d'une éducation libérale est de nous apprendre à soustraire notre attention aux objets présens, dont nos sens sont affectés, et à la fixer à notre gré sur les choses passées ou futures, ou sur les objets absens. Mais lorsque, séduits par une imagination ardente et romanesque, ou par une disposition à l'inquiétude et aux projets, nous abusons de ce penchant en répétant ce genre d'efforts au-delà des justes bornes; il est facile de voir que la faculté d'observer peut en être affoiblie, et que l'on doit naturellement contracter des habitudes d'inattention dans tout ce qui a rapport aux objets présens. Le même effet peut être produit par une ardeur trop précoce pour les recherches philosophiques; lorsqu'on s'y livre à une époque, où l'esprit n'a pu encore être préparé à l'étude des vérités générales, par celle des objets particuliers et des événemens

Digitized by Google

ou phénomènes individuels. En ce cas l'esprit contracte une aversion décidée pour l'examen des détails, parce qu'il a trop goûté le plaisir attaché à la contemplation ou à la découverte des principes généraux. Toutefois ces deux différens tours d'esprit supposent, l'un et l'autre, un certain degré de talent pour l'observation. Car ce sont les sens qui fournissent à l'imagination ses matériaux; et les vérités générales, dont le philosophe s'occupe, seroient inintelligibles pour lui, s'il étoit entièrement étranger à l'expérience, en ce qui a rapport au cours ordinaire de la nature et de la vie humaine. Il est vrai que les observations, que font les hommes d'une imagination ardente, sont sujettes à être inexactes et trompeuses. Et celles des philosophes spéculatifs ne s'étendent souvent, qu'autant qu'il leur paroît nécessaire pour se mettre en état de comprendre les termes qui se rapportent aux sujets de leurs raisonnemens. Mais les uns et les autres ne peuvent manquer d'avoir eu plusieurs occasions de jeter les yeux au dehors et par conséquent d'observer les hommes et la nature. S'ils ne l'ont pas fait dans le but de constater les faits par leur propre examen, ils l'ont fait du moins pour acquérir des idées.

Digitized by Google

Le métaphysicien, dont l'attention se dirige sur les facultés et les opérations de l'esprit, est le seul qui possède au-dedans de lui tous les matériaux de ses raisonnemens et de ses spéculations. C'est en conséquence dans cette classe d'hommes de lettres, que l'on remarque des habitudes d'inattention relativement aux choses extérieures, plus frappantes qu'en toute autre.

Le Dr. Reid observe que la faculté qu'il nomme réflexion, par où il entend celle de faire attention à ce qui se passe en nous-mêmes, est, de toutes nos facultés intellectuelles, celle qui se développe le plus tard; et même que chez la plupart des hommes elle ne se développe jamais. C'est en effet une faculté destinée à satisfaire notre curiosité sur des objets intellectuels ou métaphysiques; et qu'il n'est pas nécessaire que tous les hommes possèdent au même degré. La faculté d'observer au contraire, qui est nécessaire pour notre conservation, se manifeste chez les enfans, long-tems avant qu'ils aient l'usage de la parole entravée, ou plutôt dès les premiers momens de leur vie : et lorsque la nature n'est point entravée dans sa marche, cette faculté se maintient jusqu'à la mort dans

Digitized by Google

un état de vigueur et d'activité. L'intention de la nature est donc manifestement que l'observation occupe l'enfance et la jeunesse d'une manière presque exclusive, et que nous fassions par cette voie toutes les acquisitions nécessaires, avant de nous livrer à des spéculations qui sont pour nous d'une utilité subordonnée. Aussi cette marche est-elle régulièrement suivie dans le développement des facultés intellectuelles chez la plupart des individus de l'espèce humaine, et presque dans la totalité de l'espèce. Il n'est pas douteux que ce ne soit là une cause, qui augmente considérablement la difficulté des recherches métaphysiques (1) : car l'esprit étant constamment occupé, dans les premières années de la vie, des propriétés et des lois de la matière, acquiert des habitudes d'inat-

(1) On voit qu'en général l'auteur appelle métaphysique la psychologie, ou l'étude de l'esprit humain. Comme cette expression revient très-souvent et qu'elle est assez usitée, j'ai cru devoir l'adopter dans cette traduction, quoique je pense qu'il y a de bonnes raisons de l'éviter. Mais ces raisons ne sont pas propres à une seule langue, et ici je ne dois pas m'établir juge de leur importance ou même de leur validité.

P. P. p.

Digitized by Google

tention pour ce qui se passe au-dedans de lui. Et il ne peut vaincre ses habitudes qu'avec une patience et une persévérance dont peu d'hommes sont capables. Mais les désavantages qui se seroient fait sentir auroient été bien plus graves, si l'ordre de la nature avoit été contraire à celui qu'elle a sagement établi; et si, dès les premières années de la vie, les phénomènes du monde intellectuel avoient autant excité notre curiosité, que ceux du monde matériel. On peut se faire quelqu'idée de ce qui auroit eu lieu dans cette hypothèse, en voyant ce qui arrive à ceux qui se livrent avec trop d'ardeur aux recherches métaphysiques. On s'apercevra que la faculté de faire attention aux événemens et aux objets extérieurs s'est beaucoup affoiblie chez eux, et qu'elle est fort inférieure à ce qu'elle devroit être naturellement. Il y a probablement peu de métaphysiciens, chez qui la faculté d'observer ne soit pas un peu en défaut. Le goût pour ces spéculations abstraites est fort peu commun, il est vrai; mais chez ceux qui l'ont, il est plus sujet qu'aucun autre à s'emparer exclusivement de l'ame, et à fermer les autres sources d'instruction que la nature a ou-

Digitized by Google

vertes à l'intelligence. Comme le métaphysicien porte avec lui les matériaux de ses raisonnemens, il n'a pas besoin de chercher au-dehors des sujets de méditation ou d'amusement. Et s'il n'est pas très-attentif à prévenir les suites de la passion qui l'entraîne, il court risque, plus que les autres philosophes ou gens de lettres, de cesser enfin de prendre aucune espèce d'intérêt aux objets communs et convenables de la curiosité humaine.

Pour prévenir ce danger, je pense que l'étude de l'esprit humain devroit être la dernière de celles qui entrent dans le plan de l'éducation de la jeunesse. C'est la nature elle-même qui nous indique cet ordre, par la manière dont s'opère le développement de nos facultés. Quand l'entendement aura fait une ample provision de faits particuliers, et se sera familiarisé avec des recherches de détail dans d'autres sciences; il sera en état de méditer avec plus d'avantage sur ses propres facultés, et ne courra pas autant risque de se livrer avec trop d'ardeur à ce genre d'étude. Rien de plus absurde à cet égard, comme à bien d'autres, que la pratique des universités, où l'on commence un cours

Digitized by Google

d'éducation philosophique par l'étude de la logique. Si l'on renversoit cet ordre; et qu'on différât l'étude de la logique jusqu'au tems où les jeunes étudians auroient acquis une provision suffisante de faits particuliers, tirés du sein de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle et civile; on porteroit leur attention sur leurs propres facultés avec un grand avantage pour eux, et sans aucun danger d'altérer en eux la faculté d'observer. Non-seulement cette étude ouvriroit sous leurs yeux un champ nouveau d'intéressantes méditations; mais elle les mettroit en état d'apprécier leurs propres moyens, leurs facultés naturelles, leurs connoissances acquises, leurs habitudes intellectuelles ou autres, et les progrès dont leur esprit pourroit se trouver susceptible.

En général, lorsqu'on voit chez un homme des habitudes d'inattention et une sorte d'incapacité d'observation, et lorsque ce défaut se fait sentir d'une manière frappante, on doit toujours l'attribuer à quelqu'erreur dans la première éducation. J'ai fait observer ci-dessus que, quand la nature agit en liberté, la curiosité, dans les premières années de la vie, est pleine d'activité et de feu pour

Digitized by Google

tout ce qui a rapport aux objets ou aux événemens extérieurs ; qu'au contraire les facultés que nous nommons imagination et réflexion (1), se développent beaucoup plus tard ; que la première de ces facultés ne prend l'essor qu'à l'âge de la puberté, et la dernière à l'âge d'homme. Il arrive néanmoins quelquefois que, par une disposition particulière de l'esprit, ou par une suite de la foiblesse du corps, un enfant est entraîné vers la lecture et perd toute espèce de goût pour les amusemens de son âge. Dans ces cas-là, le progrès des facultés intellectuelles est hâté d'une manière prématurée ; mais la meilleure de toutes les éducations se trouve perdue ; cette éducation que la nature a destinée à tous les hommes, au philosophe et à l'homme du monde ; et que tous reçoivent en commun dans les jeux actifs de l'enfance et dans les hasardeuses aventures qu'elle se plaît à tenter. Ces jeux, ces hasards, sont la seule école où nous puissions acquérir,

(1) Le mot *reflexion* est pris ici dans le sens particulier que Reid (d'après Locke) lui assigne. C'est la faculté d'étudier ses propres facultés, ses pensées, ses sentimens, tout ce qui est attesté par la conscience psychologique. *P. P. p.*

Digitized by Google

non-seulement la force de caractère qui est nécessaire dans les situations difficiles où les hommes se trouvent si souvent placés, mais encore cet empire prompt et assuré sur notre attention en tout ce qui concerne les choses extérieures, sans laquelle les plus beaux dons de l'intelligence, quelques succès qu'ils procurent dans les méditations solitaires, sont de peu d'usage dans la pratique des affaires, ou dans l'art, si nécessaire à chaque individu, de tirer parti de son expérience personnelle.

Toutefois lorsque de telles habitudes d'inattention ont été malheureusement contractées, on ne doit pas désespérer entièrement de les guérir. Il ne faut pas à la vérité, comme je l'ai déjà dit, se flatter de réussir souvent à forcer son attention à se fixer dans quelque occasion particulière; mais nous pouvons parvenir à placer insensiblement les objets, auxquels nous voudrions nous rendre attentifs, sous un aspect qui nous inspire quelqu'intérêt. On peut beaucoup espérer en ce genre, d'un changement de situation et d'occupations; surtout d'un voyage fait en pays étrangers. Les objets que nous rencontrons, dans ces circonstances insolites, nous frap-

Digitized by Google

pent par leur nouveauté et excitent en nous un sentiment de surprise. Peu à peu nous acquérons la faculté de les observer et de les examiner avec soin. L'effet naturel du contraste éveille insensiblement notre curiosité pour les objets qui, dans notre patrie, correspondent à ceux auxquels nous avons appris à nous intéresser; et qui jusqu'alors nous étoient si familiers, que nous les regardions avec indifférence. A cet égard un voyage en pays étranger a un effet analogue à celui que produit l'étude d'une langue étrangère ou d'une langue morte. Comme cette étude provoque la curiosité sur les règles de la grammaire, et la porte ensuite sur celles de notre langue maternelle; ainsi un voyage ramène notre attention sur des usages, des objets, ou des événemens, qui nous étoient trop familiers pour la captiver.

On peut aussi tirer beaucoup d'avantage de l'histoire de la philosophie, pour surmonter les habitudes d'inattention que l'on peut avoir contractées par rapport à quelque objet particulier. L'étude des systèmes, vrais ou faux, inventés par différens philosophes, pour expliquer ou arranger les faits du genre de ceux sur lesquels notre attention a peine

Digitized by Google

à se fixer, peut la rendre moins indocile. Non-seulement ces systèmes circonscrivent le champ où doit se porter la curiosité, non-seulement ils la dirigent et ne lui permettent point de se répandre au hasard sur une multitude d'objets; mais en nous offrant des principes généraux, auxquels viennent se lier un grand nombre de faits, ils nous inspirent plus d'intérêt pour ces faits de détail, et nous engagent à les examiner avec plus de soin.

SECTION VIII.

Des rapports qui existent entre la mémoire et le génie philosophique.

On suppose d'ordinaire que le génie est rarement uni à une mémoire fort tenace. Cependant, si je consulte mes propres observations, je ne me souviens pas d'avoir connu un homme qui possédât la première de ces qualités, sans avoir la seconde à un degré supérieur à la mesure commune.

Si l'on n'accorde à ce sujet qu'un coup-d'œil superficiel, je sens que l'opinion vulgairement reçue à cet égard doit avoir une apparence de vérité. Car nous sommes conduits

Digitized by Google

duits naturellement, par la nature des sujets ordinaires de la conversation, à juger de la mémoire par l'impression que font sur elle les petits événemens du jour. Or ce sont précisément ces petits événemens, qui échappent en général au souvenir des hommes doués d'une grande étendue d'esprit; non qu'ils soient incapables de les retenir, mais parce que ces événemens ne captivent pas leur attention. Il est également fort probable que des associations d'idées accidentelles, fondées sur le rapprochement ou la contiguité de tems et de lieu, ne font habituellement qu'une impression légère sur un esprit de cette trempe. Mais il ne s'ensuit pas de là, que la provision de faits, qu'il a amassée pour usage, soit petite. Ces faits sont liés dans sa mémoire par des principes d'association, différens de ceux qui sont le plus fréquemment employés par les esprits ordinaires. Et c'est précisément pour cela qu'ils lui sont plus utiles. Car comme ses idées sont associées dans sa tête par les mêmes rapports qui existent réellement dans les objets; quoiqu'il en résulte pour lui quelque lenteur et moins d'aptitude à briller dans la conversation; il n'est pas douteux qu'il n'en résulte aussi l'a-

Digitized by Google

vantage d'appliquer ces idées à des usages beaucoup plus importans, parce qu'en ce cas les principes d'association fournissent à propos à l'esprit les faits qui doivent servir de base au raisonnement ou à l'invention.

Souvent aussi il arrive qu'un homme de génie, par un effet du goût particulier qui l'entraîne vers un sujet dont il s'occupe, ne trouve aucun attrait à observer les petits événemens de la vie, et qu'il perd ainsi peu à peu la capacité d'y arrêter son attention. Mais, malgré ce défaut, il est probable que la provision entière d'idées, dont il a chargé sa mémoire, n'est pas moindre que celle des autres hommes. Et quoiqu'on puisse dire peut-être que sa curiosité a été mal dirigée, il ne faut pas croire que l'ignorance qu'il manifeste, sur les sujets ordinaires de la conversation, provienne d'un défaut de mémoire. C'est l'effet d'une espèce de singularité dans le choix des objets de son observation et de son étude.

Montagne se plaint souvent de son manque de mémoire (1); et il donne véritablement

(1) « Il n'est homme à qui il siese si mal de se » mesler de parler de mémoire. Car je n'en recognoy

Digitized by Google

plusieurs exemples très-extraordinaires de son ignorance sur les objets de l'instruction la plus commune. Mais en le lisant avec attention, on reconnoît bientôt que cette ignorance ne provenoit pas d'un défaut naturel de mémoire, et qu'elle n'étoit produite que par la direction singulière et bizarre que sa curiosité avoit prise dans le premier période de sa vie. « Je ne saurois, » dit-il, « recevoir une charge sans tablettes.... Les » gens qui me servent, il faut que je les » appelle par le nom de leurs charges, ou » de leurs pays; car il m'est très-malaisé de » retenir des noms..... La plupart de nos » monnoies, je ne les connois pas : ni ne » sais la différence de l'un grain à l'autre, » ni en la terre, ni au grenier, si elle n'est » pas trop apparente.... Il n'y a pas un » mois qu'on me surprint ignorant de quoi » le levain servoit à faire du pain; et que » c'étoit que faire cuver du vin » (1).

Et cependant ses écrits attestent une mé-

» quasi trace en moy; et ne pense qu'il y en ait au » monde une autre si merveilleuse en défaillance. »

Essais de MONTAGNE, liv. I. chap. 9.

(1) Liv. II. chap. 17.

Digitized by Google

moire chargée d'une multitude de maximes et de passages historiques, qui avoient frappé son imagination. Ils prouvent qu'il connoissoit parfaitement, non-seulement les noms des anciens philosophes, mais encore leurs opinions absurdes et hors de cours ; les idées de Platon, les atomes d'Épicure, le plein et le vide de Leucippe et de Démocrite, l'eau de Thalès, les nombres de Pythagore, l'infini de Parménide, et l'unité de Musée. En se plaignant même de son défaut de présence d'esprit, il reconnoît en lui-même, quoique indirectement, un degré de mémoire qui, judicieusement employé, auroit été plus que suffisant, pour lui faire acquérir toutes ces petites connoissances qui paroissent lui avoir manqué. « Quand j'ai un » propos de conséquence à tenir, » dit-il, » s'il est de longue haleine, je suis réduit à » cette vile et misérable nécessité, d'ap» prendre par cœur mot à mot ce que j'ai » à dire » (1).

La combinaison étrange et en apparence contradictoire d'ignorance et de connoissances que manifestent les écrits de Mon-

(1) *Ibid.*

Digitized by Google

tagne, ont porté Mallebranche, (qui n'avoit pas conçu assez d'estime pour son génie et pour son caractère), à l'accuser d'affectation; et même à révoquer en doute la vérité de quelques-unes de ses assertions. Mais ceux à qui cet auteur est familier ne se prêteront pas aisément à soupçonner sa véracité. Et quant à l'objet qui nous occupe, je crois parfaitement tout ce qu'il dit, non-seulement à cause de l'opinion générale que je me suis faite de sa sincérité, mais parce que, dans le cours de ma propre expérience, j'ai rencontré plus d'un exemple de pareilles combinaisons de circonstances en apparence opposées, non peut-être au même degré, mais assez frappantes pour que la ressemblance des faits ne pût être méconnue.

Les observations que je viens de faire peuvent servir à expliquer l'origine de cette opinion commune, que le génie et la mémoire se rencontrent rarement ensemble chez la même personne à un degré remarquable; et font voir en même tems que quelques-uns des faits sur lesquels cette opinion est fondée ne peuvent justifier la conséquence qu'on en tire. Mais indépendamment de ces faits, il y a d'autres circonstances, qui, à la première

Digitized by Google

vue, semblent indiquer quelque incompatibilité entre une grande mémoire et un génie original.

L'espèce de mémoire, qui, dans la société et dans le cours ordinaire de la conversation, excite le plus l'admiration, est celle qui fait retenir les faits détachés et isolés. Or il est vrai que ceux qui sont doués de cette espèce de mémoire brillent rarement par les dons du génie. Cette espèce de mémoire est défavorable à l'arrangement philosophique; parce qu'à un égard elle y supplée et dispense de le rechercher. Un des grands usages de la philosophie est, comme je l'ai fait voir, de nous donner un empire étendu sur les vérités particulières, en nous mettant en possession de quelques principes généraux, sous lesquels ces vérités se trouvent comprises. Un esprit, sur lequel les associations fortuites de tems et de lieu font une impression durable, n'a pas les mêmes motifs pour employer cet instrument de la pensée, ou pour se livrer à l'étude des méthodes philosophiques, que ceux chez lesquels les faits se lient principalement par les relations de cause et d'effet, ou de prémisses et de conclusion. J'ai entendu dire

Digitized by Google

que les hommes de loi les plus éminens avoient marqué d'abord une sorte d'aversion pour l'étude. La raison en est probablement qu'un esprit avide de principes généraux se dégoûte d'une étude qui ne lui offre au premier aspect qu'un chaos de faits, en apparence isolés et sans liaison entr'eux. Mais le goût pour l'arrangement philosophique, qui produit ce premier sentiment de répugnance, surmonte, quand il est joint à la persévérance dans le travail, les difficultés qui sembloient les plus invincibles; il introduit l'ordre dans ce qui n'offroit au premier coup-d'œil qu'une masse indigeste et confuse, et réduit en système les détails arides des lois, de manière à les présenter sous un nouveau jour et à leur donner une sorte d'attrait.

On peut, si je ne me trompe, étendre cette observation, et l'appliquer à toutes les sciences qui exigent qu'on se souvienne d'une grande multiplicité de faits. Un homme dépourvu de génie peut, sans beaucoup d'efforts, entasser dans sa mémoire un grand nombre de faits, relatifs à la chimie ou à l'histoire naturelle, qu'il ne rapporte à aucun principe, et dont il ne tire aucune conséquence.

Digitized by Google

La facilité avec laquelle il a acquis ces connoissances de détail, lui persuade qu'il est doué d'un goût et d'une aptitude naturelle pour les études de ce genre. Mais ceux qui sont destinés à reculer les limites de la science éprouvent au contraire, en entreprenant de nouvelles recherches, beaucoup de difficulté à fixer leur attention ; leur mémoire est surchargée de faits, sans liaison, sans rapport apparent. Ils se sentent découragés et désespèrent souvent de leurs futurs progrès. Cependant vient enfin le tems, où leur supériorité se manifeste. Et c'est leur mécontentement même qui l'a produite et qui l'assure. Ce sentiment ne leur laisse point de repos; il les poursuit dans le cours de leurs recherches ; il les harcèle, jusqu'à ce qu'ils aient enfin saisi, dans ce chaos de matériaux en désordre qu'ils ont sous les yeux, un principe qui mette en évidence la simplicité et la beauté des opérations de la nature.

Il y a encore d'autres circonstances, qui retardent les progrès des hommes de génie, à l'entrée des recherches ou des études nouvelles. Et ces circonstances peuvent quelquefois les faire paroître inférieurs à d'autres, qui n'ont qu'une capacité médiocre. Peu de

Digitized by Google

curiosité (1), peu d'esprit d'invention, facilitent beaucoup la prompte acquisition des connoissances. Ces défauts donnent à l'esprit une disposition passive, et le rendent prêt à recevoir les idées d'autrui; ce qui épargne tout le tems qu'il eût fallu employer à examiner sur quoi elles se fondent, et quelles en sont les conséquences. Les esprits, doués de beaucoup de pénétration et d'originalité, ne saisissent pas aisément les idées d'autrui. Cela ne tient pas à un défaut de compréhension, mais à ce qu'ils ne peuvent se résoudre à adopter aucune opinion sans examen; et à ce que leur attention est souvent distraite par leurs propres méditations ou spéculations.

Ce n'est pas seulement dans l'acquisition des connoissances, qu'un homme de génie est sujet à se voir surpasser par beaucoup d'autres. L'instruction qu'il a acquise est d'ordinaire moins promptement à sa disposition que ne l'est celle des esprits moins originaux, pour chacun d'eux. Et, ce qui est assez remar-

(1) Je parle de la curiosité qui nous porte à la recherche de la vérité. Il y a des hommes, dit le Dr. Butler, qui sont fort curieux de savoir ce qu'on dit, et qui sont peu curieux, ou ne le sont même point, de savoir ce qui est vrai.

Digitized by Google

quable, c'est précisément dans les sujets où il a le plus déployé d'invention, qu'il a le moins de promptitude. Newton, au rapport de Pemberton, étoit souvent embarrassé, lorsque la conversation venoit à rouler sur ses découvertes (1). Il est probable que chacune d'elle ne faisoit sur son esprit qu'une impression légère (2), et que fort de la conscience de ses facultés inventives, il ne croyoit pas avoir besoin de prendre la peine nécessaire pour confier ce dépôt à sa mémoire. Les hommes sans génie sont ceux qui oublient le moins les idées qu'ils ont acquises; parce qu'ils sentent que, s'il se présente quel-

(1) Voyez la note T.

(2) En admettant au fond l'explication de l'auteur, je me permettrai de remarquer 1.° que l'expression de Pemberton indique, qu'il s'agit plutôt de la vieillesse de Newton que de son âge mûr. 2.° qu'il n'est pas nécessaire de supposer foible l'impression faite sur son esprit par ses découvertes, pour que l'explication soit satisfaisante. Newton ne pouvoit, je pense, exposer clairement ses découvertes, qu'avec un développement d'idées qui dans sa vieillesse pouvoit bien lui être pénible; et qu'il craignoit sans doute d'entreprendre dans une simple conversation; sûr d'ailleurs, comme le dit Mr. Dug. Stewart, de les retrouver aisément à tête reposée. *P. P. p.*

Digitized by Google

qu'occasion d'appliquer ce qu'ils savent à des usages qui les intéressent, c'est à leur mémoire, et non à leur invention, qu'ils devront avoir recours. Expliquez à un homme d'un esprit ordinaire, mais étranger aux principes de l'arithmétique, une règle empruntée de cette science; il apprendra la règle par cœur, et saura très-vîte en faire emploi. Mais si c'est un homme doué de plus de sagacité, il voudra, avant d'appliquer cette règle, examiner le principe sur lequel elle se fonde. A peine songera-t-il ensuite à l'inculquer dans sa mémoire. Il sait qu'avec un peu de réflexion il pourra toujours la retrouver aisément. La conséquence de cette disposition sera que, dans la pratique du calcul, ce dernier paroîtra plus lent et plus incertain, que s'il suivoit les règles de l'arithmétique sans réfléchir et sans raisonner.

Il arrive tous les jours quelque chose de semblable en conversation. Le plus grand nombre des opinions qu'on y avance ne sont pas des résultats de raisonnemens faits dans le tems et dans le lieu où l'on parle. Ce sont le plus souvent des opinions formées dans le cabinet, ou adoptées peut-être sans examen sur l'autorité d'autrui. Par conséquent, la prompti-

Digitized by Google

tude avec laquelle un homme décide sur divers objets, dans le cours d'un entretien, n'est pas un garant de la vivacité de ses conceptions et de ses jugemens (1). Elle peut être la suite de quelques efforts extraordinaires, faits en vue de fournir à la mémoire des connoissances acquises. Et ce moyen est celui qu'emploient les hommes d'un esprit lent, pour compenser la foiblesse de leurs facultés inventives. Réciproquement, il peut arriver que le sentiment de son originalité nuise à un homme de génie dans la conversation, et l'expose à avoir l'air embarrassé; car il se fie trop peut-être à son talent, et à la facilité de mettre en œuvre tous ses moyens, sans aucune préparation (2).

---

(1) *Memoria facit prompti ingenii famam, ut illa quæ dicimus, non domo attulisse, sed ibi protenus sumpsisse videamur.* QUINTIL. Inst. orat. L. XI. cap. 2.

(2) Dans les observations précédentes, je n'ai pas voulu dire qu'un génie original fût incompatible avec un rappel facile des connoissances acquises. J'ai dit seulement que c'étoit une circonstance défavorable à la facilité du rappel; qu'en conséquence il faut ordinairement plus de tems et de pratique pour familiariser avec les idées d'autrui un esprit inventif, et même pour le familiariser avec les résultats de ses propres

Digitized by Google

En général, je pense qu'on peut établir comme une règle sûre, que les hommes qui ont une très-grande prévision de connoissances, toujours à leur disposition, ou qui se sont rendu leurs propres découvertes si familières, qu'ils sont toujours prêts à les exposer sans être obligés de se recueillir et de travailler avec quelque peine sur leur mémoire, sont rarement doués de beaucoup d'esprit d'invention, rarement même d'une

---

raisonnemens, que d'autres esprits n'en requièrent. L'habitude de la conversation littéraire, et celle de la discussion non-préparée, qui a lieu dans les assemblées populaires, sont singulièrement propres à nous faire acquérir un empire prompt sur nos connoissances acquises et à le rendre tel que l'exige la pratique du monde et des affaires. Il y a beaucoup de sens dans cet aphorisme de Bacon : (*Reading makes a full man, writing a correct man, speaking a ready man*). « La lecture fait l'homme savant; l'écriture, l'homme » judicieux; la parole, l'homme prompt. » Voyez le commentaire de cet aphorisme dans le recueil périodique intitulé l'*Aventurier*, [*The Adventurer*]. *

* C'est au N.° 85. de ce recueil, qu'on trouve le commentaire auquel l'auteur fait ici allusion. Il est terminé par ces mots : « Lire, écrire, et converser, en mêlant convenablement » ces occupations, est donc ce qui convient à un homme » de lettres. » *P. P. p.*

Digitized by Google

grande vivacité de conception et de jugement. Un homme d'un génie original, avide d'exercer la faculté de raisonner dont il est doué sur tous les objets qui s'offrent à sa méditation, qui ne peut se résoudre à reproduire les idées d'autrui, ou même à répéter machinalement des résultats qui ont été précédemment pour lui le fruit de beaucoup de réflexion, paroît souvent, aux observateurs superficiels, s'abaisser au-dessous du niveau des esprits médiocres. Et souvent au contraire un esprit qui n'a ni vivacité ni capacité d'invention, fait admirer la promptitude de ses décisions, quoiqu'elle soit l'effet de sa médiocrité même.

En faveur des esprits de cette dernière classe, il faut toutefois observer, que ce sont eux qui dans la conversation ordinaire fournissent le plus de choses agréables et même instrutives. Quelque inépuisables que puissent être les inventions d'un seul homme; les idées qui lui sont propres ne peuvent jamais approcher, pour le nombre et la variété, de la multitude de celles qui composent la masse de toutes les connoissances utiles, répandues dans le monde. En conséquence la conversation des hommes de

Digitized by Google

génie est quelquefois fort limitée, et n'a d'intérêt, que pour le petit nombre de ceux qui sont en état de reconnoître et d'apprécier les idées originales. D'ailleurs la prédilection que chacun éprouve pour les objets de ses propres méditations, expose bien plus les hommes de génie à paroître dogmatiques, et disputeurs, que ceux qui n'ont d'affection pour aucun système.

On peut appliquer cette remarque aux écrivains. Un livre, qui contient les découvertes d'un seul individu, peut être admiré par un petit nombre de personnes qui connoissent à fond l'histoire de la science à laquelle ces découvertes appartiennent. Mais il n'est pas probable que le grand nombre des lecteurs y prenne beaucoup d'intérêt. Au contraire un auteur laborieux qui s'occupe à recueillir les idées d'autrui, et qui a assez de jugement pour les présenter dans un ordre heureux, doit naturellement acquérir une réputation plus brillante. Ainsi il arrive que, quoique tous les juges éclairés envisagent l'invention comme le trait principal et le vrai caractère du génie, les objets de l'admiration publique sont d'ordinaire bien moins distingués par cette qualité, que

Digitized by Google

par un grand savoir, joint à un goût cultivé. Peut-être aussi, pour le grand nombre, les auteurs de cette dernière classe sont-ils les plus utiles. Car leurs écrits contiennent les plus solides découvertes des autres, séparées des erreurs, qui se mêlent souvent à la vérité dans la formation d'un système.

CHAPITRE VII.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

De l'imagination.

SECTION I.

Analyse de l'imagination.

La distinction entre la conception (1) et l'imagination consiste, comme je l'ai dit ailleurs, en ce que la première de ces facultés nous présente la copie exacte et fidèle de ce que nous avons senti ou perçu; tandis que la dernière fait un choix de qualités et de circonstances, qu'elle détache d'une multitude d'objets, et qu'elle combine et dispose, de manière à produire une véritable création.

En s'en rapportant à la plupart des définitions que les philosophes ont adoptées, l'imagination sembleroit être bornée aux objets

(1) La conception a été définie dans le chapitre où l'auteur traite de cette faculté. Et j'ai tâché de justifier dans une note, jointe à ce chapitre, l'emploi de ce mot en ce sens, même dans notre langue. Voyez T. I. p. 204, note (1) *P. P. p.*

Digitized by Google

de la vue. « C'est le sens de la vue, » dit Addison, « qui fournit à l'imagination ses » idées. J'entends donc par les plaisirs de » l'imagination ceux qui dérivent des objets » visibles, soit que ces objets se trouvent » actuellement sous nos yeux, ou que l'idée » en soit rappelée à notre esprit, par des » tableaux, des statues, des descriptions, » ou toute autre chose pareille. Il est im- » possible sans doute que notre mémoire » imaginative conserve une image, qui n'y » soit entrée par la vue. » Conformément à ce point de vue particulier, le Dr. Reid remarque que « l'imagination signifie pro- » prement une vive conception des objets » de la vue; la première de ces facultés » n'étant distinguée de la seconde, que » comme la partie l'est du tout. »

Cette manière de limiter le département de l'imagination en la réduisant aux perceptions d'un seul sens, me semble tout-à-fait arbitraire. Car quoique les matériaux qu'emploie l'imagination soient fournis principalement par ce sens, on ne peut nier que les autres ne lui en fournissent aussi. Que d'images agréables sont tirées du parfum des fleurs ou du chant des oiseaux! et la musique,

Digitized by Google

dont l'influence est si puissante, ne rentre-t-elle pas dans le domaine de l'imagination ? et la poésie ne s'est-elle pas souvent occupée à décrire ses effets ? Les sensations plus grossières, qui sont produites par les saveurs, font partie d'un tableau qu'elles sont fort loin de défigurer, surtout quand on le trouve à la place où le poëte l'a mis, je veux dire à la suite des merveilles de la zone torride. « Conduis-moi, Pomone, dans tes bosquets » de citronniers, dont le fruit éclatant brille » à côté de l'orange, et contraste si agréa- » blement avec la couleur verte des feuilles. » Que je puisse me reposer à l'ombre d'un » tamarin, dont le vent agite le feuillage et » détache un fruit, propre à appaiser les » ardeurs de la fièvre. Ou qu'au milieu des » vergers du soleil, le cocotier me désaltère » de son lait, plus doux que la liqueur eni- » vrante de Bacchus ! Ne dédaignons pas » l'humble grenade, sous laquelle plient » les foibles rameaux qui la portent ; ni ces » baies rafraîchissantes qui rampent sous les » bois. C'est souvent dans l'état le moins » élevé que le mérite modeste se réfugie. » Tu en es un exemple, délicieux ananas, » dont la saveur surpasse celle des fruits de

Digitized by Google

» l'âge d'or. Je m'empresse de te dépouiller » de ton écaille épineuse, afin de mettre à » découvert l'ambroisie que tu recèles en » ton sein, et qui est digne d'être servie sur » la table des dieux » (1).

Quel assemblage de conceptions, différentes de toutes celles dont je viens de faire

---

(1) Bear me, Pomona! to thy citron groves:
To where the lemons and the piercing lime,
With the deep orange, glowing thro' the green,
Their lighter glories blend. Lay me reclin'd
Beneath the spreading tamarind that shakes,
Fann'd by the breeze, its fever-cooling fruit;
Or stretch'd amid these orchards of the sun,
O let me drain the cocoa's milky bowl,
More bounteous far than all the frantic juice
Which Bacchus pours! Nor, on its slender twigs
Low bending, be the full pomegranate scorn'd,
Nor, creeping thro' the woods, the gelid race
Of berries. Oft in humble station dwells
Unboastful worth, above fastidious pomp.
Witness, thou best anana, thou the pride
Of vegetable life, beyond whate'er
The poets imag'd in the golden age:
Quick let me strip thee of thy spiny coat,
Spread thy ambrosial stores, and feast with Jove!
THOMSON'S *Summer*.

Digitized by Google

mention, le génie de Virgile a su former dans ce distique :

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus : hic ipso tecum consumerer ævo (1).

Ces observations suffisent pour faire voir combien les définitions de l'imagination, données par Addison et par Reid, sont éloignées de comprendre tous les objets qui appartiennent à cette faculté, en ne la considérant même que dans ses rapports avec le monde sensible. Mais le monde sensible n'est pas le seul champ où l'imagination s'exerce. Tous les objets des connoissances humaines lui fournissent des matériaux, qu'elle sait habilement employer, en diversifiant à l'infini ses produits, quoique son procédé où sa manière d'opérer soit essentiellement uniforme. Comme une même faculté de raisonnement nous met en état de diriger nos recherches relatives aux individus et celles qui se rapportent aux classes et aux

(2) « O Lycoris ! on trouve ici des sources fraîches, » des prés couverts d'une herbe tendre, des bosquets; » ah ! c'est ici que j'aimerois passer ma vie avec toi. » *Eglog. X.*

Digitized by Google

genres ; ainsi c'est par les mêmes procédés d'analyse et de combinaison, que le génie de Milton a produit le jardin d'Eden ; celui de Harrington, la république d'Oceana ; et celui de Shakespear, les caractères de Hamlet et de Falstaff. La différence entre ces divers efforts d'invention, consiste uniquement dans la manière dont les matériaux primitifs ont été acquis. Du reste, en tant que l'imagination y est intéressée, le procédé intellectuel est partout le même.

L'idée de borner l'imagination aux objets de la vue, comme l'ont fait Addison et Reid, a été évidemment suggérée par un phénomène remarquable, sur lequel il est à propos de fixer un instant notre attention. Il est certain que l'esprit a plus de facilité, et par là même plus de plaisir, à se rappeler les perceptions visuelles, que toute autre espèce de perceptions ; et en même tems on ne peut nier que le nombre des qualités dont on acquiert la connoissance immédiate par la vue ne soit beaucoup plus grand, que celui des qualités dont nous avons la perception par tout autre sens. C'est la vue, qui fournit au peintre et au sculpteur *tous* les sujets sur lesquels leur génie s'exerce. Elle fournit à la

Digitized by Google

poésie descriptive ses plus belles images et la plus grande partie de tous les matériaux qu'elle met en œuvre. Dans cette espèce de mauvaise prose, qui prétend rivaliser la poésie, ce qui domine est aussi emprunté de la vue; c'est l'éclat des couleurs, ce sont les beautés de tout genre, qui frappent les regards, lorsqu'on jouit du spectacle de la nature. On a souvent remarqué, comme un trait caractéristique du style oriental ou asiatique, que le plus grand nombre des métaphores qu'on y trouve sont empruntées des luminaires célestes. Voltaire remarque que les ouvrages des Persans ressemblent aux titres pompeux de leurs rois; on y est partout ébloui de l'éclat du soleil et de la lune. Le chev. W. Jones, dans un court essai sur la poésie des nations orientales, s'est appliqué à faire voir que ce défaut ne dépend pas du mauvais goût des Asiatiques, mais de la forme du langage antique et de la religion qui étoit autrefois dominante dans ces contrées. Le fait est néanmoins qu'on peut appliquer la même remarque aux productions des jeunes gens doués d'une imagination ardente, et à celles de tous les peuples qui ne sont pas encore parvenus à l'époque où

Digitized by Google

un goût cultivé et philosophique apprend à poser la limite entre le style de la prose et celui de la poésie. L'explication du mot *phébus*, telle que la donne l'abbé Girard, confirme cette observation : « Le phébus a » un brillant, qui signifie, ou semble signi- » fier quelque chose : le soleil y entre d'or- » dinaire ; et c'est peut-être ce qui, en » notre langue, a donné lieu au nom de » *phébus* » (1).

Gray ne s'écarte pas de ces principes, lorsqu'il décrit les rêveries du génie poétique encore dans l'enfance. C'est avec beaucoup de jugement, qu'il le peint occupé de figures embellies des brillantes couleurs de l'orient (2).

Il n'est pas difficile d'expliquer, par ces remarques, pourquoi le mot *imagination*, dans son emploi le plus fréquent, s'applique aux conceptions visuelles, quoique le domaine de cette faculté soit aussi étendu que celui de nos plaisirs et de nos pensées. Telle est la source de ces définitions partielles,

(1) *Synonymes françois.*

(2) Yet oft before his infant eye would run
Such forms as glitter in the Muse's ray
With Orient hues. —

Digitized by Google

que je ne crois pas devoir adopter. Telle est même l'origine du mot *imagination*, qui est manifestement tiré des objets de la vue.

La plupart des remarques contenues dans ce chapitre s'appliquent à l'imagination, envisagée sous toutes les formes qu'elle est susceptible de revêtir. Mais pour rendre plus claire l'exposition de ce sujet, je substituerai souvent des exemples particuliers aux expressions abstraites, et j'abandonnerai au jugement du lecteur les modifications qui pourront devenir nécessaires, lorsqu'on voudra faire l'application de certains résultats à des circonstances différentes ou différemment combinées.

Parmi les innombrables phénomènes que cette partie de notre constitution intellectuelle offre à notre examen, ceux qui doivent nous occuper les premiers sont sans doute les combinaisons que forme l'esprit des matériaux que lui fournit la conception (1). Ces combinaisons ont à la fois l'avantage d'être

(1) On se rappelle que la conception est cette faculté qui rappelle les images simples des objets, qui en conserve le souvenir et les reproduit précisément tels qu'ils ont affecté nos sens. Voyez au T. I. le chapitre *de la Conception*, p. 204 et suiv. *P. P. p.*

Digitized by Google

les plus simples, et de donner lieu à des discussions d'un grand intérêt. C'est pour cela que, dans tout ce qui va suivre, j'emprunterai beaucoup d'exemples de la poésie et de la peinture. Ces arts montrent à découvert les procédés de l'imagination, et les présentent sous une forme si attrayante qu'elle captive l'attention. En observant la marche et les opérations de cette faculté dans ce genre de travail, nous acquérons quelque moyen de les démêler, dans des sujets d'une autre nature. Ainsi, dans la morale nous parviendrons à reconnoître certains procédés analogues, mais d'une plus difficile analyse, par lesquels notre esprit abandonne les modèles que lui fournit l'expérience, s'en crée à lui-même de nouveaux, et en fait l'objet de son imitation et de son étude. Ces procédés intellectuels sont habituellement employés par tous les hommes; et cependant on a bien de la peine à les observer, ils échappent à l'attention du plus grand nombre. C'est par ces mouvemens de la pensée, que la vie humaine offre une scène d'action si rapide et si variée; qu'elle tend sans cesse à l'avancement ou au déclin, selon que nos idées de bonheur et de perfection sont justes ou erronées.

Digitized by Google

J'ai déjà dit que l'imagination est une faculté composée (1). Elle comprend la conception imaginaire, au sens que j'ai défini ci-dessus, et en général la faculté de simple appréhension, c'est-à-dire, la faculté d'avoir l'idée des objets qui ont affecté nos sens, et la faculté plus générale d'avoir l'idée d'un objet quelconque qui nous est connu : ces deux facultés fournissent à l'imagination les matériaux entre lesquels elle fait un choix. L'abstraction accompagne l'exercice de l'imagination. C'est elle qui sépare les matériaux choisis de toutes les qualités, de toutes les circonstances, auxquelles ils se trouvent naturellement liés. Enfin, le jugement et le goût président au choix de ces matériaux, et en règlent la combinaison. Il faut joindre à ces facultés celle que j'ai nommée la mémoire imaginative (2), et qui n'est au fond qu'une habitude particulière d'association. C'est cette dernière faculté qui offre à notre choix tous les matériaux variés sur lesquels

(1) Voyez T. I. p. 207.

(2) *Fancy*. C'est la faculté qui conserve en dépôt plusieurs associations des conceptions simples, un centaure, le tableau du jardin d'Éden etc. Voy. p. 17 de ce volume.

Digitized by Google

l'imagination déploie son activité. Et par conséquent, on doit envisager la mémoire imaginative comme la base et le fondement du génie poétique.

Pour rendre ceci sensible, suivons les pas de Milton, dans la création du jardin d'Eden. Lorsqu'il se proposa pour la première fois ce sujet de description, il est raisonnable de supposer qu'une multitude de sites frappans et pittoresques s'offroient à la fois à sa pensée. La faculté d'association les appeloit, et la conception mentale les plaçoit en quelque sorte devant lui avec leurs défauts et leurs beautés. Car, dans les sites naturels, lorsqu'il est question d'en faire emploi pour quelque but déterminé, il y a beaucoup à ajouter et à retrancher; et l'art peut quelquefois, mais ne peut pas toujours, corriger ces disconvenances. Mais l'imagination jouit d'un pouvoir sans bornes. Elle crée, elle anéantit: elle dispose à son gré des bois, des rochers, des rivières. Ainsi Milton ne fut pas contraint de prendre un seul site pour modèle, mais il choisit dans tous ce qui lui parut le plus beau. C'est l'abstraction, qui le mit en état de séparer ainsi les traits du tableau; et c'est le goût qui le dirigea dans

Digitized by Google

le choix qu'il en sut faire. Ayant acquis de la sorte des matériaux convenables à son but, il les employa enfin en les combinant avec art; et créa un paysage d'une beauté, selon toute apparence, plus parfaite que celle des plus beaux paysages de la nature, et tout au moins bien supérieure à tout ce que pouvoit lui offrir l'aspect de l'Angleterre, au tems où il écrivoit. C'est une remarque curieuse de Mr. Walpole, que l'Éden de Milton est exempt des défauts des anciens jardins de cette île, et qu'il est créé sur les mêmes principes, qui ont été adoptés long-tems après dans les jardins anglois plus modernes.

Il suit de ce qui vient d'être dit, que l'imagination n'est pas une faculté simple de l'esprit, comme l'attention, la conception, l'abstraction; mais qu'elle est composée de plusieurs facultés différentes. Il suit encore, qu'elle doit s'offrir sous des formes diverses dans les divers individus, parce que quelques-unes des facultés élémentaires qui la composent sont sujettes à être modifiées par l'habitude et par d'autres circonstances accidentelles. Par exemple, la variété des matériaux qu'emploieront le poëte et le peintre, et dont ils formeront les combinaisons qui

Digitized by Google

leur sont propres, dépendra beaucoup de l'effet qu'aura eu sur eux leur situation ou l'aspect des objets extérieurs, aspect qui aura fourni à leur esprit des conceptions différentes, et plus ou moins nombreuses : et la beauté de ces combinaisons dépendra entièrement du goût, c'est-à-dire, du degré de perfection auquel aura été porté chez eux, par la culture, ce jugement fin et délicat, qu'ils doivent appliquer aux objets de leur art. Ce que nous appelons imagination n'est donc pas un don de la nature. C'est le résultat d'habitudes, acquises sous l'influence de quelques favorables circonstances. Ce n'est pas un talent primitif; c'est le fruit de l'expérience, et l'effet de la situation. Ces deux causes expliquent toutes les innombrables nuances, qui remplissent l'intervalle qu'on observe entre les premiers efforts du génie naturel et grossier, et les créations sublimes de Raphaël et de Milton.

Un esprit doué de plus d'imagination que le commun des hommes possède cette disposition, qu'on désigne par l'expression de génie poétique. C'est en effet dans la poésie, que ce talent trouve son principal emploi. Cependant il est le principe de plusieurs

Digitized by Google

autres arts, auxquels il s'applique à la vérité d'une manière différente. Quelques remarques, sur le rapport qui existe entre ceux de ces arts qui nous intéressent le plus et l'imagination, serviront à jeter du jour sur la nature de cette faculté et sur son office dans les travaux de l'intelligence.

SECTION II.

De l'imagination considérée dans ses rapports avec quelques-uns des beaux-arts.

PARMI les arts liés à l'imagination, il en est qui non-seulement lui doivent leur origine, mais dont les produits lui sont adressés. D'autres sont nés de l'imagination, mais produisent des objets soumis à nos sens, et qui s'adressent par conséquent à la faculté de percevoir.

A cette dernière classe appartient l'art des jardins, ou comme on l'a appelé en dernier lieu, l'art de créer des paysages. Ici l'artiste est borné dans son exécution par la nature même; il ne peut pas créer à son gré, il doit se contenter de corriger, d'améliorer, d'em-

Digitized by Google

bellir. Il ne lui est pas permis de répéter ses expériences, pour observer l'effet des dispositions qu'il a en vue. Il faut donc qu'il ait présent à l'imagination tout le tableau qu'il projette, et qu'il applique à ce tableau imaginaire son goût et son jugement; ou en d'autres termes, à une vive conception des objets visibles, il doit joindre une faculté, qu'une longue expérience et une observation attentive ont pu seules lui donner; la faculté de juger à l'avance de l'effet que produiroient ces objets conçus dans la pensée, s'ils étoient réellement exécutés, et s'ils affectoient nos sens. Cette faculté constitue ce que Lord Chatham appeloit, par une expression aussi hardie qu'heureuse, *l'œil prophétique du goût*. C'est cet œil qui, comme dit Gray, « voit toutes les beautés dont un lieu est » susceptible, long-tems avant qu'elles y » aient été produites; qui, à l'instant où » il confie à la terre le germe naissant d'un » jeune arbre, se place sous son feuillage, » et jouit de l'aspect qu'il doit offrir de tous » les points d'où on l'aperçoit. » Mais quoique l'artiste, qui crée un paysage, le trace sur le modèle que l'imagination s'en est fait; c'est aux sens que s'adressera le tableau qu'il

Digitized by Google

va composer : et l'effet qu'il en attend aura lieu, sans que ceux qui le contempleront fassent aucun effort d'imagination ou de conception imaginaire.

Il faut remarquer ici, pour prévenir toute équivoque, que je ne parle, dans ce qui précède, que des effets naturels du paysage, en les séparant de toute impression agréable que peut faire le souvenir de quelque autre scène champêtre, auquel il peut être lié par quelque association accidentelle. L'effet des associations de ce genre dépend en grande partie de la vivacité avec laquelle on conçoit les objets associés, et de la nature plus ou moins touchante des tableaux que présente une imagination créatrice, lorsqu'une fois elle est en jeu. Le plaisir qui peut naître de cet exercice accidentel, que donne à l'imagination le spectacle d'un beau paysage, ne doit pas être confondu avec celui que ce paysage lui-même doit naturellement produire.

La peinture, si l'on excepte les cas où il s'agit de la copie exacte d'un objet particulier, exige que le plan ou l'idée originale naisse dans l'imagination : et en outre, dans la plupart des cas, cette faculté doit agir, conjointement avec la perception, pour que

Digitized by Google

le tableau fasse sur l'ame du spectateur l'effet que l'artiste a eu en vue. Ainsi la peinture n'appartient exclusivement à aucune des deux classes des beaux-arts que nous avons indiquées; elle tient une sorte de milieu, et participe à la nature de toutes deux.

En tant que le peintre n'a d'autre vue, que de copier exactement ce qu'il voit, il peut être guidé mécaniquement par des règles générales, et il ne requiert point l'aide de ce génie créateur qui caractérise le poëte. Mais le plaisir que donne la peinture, envisagée seulement comme art imitatif, est peu de chose; et il est d'une toute autre espèce, que celui auquel elle aspire en donnant l'éveil à l'imagination. Dans le portrait même, le copiste servile de la nature dégrade son art. « La déception, » dit très-bien Reynolds, « loin d'avancer l'art, le fait rétrograder et » le ramène à son enfance. Les premiers » essais en peinture ne furent sans doute que » de simples imitations des objets individuels; » et lorsque cette imitation alla jusqu'à la » déception, l'artiste crut avoir rempli son » but (1). »

(1) *Notes sur la traduction du poëme de* Du Fresnoy, *sur l'art de peindre.*

Digitized by Google

Lorsque le peintre d'histoire ou de paysage se livre à son génie, et forme de nouvelles combinaisons qui lui appartiennent, il devient le rival du poëte, dans la partie la plus sublime de son art. Il fait usage, dans son travail, des moyens qui lui sont propres, précisément comme le poëte emploie le langage; c'est-à-dire, uniquement pour mettre au-dehors les idées dont il est plein. Il n'est plus occupé de tromper l'œil par l'exacte ressemblance de quelques formes particulières; mais sa touche expressive parle à l'imagination de ceux qui savent l'entendre. L'imitation n'est donc pas le but qu'il se propose; c'est le moyen par lequel il atteint celui qu'il a en vue. Il peut même arriver que cette imitation soit trop parfaite: car si elle l'est au point de prévenir, chez le spectateur, le jeu de l'imagination, elle nuit au dessein de l'artiste et détruit en grande partie le charme de la composition.

Dans la poésie et dans tous les ouvrages où l'auteur entreprend de présenter, au moyen du langage, les objets qui occupent son imagination, cette faculté doit se trouver à la fois, quoique non au même degré, chez l'auteur et chez ceux qui écoutent.

Digitized by Google

Quand nous lisons une description, nous sommes naturellement portés à nous faire à nous-mêmes un tableau de l'objet décrit; et selon le degré d'attention ou d'intérêt que le sujet excite en nous, la peinture est plus ou moins permanente, plus ou moins déterminée. Si nous entendons parler souvent d'une ville que nous n'avons jamais vue, il est presque impossible que notre pensée s'en occupe, sans lui attribuer une figure, une grandeur, une situation particulière. Il est rare, je crois, qu'en lisant un poème ou une histoire, on ne joigne pas au nom des acteurs principaux une forme ou une apparence imaginaire. D'un autre côté, on ne peut guère douter qu'en ce cas, il n'y ait entre les imaginations des hommes de grandes différences; et il n'arrive probablement jamais qu'il y ait coïncidence entre ces tableaux. Il peut donc se faire que deux personnes s'accordent entr'elles dans leur jugement à ce sujet, parce que l'objet qu'elles ont en vue leur plaît et que pourtant elles éprouvent des impressions diverses ou même très-éloignées l'une de l'autre. Cela dépend de l'espèce de représentation qu'elles se font à elles-mêmes d'un objet qui leur est inconnu, et de la

Digitized by Google

forme plus ou moins heureuse que leur imagination a choisie. C'est à cette circonstance, qu'il faut attribuer certains jugemens sévères, que portent souvent les hommes qui n'ont point fréquenté le théâtre. Accoutumés à lire les ouvrages dramatiques, ils se sont fait une habitude d'attacher à certains personnages une forme que l'acteur le plus parfait ne sauroit atteindre. Et si cette habitude est profondément enracinée, comme il arrive à ceux qui se passionnent pour quelque personnage et se le rendent très-familier. Ce ne sera pas seulement à une première représentation, qu'ils en jugeront de la sorte; mais ils ne pourront jamais se réconcilier avec la forme nouvelle qu'on leur présente, et trouveront mauvais toute leur vie un acteur qui fait les délices du public. J'avoue qu'il en est ainsi pour moi du caractère de Falstaff. Jamais ce personnage au théâtre ne m'a fait la moitié du plaisir qu'il me donne à la lecture de Shakespear. Je suis sûr aussi que j'éprouverois un sentiment pénible, si je voyois mettre en scène Don Quichotte et Sancho Pança, avec des voix et des figures auxquelles je ne suis pas accoutumé. Ce n'est pas, en ce cas, que l'acteur soit toujours au-

Digitized by Google

dessous de notre attente : c'est plutôt qu'il la trompe, en nous montrant un objet tout différent de celui que notre imagination a vu d'avance ; en sorte qu'il nous semble que l'idée du poëte est mal saisie, et que la représentation est infidèle. Jusqu'à ce donc que la fréquente répétition d'un spectacle si nouveau ait effacé complètement toutes les impressions que le premier avoit faites, il nous est impossible d'en sentir le prix, et de juger le jeu de l'acteur (1).

D'autres sujets nous fourniront des observations de même genre. La vue d'un beau site, ou celle d'un ouvrage de l'art, que nous voyons sans avoir été prévenus, nous affecte plus la première fois que nous en jouissons. Mais si ces objets nous ont été décrits, et si en conséquence nous nous en sommes fait préalablement une image, la première vue

(1) Cette remarque fournira peut-être quelques vues relatives à l'influence des spectacles. Un peuple pour qui le théâtre est un vrai besoin, et qui le hante dès l'enfance, doit se faire à cet égard des habitudes uniformes, et porter sur les objets de goût des jugemens plus constans. Cette uniformité, portée jusques dans les mœurs, doit donner à la mode beaucoup d'empire.

P. P. P.

Digitized by Google

nous fera une impression moins agréable que la seconde. Quoique la description qu'on nous en a faite soit peut-être fort au-dessous de la réalité; l'espèce de contrariété que nous éprouvons, en voyant un objet différent de celui que nous nous étions figuré, altère notre jouissance. Lorsque nous le revoyons ensuite, il n'a plus à la vérité tout le charme de la nouveauté; cependant il en conserve assez pour plaire, et comme l'imagination ne nous annonce plus des beautés chimériques, notre attente n'est pas déçue.

Ces remarques suffisent pour faire comprendre comment il arrive, qu'en fait de poésie, le nombre des juges soit si petit, et que le goût, qui peut en apprécier les beautés, soit une chose si rare. L'ordonnance des tableaux de Kent et de Brown atteste, dans leurs auteurs, un degré d'imagination, tout-à-fait analogue à celui qui constitue la poésie descriptive. Mais leurs ouvrages, dès qu'ils sont exécutés, brillent de diverses beautés, qui frappent l'œil du spectateur, sans recourir aux idées qu'il leur associe. La poésie au contraire ne peut presque avoir d'effet que sur des esprits doués de quelque partie du génie de l'auteur,

Digitized by Google

Il faut pour en goûter les charmes, entendre sa langue et en avoir l'habitude. Il faut même que l'imagination de celui à qui le poëte s'adresse coopère avec lui et le seconde par ses efforts.

On a souvent remarqué, que les mots généraux, qui expriment des idées complexes, n'ont pas exactement le même sens, pour différens individus : et c'est là sans doute une des principales causes de l'ambiguité du langage. Cette remarque s'applique même jusqu'à un certain point aux mots qui représentent des objets sensibles. Que dans une description on trouve les mots rivière, montagne, bosquet; aussitôt une conception vive a présente devant elle l'idée d'une rivière, d'une montagne, d'un bosquet particulier, qui ont fait impression sur elle : et quel que soit l'emploi qu'en fait l'imagination, l'objet qu'elle se représente ne peut jamais s'éloigner beaucoup de son modèle. Il est donc évident que, selon les habitudes et l'éducation des divers individus, selon le degré de vivacité dont leur conception est douée, et selon la disposition qu'a leur imagination à créer de nouvelles formes, les mêmes mots doivent produire différens effets sur des esprits dif-

Digitized by Google

férens. Un homme, qui a passé son enfance à la campagne, ne peut lire une description champêtre, sans avoir aussitôt le souvenir de la maison où il a vécu; la rivière, les bois d'alentour, s'offrent à sa pensée; en même tems peut-être il jouit de ses anciennes amitiés, et de tous ces tableaux si doux, qui s'associent aux premières scènes de la vie. Combien l'effet de la même description sera différent sur celui dont la jeunesse s'est passée loin des beautés de la nature, et pour qui les jeux de l'enfance s'allient dans sa mémoire aux rues étroites et obscures d'une ville de commerce!

Ce n'est pas seulement dans l'interprétation des mots dont une description est composée, que l'imagination et la conception jouent un rôle. Elles ne sont pas moins nécessaires pour achever le tableau, et suppléer diverses parties, que celui qui décrit, de la manière la plus minutieuse, peut à peine indiquer par une simple esquisse. Les meilleures descriptions laissent beaucoup à entendre; et l'effet qu'elles produisent dépend en grande partie de l'esprit inventif et du goût, qui remplissent ces lacunes. Il est donc possible, d'un côté, que les plus belles productions du génie poé-

Digitized by Google

tique soient reçues avec indifférence par un homme doué d'un jugement sain et même de quelque sensibilité naturelle ; et de l'autre, qu'une description froide et commune éveille, dans une imagination riche et brillante, une sorte d'enthousiasme étranger même à celui qui l'a faite.

Tous les arts que je viens de citer, comme dépendant de l'imagination, ont cela de commun, que leur principal but est de plaire. Cette remarque ne s'applique pas moins à la poésie qu'aux autres arts dont j'ai parlé. C'est même cette circonstance, qui la caractérise et la distingue des autres espèces de compositions littéraires. Le but que le philosophe se propose est d'instruire et d'éclairer les hommes; celui de l'orateur est d'acquérir, sur la volonté de ceux qui l'écoutent, une sorte d'empire, de donner à leur jugement, à leur imagination, à leurs passions, la direction qui convient à ses desseins. Mais le premier objet du poëte, le but qu'il a en vue et qui le distingue, est *de plaire*. Et pour y parvenir, son moyen principal est de s'adresser à l'imagination. Quelquefois à la vérité il semble empiéter sur les fonctions du philosophe ou de l'orateur. Mais alors on peut dire qu'il ne

Digitized by Google

fait qu'emprunter d'eux de nouveaux moyens pour mieux atteindre son but. S'il entreprend d'instruire et d'éclairer les hommes; il ne s'adresse à l'entendement, que pour en faire le véhicule du plaisir. S'il met en jeu les passions, ce n'est jamais que celles qui produisent les émotions agréables. C'est ainsi que le philosophe peut à son tour amuser quelquefois l'imagination, émouvoir même les passions, s'il croit pouvoir par ce moyen réussir mieux à instruire: et de même on voit l'orateur présenter à ses auditeurs une suite de raisonnemens, ou un simple récit, ou emprunter à la poésie ses plus brillantes couleurs. Mais il n'en est pas moins vrai, que la fin de tous les travaux du philosophe est l'instruction; que l'orateur a en vue de persuader; et que, quels que soient les moyens qu'ils emploient, si ces moyens manquent leur but, ou ne servent pas à l'atteindre, ils sont nécessairement déplacés, et nuisent à l'effet que leurs ouvrages doivent produire.

La mesure, que le poëte introduit dans le langage, n'est qu'un autre moyen de plaire. Il sait que les plaisirs, qu'il offre à l'imagination, en s'unissant à des impressions

Digitized by Google

agréables, en deviennent plus vifs et plus piquans : il s'efforce donc d'enrichir le langage, par lequel il agit sur elle, de toutes les beautés dont il est susceptible. Le rhythme et l'harmonie sont au nombre de celles qui nous affectent le plus. Leur effet est constant, et il ne trouble point les jouissances d'un ordre différent, dont le langage est la source. Une suite de perceptions agréables, produites par des sons adaptés aux besoins de l'organe, s'unit sans gêne à la pensée, soit qu'il s'agisse d'offrir à l'entendement des idées, à l'imagination des tableaux, ou au cœur des sentimens. Tous ces moyens de plaire sont à la disposition du poëte : ce sont les instrumens de son art (1). Le philosophe et l'orateur les emploient *occasionnellement*, et l'un et

(1) Cette expression rappelle en quelque sorte les beaux-arts à la classe des arts mécaniques. Et en effet on peut dire, que c'est par ce point, qu'ils se touchent et se confondent. Il en résulte une division commode qu'il peut être utile d'indiquer. Les beaux-arts cherchent à plaire. Pour cela, ils agissent sur l'imagination. Mais pour agir sur notre esprit, ils doivent affecter les sens. De là vient que chacun d'eux a sa partie *mécanique* et sa partie *libérale*. J'ai employé ailleurs cette division. Voyez les Mémoires de Berlin pour 1785, p. 265. *P. P. p.*

Digitized by Google

l'autre y donnent *constamment* quelque degré d'attention; car tous deux doivent prendre garde d'introduire, dans leurs compositions, des défauts qui pourroient distraire ceux auxquels ils s'adressent, en blessant l'oreille et le goût; mais cet éloge négatif ne suffit pas au poëte. Le plaisir est le dernier terme vers lequel son art se dirige. Plus il trouvera de moyens de le faire naître, et plus il produira l'effet auquel il aspire.

La seule limite qu'il reconnoisse est celle de nos jouissances. Tout ce qui sert au bonheur réel de la vie, devient une source de plaisir, si le poëte en offre l'image. L'imagination même leur prête un nouveau charme; et ce n'est pas sans regret, que nous quittons ces rêves passagers, pour rentrer dans le cercle des objets sensibles. Le champ des imitations pittoresques est plus borné. Le peintre et le sculpteur n'ont à leur disposition que les objets visibles; et de toutes les qualités intellectuelles et morales, ils ne peuvent représenter que celles qui se peignent dans les traits ou dans l'action du corps. Dans l'architecture ornée, et dans l'art d'embellir nos jardins, l'artiste ne se propose point d'autre but, que de charmer les yeux, par

Digitized by Google

la beauté ou par la sublimité des formes. Le poëte au contraire étend son domaine sur toute la nature : les beautés qui frappent la vue, tout ce qu'il y a d'aimable et d'intéressant, de grand et de respectable, dans le caractère de l'homme; ce qui excite la bienveillance, ce qui met en jeu les plus douces affections; les plus sublimes vérités, ces vérités dont la connoissance influe sur le cœur, et qui tendent à nous rendre à la fois meilleurs et plus heureux; tels sont les riches matériaux qui lui servent à créer un monde nouveau et à le peupler d'êtres supérieurs à l'humanité. C'est là qu'il nous fait goûter des plaisirs purs et sans mélange; c'est là qu'il nous offre de riantes perspectives, qu'aucune imperfection ne dépare.

Dire que la poésie nous plaît, parce qu'elle excite en nous des sentimens agréables, en mettant l'imagination en jeu; c'est avancer une chose si simple, qu'elle ne semble pas avoir besoin de preuve. Cependant, comme l'ingénieux auteur des *Recherches sur l'origine de nos idées du beau et du sublime* (1)

(1) *Inquiry into the origin* etc. Cet ouvrage est de Burke. *P. P. p.*

Digitized by Google

a contesté les notions communes sur ce sujet, je vais examiner quelques-uns des principaux argumens sur lesquels il fonde son opinion.

Le principe fondamental de sa théorie est, « que l'effet ordinaire de la poésie n'est pas » d'exciter les idées des choses; » ou, pour employer une expression que j'ai coutume de préférer, que l'effet ordinaire de la poésie n'est pas de mettre en jeu la conception et l'imagination. Et pour ne point courir le risque d'être accusé d'altérer sa pensée, je vais citer les propres expressions de l'auteur, qui suffiront pour faire bien saisir sa doctrine: « Si les mots ont toute l'énergie dont ils sont » susceptibles, ils produisent trois effets dis- » tincts dans l'esprit de ceux qui écoutent. » Le premier est le son; le second, le *ta-* » *bleau*, ou la représentation de la chose » que le son signifie; le troisième est l'*af-* » *fection* de l'ame, produite par l'une des » deux circonstances qui précèdent, ou » par toutes deux à la fois. Les mots abstraits » et composés (honneur, justice, liberté, » et autres semblables) produisent le pre- » mier effet et le dernier. Ils ne produisent » pas le second. Les mots abstraits simples » sont employés pour exprimer une idée

Digitized by Google

» simple, sans fixer l'attention sur d'autres
» qui peuvent fortuitement l'accompagner,
» comme bleu, vert, chaud, froid, et
» autres mots pareils : ces mots-là peuvent
» produire les trois effets dont nous venons
» de parler : et les mots aggrégés, tels que
» homme, château, cheval, etc. le peuvent
» également, et même à un plus haut degré.
» Mais je pense que, même pour ces mots-
» là, l'effet le plus général ne dépend pas
» de la formation de certains tableaux ou
» images, par où diverses choses seroient
» peintes à l'imagination. Et ma raison pour
» penser ainsi est, qu'après m'être exa-
» miné avec soin, et avoir engagé d'autres
» personnes à faire sur elles-mêmes un pa-
» reil examen, j'ai trouvé qu'une telle image
» ne se formoit pas une fois sur vingt; et
» que, lorsqu'elle se forme, c'est d'ordi-
» naire par un effort particulier d'imagina-
» tion, dirigé volontairement vers ce but.
» Les mots aggrégés opèrent comme les
» abstraits composés, non en présentant à
» l'esprit une image, mais parce que, par
» un effet de l'habitude, ils ont sur nous,
» lorsqu'on les prononce, le même effet
» qu'auroit l'objet, s'il étoit mis sous nos
yeux.

Digitized by Google

» yeux. Je rencontre en lisant ce passage :
» *Le Danube prend sa source dans une*
» *région humide et montagneuse, au cœur*
» *de l'Allemagne ; de là, errant de côté*
» *et d'autre, il arrose les terres de plu-*
» *sieurs princes, traverse l'Autriche,*
» *baigne les murs de Vienne, et coule en*
» *Hongrie, où, grossi par les eaux de la*
» *Save et de la Drave, il occupe un plus*
» *vaste lit ; quittant les états chrétiens, il*
» *poursuit sa course à travers les nations*
» *barbares, qui habitent les confins de la*
» *Tartarie, et se jette dans la mer noire*
» *par plusieurs embouchures.* Dans cette
» description, il est fait mention de bien
» des choses ; on y voit des montagnes, des
» rivières, des villes, des murs, etc. Que
» chacun donc s'examine, et se demande,
» si son imagination lui a présenté le tableau
» d'une rivière, d'une montagne, d'un sol
» aqueux, de l'Allemagne, etc. Le fait est
» qu'il est impossible, dans la rapidité de
» la conversation, et tandis que les mots se
» succèdent avec tant de promptitude, d'a-
» voir à la fois l'idée du son et celle de la
» chose qu'il représente. En outre, quel-
» ques mots, qui expriment des essences

Digitized by Google

» réelles, sont tellement mêlés avec d'autres » qui ont un sens général et nominal (1), » qu'il est impossible à notre esprit de sauter » d'un sens à l'autre, de l'idée particulière » à l'idée générale, des choses aux mots, » avec assez de prestesse et de rapidité, » pour répondre à tous les besoins du lan- » gage : aussi n'est-il point nécessaire d'a- » voir recours à cet artifice. »

Pour confirmer son opinion, Mr. Burke cite en exemple les œuvres poétiques de l'aimable et ingénieux Blacklock (2). « *Voilà,* » dit-il, « *un poëte qui assurément n'a pas* » *dû être moins sensible aux beautés de* » *ses propres descriptions, que ne peuvent*

(1) C'est-à-dire, en d'autres termes, des mots, qui désignent des individus réellement existans, sont tellement mêlés avec des mots, qui représentent des idées générales (qui, par conséquent, n'ont pas d'objets réellement existans hors de notre entendement et indépendamment des noms ou signes affectés à cette classe d'idées), qu'il est impossible de passer d'un sens à l'autre avec assez de rapidité etc. *P. P. p.*

(2) Feu le Dr. Blacklock d'Édimbourg étoit né aveugle, ou du moins l'étoit devenu de si bonne heure, que, semblable en cela à l'aveugle opéré par Cheselden, il avoit perdu tout souvenir des couleurs et des divers objets de la vue. *P. P. p.*

Digitized by Google

» *l'être ses lecteurs ;* et toutefois, les objets » qui excitent cet enthousiasme sont des » choses, dont il n'a et ne peut absolument » avoir aucune idée, si ce n'est celle d'un » simple son. Pourquoi donc ceux qui le » lisent ne pourroient-ils être affectés de la » même manière, et n'avoir, pas mieux que » lui, les idées réelles des choses qu'il décrit? »

Avant de proposer quelques remarques sur ces deux passages, je dois observer en général, que je suis pleinement d'accord avec Mr. Burke sur un point : je crois, comme lui, qu'un très-grand nombre de mots, habituellement employés, n'ont aucun effet *pour exciter des idées dans l'esprit*, c'est-à-dire, pour mettre en jeu les facultés de concevoir et d'imaginer. J'ai suffisamment expliqué ma pensée à cet égard en traitant de l'abstraction.

Je suis encore d'accord avec cet auteur en ceci ; c'est que je pense qu'un grand nombre de mots, employés par les poëtes et les orateurs, agissent sur nous par le son ; qu'ils font sur l'ame beaucoup d'effet, en excitant des émotions, que nous sommes accoutumés à associer à ces mots-là, sans que l'imagination se fasse en ce cas aucune repré-

Digitized by Google

sentation, aucune peinture, des objets que ces mots désignent. La manière dont Mr. Burke rend compte de cette opération de la pensée me semble claire et satisfaisante. « De tels » mots offrent de simples sons, mais des » sons constamment employés dans certaines » occasions particulières ; lorsqu'un bien ou » un mal nous affecte, lorsque nous voyons » d'autres en être affectés : ou des sons que » nous entendons appliquer à d'autres choses » ou à d'autres événemens intéressans. Em- » ployés de la sorte, et appliqués, chacun » selon son espèce, à une grande variété de » cas, ils nous frappent par habitude, et » nous indiquent à l'instant les objets aux- » quels ils appartiennent ; en sorte que, » chaque fois qu'on les répète, ils produisent » en nous des effets semblables à ceux que » ces objets mêmes auroient produits. Or ces » sons étant souvent répétés sans aucune dé- » signation particulière de quelque cas ou » objet individuel, et portant néanmoins » avec eux, comme je viens de dire, l'im- » pression première qu'ils étoient chargés » d'exprimer, perdent à la fin toute espèce » de liaison avec les occasions qui nous ont » appris à les employer : et néanmoins le

Digitized by Google

» son, sans être uni à aucune notion déter-
» minée, continue d'avoir son effet et d'o-
» pérer comme il avoit commencé de faire. »

Mais après toutes ces concessions, il m'est impossible d'accorder que c'est par de tels moyens que la poésie produit ses plus grands effets. Pourquoi les expressions abstraites et générales sont-elles froides et sans vie, en comparaison de celles qui sont figurées et particulières? N'est-ce pas parce que celles-ci donnent à l'imagination un exercice que les premières lui refusent? Pourquoi tous les critiques, anciens et modernes, s'accordent-ils à distinguer la beauté des mots, qu'une traduction fait disparoître, et la beauté permanente, qui, par l'image distincte qu'elle offre à l'esprit, est susceptible de plaire dans tous les tems, dans tous les lieux? N'est-ce pas que dans un cas, le poëte éveille des associations locales et appartenant à un certain siècle; tandis que dans l'autre il s'adresse aux sentimens qui font une partie essentielle de notre nature, et d'où dépend presqu'en entier le charme des beaux-arts. C'est aussi pourquoi Longin, en faisant l'énumération des diverses sources du sublime, donne une importance particulière à celle qu'il désigne

Digitized by Google

par le nom de *visions* (1). « Lors, » dit-il, « que ce que vous dites, est tellement dicté » par l'enthousiasme et la passion, que vous » semblez le voir et que vous le mettez sous » les yeux de ceux qui vous écoutent (2). »

J'ai fait remarquer, en traitant de l'abstraction, que la perfection du langage philosophique consiste à approcher, aussi près qu'il est possible, de l'espèce de langage qu'emploie l'algèbre, et à exclure toute expression qui, en mettant en jeu l'imagination, pourroit distraire l'attention, ou pervertir le jugement par des associations accidentelles. Pour satisfaire à ces conditions, le philosophe doit éviter les mots figurés, et employer, pour peindre sa pensée, des expressions générales et bien définies. L'orateur au contraire, qui a dessein de produire des mouvemens passionnés, trouvera souvent de l'avantage à revêtir ses raisonnemens d'un

(1) Φαντασίας.

(2) Ὅταν ἃ λέγῃς, ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ πάθους βλέπειν δοκῇς, καὶ ὑπ' ὄψιν τιθῇς τοῖς ἀκούουσιν. De Sublim. §. XV. *Quas* φαντασίας *Græci vocant, nos sane* visiones *appellamus; per quas imagines rerum absentium ita repræsentantur animo, ut eas cernere oculis ac præsentes habere videamur.* Quintil. Inst. orat. VI. 2.

Digitized by Google

langage voisin de la poésie. De là dérivent une multitude de règles relatives au style et à ses convenances dans ces deux genres: règles, dont on ne peut reconnoître la justesse, qu'en considérant la fin que l'on s'y propose.

Quant à la poésie, comme les faits et les vérités n'y sont pas employés dans le but de répandre l'instruction, mais comme des moyens de plaire, rien n'y est plus déplacé et ne choque davantage, que les expressions générales, qui sont le grand instrument du raisonnement philosophique. Les plaisirs que nous avons éprouvés, et que la poésie rappelle à notre souvenir, dépendent toujours dans l'origine de quelque objet individuel. Et c'est pour cela, qu'elle a d'autant plus de charmes, que le langage qu'elle emploie est plus particulier et plus propre à l'objet qu'elle peint. Le très-petit nombre d'exceptions à faire à cette règle n'en altèrent pas sensiblement la vérité, et il seroit hors de place de les indiquer ici.

Si maintenant j'examine la description du Danube sous le point de vue, sous lequel notre auteur l'a citée; je ne contesterai point le résultat de son expérience. Souvent les mots remplissent le but pour lequel on les

Digitized by Google

emploie, sans éveiller aucune image, et je suis prêt à accorder, que cette description peut être lue et comprise de la sorte. Mais être compris n'est pas le dernier but que le poëte se propose. Son objet est de plaire; et en général on trouvera que le plaisir qu'il procure est d'autant plus grand, que les images qu'il suggère sont plus belles et plus vives. S'il s'agit d'un poëte né aveugle, l'effet peut dépendre d'autres causes; mais quelque opinion qu'on ait à ce sujet, je pense qu'il est impossible qu'un tel poëte jouisse de ses propres descriptions au même degré, que peut faire celui qui les lit, et à qui la force de conception retrace les scènes visibles qu'on lui peint. Et cet exemple même, par lequel Mr. Burke veut confirmer sa théorie, suffit pour faire voir, qu'elle ne peut être vraie dans toute son étendue.

J'opposerai à la description du Danube une stance de Gray, qui fournit un bel exemple des deux espèces d'effets que peut avoir la description poétique. Le plaisir que font les deux derniers vers s'explique presque entièrement par les principes de Mr. Burke; mais quoiqu'ils aient beaucoup de charme, combien sont-ils éloignés de produire le

Digitized by Google

même effet que les précédens, où l'imagination est mise en jeu d'une manière continue et continuellement variée.

Dans les climats éloignés de la route du soleil,
Où des animaux, défendus par leurs épaisses fourrures, errent sur les montagnes de glace,
La muse, perçant l'obscurité qu'interrompt à peine un foible crépuscule,
Est venue réjouir, dans sa triste demeure, l'habitant engourdi par le froid.
Et couchée à l'ombre des arbres odoriférans,
Dans les vastes forêts du Chili,
Elle ne dédaigne pas d'écouter le jeune sauvage,
Qui dans des chants sans règle, mais non sans douceur,
Célèbre ses chefs ornés de ceintures de plumes, ou quelque beauté au teint cuivré.
Partout où la déesse porte ses pas,
La gloire marche sur ses traces, et la noble pudeur,
Et la fierté de l'ame, et le feu sacré de la liberté (1).

---

(1) In climes beyond the solar road,
Where shaggy forms o'er ice-built mountains roam,
The muse has broke the twilight gloom,
To cheer the shiv'ring native's dull abode.
And oft, beneath the od'rous shade
Of Chili's boundless forest laid,
She deigns to hear the savage youth repeat,
In loose numbers, wildly sweet,
Their feather-cinctur'd chiefs, and dusky loves.

Digitized by Google

Je ne puis m'empêcher de remarquer en outre l'effet de la marche uniforme et solemnelle des vers de cette admirable stance, pour retarder la prononciation à la lecture : effet par lequel l'attention est en quelque sorte obligée de se fixer sur chaque tableau, jusqu'à ce qu'il ait produit l'impression qu'il doit exciter. Le charme du rhythme poétique dépend plus qu'on ne pense de cette circonstance.

Il n'y a point d'auteur, en notre langue, qui fournisse un plus riche assortiment d'exemples propres à illustrer ce sujet, que l'auteur que je viens de citer ; et il mérite toute l'attention de ceux qui ont à cœur d'étudier la théorie de l'expression poétique. A d'autres égards, sans doute, c'est un poëte d'un grand mérite; mais c'est ici son talent propre et la partie de l'art où il excelle. Et en effet, il paroît assez, par sa correspondance, que Mr. Mason a publiée, qu'il en avoit fait une étude particulière.

J'ai quelquefois pensé que dans le dernier

Her track, where'er the goddess roves,
Glory pursue, and generous shame,
Th'unconquerable mind, and freedom's holy flame.

Digitized by Google

vers du passage suivant, ce poëte a eu en vue de produire à la fois les deux effets différens que je viens d'attribuer aux mots : les uns semblent destinés à éveiller l'imagination ou la conception imaginaire ; les autres à exciter des émotions, qui leur sont associées.

> Écoutez, ses mains se promènent sur la lyre !
> L'imagination aux yeux brillans plane sur elle,
> Et de son urne ornée de mille peintures variées,
> Répand des pensées qui respirent, des mots qui brûlent (1).

SECTION III.

Continuation du même sujet. Rapport de l'imagination et du goût au génie.

On comprend, par ce qui précède, comment un esprit, accoutumé à analyser et à combiner ses conceptions, en vient à se faire l'idée d'une beauté supérieure à toutes celles qu'il a vues réalisées. On peut en conclure

(1) Hark, his hands the lyre explore!
Bright-ey'd Fancy hovering o'er,
Scatters from her pictur'd urn,
Thoughts that breathe, and words that burn.

Digitized by Google

encore, que l'habitude contractée de former des combinaisons de ce genre, et de remarquer l'effet qu'elles ont sur nous, doit nécessairement donner au goût un degré de finesse et de sensibilité, qu'il ne peut atteindre chez ceux qui ne l'ont formé que par l'observation et la comparaison des objets extérieurs.

Un goût cultivé, joint à une imagination créatrice, est ce qui constitue le génie des beaux-arts. L'imagination, dépourvue de goût, ne produiroit qu'une analyse et une combinaison de nos conceptions faites au hasard; et le goût, privé du secours de l'imagination, seroit incapable d'invention. Ces deux ingrédiens du génie peuvent être mêlés ensemble, selon toutes sortes de proportions. Et si l'un des deux se trouve passer beaucoup les bornes ordinaires, qui lui sont assignées dans la plupart des esprits, cet excès peut compenser en quelque sorte le défaut de l'autre. Un goût extrêmement pur, avec peu d'imagination, ne produira pas sans doute des ouvrages qui excitent l'admiration, mais du moins il ne produira rien, qui puisse choquer et déplaire. Une rare fécondité dans l'imagination, lors même qu'elle heurte le goût, excite l'admiration; nous rendons hommage

Digitized by Google

à sa puissance créatrice ; elle nous laisse apercevoir le terme qu'elle auroit atteint, si elle s'étoit réglée sur de plus parfaits modèles.

Dans l'enfance de l'art, toute œuvre de génie requiert dans son auteur l'union intime de ces deux facultés. A cette époque le goût, séparé de l'imagination, demeure sans emploi, il est même impossible et inconcevable. Car, comme il ne peut s'être formé sur des monumens qui n'existent pas, il faut qu'il soit le résultat de la seule expérience personnelle. Or cette expérience ne peut se faire, que par l'entremise de l'imagination. Dans les cas même où cette réunion a lieu, le goût ne peut être que très-imparfait, parce que l'expérience personnelle est très-bornée. Mais sans imagination, il ne peut pas même exister dans cet état d'imperfection.

A mesure que les arts font des progrès, l'état des choses change. Les productions du génie se multiplient. Le goût se forme par l'étude réfléchie des ouvrages d'autrui. Et tandis qu'auparavant l'imagination étoit le germe du goût, le goût prend peu à peu la place de l'imagination. Cette dernière faculté, occupée pendant une longue suite de siècles

Digitized by Google

à former des combinaisons variées, offre maintenant au choix du jugement une vaste collection de matériaux. Ce choix est dirigé par la vue de plusieurs modèles excellens. Fort de tous ces secours, un esprit doué de quelque imagination peut, avec du travail et de l'art, produire des ouvrages, non-seulement plus purs et moins fautifs, mais d'un beaucoup plus grand effet, que ceux qui sont le fruit des premiers efforts du génie, et qui ont précédé les règles de l'art; parce que le goût, privé de culture, s'attache à des modèles fort éloignés de la perfection. Ainsi, on peut étendre à tous les beaux-arts cette remarque de Reynolds: « De même » que le peintre, en rassemblant sur un seul » objet les beautés éparses de plusieurs in- » dividus, produit une figure qui l'emporte » sur celles de la nature; ainsi l'artiste, qui » sera parvenu à réunir les divers mérites de » plusieurs peintres, approchera plus de la » perfection, qu'aucun des maîtres qui l'ont » formé. »

Digitized by Google

SECTION IV.

De l'influence de l'imagination sur le caractère et sur le bonheur.

JUSQU'ICI nous avons surtout considéré l'imagination dans ses rapports avec les beaux-arts. Mais cette faculté mérite encore plus d'être étudiée par l'influence qu'elle a sur le caractère et sur le bonheur.

Les animaux, à ce qu'il semble, sont entièrement occupés des objets présens : et les hommes livrés aux sens se rapprochent à cet égard des créatures inférieures à notre espèce. Un des premiers effets de l'éducation libérale est de nous faire contracter l'habitude de détourner notre attention des objets sensibles, et de la diriger vers d'autres, qui deviennent pour nous une source de plaisirs purs, en particulier de suivre ces combinaisons variées, auxquelles notre imagination se complaît. Mais, même parmi ceux dont l'intelligence a été cultivée, cette faculté n'est point à un égal degré chez différens individus. Et la grande diversité, qui règne à cet égard dans les esprits, soit qu'elle dé-

Digitized by Google

pende de leur constitution primitive ou de la première éducation, est le principe de quelques différences de caractère frappantes.

Ce que d'ordinaire on appelle *sensibilité*, dépend en grande partie de la faculté d'imaginer. Offrez à deux personnes un même tableau de souffrance ou de tristesse ; par exemple, un homme que des circonstances imprévues ont fait passer de l'aisance à la pauvreté. L'un d'eux peut-être ne sent que ce qu'il voit, n'éprouve que ce dont il a la perception par ses sens. L'autre suit en imagination cet infortuné dans sa triste demeure; il partage, dans tous ses détails, la détresse et l'angoisse d'une famille et de son chef. Il les entend se rappeler, dans leurs douloureux entretiens, de vaines et flatteuses espérances; leurs amis perdus, leurs plans interrompus, une éducation libérale suspendue et laissée imparfaite. Il se peint les diverses ressources que leur suggèrent l'orgueil et la délicatesse, pour cacher au monde leur misère. A mesure qu'il avance dans ce tableau, sa sensibilité s'émeut. Ce n'est pas ce qu'il voit, c'est ce qu'il imagine, qui le touche. On dira peut-être que c'est sa sensibilité même qui monte son imagination. Cela est vrai. Mais il ne l'est

pas

Digitized by Google

pas moins, que c'est à l'imagination qu'il doit l'accroissement et la durée de sa sensibilité.

Un exemple, tiré du *Voyage sentimental*, rendra cela plus sensible. L'auteur, plongé dans ses réflexions sur l'état des prisons en France, aperçoit tout-à-coup un sansonnet. La vue de cet oiseau en cage lui suggère à l'instant l'image d'un malheureux prisonnier. « Il se livre à son imagination, et regarde à » travers la porte grillée, pour faire le portrait » de cet homme, à la sombre lueur qui » l'éclaire.

» Je considérai son corps à demi usé par » l'ennui de l'attente et de la contrainte ; » et je sentis ce que c'est que cette espèce » de maladie de cœur, qui provient de l'es- » poir différé.... Je le vis, en l'examinant » de plus près, presque entièrement dé- » figuré. Il étoit pâle et miné par la fièvre... » Depuis trente ans, son sang n'avoit point » été rafraîchi par le souffle du vent d'oc- » cident. Il n'avoit vu ni le soleil, ni la lune, » pendant tout ce tems..... Ni amis, ni » parens, ne lui avoient fait entendre les » doux sons de leurs voix à travers ses » grilles..... ses enfans..... Mon cœur » commença à saigner..... Je détournai les

Digitized by Google

» yeux, et je repris l'objet sous une autre » face.

» Il étoit assis dans le coin le plus reculé » du cachot, sur de la paille, qui lui servoit » tour-à-tour de chaise et de lit. Au chevet » étoit une espèce de calendrier, qu'il s'étoit » fait avec de petites baguettes, où il avoit » marqué par des entailles, les tristes jours » et les tristes nuits, qu'il avoit passées dans » cet affreux séjour..... Il avoit à la main » une de ces baguettes, destinée à aug- » menter le monceau, et avec un clou » rouillé, s'occupoit à y graver un nouveau » jour de douleur. J'interceptois, sans y » songer, le peu de lumière qui servoit à » l'éclairer..... Il leva les yeux et jeta sur » la porte un regard de désespoir. Il les » baissa de nouveau..... secoua la tête, » et reprit son funeste travail. »

Ce qui précède peut expliquer en partie le grand effet que produit sur quelques personnes la représentation des malheurs feints, quoique ces mêmes personnes ne manifestent pas dans le cours des événemens réels une sensibilité excessive. D'ordinaire, dans un roman, ou dans une tragédie, le tableau est achevé; il n'y manque aucune partie

Digitized by Google

essentielle. On nous informe, dans ces ouvrages, non-seulement des circonstances qui causent le tourment et l'angoisse des personnages, mais de l'impression qu'elles font sur eux, des sentimens que chacun d'eux éprouve en conséquence de sa situation. Au contraire, dans les événemens réels de la vie, on peut dire qu'en général nous ne voyons de la tragédie que quelques scènes détachées. L'effet en est donc plus foible, à moins que l'imagination n'achève elle-même de tracer les caractères, et ne supplée les événemens ignorés.

Ce n'est pas seulement pour les scènes de souffrance et de détresse, que l'imagination augmente notre sensibilité. Elle nous fait prendre double part à la prospérité d'autrui; elle nous fait partager, avec un sentiment plus vif, tous les événemens heureux, qui intéressent les individus ou les sociétés. Elle ajoute même un nouveau charme aux beautés de la nature, par les affections bienveillantes qu'elle leur associe. Du spectacle brillant que nous offrent les riches productions de la terre et les saisons qui les favorisent, elle transporte notre pensée aux êtres sensibles qui en jouissent, et nous fait goûter leurs plaisirs.

Digitized by Google

Il est assez probable, que la froideur apparente et l'espèce d'égoïsme, qu'on observe dans beaucoup d'hommes, tient en grande partie à un défaut d'attention et à un défaut d'imagination. Lorsque le malheur nous atteint, ou même lorsqu'il atteint nos proches, ni l'une ni l'autre de ces facultés n'est nécessaire pour juger de notre situation : et en conséquence, nous ne manquons pas d'éprouver les émotions qui en dépendent. Mais il faut être doué de l'une et de l'autre, à un degré qui n'est pas commun, pour bien comprendre, et se peindre d'une manière pleine et complète, la situation d'autrui; pour concevoir nettement l'idée des maux si variés que souffre la nature humaine. Si donc nous sentons vivement nos propres maux, et foiblement ceux d'autrui, il paroît que, du moins en partie, cela tient à la cause que je viens d'indiquer : je veux dire, à ce que, dans un cas, les faits qui fondent notre sentiment nous sont bien et pleinement présens, et que, dans l'autre, ils ne sont qu'imparfaitement conçus.

Mais pour prévenir une méprise, je dois immédiatement ajouter ici, que je ne prétends pas nier que, dans les cas où notre intérêt est

Digitized by Google

en opposition à celui d'autrui, nous ne soyons portés, par une loi de notre nature, à donner au nôtre la préférence ; et cela, lors même qu'on supposeroit que la situation d'autrui nous est aussi parfaitement connue que la nôtre propre. Ce que j'affirme, c'est que, lorsque cette préférence que nous donnons à nos intérêts va trop loin, lorsqu'elle devient injuste et blâmable, c'est en partie à la cause assignée ci-dessus, qu'il faut l'attribuer (1). Une preuve frappante de cette vérité, c'est l'émotion qu'éprouvent les hommes les plus durs, lorsque leur attention est fixée et leur imagination excitée par les détails touchans et bien décrits d'un récit éloquent et pathétique.

Un moraliste, non moins aimable que profond, en cherchant l'origine du sentiment de la justice, a fait un tableau du cœur humain, moins agréable, à ce qu'il me semble, qu'il n'auroit pu le faire en suivant de plus près la nature. « Troubler le bonheur » de notre prochain, » dit ce philosophe (2),

(1) Je dis *en partie*, car l'habitude de l'inattention à ce qui intéresse la situation d'autrui, présuppose sans contredit quelque défaut dans les affections sociales.

(2) Ad. Smith, *Théor. des sentim. moraux, Part. II. chap. 2.*

Digitized by Google

« uniquement parce qu'il fait obstacle au » nôtre ; lui enlever ce qui lui est utile, » seulement parce que c'est une chose qui » peut nous être autant ou plus utile à nous- » mêmes ; se livrer de la sorte, aux dépens » d'autrui, à ce penchant naturel qui nous » porte à préférer notre bonheur au bonheur » des autres hommes ; c'est un sentiment » qu'un spectateur impartial ne sauroit par- » tager. Chaque homme est sans contredit » l'objet premier et principal de ses soins. » Etant plus propre qu'aucun autre à prendre » soin de lui-même, il est bon et conve- » nable qu'il s'acquitte de cette fonction qui » lui est confiée. En conséquence, chaque » homme est beaucoup plus touché de ce » qui est lié à son propre intérêt, que de » ce qui se lie à l'intérêt d'autrui. Si l'on » apprend la mort d'une personne qu'on ne » connoît pas, on en éprouvera un chagrin » moins vif, la santé en sera moins affectée, » le repos en sera moins troublé, que si » l'on reçoit la nouvelle de quelque malheur » personnel beaucoup moindre, peut-être » même assez léger. Mais quoique la perte » de notre prochain puisse nous affecter » beaucoup moins, que ne fait un léger

Digitized by Google

» revers que nous éprouvons nous-mêmes,
» nous ne sommes pas autorisés à perdre
» notre prochain pour prévenir ce léger
» revers qui peut nous atteindre, ni même
» pour prévenir notre propre perte. Ici,
» comme dans tous les cas, nous devons
» nous envisager, moins sous l'aspect sous
» lequel nous nous voyons naturellement,
» que sous l'aspect sous lequel nous voient
» naturellement les autres hommes. Quoique,
» pour chaque homme en particulier, il soit
» vrai peut-être de dire, selon un proverbe
» reçu, qu'il est pour lui le monde entier;
» on sait assez que, pour les autres, il n'en
» est qu'une partie très-petite. Quoique son
» propre bonheur puisse être à ses yeux
» plus important que celui de tout le reste
» de l'univers; aux yeux d'un autre, il
» n'est pas plus important, que celui de tout
» être semblable à lui. Ainsi, quoiqu'au
» fond du cœur, chaque individu puisse
» naturellement se préférer à toute l'espèce,
» cependant aucun, en regardant les autres
» hommes en face, n'ose avouer qu'il agit
» d'après ce principe. Il sent que, dans cette
» préférence qu'il se donne, il est impos-
» sible que jamais il soit d'accord avec eux;

Digitized by Google

» que, quelque naturelle qu'elle soit pour » lui, elle ne peut manquer de leur paroître » excessive et déraisonnable. Lorsqu'il vient » à s'envisager sous le point de vue, sous » lequel il sait que les autres l'envisageront, » il sent que pour eux il n'est qu'un individu » d'une nombreuse espèce, et qu'à aucun » égard il ne peut être réputé meilleur que » tout autre. S'il veut agir de manière qu'un » spectateur impartial puisse adopter ses » principes, ce qui est l'objet de ses plus » ardens désirs, il faut ici, comme en toute » occasion, que son orgueil s'humilie, et » que son amour-propre soit contenu dans » des bornes, qui permettent aux autres » hommes de le suivre et de partager ses » sentimens. »

Je suis prêt à reconnoître que ce passage contient beaucoup de vérité; qu'un respect prudent pour l'opinion d'autrui peut diriger un homme de sens, peut l'engager, même sans le secours d'autres motifs, à cacher la préférence déraisonnable qu'il se donne à lui-même, et à régler ses actions sur la manière dont il sent qu'un spectateur impartial les apprécie. Mais je ne puis m'empêcher de croire, qu'il y a quelque exagération dans

Digitized by Google

le tableau que fait l'auteur de cette partialité outrée avec laquelle nous nous jugeons nous-mêmes. En supposant la situation de notre prochain pleinement présente à notre pensée, comme l'est nécessairement notre propre situation, le fait n'est peut-être pas exactement tel qu'il est ici représenté. Lorsqu'un orateur veut combattre nos passions personnelles, et exciter celles qui nous font partager les biens et les maux d'autrui; quel est le moyen que lui suggère la nature? S'appliquera-t-il à nous retracer l'importance de maintenir dans le monde une opinion favorable à notre caractère, et la convenance de se conformer en conséquence à l'opinion des autres, plutôt que de nous livrer à notre propre sentiment? Ces considérations sont de nature à avoir, sur quelques personnes, une certaine influence. Elles tendent à les engager à revêtir au moins l'apparence de la vertu: mais elles ne tendent point à provoquer un sentiment d'indignation à la pensée de l'injustice; elles ne feront pas naître un mouvement soudain et involontaire d'affection, surtout d'une affection désintéressée. Que l'orateur au contraire réussisse seulement à fixer l'attention de son auditoire sur les

Digitized by Google

faits dont il l'occupe ; qu'il parvienne, par les prestiges de l'éloquence, à peindre ces faits à l'imagination ; et son objet est infailliblement rempli : ceux qui l'écoutent, même les prudens et les timides, s'oublient un instant eux-mêmes ; ils méprisent les considérations personnelles, et jusqu'au soin de leur propre sûreté, ils se livrent à l'intérêt qu'on leur inspire et n'ont en vue que le bonheur de ceux qui en sont l'objet.

On peut expliquer par le même principe plusieurs faits qu'on allègue communément comme autant de preuves de cet intérêt personnel, ou de cet égoïsme qu'on attribue à l'homme, et qu'on envisage souvent comme un sentiment originel et primitif. On verra que cet égoïsme dépend de l'inattention dont on a contracté l'habitude, ou d'un défaut d'imagination ; et que probablement ces vices de l'entendement sont l'effet de quelque erreur d'éducation.

Ces remarques, relatives aux affections sociales, peuvent également s'appliquer aux passions d'un autre genre, en exceptant néanmoins celles qui dépendent absolument de notre organisation corporelle. Les passions, en effet, sont d'autant plus impé-

Digitized by Google

tueuses, que l'imagination a plus de force et de chaleur.

Cependant on observera (et c'est un phénomène remarquable) que lorsqu'une imagination naturellement froide, ou peu active par défaut de culture, est tout-à-coup excitée par l'art du poëte ou de l'orateur, elle est plus disposée qu'une autre à se livrer à l'enthousiasme et à s'exalter jusqu'à l'excès. Pour expliquer ce fait, il faut remarquer que l'exercice habituel qu'on donne à cette faculté apprend à la gouverner, et à la soumettre à l'empire de la volonté. Comme nous avons le pouvoir de refuser notre attention aux objets des sens, et de nous transporter à notre gré dans un monde de notre propre création; de même, lorsque nous sentons que l'enthousiasme commence à nous égarer et qu'il convient de le modérer, nous écartons les fantômes de l'imagination, et nous rentrons dans le monde des réalités, en rendant notre attention aux perceptions et aux occupations, qui constituent le cours ordinaire de la vie. Au contraire, un esprit, qui n'est point familiarisé avec ces visions intellectuelles et ces mouvemens imaginaires, qui n'en jouit point par lui-même, mais

Digitized by Google

d'une manière empruntée, ou selon que le génie d'autrui les lui imprime, un esprit ainsi disposé n'a point de prise sur son imagination. Cette faculté une fois excitée chez lui n'a plus de guide, ni de frein; et ses écarts, semblables à ceux de la folie, n'en diffèrent que par la durée. De là tous les effets de l'éloquence populaire, qui sont toujours d'autant plus grands, que ceux en qui ils se manifestent ont reçu une éducation moins soignée.

SECTION V.

Continuation du même sujet. Fâcheuses suites qu'entraîne une imagination mal réglée.

C'EST sans contredit le vœu de la nature que les objets sensibles fassent sur nous une impression plus forte, que les simples opérations de l'intelligence. Et c'est ainsi que les choses se passent, lorsque, dans les premières années de la vie, les différentes facultés ont été convenablement exercées. Mais il peut arriver que l'habitude contractée de bonne heure de concentrer son ame dans

Digitized by Google

ses réflexions solitaires renverse l'ordre naturel, et donne à l'imagination une influence excessive. Eloignés de la société, et de tous les objets qui excitent l'ambition de nos semblables, accoutumés à nous entretenir de nos propres pensées, à porter notre activité sur des recherches purement intellectuelles et qui suffisent pour exercer nos facultés, sans nous exposer au hasard du monde; nous pouvons en venir au point de ne prendre plus aucun intérêt à ce qui se passe hors de nous-mêmes, de nous plaire uniquement à la méditation intérieure. Il arrive alors que l'esprit perd insensiblement la faculté de commander à ses propres pensées et d'en diriger la succession à son gré: faculté, qu'une éducation bien entendue ne manque point de donner ou de maintenir. Dès qu'elle commence à s'affoiblir, le mal croît et conduit enfin à ce terme, où l'imagination nous maîtrise, et où ses rêves extravagans nous agitent, comme s'ils avoient quelque réalité. Un pays sauvage et montagneux, qui offre peu de variété dans les objets qui frappent la vue, et qui en offre plusieurs d'une telle nature, qu'ils tendent naturellement à exalter l'imagination, est un pays favorable à l'enthousiasme.

Digitized by Google

Un tel vice d'imagination, parvenu à un certain point, est probablement sans remède. Mais avec des efforts, on peut changer cette disposition, avant qu'elle soit confirmée. Un des meilleurs moyens d'y parvenir est de se livrer insensiblement aux affaires et aux plaisirs, qui occupent la plupart des hommes; ou si nous nous en sentons la force, de nous jeter tout-à-coup au milieu des hasards, et de paroître sur ce théâtre où s'agitent les plus grands intérêts, afin que, forcés par notre position à prendre part à cette scène active, nous changions toutes nos habitudes, que les choses réelles reprennent leur ascendant sur nous, et que l'imagination apprenne à se contenir dans de justes bornes. L'avis d'un poëte à ce sujet est aussi sage que bien exprimé. « O toi que » l'enthousiasme égare et dont l'ame n'a plus » de vigueur! quitte ces bois de cyprès, » cesse de gémir auprès de ce ruisseau soli- » taire. Va, cherche la société de tes sem- » blables, mêle-toi à leurs occupations et à » leurs plaisirs: fais d'honorables plans pour » ta fortune, ton avancement; ou ta re- » nommée: travaille jour et nuit à les faire » réussir. Ou entreprends des voyages loin-

Digitized by Google

» tains, vois des objets nouveaux, passe » les Alpes et l'Apennin, suis les caravanes » de l'Orient : ou, prêt à tout hasarder, » prends les armes et vole aux lieux où la » guerre est allumée, écoute le cri du » clairon ; dans le tumulte des camps et les » fatigues d'une marche forcée, perds le » souvenir de tes peines et dissipe ces chagrins » indignes d'un homme (1). »

La maladie de l'ame, à laquelle ces remèdes s'appliquent, mérite d'autant plus d'attention et d'intérêt, qu'elle attaque principalement les hommes de génie et d'une

---

(1) Go, soft enthusiast! quit the cypress groves,
Nor to the rivulet's lonely moanings tune
Your sad complaint. Go, seek the cheerful haunts
Of men, and mingle with the bustling crowd;
Lay schemes for wealth, or power, or fame, the wish
Of nobler minds, and push them night and day.
Or join the caravan in quest of scenes
New to your eyes, and shifting every hour,
Beyond the Alps, beyond the apennines.
Or, more advent'rous, rush into the field
Where war grows hot; and raging through the sky,
The lofty trumpet swells the madd'ning soul;
And in the hardy camp and toilsome march,
Forget all softer and less manly cares.

ARMSTRONG.

Digitized by Google

rare sensibilité. On a souvent remarqué qu'il y a quelque rapport entre le génie et la mélancolie ; et ce mot même de *mélancolie* a une acception, selon laquelle cette remarque est d'une vérité frappante : acception, qu'il n'est pas aisé de bien définir, mais qui n'implique rien de sombre et de malveillant (1). Non-seulement l'expérience atteste cette vérité : mais je crois qu'on peut la déduire des principes que j'ai posés en traitant de l'invention. En effet, la disposition dont il est question, tend à retarder le cours de nos pensées et à rendre l'attention plus recueillie. Elle ne peut donc manquer d'être favorable à la découverte de ces conséquences éloignées et profondément cachées, qui résultent d'un examen exact et rigoureux des rapports les moins faciles à saisir entre nos idées. On peut expliquer, par les mêmes principes, l'effet de la situation et de la première éducation sur les facultés intellec-

(1) « Pourquoi, » dit Aristote, « les hommes émi- » nens en philosophie, en politique, en poésie, ou dans » les arts, sont-ils généralement mélancoliques? » *Διὰ τί πάντες ὅσοι περιττοὶ γεγόνασιν ἄνδρες, ἢ κατὰ φιλοσοφίαν, ἢ πολιτικὴν, ἢ ποίησιν, ἢ τέχνας, φαίνονται μελαγχολικοὶ ὄντες. Problem. XXX.*

tuelles.

Digitized by Google

tuelles. Chez les peuples qui habitent des contrées sauvages et solitaires, nous devons nous attendre à des élans d'imagination sublimes, soit qu'ils cultivent la poésie ou qu'ils se livrent à des recherches philosophiques. Au contraire, ceux dont l'attention, dès l'enfance, s'est répandue sur beaucoup d'objets, s'est dissipée en quelque sorte dans le tumulte de la société, ceux qui se sont fait une habitude d'accommoder à chaque instant le cours de leurs pensées à la rapide succession des frivolités d'usage et de toutes les importantes bagatelles dont se compose la vie des gens du monde, n'ont pu manquer d'acquérir, sans aucun effort de leur part, les dispositions intellectuelles les plus favorables à la gaieté, à l'esprit, à la vivacité.

Lorsqu'un homme d'une imagination ardente s'engage dans les affaires, il court risque d'être la dupe de son enthousiasme. Ce qu'on appelle bon sens, dans la conduite de la vie, consiste surtout dans une disposition d'esprit, qui permet en tout tems de voir, avec calme et justesse, toutes les différentes circonstances de la situation où l'on se trouve : de manière que chacune de ces circonstances ait, sur celui qui l'observe,

Digitized by Google

l'effet qu'elle doit avoir, sans qu'aucune habitude intellectuelle altère son point de vue et lui fasse éprouver un sentiment exagéré. Mais, chez l'homme dont l'imagination n'est pas réglée, les circonstances extérieures ne servent guères qu'à exciter des pensées et des sentimens qui lui sont propres; aussi sa conduite est-elle en général moins calculée sur sa situation réelle, que sur celle qu'il imagine. D'où il arrive qu'agissant, selon lui, très-raisonnablement, il montre aux yeux des autres toutes les apparences de la folie. Telle est à peu près l'idée que l'auteur (1) des *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau* (2) s'est faite de cet homme extraordinaire. « Son esprit étoit lent, et » son ame ardente : à force de penser, il » se passionnoit; il n'avoit pas de mouvemens » subits, apparens, mais tous ses sentimens » s'accroissoient par la réflexion. Il lui est » peut-être arrivé de devenir amoureux d'une » femme, à la longue, en s'occupant d'elle » pendant son absence; ..... quelquefois » aussi il vous quittoit vous aimant encore;

(1) Madame De Staël.

(2) Cet ouvrage se vend chez J. J. Paschoud, Lib. à Genève.

Digitized by Google

» mais si vous aviez dit une seule parole qui » pût lui déplaire, il se la rappeloit, l'exa- » minoit, l'exagéroit, y pensoit pendant » huit jours et finissoit par se brouiller avec » vous ; c'est ce qui rendoit presque im- » possible de le détromper. La lumière qui » lui venoit tout-à-coup ne détruisoit pas » des erreurs si lentement et si profondément » gravées dans son cœur. Il étoit aussi bien » difficile de rester pendant long-tems très- » lié avec lui ; un mot, un geste, faisoit le » sujet de ses plus profondes méditations ; » il enchaînoit les plus petites circonstances » comme des propositions de géométrie, et » il arrivoit à ce qu'il appeloit une démons- » tration. » « Je crois » ajoute cet ingénieux écrivain, « que l'imagination étoit la pre- » mière de ses facultés, et qu'elle absorboit » même toutes les autres. Il rêvoit plutôt » qu'il n'existoit, et les événemens de sa » vie se passoient dans sa tête, plutôt qu'au » dehors de lui. Cette manière d'être sembloit » devoir éloigner la défiance, puisqu'elle » ne permettoit pas l'observation ; mais elle » ne l'empêchoit pas de regarder, et faisoit » seulement qu'il voyoit mal. Il avoit une » ame tendre : comment en douter lorsqu'on

Digitized by Google

» a lu ses ouvrages ? mais son imagination
» se plaçoit quelquefois entre ses affections
» et sa raison, et détruisoit leur puissance; il
» paroissoit quelquefois insensible, c'est qu'il
» n'apercevoit pas les objets tels qu'ils étoient;
» et son cœur eût été plus ému que le nôtre,
» s'il avoit eu les mêmes yeux que nous. »

Dans cette description pleine de vérité, nous voyons le lugubre tableau de la sensibilité et du génie, touchant aux bornes de la folie. Il est rare sans doute que l'imagination s'égare à ce point; mais à un degré inférieur, il n'est, je crois, personne qui, vivant dans le monde, n'ait eu lieu d'observer de pareils écarts; et peut-être il en est assez peu, qui n'aient pu trouver en eux-mêmes des mouvemens qui leur ressemblent.

Il peut arriver encore, qu'en nous livrant avec une sorte d'excès aux plaisirs de l'imagination, nous contractions un goût dédaigneux et trop délicat pour notre situation présente : nos habitudes intellectuelles et morales cessent alors de dépendre de l'expérience; elles s'accommodent peu à peu aux rêves des poëtes et des romanciers, et nous devenons incapables de nous conduire dans le monde réel, au milieu duquel nous sommes

Digitized by Google

placés. C'est là une source d'erreurs et d'égaremens toujours renaissans : erreurs, plus funestes encore dans ces momens périlleux, où de notre manière d'agir dépend notre destinée, et qui, par cette raison même, sont, dans la plupart des fictions, un des grands moyens d'exciter l'intérêt. L'effet des romans sur les jeunes gens, dont ils égarent les affections, est un des nombreux exemples des suites fâcheuses d'une imagination déréglée.

L'amour a été de tout tems le sujet favori des poëtes, et c'est à cette passion que le génie doit ses chefs-d'œuvres. Les ouvrages où on la peint font les délices des jeunes gens faciles à émouvoir, long-tems avant qu'ils soient eux-mêmes sous son influence. Ils se forment, d'après ces peintures romanesques, un modèle idéal de beauté et de perfection; et deviennent amoureux de leur propre ouvrage. Lorsque le cœur a contracté l'habitude de s'allumer ainsi au feu de l'imagination, le mérite réel ne fait sur lui que peu d'impression : et l'on observe en conséquence, que les esprits romanesques, à moins d'être agités d'une passion violente, sont rarement susceptibles d'un attachement particulier. Il est vrai que, si cette tournure

Digitized by Google

d'esprit se manifeste dans un homme naturellement passionné, les effets changent, mais ils n'en sont pas moins fâcheux et destructifs du bonheur. Car en ce cas, les traits qui distinguent les caractères, sont confondus, par l'habitude de tout rapporter à un modèle faux et exagéré; et l'on fait son choix au hasard, ou c'est le caprice qui en décide. Le plus léger rapport est pris pour une ressemblance parfaite, les descriptions poétiques et romanesques sont appliquées littéralement à des individus, qui d'ordinaire sont fort éloignés d'approcher de la perfection idéale qu'on leur attribue. » Je suis certain, » dit, en peignant le caractère de Rousseau, l'auteur que nous avons cité, « qu'il n'a » jamais fait que des choix bizarres..... » C'étoit un homme, qui ne pouvoit se » passionner que pour des illusions; ..... » il falloit qu'il eût besoin de douer sa maî» tresse..... Je suis certain aussi, » ajoute encore le même auteur, « que Julie est la » personne du monde, dont il a été le plus » épris. »

Toutes les fois qu'il s'agit de cette espèce particulière de passion, les effets d'une imagination romanesque frappent l'observateur

Digitized by Google

le moins attentif. Ils ont porté les moralistes à regretter, qu'une tournure d'esprit si dangereuse, et si contraire au bonheur, ait été si fort encouragée par plusieurs écrivains de ce siècle, dont le génie auroit pu se diriger vers des travaux vraiment utiles. Mais ce n'est pas à cette passion seule que se borne l'influence des romans et des lectures émouvantes. Elles ont des effets plus cachés, et tendent, sans que nous nous en doutions, non-seulement à nuire à notre propre bonheur, mais à altérer en nous quelques principes d'action, destinés à servir de lien entre la société et nous. La manière dont l'imagination agit sur le cœur, pour produire cet effet, est assez remarquable, et mérite que nous fassions quelque effort pour la développer.

Lorsque je traiterai de nos facultés morales, (1) j'aurai occasion de faire voir que la répétition des mêmes actes affoiblit les impressions passives, mais qu'elle fortifie en nous les principes d'action. C'est ainsi que

(1) Le raisonnement suivant m'a été suggéré par un passage de l'*Analogie* de BUTTLER, que le lecteur trouvera transcrit à la fin de ce volume. Voyez la note U.

Digitized by Google

l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses détruit la sensibilité du palais, mais dispose à l'intempérance à cet égard. Quel que soit l'objet de nos recherches, il nous affecte moins vivement à mesure que nous avançons en âge; et cependant nous le poursuivons avec plus de persévérance.

C'est sur cette double loi qu'est fondée la capacité de faire des progrès dans tout ce qui a trait à la morale. Si nous avons souvent obéi au sentiment du devoir, les tentations ont moins de prise, et nous avons contracté l'habitude d'une conduite vertueuse. Combien d'impressions passives s'opposent à l'exercice de la bienfaisance, envisagée comme une vertu constante et habituelle! Que de circonstances dans le malheur d'autrui, qui tendent à diminuer notre *bienveillance* ou à détourner les yeux du spectacle de la misère! Ces impressions sont défavorables à la vertu: mais leur force diminue chaque jour, et à la longue peut-être l'habitude les rend insensibles. Et c'est ainsi que se forme le caractère de l'homme bienfaisant. Les impressions passives qu'il ressentoit d'abord très-vivement, et qui contrarioient le sentiment du devoir, perdent leur influence;

Digitized by Google

et l'habitude de faire du bien est devenue en lui une disposition naturelle.

Il faut convenir qu'une partie de ce raisonnement peut être rétorquée : car parmi ces impressions passives, qui s'affoiblissent parce qu'elles sont fréquemment répétées, il en est qui nous disposent à la bienfaisance. Ainsi le malaise, qu'on éprouve à la vue des peines d'autrui, est un puissant motif à les faire cesser; et on ne peut nier que la répétition des impressions de cette nature n'en diminue l'intensité. Cela devroit nous porter à croire que les hommes jeunes, et qui ont peu d'expérience sont plus disposés à la bienfaisance, que ceux qui sont avancés dans la carrière de la vie et familiarisés avec le spectacle de ses peines. Et c'est ce qui auroit lieu, si l'effet de la coutume sur cette impression passive n'étoit contrebalancé par d'autres, et surtout par son influence sur le principe actif de la bienfaisance. Un vieux praticien est moins affecté du spectacle de la douleur, que ne l'est un jeune élève; mais il a, plus que ce dernier, l'habitude de secourir les hommes souffrans; et il feroit une plus grande violence à sa nature, s'il leur refusoit le secours, qu'il dépend de lui de

Digitized by Google

leur donner. On ne peut s'empêcher d'admirer la beauté de cette partie de notre organisation morale, qui corrige par l'expérience le mal inévitable qu'elle produit, et qui affermit la vertu par les moyens même qui sembloient devoir lui nuire.

Si ces remarques sont justes, on en peut conclure, que ce n'est pas dans la retraite, qu'on peut contracter des habitudes vertueuses; mais bien dans la société et dans le cours d'une vie active: et que l'attention habituelle qu'on donne à la représentation des malheurs feints et imaginaires, non-seulement est inutile pour former le caractère, mais même est positivement nuisible.

On ne niera pas en effet que l'usage fréquent de ces compositions pathétiques ne diminue le malaise qu'elles tendent à exciter. Une personne, qui se livre habituellement à ce genre de lecture, éprouve chaque jour plus à la vérité le besoin de s'y livrer encore; mais chaque jour aussi, elle en est moins affectée. On trouveroit, je crois, difficilement un acteur tragique, qui ait pratiqué long-tems son art, et qui soit demeuré susceptible au même degré de prendre intérêt aux malheurs qui font le sujet d'une tragédie.

Digitized by Google

Mais l'effet de ces compositions et de ces représentations, sur la sensibilité qu'excitent les maux réels, est bien plus considérable. Car, comme l'imagination du poëte lui fait passer la limite de la vérité et de la nature; lorsqu'on est familiarisé avec les scènes tragiques de son invention, il est bien difficile qu'on soit vivement affecté du spectacle des maux ordinaires des hommes, qui, en comparaison des malheurs imaginaires, paroissent légers et supportables. Dans le cours naturel de la vie, la diminution qu'éprouve la sensibilité est heureusement compensée par l'affoiblissement de quelques impressions passives qui lui sont opposées, et plus encore par la force nouvelle que lui donnent les habitudes actives que nous contractons chaque jour. Au contraire, le spectacle des malheurs fictifs, en usant la sensibilité, n'a aucune tendance à produire d'autres effets qui l'alimentent. Bien loin de là, il tend à fortifier les impressions passives, qui contrarient la bienfaisance. Les tableaux tracés par le romancier ne ressemblent guères à ce qui se passe dans le monde. Tout occupé du soin de plaire, il écarte soigneusement de ses descriptions les circonstances qui pourroient

Digitized by Google

causer du dégoût : et il s'applique à nous présenter l'infortune sous une forme mêlée d'élégance et de dignité. Ce n'est point là ce qu'on est appelé à rencontrer communément dans le monde. Il est rare que nous ayons à secourir des hommes d'un caractère très-élevé et d'une éducation soignée. Ce sont le plus souvent des hommes grossiers, même vils et vicieux. L'habitude de se repaître d'histoires feintes tend à accroître le dégoût qu'inspire tout ce qui est l'accompagnement ordinaire de la misère et de la douleur; et elle produit un faux raffinement de goût, absolument incompatible avec notre état actuel: elle peut même porter cette délicatesse outrée, jusqu'à rendre un homme incapable de remplir les devoirs communs de la vie, et de supporter la vue des maux qu'il ne tiendroit qu'à lui de faire cesser en surmontant sa foiblesse. On rencontre bien des hommes, qui pourroient ici nous servir d'exemple. Si les situations romanesques venoient à se réaliser pour eux, on les trouveroit prêts à déployer toutes les vertus de ceux qu'ils ont pris pour modèles. Mais le sentiment du devoir ne suffit point pour les engager à s'approcher des malheureux, qui

Digitized by Google

souffrent dans l'obscurité, et dont les peines n'ont rien qui ressemblent à celles d'un héros de roman.

A ces effets produits par les histoires feintes, il faut ajouter qu'elles ne donnent aucun exercice à nos facultés actives. Dans la vie réelle, une impression passive amène l'action qu'elle est destinée à produire. Dans la contemplation des souffrances imaginaires, nous nous arrêtons à l'impression; et quelle que soit la disposition bienveillante que nous éprouvons, nous n'avons aucun moyen de la convertir en actes de bienfaisance.

Il suit des raisonnemens précédens, que l'habitude d'occuper son attention du spectacle des malheurs fictifs est à tous égards contraire à notre perfectionnement moral. Elle diminue ce malaise que nous éprouvons à la vue des maux d'autrui et qui nous porte à les soulager. Elle fortifie ce dégoût qu'excitent les accessoires inévitables de la misère et de la douleur, et qui nous portent à les fuir. Et en même tems, elle ne tend nullement à produire ou à confirmer ces habitudes actives de bienfaisance, sans lesquelles les meilleures dispositions demeurent inutiles. Je ne voudrois pas néanmoins, que

Digitized by Google

l'on conclût de là, que je blâme entièrement les histoires feintes et les compositions pathétiques. Au contraire, je pense qu'on peut en tirer avantage, lorsque leur pernicieuse influence est combattue par l'habitude des affaires et du spectable réel de la vie. Elles adoucissent le cœur, endurci par les froissemens pénibles de la société. En forçant notre attention à se détourner insensiblement des objets de nos inquiétudes, elles substituent, au chagrin et au murmure, une sorte de mélancolie, qui a du charme et de la douceur. En nous offrant des caractères, qui s'élèvent un peu au-dessus de la mesure commune, elles tendent à former le goût, à le rendre plus délicat et plus susceptible de s'offenser de tout ce qui est bas et rebutant, à donner à l'esprit plus d'élégance et de dignité. On n'a jamais contesté l'heureuse influence des ouvrages et des spectacles de ce genre, pour développer le sentiment ou la perception morale : et lorsqu'on y joint des habitudes actives et ce degré de force qui doit modérer l'excès de la sensibilité, il en résulte non-seulement un caractère plus aimable, mais plus heureux et plus utile. Car, quoique la droiture du jugement, jointe à tous les sen-

Digitized by Google

timens moraux, ne fasse pas seule la vertu, on peut dire au moins que ces dispositions sont nécessaires pour nous diriger dans les situations les plus difficiles ; et d'ailleurs elles augmentent l'intérêt que nous prenons aux succès de la vertu et à la prospérité des hommes de bien. Je crois aussi que les histoires feintes sont un des meilleurs moyens de peindre les caractères et les diverses foiblesses du cœur humain. Je n'ai donc eu d'autre dessein, en signalant leurs mauvais effets, que d'en prévenir l'abus, et de prémunir contre le goût excessif de ce genre de lecture ; de faire voir que la sensibilité, qui se borne aux choses imaginaires, est une espèce de luxe, ou de jouissance recherchée, qui s'accorde à la vérité avec un goût fin et délicat, mais qui n'en est pas moins personnelle : en un mot, que rien ne peut efficacement contribuer à notre perfectionnement moral, si ce n'est une attention constante à remplir les devoirs que nous impose notre état, et à réduire en pratique les sentimens et les maximes vertueuses.

Digitized by Google

SECTION VI.

Continuation du même sujet. Importans usages auxquels l'imagination s'applique.

CETTE faculté est le grand ressort de l'activité humaine, et la cause principale des progrès et du perfectionnement de l'homme. Elle se plaît à présenter à l'esprit des tableaux et des caractères, plus parfaits que ceux que nous avons jamais observés; et c'est là ce qui fait que nous ne sommes jamais pleinement satisfaits de notre condition présente, et des qualités que nous avons acquises dans un tems qui n'est plus: c'est là ce qui porte nos désirs dans l'avenir, et nous fait continuellement poursuivre, ou de nouvelles jouissances, ou quelque perfection idéale. De là cette ardeur des hommes personnels pour accroître leur fortune, pour ajouter aux avantages qu'ils possèdent: et le zèle des bons citoyens, ainsi que des vrais philosophes, pour les progrès de la vertu et du bonheur général. Détruisez cette faculté, et l'état de l'homme sur la terre ne sera pas moins stationnaire que celui des brutes.

Lorsque

Digitized by Google

Lorsque l'idée que l'imagination se fait du plaisir ou de la perfection qu'elle a en vue surpasse beaucoup la mesure commune ; les passions sont trop profondément émues pour permettre à la raison d'exercer constamment son empire ; et l'ame se trouve en cet état qu'on désigne par le mot d'*enthousiasme*. Cette disposition est une des sources d'erreurs les plus fréquentes et les plus fécondes. Mais elle produit en même tems des actions héroïques et des caractères sublimes. C'est à l'idée exagérée que Cicéron se faisoit de l'éloquence, c'est à cette image glorieuse d'une perfection sans bornes (1), que furent dus tous ses succès, tous les heureux efforts d'un génie ardent à se surpasser lui-même. Il est probable qu'il en est de même en d'autres genres, et que celui qui s'élève au-dessus du reste des hommes, dans un objet de spéculation ou de pratique, est animé par le même instinct. Heureux si cet enthousiasme se porte sur des objets, qui ne dépendent pas des caprices de la fortune !

Le plaisir que nous fait éprouver la poésie noble est dû en partie au dégoût, que l'ima-

(1) *Aliquid immensum infinitumque.*

Digitized by Google

gination nous inspire pour les choses communes et qui sont soumises à nos sens. Les des événemens, des scènes et des caractères qui nous obsèdent, nous suivons avec délices le poëte dans l'œuvre de sa création. Là nous trouvons une nature embellie et des jouissances assorties aux besoins d'une ame que ce monde ne peut satisfaire. Bacon a tiré, de ce goût naturel pour les fictions poétiques, un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Et véritablement un des effets les plus importans de cette disposition est d'élever notre esprit au-dessus des choses présentes, et de diriger ses désirs vers de plus grands objets. En même tems, elle contribue singulièrement à l'amélioration et au bonheur de l'espèce, en favorisant les progrès de la société.

Comme les tableaux du poëte ne sont jamais (pas même dans le genre descriptif) la copie fidelle de la nature; comme l'auteur cherche toujours à les embellir; on ne peut douter qu'ils n'aient quelqu'effet sur le goût, qu'ils ne tendent à le rendre plus pur et plus délicat. Et cette influence doit se faire sentir à la fois dans ce qui a rapport à la beauté des objets matériels et dans ce qui

Digitized by Google

touche à la conduite de la vie. On a remarqué que les ouvrages de nos poëtes descriptifs ont contribué à répandre le goût de la vraie beauté pittoresque, devenu régnant en Angleterre, à diriger l'admiration publique, à la détourner des décorations arbitraires d'un art purement fantastique, pour la ramener aux charmes plus puissans et plus permanens de la nature cultivée. Il est certain que c'est à la lecture d'Homère ou de Virgile, qu'on a vu s'allumer le génie de plusieurs hommes éminens. Il n'est pas facile de dire, à quel degré, dans le premier période de l'existence sociale, les chants grossiers des bardes ou des ménestrels peuvent avoir contribué à adoucir les esprits des guerriers farouches et accéléré les progrès de la civilisation. Chez les Celtes et les Scandinaves, nous savons que cet ordre étoit l'objet du respect des peuples. En conséquence il semble, autant qu'on peut en juger par les monumens qui nous en restent, que ces peuples se distinguèrent par la délicatesse de leurs sentimens dans tout ce qui tient à la passion de l'amour, et par l'humanité et la générosité qu'ils montroient à la guerre envers leurs ennemis vaincus : traits honora-

Digitized by Google

bles, qu'on observe rarement chez les nations barbares. On a quelque peine à comprendre, comment des peuples, dont l'état de civilisation étoit si imparfait, et si peu avancé, ont pu s'élever à de tels sentimens; et il semble qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnoître l'influence d'une classe d'hommes séparée du reste de la communauté, livrée à l'étude paisible de la poésie, et cultivant cette faculté créatrice qui s'étend au-delà des choses humaines et anticipe sur l'avenir; qui, semblable à une vision prophétique, offre au poëte et au philosophe le spectacle des progrès de l'homme social et de tous les biens qui en sont la suite.

Il ne faut pas omettre, en parlant des effets de l'imagination, les plaisirs innocens, dont elle nous fait jouir, qui surpassent beaucoup en nombre ceux auxquels elle n'a point de part. Ici, sans parler de ces ouvrages dont le charme consiste en grande partie dans les bons sentimens qu'ils inspirent, combien la sphère de notre bonheur n'a-t-elle pas acquis d'étendue, par toutes ces agréables fictions, qui nous portent dans un monde nouveau, et nous font connoître, pour ainsi dire, un nouvel ordre de choses!

Digitized by Google

Quel fonds d'amusement se prépare l'enfant, qui étudie les fables de l'ancienne Grèce! Elles restent gravées dans sa mémoire, et sont à sa disposition pour remplir, par d'aimables souvenirs, les intervalles des affaires ou des réflexions sérieuses. Au sein du doux loisir que nous offre une retraite champêtre, elles échauffent notre esprit au feu du génie de l'antiquité; elles animent tous les tableaux de la nature, et rappellent ces beautés classiques, qui ont fait l'objet de notre admiration et de notre étude.

Mais c'est surtout en peignant l'avenir, que l'imagination aime à se donner carrière; et l'on peut dire en général, que ses rêves prophétiques sont favorables au bonheur. Quelquefois à la vérité, par quelqu'erreur d'éducation, cette faculté peut devenir l'instrument de notre supplice, et nous faire éprouver des tourmens durables et difficiles à supporter. Mais en ce cas, si l'on excepte la mélancolie due au tempérament, ce n'est pas à la nature qu'il faut imputer ce travers, c'est plutôt aux impressions qui l'ont dépravée.

Le penchant naturel commun à tous les hommes les porte, par une dispensation

Digitized by Google

bienfaisante de la Providence, à penser favorablement de l'avenir; à évaluer au plus haut les chances du bien, à mettre au plus bas le risque du mal : et l'on voit des hommes chez qui cette heureuse disposition subsiste, même après qu'ils ont été mille fois trompés dans leurs espérances. Il nous importe peu de savoir ce qui produit ce penchant : quelle qu'en soit la cause, il existe et il a la plus grande influence sur notre bonheur. C'est lui qui nous soutient au milieu des peines de la vie ; qui anime et égaye tous nos travaux. Il peut à la vérité produire quelquefois, dans un esprit foible et indolent, des mouvemens d'ambition et de vanité propres à le séduire, et à lui faire sacrifier des devoirs ou des biens réels à des vues imaginaires : mais on ne peut s'empêcher de reconnoître que, joint à des habitudes actives, et réglé par un solide jugement, ce penchant est favorable au caractère : il inspire l'ardeur et l'enthousiasme, qui portent aux grandes entreprises et qui en assurent le succès. Une telle disposition, lorsqu'elle s'allie, comme il arrive d'ordinaire, à des idées saines et douces sur l'ordre de l'univers, et en particulier sur l'état et la destination de l'homme,

Digitized by Google

une telle disposition met notre bonheur en grande partie hors de l'atteinte de la fortune. Elle double nos jouissances, elle émousse la pointe de la douleur : et alors même que la vie ne nous laisse plus d'espérance, elle nous transporte au-delà du sombre horizon qui la termine, et nous fait embrasser l'avenir. Un homme disposé à la bienveillance, et dont la philosophie s'étend au-delà de lui-même, conçoit les mêmes espérances pour ses semblables. Il envisage les progrès des arts, du commerce et des sciences, comme autant de moyens de disposer les hommes à l'union, au bonheur et à la vertu. Et au sein des calamités dont il est témoin, il perce le voile de l'avenir, et se flatte qu'un autre âge sera plus sage et plus heureux.

FIN DU TOME SECOND.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES
ET
ÉCLAIRCISSEMENS.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTE O, page 111.

LES observations précédentes, relatives à l'état de l'ame pendant le sommeil et à tous les phénomènes des songes, ont été écrites dès l'année 1772, et lues en 1773, presque sous la même forme sous laquelle je les publie, à une société littéraire particulière, formée dans le sein de l'université d'Edimbourg. Plusieurs années après, à une époque où j'étois occupé de recherches toutes différentes, en parcourant un ancien volume du *Scots magazine* (celui pour 1740), je tombai sur un essai très-court relatif à ce sujet; dont je m'étois précédemment occupé. Je fus frappé de la coïncidence de quelques idées que j'y rencontrai et de celles qui s'étoient offertes à moi. Il y a lieu de croire que cet Essai est très-peu connu, puisque je ne l'ai jamais vu cité par aucun des nombreux écrivains, qui depuis ont traité de l'esprit humain. Il ne m'est pas arrivé non plus, pas même une seule fois, de l'entendre mentionner dans la conversation. J'ai eu il y a quelque tems la satisfaction d'apprendre par hasard, que l'auteur de cet essai étoit Mr. Thomas Melville, mort à l'âge de 27 ans, et dont les observations sur la lumière et les couleurs (publiées dans les Essais de la société philosophique d'Edimbourg) sont connues dans toute l'Europe.

Digitized by Google

Les passages de cet écrit, qui coïncident de la manière la plus remarquable avec la doctrine que j'ai établie, sont les suivans. Je cite le premier avec un plaisir particulier, parce qu'il tend à étayer une opinion, que j'ai exposée dans mon Essai sur la conception mentale (1), et sur laquelle j'ai le malheur de différer de quelques-uns de mes amis.

» Quand je marche dans la rue haute d'Edim-
» bourg, les objets, qui frappent mes yeux et
» mes oreilles, me donnent l'idée de leur pré-
» sence. Cette idée est vive, pleine et permanente,
» parce qu'elle naît de l'opération continuelle de
» la lumière et du son sur les organes des sens.

» Lorsque je suis absent d'Edimbourg, et que
» je *conçois* ou *imagine* que je marche dans la rue
» haute, peut-être en rapportant ce qui m'est ar-
» rivé quand j'y marchois réellement, j'ai de même
» l'idée de ce qu'on a coutume de voir et d'entendre
» dans cette rue. Cette idée d'imagination est en-
» tièrement semblable à celles de sensation, quoi-
» qu'elle ne soit ni aussi forte, ni aussi durable.

» En ce dernier cas, tant que dure l'imagina-
» tion, quelque courte que soit cette durée, il
» est évident que je me *crois* dans la rue d'Edim-
» bourg, aussi véritablement que quand je *songe*
» que j'y suis, ou même aussi véritablement que
» quand je *vois* et quand je *sens* que j'y suis. Il

(1) Voyez le tome I. p. 214.

Digitized by Google

» est vrai que le mot *croyance* ou *persuasion* ne » s'applique pas aussi bien à ce cas ; parce que la » *perception* ou *impression* n'est pas claire et » constante, étant sans cesse troublée, et bientôt » dissipée par la force supérieure de la *sensation* » qui vient s'y mêler. Toutefois on ne sauroit » concevoir rien de plus absurde que de soutenir » qu'un homme dans le même instant indivisible, » peut *croire* qu'il est à un endroit et *imaginer* » qu'il est à un autre. Nul homme ne peut démon- » trer que les objets des sens existent hors de lui. » Nous n'avons la conscience que de nos propres » sensations. Cependant l'uniformité, la régula- » rité, l'accord et la constance de l'impression, » nous conduisent à croire que nos sensations ont » une cause réelle et durable hors de nous; et nous » ne voyons rien qui contredise cette opinion. Mais » les idées d'imagination, étant flottantes et transi- » toires, ne peuvent engendrer cette opinion; ou » cette persuasion habituelle, quoiqu'en ce cas il y » ait autant de perception que dans le cas précé- » dent, savoir une idée de l'objet existant dans » l'esprit. On comprendra aisément, que tout ceci » est destiné à prévenir une objection que l'on » pourroit faire contre la comparaison du songe » et de l'imagination, fondée sur ce qu'en songe » nous croyons que tout est réel. Mais il y a un » fait, qui tend à justifier pleinement ce paral- » lèle, c'est que souvent dans le sommeil nous nous » souvenons que les scènes dont nous sommes té-

Digitized by Google

» moins ne sont qu'un pur songe, de la même » manière qu'une personne éveillée est habituelle- » ment convaincue que les représentations de son » imagination sont fictives. »

— » Dans cet essai nous ne faisons aucune re- » cherche sur l'état du corps pendant le sommeil. »

— » Si les opérations de l'esprit pendant le som- » meil, peuvent être clairement déduites des mêmes » causes que ses opérations pendant la veille, nous » aurons certainement fait un pas considérable, » lors même que les causes de ces dernières opéra- » tions resteroient inconnues. La doctrine de la » gravitation, qui est la découverte la plus admi- » rable et la plus vaste qu'offre la science humaine, » laisse la chute des corps sous la forme d'un mys- » tère aussi impénétrable qu'il l'étoit avant que » cette découverte eût été faite. En philosophie, » comme en géométrie, tout l'art de la recherche » consiste à réduire les choses difficiles, embarras- » sées, éloignées, à quelque chose de plus simple » et d'un accès plus facile, en poursuivant et éten- » dant les analogies de la nature. »

En parcourant cet essai, j'y trouve une observation que j'ai faite dans le mien : « La simple imagi- » nation d'une scène de tendresse dans un roman, » ou dans un drame, fera couler les larmes de » ceux, qui savent très-bien, lorsqu'ils rappellent » leurs souvenirs, que tout cela n'est qu'une fiction. » Mais en même tems il faut qu'ils conçoivent cette » scène comme réelle; et c'est de cette réalité sup-

Digitized by Google

» posée, que naît toute l'influence qu'elle a sur » l'esprit humain. »

Peu après la publication de la première édition de cet ouvrage..... mon ami, Mr. Prevost de Genève, ... me proposa une difficulté au sujet de mon opinion sur l'état de l'ame pendant le sommeil. La même difficulté me fut proposée, à peu près dans le même tems, par un autre ami (alors fort jeune), qui depuis s'est fait honorablement connoître par ses remarques sur la *Zoonomie* du Dr. Darwin, première production d'un génie, destiné, si je ne me trompe, à de plus hautes entreprises (1).

Comme en cette occasion, Mr. Prevost m'a aidé à réfuter l'objection, je vais l'exposer dans ses propres termes :

« Sans l'action de la volonté, point d'effort d'at- » tention. Sans quelque effort d'attention, point de » souvenir. Dans le sommeil, l'action de la volonté » est suspendue. Comment donc reste-t-il quelque » souvenir des songes?

» Je vois bien deux ou trois réponses à cette » difficulté. Quant à présent elles se réduisent à » dire, ou que dans un sommeil parfait, il n'y a » nul souvenir, et que là où il y a souvenir, le » sommeil n'étoit pas parfait; ou que l'action de » la volonté, qui suffit pour le souvenir, n'est pas

(1) *Observations on the Zoonomia of Dr. Darwin, by Thomas Brown, Esq., Edimburgh, 1798.*

Digitized by Google

» suspendue dans le sommeil; que ce degré d'acti-
» vité reste à l'ame; que ce n'est, pour ainsi dire,
» qu'une volonté élémentaire et comme insen-
» sible. »

Je sens parfaitement la force de l'objection; et je suis loin de prétendre qu'il est en mon pouvoir de faire entièrement disparoître l'apparente contradiction qu'elle présente. Mais d'un autre côté les conclusions générales, auxquelles j'ai été conduit, semblent résulter si nécessairement des faits, que lors même que la difficulté en question resteroit quant à présent sans réponse, elle n'ébranleroit pas, selon moi, les preuves sur lesquelles ces conclusions reposent. Dans toutes nos recherches, il importe de remarquer, que lorsqu'une fois nous sommes arrivés à un principe général par une induction dirigée avec soin, nous ne sommes pas autorisés à le rejeter, sur ce seul motif, que nous sommes hors d'état d'expliquer synthétiquement, par ce principe, tous les phénomènes auxquels il est applicable. La théorie newtonienne des marées ne perd rien de sa certitude, pour être sujette à quelques exceptions apparentes, dont il n'est pas aisé de donner une explication satisfaisante, à cause de l'état imparfait de nos connoissances, relativement aux circonstances locales, qui, dans chaque cas particulier, modifient l'effet général.

Des solutions suggérées par Mr. Prevost, c'est la première qui s'accorde le mieux avec ma propre opinion. Cette solution a du rapport avec ce que j'ai

Digitized by Google

j'ai insinué, dans le texte (1) au sujet des apparentes exceptions à ma doctrine, qui peuvent s'offrir dans les cas où le sommeil est partiel. On doit envisager comme un argument en faveur de cette solution ce qu'éprouvent quelques personnes (comme il m'est arrivé d'en rencontrer plusieurs), qui ne se souviennent jamais d'avoir rêvé, à moins que leur sommeil n'ait été troublé par quelque indisposition, ou par quelque cause accidentelle qui ait frappé leurs sens.

Il y auroit peut-être une autre solution de la difficulté qui nous occupe, que fourniroient certains faits, dont j'ai fait mention ailleurs, desquels il résulte « qu'une perception ou une idée, qui passe » par l'esprit, sans laisser aucune trace dans la » mémoire peut servir néanmoins à introduire » d'autres idées qui sont liées avec elle par les lois » de l'association. » (2)

---

(1) Après avoir fait remarquer qu'il y a des cas où le sommeil n'est que partiel, c'est-à-dire où l'esprit perd son influence sur quelques facultés volontaires et la retient sur d'autres. Après avoir donné l'exemple du somnambulisme; après avoir fait observer le rapport et la différence des rêves du sommeil et des rêves de la folie; l'auteur remarque dans le passage auquel il renvoie ici » qu'au moyen de la supposition d'un » sommeil partiel, toutes les exceptions apparentes à ses prin- » cipes, que peut fournir l'histoire des songes, deviennent » aisément explicables. » Voyez ci-dessus à la page 110 de ce volume II. Ce passage se trouve à la page 348 de l'original, et non à la page qui y est indiquée dans cette note O, où il y a une erreur typographique manifeste. *P. P. p.*

(2) Voy. T. I. p. 162. de cet ouvrage.

Digitized by Google

Il suit de ce principe, que si quelqu'une des circonstances les plus remarquables d'un songe revient s'offrir à nous tandis que nous sommes éveillés, il peut arriver que cette circonstance renouvelle la même suite de pensées qu'elle a excitée pendant le sommeil : et cela peut avoir lieu, toujours d'après le même principe, sans que, dans le sommeil, l'ame fasse l'effort d'attention, qui est indispensable pour opérer le souvenir. Or qu'est-ce qu'un rêve (1), sinon une suite d'*événemens apparens*, qui s'offre à l'imagination pendant la veille? L'expérience nous apprend à rapporter l'origine de cette suite à l'intervalle de tems pendant lequel nous avons été livrés au sommeil; et nous ne l'y rapportons, que parce que nous trouvons impossible de l'unir à aucun tems ou à aucun lieu, qui ait été occupé par nos propres actions, ou par les faits dont se compose l'histoire de notre vie passée? Ce qui est sûr du moins, c'est que, par aucun acte direct de rappel volontaire, nous ne pouvons reprendre le fil des pensées qui nous ont occupés dans le sommeil; comme le soir, par exemple, nous retrouvons à volonté les méditations du jour.

Une autre cause, il faut l'avouer, fait obstacle

(1) Il s'agit ici d'un rêve rappelé. Ainsi il faut entendre la question : *Qu'est-ce qu'un rêve?* comme s'il y avoit : *Qu'est-ce qu'un rêve que l'on se rappelle?* ou : *Qu'est-ce que le souvenir d'un rêve? P. P. p.*

Digitized by Google

en ce cas aux efforts que suppose le rappel volontaire; et suffit seule peut-être pour expliquer le fait que je viens d'alléguer. Le jour, pendant la veille, notre mémoire a des secours qui lui manquent pendant le sommeil; en particulier ceux que lui fournissent les objets des sens. Aussi ne manquons-nous jamais d'en faire emploi, lorsque nous avons à cœur de nous rappeler les pensées qui nous ont occupés pendant le jour. Nous examinons en quel *lieu* nous avons été en tel moment, quelles personnes, quelles choses, nous y avons vues. Ainsi nous nous efforçons de nous rendre maîtres de nos procédés intellectuels, au moyen des objets sensibles avec lesquels ils ont contracté quelques associations. Cependant, malgré tous ces avantages, le compte que bien des gens pourront se rendre de leurs méditations à la fin d'un long jour d'été, ne sera pas fort détaillé, et quelques phrases en feront l'affaire. Or comme, dans le sommeil, toute communication avec le monde extérieur est coupée, il n'est pas étonnant que le souvenir de nos songes soit beaucoup plus imparfait que celui de nos méditations pendant la veille; à supposer même qu'au moment de penser, nous ayons donné la même attention à nos songes qu'à nos méditations.

Il est plus important encore de faire remarquer ici, que les personnes sujettes au *somnambulisme* conservent très-rarement, ou même ne conservent point le souvenir des perceptions qu'elles ont eues pendant les accès de cette maladie. Si les principes

Digitized by Google

que j'ai tâché d'établir en cette matière sont justes; cet oubli, qui nous frappe, est la conséquence nécessaire de l'inattention du somnambule à tout ce qui se passe autour de lui. Cette inattention du reste est manifeste, et ne peut être révoquée en doute par ceux qui ont eu occasion d'observer le regard fixe et distrait d'une personne en cet état. Ce même fait jette beaucoup de jour sur l'état de suspension où se trouvent, pendant le sommeil, les facultés volontaires, auxquelles sont soumises en tout autre tems les opérations, soit de l'esprit soit du corps.

Une remarque commune vient à l'appui de ces réflexions et leur ajoute une nouvelle force : on dit que les hommes paresseux sont plus sujets que d'autres à avoir des rêves, ou du moins à en conserver le souvenir. Les pensées des hommes occupés et studieux sont dirigées, par leurs occupations mêmes, dans un canal particulier. Le cours que prendroient leurs idées, si elles étoient abandonnées à elles-mêmes, est arrêté, troublé, détourné, par l'activité sans relâche dont leur esprit a contracté l'habitude. Les hommes insoucians et dissipés laissent leurs pensées errer d'objets en objets, selon qu'elles sont entraînées à tout hasard par les relations les plus faciles à saisir, telles que celles de ressemblance et d'analogie, de voisinage de tems ou de lieu. Comme ces principes d'association sont ceux qui dominent dans le sommeil, il y a pour les hommes de ce caractère beaucoup plus d'occasions que pour d'autres, de ren-

Digitized by Google

contrer pendant le jour les suites d'idées ou les songes qui les ont occupés en dormant.

Je ne prétends pas décider entre les deux solutions que je propose et indiquer nettement celle qui approche le plus de la réalité. Il me semble probable, que toutes deux doivent être prises en considération, lorsqu'il s'agit de comparer les phénomènes des songes avec les principes généraux auxquels j'ai tenté de les rapporter. Dans les cas où les songes sont occasionnés par l'impression des objets sensibles, il y a lieu de croire que le sommeil est troublé, et que par conséquent il ne produit pas cette suspension totale de l'attention, qui a lieu dans un sommeil complet et profond. Dans ces cas-là, le degré d'attention que l'on donne à ses pensées passagères peut suffire pour en rappeler ensuite le souvenir. D'autre part, on ne peut nier qu'en général, au moment du réveil, le tems passé dans le sommeil ne s'offre à nous comme vide de tout souvenir. Cependant il arrive assez souvent, que quelques heures après, une circonstance accidentelle, qui vient s'offrir à notre pensée ou que quelque objet extérieur nous suggère, renouvelle tout-à-coup une suite d'événemens associés entr'eux dans notre esprit, à laquelle nous donnons le nom de *songe*, parce que nous ne trouvons aucun moyen d'expliquer autrement la liaison de tous les faits qu'elle présente.

Après tout, je suis fort loin de croire avoir épuisé ce sujet. Je serai content du succès de mes

Digitized by Google

recherches, si les hommes, en état de distinguer une théorie légitime d'une théorie hypothétique, conviennent que j'ai tracé la marche à suivre pour étudier les phénomènes de cette classe, et que j'ai fait quelques pas dans cette route, lors même que j'y aurois avancé fort peu. Je sens aussi que j'aurois pu jeter plus de jour sur ce sujet, comme sur d'autres, si je ne m'étois pas prescrit d'employer, toutes les fois que cela étoit rigoureusement possible, le langage usité par mes prédécesseurs pour décrire les opérations de l'esprit humain.

Voici encore une remarque que je crois devoir recommander à l'attention de ceux qui s'occuperont de ce sujet. Parmi les phénomènes surprenans qu'offre l'esprit dans l'état de sommeil, la plupart sont analogues à ceux dont à chaque instant nous avons la conscience dans l'état de veille. Si, par exemple, les causes de nos songes nous semblent mystérieuses et inexplicables; n'en est-il pas de même de l'origine de chaque idée qui vient d'elle-même s'offrir à nous et nous occuper tandis que nous veillons? La seule différence qu'il y ait entre ces deux cas, c'est que dans le dernier, une habitude longue et constante nous fait parcourir ces suites d'idées sans étonnement, presque toujours même sans attention. Au lieu que dans le premier cas, ces idées, qui se succèdent d'elles-mêmes, excitent notre curiosité, celle même des hommes les moins instruits et les moins accoutumés à réflé-

Digitized by Google

chir; parce que ces suites, qui composent nos songes, sont plus rares et contrastent à quelques égards avec les résultats de l'expérience commune. C'est ainsi qu'un paysan, accoutumé dès son enfance à voir sans étonnement les corps tomber vers la terre, ne manque jamais d'exprimer une très-vive admiration lorsqu'il voit, pour la première fois, les phénomènes de l'aimant.

Dans les cas de cette espèce, les recherches de la science, lorsqu'elles sont bien dirigées, ont deux effets également avantageux. Elles servent à faire mieux voir l'unité de plan qui règne dans la nature, en rapportant à cette unité les choses qui, à cause de leur rareté ou de leur singularité, sembloient auparavant mystérieuses et incompréhensibles. Et en outre, elles contrebalancent l'effet de l'habitude, qui nous rend indifférens aux objets familiers et éteint chez nous le désir de connoître les lois dont ils dépendent : les recherches bien dirigées nous conduisent à certaines applications de ces lois, intéressantes par elles-mêmes, ou qui se présentent sous une forme anomale et propre à piquer notre curiosité.

Les phénomènes des songes sont peut-être sous ce point de vue dignes de quelque attention, et forment un chapitre de l'histoire naturelle de l'homme, qui n'est pas sans intérêt. Ils attirent nos regards sur quelques facultés de notre esprit, que les objets extérieurs nous font aisément perdre de vue, parce que les objets extérieurs sont néces-

Digitized by Google

sairement les premiers sur lesquels s'exerce notre pensée, et ceux qui, dans le cours de la vie commune, ont le plus d'importance. Cette remarque s'est du moins vérifiée par rapport à moi. Car toutes les recherches relatives à l'esprit humain, dont j'ai hasardé la publication, ont pris naissance dans le sujet auquel se rapporte cette note. Ce que j'en ai dit dans le texte, à l'exception d'un très-petit nombre de passages, a été écrit à l'âge de dix-huit ans, et faisoit partie du premier essai de philosophie que j'aie jamais entrepris ou du moins dont ma mémoire ait gardé le souvenir. Ce même essai contenoit la substance de la doctrine que j'ai exposée dans le troisième chapitre de cet ouvrage relativement à la persuasion qui accompagne la conception, et de ce que j'ai dit dans la troisième section du cinquième chapitre sur l'espèce de pouvoir qu'a l'esprit pour arrêter ou modifier la suite de ses pensées. Lorsque, long-tems après, je fus appelé par état à reprendre ces mêmes études, le court manuscrit dont je viens de rendre compte étoit presque le seul monument que j'eusse conservé des recherches favorites de ma première jeunesse. Les vues que cet écrit retraça dans mon esprit me conduisirent insensiblement à l'analyse de toutes nos facultés intellectuelles, que j'ai entreprise à la suite de ce premier travail.

J'ai besoin de l'indulgence du lecteur pour cette note, où j'ai parlé de moi. Elle s'est alongée beaucoup au-delà des bornes que je m'étois prescrites,

Digitized by Google

par le désir, pardonnable à un auteur, de fixer l'époque de ses recherches, auxquelles il attache toujours trop d'importance. Qu'il me soit permis d'ajouter que des leçons publiques, en répandant rapidement tout ce qu'un professeur enseigne, l'exposent à cet égard à quelques inconvéniens, que n'éprouvent pas les gens de lettres qui ne sont pas voués au même état.

Je ne puis m'empêcher, avant de conclure, de rappeler encore une fois à mes lecteurs, que mon principe fondamental relativement à l'état de l'ame pendant le sommeil, n'est pas qu'en cet état *la faculté de vouloir* est suspendue, mais que l'*influence de la volonté* sur les facultés, tant du corps que de l'esprit, se trouve alors interrompue (1). J'insiste sur ce point, principalement pour marquer la différence entre ma doctrine et celle qui est établie dans la *Zoonomie* du Dr. Darwin. Selon cet ingénieux écrivain, « la faculté de vouloir » est totalement suspendue dans un sommeil par- » fait. » (2) — « Dans le cauchemar (*incubus*,) » dit-il, le *désir* de mouvoir le corps s'exerce pé- » niblement, mais *la puissance de le mouvoir*, » ou la *volition*, est incapable d'action, jusqu'à » ce que l'on vienne à s'éveiller (3). » Ne se seroit-il pas exprimé plus correctement, s'il eût dit que

(1) Voyez ci-dessus p. 85—89 de ce volume II.
(2) *Zoonomia*, *Vol. I. p. 315.*
(3) *p. 288.*

Digitized by Google

la *volition* s'exerce péniblement, mais que la puissance de mouvoir le corps est suspendue? Dans le langage de Locke, qui est parfaitement exact, « la *volition* est un acte de l'esprit, exerçant avec » connoissance l'empire qu'il suppose avoir sur » quelque partie de l'homme pour l'appliquer à » quelqu'action particulière, ou pour l'en détourner. » (1) Cet acte de l'esprit, le Dr. Darwin l'exprime par le mot *désir :* c'est un abus de mot, fréquent chez les métaphysiciens, quoiqu'il ait été remarqué et censuré il y a long-tems par le philosophe éminent que je viens de citer. « J'observe, dit Locke, que la volonté (2) est souvent » confondue..... avec le désir, de sorte que l'un » est souvent mis pour l'autre; et cela par des » gens, qui seroient fachés qu'on les soupçonnât » de n'avoir pas des idées fort distinctes des choses, » et de n'en avoir pas écrit avec une extrême « clarté. » (3)

---

(1) *Essai sur l'entend. humain, L. II, Chap. 18. §. 15 trad. de Coste.* L'auteur cite la 15.e édition angloise, *Vol. I. p. 208.*

(2) L'original dit *la volition.*

(3) *Essai sur l'entendement humain, L. II. Chap. 21. §. 50.* de la trad. de Coste. — Le traducteur remarque que c'étoit le P. Malebranche que Locke avoit en vue, dans cette censure conçue en termes généraux. *P. P. p.*

Digitized by Google

QUELQUES REMARQUES *du Traducteur occasionnées par celles de M. Dug. Stewart* sur les songes.

RIEN n'est plus propre peut-être à marquer la limite des facultés, connues sous le nom d'imagination et d'entendement, que l'emploi fait par les poëtes et les philosophes des phénomènes du sommeil. Les idées superstitieuses, que les hommes ont attachées aux songes, ont fourni de tout tems des moyens d'exciter l'intérêt et la crainte, dont les auteurs dramatiques entr'autres ont habilement profité. L'emploi qu'ils en ont fait se fonde sur la connoissance pratique du cœur humain, autant que sur de vaines opinions : et il est probable que le philosophe pourroit emprunter quelques lumières des tableaux hardis que les grands maîtres ont tracés en ce genre. Mais cette étude doit surtout être faite sur la nature même. C'est en observant assidûment les phénomènes du sommeil, en discutant les causes qui le troublent ou le favorisent, que l'on peut espérer de connoître sa nature et de déterminer les lois auxquelles notre esprit est soumis dans cet état de repos. La manière exacte dont ce travail intéressant a été exécuté par Mr. Dug. Stewart fournit l'explication de bien des faits, qu'il seroit utile de recueillir. Mais on répugne à faire un recueil de songes,

Digitized by Google

on craint de paroître donner quelqu'importance à ces idées vaines et passagères.

Je profiterai donc de l'occasion que m'offrent les notes d'un philosophe accoutumé à s'étudier lui-même, et qui ne négligeoit point de conserver le souvenir de ses observations assidues. Je rappellerai d'abord celles que j'ai publiées ailleurs, et j'y joindrai quelques remarques nouvelles. Les unes et les autres pourront servir à vérifier, et à mettre en quelque sorte à l'épreuve la théorie de Mr. Dug. Stewart. Selon ce philosophe, ce qui caractérise le sommeil, c'est la suspension de toute action volontaire. L'attention dépend de la volonté. Cette faculté doit donc être suspendue pendant le sommeil. Il arrive cependant quelquefois que l'attention, en certains songes, paroît active. Mais en ce cas le sommeil est léger et tend à se convertir en veille. Tous les détails de ce phénomène sont assez reconnoissables dans l'observation suivante que Le Sage (1) exprime et intitule ainsi :

Comparaison trouvée le 29 juin 1767, immédiatement avant de m'éveiller.

« *Il y a des gens qui ne comprennent point* » *les choses les mieux expliquées, si cette ex-* » *plication n'est pas entremêlée de plusieurs* » *synonymes, de pléonasmes, d'épithètes cho-*

(1) Feu G. L. Le Sage de Genève. Voyez la *Notice de sa vie et de ses écrits*, imprimée à Genève chez J. J. Paschoud, 1805.

Digitized by Google

» *villes, de particules explétives, de répétitions,*
» *telles que celles que j'emploie moi-même dans*
» *ce moment.*

» *Les esprits de cette trempe ressemblent à*
» *ces métaux, qui ne se laissent point dissoudre*
» *dans l'huile de vitriol bien concentrée, bien*
» *déphlegmée.*

» *Ces personnes-là ne ressemblent pas mal*
» *encore à celles auxquelles une voix assez forte*
» *pour se faire ouïr, ne l'est pas assez pour se*
» *faire comprendre.*

» *L'extrême rareté de pareilles pensées pen-*
» *dant le sommeil, qui est le tems où l'attention*
» *est la faculté qui se repose le plus, fait voir*
» *combien elle est nécessaire pour penser avec*
» *quelque fruit.* »

L'observation suivante confirme également la théorie. La voici dans les propres termes de l'observateur.

« *Il m'est arrivé une fois, comme à d'autres*
» *curieux, de vouloir examiner comment se fai-*
» *soit le passage de la veille au sommeil; et*
» *l'attention que j'y apportai me tint éveillé*
» *(comme j'aurois dû m'y attendre) : incon-*
» *vénient, qui se répéta pendant plusieurs nuits,*
» *parce que l'approche du sommeil, me rappe-*
» *lant ce ridicule dessein, je ne pouvois pas*
» *m'empêcher de m'en occuper encore un peu.* »

Voici encore une de ses remarques sur ce qui procure ou trouble le sommeil.

Digitized by Google

« *Une vive agitation du corps ou de l'esprit* » *rend le sommeil moins profond. Mais une oc-* » *cupation lente et pénible de l'un ou de l'autre* » *le rend plus profond.* »

Il semble que ce n'est que peu à peu que la volonté renonce, pour ainsi dire, à ses droits; et qu'elle les recouvre aussi peu à peu. « *Puis-* » *qu'un certain nombre d'heures de sommeil* » *continu, dit Le Sage, délasse davantage que* » *plusieurs sommeils dont la somme forme le* » *même nombre d'heures; il faut bien que le* » *commencement ou la fin de chaque sommeil* » *ne soit pas aussi profond que son milieu.* »

Ce même observateur, tourmenté par de fréquentes insomnies, insiste souvent sur l'effet qu'a la privation du sommeil d'affoiblir les facultés intellectuelles et particulièrement la mémoire. Et comme il faisoit beaucoup de recherches sur les opinions de ceux qui l'avoient précédé, il cite des autorités qui confirment ses observations à cet égard (1).

Le besoin de dormir, toujours assez impérieux, varie beaucoup pour la durée. Le célèbre Moivre, parvenu à l'âge de 87 ans, ne pouvoit se passer de dormir vingt heures par jour. Pendant les

---

(1) Entr'autres le commentaire des Jésuites de Coimbre sur le livre d'Aristote *De la mémoire et de la réminiscence*, Chap. 10. *Qui noctes ducunt insomnes, minus memores reddantur.*

Digitized by Google

quatre heures restantes, ses amis le retrouvoient tel qu'ils l'avoient toujours vu, parlant également bien de tout, se souvenant des moindres événemens de sa vie, et dictant des réponses précises à des lettres ou à des questions d'algèbre. A la fin, la foiblesse et le besoin de dormir augmentèrent encore, et il termina sa carrière sans douleur, sans agonie. Le Sage, qui cite ce fait dans ses notes (1), *avoit observé sur lui-même un besoin de sommeil croissant avec l'âge. Pendant quarante-cinq années consécutives, son sommeil étoit régulièrement de sept heures justes, quand rien n'y mettoit obstacle; c'est-à-dire que c'étoit là ce qu'il lui en falloit, pour jouir, pendant la journée suivante, de toute la présence d'esprit dont il étoit susceptible. Mais dans les cinq années suivantes, il lui fallut successivement sept heures et demie de sommeil, puis huit heures, et enfin huit heures et demie, pour pouvoir posséder le jour suivant le libre usage de ses facultés intellectuelles* (2).

Je présume qu'il n'y a personne qui ne pût enrichir la théorie des songes de bien des observations de détail, si d'un côté on se donnoit la peine de les recueillir, et si de l'autre on ne répugnoit à les publier. De plusieurs faits de

(1) Sur l'autorité de Fouchy.

(2) Telles sont les remarques que me fournit l'opuscule manuscrit de Le Sage sur le sommeil. Ce qui suit n'est pas de lui.

Digitized by Google

ce genre, j'en citerai un seul, qui offre, à ce qu'il me semble, une application fort exacte des principes de Mr. Dug. Stewart. Il résulte de ces principes que l'effort volontaire que fait l'esprit pour rappeler un souvenir est un acte de veille, que cet acte est étranger au sommeil, qu'en conséquence il doit mettre l'ame dans une disposition contraire à celle où elle doit se trouver pour dormir d'une manière continue. Toutes ces circonstances se vérifient dans l'observation suivante, que l'observateur consigna sur-le-champ par écrit.

« *Dans la nuit du 13 novembre 1799, j'eus* » *un songe, dont au réveil je conservai un sou-* » *venir distinct. Dans ce songe, je manquois* » *du mot propre pour exprimer l'idée de ma-* » raudeur. *Je cherchois ce mot avec intérêt. Et* » *je faisois clairement toutes les mêmes opé-* » *rations intellectuelles, que j'aurois faites en* » *veillant. Je travaillois et sur l'idée et sur le* » *son. Mais il est vrai que tout cela n'avançoit* » *guères. Enfin cependant, après un long effort,* » *j'arrivai au mot, et aussitôt je m'éveillai.* »

Il semble qu'il y avoit là quelque action volontaire, mais foible et telle qu'elle produisit elle-même le réveil, ou peut-être qu'elle détermina la fin d'un sommeil imparfait. P. P. p.

NOTE P.

Digitized by Google

NOTE P, page 113.

LE Dr. Reid observe avec vérité que les raisonnemens de Descartes sur l'existence des qualités secondaires ne sont fondés que sur une équivoque de mots.

Quand il dit, par exemple, que l'odeur d'une rose n'est pas dans la fleur, mais dans l'esprit; cela ne signifie autre chose sinon que la rose n'a pas la sensation de l'odeur. Du reste il ne suit nullement des raisonnemens de Descartes, qu'il n'y a, dans la rose, aucune qualité qui excite dans l'esprit la sensation d'odeur. Or c'est ce dernier sens qu'a dans l'esprit toute personne qui parle de l'odeur d'une rose. Le mot *odeur*, ainsi que tous les mots destinés à exprimer les qualités secondaires, a deux sens distincts: il signifie la sensation qui est dans l'esprit, et la qualité inconnue, qui rend l'objet propre à exciter cette sensation (1). La même

(1) Malebranche fait quelques remarques judicieuses sur cette ambiguité des mots par lesquels on désigne les qualités secondaires. Il observe que c'est depuis Descartes seulement, qu'on répond par de justes distinctions à ces questions confuses et indéterminées, savoir si le feu est chaud, l'herbe verte, le sucre doux. On y répond, observe cet auteur, en distinguant le sens équivoque des mots qui expriment des qualités sensibles. Si par chaleur, froid, saveur, on entend telle ou telle disposition des parties, ou quelque mouvement inconnu des parties insensibles; dès lors le feu est chaud, l'herbe est verte, le sucre est doux. Mais si par chaleur et par les mots qui désignent les autres

Digitized by Google

remarque s'applique au procédé de raisonnement par lequel Descartes entreprend de prouver qu'il n'y a point de chaleur dans le feu.

Tout cela sera, je crois, aisément accordé relativement aux odeurs et aux saveurs, et aussi relativement à la chaleur et au froid. A cet égard je pense, comme le Dr. Reid, que la doctrine de Descartes, dégagée de cet air de mystère que lui donne l'ambiguité des mots, diffère fort peu, ou ne diffère point du tout, des notions le plus communément reçues sur ce sujet. Mais pour les *couleurs* il en est, à ce qu'il semble, autrement. La plupart des hommes sont sujets à en avoir une conception très-confuse, et la philosophie de Descartes tend à corriger ces notions vagues. C'est avec raison que Reid distingue la *qualité* de la couleur, de ce qu'il nomme son *apparence*. C'est cette dernière seule qui peut exister dans l'esprit (1). Or je suis porté à croire que lorsque les hommes parlent de la couleur, c'est en général de l'*appa-*

---

qualités sensibles, on entend ce que le feu me fait éprouver, ce que je vois en regardant l'herbe etc.; dès lors le feu n'est pas chaud, l'herbe n'est pas verte. Car la chaleur que je sens, les couleurs que je vois ne sont que dans mon ame. Telle est la substance de ce que dit Malebranche à ce sujet.

(1) Le Dr. Akenside, dans une de ses notes sur son poëme des *Plaisirs de l'imagination*, observe que les couleurs, telles que l'esprit les conçoit, n'existent pas dans les corps. Par cette expression, il a manifestement en vue de distinguer ce que le Dr. Reid appelle l'apparence de la couleur, de la couleur considérée comme une qualité de la matière.

Digitized by Google

rence de la couleur qu'ils entendent parler; ou plutôt ils associent l'apparence et sa cause d'une manière si intime, qu'il leur est impossible de les séparer par la pensée (1). La sensation de couleur ne forme jamais un objet simple d'attention pour notre esprit, comme celles d'odeur et de saveur; parce que toutes les fois que cette sensation nous affecte, nous avons en même tems la perception d'étendue et de figure. Voilà pourquoi nous éprouvons qu'il nous est impossible de concevoir la couleur sans étendue, quoiqu'il n'y ait

(1) Le Dr. Reid croit que la plupart des hommes entendent toujours par *couleur*, une qualité, et non une sensation. « La » couleur, » dit-il, « diffère des autres qualités secondaires » en ceci, c'est qu'on donne quelquefois le nom de celles-ci » aux sensations qui les indiquent et que ces qualités occa» sionnent; tandis que jamais, à ma connoissance, nous ne » donnons le nom de *couleur* à la sensation, mais uniquement » à la qualité. » Il est inutile de discuter ici cette question, parce que Reid reconnoît que la sensation et la qualité sont si intimement mêlées dans l'esprit, qu'elles ne s'offrent à lui que comme un seul et unique objet. « Quand nous pensons, » dit-il, « à une certaine couleur, ou que nous en parlons, quel» que simple que puisse nous paroître la notion qui est offerte » à l'imagination, elle est en quelque sorte composée. Elle » comprend une cause inconnue et un effet connu. Le nom de » *couleur* appartient, il est vrai, exclusivement à la cause, et » nullement à l'effet. Mais comme la cause est inconnue, nous » ne pouvons la concevoir distinctement, que par son rapport » avec l'effet connu. De là vient que l'une et l'autre sont si » étroitement unis dans l'imagination, qu'on les prend pour un » objet unique de la pensée. »

Recherches sur l'esprit humain, chap. VI. sect. 4.

Digitized by Google

certainement pas plus de liaison nécessaire de l'une à l'autre, qu'il n'y en a entre l'odeur et l'étendue.

De l'habitude contractée d'associer ces deux choses, nous sommes conduits naturellement à leur assigner la même place, et à concevoir les différentes couleurs, ou (pour parler le langage de Reid) l'*apparence* des différentes couleurs, comme quelque chose qui est répandu sur la surface des corps. J'avoue que lorsqu'on vient à réfléchir mûrement sur ce sujet, on trouve cette conception indistincte, et on reconnoît clairement que l'apparence de la couleur ne peut exister que dans l'esprit. Cependant ceux qui n'ont pas fait sur cet objet des recherches philosophiques, conservent toujours quelques restes de cette espèce de confusion. J'observe au moins que cette notion confuse est toujours la première qui se présente à moi.

Du reste, cette manière de rapporter la sensation, ou l'apparence de la couleur, à un objet extérieur n'est pas un fait unique et isolé dans notre constitution intellectuelle. Ce fait ressemble à un autre qui est bien connu; c'est que nous rapportons les sensations du toucher aux parties du corps où se trouvent placées les causes qui les excitent. Si je heurte ma main contre un corps dur, je dis, que je sens une douleur à la main. La vérité philosophique est que j'ai la perception d'une cause de douleur qui s'applique à cette partie de mon corps. Quant à la sensation je ne puis la rapporter à la place où est la main, sans concevoir l'ame répandue par tout le corps.

Digitized by Google

Un autre fait analogue au précédent, et plus frappant encore sous ce rapport, est celui qui s'observe dans certaines sensations du toucher qu'on rapporte à une place, qui est *au-delà des limites du corps*. C'est ce qui a lieu dans les cas où l'on sent une douleur à un membre, qu'on a perdu par l'amputation.

L'union intime de deux idées, à laquelle se rapportent les observations que je viens de faire sur la sensation de couleur, a été remarquée par d'Alembert dans l'*Encyclopédie*, comme un des plus curieux phénomènes de l'esprit humain.

« Il est très-évident, » dit-il, « que le mot » *couleur* ne désigne aucune propriété du corps, » mais seulement une modification de notre ame; » que la blancheur, par exemple, la rougeur, etc. » n'existent que dans nous, et nullement dans le » corps auquel nous le rapportons; néanmoins, » par une habitude prise dès notre enfance, c'est » une chose très-singulière et digne de l'attention » des métaphysiciens, que ce penchant que nous » avons à rapporter à une substance matérielle » et divisible, ce qui appartient réellement à une » substance spirituelle et simple; et rien n'est peut-» être plus extraordinaire dans les opérations de » notre ame, que de la voir transporter hors d'elle-» même et étendre, pour ainsi dire, ses sensations » sur une substance à laquelle elles ne peuvent » appartenir. »

Le passage suivant du *Traité des sensations*

Digitized by Google

de Condillac fait voir, que le phénomène remarqué par d'Alembert étoit, selon Condillac, l'effet naturel et manifeste d'une association d'idées ancienne et habituelle. Je rapporterai ce passage avec d'autant plus de plaisir, qu'il offre l'exposé le plus clair que j'aie eu occasion de voir de la doctrine que j'ai tenté d'expliquer.

« On pourroit faire une supposition où l'odorat » apprendroit à juger parfaitement des grandeurs, » des figures, des situations et des distances. Il » suffiroit d'un côté de soumettre les corpuscules » odoriférans aux lois de la dioptrique; et de » l'autre, de construire l'organe de l'odorat à peu » près sur le modèle de celui de la vue; en sorte » que les rayons odoriférans, après s'être croisés » à l'ouverture, frappassent sur une membrane » intérieure autant de points distincts qu'il y en » a sur les surfaces d'où ils seroient réfléchis.

» En pareil cas nous contracterions bientôt » l'habitude d'étendre les odeurs sur les objets; » et les philosophes ne manqueroient pas de dire, » que l'odorat n'a pas besoin des leçons du toucher » pour apercevoir des grandeurs et des figures. » *Œuvres de* CONDILLAC, *édit. d'Amst. vol V. p. 223.*

Digitized by Google

NOTE Q, page 115.

VERUM quidem est quod hodierni musici sic loqui solent (acutum in alto reputantes et grave in imo,) quodque ex Græcis recentioribus nonnulli sic aliquando (sed raro) loquuti videantur, apud quos sensim inolevit mos sic loquendi. — Sed antiquiores Græci plane contrarium (grave reputantes in alto et acutum in imo). Quod etiam ad Boethii tempora continuatum est, qui, in schematismis suis, grave semper in summo ponit, et acutum in imo. DAVID GREGORY, in præfat. ad edit. suam Euclid. Op. Oxon. 1703.

L'association à laquelle, dans les tems modernes, nous sommes accoutumés dès l'enfance, qui unit les idées d'aigu et de haut, de grave et de bas, est expliquée par le Dr. Smith, dans ses Harmoniques, d'après la manière dont se forme la voix dans le chant; manière, qu'Aristide Quintilien décrit de la sorte : Γίνεται δὲ ἡ μὲν βαρύτης, κάτωθεν ἀναφερόμενου τοῦ πνεύματος, ἡ δ' ὀξύτης ἐπιπολῆς προϊέμενου, etc. *Et quidem gravitas fit, si ex inferiore parte (gutturis) spiritus sursum feratur; acumen vero, si per summam partem prorumpat.* (comme traduit Meibomius, dans ses notes.)

SMITH'S Harmonics, p. 3.

Le Dr. Beattie, dans son ingénieux Essai sur

Digitized by Google

la poésie et la musique, dit, qu'il est probable que chez les Romains c'étoit le son le plus profond et le plus grave, qu'on appeloit *summa*; et le plus perçant ou le plus aigu, qu'on appeloit *ima*. Et il conjecture, « que cet usage pouvoit venir de » la construction de leurs instrumens; que peut-» être la corde qui rendoit les sons de la première » espèce étoit placée en haut, et qu'en bas étoit » la corde destinée aux sons de la seconde espèce. » Si cette conjecture se vérifie, ce sera une preuve en fait de la facilité avec laquelle l'esprit se prête en ce genre aux associations fortuites et accidentelles.

NOTE R, page 184.

LA différence entre les effets de l'*association* des idées et de l'*imagination* (dans le sens dans lequel j'emploie ces mots), pour accroître le plaisir ou la douleur dont l'esprit est affecté par les objets extérieurs, deviendra plus sensible au moyen des remarques suivantes.

1. Quant à l'effet produit par l'association des idées, pour accroître le plaisir ou la douleur, l'esprit est passif. En conséquence lorsque de telles associations deviennent une source de désavantages pour nous, il est rare que nous puissions y porter remède par un effort de la volonté, ou même par le raisonnement. Il faut avoir recours à la formation graduelle d'associations d'idées contraires

Digitized by Google

à celle qu'on veut détruire. L'imagination est une faculté qui suppose dans l'esprit de l'action et quelque effort. Et quoiqu'il puisse arriver souvent qu'on ait peine à l'arrêter, elle est manifestement susceptible d'être distinguée en théorie de l'association des idées sous le point de vue dont je viens de faire mention.

2. Dans tous les cas où opère l'association des idées, on suppose qu'il y a rappel de quelque plaisir ou de quelque douleur dont l'ame a été ci-devant affectée. Par exemple, je revois un lieu où j'ai été heureux; en conséquence la vue de ce lieu me procure un plaisir, que je n'aurois pas eu au même degré en voyant un autre lieu tout aussi beau que celui-là. Je n'examine point si, dans ces cas-là, le plaisir qui naît de l'association des idées, résulte *immédiatement* de la vue de l'objet, sans l'intervention de quelque suite de pensée; ou s'il est produit par le souvenir et la conception ou l'image des circonstances que la perception rappelle. Quelle que soit celle de ces deux suppositions que l'on préfère, on verra qu'il n'y entre point l'exercice de ce pouvoir créateur auquel on a donné le nom d'imagination. Il est vrai que d'ordinaire dans les cas, tels que celui que je viens de feindre, l'imagination est mise en mouvement; et que le plaisir dont nous jouissons est fort accru par le coloris qu'elle répand sur les objets de notre souvenir. Mais la différence entre les effets produits par les actes de cette faculté, et ceux qui résultent de

Digitized by Google

l'association des idées, n'en est pas moins réelle.

L'influence de l'imagination sur le bonheur est surtout sentie par les esprits cultivés. Celle de l'association des idées s'étend aux hommes de toutes les classes, et fournit à l'éducation un des moyens les plus efficaces qu'elle puisse employer, pour atteindre le but qu'elle se propose; tellement que celui qui peut régler les associations d'idées d'un individu de l'espèce humaine dès son plus bas âge, tient presque en ses mains son bonheur ou son malheur.

Quelques écrivains ingénieux ont employé le mot association d'idées dans un sens si étendu, qu'ils rangent sous cette dénomination, non-seulement l'imagination, mais encore toutes les facultés de l'esprit humain. Toutes les fois que l'effet, agréable ou pénible, produit par un objet, ne dépend pas exclusivement de cet objet, mais résulte en tout ou en partie de quelque opération de la pensée à laquelle la perception de l'objet donne lieu; l'effet est rapporté par ces auteurs à l'association des idées. On peut incontestablement employer ce langage, et c'est parler avec propriété, si l'on applique le mot d'association d'idées à toutes les idées et à tous les sentimens, qui peuvent naître dans l'esprit en conséquence de l'exercice donné à l'imagination, au raisonnement, ou à d'autres facultés, par la vue de l'objet dont il s'agit. Mais dans le cours de cet ouvrage, en particulier dans la seconde partie du chapitre V, j'ai employé le mot association d'idées

Digitized by Google

dans un sens beaucoup plus limité. En ce sens il désigne l'effet qu'un objet produit par des idées ou des sentimens que cet objet ne suggère pas naturellement, mais qu'il rappelle constamment à l'esprit, en vertu d'habitudes contractées de bonne heure et long-tems soutenues.

NOTE S, page 210.

LE passage suivant de Malebranche suffira pour donner une idée des théories communes relativement à la mémoire.

« Pour l'explication de la *mémoire*, il suffit » de bien comprendre cette vérité : Que toutes » nos différentes perceptions sont attachées aux » changemens, qui arrivent aux fibres de la principale partie du cerveau, dans laquelle l'ame ré» side plus particulièrement; parce que ce seul » principe supposé, la nature de la mémoire est » expliquée. Car de même que les branches d'un » arbre, qui ont demeuré quelque tems ployées » d'une certaine façon, conservent quelque facilité » pour être ployées de nouveau de la même ma» nière; ainsi les fibres du cerveau, ayant une » fois reçu certaines impressions par le cours des » esprits animaux, et par l'action des objets, » gardent assez long-tems quelque facilité pour re» cevoir ces mêmes dispositions. Or la mémoire ne » consiste que dans cette facilité; puisque l'on

Digitized by Google

» pense aux mêmes choses lorsque le cerveau re-
» çoit les mêmes impressions. » (1)

« Les différences les plus considérables » dit-il ailleurs « qui se trouvent dans le cerveau d'un » même homme, pendant toute sa vie, sont dans » l'enfance, dans l'âge d'un homme fait, et dans » la vieillesse.

« Les fibres du cerveau dans l'enfance sont » molles, flexibles et délicates. Avec l'âge elles » deviennent plus sèches, plus dures et plus fortes. » Mais dans la vieillesse elles sont tout-à-fait in- » flexibles, ou n'obéissent que difficilement au » cours des esprits animaux; et de plus elles sont » grossières, et mêlées quelquefois avec des humeurs » superflues, que la chaleur très-foible de cet âge » ne peut plus dissiper. Car de même que nous » voyons que les fibres, qui composent la chair, » se durcissent avec le tems, et que la chair d'un » perdreau est sans contestation plus tendre que » celle d'une vieille perdrix, ainsi les fibres du cer- » veau d'un enfant ou d'un jeune homme doivent » être beaucoup plus molles et plus délicates que » celles des personnes plus avancées en âge.

» L'on reconnoîtra la raison de ces changemens, » si on considère, que ces fibres sont continuel- » lement agitées par les esprits animaux, qui » coulent à l'entour d'elles en plusieurs différentes » manières. Car de même que les vents sèchent la

(1) *Recherche de la vérité. Liv. II. Chap. 5.*

Digitized by Google

» terre sur laquelle ils soufflent, ainsi les esprits
» animaux, par leur agitation continuelle, rendent
» peu à peu la plupart des fibres du cerveau de
» l'homme plus sèches, plus comprimées, et plus
» solides, en sorte que les personnes plus âgées les
» doivent avoir presque toujours plus inflexibles,
» que ceux qui sont moins avancés en âge. Et
» pour ceux qui sont de même âge, les ivrognes,
» qui pendant plusieurs années ont fait excès de
» vin, ou de semblables boissons capables d'eni-
» vrer, doivent les avoir aussi plus solides et plus
» inflexibles, que ceux qui se sont privés de ces
» boissons pendant toute leur vie (1). »

NOTE T, page 314.

« QUOIQUE la mémoire de Newton fût fort
» affoiblie les dernières années de sa vie, je me suis
» assuré qu'il entendoit parfaitement ses propres
» ouvrages, contre ce que j'ai souvent ouï affirmer
» à diverses personnes en conversation. Cette opi-
» nion, qui s'est répandue, vient peut-être de ce
» qu'il n'étoit pas toujours prêt à parler sur de tels
» sujets au moment où on auroit pu croire que
» cela devoit lui être facile. Mais il faut remarquer
» que les hommes d'un très-grand génie sont sujets
» à des distractions, non-seulement dans les objets

(1) *Ibid.* Chap. 5.

Digitized by Google

» de la vie commune, mais même dans ce qui a
» rapport à certaines parties de la science qu'ils
» possèdent le mieux. Les inventeurs, à ce qu'il
» paroît, déposent dans leur esprit ce qu'ils ont
» eux-mêmes, trouvé d'une manière différente de
» celle qui est employée par les hommes qui n'ont
» pas l'esprit inventif. Les premiers, chaque fois
» qu'ils sont appelés à mettre au dehors ce qu'ils
» savent, sont obligés d'en chercher une partie au
» moment même où il faut en faire emploi. Or ils
» ne sont pas toujours également disposés à entre-
» prendre ce travail. C'est ainsi qu'il arrive souvent
» que ceux qui retiennent les choses, uniquement
» à l'aide d'une forte mémoire, paroissent plus ha-
» biles, lorsqu'il s'agit d'en parler sans préparation,
» que les inventeurs eux-mêmes. »

Preface to PEMBERTON's *View of* NEWTON's *Philosophy*.

NOTE U, page 391.

« REPASSER dans sa tête la théorie de la vertu,
» en parler bien, en faire de belles peintures : tout
» cela est si loin de conduire nécessairement ou
» sûrement à s'en faire une habitude, que cela
» peut donner à l'esprit une habitude contraire,
» et le rendre peu à peu moins sensible, ou en
» d'autres termes, lui faire contracter une habi-
» tude d'insensibilité aux obligations morales. Car

Digitized by Google

» de notre faculté même de contracter des habi-
» tudes, il résulte que les impressions passives s'af-
» foiblissent lorsqu'elles sont souvent répétées. Les
» pensées, en passant souvent dans l'esprit, de-
» viennent toujours moins senties : l'habitude du
» danger produit l'intrépidité, c'est-à-dire, qu'elle
» diminue la crainte : l'habitude de voir souffrir
» diminue la pitié; l'habitude de voir mourir af-
» foiblit la crainte de la mort? Ces deux obser-
» vations réunies, d'un côté que les habitudes
» pratiques se fortifient par la répétition des actes,
» de l'autre que les impressions passives s'affoiblis-
» sent lorsqu'elles sont fréquemment renouvelées,
» nous conduisent à cette conséquence, que les
» habitudes actives peuvent se former et se fortifier
» graduellement par une suite d'actions fondées sur
» certains motifs, tandis que ces motifs eux-mêmes
» deviennent de jour en jour moins sensibles. C'est
» aussi ce que l'expérience confirme. Car, quoique
» par l'habitude les principes d'action fassent une
» impression moins vive, ils se lient plus intime-
» ment au caractère et influent plus puissamment
» sur la pratique. Les trois exemples que j'ai
» cités nous en fournissent la preuve. La perception
» du danger est tout à la fois un motif de crainte,
» qui est une impression passive; et un motif de
» prudence qui suppose l'action. Or l'habitude
» du danger inspire insensiblement de la prudence,
» en même tems qu'elle diminue le sentiment de
» la crainte. La vue du mal d'autrui excite la

Digitized by Google

» pitié passive et porte aux actions propres à le
» soulager. Or, qu'un homme s'occupe à observer,
» rechercher et soulager les malheureux ; il ne
» pourra manquer d'être moins affecté des peines
» dont il est témoin chaque jour. Et cependant sa
» bienveillance, considérée, non comme passive,
» mais comme principe d'action, croîtra. Sa pitié
» passive est diminuée, mais il a acquis plus d'ap-
» titude à l'activité secourable et au soulagement
» de ceux qui souffrent. De même le spectacle con-
» tinuel de la mort fait que nous sommes moins
» affectés de la crainte passive de mourir nous-
» mêmes; mais ce spectacle contribue puissamment
» à nourrir, chez les hommes d'une tournure sé-
» rieuse, l'attention pratique à ce dernier terme
» de la vie; ou, en d'autres termes, à fortifier
» l'habitude d'agir en ayant en vue la mort. »

BUTTLER's *Analogy*, *p.* 122.

Fin des notes du second volume.

EXTRAIT

Digitized by Google

EXTRAIT DE L'ESQUISSE DU COURS COMPLET DE PHILOPHIE MORALE DE Mr. DUG. STEWART.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Mr. Dug. Stewart a publié l'esquisse de son cours entier de philosophie morale (1). *L'ouvrage que l'on vient de lire occupe dans cette esquisse les huit premières sections de la première partie. Les sections suivantes traitent du jugement et du raisonnement, du langage et de l'imitation. A la vérité plusieurs des idées comprises dans ces dernières sections sont employées dans le développement des premières. Mais elles n'y sont pas présentées sous des chefs distincts, ni exposées avec toute l'étendue que l'auteur s'est proposé de leur donner.*

La seconde partie de cette esquisse traite des facultés actives et morales de l'esprit humain. Elle est divisée en deux chapitres; dont le premier contient la classification et

(1) *Outlines of moral philosophy, Edinburgh, 1793.* in-8.° de 300 pages.

Digitized by Google

l'analyse de nos facultés actives et morales, et le second traite de nos devoirs, sous les chefs suivans (sous lesquels on les a dès long-tems distribués) : nos devoirs envers Dieu, envers nos semblables, et envers nous-mêmes.

La troisième partie n'est donnée que par les titres, et traite de l'homme considéré comme membre d'un corps politique. Dans la première section de cette partie, l'auteur s'occupe de l'histoire de la société politique, et dans la seconde des principes généraux de législation. Celle-ci se subdivise en deux chapitres relatifs, l'un à l'économie politique, et l'autre aux différentes formes de gouvernement.

*Tel est le plan du cours entier de l'auteur, dont l'ouvrage que j'ai traduit offre une partie dans tout son développement. L'auteur a conçu le dessein d'en publier la suite sous la même forme. En attendant il peut être agréable au lecteur de connoître quelques traits de cette esquisse, soit comme servant de note ou d'éclaircissement à certains passages de l'ouvrage déjà publié, soit comme contenant l'annonce d'un autre ouvrage intéressant. C'est sous ce double rapport que je dirigerai mon choix; et sans m'arrêter à le motiver, je placerai ces extraits sous les chefs auxquels ils se rapportent dans l'*Esquisse.

Digitized by Google

EXTRAIT
DU COURS COMPLET
DE PHILOSOPHIE MORALE.

PARTIE I.

SECTION IX.

Du jugement et du raisonnement.

Les logiciens définissent le jugement un acte de l'esprit, par lequel une chose est affirmée ou niée d'une autre. Quoique cette définition puisse être attaquée, elle est aussi bonne que le comporte la nature du sujet.

Il y a des cas, où nos jugemens se forment à l'instant même où nous comprenons les termes de la proposition. Ils résultent quelquefois nécessairement de la constitution primitive de l'esprit humain ; tellement que nous agissons en conséquence de ces jugemens, dès notre plus tendre enfance, sans aucune réflexion. Il y a au contraire d'autres cas où nos jugemens se forment par un procédé de la pensée, qui est composé d'une suite de pas successifs. De là naît la distinction entre l'*évidence intuitive*, et l'*évidence déductive*.

Digitized by Google

I. *De l'évidence intuitive.*

Les espèces d'évidences intuitives, du moins celles qui sont les plus importantes à remarquer, sont l'évidence des axiomes, celle de la conscience ou du sentiment intérieur, et celle des lois fondamentales de la croyance, qui forment une partie essentielle de notre nature.

A cette dernière classe il faut rapporter l'évidence de notre identité personnelle; celle de l'existence du monde matériel. Celle de la continuation des lois auxquelles l'expérience du passé nous a fait voir que la succession des phénomènes est assujettie. Personne ne songe à réduire ces vérités en propositions; mais toute notre conduite et tous nos raisonnemens les supposent. La croyance à ces vérités est nécessaire pour le maintien de notre existence; et en conséquence elle est aussi ancienne que les premières opérations de l'intelligence.

Les attaques des sceptiques modernes se sont principalement dirigées contre cette classe de vérités intuitives. Quelques écrivains récens les ont appelées les *principes du sens commun*, et ont tâché de maintenir leur autorité. Les résultats auxquels ils sont parvenus sont en général aussi importans que bien établis. Mais

Digitized by Google

l'expression qu'ils ont choisie est trop vague, et le sens assez différens qu'on y attache dans le langage commun a fourni des armes à leurs adversaires.

II. *De l'évidence déductive.*

Quoiqu'on envisage l'*intuition* et le *raisonnement* comme essentiellement différens, on peut soupçonner que ces deux facultés rentrent l'une dans l'autre. S'il est vrai qu'une bonne démonstration ne soit qu'une chaîne de raisonnemens, dont les chaînons soient liés par l'évidence intuitive; il s'ensuit que la faculté de raisonner suppose l'intuition. D'autre part, la faculté d'intuition et la mémoire ne suffisent-elles pas pour expliquer ce procédé de la pensée, par lequel l'esprit parcourt une suite de conséquences, et passe des prémisses à la conclusion?

« Lorsque l'esprit, dit Locke, aperçoit la » convenance ou la disconvenance de deux » idées d'une manière immédiate, par elles-» mêmes, sans l'intervention d'aucune autre; » sa connoissance peut être appelée *intuitive.* » Quand il ne peut rapprocher ses *idées* par » une comparaison immédiate, et pour ainsi » dire, par juxta-position, ou en les appli-» quant l'une à l'autre pour en apercevoir la

Digitized by Google

» convenance ou la disconvenance ; il faut » que, par l'intervention d'autres idées (d'une » ou de plusieurs, selon le besoin), il tâche » de découvrir cette convenance ou cette dis- » convenance qui est l'objet de sa recherche. » C'est ce qu'on nomme *raisonnement.* » D'après ces définitions, si l'on suppose deux lignes, A et B, dont l'égalité soit aperçue immédiatement, en vertu de leur coïncidence; le jugement de l'esprit sera en ce cas intuitif. Mais si l'on suppose que A coïncide avec B, et B avec C; la relation entre A et C sera aperçue par le raisonnement.

Cette manière de s'exprimer n'est pas conforme au langage commun. On a toujours supposé que la vérité des axiomes mathématiques étoit évidente intuitivement (1). Or le

(1) Quoique je me sois prescrit de ne pas occuper le lecteur de mes opinions, en les opposant à celles de l'auteur, dans les occasions rares où elles diffèrent des siennes; je me permets ici de renvoyer au chapitre de ma *Logique,* où je traite de l'emploi des axiomes mathématiques (*Essais de phil., Genève chez J. J. Paschoud, 1804, T. II. p. 30.*). On y verra que ces axiomes remplacent tantôt des définitions tantôt de véritables théorèmes. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'elle coïncide presque avec celle de Leibnitz. *Réfl. sur l'Essai sur l'entend. hum. Œuvres, T. II. p. 318.*

Digitized by Google

premier de ces axiomes, dans l'ordre où Euclide les énonce, porte, que, si A est égal à B, et B égal à C; A et C sont égaux.

Admettant toutefois la définition de Locke, nous pourrions prouver sans peine, que la faculté qui aperçoit la relation entre A et C est la même, que celle qui aperçoit la relation entre A et B et entre B et C. Quand la relation d'égalité entre A et B a été une fois aperçue, A et B ne sont plus que des noms différens d'une seule et même chose.

Un examen attentif de la structure des syllogismes conduit également à croire que la faculté de raisonner (ou, comme on l'a quelquefois appelée, la faculté discursive) est comprise dans les facultés que nous nommons intuition et mémoire. Il est impossible de concevoir un entendement fait de manière à apercevoir la vérité des propositions dites majeure et mineure, sans apercevoir aussi la vérité de la conclusion. Et en effet, dans cette manière d'établir un argument, l'esprit passe des propositions universelles aux particulières ou individuelles; et par conséquent la vérité de la conclusion doit avoir été connue avant que la proposition dite majeure ait pu être formée.

L'évidence déductive est de deux espèces, la démonstrative et la probable. La première

Digitized by Google.

s'applique aux vérités nécessaires, la seconde aux vérités contingentes. L'examen exact de chacune de ces espèces d'évidences, et la comparaison de leurs procédés, sont d'une grande importance pour ceux qui se livrent à l'étude de la morale. Mais ce sujet est trop étendu pour lui donner place ici.

Le procédé de l'esprit, par lequel il découvre des moyens de prouver les vérités douteuses, et le procédé par lequel il produit de nouvelles vérités, constituent ce qu'on appelle proprement *invention*. On observe, relativement à cette faculté, une inégalité frappante entre les individus de l'espèce humaine. Quant à la capacité de comprendre les raisonnemens d'autrui, tous les hommes semblent être à peu près au même niveau.

Le mot *logique* est employé par les écrivains modernes en deux sens fort différens: 1.° pour exprimer l'art scolastique du syllogisme, dont on attribue communément l'invention à Aristote, 2.° pour exprimer cette branche de la philosophie de l'esprit humain, qui a pour objet de nous garantir des diverses espèces d'erreurs, auxquelles nous sommes exposés dans l'emploi de notre faculté de raisonner; et aussi d'aider et de diriger notre faculté d'invention dans la recherche de la

Digitized by Google

vérité. Le but général de ces deux sortes de logiques est le même. Elles ne diffèrent que par la justesse des principes sur lesquels elles se fondent. L'inutilité de la première est aujourd'hui assez généralement reconnue. Elle a droit à notre attention, principalement, comme étant un point curieux de l'histoire de la science. L'autre est encore dans l'enfance. Mais Bacon et d'autres ont fait sur ce sujet plusieurs observations importantes.

PARTIE II.

Des Facultés actives et morales de l'esprit humain.

CHAPITRE I.

Classification et analyse de ces facultés.

SECTION VI.

De la faculté morale.

ARTICLE III.

De l'obligation morale.

Selon quelques systèmes, l'obligation morale est entièrement fondée sur la croyance

Digitized by Google

que la vertu est prescrite par l'exprès commandement de Dieu. Mais on peut demander ultérieurement, comment cette croyance impose une obligation. A quoi on n'a que deux réponses à faire. L'une qu'il y a une convenance morale à conformer notre volonté à celle de l'être qui a créé et qui gouverne l'univers. L'autre qu'un amour de nous-mêmes bien entendu doit nous engager, par un motif de prudence, à nous rendre agréables à l'arbitre tout-puissant du bonheur et du malheur des hommes. La première de ces réponses renferme un cercle vicieux. On prétend résoudre le sentiment de l'obligation morale en un sentiment de religion ; et le sentiment de religion en celui de l'obligation morale.

L'autre système, qui fait de la vertu une affaire de prudence, n'est pas si manifestement destitué de fondement ; mais en l'examinant on voit qu'il conduit à des conséquences propres à nous convaincre de la fausseté du principe. Il conduit entr'autres aux résultats suivans : 1.° Que le refus de croire à un état futur nous dispense de toute obligation morale, si ce n'est jusqu'au point, auquel la vertu nous paroît propre à servir nos intérêts présens ; 2.° Qu'un être heureux, d'une manière indépendante et complète, ne peut avoir aucune perception morale, aucun attribut moral.

Digitized by Google

Remarquons en outre que les notions de récompense et de punition, supposent les notions de juste et d'injuste (ou de bien et de mal). Ce sont des sanctions données à la vertu, ou des motifs additionnels qui s'y appliquent; mais ces notions supposent l'existence de quelque obligation préalable.

Enfin, si l'obligation morale repose sur notre situation dans une autre vie, comment l'existence d'un état futur sera-t-elle prouvée par les lumières naturelles? ou comment pourrons-nous découvrir quelle est la conduite, qui est agréable à la Divinité? Le fait est que le plus fort argument en faveur d'un tel état se tire de nos notions du juste et de l'injuste, du mérite et du démérite; en y joignant la comparaison de ces notions et du cours général des affaires humaines.

C'est donc une chose absurde, de demander, pourquoi nous sommes obligés de conformer nos actions aux règles de la vertu. La notion de vertu comprend celle d'obligation. Tout être, qui sent la distinction entre le juste et l'injuste (ou le bien et le mal), porte au-dedans de lui une loi à laquelle il est obligé de se soumettre; et cela, lors même qu'il ignoreroit entièrement l'existence d'un état futur. « Ce » qui rend sujet à la peine, ce n'est pas la

Digitized by Google

» prévoyance de la peine, mais uniquement » la violation d'une obligation connue (1). »

Il suit de ce que nous venons de dire, que la faculté morale, considérée comme une faculté active de l'esprit humain, diffère essentiellement de toutes celles que nous avons énumérées jusqu'ici. La moindre violation de ce qu'elle prescrit produit le remords. Et plus sont grands les sacrifices qu'on fait pour lui obéir, plus sont grands aussi notre contentement et notre triomphe.

La suprême autorité de la conscience a été bien décrite par plusieurs anciens moralistes. Jusqu'à Butler, les modernes n'avoient pas fait assez d'attention à cette autorité, envisagée comme principe fondamental de morale. Lord Shaftesbury, n'y a pas attaché assez d'importance; et cette omission est le principal défaut de sa philosophie.

Si l'on reconnoît la justesse de cette distinction entre la faculté morale et nos autres facultés actives; il importe peu qu'on adopte telle ou telle théorie particulière, relativement à l'origine de nos idées morales. En conséquence Ad. Smith, qui rapporte l'approbation morale au sentiment, ne laisse pas de

(1) Butler.

Digitized by Google

représenter l'empire de la conscience comme un principe essentiel à tous les systèmes qui ont été proposés en cette matière. « Quel que » soit, » dit-il, « le principe auquel nous » croyons devoir rapporter nos facultés mo- » rales, soit que nous les envisagions comme » une modification de la raison, ou comme » un instinct primitif, appelé sens moral, ou » comme dépendant de tout autre principe » inhérent à notre nature; on ne peut douter » que ces facultés ne nous aient été données » pour diriger notre conduite dans le cours » de notre vie. Elles portent avec elles des » marques évidentes d'autorité, qui prouvent » qu'elles ont été mises en nous pour être les » arbitres suprêmes de nos actions, pour sur- » veiller nos sentimens, nos passions, nos » appétits, et nous mettre en état de juger » jusqu'à quel point nous devons nous y livrer » ou en réprimer l'excès. C'est l'office propre » de ces facultés, de juger, d'administrer » l'éloge ou le blâme à tous les autres mou- » vemens de l'ame, à tous les actes des autres » facultés dont nous sommes doués. »

Digitized by Google

PARTIE II.

CHAPITRE II.

SECTION I.

De nos devoirs envers Dieu.

ARTICLE I.

De l'existence de Dieu.

I. *Du fondement de nos raisonnemens de l'effet à la cause, et des preuves qu'offre cet univers d'une puissance active.*

II. *Des preuves de dessein que nous offre cet univers.* (1)

LA preuve de l'existence de Dieu, qui se tire de l'ordre que l'on observe dans l'univers, est appelée le plus souvent l'argument des causes finales. Cette expression, qu'Aristote a le premier employée, est loin d'être exacte. Mais

(1) On comprend que je ne fais qu'indiquer par le titre les chefs qui précèdent celui-ci. Le plan d'après lequel un auteur aussi célèbre traite la matière des causes finales m'a paru devoir intéresser plusieurs classes de lecteurs. On pourra la comparer avec celle de Paley et d'autres; en particulier avec les fragmens joints à la suite de ma Notice de la vie et des écrits de G. L. Le Sage, à Genève chez J. J. Paschoud, 1805. p. 493.

Digitized by Google

comme elle est consacrée par l'usage, je ne crois pas devoir l'éviter.

Le Dr. Reid remarque avec raison, que l'argument des causes finales, réduit en syllogisme, offre les deux propositions suivantes : La majeure porte, que le dessein peut être conclu des effets qu'il produit ; la mineure, qu'il y a dans l'univers des apparences de dessein. Les anciens sceptiques, dit ce philosophe, accordoient la première de ces propositions, mais ils n'accordoient pas la seconde. Les modernes, forcés de se rendre aux conséquences des découvertes faites dans la philosophie naturelle, ont abandonné ce terrain que leurs prédécesseurs s'étoient efforcés de défendre, et ont attaqué la majeure du syllogisme.

Parmi ceux, qui ont nié la possibilité de reconnoître le dessein par ses effets, Hume occupe le premier rang. Selon lui, toutes les conclusions de ce genre sont destituées de fondement ; ne pouvant ni se démontrer par le raisonnement, ni se déduire de l'expérience.

En discutant cet argument de Hume, le Dr. Reid, lui accorde que les conclusions relatives à un dessein, qui se fondent sur l'observation des effets, ne sont ni le résultat du raisonnement, ni le résultat de l'expérience.

Digitized by Google

Et toutefois il maintient que ces conclusions peuvent être tirées avec un degré de certitude, égal à celui que l'esprit humain peut atteindre en quelque genre que ce soit. L'opinion que nous nous formons relativement aux talens de nos semblables ; et même, la simple croyance que les autres hommes sont des êtres intelligens ; ne sont fondées que sur des conclusions dans lesquelles nous jugeons du dessein par les effets qu'il produit. L'intelligence et le dessein ne sont pas des objets des sens ; et cependant à chaque instant nous jugeons de l'intelligence et du dessein par la conduite extérieure de ceux que nous observons ; et cela, avec autant de confiance que nous prononçons sur l'existence des choses qui sont l'objet immédiat de nos perceptions.

D'autres philosophes ont élevé, contre la majeure du syllogisme, un argument un peu différent de celui de Hume. Pour juger, ont-ils dit, de la sagesse d'un dessein quelconque, il faut connoître, premièrement, quelle fin l'artiste s'est proposée, puis examiner les moyens qu'il a employés pour obtenir cette fin. Mais dans l'univers, tout ce que nous voyons, c'est qu'il s'exécute certaines choses, sans qu'il nous soit possible de les comparer à un plan tracé à l'avance. Une pierre lancée

au

Digitized by Google

au hasard doit nécessairement frapper ou une chose ou une autre. Lors donc que nous voyons un tel effet produit, nous n'avons pas droit, sans autre information, de vanter l'adresse de celui qui a atteint tel ou tel but.

Parmi plusieurs considérations, par lesquelles on pourroit répondre à cette objection; les suivantes semblent mériter une attention particulière.

1. Si un seul et unique effet ne peut pas nous autoriser à attribuer de l'intelligence à la cause qui l'a produit, il en est autrement d'un grand nombre de causes que nous voyons conspirer vers une seule fin. Car en ce cas non-seulement c'est un effet qui est produit, mais nous avons une conviction intuitive que cet effet étoit bien celui que l'on avoit intention de produire. En voyant une seule pierre frapper un but, nous ne sommes pas autorisés à en conclure que la pierre avoit été dirigée vers ce but avec intention. Mais quelle seroit notre opinion, si le même objet étoit constamment frappé par un grand nombre de pierres lancées de suite?

2. On peut citer une multitude de cas, dans lesquels nous avons réellement occasion de comparer la sagesse de la nature avec les fins vers lesquelles elle se dirige. On en

Digitized by Google

voit plusieurs exemples remarquables dans l'économie du corps humain. Quand quelque accident ou quelque maladie dérange ses fonctions, on sait que le corps possède la faculté de soulager ou même de guérir le mal. Dans ces cas-là, non-seulement on voit un effet produit; mais on discerne l'opération des causes naturelles qui se dirige vers le but particulier de rétablir l'état de santé dans le système.

5. Il arrive souvent, surtout dans l'économie animale, qu'en diverses circonstances le même effet est produit par différentes causes; et qu'en conséquence nous avons occasion de comparer la sagesse de la nature avec les fins qu'elle se propose. « L'art et les moyens, » dit Baxter, » sont multipliés à dessein, afin que nous ne » les prenions pas pour l'effet du hasard; et en » quelques cas, la méthode même est différente, » afin que nous puissions voir qu'elle n'est pas » l'effet d'une aveugle nécessité. » La science de l'anatomie comparée fournit de belles preuves de cette doctrine. En voyant l'effet produit par quelque organe particulier dans un certain animal, nous ne serions peut-être pas autorisés à conclure que c'est pour produire cet effet que l'organe a été fait. Mais lorsqu'en parcourant plusieurs différentes espèces d'animaux, nous observons le même effet produit par des moyens

Digitized by Google

tout-à-fait différens; il est impossible de douter, que ce ne soit cette fin que la nature a eue en vue dans tous ces cas. Ce n'est pas tout. En comparant l'anatomie de diverses espèces d'animaux, on observe que les différences qu'offre leur structure ont rapport à leur genre de vie et aux diverses habitudes auxquelles ces animaux ont été destinés; tellement qu'en connoissant ces habitudes et ce genre de vie, on peut, dans certains cas, faire, par voie de raisonnement, des conjectures assez justes sur la structure des espèces qui y sont assujetties.

Ce que nous venons de dire montre assez qu'on peut juger du dessein par les effets; qu'on aperçoit un dessein dans diverses parties de cet univers; et qu'il se manifeste à l'observateur qui contemple les moyens qui y sont employés pour obtenir certaines fins particulières. Il reste un autre objet de recherche qui a pour nous encore plus d'importance. Il s'agit de considérer les caractères du dessein qui se manifeste de la sorte dans l'univers; ou en d'autres termes, de reconnoître jusqu'à quel point ce dessein indique de la sagesse dans celui qui l'a conçu; et d'examiner si l'exécution en paroît dirigée d'après un plan uniforme et vraiment unique. La première de ces deux recherches est utile, parce qu'elle tend à agrandir l'idée que nous

Digitized by Google

nous faisons de l'être suprême ; la seconde est nécessaire pour démontrer l'unité de cet être.

L'étude de la philosophie, tant naturelle que morale, fournit à chaque pas des faits propres à jeter du jour sur le sujet auquel se rapporte cette double recherche ; tellement que chaque addition, faite à la masse des connoissances humaines, ajoute quelque chose aux preuves des vérités, dont l'ensemble compose ce qu'on nomme la religion naturelle. Il arrive de là que, pour ceux qui se livrent à cette étude avec candeur et simplicité, les lumières, et la conviction qui en résulte, croissent à mesure que leurs vues s'étendent. Il y a donc lieu d'espérer que l'influence de ces vérités, sur l'esprit du peuple, croîtra à mesure que, par les travaux des philosophes, on connoîtra mieux l'ordre de l'univers et le plan de la providence relativement à l'espèce humaine.

En considérant l'univers sous ce point de vue, et en mettant à découvert la sagesse et l'unité de Dieu, il est satisfaisant de remarquer les relations qu'ont entr'elles les différentes parties de ce tout, et la coopération de plusieurs choses, en apparence étrangères les unes aux autres, pour accomplir quelque dessein bienveillant. Les indications suivantes peuvent fournir sur ce sujet d'utiles réflexions.

Digitized by Google

1. La manière dont les corps et les instincts des animaux sont adaptés aux lois du monde matériel. Par exemple, les organes de la respiration et l'instinct qui porte l'enfant à la suction s'adapte aux propriétés de l'atmosphère. Le mouvement de la lumière est adapté à la sensibilité de la rétine ; la construction de l'œil, aux lois de la réfraction, la grandeur et la force des animaux et des végétaux, aux lois de la gravitation et de la cohésion. (1)

---

(1) Comme cette remarque touche à un sujet dont feu G. L. Le Sage s'étoit presqu'exclusivement occupé dans le cours d'une vie longue et studieuse, on ne sera pas surpris qu'elle se fût offerte à lui, et qu'il eût sondé plus profondément dans sa théorie des fins tout ce qui peut avoir rapport à la cohésion et à la gravitation. Je me permettrai de transcrire ici un court passage de l'opuscule de ce philosophe sur les causes finales dans lequel il expose sa pensée à ce sujet.

» La force avec laquelle un fruit tend à se détacher » de son pédicule est proportionnée à sa pesanteur ou » à son inertie, c'est-à-dire, dans l'un et l'autre cas, » au cube de ses dimensions ; pendant que la résistance » qui s'y oppose est proportionnelle à la coupe transversale de ce pédicule, c'est-à-dire, au carré seulement » des dimensions. Donc il falloit que les gros fruits » eussent des pédicules plus gros, que s'ils étoient exactement semblables aux petits. Aussi voit-on que les » plantes élevées, ou ne portent point de gros fruit

Digitized by Google

2. La manière dont les corps et les instincts des animaux sont adaptés aux lois et aux climats, auxquels ils ont été destinés.

3. Les relations que les animaux et les végétaux ont entr'eux. Ceux-ci fournissent aux premiers une nourriture salutaire dans l'état de santé, et d'utiles remèdes dans leurs maladies.

4. Les relations qu'ont entr'elles les diffé-

» (selon la remarque de La Fontaine dans son Matthieu » Garo), ou les portent collés contre le tronc et les » maîtresses branches, comme cela a lieu à l'égard de » quelques arbres des Indes.

» Pour que le poids des quadrupèdes herbivores fût » proportionnel à la résistance de leur cou, il falloit » que ceux qui ont la tête plus grosse, comme le bœuf, » eussent le cou plus gros encore que dans la proportion » des dimensions correspondantes; ou bien que, comme » le chameau, ils eussent la tête plus petite que les autres » à raison du tronc, le cou ordinairement vertical, et » de la facilité à s'asseoir mollement pour prendre » leur nourriture à terre ou la ruminer; ou enfin que, » s'ils étoient trop gros pour que ces expédiens fussent » suffisans et exempts d'inconvéniens, comme cela a » lieu pour l'éléphant, ils n'eussent presque point de » cou, mais un membre propre à aller arracher leur » nourriture solide, pomper leur boisson, et les ap- » porter l'une et l'autre dans leur bouche. Et tout cela » se trouve réalisé dans la nature. » Voyez *Notice de la vie et des écrits de G. L. Le Sage, à Genève chez J. J. Paschoud. 1805. p. 555. P. P. p.*

Digitized by Google

rentes espèces d'animaux. Une espèce est la proie de l'autre. Et en conséquence chacune d'elles est pourvue d'instrumens propres à l'attaque ou à la défense, selon le besoin.

5. Les rapports qu'ont des instincts périodiques de quelques animaux voyageurs, avec l'ordre des saisons et les productions végétales des diverses parties du globe.

Ce point de vue de notre sujet est plus frappant encore, lorsque l'on considère les rapports qui existent entre la nature de l'homme et les circonstances de sa situation extérieure. En particulier l'examen de ses facultés de perception, et de toutes ses facultés intellectuelles, fait dans le but de reconnoître comment elles sont adaptées à la structure et aux lois du monde matériel, ouvre un vaste champ de recherches intéressantes.

La manière dont sa capacité de jouir est susceptible de s'accommoder à la nature des objets qui l'entourent n'est pas moins propre à exciter l'admiration. A cet égard, l'homme l'emporte tellement sur les animaux, que nous sommes fondés à croire que c'est principalement en vue de son bonheur et de son perfectionnement qu'a été établi l'ordre et l'arrangement que nous observons dans ce monde.

Il y a un autre point de vue de la nature, qui

Digitized by Google

jette beaucoup de jour sur cette unité de dessein qui est le fondement de notre croyance en l'unité de Dieu. Il consiste à observer l'analogie qui se manifeste dans la structure des diverses espèces d'animaux, celle même qu'on peut saisir entre les animaux et les plantes; enfin celle qui rapproche les unes des autres plusieurs lois du monde matériel.

Il est satisfaisant de voir que ce plan uniforme et régulier a paru s'étendre aussi loin que les recherches des philosophes ont pu atteindre. Les anciens ont en général supposé les lois des phénomènes célestes tout-à-fait différentes de celles que l'expérience a postérieurement constatées. Les découvertes modernes ont fait voir à quel point ces anciens systèmes étoient erronés. Et véritablement une conjecture de pur raisonnement (1) sur la fausseté de ces systèmes fut le premier pas fait dans cette route nouvelle qui aboutit à la théorie de la gravitation (2). Toutes les découvertes subséquentes vinrent confirmer cette première conjecture.

---

(1) *A priori*.

(2) Il faut attendre que l'auteur ait développé cette esquisse pour juger des détails qui n'y sont que très-succinctement indiqués. Ici je ne puis m'empêcher d'observer que c'est à Copernic, parmi les modernes,

Digitized by Google

Ce ne sont pas seulement les lois les plus générales des corps terrestres, qui s'étendent jusqu'aux extrémités de l'univers. Il y a des raisons de soupçonner que les arrangemens particuliers des choses à la surface des différentes planètes, ont quelque ressemblance avec ceux que nous observons sur la nôtre.

Quelque intéressantes que soient ces recherches et ces spéculations relatives à la physique; il est encore plus satisfaisant de contempler l'uniformité de dessein qui se manifeste dans le monde moral; de comparer les instincts de l'homme avec ceux des brutes; de rapprocher les uns des autres les instincts des différentes espèces d'animaux; d'observer, au milieu de cette étonnante variété de moyens relatifs à une

---

qu'on attribue généralement, et je pense avec raison, la première idée du vrai système du monde. Or ce philosophe dit positivement, dans l'épître dédicatoire de son traité *des révolutions*, que la première idée de ce système lui est venue en lisant un passage de Cicéron où il est dit que le pythagoricien Hicétas croyoit la terre mobile. *Reperi apud Ciceronem primum Nicetam* (Hicetam) *scripsisse terram moveri..... Inde igitur occasionem nactus, cœpi et ego de terræ mobilitate cogitare.* On ne peut donc pas dire, à ce qu'il semble, que ses conjectures à ce sujet fussent uniquement fondées sur un raisonnement antérieur (*a priori*). *P. P. p.*

Digitized by Google

fin commune, l'analogie qui règne entr'eux et qui les caractérise; de reconnoître enfin, dans les différens individus de l'espèce humaine des affections et des passions semblables, et de suivre leurs opérations chez les hommes d'âge ou de pays différens. C'est là ce qui fait le charme de ce qu'on nomme *le naturel* dans la poésie épique et dramatique. Le poëte qui possède cet heureux talent, parle un langage auquel notre cœur répond, et qui, malgré l'effet de l'éducation et de la mode pour altérer ou déguiser nos sentimens, rappelle aux hommes de toutes les clases l'existence de ces liens de moralité qui les unissent à leurs semblables, ainsi qu'à leur père commun.

Avant de quitter ce sujet, il est à propos de faire remarquer, que les raisonnemens métaphysiques que nous avons employés pour l'éclaircir, ne doivent pas être considérés comme faisant partie de l'argument sur lequel repose l'existence de Dieu. Cette existence, comme je l'ai dit ci-dessus, est une conséquence, nécessaire et immédiate, de deux principes que j'ai énoncés (1). Le but de ces raisonnemens n'est

(1) Ces deux principes sont, 1.° que tout ce qui commence à exister doit avoir une cause. 2.° qu'une combinaison de moyens conspirant vers une fin parti-

Digitized by Google

pas d'établir la vérité de la proposition, mais de prévenir les chicanes par lesquelles les sceptiques l'ont attaquée.

Le raisonnement et la réflexion sont sans contredit nécessaires, pour élever l'ame à des conceptions assorties à la hauteur des attributs divins, et pour corriger les préjugés que fait naître un aspect de la nature faux ou borné. Tant que les hommes n'appliquent leur attention qu'aux phénomènes détachés et isolés, le polythéisme s'offre à eux comme la croyance la plus naturelle. Ce n'est que par des pas lents et graduels, que la philosophie nous découvre ces magnifiques points de vue, qui lient entr'eux tous les événemens de l'univers physique et moral, et qui les présentent comme des parties d'un système unique, comme conspirant vers une seule et unique fin.

Outre les objections des sceptiques, dont je viens de faire mention, on en a proposé d'autres contre la théorie des causes finales, et on l'a fait avec différentes vues. Descartes, par exemple, tenant l'existence de Dieu pour prouvée, a rejeté les spéculations de ce genre

---

culière, supposent l'intelligence. — Cet article introduit deux discussions dont j'ai donné les titres, mais dont je n'ai traduit que la seconde. *P. P. p.*

Digitized by Google

du sein de la philosophie, comme étant une tentative impie et absurde, formée dans le but téméraire de pénétrer les desseins de la providence. On trouve des remarques analogues dans les ouvrages de Buffon et de Maupertuis. Boyle a fait aux objections de cette espèce une réponse satisfaisante, dans un écrit destiné expressément à traiter ce sujet.

L'opinion de Bacon a souvent été alléguée à l'appui de celle des philosophes françois que je viens de nommer. Mais si l'on prend la peine de le lire avec attention, on verra que le blâme qu'il jette sur Aristote et ses sectateurs, à l'occasion de leurs conjectures sur les fins et les intentions de la nature, ne s'applique qu'à l'abus qu'on faisoit de cette doctrine dans l'école péripatétique. C'est une doctrine selon lui, qui appartient proprement à la métaphysique ou à la théologie, et non à la philosophie naturelle; et qui a beaucoup contribué à égarer les péripatéticiens dans leurs recherches en physique. Dans un ouvrage, dont le but principal étoit d'expliquer le véritable plan à suivre dans les recherches philosophiques, il falloit bien faire sentir l'absurdité de mêler et de confondre les causes physiques et les causes finales; de substituer quelques conjectures sur les intentions de la nature à l'explication de ses opé-

Digitized by Google

rations. Peut-être même étoit-il prudent de recommander d'exclure en entier ces conjectures de la physique, dans un tems où les règles qui doivent présider à toutes nos recherches étoient encore si mal connues. Du reste plusieurs passages particuliers et l'esprit général de tous ses ouvrages prouvent assez que Bacon n'a point entendu blâmer la recherche des causes finales, lorsque cette recherche occupe la place qu'elle doit occuper et quand elle est convenablement dirigée.

De nos jours, comme la vraie méthode à suivre dans les recherches physiques est assez généralement connue, il paroît moins nécessaire de bannir de cette science la contemplation des causes finales; pourvu toutefois que cette espèce de causes soit toujours bien distinguée des causes physiques, avec lesquelles il est aujourd'hui peu probable qu'on coure risque de les confondre. Moyennant cette précaution, toujours supposée, la considération des causes finales, bien loin de nous égarer, pourra souvent servir à nous diriger dans nos recherches. Et en effet c'est une manière de raisonner familière à tout philosophe, quelles que puissent être ses opinions spéculatives au sujet de la religion naturelle. Ainsi, dans l'étude de l'anatomie, par exemple; tout observateur se dirige par ce

Digitized by Google

principe qu'il n'y a rien dans le corps d'un animal qui ait été fait en vain ; et s'il rencontre une partie, dont l'usage n'est pas manifeste, il n'est pas satisfait, qu'il n'ait découvert au moins quelqu'un des usages auxquels elle peut servir. « Je me souviens, » dit **Boyle**, « que » lorsque je demandai au célèbre **Harvey**, » qu'est-ce qui avoit pu lui suggérer l'idée » de la circulation du sang, il me répondit, » qu'en étudiant les parties si nombreuses du » corps, il avoit remarqué que les *valvules* » des veines étoient toutes placées de manière » à donner un libre passage au sang qui se di- » rigeoit vers le cœur, et à s'opposer au *mou-* » vement du sang veineux selon la direction » contraire. Cette remarque, ajoutoit-il, lui » fit penser qu'une cause pleine de prévoyance, » comme l'est toujours la nature, ne pouvoit » avoir placé un si grand nombre de valvules » sans dessein. Or aucun dessein ne lui parut » plus probable que celui-ci : Puisque l'inter- » position des valvules empêche le sang de » se rende facilement dans tous les membres » par les veines, il faut qu'il y arrive par les » artères ; et qu'ensuite il retourne au cœur » par les veines, selon la direction par laquelle » les valvules ne lui présentent point d'obs- » tacle. »

Digitized by Google

L'explication de l'usage et de l'abus des spéculations relatives aux causes finales, dans l'étude de la philosophie naturelle, est encore une chose à faire (1), et on peut marquer ici une lacune dans la science. Ce seroit une importante addition à cette partie de la logique, où l'on s'occupe à établir les règles à suivre dans les recherches philosophiques.

---

(1) Un *desideratum*.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Tome II.

CHAPITRE V. *De l'association des idées*, pag. 1

PART. I. De l'influence de l'association des idées sur la suite de nos pensées.

SECT. I. Observations générales sur cette partie de notre constitution, et sur le langage des philosophes qui ont traité ce sujet, 2

SECT. II. Des principes d'association qui unissent nos idées, 20

SECT. III. Du pouvoir qu'exerce l'esprit sur la suite de ses pensées, 31

SECT. IV. Éclaircissemens relatifs à la théorie établie dans la section précédente, 40

SECT. V. Application des principes précédens aux phénomènes des songes, 80

PART. II. De l'influence de l'association des idées sur nos facultés intellectuelles et sur nos facultés actives.

SECT. I. De l'influence des associations d'idées accidentelles ou fortuites sur nos opinions spéculatives, 112

SECT. II. Influence de l'association des idées sur nos jugemens en matière de goût, 142

Digitized by Google

CHAPITRE V (*Suite du*).

SECT. III. De l'influence de l'association des idées sur nos facultés actives, et sur nos jugemens en morale, 168

SECT. IV. Remarques générales sur quelques sujets traités dans les sections précédentes de ce chapitre, 186

CHAPITRE VI. *De la mémoire.*

SECT. I. Observations générales sur la mémoire, 195

SECT. II. Des variétés de la mémoire en différens individus, 216

SECT. III. Du perfectionnement de la mémoire. Analyse des principes dont dépend la culture de cette faculté, 237

SECT. IV. Continuation du même sujet. Secours que donne à la mémoire un arrangement philosophique, 247

SECT. V. Continuation du même sujet. Effet qu'a sur la mémoire l'usage de confier au papier nos connoissances acquises, 263

SECT. VI. Continuation du même sujet. De la mémoire artificielle, 277

SECT. VII. Continuation du même sujet. Importance du choix dans les objets de nos connoissances, pour tirer parti des acquisitions faites par notre mémoire, 287

SECT. VIII. Des rapports qui existent entre la mémoire et le génie philosophique, 304

Digitized by Google

CHAPITTE VII. *De l'imagination*,

Sect. I. Analyse de l'imagination, 321

Sect. II. De l'imagination considérée dans ses rapports avec quelques-uns des beaux-arts, 335

Sect. III. Continuation du même sujet. Rapport de l'imagination et du goût au génie, 363

Sect. IV. De l'influence de l'imagination sur le caractère et sur le bonheur, 367

Sect. V. Continuation du même sujet. Fâcheuses suites qu'entraîne une imagination mal réglée, 380

Sect. VI. Continuation du même sujet. Importans usages auxquels l'imagination s'applique, 400

Notes et éclaircissemens, { Tome I, page 395 / Tome II, 409

Extrait du Cours complet de philosophie morale de Mr. Dug. Stewart, 449

Fin de la Table du Tome II.

ERRATA.

Tom. I. page xx, ligne 2 de la note, *au lieu de* substitué *lisez* substituée

3 4, *au lieu de* premièrement, à exposer *lisez* à exposer, premièrement,

177 14, *au lieu de* chiffre *lisez* chiffres.

369 19, III, *lisez* IV.

Page dernière, au folio, *au lieu de* 336, *lisez* 436

Tom. II. Page 133, *ajoutez à la note*: P. P. p.

Digitized by Google

Sous presse chez J. J. Paschoud.

Essai sur le principe de population ou Recherche de l'influence de ce principe sur le bonheur de l'espèce humaine dans les tems anciens et modernes, suivie de l'examen des moyens propres à adoucir les maux dont ce même principe est la cause, et du tableau des espérances que l'on peut concevoir à ce sujet. Par T. R. Malthus, maître ès arts, associé du collége de Jésus, à Cambridge, professeur d'histoire et d'économie politique au collége des Indes Orientales dans le Comté d'Hertford, trad. de l'anglois par P. Prevost, prof. de phil. à Genvèe, corresp. de l'I. N., des S. R. de Londres et d'édimbourg, etc. 2 vol, in-8.°

Lettres et Pensées du Prince de Ligne, publiées par Mad.e la Baronne De Staël de Holstein, et précédées d'une préface de l'éditeur. 1 vol. in-8.°

Walstein, Tragédie en 5 actes et en vers imitée de l'Allemand, avec une introduction sur le Théâtre Allemand et des notes historiques sur la guerre de 30 ans par M. Benjamin Constant. 1 vol. 8.°

En vente.

De la Disette, par B. Bell, trad. par P. Prevost, prof. à Genève, 1 vol. in-8.° 1804. 2 l. 10 s.

Cours d'Agriculture angloise, avec les développemens utiles aux agriculteurs du continent, par Ch. Pictet de Genève, 10 vol. in-8, 50 l.

Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner, par Emanuel Fellenberg, trad. de l'allemand, et enrichi de notes par Ch. Pictet, in-8, 1 l. 16 s.

Itinéraire de Genève, des Glaciers de Chamouni, du Valais et du canton de Vaud, par Marc-Théodore Bourrit, Pensionnaire de Sa Majesté I. et R., chantre de la cathédrale de Genève, et membre de l'institut de Boulogne-sur-mer, 1 vol. in-12, 1808, 2 l. 10 s.

Principes philosophiques, politiques et moraux, par le colonel de Weiss, ancien baillif de Moudon, 7.e éd. revue, corrigée et augmentée, 2 vol. in-12, 7 l. 10 s.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google